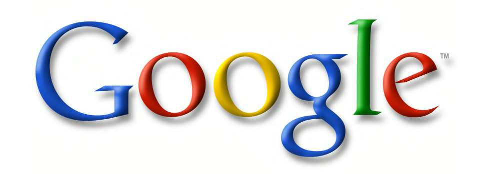



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07025043 0



YFI

Filia

# DICTIONNAIRE
## HISTORIQUE
# D'ÉDUCATION.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE BRUNET.

# DICTIONNAIRE
## HISTORIQUE
# D'ÉDUCATION,

Où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer et d'enrichir toutes les facultés de l'ame et de l'esprit, en substituant les exemples aux maximes, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie.

NOUVELLE ÉDITION,

Qui a été revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre d'articles, et sur-tout d'une TABLE HISTORIQUE DES PERSONNAGES, plus ample, plus exacte et plus intéressante que celle qui accompagnoit les précédentes éditions de ce Dictionnaire;

*Par M. FILLASSIER, des Académies royales d'Arras, de Toulouse, de Lyon, de Marseille, etc.*

---

Longum per præcepta, breve per exemplum iter.

---

TOME SECOND.



PARIS,
AMABLE COSTES, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N.° 12, FAUBOURG S.-G.
1818.

# DICTIONNAIRE
## HISTORIQUE
## D'ÉDUCATION.

### COMPLIMENT.

1. La première fois que le P. *Séraphin*, fameux orateur, prêcha devant *Louis XIV*, au lieu de lui faire un compliment à l'ordinaire, il lui dit: Sire, je n'ignore pas « la coutume, mais je prie votre majesté de m'en dispenser : j'ai cherché un compliment dans l'Ecriture, « et j'ai eu le malheur de n'y en point trouver. »

2. M. *de Montausier*, gouverneur du grand-dauphin, n'aimoit pas qu'on flattât ce jeune prince. Il le fit bien sentir un jour, en badinant, au marquis *de Créqui*. Le dauphin, étant jeune, s'amusoit à tirer au blanc, et tiroit fort loin du but. Son gouverneur se moqua de lui, et dit au marquis *de Créqui*, qui étoit fort adroit, de tirer; mais ce jeune seigneur tira beaucoup plus loin du but que M. le dauphin : « Ah! petit corrompu, » s'écria M. *de Montausier*, « il faudroit vous étrangler. » Le dauphin, devenu plus grand, fut mis à la tête des armées; et ce prince, digne de son auguste père et de son sage gouverneur, emporta la ville de Philisbourg, qui passoit pour imprenable. Ponr l'en féliciter, M. *de Montausier* lui écrivit en ces termes : « Je ne « vous fais point compliment, monseigneur, sur la prise « de Phislisbourg; vous aviez une bonne armée, des « bombes, du canon, et *Vauban*. Je ne vous en fais « point aussi sur ce que vous êtes brave: c'est une vertu « héréditaire dans votre maison; mais je me réjouis « avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, « humain, et faisant valoir les services de ceux qui font « bien: voilà *sur quoi je vous fais* mon compliment. »

5. Dans une conférence que le célèbre Annibal eut avec *Scipion*, général des Romains, on vint à parler des grands capitaines; et *Scipion* ayant demandé celui qu'*Annibal* croyoit le premier de tous? Il répondit: « *Alexandre-le-Grand.* — Et le second? — *Pyrrhus*, « roi d'Epire. — Quel est le troisième, reprit le général romain, impatient peut-être de ne s'entendre point nommer. « Moi-même, répondit *Annibal.* — Et si vous m'aviez « vaincu, lui dit *Scipion*? — Je me serois mis le premier, » répliqua-t-il. Cette manière délicate de donner la préférence à *Scipion* sur tous les autres généraux, fait voir qu'*Annibal* n'étoit pas moins bel esprit que grand capitaine.

4. Raoul *de Lannoi*, tout jeune encore, s'étoit fort distingué à un assaut; *Louis XI* le fit venir après l'action et lui dit: « Pasque-Dieu, mon ami, (c'étoit son ser- « ment ordinaire) vous êtes trop furieux en un combat: « il faut vous enchaîner; car je ne vous veux point per- « dre, désirant me servir de vous plus d'une fois. » En prononcant ces flatteuses paroles, le monarque passoit au cou du guerrier, une chaîne d'or, qui valoit cinq cents écus: ce présent fut suivi de plusieurs autres qui servirent de récompense à une bravoure supérieure.

5. Il étoit un temps que tout le monde disoit *gros* pour *grand;* une grosse chose, une grosse maison, une grosse réputation. *Louis XIV* étant un jour chez madame *de Montespan*, où se trouvoit *Despréaux*, lui témoigna qu'il n'aimoit pas cette expression nouvelle. « Il est surprenant, lui dit le satirique, qu'on veuille « par-tout mettre *gros* pour *grand.* Par exemple, « ajouta-t-il en fin courtisan, il y a bien de la diffé- « rence entre *Louis-le-Grand* et *Louis-le-Gros*, et ja- « mais la postérité ne prendra l'un pour l'autre. »

6. *Louis XIV* devoit se rendre à l'église de Notre-Dame de Paris, pour assiter à une bénédiction de drapeaux, et avoit témoigné qu'il souhaitoit qu'on ne lui fît point de harangue. M. *de Harlay de Chanvallon*, qui étoit pour lors archevêque de Paris, se contenta de lui dire, à la porte de l'église, où il le reçut: « Sire, « *vous me* fermez la bouche, pendant que vous l'ou- « *vrez à la joie* publique. » *Voyez* Eloges.

# COMPONCTION.

1 Un homme qui, toute sa vie, avoit fait profession de voler, vint dans un monastère pour y embrasser la vie religieuse. Le supérieur, qui étoit consommé dans la conduite des ames, lui commanda de demeurer en repos pendant sept jours, après lesquels il lui fit déclarer tous les péchés qu'il avoit commis dans le monde. Le voleur les lui confessa très-sincèrement. Le supérieur lui dit ensuite pour l'éprouver : « Je « désire que vous les déclariez en présence de tous « les frères du monastère. » Cet homme, qui étoit pénétré de cette divine componction qui brise le cœur, et qui fait détester véritablement les crimes dont on a souillé son ame, consentit sans peine à subir toute la confusion que méritoient ses désordres passés, et dit qu'il étoit prêt à les déclarer tous, non-seulement devant les frères, mais même, s'il le vouloit, au milieu de la ville d'Alexandrie. Alors le supérieur assembla tous les religieux, qui étoient au nombre de trois cent trente; et comme c'étoit un dimanche, après l'Evangile, il fit venir le coupable déjà justifié. Il avoit les mains attachées derrière le dos : il étoit revêtu d'un cilice; sa tête étoit couverte de cendres; et des frères le conduisoient en le frappant doucement. Un spectacle si touchant, dont on ignoroit la cause, fit une telle impression sur tous les cénobites, qu'ils se mirent à fondre en larmes. Dans ce moment le saint abbé cria au pénitent: «Demeurez là; vous n'ê-pas digne d'entrer ici. » Ces paroles l'épouvantèrent au point qu'il tomba le visage par terre : il croyoit entendre la voix de Dieu même. L'abbé le voyant en cet état, et tout trempé de ses larmes, lui dit de déclarer tous les péchés qu'il avoit commis. Il obéit avec humilité; après quoi, l'abbé lui coupa les cheveux, et le reçut au nombre des frères, dont il devint l'édification et le modèle.

2. Un insigne brigand, appelé *Jonathas*, se voyant

poursuivi à cause de ses crimes, vint embrasser la colonne de S. *Siméon Stylite*; et pénétré d'une véritable douleur à la vue des forfaits qu'il avoit commis, il pleura amèrement. *Siméon* étonné lui demanda qui il étoit? « Hélas! mon père, lui répondit-il, je suis « le voleur *Jonathas*, qui n'ai jamais fait que du « mal, et qui viens pour faire pénitence sous vos « auspices. — C'est à ceux-là, dit le saint, que le « royaume des Cieux sera ouvert; mais, prenez garde, ajouta-t-il, de ne me pas tromper, et de retomber jamais dans vos crimes. » Les officiers de la justice d'Antioche arrivèrent aussitôt, et commandèrent à *Siméon* de leur rendre le scélérat *Jonathas*, ennemi public. « Mes enfans, leur dit le saint, ce « n'est pas moi qui l'ai fait venir ici : celui qui l'y a « amené est plus puissant que nous, et assiste ceux « qui, comme nous, sont touchés de repentir. Si vous « pouvez, entrez, enlevez-le; mais pour moi, je ne « saurois le faire, car je crains celui qui me l'a en- « voyé. » Ce discours épouvanta ces archers, qui s'en retournèrent à Antioche sans oser toucher au voleur *Jonathas*. Après donc qu'il eut demeuré sept jours, embrassant toujours la colonne de *Siméon*, répandant sans cesse des larmes abondantes, il dit au saint: « Mon « père, si vous le trouvez bon, je vais m'en aller.— « Vous êtes bien pressé, lui répondit *Siméon*, de re- « tourner dans vos crimes.—Non, mon père, repartit *Jonathas*; mais mon temps est accompli. » En achevant cette parole, il rendit l'esprit. *Voyez* CONSCIENCE, PÉNITENCE, REMORDS, REPENTIR.

## CONCORDE.

1. LÉON de Byzance, sophiste célèbre, voulant exhorter les Athéniens à la paix et à la concorde, monta sur la tribune. A sa vue, le peuple éclata de rire, parce qu'il avoit le ventre extrêmement gros. Mais l'orateur, sans se troubler, dit au peuple : « Athéniens, « pourquoi ces ris? Que seroit-ce, si vous voyez ma

« femme qui a le ventre beaucoup plus gros que moi ?
« Cependant, tels que nous sommes, lorsque l'union
« règne entre nous, un seul lit nous suffit à tous deux ;
« mais lorsque nous ne sommes pas d'accord, à peine
« la maison toute entière peut-elle nous contenir ;
« elle est pourtant raisonnablement spacieuse. »

2. Sept solitaires d'Egypte s'étant retirés auprès d'un temple d'idoles abandonné, l'abbé *Nub*, qui en étoit un, jetoit, tous les matins, des pierres à une idole, et lui disoit tous les soirs : « Pardonnez-moi. » Au bout de sept jours, l'abbé *Poëmen* lui en demanda la raison. « Lorsque j'ai jeté des pierres à cette idole, répondit-« il, a-t-elle proféré une seule parole de colère ? et « quand je lui ai demandé pardon, en a-t-elle tiré « vanité ? Mes frères, continua l'abbé *Nub*, nous « sommes sept : si vous voulez que nous demeurions « ensemble, il faut que nul de nous ne se fâche des « reproches, et ne s'enfle de vanité, lorsqu'on lui « demandera pardon. » Tous en convinrent, et ils vécurent long-temps ensemble dans une douce et sainte union.

3. Un solitaire dit un jour à son compagnon : » Je « ne sais ce que c'est qu'un différent. » L'autre lui dit : « Voici une brique que je mets entre nous deux ; je « dirai qu'elle est à moi ; vous soutiendrez qu'elle est « à vous : de cette manière nous aurons un différent. » Le second répondit : « Je crois qu'elle m'appartient. « — Non, dit l'autre, elle est à moi. — Si elle est à « vous, prenez-la donc. » Ainsi, ces deux paisibles anachorètes ne purent avoir de différent ensemble.

4. Un saint vieillard disoit : « Lorsque quelqu'un « parle en votre présence, soit de la sainte Ecriture, « soit de quelque autre sujet, ne contestez jamais avec « lui ; mais si ce qu'il dit est bon, approuvez-le ; et s'il « ne l'est pas, contentez-vous de lui dire : Vous avez, « sans doute, quelque raison que je ne connois pas, « qui vous fait parler ainsi. Par ce moyen, vous de-« meurerez toujours dans la paix ; vous ne vous ferez « point d'ennemis : au lieu que, si vous voulez sou-« tenir par la dispute votre opinion, vous romprez la

« concorde, et vous oublierez qu'il est dit : *Bienheu-*
« *reux les pacifiques, parce qu'ils posséderont la*
« *terre !* »

## CONFIANCE.

1. ANTIGONUS *Gonatas*, sur le point de livrer un combat naval, près de l'île d'Andros, aux lieutenans du roi *Ptolémée*, son pilote lui dit que les vaisseaux du monarque égyptien étoient en bien plus grand nombre que les siens : « Et moi, lui répondit-il, qui suis en « personne ici, pour combien de vaisseaux me comp- « tes-tu ? »

2. Des espions d'*Annibal* s'étant introduits dans le camp de *Scipion* l'Africain, furent arrêtés et conduits au général. Au lieu de les punir du dernier supplice, selon les droits de la guerre, il les fit condnire dans tous les quartiers, leur ordonna de tout examiner avec soin; et quand on les ramena devant lui, il leur demanda s'ils avoient bien remarqué tout ce qu'on leur avoit dit d'observer. Ensuite, il leur fit donner à manger ainsi qu'à leurs chevaux, et les renvoya, sans même les avoir interrogés sur les desseins et les forces de l'ennemi. Cette héroïque confiance intimida les Carthaginois : ils se crurent vaincus, même avant de combattre.

3. *Pyrrhus*, roi d'Epire, conduisoit son armée contre les Lacédémoniens, et leur faisoit de grandes menaces. *Cercillide*, un des sénateurs de Sparte, se leva dans l'assemblée, et dit : « Si c'est un Dieu qui nous me- « nace, que craignons-nous ? Nous ne faisons rien « que de juste : si c'est un homme, qu'il sache que « ceux qu'il menace sont des hommes. »

4. Lorsqu'*Alexandre-le-Grand* partit la première fois pour la guerre, *Aristote*, son précepteur, lui dit qu'il feroit mieux d'attendre qu'il eût atteint l'âge viril, qu'alors il combattroit avec plus de prudence : « En atten- « dant, répondit-il, je perdrois l'audace de la jeunesse. »

Avant de passer en Asie, il distribua tous ses trésors

et tous ses revenus à ses courtisans et à ses soldats : « Que gardez-vous donc pour vous, seigneur ? lui dit « *Perdicas*. L'espérance, » répondit-il. Cette héroïque confiance passa dans le cœur de tous les Macédoniens. Ils dédaignèrent les présens du monarque, et, comme lui, ils se crurent déjà en possession de toutes les richesses des Perses.

Comme on lui disoit que *Darius*, roi des Perses, armoit contre lui des millions d'hommes « Un loup, ré- « pondit-il, ne craint pas un grand nombre de brebis. »

*Darius* ayant disposé son armée innombrable pour engager le combat le lendemain, *Alexandre* s'endormit d'un si profond sommeil, que l'arrivée du jour ne le réveilla point. Cependant les ennemis approchoient ; les généraux entrent dans sa tente, et le tirent de cet assoupissement, en lui témoignant leur surprise de ce que, dans une pareille circonstance, il avoit pu dormir avec tant de tranquillité. « C'est que *Darius*, leur dit-il, m'a « bien tranquillisé l'esprit, en rassemblant toutes ses « forces, pour qu'un seul jour décide entre nous. »

5. Sur le bruit qui couroit qu'*Artaxerxès*, roi de Perse, faisoit armer une très-puissante flotte, et rassembloit des troupes innombrables pour faire la guerre aux Grecs, *Agésilas*, roi de Sparte, encore très-jeune, dit à ses compatriotes : « Citoyens, si vous voulez confier à « mon courage une petite armée, je vous promets non- « seulement de mettre la patrie à l'abri des coups des « Barbares, mais de porter la guerre en Asie, de vain- « cre les Perses, ou de les engager à faire une paix « honorable. » Les Lacédémoniens, charmés de la noble confiance de leur jeune monarque, lui donnèrent dix mille hommes, avec lesquels il marcha si promptement en Asie, que son arrivée prévint la nouvelle de son départ, et qu'il commença les hostilités, avant qu'aucun des satrapes fût en état de s'y opposer.

6. *Berthold*e ou *Hertolde*, seigneur de Mirebeau, résolu de changer de maître, ou de périr sous les murs de sa place, menacée d'un siége par les troupes de S. *Louis*, va trouver le roi d'Angleterre, et lui demande ou du secours, en cas d'attaque, ou un ordre de se dé-

fenêtre, sans autre espérance qu'une mort glorieuse. *Henri* comble d'éloges ce sujet fidelle, le dégage de toute obligation, et l'exhorte à ne point périr en téméraire. Aussitôt *Bertholde* se rend avec confiance au camp des Français, aborde le roi, et lui dit: « Sire, je suis à vous, « moins par un choix volontaire, que par la fatalité des « circonstances. Si mon ancien maître ne m'avoit pas « rendu à moi-même, vous n'auriez obtenu mon hom- » mage que les armes à la main; mais, puisque je suis « libre de me donner à vous, je ne cesserai d'y être « que lorsque vous ne voudrez plus de moi. » *Louis*, charmé de cette franchise, tend la main au généreux *Bertholde*, et lui répond: « Je vous reçois avec joie; « donnez-vous à moi de même: je vous laisse votre « place, gardez-la pour votre nouveau seigneur; je « m'en croirois moins assuré en d'autres mains. »

7. Le célèbre *Agrippa d'Aubigné*, ayant appris que le roi, mécontent de lui, vouloit le faire arrêter et conduire à la Bastille, prit un parti où il y avoit beaucoup de témérité, mais qui lui réussit. Le jour même qu'on devoit se saisir de sa personne, il s'en alla de grand matin trouver le monarque; et, après lui avoir représenté succinctement ses services passés, il lui demanda une pension; ce qu'il n'avoit jamais voulu faire jusqu'alors. Cette hardiesse, et la singularité de cette demande, dans la circonstance où se trouvoit *d'Aubigné*, firent une telle impression sur l'esprit du roi, qu'il s'adoucit tout-à-coup en sa faveur, l'embrassa avec transport, et lui accorda ce qu'il demandoit.

8. *Côme de Médicis*, grand-duc de Toscane, n'étoit pas trop des amis d'*Alphonse V*, roi d'Aragon: cependant, pour ménager ce redoutable monarque, il lui faisoit quelquefois des présens. Comme il savoit qu'il aimoit beaucoup l'histoire, il fit tirer de sa bibliothèque un très-beau *Tite-Live*, et le lui envoya. Aussitôt les médecins de la cour d'*Alphonse* vinrent lui dire, d'une voix unanime, qu'il se gardât bien d'ouvrir ce livre funeste, ajoutant que surement il étoit empoisonné, et que l'on devoit toujours tenir pour suspect ce qui vient de la part d'un ennemi. *Alphonse*, bien loin de suivre

l'avis de ses doctes Esculapes, fit poser le *Tite-live* sur sa table, et le feuilleta fort à son aise. Quand il l'eut bien parcouru, il dit à ses médecins, qui avoient toujours leur poison dans l'idée : « Rassurez-vous, mes« sieurs, ressurez-vous : Dieu veille sur les jours des rois. » *Voyez* ASSURANCE, INTRÉPIDITÉ, RÉSOLUTION.

## CONFIDENCE.

S. LOUIS, étant dans la Terre-Sainte, assembla son conseil, et dit : « Madame la reine ma mère me mande « que mon royaume est dans un grand péril, et mon « retour très-nécessaire. Les peuples de l'Orient, au « contraire, me représentent que la Palestine est per« due, si je les quitte ; me conjurent de ne les point « abandonner à la merci des Infidelles ; protestent enfin « qu'ils me suivront tous, si je les laisse à eux-mêmes. « Ainsi je vous prie de me donner votre avis sur ce « qu'il me convient de faire. » Tout le monde souhaitoit ardemment de retourner en France. *Gui de Mauvoisin* prit la parole, et dit, au nom de tous les seigneurs de l'armée : « Sire, nous sommes tous d'avis que l'in« térêt de votre royaume et la gloire de votre majesté « ne vous permettent pas de demeurer plus long« temps en Palestine. Vous êtes sans troupes, sans « places ; que pouvez-vous désormais entreprendre « qui soit digne d'un grand roi ? Ainsi, tout consi« déré, il paroît plus à propos que vous repassiez la « mer, afin de faire un nouvel armement, pour reve« nir ensuite prendre vengeance des ennemis de Dieu « et de sa loi. » *Joinville*, sénéchal de Champagne, s'opposa seul à cet avis unanime. « Quoi ! s'écria-t-il, « nous abandonnerons ainsi nos compagnons captifs, « qu'on met peut-être par milliers à la torture au mo« ment que nous délibérons, et qui se trouvent dans la « nécessité, ou de souffrir mille morts, ou de renoncer « à leur foi ? Non. Le trésor du roi est encore entier. Il « peut, avec cet argent, lever de nouvelles troupes,

« on viendra s'enrôler à l'envi sous ses étendards,
« quand on saura qu'il paie bien les services ; et c'est
« le parti qu'il faut prendre, si nous sommes encore sen-
« sibles à la gloire de notre souverain. » Ce sentiment
toucha tout le monde, et ne persuada que le roi ; mais
ce prince dissimula ; et craignant de trouver trop d'op-
position, s'il se déclaroit dans le moment, il remit
l'affaire à la huitaine. Le conseil se retira fort irrité
contre *Joinville*, qui, jeune encore, avoit osé combat-
tre l'avis de tant de fameux personnages vieillis dans
les armes, consommés dans la politique. « Il est inutile
« d'opiner davantage, disoit-on ; *Joinville* veut qu'on
« demeure : *Joinville*, qui en sait plus que tout le con-
« seil du royaume de France. » Le plus sage lui parut
de se taire ; mais il eut peur d'avoir déplu au souve-
rain. Le roi, qui le faisoit manger avec lui, ne le re-
garda point pendant tout le dîner. Le malheureux sé-
néchal fut effrayé d'un silence qui, trop souvent, à la
cour, annonce une disgrace prochaine. Dès que les
tables furent levées, il se retira dans l'embrasure d'une
fenêtre qui donnoit sur la mer. Là, tenant ses bras pas-
sés à travers les grilles, il se mit à rêver à sa mauvaise
fortune. Déjà il « disoit en son courage, qu'il laisse-
« roit partir le monarque, et s'en iroit vers le prince
« d'Antioche son parent, lorsque tout-à-coup il sentit
« quelqu'un s'appuyer sur ses épaules par derrière, et
« lui serrer la tête entre les deux mains. » Il crut que
c'étoit le seigneur de *Nemours*, qui l'avoit le plus tour-
menté cette journée. « De grace, lui dit-il avec cha-
« grin, laissez-m'en paix, messire *Philippe*, en male-
« aventure. » Aussitôt il tourna le visage ; mais l'in-
connu lui passa la main par-dessus. Alors il sut que
c'étoit le roi à une émeraude qu'il avoit au doigt, et
voulut se retirer, comme quelqu'un qui avoit mal parlé.
« Venez çà, sire *de Joinville*, dit le monarque en l'ar-
« rêtant. Je vous trouve bien hardi, jeune comme
« vous êtes, de me conseiller, sur tout le conseil des
« grands personnages de France, que je dois demeu-
« rer en cette terre. — Si le conseil est bon, répondit
« le sénéchal avec un petit reste d'humeur, votre ma-

« jesté peut le suivre : s'il est mauvais, elle est maî-« tresse de n'y pas croire.—Mais si je demeure en Pa-« lestine, ajouta le prince, *Joinville* voudra-t-il y rester « avec moi ?—Oui, sire, reprit celui-ci avec vivacité, « fût-ce à mes propres dépens. » Le roi, charmé de sa naïveté, lui découvrit enfin que son dessein n'étoit pas de repasser sitôt en France : néanmoins il lui recommanda le secret. Cette confidence, dont le sénéchal étoit digne, rendit à ce seigneur toute la gaieté qu'il avoit perdue. « Nul mal ne le grevoit plus. » On l'attaquoit, il se défendoit; il rétorquoit par des railleries celles qu'on lançoit sans cesse contre lui.

## CONSCIENCE.

1. Un homme ne pouvant obtenir de son rapporteur qu'il l'expédiât, s'avisa de lui dire que son procès le regardoit autant que lui-même. « Comment, dit le rap-« porteur ? Ai-je quelque intérêt à votre procès ? — « Plus que moi-même, ajouta le client; car il ne s'agit « pour moi que de mon intérêt, et pour vous de votre « conscience. » Cette réflexion frappa le juge, qui, peu de jours après, termina cette affaire.

2. Un homme condamné, pour vol domestique, à être pendu dans le village de la Marche, du ressort de Bar-sur-Aube, fut remis entre les mains de quatre archers, pour être conduit à Paris, par appel de son jugement. Au village de Guine-la-Putain, le condamné trouva le moyen de se dérober à la vigilance de ses gardes, qui, quelques recherches qu'ils fissent, ne purent découvrir le lieu de sa retraite. Les archers, arrivés à Paris sans leur prisonnier, sont écroués à la requête du procureur-général, qui les en rendoit responsables. On alloit travailler à leur procès, lorsque le criminel, ne pouvant étouffer les remords de sa conscience, se détermine à les délivrer aux dépens de sa vie, et, pour cet effet, à venir se constituer dans les prisons de la capitale. Qand il fut à la porte

Saint-Antoine, il demande le chemin de la Conciergerie : il se présente enfin au guichetier, qui lui refuse l'entrée, et le traite d'insensé, attendu qu'il n'y avoit pas de jugement rendu contre lui. Alors ce malheureux lui déclare la nature de son crime, et la manière dont il s'est tiré d'entre les mains de ses gardes. Sur cette déposition, et sur la preuve parlante de son évasion, on lui fit la grace de l'emprisonner ; et les archers lui ayant été confrontés, il avoua tout son délit, et fut reconnu pour l'homme qui leur avoit échappé. Cette action de probité, d'autant plus étonnante qu'elle partoit d'un homme qui devoit en paroître incapable, fut rapportée à M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Elle toucha ce grand prince, qui donna la grace du criminel, et une somme d'argent pour lui faire reprendre le chemin de son pays.

3. La conscience est pour les méchans un bourreau sans cesse armé de remords, et qui, dans tous les instans de la vie, fait sentir au scélérat combien ses traits sont poignans. *Alexandre*, tyran de Phères en Thessalie, peut fournir un terrible exemple de cette vérité. Cet homme féroce, cruel et sanguinaire, assistoit un jour à la représentation d'Erope, tragédie de *Théodore*. Pendant la scène la plus tendre, il sentit ses yeux se baigner de larmes : il entendit au fond de son cœur ce cri de la nature, qui lui reprochoit sa barbare inhumanité. Livré tout-à-coup aux plus tristes pensées, il se lève, il se retire, il fuit la compagnie des hommes. Le lendemain, rencontrant *Théodore*, il le fait approcher ; et se condamnant lui-même, malgré lui : « Excusez-moi, lui dit-il, si j'ai quitté si « brusquement le théâtre ; ce n'est point par mépris, « ni pour vous offenser ; mais je n'ai pu m'empêcher « de rougir de ce qu'un acteur pouvoit m'inspirer de « la pitié, à moi qui n'en ai jamais eu pour mes con- « citoyens, pour mes sujets. » *Voyez* COMPONCTION, REMORDS, REPENTIR.

# CONSEIL.

1. DÉMÉTRIUS de Phalère, exilé d'Athènes, avoit trouvé auprès du roi d'Egypte, *Ptolémée-Philadelphe*, un asile glorieux ; et ce prince le mit au nombre de ses amis les plus intimes. Il méritoit cette faveur par ses vertus, et les sages avis qu'il donnoit au monarque. Ce qu'il lui recommandoit sans cesse, c'étoit de lire avec soin les livres qui enseignoient le grand art de regner. « Vous y trouverez, lui disoit-il, des cou« seils que vos plus grands amis n'oseroient jamais « vous donner. »

2. Ne jugeons pas toujours de la bonté d'un conseil par l'événement : c'étoit la maxime de *Phocion*. Cet Athénien avoit donné à ses concitoyens un avis qui n'avoit point été goûté. L'affaire cependant, qui avoit passé contre son opinion, eut un succès favorable. « Eh bien, *Phocion*, lui dit quelqu'un, es-tu content « que la chose aille si bien ?—Je m'en réjouis, répon« dit-il ; mais je ne me repens pas de ce que j'ai dit. »

3. Un jeune abbé, qui avoit du talent pour la chaire, demanda un jour à *Despréaux* ce qu'il falloit qu'il fît pour apprendre à bien prêcher. Le satirique lui conseilla d'aller entendre le P. *Bourdaloue*, et l'abbé *Cotin*, si impitoyablement ridiculisé dans ses vers. Le consultant surpris de voir mettre en parallèle l'abbé *Cotin* et *Bourdaloue*, s'écria : « Mais, monsieur, « comment l'entendez-vous ? et que puis-je apprendre « aux sermons de l'abbé *Cotin* ?— Il faut pourtant que « vous l'entendiez, répliqua *Despréaux*. Le P. *Bour-« daloue* vous apprendra ce qu'il faut faire ; et l'abbé *Cotin*, ce qu'il faut éviter. »

4. Les Samnites, ces infatigables ennemis de la puissance romaine, avoient enfermé les légions de la république dans un défilé appelé les *Fourges caudines*; et ils délibéroient entre eux sur la manière dont ils useroient de leur fortune. *Hérennius*, vieillard qui

son âge et sa profonde sagesse rendoient vénérable, leur conseilla de laisser aller les Romains en liberté, sans leur faire aucun mal ; mais cet avis fut aussitôt rejeté Le lendemain on le consulta encore sur le même sujet : « Il faut les massacrer tous sans exception, » répondit-il. Les Samnites, étonnés de la prodigieuse différence qu'il y avoit entre ces deux avis, lui en demandèrent la raison. « Il faut, dit *Hérennius*, vous « attacher les Romains par un bienfait insigne et im- « portant, ou les affoiblir entièrement par une perte « irréparable. » Les Samnites ne le crurent pas : ils voulurent prendre un milieu, et firent passer les Romais sous le joug ; mais ils s'aperçurent bientôt que cet affront n'avoit fait qu'irriter le courage de ces guerriers redoutables ; et quelque temps après, ils éprouvèrent à leur tour l'ignominie dont ils avoient couvert les troupes ennemies.

5. *Charles-Quint* ayant formé le siège d'Alger, en 1541, s'aperçut bientôt des obstacles sans nombre qui s'opposoient au succès de ses armes. Incertain de réussir par la force, il a recours à l'artifice : il envoie au vieil eunuque *Hascen*, gouverneur de la place, un gentilhomme adroit et très-éloquent, qui n'oublie rien pour l'intimider, ou pour le corrompre. Après qu'il a cessé de parler, le brave gouverneur le renvoie, en lui disant : « C'est être fou que de se mêler de conseil- « ler son ennemi ; mais c'est être encore plus fou que « de s'arrêter aux conseils qu'un ennemi donne. »

6. Un satrape de Carie écrivit au philosophe *Hippocratide*, pour lui demander conseil sur une affaire qui le touchoit de près. « Un homme, lui marquoit-il, sa- « chant qu'on me tendoit des embûches, n'a osé me le « découvrir, craignant le ressentiment des conjurés. « Que dois-je lui faire ? » *Hippocratide* lui répondit : « Si cet homme a reçu de vous quelques bienfaits, « faites-le mourir, comme coupable d'une noire ingra- « titude ; sinon, chassez-le de votre province, comme « un lâche qui n'ose être vertueux. »

7. Le fameux *Esope*, fâché du mauvais accueil que *Crésus*, son protecteur, avoit fait à *Solon*, dit à ce phi-

osophe, par forme d'avis: « *Solon*, il faut, ou n'ap-
« procher point du tout des rois, ou ne leur dire que
« des choses agréables. — Dites plutôt, répondit *So-
« lon*, qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur
« dire des choses qui leur soient utiles. »

8. *Xerxès*, roi de Perse, étant sur le point d'entreprendre sa grande expédition contre la Grèce, voulut prendre l'avis de son conseil. Par son ordre, tous les grands du royaume s'assemblèrent, et le monarque leur proposa son dessein. Ses motifs étoient le désir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avoient illustré leur nom et leur règne par de nobles entreprises; l'obligation où il étoit de punir l'insolence des Athéniens, qui avoient osé attaquer Sardes, et l'avoient réduite en cendres; l'espérance des grands avantages qu'on pourroit retirer de cette guerre, qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche et le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déjà été résolue par son père *Darius*, dont il ne faisoit que suivre et exécuter les intentions; et il finit en promettant de grandes récompenses à ceux qui s'y distingueroient par leur bravoure.

*Mardonius*, seigneur ambitieux, et qui désiroit extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever *Xerxès* au-dessus de tous les rois qui l'avoient précédé, et de tous ceux qui devoient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom persan. Il décria les Grecs, comme des peuples lâches et timides, sans courage, sans force, sans expérience dans la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de fastes et de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune résistance. Il ne craignoit pas d'assurer qu'aucun peuple de la Grèce n'oseroit venir à la rencontre de *Xerxès*, qui marchoit avec toutes les forces de l'Asie, et que, s'ils avoient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens que les Perses étoient le peuple de la terre le plus guerrier et le plus courageux.

Ce discours flatteur, bien capable d'aveugler le monarque, parce qn'il étoit conforme à son goût, ferma la bouche à tous ceux qui composoient le conseil. Dans ce silence général, *Artabane*, oncle de *Xerxès*, prince recommandable par son âge et par sa prudence, eut le courage de prendre la parole. « Grand roi, dit-il, en « s'adressant au souverain, souffrez que je vous dise ici « mon sentiment avec la liberté qui convient à mon âge « et à vos intérêts. Quand *Darius*, votre père et mon « frère (*Voyez* Zèle), songea à porter la guerre contre « les Scythes, je fis tout mon possible pour l'en détour- « ner. Vous savez ce que lui coûta cette entreprise, et « quel en fut le succès. Les peuples que vous allez atta- « quer sont infiniment plus à craindre que les Scythes. « Les Grecs passent pour être; et sur terre et sur mer, « les meilleurs guerriers du monde. Si les Athéniens « seuls on pu défaire l'armée nombreuse commandée « par *Datis* et par *Artapherne*, que faut-il attendre de « tous les peuples de la Grèce réunis ensemble? Vous « songez à passer d'Asie en Europe, en jetant un pont « sur la mer. Eh! que deviendrons-nous, si les Athé- « niens vainqueurs font avancer leur flotte vers ce pont, « et le rompent? Je tremble encore; quand je pense « que, dans l'expédition de Scythie, on fit dépendre la « vie du roi votre père, et le salut de toute l'armée, « de la bonne foi d'un seul homme, et que, si *Hystiée* « le Milésien, eût, comme on l'y exhorta fortement, « rompu le pont qu'on avoit jeté sus le Danube, c'en « étoit fait de l'empire persan. Ne vous exposez point, « seigneur, à un pareil danger, d'autant plus que rien « ne vous y oblige. Prenez du temps pour y réfléchir. « Quand on a délibéré mûrement sur un affaire, quel « qu'en soit le succès, on n'a rien à se reprocher. La pré- « cipitation, outre qu'elle est imprudente, est presque « toujours malheureuse, et suivie de funestes effets. « Sur-tout, grand prince, ne vous laissez point éblouir « ni par le vain éclat d'une gloire imaginaire, ni par le « pompeux appareil de vos troupes. Ce sont les arbres « les plus élevés qui ont le plus à craindre de la foudre. « Comme Dieu seul est grand, il est ennemi de l'or-

« gueil;

« gueil ; il se plaît à abaisser tout ce qui s'élève ; et
« souvent les plus nombreuses armées fuient devant
« une poignée d'hommes, parce qu'il remplit ceux-ci
« de courage, et jette la terreur parmi les autres. »

Après qu'*Artabane* eut ainsi parlé au roi, il se retourna vers *Mardonius*, et lui reprocha le peu de sincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroître, en donnant au monarque une idée des Grecs entièrement contraire à la vérité, et le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre, qu'il ne souhaitoit que par des vues d'intérêt et d'ambition. « Au reste, ajouta-t-il, si l'on conclut pour la
« guerre, que le roi, dont la vie nous est chère, de-
« meure en Perse ; et, pour vous, puisque vous le
« désirez si fortement, marchez à la tête des armées
« les plus nombreuses que vous aurez pu amasser.
« Cependant, qu'on mette quelque part en dépôt vos
« enfans et les miens, pour répondre du succès de la
« guerre. S'il est favorable, je consens que mes en-
« fans soient mis à mort ; mais, s'il est tel que je le
« prévois, je demande que vos enfans, et vous-même,
« à votre retour, soyez traités comme le mérite le
« téméraire conseil que vous donnez à votre maître. »

*Xerxès*, qui n'étoit pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. « Remerciez les
« dieux, dit-il à *Artabane*, de ce que vous êtes le
« frère de mon père, sans quoi vous porteriez dans le
« moment même la juste peine de votre audace. Mais
« je vous en punirai autrement, en vous laissant ici
« parmi les femmes, à qui vous ressemblez par votre
« lâche timidité, tandis qu'à la tête de mes troupes,
« je marcherai où mon devoir et la gloire m'appellent. »

Le discours d'*Artabane* étoit très-mesuré et très-respectueux : cependant *Xerxès* en fut extrêmement choqué. C'est le malheur des princes gâtés par la flatterie, de trouver sec et austère tout ce qui est sincère et ingénu, et de traiter de hardiesse séditieuse, tout conseil libre et généreux. Ils ne font pas réflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité

toute entière, sur-tout dans les choses qui peuvent leur être désagréables : ils oublient que leur plus pressant besoin est de trouver un ami sincère et fidelle qui ne leur cache rien. Un prince doit se croire trop heureux, quand il naît un seul homme, sous son règne, avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'instrument de la royauté le plus nécessaire et le plus rare.

*Xerxès* le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier emportement de colère fut passé, et que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle ; et il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse et son peu d'expérience, l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un prince aussi respectable qu'*Artabane*, et par son âge, et par sa sagesse ; qu'il lui en demandoit pardon, et qu'il le supplioit de lui continuer ses bonnes graces. Tous ceux qui composoient le conseil furent ravis d'entendre ce discours ; ils témoignèrent leur joie en se prosternant tous devant le monarque, et relevant à l'envi la gloire de cette démarche. Cet aveu si sincère, loin de leur paroître une foiblesse dans *Xerxès*, fut regardé comme l'effort d'une grande ame, qui s'élève audessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage, pour les réparer.

*Artabane* récompensa cette action de son neveu, en lui donnant en particulier une nouvelle preuve de sa sincérité. « Prince, lui dit-il, la première qualité « d'un roi est de bien penser par soi-même, et de se « rendre docile aux bons avis d'un autre. Vous la « possédez, *Xerxès ;* et si vous suiviez votre heureux « naturel, vous ne vous porteriez qu'à des actes de sa- « gesse et de modération. Il n'y a que les discours « empoisonnés des flatteurs qui vous poussent à des « partis violens ; comme la mer, tranquille par elle- « même, n'est troublée que par une impression « étrangère. Au reste, ce qui m'a affligé dans ce que

« vous m'avez dit, n'a pas été mon injure personnelle,
« mais le tort que vous vous faisiez à vous-même, par
« votre mauvais choix entre les deux conseils qu'on
« vous donnoit, rejetant celui qui vous portoit à des
« sentimens de modération et d'équité, et embrassant
« l'autre, qui ne tendoit, au contraire, qu'à nourrir l'orgueil, et à irriter l'ambition.

9. *Henri IV*, avant que d'être élevé sur le trône de la France, vouloit épouser la comtesse *de Guiche* sa maîtresse. Il demanda à Théodore-Agrippa *d'Aubigné* son avis sur ce mariage. Il le prévint, en lui marquant la grande envie qu'il avoit de prendre ce parti. Il lui allégua l'exemple de plusieurs princes qui avoient fait leur bonheur en épousant des femmes qu'ils aimoient, quoique au-dessous d'eux par leur condition : il nomma au contraire, plusieurs souverains qui, s'étant mariés par politique, avoient fait des alliances ruineuses à leurs états ; enfin il en dit assez pour déterminer *d'Aubigné* à lui donner un conseil conforme à son inclination. Mais *d'Aubigné* prit hardiment le contre-pied. «Rien, dit-il à ce prince, n'est si méprisable que ces courtisans qui s'appuient des histoi-
« res que votre majesté a rapportées, afin d'autoriser
« la passion condamnable de leur maître. Ces exem-
« ples ne peuvent point vous convenir, sire. Ces
« princes jouissoient tranquillement de leurs états :
« ils n'avoient point d'ennemis sur les bras ; ils n'é-
« toient point, sire, errans comme vous, qui ne con-
« servez votre vie et ne soutenez votre fortune que
« par votre vertu et votre renommée. Vous devez aux
« Français de grandes actions, de beaux exemples.
« Je ne vous impute point la lecture de ceux que
« vous avez cités : ils vous ont été fournis par des
« conseillers infidelles, qui ont voulu nourrir votre
« passion. Je ne prétends point que vous y renonciez
« tout-à-coup. Je sais, par mon expérience, combien
« coûtent de pareils sacrifices. Mais enfin conduisez-
« vous en roi : soyez roi, ou rien. Rendez-vous assidu
« dans votre conseil, que vous abhorrez ; consacrez
« plus de temps aux affaires nécessaires, et préférez

« les à vos plaisirs. Le duc *d'Alençon* est mort ; vous « n'avez plus qu'un pas à faire pour monter sur le « trône. Si vous devenez l'époux de votre maîtresse, « le mépris que vous ferez rejaillir sur votre personne « vous en fermera le chemin sans ressource. Quand « vous aurez subjugué le cœur des Français par vos « grandes actions, et que vous aurez mis votre vie et « votre fortune à l'abri, vous pourrez alors imiter, « si vous le voulez, les exemples que vous alléguez. » Quelle liberté ! quelle dure sincérité ! *Henri* remercia cependant *d'Aubigné* de son conseil, et lui donna plus d'une preuve de sa tendre affection. Quelle générosité dans le sujet ! Quelle grandeur d'ame dans le monarque !

10. Pendant qu'*Antoine*, épris des charmes dangereux de *Cléopâtre*, se laissoit amollir par les délices de l'Asie, *Auguste*, aigri contre ce rival, se préparoit à lui faire la guerre. Les amis d'*Antoine*, qui étoient à Rome, lui députèrent *Géminius*, pour l'instruire des dispositions de son collégue, et l'engager à se réconcilier avec cet homme jaloux de sa grandeur. Le triumvir reçut très-bien *Géminius*, et l'invita même à un festin magnifique, où se trouva la reine d'Egypte, armée de ses funestes attraits. Au milieu du repas, *Antoine* pressa l'ambassadeur de lui dire le sujet de son arrivée. « Seigneur, lui répondit *Géminius*, ce lieu « n'est pas propre à traiter des affaires sérieuses ; et « vous-même n'êtes pas en état de m'entendre. Ce- « pendant je vois qu'il faut vous obéir ; je vais le faire « en deux mots : Mon général, quittez *Cléopâtre*, « rompez avec cette princesse, et tout ira bien. »

11. *Darius*, roi de Perse, ayant déclaré la guerre aux Scythes, entra dans leur pays à la tête d'une armée nombreuse, capable d'effrayer tout autre peuple que ces Barbares fameux. Ils ne répondirent aux vives poursuites du monarque ennemi, que par une fuite plus vive encore. Ils vouloient affamer, épuiser, ruiner ses formidables bataillons. Ils en vinrent à bout ; et bientôt cette armée si belle, si florissante, n'offrit plus aux regards étonnés que d'infortunés restes échappés aux maladies, aux fatigues, à l'hor-

reur de la famine. Dans cette triste circonstance, le roi des Scythes envoya des ambassadeurs qui présentèrent à *Darius*, de la part de leur maître, un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. L'orgueil interpréta cette offrande à sa manière; mais *Gobrias*, seigneur persan, plus célèbre encore par sa profonde sagesse que par sa haute naissance, en donna une explication bien différente. « Prince, dit-il au monarque, « les Scythes veulent vous faire entendre que si vous « ne vous envolez comme un oiseau, si vous ne vous « cachez sous la terre comme un rat, si vous ne sautez « dans les marais comme une grenouille, vous se- « rez percé de leurs flèches. Croyez-moi, seigneur, fu- « yons une contrée qui pourroit devenir notre tombeau: « retournons dans la Perse. » *Darius* goûta cet avis et s'empressa de le suivre.

12. *Cynéas*, ministre de *Pyrrhus*, roi d'Epire, voyant que ce prince, avide de conquêtes, se préparoit, avec beaucoup d'ardeur, à porter la guerre en Italie, et n'ignorant pas les dangers de cette expédition, employa toute la souplesse de son esprit pour le détourner de ce dessein. « Vous connoissez, lui dit-il, le « courage des Romains, leurs exploits, leur puissance. « Si les dieux vous en rendent victorieux, que comptez- « vous faire? — Vainqueur des Romains, je m'empare « de l'Italie, et de là je passe en Sicile. — Après la « conquête de la Sicile, où portez-vous la terreur de « vos armes? — En Afrique, et, ce pays une fois sou- « mis, il n'y a plus rien qui puisse nous résister. — « Mais après tant de victoires, après cette foule de « conquêtes, que ferez-vous, seigneur? — Alors, mon « cher *Cynéas*, nous n'aurons qu'à nous réjouir; tous « nos jours seront des fêtes. — Eh! grand roi, qui vous « empêche de vous réjouir dès à présent, sans sortir « de l'Epire, sans essuyer de dangers! N'êtes-vous « pas assez puissant et assez riche? » Ainsi le philosophe *Cynéas* faisoit sentir à *Pyrrhus* la folie de ses projets, et apprenoit en même temps à tous les hommes à se défier de cette inquiétude naturelle, qui les fait chercher bien loin, et au travers de mille dan-

gers, un bonheur qu'ils ont sous la main. La manie du roi d'Epire le précipita dans une foule de disgraces, et ruina sa puissance. Si les dieux de la terre savoient mieux régler l'aveugle ambition qui les transporte, l'univers seroit plus paisible: il y auroit moins de héros et plus d'heureux.

13. *Antigone*, roi de Macédoine, consultoit le philosophe *Ménédème*, pour savoir s'il devoit se trouver à certaine partie de débauche. Le sage, pour toute réponse, lui dit : « Seigneur vous êtes roi. »

14. *Théodose-le-Grand* ayant fait proclamer auguste *Honorius* son second fils, embrassa le jeune *César* avec tendresse, et lui donna ces conseils qui peuvent servir à tous ceux qui commandent : « Mon fils, si « vous étiez destiné à régner sur les Perses, vous n'au- « riez besoin que d'être issu d'*Artaxerxès*, pour por- « ter le diadême. Mais celui dont je viens d'orner votre « tête, exige un titre supérieur à la naissance : c'est « la vertu. Pour bien régner sur les autres, il faut « savoir régner sur soi-même. C'est un devoir com- « mun à tous les hommes, il est vrai : mais vous devez « apprendre pour l'univers, ce que les particuliers « n'apprennent que pour eux. Vous serez esclave sous « la pourpre, si les passions vous tyrannisent. Com- « bien il est difficile à un prince de les maîtriser ! La « facilité de les satisfaire, leur prête l'attrait le plus « dangereux. Elles font courir les autres hommes vers « les objets de séduction ; mais elles viennent les offrir « aux princes ; elles les amènent au pied de leur trône. « Ils peuvent tout ce qu'ils veulent. Songez donc à « régler tous vos désirs : songez que vous allez être « placé sur un théâtre éclatant de lumière, en vue à « toutes les nations du monde, environné de regards « perçans, qui pénétreront jusques dans votre cœur ; « et ne comptez pas que la renommée vous fasse au- « cune grace. Soyez clément comme Dieu même, « prudent sans défiance, vrai et sincère. Faites le bien « que vous souhaitez qu'on dise de vous, sans vous in- « quiéter si l'on vous rend justice. L'amour de vos su- « jets sera votre garde la plus sûre : méritez d'être aimé.

« Quelque puissance que vous ayez, le cœur de vos « peuples sera toujours libre. Occupez-vous de leur « intérêt plutôt que du vôtre ; ou plutôt ne séparez « pas ce qui est inséparable : leur félicité seule peut « vous rendre heureux. Si quelqu'un doit trembler, « c'est celui qui fait trembler les autres. Soyez vous-« même une loi vivante. Vos exemples donneront à « vos ordres plus de force que ni les menaces, ni les « châtimens. Vous gouvernerez des Romains : ce n'est « pas l'orgueil et la fierté qui les tiendront soumis : « plus vous vous rapprocherez d'eux par la bonté et par « la douceur, et plus ils vous élèveront au-dessus de « leurs têtes. Apprenez la guerre ; étudiez-en toutes « les parties : endurcissez-vous à tout ce quelle a de « pénible. Laissez aux rois asiatiques ce luxe incom-« mode qui accable les armées, et qui met obstacle « aux succès. Partagez avec vos soldats toutes les fati-« gues : ils n'en sentiront que l'honneur. En attendant « que l'âge ait fortifié votre corps, formez-vous l'esprit « et le cœur ; remplissez-vous de grands exemples : « l'histoire de vos prédécesseurs vous montrera ce que « vous devez suivre, et ce qu'il vous faut éviter. »

15. Un homme demandoit au philosophe *Aristippe*, quelle sorte de femme il devoit prendre. « Je n'en « sais rien, répondit-il : belle, elle vous trahira ; « laide, elle vous déplaira ; pauvre, elle vous rui-« nera ; riche, elle vous dominera. Mon ami, conseil-« lez-vous vous-même. »

## CONSIDÉRATION.

1. C'ÉTOIT sur-tout au célèbre *Thémistocle*, que la Grèce devoit l'heureux succès de la journée de Salamine : aussi n'oublia-t-elle rien pour lui prouver la grande estime qu'elle faisoit de son rare mérite. Les Lacédémoniens, l'ayant mené à Sparte, pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, lui décernèrent une couronne d'olivier, et lui firent présent

du plus beau char qui fût dans la ville. A son départ, ils le firent accompagner jusqu'aux frontières du pays, par trois cents jeunes hommes de la première naissance : honneur que, jusqu'alors, ils n'avoient encore rendu à aucun général. Dès qu'il parut aux jeux olympiques, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Personne n'étoit attentif aux jeux ni aux combats : *Thémistocle* seul faisoit le spectacle. Tous les yeux étoient tournés vers lui ; et chacun s'empressoit de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connoissoient pas. Il avoua depuis à ses amis, qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie ; que jamais il n'avoit ressenti une joie si douce ni si vive, et que cette récompense passoit tous ses désirs.

2. *François I*, plein d'estime pour la valeur du chevalier *Bayard*, voulut être armé chevalier de sa main. Il assembla les principaux capitaines de son armée ; leur proposa son dessein, et regardant *Bayard* : » Je ne « connois, dit-il, personne dans l'armée plus généra- « lement estimé que ce chevalier ; je veux honorer en « lui la voix publique. Oui, *Bayard* mon ami, je serai « aujourd'hui chevalier de votre main, parce que celui « qui s'est trouvé en tant d'assauts et de batailles, tou- « jours en parfait chevalier, est le plus digne d'en faire « d'autres. » *Bayard* représenta qu'un si grand honneur ne lui appartenoit pas. Mais le roi persista dans sa résolution. Il se mit à genoux ; et *Bayard*, tirant son épée, l'en frappa du plat sur le cou, en répétant ces mots qui n'étoient point préparés : « Sire, autant vaille « que si c'étoit *Roland* ou *Olivier*, *Godefroy* ou *Bau-* « *douin* son frère. Certes, vous êtes le premier prince « que oncques fis chevalier : Dieu veuille qu'en guerre « ne preniez fuite ! » Et regardant ensuite son épée avec une joie ingénue : « Tu es bienheureuse, mon « épée, dit-il, d'avoir aujourd'hui à un si vertueux et « puissant roi, donné l'ordre de chevalerie. Certes, ma « bonne épée, vous serez moult bien comme relique « gardée et sur toutes autres honorée ; et ne vous « porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins « ou Maures. »

3. *Louis XI*, n'étant encore que dauphin, quitta la cour; et dans l'espérance de faire la loi à son père *Charles VII*, ou d'être puissamment secondé dans sa révolte, il se retira auprès du duc de Bourgogne. Mais l'estime que ce prince faisoit du monarque étoit trop grande, pour l'engager à suivre aveuglément les impressions du dauphin rebelle. « Monseigneur, lui « dit-il, mes soldats et mes finances sont à votre ser- « vice, excepté contre monseigneur le roi votre père; « et pour ce qui est d'entreprendre de réformer son « conseil, cela ne convient ni à vous ni à moi. Je le « connois si sage et si prudent, que nous ne saurions « mieux faire que de nous en rapporter à lui. » *Voyez* ESTIME.

## CONSOLATION.

1. SOLON voyant un de ses amis plongé dans la douleur, et ne pouvant le consoler, le conduisit au haut de la citadelle d'Athènes. Quand ils y furent arrivés, il lui dit de jeter les yeux sur toutes les maisons qu'on découvroit à l'entour. « Songez, ajouta- « t-il ensuite, quel soucis dévorans, quelles peines « cruelles, quels chagrins, quels maux habitent sous « ces toits, et supportez des malheurs que vous par- « tagez avec tant d'autres. »

2. *Henri IV* demandoit un jour au duc *de Sully* son confident, s'il n'étoit pas bien malheureux, après avoir essuyé, pendant sa jeunesse, plus de disgraces lui seul, que tous les rois de France n'en avoient jamais éprouvées ensemble, de ne pouvoir jouir d'aucun plaisir durant le cours de sa plus brillante fortune, de ne point posséder le cœur de sa femme, et de voir au nombre de ses ennemis la plupart de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. « Tous ces mal- « heurs, sire, répondit le duc, ne seroient rien, si « vous n'y ajoutiez celui d'y être trop sensible. » *Voyez* CONSTANCE.

# CONSTANCE.

1. Le philosophe *Chilon*, l'un de sept Sages de la Grèce, voyant quelqu'un qui se plaignoit de ses maux: « Eh! mon ami, lui dit-il, considère ceux des autres; « et les tiens te paroîtront légers. »

2. Peut-on porter plus loin la constance que ne l'a fait *Dion*, souverain magistrat de Syracuse, après l'expulsion de *Denys* le jeune! Ce grand homme, qui, par son courage, avoit rendu la liberté à sa patrie, s'entretenoit avec ses amis : tout-à-coup un bruit terrible se fait entendre. On vient lui apprendre que son fils s'est précipité par la fenêtre de son palais. Il ordonne tranquillement ses funérailles, et reprend ensuite la conversation qu'il avoit commencée, sans donner le moindre signe de douleur. Cependant *Dion* étoit père tendre et sensible : la philosophie triomphoit du sentiment.

3. Tandis que l'historien *Xénophon* étoit occupé à faire un sacrifice, on vint lui apprendre la mort de son fils *Grillus*. Cette triste nouvelle ne lui fit point interrompre la cérémonie ; il ôta seulement son chapeau de fleurs. Mais quand on l'eut assuré que son fils étoit mort en combattant courageusement, il le remit sur sa tête, et rendit graces aux dieux.

4. *Caton* d'Utique étoit naturellement ennemi, non-seulement des tyrans déclarés, mais encore de toute puissance suspecte dans un particulier. Un jour, lorsqu'il déclamoit dans l'assemblée du peuple contre la tyrannie de *Pompée*, de *César* et de *Crassus*, dont la puissance réunie sous le nom de triumvirat, asservissoit la république, le tribun *Trébonius* envoya un licteur pour l'arracher de la tribune. *Caton* n'en continua pas moins son discours. Le tribun irrité le fait chasser de la place publique : rien ne peut ébranler la constance de l'intrépide orateur. *Trébonius* furieux ordonne enfin qu'on le conduise en prison ; mais ce

dernier outrage ne pouvant encore le réduire au silence, le peuple accourt en foule, et l'arrache des mains des licteurs.

5. *Lysandre*, général lacédémonien, ayant pris la ville d'Athènes, changea la forme du gouvernement, et y établit un conseil composé de trente magistrats souverains, qui devinrent bientôt autant de tyrans. Sous prétexte de contenir la multitude dans le devoir, et d'arrêter les séditions, ils s'étoient fait donner des gardes, avoient armé trois mille d'entre les citoyens qui leur servoient de satellites, et en même temps avoient ôté les armes à tous les autres. La ville entière étoit dans l'effroi et la consternation. Quiconque s'opposoit à leur injustice et à leur violence en devenoit la victime. Les richesses étoient un crime : elles attiroient à leurs maîtres une condamnation certaine, qui toujours étoit suivie de la mort, et de la confiscation des biens que les trente tyrans partageoient entre eux. Les plus considérables d'entre ces magistrats injustes et barbares, étoient *Critias* et *Théramène*. Ce dernier avoit de l'honneur ; il aimoit sa patrie. Quand il vit les violences et les cruautés où se portoient ses collégues, il se déclara ouvertement contre eux, et par là s'attira leur haine. *Critias* sur-tout devint son plus mortel ennemi, et n'oublia rien pour le perdre. Il l'accusa devant le sénat, lui reprochant de troubler l'état, et de vouloir renverser le gouvernement présent. Comme il s'aperçut qu'on écoutoit avec silence et approbation la défense de *Théramène*, il craignit que les sénateurs ne le renvoyassent absous. Aussitôt il fit approcher des barreaux la jeunesse qu'il avoit armée de poignards; puis, élevant la voix : « Il est du devoir d'un souverain « magistrat, dit-il, d'empêcher que la justice ne soit « surprise ; et c'est ce que je veux faire en ce jour. Mais « puisque la loi ne permet pas qu'on fasse mourir ceux « qui sont du nombre des trois mille, autrement que « par l'avis du sénat, j'efface *Théramène* de ce nom« bre, et le condamne à mort en vertu de mon autorité « et de celle de mes collégues. » A ces mots, *Théramène* sautant sur l'autel : « Athéniens, dit-il, je

« demande que mon procès me soit fait conformément « à la loi ; et l'on ne peut me refuser ma prière sans « la dernière injustice. Ce n'est pas que j'ignore que « mon bon droit ne me servira de rien, non plus que « la franchise des autels ; mais je veux montrer au « moins que mes ennemis ne respectent ni les dieux « ni les hommes. Je m'étonne seulement que des gens « sages comme vous ne voient pas qu'il est aussi facile « de raver leur nom du rôle des citoyens, que celui « de *Théramène*. » Alors *Critias* ordonna aux officiers de la justice de l'arracher de l'autel. Tout étoit dans le silence et dans la crainte, à la vue des soldats armés qui environnoient le sénat. De tous les sénateurs, *Socrate* seul, dont *Théramène* avoit été disciple, prit sa défense, et se mit en devoir de s'opposer aux officiers de la justice ; mais ses foibles efforts ne purent délivrer l'infortunée victime de l'ambition des tyrans ; et, malgré le plus sage des hommes, *Théramène* fut conduit au lieu du supplice, à travers une foule de citoyens qui fondoient en larmes, et qui voyoient dans le sort d'un homme également considérable par son zèle pour la liberté, et par ses grands services, ce qu'ils devoient craindre pour eux-mêmes. *Théramène* parut seul insensible à sa disgrace. Il vit approcher avec indifférence l'instant qui devoit être le dernier de sa vie : il triompha du despotisme par sa constance héroïque. Quand on lui eut présenté la ciguë, il prit la coupe empoisonnée d'un air intrépide ; et après l'avoir bue, il en jeta le reste sur la table, comme on faisoit du vin dans les repas de réjouissance. « Cette « libation, disoit-il est pour le beau *Critias*. »

6. *Sylla*, s'étant rendu maître de Rome, força le sénat à déclarer *Marius*, son rival, ennemi de la république, et l'on rendit un décret qui ordonnoit à tout le monde de le poursuivre, et de le tuer par-tout où l'on pourroit le prendre. L'infortuné *Marius*, sans se laisser abattre par la disgrace, s'embarqua promptement à Ostie; et porté par un vent favorable, il côtoya l'Italie. Mais une violente tempête s'éleva tout-à-coup, et les matelots craignirent que le vaisseau ne

pût résister aux efforts des vagues écumantes. D'ailleurs, l'illustre proscrit étoit incommodé de l'air de la mer : ainsi ils gagnèrent, avec beaucoup de peine, le rivage de Circé. La tempête augmentoit ; ils n'avoient plus de vivres : ils descendirent à terre, et furent errans çà et là, sans avoir aucun but certain. Sur le soir ils rencontrèrent quelques bouviers, qui, reconnoissant *Marius*, l'avertirent de se retirer au plus vîte, parce qu'ils venoient de voir passer des cavaliers qui le cherchoient. A cette effrayante nouvelle, *Marius*, sans proférer un seul mot, s'éloigna du grand chemin, et se jeta dans un bois où il passa la nuit dans l'état le plus triste.

Le lendemain, après avoir conjuré ses compagnons de soutenir avec courage les malheurs qui le poursuivoient, il marcha avec eux le long de la côte. En approchant de Minturnes, ils virent une troupe de cavaliers qui venoient à eux, et découvrirent deux barques qui passoient assez près du rivage. D'abord ils se mirent à courir de toutes leurs forces vers le rivage de la mer ; et, se jetant dans l'eau, ils gagnèrent à la nage ces deux barques. *Marius*, qui étoit pesant, et ne pouvoit se remuer qu'avec peine, fut soutenu dans l'eau par deux de ses esclaves, qui le mirent sur l'une des barques. Dans ce moment, les cavaliers se montrent, et commandent aux mariniers d'amener la barque à terre, ou de jeter *Marius* dans la mer. Mais *Marius* les conjurant avec larmes de ne pas le trahir, les maîtres de la barque, après avoir balancé pendant quelques instans, refusèrent d'obéir, et les cavaliers se retirèrent pleins de dépit. Dès qu'ils furent éloignés, ces mêmes matelots, changeant de pensée, ramèrent vers la terre, et conseillèrent à *Marius* de descendre pour prendre quelque nourriture sur le rivage, et se remettre un peu de ses grandes fatigues. *Marius* les crut : il descendit, et se coucha sur l'herbe, bien éloigné de songer à la nouvelle disgrace qui le menaçoit. A peine fut-il débarqué, que les perfides matelots l'abandonnèrent, et mirent à la voile. Ce coup imprévu l'accabla. Il demeura quelque temps immobile ; mais bientôt, reprenant courage, et ramassant

le peu qui lui restoit de forces, il se lève, et se met à marcher, sans savoir où il alloit. Après avoir traversé des marais profonds, des fossés pleins d'eau et de bourbe, il arrive enfin à la cabane d'un pauvre vieillard qui travailloit à ses marais. Il se jette à ses pieds : il le supplie de sauver un malheureux qui, s'il échappe au danger dont il est menacé, peut le récompenser au delà de ses espérances. « Si vous n'avez besoin que de repos, lui « dit cet homme, ma cabane peut vous suffire; mais « si vous avez des ennemis qui vous poursuivent, je « vous cacherai dans un lieu plus sûr et plus tran« quille. » *Marius* l'ayant prié de lui rendre ce service, il le conduisit au fond du marais, le fit coucher dans un lieu creux, le couvrit de roseaux et d'autres matières légères, qui pouvoient le cacher sans l'incommoder de leur poids. Un instant après, arrive une troupe de cavaliers qui cherchoient le général fugitif. Ils commencent par effrayer le vieillard, en criant qu'il avoit reçu chez lui, et qu'il recéloit un ennemi du peuple romain. *Marius*, qui les entendoit, et qui ne se croyoit pas en sureté, se lève aussitôt du lieu où il étoit caché; et s'étant dépouillé, il se précipite dans l'endroit du marais où l'eau étoit la plus épaisse et la plus bourbeuse. On l'aperçoit : on court à lui; on le retire tout nu et couvert de fange; et dans cet état affreux, on le conduit à Minturnes pour lui faire son procès. Après avoir long-temps délibéré, les magistrats résolurent enfin d'obéir au décret fatal. *Marius* est condamné à mort; mais il ne se trouva pas un seul des citoyens qui voulût terminer les jours d'un homme si célèbre. Enfin, un cavalier cimbre accepta cette triste commission. Il entre, l'épée à la main, dans la chambre où *Marius* étoit enfermé. Il étoit alors couché, et se préparoit à prendre quelque repos. Comme le lieu étoit fort obscur, on dit qu'il parut au cavalier que les yeux du proscrit jetoient une flamme très-vive, et qu'il crut entendre une voix terrible qui lui cria : « Malheureux! oses-tu « tuer *Caïus Marius?* » Le Barbare épouvanté prit la fuite; et jetant son épée loin de lui, il se mit à crier au milieu de la rue : « Je ne puis tuer *Marius !* »

Ce prodige étonne les magistrats : à la surprise succède la compassion. Ils se reprochent d'avoir voulu faire mourir un homme qui avoit sauvé l'Italie. Ils le font sortir de la maison où il étoit : ils l'accompagnent jusqu'au rivage de la mer; ils lui fournissent un vaisseau et des vivres; et, lorsqu'ils le voient embarqué, ils s'écrient : « Qu'il aille par-tout où il voudra, errant « et fugitif, épuiser ailleurs les maux dont sa destinée « le menace : nous prions seulement les dieux de ne « pas nous punir, si nous jetons hors de notre ville « *Marius* nu, et dénué de tous secours. »

*Marius*, poussé par un vent favorable, aborde à l'île d'Enaria, où il trouve *Granius*, son beau-fils et ses autres amis, avec lesquels il continue sa route vers l'Afrique. Mais l'eau leur ayant manqué, ils furent obligés de relâcher en Sicile, vis-à-vis la ville d'Erix. Là, un questeur des Romains, qui gardoit cette côte, pensa prendre *Marius*, et tua seize de ceux qui étoient descendus avec lui pour faire de l'eau. *Marius* se rembarque aussitôt; et doublant de rames, il aborde à Carthage. *Sextilius* commandoit alors en Afrique. *Marius*, qui ne lui avoit fait ni bien ni mal, espéroit que la compassion seule le porteroit à le secourir. Mais à peine eut-il pris terre avec un petit nombre de ses gens, qu'un des officiers du gouverneur vint à sa rencontre, s'arrêta devant lui, et lui adressant la parole : « Ennemi « des Romains, lui dit-il, je viens de la part de *Sextilius* qui te défend de mettre le pied en Afrique, et « qui te déclare que, si tu n'obéis, il obéira lui-même « au décret du sénat. » A ces mots, l'illustre proscrit jeta des regards terribles sur l'officier qui lui portoit cet ordre, et garda le silence. L'envoyé fatigué d'attendre, lui demanda enfin quelle réponse il vouloit faire à *Sextilius*. Alors poussant un grand soupir : « Mon ami, « lui répondit-il, rapportes à ton général que tu as vu « *Marius* fugitif assis sur les ruines de Carthage. »

Le malheureux Romain, poursuivi sans cesse par la fortune ennemie, mais toujours supérieur à ses disgraces par son invincible constance, se vit obligé d'abandonner l'Afrique. Il se remit en mer, fit voile vers un

port de Toscane appelé *Talamon*, et de là fit publier qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui voudroient s'enrôler sous ses auspices. Les laboureurs et les bergers de la contrée, tous gens libres, accoururent sur la côte au nom de *Marius*. En peu de jours, il rassemble des troupes si considérables, qu'il en remplit quarante vaisseaux. Avec ces forces, il alla joindre le consul *Cinna* qui avoit été chassé de Rome par son collégue *Octavius*, et qui prétendoit y rentrer à main armée. *Cinna* reçut *Marius* à bras ouverts, le nomma proconsul, et lui envoya les faisceaux et les autres marques de cette dignité. Il les refusa : « Ces ornemens, dit-il, ne conviennent « pas à l'abaissement de ma fortune. » Il continua de porter une méchante robe : il laissa toujours croître ses cheveux ; il affecta de marcher d'un pas tardif et pesant, comme un homme accablé par les années et par les travaux. Par cet abattement simulé, il vouloit exciter la commisération ; mais au travers de cette humiliation volontaire, on voyoit éclater cette fierté d'ame et ce caractère redoutable qui lui étoient naturels. On démêloit dans ses regards, que le changément de sa fortune avoit plus aigri son courage, qu'il ne l'avoit abattu. *Cinna* et *Marius* réunis, eurent bientôt triomphé des obstacles qui leur fermoient les portes de Rome. Avant qu'ils y entrassent, le sénat leur envoya des députés, pour les prier d'épargner les citoyens. *Cinna*, comme consul, leur donna audience, assis sur son tribunal, et leur fit une réponse pleine de douceur et d'humanité. *Marius* se tenoit debout derrière le souverain magistrat de la république, et gardoit un profond silence ; mais la sévérité de son visage, mais les regards farouches qu'il lançoit sur les députés, annonçoient qu'il rempliroit bientôt la capitale de l'univers de meurtres et de carnage. Après l'audience, *Cinna* entra dans Rome, environné de ses gardes. *Marius*, s'arrêtant sur la porte, dit avec une ironie mêlée de colère, qu'il étoit banni, et que les lois lui défendoient l'entrée de Rome ; que, si l'on avoit besoin de sa présence, il falloit casser par une loi nouvelle, celle qui l'avoit proscrit : comme s'il eût été fort

scrupuleux

scrupuleux sur les lois ! comme s'il fût entré dans une ville libre ! Le peuple s'assembla donc dans la place ; mais avant que trois ou quatre tribuns eussent donné leurs suffrages, *Marius* ennuyé leva le masque ; et, se moquant de ces vaines formalités, il entra dans la ville, environné de ses satellites, qui, sur le moindre signe, tuoient tous ceux qui se présentoient. Fatigué plutôt qu'assouvi de meurtres, il laissoit respirer les citoyens, et tâchoit de prendre quelque repos, après tant d'infortunes, lorsqu'il apprit que *Sylla*, ayant terminé la guerre contre *Mithridate*, revenoit à Rome avec une puissante armée. Cette nouvelle fit renaître ses alarmes. Affoibli par la vieillesse et par les malheurs, il ne se sentoit pas en état de résister à un rival jeune et victorieux. Pour se distraire de ces pensées désolantes, il se livra aux plaisirs de la table, et ne trouva plus de tranquillité que dans l'ivresse : triste ressource de sa constance. Cependant *Sylla* approchoit, et le bruit couroit qu'il entreroit dans Rome dans peu de jours. *Marius*, étant un soir à table avec ses amis, s'étendit beaucoup sur les malheurs de sa vie, et sur l'inconstance de sa fortune. Ensuite il embrassa tous les convives, avec un sentiment de tendresse qui ne lui étoit pas ordinaire, et s'alla coucher. Le lendemain, on le trouva mort dans son lit.

7. Le prince *Menzikoff*, d'abord garçon pâtissier, ensuite favori du czar *Pierre-le-Grand*, et le principal instrument des victoires et des réformes de ce prince, confident et ami de la czarine, veuve et héritière de ce monarque fameux ; tuteur absolu du czar *Pierre II* son petit-fils, près d'en être le beau-père, ayant déjà une de ses filles fiancée avec son maître, jouissant d'un pouvoir sans bornes, d'une opulence excessive, est tout d'un coup écarté de la cour par une cabale adroite qui s'est emparée de l'esprit du jeune empereur, et relégué d'abord dans une de ses terres, à deux cent cinquante lieues de la capitale. Bientôt cet éloignement paroît à ses ennemis une proximité redoutable : il vient un ordre de le conduire en Sibérie, à quinze cents lieues de Pétersbourg. On le dépouilla de ses habits, pour lui

en donner un semblable à ceux que portent les paysans russes. Sa femme et ses enfans essuyèrent le même sort : on les couvrit de robes de bure et de bonnets de peaux de mouton. La princesse *Menzikoff*, née avec un tempérament délicat, et accoutumée aux commodités de l'opulence, ne tarda point à succomber aux fatigues et à la peine : elle mourut dans la route aux environs de Casan. Son mari eut le courage et la force de l'exhorter à la mort : elle expira entre ses bras. Cette séparation causa à *Menzikoff* la plus vive douleur ; il perdoit dans sa femme sa plus douce consolation. Il fut obligé de lui rendre lui-même les derniers devoirs, et l'enterra dans le lieu où elle étoit morte. A peine lui laissa-t-on le temps de verser des larmes sur son tombeau, on le força de hâter sa route jusqu'à Tobolsk, capitale de la Sibérie. La nouvelle de sa disgrace et de son arrivée l'avoit dévancé. On se repaissoit d'avance du plaisir de voir dans les fers un homme qui, peu de temps auparavant, avoit fait trembler la Russie sous ses volontés. Les premiers objets qui s'offrirent à ses regards, lorsqu'il arriva dans cette ville, furent deux seigneurs russes qui avoient été exilés sous son ministère. Ils vinrent à sa rencontre, et l'accablèrent d'injures pendant qu'il traversa la ville. Loin de marquer de l'impatience, il dit à l'un d'eux : « Tes reproches sont justes, « je les ai mérités : satisfais-toi, puisque tu ne peux tirer « d'autre vengeance dans l'état où je suis. Je t'ai sacrifié « à ma politique, parce que ta vertu et la roideur de « ton caractère me faisoient ombrage. » Se tournant ensuite vers l'autre : « J'ignorois entiérement, lui dit-il, « que tu fusses en ces lieux. Ne m'impute point ton mal« heur. Tu avois sans doute quelques ennemis auprès « de moi, qui m'ont surpris pour obtenir l'ordre de « ton exil. J'ai souvent demandé pour quelles raisons « je ne te voyois pas ; on me faisoit des réponses va« gues, et j'étois trop occupé pour penser aux affaires « des particuliers. Si tu crois cependant que les injures « puissent adoucir ton chagrin, tu peux te satisfaire. » Un troisième exilé perça la foule, et, par un raffinement de vengeance, il couvrit de boue le visage du fils

de *Menzikoff* et de ses filles. « Eh! c'est à moi, s'écria le « père, pénétré de douleur; c'est à moi qu'il faut jeter « de la boue, non à ces malheureux enfans qui ne « t'ont rien fait. » Le vice-roi de Sibérie lui envoya, par ordre du *Czar*, cinq cents roubles pour satisfaire à ses besoins et à ceux de sa famille. *Menzikoff* obtint la permission de les employer à acheter ce qui pourroit lui être nécessaire dans le lieu de son exil, et le mettre à l'abri de l'affreuse misère qui l'attendoit. En prenant ces précautions, il ne songeoit qu'à ses enfans. Pour ce qui le regardoit lui-même, il s'étoit entièrement soumis aux ordres de Dieu. Mais il ne pouvoit envisager sans frémir, le sort affreux qui attendoit les malheureuses victimes de ses fautes. Il fit acheter des scies, des cognées, des outils propres à remuer la terre. Il se munit de graines de toute espèce et de viandes salées. Il acheta des filets pour prendre du poisson. Lorsque toutes ces emplettes furent faites, il pria que l'on distribuât aux pauvres ce qui lui restoit d'argent. Le temps qu'on lui avoit accordé pour séjourner à Tobolsk étant expiré, on lui ordonna de partir avec sa famille. On les mit sur un chariot découvert, et qui n'étoit tiré que par un seul cheval, quelquefois par des chiens. Il employa cinq mois pour aller de Tobolsk à Yacouska; et fut pendant ce long et pénible trajet, exposé à toutes les injures de l'air, qui est extrêmement froid dans ce climat. Sa santé et celle de ses enfans n'en reçurent cependant aucune altération. Un jour que ses gardes l'avoient fait descendre de son chariot, et entrer dans la cabane d'un paysan de Sibérie avec sa famille, pour se reposer et prendre leur repas, un officier y entra pour le même motif: il revenoit de Kamchatka, où il avoit été envoyé sous le règne de *Pierre-le-Grand* pour accompagner le capitaine *Bernig* dans ses découvertes. Cet officier avoit servi sous *Menzikoff* en qualité d'aide-de-camp; mais ce dernier étoit tellement défiguré avec sa longue robe et son bonnet de paysan, que l'officier ne le reconnut point. *Menzikoff* le remit sur-le-champ, et l'appela par son nom. L'officier étonné de se voir nommer dans un pays si éloigné de la capitale, demanda à celui qu'il prenoit

pour un malheureux paysan, comment il étoit connu de lui, et qui il étoit. *Menzikoff* lui répondit : « J'étois « il n'y a pas long-temps le prince *Menzikoff* : je suis à « présent *Alexandre*. » En partant pour ses voyages, l'officier avoit laissé cet infortuné exilé dans un état si brillant, qu'il ne lui paroissoit pas vraisemblable que ce fût lui-même qu'il trouvoit dans une position si humiliante. Il s'imagina qu'il avoit affaire à un paysan dont l'esprit étoit égaré. Il lui fit des réponses conformes à cette idée. *Menzikoff* s'en aperçut, et pour le désabuser, le prenant par le bras, il le conduisit auprès d'une fenêtre, et lui dit : « Regarde-moi bien. » L'officier l'ayant considéré avec attention ; s'écria : « Ah ! mon « prince, par quelle suite de malheurs votre altesse est-« elle dans un état si déplorable ? — Supprimons, mon « ami, ces titres fastueux : je vous ai déjà dit que je « m'appelle *Alexandre*, et le Ciel m'a remis dans mon « premier état. » L'officier ne pouvant encore croire ce qu'il voyoit et ce qu'il entendoit, s'approcha d'un jeune paysan qui étoit retiré dans un coin de la cabane, et qui attachoit avec une corde la semelle de ses souliers : il lui demanda à voix basse qui étoit l'homme auquel il venoit de parler. Le jeune paysan étoit le fils de *Menzikoff*. Il répondit en élevant la voix : « C'est mon père : « notre malheur vous porte-t-il à nous méconnoître, « vous qui nous avez tant d'obligations ? » Le prince blâma son fils d'avoir fait cette réponse ; il appela l'officier, et lui dit : « Pardonnez à ce jeune infortuné : « le malheur a aigri son caractère. C'est lui que vous « faisiez jouer dans son enfance. Voilà mes filles. » Elles étoient couchées par terre, tenant une jatte remplie de lait, dans laquelle elles trempoient des croûtes de pain noir. « Celle-ci, continua-t-il, a eu l'honneur d'être « fiancée avec l'empereur *Pierre II*, et elle touchoit au « moment d'être unie à sa majesté par des liens indisso-« lubles. » Ce récit jeta l'officier dans la plus grande surprise. Il y avoit près de quatre ans qu'il étoit séparé de la cour de Russie par des espaces immenses : il ignoroit ce qui s'étoit passé. *Menzikoff* lui fit un tableau des révolutions qui avoient agité cette cour, et après avoir

gardé quelque temps le silence, comme pour laisser parler l'officier, dont l'étonnement paroissoit être à son comble, il reprit tout-à-coup : « Ami, que te dirai-je « de plus ? Maître absolu et plus redouté que *Pierre-« le-Grand,* je me croyois au-dessus des revers ; je me « flattois de jouir tranquillement du fruit de mes tra-« vaux, lorsque les *Dolgorouski* et l'étranger *Asterman* « m'ont précipité dans l'état où tu me vois. La perte « des honneurs, des biens, de ma liberté même, ne « m'arracheroit pas un soupir ; mais ( ajouta-t-il en « versant des larmes et en montrant ses enfans ) voilà « mon supplice, et il durera autant que ma vie. Ces « victimes innocentes ont reçu le jour dans le sein des « grandeurs et de l'abondance : elles manquent aujour-« d'hui de tout ; et sans être complices de ce qu'on me « reproche, elles partagent ma disgrace et mes mal-« heurs. Tu vas à la cour rendre compte de ta commis-« sion : tu trouveras les *Dolgorouski* et *Asterman* à la tête « des affaires ; dis-leur que je souhaite qu'ils possèdent « tous les talens nécessaires pour rendre l'empire des « Russes heureux et florissant. Flatte leur vengeance « en leur disant que tu nous as trouvés sur ta route, que « les fatigues d'un long et pénible voyage, pendant le-« quel nous avons toujours été exposés aux injures de « l'air, n'ont point altéré notre santé ; qu'elles semblent « au contraire l'avoir fortifiée ; enfin, que je jouis, dans « ma captivité, d'une liberté d'esprit et d'une tranquil-« lité que je n'avois jamais connues dans le cours de mes » prospérités. » L'officier versa des larmes ; lorsqu'il le vit remonter dans son chariot, il lui fit les plus tendres adieux, et se souvint toujours d'avoir trouvé ce prince plus grand dans l'humiliation qu'il ne l'avoit été dans le cours de sa plus haute faveur. Arrivé au lieu de son exil, *Menzikoff* s'occupa du soin de pourvoir au besoin de ses enfans, et prit toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'horreur de l'espèce de désert où ils devoient, ce semble, passer le reste de leurs jours. Il commença par défricher un assez grand espace de terrain, se fit aider par huit domestiques qui l'avoient accompagné, sema des grains et des *légumes*. Il augmenta sa cabane

abattit des bois propres à bâtir : son exemple encourageoit ses gens. En peu de temps il eut une maison assez commode. Elle étoit composée d'un oratoire et de quatre chambres. Il prit la première pour lui et pour son fils; ses filles occupèrent la seconde; il abandonna la troisième à ses domestiques, et la quatrième fut destinée pour les provisions. Sa fille aînée, qui avoit été fiancée avec l'empereur, se chargea du soin de la cuisine, l'autre du linge et de raccommoder les hardes. Elles se faisoient aider par les domestiques, et leur abandonnoient le plus pénible de l'ouvrage. Peu de temps après son arrivée, on lui amena un taureau et quatre vaches pleines, un bélier et plusieurs brebis; on lui apporta en même temps une assez grande quantité de volailles pour former une basse-cour. *Menzikoff* ne sut jamais à qui il étoit redevable de cette charité. Sa maison étoit réglée comme un cloître. Tous les matins on alloit à l'oratoire, où il faisoit la prière : on y alloit encore le soir et à minuit. C'étoit dans le sein de la religion que ces infortunés puisoient toutes les consolations, tous les encouragemens dont ils avoient besoin. *Menzikoff* se livra insensiblement à une tranquillité d'esprit qui auroit rendu sa situation parfaitement heureuse, si ce calme n'eût été quelquefois troublé par les remords, par la douleur de voir ses enfans dans la misère, et d'en être la cause. Six mois après son établissement, sa fille aînée fut attaquée de la petite-vérole. Il fit auprès d'elle les fonctions de garde et de médecin, mais ses soins furent inutiles : sa fille approchoit de jour en jour de sa fin. Alors il quitta l'office de médecin, pour prendre celui de prêtre. Dès qu'elle fut morte, il colla son visage sur le sien, l'arrosa de ses larmes; mais sentant qu'il devoit se conserver lui-même pour ses deux autres enfans, il fit un effort pour résister à la douleur, et dit à son fils et à sa fille : « Apprenez de votre sœur « à mourir. » Il chanta ensuite, avec ses enfans et ses domestiques, les prières que le rit grec a consacrées aux morts ; les recommença plusieurs fois pendant vingt-quatre heures; fit inhumer sa fille dans l'oratoire qu'il avoit construit, et marqua à ses deux enfans la

place où il vouloit qu'on l'enterrât : c'étoit à côté d'elle. Il lui survécut peu, et mourut le 2 Novembre 1729. Après sa mort, ses deux enfans eurent un peu plus de liberté. L'officier qui les surveilloit leur permit d'aller à l'office à la ville le dimanche, mais pas ensemble : l'un y alloit un dimanche, et l'autre le dimanche suivant. Un jour que la fille revenoit, elle s'entendit appeler par un paysan qui avoit la tête à la lucarne d'une cabane, et reconnut, avec le plus grand étonnement, que ce paysan étoit *Dolgorouski*, le persécuteur de sa famille. Ce favori momentané, qui s'étoit élevé aussi haut que *Menzikoff*, qui avoit aussi voulu fiancer sa fille au jeune czar, venoit d'éprouver précisément les mêmes revers : mais il étoit plus malheureux que son rival, parce qu'abbatu par le désespoir, il n'avoit pu trouver dans son cœur les mêmes ressources que le pâtissier-prince avoit puisées dans le sien. La fille de *Menzikoff* vint apprendre cette nouvelle à son frère avec une sorte de satisfaction, qu'il partagea d'abord ; mais bientôt la réflexion lui fit plaindre son ennemi, et regretter de ne pouvoir le secourir. Peu de temps après, il fut rappelé avec sa sœur à Pétersbourg, par la czarine *Anne*. Ils laissèrent à *Dolgorouski* leur cabane et tout ce qu'ils possédoient, et se rendirent à la cour. Le jeune *Menzikoff* y fut capitaine des gardes, et reçut le cinquième des biens de son père. Sa sœur devint dame d'honneur de l'impératrice, et fut avantageusement mariée, ayant pour dot les sommes que son père avoit placées sur les banques de Venise et d'Amsterdam. Les ennemis de *Menzikoff* avoient voulu s'emparer aussi de cette portion de sa fortune, mais les directeurs de ces banques avoient déclaré qu'ils ne pouvoient les rendre que quand le propriétaire seroit libre.

8. C'étoit un des principes fondamentaux du gouvernement romain, de ne connoître d'autre terme de la guerre que la victoire, et, pour y parvenir, de surmonter avec une persévérance infatigable tous les obstacles et tous les dangers qui la pouvoient retarder. Les plus grands malheurs, les pertes les plus

désespérantes, n'étoient point capables d'abattre leur courage, ni de leur faire admettre aucune condition de paix basse et déshonorante. Dans les conjonctures les plus tristes, les foibles conseils, loin de prévaloir, n'étoient pas même écoutés. Après la sanglante bataille de Cannes, où plus de cinquante mille Romains demeurèrent sur la place, il fut résolu qu'on ne prêteroit l'oreille à aucune proposition de paix. Le consul *Varron*, qui avoit été cause de la défaite, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, parce que, dans un si grand malheur, il n'avoit point désespéré des affaires de la république. C'est ainsi qu'au lieu de décourager les citoyens par un exemple de sévérité placé mal-à-propos, le sénat leur apprenoit, par son exemple, à se roidir contre la mauvaise fortune, et à prendre dans les disgraces la fierté qu'inspire aux autres le succès le plus complet.

9. *Denys* le jeune ayant été chassé de Syracuse, chercha une retraite à Corinthe, où il menoit une vie pauvre et précaire. Dans les momens où les incommodités de sa nouvelle condition se faisoient le plus vivement sentir : « Heureux, s'écrioit-il, ceux « qui, dès l'enfance, ont fait l'apprentissage du mal- « heur ! » On lui demandoit à quoi lui avoient servi les leçons de *Platon* et l'étude de la philosophie. « A supporter avec courage le changement de ma « fortune, » répondit-il.

10. Le grand *Pompée* étant arrivé à Rhodes, alla rendre visite au fameux *Possidonius*, philosophe stoïcien, alors malade de la goutte. Il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de ne pouvoir l'entendre parler sur la philosophie. « Vous le pouvez, dit *Possidonius*, « et la douleur ne sera pas la cause qu'un si grand « homme soit venu me trouver en vain. » Il commença dans le moment à traiter un sujet intéressant; mais sentant, au milieu de son discours, les aiguillons de la douleur qui le perçoient vivement, il s'écrioit quelquefois; « Tu as beau faire, douleur, « obstinée, tu ne me forceras jamais d'avouer que tu « es un mal. » *Voyez* ÉGALITÉ D'AME, FERMETÉ.

# CONTEMPLATION.

1. Une fille en réputation de sainteté, passoit les journées entières en oraison. Son évêque l'apprend; il va la voir. « Quelles sont donc les longues prières « auxquelles vous consacrez vos journées? — Je récite « mon *Pater*. — Le *Pater* est sans doute une excellente « prière; mais enfin un *Pater* est bientôt dit. — Oh! « monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la « puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans « ces deux seuls mots *Pater noster!* en voilà pour « une semaine de méditation. »

2. S. *Jean* l'Aumônier, voulant se préparer à la mort, par la pensée de la mort même, commanda qu'on travaillât à lui dresser un tombeau; mais il défendit qu'on l'achevât avant qu'il eût rendu le dernier soupir, afin que cet ouvrage, demeurant ainsi imparfait, ceux qu'il en avoit chargés lui vinsent dire tous les ans, au jour d'une fête solennelle, et en présence de tout son clergé: « Votre tombeau, saint « père, demeure imparfait; commandez donc, s'il « vous plaît, qu'on l'achève, puisque vous ne savez « pas, comme dit Jésus-Christ, à quelle heure les « voleurs doivent venir. » Une grande mortalité régnant dans Alexandrie, le saint patriarche alloit voir passer les enterremens: « Il est utile, disoit-il, de contempler les tombeaux et les cercueils des morts. »

3. M. *de Monmort* passoit la plus grande partie de l'année dans sa maison de campagne, pour s'y livrer tout entier à ses savantes méditations. La vie de Paris lui paroissoit trop distraite pour des études aussi suivies que les siennes. Du reste, il ne craignoit pas les distractions en détail. Dans la même chambre où il travailloit aux problêmes les plus embarrassans, on jouoit du clavecin, son fils couroit et le lutinoit, et les problêmes ne laissoient pas de se résoudre. Le P. *Malebranche* en fut plusieurs fois témoin avec étonnement. Il

y a bien de la force dans un esprit qui n'est pas maîtrisé par les impressions du dehors, même les plus legères.

4. Le savant M. *Renau*, géomètre illustre, ne s'instruisoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jetoit dans son esprit des germes de pensées que la contemplation faisoit ensuite éclore, et qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les livres dans sa tête, et les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il pensoit beaucoup, et passoit peu de temps dans son cabinet et dans la retraite. Il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation, dans une chambre pleine de monde, même chez les dames. On se moquoit de sa rêverie et de ses distractions, et on ne laissoit pas, en même temps, de les respecter. Il faisoit naturellement et sans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une ostentation de ses forces, ce philosophe qui se retiroit dans un bain public pour y méditer.

5. Le grand *Colbert* étant à sa belle maison de Seaux, un de ses amis le surprit à sa fenêtre dans une profonde rêverie, et considérant attentivement les campagnes qui l'environnoient. Celui-ci prit la liberté de lui demander quel étoit l'objet de cette sérieuse méditation. « En contemplant, lui répondit « *Colbert*, ces campagnes fertiles qui sont devant « mes yeux, je me rappelois le souvenir de celles « que j'ai vues ailleurs. Quel riche pays que la France! « Ah! si les ennemis du roi vouloient le laisser jouir « de la paix, on pourroit, en peu d'années, procurer « à ses peuples cette aisance que leur promettoit le « grand *Henri*, son aïeul. »

## CONTENTEMENT.

1. Des pauvres vinrent dans un monastère d'Oxirinque, ville de la basse Thébaïde, pour y recevoir la charité des mains des solitaires. Il y en avoit un entre autres qui, malgré la rigueur du froid, n'avoit pour

toute couverture qu'une petite natte de jonc, dont il mit la moitié sous lui, et se couvrit avec l'autre comme il put. Le froid le faisant trembler, il paroissoit toutefois content, et se consoloit lui-même, en disant: « Je vous rends graces, mon Dieu! de ce que je suis « réduit en cet état; car combien y a-t-il de riches, « qui dans ce moment sont en prison, et qui ont les « fers aux pieds, sans pouvoir jouir de la liberté! au « lieu que je suis heureux comme un roi, pouvant « aller où bon me semble. »

2. Je rencontrai au bord de la mer, dit le poète *Sadi*, un religieux qu'un tigre avoit à demi dévoré: il étoit prêt d'expirer, et souffroit des maux inouis. Cependant son visage étoit calme et serein, et l'on voyoit sur son front les traits de la douleur vaincus par ceux de la joie intérieure de son ame: « Grand « Dieu, s'écrioit-il, je te rends graces de n'être ac« cablé que de douleur, et non de remords! »

## CONVERSATION.

1. Quelqu'un demandoit au philosophe *Anacharsis* ce que l'homme avoit de meilleur. « La langue, » répondit-il.

2. « On juge d'un homme par les paroles, disoit « *Romulus*, comme d'un vase de terre par le son qu'il « rend. »

3. Voulons-nous plaire dans la conversation? efforçons-nous d'y paroître moins occupés de nous-mêmes que du mérite des autres. Faisons taire notre amour-propre, et laissons briller celui de nos voisins. C'est le sens de cette belle instruction que l'illustre *Racine* donnoit à son fils aîné, qu'il songeoit à produire dans le monde. « Ne croyez pas, lui dit-il, que ce soient mes « vers qui m'attirent toutes les caresses de la cour. « *Corneille* fait des vers cent fois plus beaux que les « miens, et cependant personne ne le regarde: on ne « l'aime que dans la bouche de ses acteurs; au lieu que,

« sans fatiguer les gens du récit de mes ouvrages, dont je
« ne leur parle jamais, je me contente de leur tenir des
« propos amusans, et de les entretenir de choses qui
« leur plaisent. Mon talent, avec eux, n'est pas de leur
« faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre
« qu'ils en ont. Ainsi, quand vous voyez monsieur le
« duc passer souvent des heures entières avec moi,
« vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir que
« souvent il en sort sans que j'aie dit quatre paroles;
« mais peu à peu je le mets en humeur de causer; et il
« me quitte encore plus satisfait de lui que de moi. »

4. Ce ne sont pas toujours les plus grands génies qui brillent le plus dans la conversation. Il faut penser promptement et nettement, pour parler sur mille matières souvent différentes. Les têtes contemplatives n'ont pas ce talent. L'ordre de leurs idées est trop géométrique pour fournir aux dépenses de cette légèreté aimable, qui vole avec rapidité d'objets en objets, qui les effleure tous, et qui paroît tout connoître. M. *Nicole*, un des premiers écrivains du siècle dernier, ne parloit presque jamais en compagnie; et quand il lui arrivoit de vouloir dire quelque chose, il cherchoit ses mots, s'exprimoit mal, et fatiguoit même ceux qui l'écoutoient. Il sentoit lui-même ce défaut; mais il ne pouvoit s'en corriger. Aussi disoit-il, au sujet de M. *de Tréville*, dont la langue secondoit admirablement la promptitude de son imagination : « Il me bat dans la chambre; mais il n'est pas plutôt « au bas de l'escalier, que je l'ai confondu. »

## CORRECTION.

1. Une dame irritée contre une personne qui l'avoit offensée, jura qu'elle s'en vengeroit. Un homme, qui se croyoit raisonnable, mais qui ne le prouvoit pas alors, entreprit de lui démontrer qu'elle avoit tort de se venger. Cette remontrance mal placée la jeta dans une espèce de fureur. Elle jura qu'elle brûleroit

plutôt la maison, et qu'elle poignarderoit son ennemie. Dans ce moment arrive un de ses parens qu'elle considéroit beaucoup. Il s'informe du sujet de sa colère, et dit froidement qu'il n'y avoit pas moyen de souffrir une telle injure. En un mot, il entre dans le ressentiment de la personne offensée. A mesure qu'il parloit, la colère de celle-ci s'appaisoit, et elle parvint à se tranquilliser entièrement. « Comment donc ? « lui dit son parent, vous voilà toute appaisée! Avez-« vous oublié qu'il nous reste une maison à brûler et « une femme à poignarder ? Pour moi, je vous assure « que je n'en rabattrois pas un *iota.* » La dame, qui avoit été si irritée, se mit à rire ; et l'homme raisonnable à contre-temps apprit qu'il ne faut jamais s'opposer à un torrent ; mais, au contraire, lui faciliter un passage, à moins qu'on ne veuille s'exposer à lui voir faire les plus grands ravages.

2. *Louis XIV* avoit donné au marquis *de Barbezieux* la place de secrétaire d'état de la guerre, qu'avoit occupée le marquis *de Louvois* son père. Mécontent de la conduite de ce nouveau ministre, il voulut le corriger, sans le mortifier. Dans cette vue, il s'adresse à son oncle, l'archevêque de Reims, et le prie d'avertir son neveu. C'est un maître instruit de tout ; c'est un père qui parle : « Je sais, dit-il, ce que je dois à la mé-« moire de M. *de Louvois ;* mais si votre neveu ne « change de conduite, je serai forcé de prendre un « parti : j'en serai fâché ; mais il en faudra prendre « un. Il a des talens ; mais il n'en fait pas bon usage : « il néglige les affaires pour ses plaisirs ; il fait atten-« dre trop long-tsmps les officiers dans son anticham-« bre ; il leur parle avec hauteur, et quelquefois avec « dureté. » Peut-on donner une plus sévère leçon en termes plus doux ?

3. Un grand roi demandant à quelques-uns de ses courtisans les plus intimes, à quoi ils s'étoient occupés dans les prisons où des égaremens de jeunesse les avoient autrefois détenus ; l'un répondit qu'il y avoit appris les mathématiques ; l'autre, le dessin ; un troisièmé, à jouer du luth : « Et vous, reprit le monarque,

« en s'adressant à l'un d'eux qui ne disoit rien, qu'avez-
« vous appris dans votre prison ? — Sire, répondit le
« courtisan, j'ai appris à n'y plus retourner. »

4. Pendant que l'empereur *Claude* interrogeoit les complices d'une conspiration formée contre lui, et qu'il venoit de découvrir, on voyoit ses affranchis assis à ses côtés prendre eux-mêmes connoissance des affaires. *Narcisse* reçut en ce moment une bonne leçon d'un certain *Galésus*, affranchi de *Camille*, un des chefs de la conjuration : l'impudent favori le fatiguoit par ses questions continuelles, et lui demandoit, entre autres choses, ce qu'il auroit fait si son patron fût devenu empereur. « Je me serois tenu debout auprès de lui, « répondit *Galésus*, et j'aurois gardé le silence. »

5. Des courtisans s'entretenoient devant *Louis XIV*, qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir absolu des sultans turcs, et disoient qu'ils disposoient, au gré de leurs caprices, du bien et de la vie de leurs sujets. « Voilà, dit le roi, ce qui s'appelle régner. » Le maréchal *d'Estrées*, qui étoit présent, craignant avec raison les conséquences d'un semblable discours dans un jeune prince, lui repartit : « Sire, deux ou trois de « ces empereurs ont été étranglés de mon temps. »

6. *Thyng-Ti*, empereur de la Chine, avoit des vertus ; mais il étoit foible, et plusieurs fois il se seroit déshonoré sans les conseils de sa mère *Pan-Hyay*. Il devint éperdument amoureux d'une comédienne. Sa passion l'entraîna si loin, qu'il répudia l'impératrice, pour mettre l'histrionne à sa place. Il voulut que toutes ses reines assistassent à son couronnement. Enchanté de sa maîtresse, il demanda à sa mère ce qu'elle en pensoit : « Elle est à merveille, répondit *Pan-Hyay* : « elle joue avec beaucoup de vérité, et un premier « rôle ne lui messied pas. « L'empereur réfléchit sur cette réponse. On le vit pâlir et rougir successivement ; enfin, il prit son parti. « Vous avez raison, s'écria-t-il ; « son élévation n'est aussi qu'une comédie ; » et il essaya en effet de persuader que le projet qu'il avoit eu n'étoit qu'un jeu.

7. Lorsque l'empereur *Antonin* n'étoit encore que

proconsul d'Asie, il prit pour son logement dans Smyrne, la maison du sophiste *Polémon*, actuellement en voyage. A son retour, cet homme vain et arrogant fut très-indigné de la voir occupée par le souverain magistrat de la province. Il cria ; il s'emporta ; et, par ses plaintes amères, il obligea le proconsul d aller en plein minuit chercher ailleurs une autre retraite. Dans la suite, qaand la fortune eut placé le sage *Antonin* sur le trône des Césars, il ne se vengea de l'orgueilleux sophiste que par des railleries aussi douces qu'ingénieuses. *Polémon* étan tvenu à Rome, l'empereur l'embrassa, et dit : « Qu'on lui donne un logement, et que « personne ne le déplace. » Un comédien lui ayant porté ses plaintes contre *Polémon*, qui l'avoit chassé du théâtre : « Quelle heure étoit-il, demanda l'empe- « reur, lorsqu'il vous a chassé ?— Il étoit midi, ré- « pondit l'acteur.—Eh bien, reprit *Antonin*, il m'a « chassé de sa maison à minuit, et j'ai pris patience. » C'est ainsi que ce grand homme prétendoit punir et corriger l'insolence d'un sujet.

8. Un jeune homme, à qui *Charlemagne* venoit de donner un évêché, s'en retournoit très-satisfait. S'étant fait amener son cheval, il y monta si légèrement, que peu s'en fallut qu'il ne sautât par-dessus. L'empereur, qui le vit d'une fenêtre de son palais, l'envoya chercher : « Vous savez, lui dit-il, l'embarras où je suis « pour avoir de bonne cavalerie ; étant aussi bon écuyer « que vous êtes, vous seriez fort en état de me servir. « J'ai envie de vous retenir à ma suite : vous m'avez « tout l'air d'y réussir, et d'être encore meilleur cava- « lier que bon prélat. » Il s'en tint à cette leçon, qui dut inspirer au jeune évêque l'esprit de son état.

9. Une femme de qualité, vieille et fort parée, demanda un entretien secret au saint roi *Louis IX*. Le monarque la fit entrer dans son cabinet où il n'y avoit que son confesseur, et l'écouta aussi long-temps qu'elle voulut. « Madame, lui dit-il, j'aurai soin de votre af- « faire, si, de votre côté, vous voulez avoir soin de « votre salut. On dit que vous avez été belle : ce « temps n'est plus, vous le savez. La beauté du corps

« passe comme la fleur des champs : on a beau faire ;
« on ne la rappelle point. Il faut songer à la beauté de
« l'ame, dont l'éclat est immortel. » Ce discours fit impression : la dame s'habilla plus modestement dans la suite.

10. Le médecin *Ménécrate*, dont l'extravagance alloit jusqu'à se croire Jupiter, écrivit en ces termes à *Philippe*, roi de Macédoine : « *Ménécrate-Jupiter* à
« *Philippe*, salut. » *Philippe* lui répondit : « *Philippe* à
« *Ménécrate*, santé et bon sens. » Ce prince n'en demeura pas là ; et, pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante recette. Il le pria d'un grand repas. *Ménécrate* eut une table à part, sur laquelle on ne servit pour tout mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de la bonne chère. Les premiers tramsports de joie qu'il ressentit en voyant sa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme : mais quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être *Jupiter*, et prit brusquement congé de la compagnie, bien désabusé de sa divinité.

11. Un courtisan de *Denys* l'ancien, nommé *Damoclès*, exaltoit l'opulence de ce prince, le nombre de ses troupes, l'étendue de son pouvoir, la magnificence de ses palais, ses richesses en tout genre, et concluoit que jamais personne n'avoit été si heureux. « Eh bien ! puisque cela vous paroît si beau, lui dit
« le despote, seriez-vous d'humeur à en goûter un peu,
« et à voir par vous-même quel est mon sort ? — Très-
« volontiers, seigneur. » Aussitôt on le place sur un lit d'or, couvert de riches carreaux, et d'un tapis dont l'ouvrage étoit superbe ; on étale sur plusieurs buffets une magnifique vaisselle d'or et d'argent ; on fait venir de jeunes esclaves, tous d'une rare beauté, et qui, les yeux fixés sur lui, devoient le servir au moindre signe. On prodigue les essences, les guirlandes, les parfums ; on couvre la table des mets les plus exquis. Voilà *Damoclès* qui nage dans la joie. Au milieu de cet appareil, le tyran fit suspendre au plancher un glaive étincelant, qui ne tenoit qu'à un crin de cheval, et

qui

qui donnoit précisément sur la tête de cet homme si enchanté de son bonheur. A l'instant, ses yeux ne virent plus ni ces beaux esclaves qui le servoient, ni cette magnifique vaisselle : il perdit l'envie de toucher aux ragoûts délicieux : déjà ses guirlandes tomboient d'elles-mêmes. Il demanda enfin au tyran la permission de se retirer, et lui dit qu'il ne vouloit plus être heureux. *Damoclès* quitta la cour, bien convaincu que ce n'est pas sur le trône qu'on trouve le vrai bonheur.

12. *Ovinius Camille*, seigneur des plus distingués de Rome sous l'empire d'*Alexandre-Sévère*, méditoit secrètement une révolte, et aspiroit au trône. Il se mêloit dans toutes les affaires ; il se rendoit maître des décisions du sénat : affable, doux, honnête envers tout le monde, il ne refusoit son secours à personne ; il n'y avoit aucune partie du gouvernement à laquelle ses soins ne s'étendissent. Sa vigilance et son zèle eussent été très-utiles, si le motif en eût été meilleur. L'empereur fut informé de ses desseins ; et pour ne pas perdre un homme estimable d'ailleurs, il le punit d'une manière toute nouvelle. Il le manda ; et après l'avoir remercié des soins qu'il prenoit pour la conduite de l'état, il l'introduisit lui-même au sénat, le déclara publiquement son associe à l'empire ; le fit loger dans son palais, et revêtir des ornemens impériaux : enfin, il le pria de l'accompagner dans un voyage qu'il avoit à faire ; et tandis qu'il marchoit lui-même à pied, il voulut qu'*Ovius* allât à cheval. C'est ainsi qu'après l'avoir comblé d'honneurs, il le renvoya bien corrigé.

13. M. *de Turenne*, étant dans son camp près de Lens, envoya le comte *de Grand-Pré*, depuis maréchal *de Joyeuse*, à la tête de quelques escadrons, pour escorter un convoi qui venoit d'Arras. Le jeune comte, par attachement pour une femme, laissa partir le convoi sous les ordres du major de son régiment, et se flatta de le rejoindre avant qu'il arrivât au camp. Un parti espagnol qui rôdoit attaqua l'escorte ; mais il fut repoussé et défait par le major, qui amena heureusement le convoi à Lens. *Turenne* apprit la faute du comte *de Grand-Pre* ; et sachant qu'elle l'auroit perdu à la

cour, il dit aux officiers qui l'environnoient. « Le comte « *de Grand-Pré* sera fâché contre moi, à cause d'une « commission secrète que je lui ai donnée, et qui l'a « arrêté à Arras, dans un temps où il auroit eu occa« sion de signaler son courage. » Le comte, de retour, apprit ce qu'avoit dit son général. Il courut à sa tente, se jeta à ses genoux, et lui marqua sa reconnoissance et son repentir par des larmes pleines de tendresse. Le vicomte lui parla alors avec une sévérité paternelle. Ses remontrances firent un tel effet sur l'esprit de ce jeune officier, que, bien loin de tomber dans la même faute, il se signala par les plus grandes actions, pendant le reste de la campagne, et devint un des meilleurs capitaines de son siècle.

14. *Khan-Hi*, empereur de la Chine, avoit coutume de faire servir sur sa table des vins d'Europe. Un jour, ce prince ordonna à un mandarin, son plus fidelle favori, de boire avec lui. Il s'enivra. Le mandarin, qui craignoit les suites de cette intempérance, passa dans l'antichambre des eunuques, et leur dit que l'empereur étoit ivre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigriroit encore davantage son humeur déjà trop violente, et que, dans cet état, il n'épargneroit pas même ses plus chers favoris. « Pour éviter un si grand mal, ajouta le sage man« darin, il faut que vous me chargiez de chaînes, et « que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme « si l'ordre en étoit venu de l'empereur. » Les eunuques approuvèrent cette idée, pour leur propre intérêt. Le prince, surpris de se trouver seul à son réveil, demanda ce qu'étoit devenu son compagnon de table? On lui répondit qu'ayant eu le malheur de déplaire à sa majesté, on l'avoit conduit, par son ordre, dans une étroite prison, où il devoit recevoir la mort. Le monarque parut quelque temps rêveur, et commanda enfin que le mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, et se jeta aux pieds de son maître, comme un criminel qui attend l'arrêt de sa mort. « Qui t'a mis « en cet état? quel crime as-tu commis? » lui demanda le prince. « Mon crime? je l'ignore, » lui répondit le

mandarin ; « je sais seulement que votre majesté m'a « fait jeter dans un noir cachot, pour y être livré à « la mort. » L'empereur retomba dans une profonde rêverie : il parut surpris et troublé. Enfin, rejetant sur les fumées de l'ivresse une violence dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter les chaînes au mandarin ; et l'on remarqua que, depuis, il évita toujours les excès du vin.

15. *Jean d'Aubigné* usa d'un moyen bien extraordinaire, pour corriger *Théodore d'Aubigné*, son fils, qui s'étoit livré à la débauche, et déshonoroit sa naissance par une vie oisive et criminelle. Il lui envoya par un de ses domestiques, un habit de grosse serge; et, dans cet équipage, il le fit conduire dans toutes les boutiques de la ville, lui disant de choisir quel métier il vouloit apprendre, puisqu'il menoit une vie indigne d'un gentilhomme. Le jeune *d'Aubigné* fut si sensible à cet affront public, qu'il en tomba malade, et pensa mourir.

16. Les mœurs d'*Auguste* n'étoient pas trop chastes; et ce prince n'étoit pas fort délicat sur les moyens de satisfaire ses passions aveugles. Mais la philosophie vint à bout de corriger ses penchans dépravés. Epris des charmes de l'épouse d'un ami particulier du philosophe *Athénodore*, il l'envoya chercher dans une litière couverte, pendant que le sage étoit au logis de son ami. Le mari et la femme furent également consternés ; mais ils n'avoient pas le courage de résister à l'empereur. Le philosophe s'offrit à les tirer d'embarras ; et, prenant les habits de la dame, lorsque la litière fut venue, il y entra à sa place, et fut porté dans la chambre de l'empereur. Ce prince ayant levé les rideaux de la litière, fut bien surpris d'en voir sortir, l'épée à la main, *Athénodore*, dont il respectoit la vertu. « Eh quoi! *César*, lui dit le sage, « vous ne craignez pas que quelqu'un n'imagine, pour « attenter à votre vie, l'artifice que j'emploie inno- « cemment? » *Auguste*, surpris des dangers où ses désirs impétueux pouvoient l'entraîner, rectifia son cœur, et l'accoutuma bientôt à n'aimer que ce qui est honnête.

17. *Pythius*, gouverneur d'une ville de Phrygie ;

étoit un homme riche et avare, qui faisoit creuser des mines dans tout le pays, de manière qu'il ne restoit presque plus de terres pour labourer. Sa femme lui fit sentir, par un stratagême adroit, l'extravagance d'une telle conduite. Pendant l'absence de son mari, elle fit faire une table d'or, ainsi que tous les vases qui servent à la table : elle fit même représenter en or la figure des mets que son mari aimoit le plus. Lorsqu'il fut de retour, on mit devant lui, à l'heure du repas, la table et les vases d'or. Ce spectacle le réjouit d'abord ; mais, la faim commençant à le presser, il ordonna qu'on servît. On lui apporta les mets d'or, qu'on avoit fabriqués en son absence. *Pythius* commença à s'ennuyer de ce jeu, et, tout en colère, demanda quelque chose à manger. « Ne voyez-vous pas, « lui dit alors sa femme, que l'or ne nourrit pas les « hommes ? Vous ne songez qu'à tirer de l'or du sein « de la terre, au lieu d'en tirer les fruits nécessaires à « la vie. Vous ruinez l'agriculture ; et tous vos sujets « mourront bientôt de faim, si vous continuez. » *Pythius* profita de cette leçon, et changea de conduite.

18. On fit à M. *de Harlai* une plainte d'une fausseté que *Nibobet*, procureur, avoit commise ; mais on n'avoit pas assez de preuves pour le convaincre. Le magistrat le manda, et le reçut avec un visage serein qui charma cet officier subalterne. « Asseyez-vous, M. *Ni-« bobet*. » Le procureur témoigna qu'il recevroit debout les ordres de Sa Grandeur. « Non, non, je veux absolu-« ment que vous soyez assis. » M. *Nibobet* obéit, et alla prendre une chaise pour s'asseoir. « Un fauteuil, « s'il vous plaît, M. *Nibobet*, un fauteuil. — Ah ! mon-« seigneur, vous me remplissez de confusion ; » et, en disant ces mots, le procureur conçoit les plus flatteuses espérances. « Couvrez-vous donc, M. *Nibobet*, » continua le magistrat. M. *Nibobet*, qui n'avoit plus la force de résister à ces honnêtetés excessives, se couvrit. M. *de Harlai*, après s'être arrêté quelque temps, prit tout-à-coup un visage sévère, où régnoient la colère et la terreur. « M. *Nibobet*, lui dit-il, vous avez commis « une fausseté. » Il lui détailla son crime. « C'est chez

« vous un péché d'habitude : si l'on achève de m'éclair-
« cir là-dessus, je vous avertis que je vous ferai pen-
« dre. Serviteur, M. *Nibobet.* » Cette leçon fut utile au procureur, qui ne tarda point à se corriger.

19. L'empereur *Constantin* donna une belle leçon à un courtisan avide, possédé du désir d'accumuler des richesses. Avec une pique qu'il tenoit, par hasard, à la main, il traça sur la poussière à peu près la figure et l'étendue du corps humain ; et, s'adressant à ce courtisan : « Que vous en semble, lui dit-il ? Quand « vous auriez amassé toutes les richesses de l'univers, « et quand vous seriez maître de toute la terre, n'est- « il pas vrai que bientôt vous n'occuperez plus que « ce petit espace que je viens de circonscrire ; enco- « re, supposé qu'on vous l'accorde ? »

20. Un gentilhomme de la maison de *Louis XII* avoit maltraité un paysan. Le monarque ordonne de retrancher le pain à cet officier, et de ne lui servir que de la viande et du vin. Le gentilhomme s'en plaint au roi, qui lui demande si les mets qu'on lui sert ne suffisent pas ? « Non, sire, puisque le pain est essen- « tiel à la vie.— Eh ! pourquoi donc, reprit le prince, « êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter « ceux qui vous le mettent à la main ? »

21. *Benoît XIV*, n'étant encore qu'archevêque de Bologne, apprit qu'un curé de son diocèse s'étoit rendu coupable d'une faute extrêmement grave. Il va le trouver : « Mon frère, lui dit-il, je dois à Dieu seul « la grace de ne point prévariquer : je viens pleurer « avec vous et non vous gronder. Le scandale que « vous avez causé ne peut se réparer qu'en quit- « tant votre paroisse. Je vous donne un bénéfice sim- « ple, qui vaut au moins votre cure. Allez, ne péchez « plus ; embrassez-moi comme un père qui verse des « larmes sur un fils qui lui sera toujours cher. Vous « viendrez me voir de temps en temps, car il faut « qu'un ministre des autels soit toujours honoré. »

On lui dit qu'un malheureux poète avoit fait une satire amère contre lui. Il se la procura, la lut, la corrigea de sa propre main, et en l'envoyant à

l'auteur, il lui conseilla de suivre ses corrections, parce qu'elle s'en vendroit mieux.

## COURAGE.

1. PORSENNA, roi des Etrusques, résolu de rétablir sur le trône *Tarquin-le-Superbe* qui avoit imploré son assistance, vint assiéger Rome avec une armée aussi nombreuse que redoutable. Bientôt la ville fut réduite à la plus triste extrémité; et cette cité fameuse, qui nourrissoit dans son sein les conquérans futurs de l'univers, alloit tomber sous les coups d'un voisin trop puissant, lorsqu'un jeune Romain, appelé *Mutius Scévola*, forme le dessein de délivrer sa patrie, par quelqu'entreprise nouvelle et hardie. Il passe dans le camp des ennemis, après en avoir demandé la permission au sénat, en faisant entendre qu'il méditoit quelque grand projet, mais sans s'expliquer clairement. Il trompe les gardes, qui le prennent pour un homme de la nation, parce qu'il ne paroissoit porter aucune arme, et qu'il parloit leur langue. Il pénètre jusques dans la tente du roi, qui, accompagné d'un secrétaire vêtu à peu près comme lui, payoit la solde à ses troupes. *Mutius*, ne voulant pas demander lequel étoit le roi, de peur de se découvrir, et voyant que les soldats s'adressoient plus souvent au secrétaire, se détermine enfin, et perce le ministre d'un coup de poignard. Il est saisi sur le champ malgré toute sa résistance, et traîné devant le tribunal du monarque irrité. Mais alors même, à la vue de mille affreux supplices qui le menacent, il paroît dans une contenance intrépide, plus capable d'inspirer de la terreur que d'en recevoir. « Je « suis Romain, dit-il, mon nom est *Mutius*: j'ai voulu « tuer l'ennemi de ma patrie; et je n'ai pas moins de « courage pour souffrir la mort, que j'en ai fait paroître « en voulant te la donner. Agir avec intrépidité, souf-« frir avec constance, telles sont les vertus d'un Romain. « Je ne suis pas le seul qui ai formé ce dessein contre

« toi : une foule de guerriers, après moi, aspirent à « la même gloire. Prépare-toi donc à de continuelles « alarmes; à voir, à chaque instant, le glaive suspendu « sur ta tête ; à trouver toujours à l'entrée de ta tente « un ennemi secret qui épie le moment de te poignar-« der. Voilà la guerre que te déclare la jeunesse ro-« maine. Ne crains point de bataille générale : tu seras « seul attaqué, et tu n'auras à te défendre que contre « un seul ennemi. » Le roi, plein de colère, et tout à la fois frappé du danger dont *Mutius* le menace, ordonne de l'environner de flammes, pour l'obliger à s'expliquer nettement; mais le Romain, sans s'étonner : « Vois, dit-il, en mettant la main sur un brasier « ardent, vois combien méprisent leurs corps ceux « qui envisagent une gloire immortelle. » Il la laissoit brûler, comme s'il eût été insensible ; mais *Porsenna*, hors de lui-même à la vue d'un tel prodige, fait éloigner *Mutius* : « Retire-toi, jeune homme, encore plus en-« nemi de toi-même que du roi des Etrusques. Je t'en-« couragerois à ne point dégénérer d'une telle vertu, « si c'étoit pour ma patrie que tu en fisses usage : au « moins je te laisse aller en liberté, sans que tu aies « rien à craindre de ce que les lois de la guerre me don-« nent droit de te faire souffrir. » Alors *Mutius*, comme pour reconnoître sa générosité, lui déclara qu'ils étoient trois cents qui avoient conspiré contre lui ; qu'il étoit le premier sur qui le sort étoit tombé, et que les autres viendroient chacun à leur rang. Le prince, intimidé par le danger qu'il venoit de courir, et plus encore par la vue de ceux auxquels il s'attendoit d'être exposé tous les jours, songea sérieusement à faire la paix.

2. Après que *Xerxès* fut entré dans la Grèce avec une armée formidable; un Athénien nommé *Agésilas*, frère de *Thémistocle*, se rendit, comme espion, dans le camp des Perses ; et, voyant un seigneur vêtu très-magnifiquement, il le prit pour le roi, et le tua. Les gardes l'arrêtèrent, et le conduisirent au monarque, qui faisoit alors un sacrifice. *Agélisas* mit sa main dans le feu de l'autel ; et, sans jeter un cri, sans donner aucun signe de douleur, il la brûla toute entière. *Xerxès*

s'étonnant de cet excès de courage : « Prince, lui dit « l'intrépide jeune homme, tous mes compatriotes en « ont autant que moi ; et, si vous en doutez, cette « autre main, que je vais punir de la mal-adresse de « la première, vous prouvera la vérité de mes pa- « roles. » Et en même temps, il la porta sur le brasier ; mais le prince l'en empêcha, et le renvoya sans lui faire aucun mal.

3. *Caton* d'Utique, étant encore enfant, fut conduit dans la maison de *Sylla*. Voyant qu'on apportoit au dictateur la tête de plusieurs illustres citoyens, il demanda à *Sarpedon*, son précepteur, pourquoi personne ne tuoit *Sylla ?* « Parce que les Romains, ré- « pondit le pédagogue, craignent plus *Sylla* qu'ils « ne le haïssent. — Eh ! que ne me donniez-vous une « épée ! répondit vivement le jeune homme ; j'aurois « délivré Rome de ce monstre sanguinaire. »

4. Lorsqu'on menoit S. *Symphorien* au supplice, sa mère lui cria de dessus les murailles de la ville : « Mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant ; armez- « vous de constance et de force : élevez votre cœur « vers le Ciel, et regardez celui qui règne dans ce « séjour de gloire. On ne vous ôte point la vie ; on ne « fait que vous la changer en une meilleure : on vous « conduit au bonheur éternel. Le chemin est étroit « et difficile ; mais il est court. » Le courage de cette pieuse mère passa dans l'ame de son fils. Plein d'une sainte ardeur de consommer son sacrifice, et de donner sa vie pour son Dieu, il rit sous le glaive du bourreau ; il expire avec la gaieté d'un héros qui triomphe.

5. *Origène* soupiroit avec tant d'ardeur après la gloire du martyre, qu'à peine sorti de l'enfance, il suivoit tous les chrétiens que les magistrats païens faisoient arrêter. Il les accompagnoit au tribunal de leurs juges ; il entroit, malgré les gardes, dans les cachots où l'on jetoit ces innocentes victimes ; il faisoit, en un mot, tout ce qui dépendoit de lui pour être chargé des mêmes fers, et pour partager leurs tourmens. Mais, soit que les persécuteurs ne fussent plus si sévères, et qu'ils pardonnassent à la foiblesse de son âge,

soit plutôt que la Providence le réservât à des travaux plus utiles à la religion, il n'eut que le mérite de son généreux héroïsme. *Léonide* son père, qui fut depuis évêque, ayant été mis en prison avec les autres Fidèles, et devant subir le lendemain son interrogatoire, *Origène*, plus animé que jamais, résolut de s'y trouver; mais, pendant la nuit, sa mère profitant de son sommeil, entra doucement dans sa chambre, et enleva ses vêtemens. Se voyant donc frustré de son espérance, et ne pouvant se montrer en public, il écrivit à son père une lettre pleine d'éloquence et de feu, pour l'exhorter à la persévérance.

6. *Desmarets*, avocat-général, célèbre par sa douceur, par son éloquence, par son intégrité, ayant été condamné, par le crédit de ses ennemis, à perdre la tête sur un échafaud, malgré les importans services qu'il avoit rendus à *Charles VI*, exhortoit, en allant au supplice, ses concitoyens à la fidélité et à l'obéissance qu'ils devoient à leur souverain, et se montroit extrêmement sensible à la compassion qu'ils lui témoignoient. Il subit la mort avec un courage et une fermeté au-dessus de son grand âge : il avoit soixante-dix ans.

7. Le courage d'un jeune Lacédémonien mérite d'autant plus notre admiration, que son âge nous offre peu d'exemples semblables. Il étoit esclave : son maître avoit toujours loué la promptitude avec laquelle il le servoit ; mais un jour, lui ayant ordonné de lui apporter le bassin destiné aux besoins de la nature, cet office indigne le révolta ; et, se rappelant la liberté qu'il avoit perdue, il refusa d'obéir. Voyant son maître irrité de ce refus : « Achetez des esclaves « plus dociles, » lui dit-il ; et sur-le-champ il se précipita par la fenêtre.

8. Le fils de *Crassus*, ce Romain si célèbre par ses richesses et par sa puissance, s'étant trop abandonné à l'ardeur de son courage, fut tué dans un combat. Les ennemis mirent la tête du jeune guerrier au bout d'une lance ; et s'approchant du camp des Romains, ils leur montroient avec insulte ce trophée, triste monument de leur défaite. Ce funeste spectacle n'abattit point le

courage du père. Il couroit de rang en rang pour exhorter les soldats : « Romains, leur disoit-il, la « mort de mon fils est le malheur d'un particulier ; « cette perte me regarde seul, et je m'en console en « pensant que ceux qui lui survivent peuvent, par « leur courage, sauver la république. »

9. Le célèbre *Marius* avoit des verrues aux jambes : un chirurgien s'offrit de les lui couper. Durant cette cruelle opération, l'intrépide Romain ne souffrit pas qu'on le liât, ni que personne le tînt. Il ne poussa pas même un gémissement ; et il supporta avec tant de patience ces douloureuses incisions, qu'on eût dit qu'elles se faisoient sur un corps étranger, ou qu'il avoit entièrement perdu le sentiment. Cependant, lorsque l'opération fut achevée sur une jambe, et qu'il fallut donner l'autre, *Marius* dit au chirurgien : « Pour éviter une légère difformité, ce n'est pas la « peine de souffrir un si cruel tourment ; » paroles qui montrent que *Marius* n'avoit pas été insensible à la douleur, mais qu'il l'avoit surmontée par son courage.

10. Dans un combat contre les Anglais, le fameux duc *de Guise*, surnommé *le Balafré*, fut frappé, entre le nez et l'œil droit, d'une lance qui, s'étant rompue par la violence du coup, lui laissa dans la plaie tout le fer avec un tronçon du bois. Un coup si violent ne lui fit cependant pas perdre les arçons ; et il eut la force de revenir au camp à cheval. Il y entra dans un état à faire horreur. Ses armes, ses habits, son visage étoient couverts de sang. La profondeur et la largeur de la plaie effrayèrent les chirurgiens : plusieurs d'entre eux ne voulurent point toucher à la plaie, disant qu'il étoit inutile de faire souffrir un homme qui n'avoit pas deux heures à vivre. Ambroise *Paré*, premier chirurgien du roi, arrive, avec ordre de tout risquer pour sauver la vie du prince. Le chirurgien voyant que le tronçon de la lance étoit entré de telle sorte dans la tête, qu'on ne pouvoit le saisir avec le mains, prend des tenailles de maréchal ; et, en présence d'une foule d'officiers, il demande au blessé s'il consentoit qu'il risquât l'opération, et qu'on lui mît le pied sur le visage

pour arracher le tronçon de la lance ? « Je consens à « tout, dit le prince ; travaillez. » Cette manière de panser une blessure fit frémir tous les spectateurs. *Guise* seul parut tranquille, jusqu'à ce que les tenailles tirant le bois avec force, il s'écria : « Ah ! mon « Dieu ! » Cette exclamation fut le seul témoignage de douleur qu'il donna pendant toute la durée de cette cruelle opération.

11. Au siége de Pultava, que *Charles XII* entreprit en 1709, ce monarque, l'Alexandre du Nord, reçut un coup de carabine qui perça sa botte au talon, et le blessa dangereusement. Mais son courage lui faisant surmonter la douleur, il continua de visiter les travaux, et resta encore à cheval pendant près de six heures, sans donner aucune marque qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé. Un domestique du général *Sparre* s'étant aperçu qu'il sortoit beaucoup de sang de la botte du roi, en avertit son maître. On crut d'abord que c'étoit quelque grand coup d'éperon qui avoit piqué son cheval ; mais le domestique ayant assuré que c'étoit de la botte du roi que le sang sortoit, on fit venir des chirurgiens pour le visiter. Sa jambe s'étoit enflée considérablement : il fallut le descendre de cheval. Les chirurgiens, après avoir examiné sa plaie, craignirent que la gangrène ne s'y mît, et jugèrent qu'il falloit lui couper la jambe ; arrêt qui répandit la consternation dans toute l'armée. L'un d'eux, nommé *Newman*, plus éclairé que les autres, dit qu'il y avoit un moyen de guérir la jambe du roi sans la couper, mais qu'il étoit douloureux, et qu'il n'osoit l'employer. « Comment ! dit le monarque en colère, je ne prétends « pas que vous ayez plus d'égard pour moi que pour « le dernier de mes soldats : je veux que vous tran- « chiez de même ; je vous l'ordonne, obéissez. » *Newman*, rassuré par ce discours, fit de profondes incisions dans la jambe du roi, sans que ce prince donnât le moindre signe de douleur, et le mit, en peu de temps, en état de soutenir le brancard.

12. *Léonidas*, roi de Sparte, étant près de livrer aux Persans le fameux combat des Thermopyles, donna la

permission de se retirer à *Eutiche*, très-brave soldat, mais fort incommodé de la vue. Cet homme, en s'en retournant, réfléchit sur la démarche qu'il faisoit; et, jugeant qu'il seroit houteux pour lui de survivre à ses compagnons, il revint sur ses pas, et se rendit au camp en tâtonnant. La mêlée étoit commencée: il s'y fit conduire par un esclave; et, quoiqu'il pût à peine distinguer l'ennemi d'avec ses compatriotes, il combattit avec valeur, et mit le comble à son courage en périssant glorieusement, comme les autres, pour la liberté de la Grèce et l'honneur de sa patrie.

13. Le plus grand embarras de *Catherine de Médicis*, mère du roi *Charles IX*, étoit d'arrêter l'ardeur que ce jeune monarque montroit pour la guerre. « Eh! « pourquoi, disoit-il en se plaignant, pourquoi me « conserver avec tant de soin? Veut-on me retenir « toujours enfermé dans une boîte, comme les meu« bles de la couronne? — Mais, sire, lui remontroit-on, « ne peut-il pas arriver quelque accident fâcheux à « votre personne? — Qu'importe? répondit-il; quand « la France me perdroit, n'ai-je pas des frères pour « prendre ma place? » L'éclat des journées de Jarnac et de Moncontour lui inspira la plus vive jalousie contre le duc d'Anjou son frère. Après la mort d'*Anne de Montmorenci*, la reine-mère, qui sembloit n'avoir un cœur que pour le duc d'Anjou, demanda pour lui la dignité de connétable, qui donnoit un pouvoir presque absolu sur les gens de guerre, par l'étendue infinie des droits qui y sont attachés. Le roi qui, tout jeune qu'il étoit, pénétra sans peine le but de sa mère, lui répondit avec fermeté: « Madame, je me « sens assez de force pour porter mon épée; et quand « cela ne seroit pas, mon frère, plus jeune que moi, « seroit-il plus propre à s'en charger? » Souvent il se désespéroit de ce qu'on ne lui permettoit pas d'être à la tête des troupes. Au siége de Saint-Jean-d'Angely, on le voyoit chaque jour dans la tranchée et dans les postes les plus exposés. Il dit publiquement: « Je « m'accorderois volontiers avec le duc d'Anjou mon « frère, pour commander alternativement l'armée,

« et gouverner le royaume. A cette condition, je lui « verrois avec plaisir porter la couronne pendant six « mois. »

14. A la bataille de Rosebecque, *Boucicaut*, depuis maréchal de France, très-jeune encore, et nouvellement armé chevalier, combattoit où le péril étoit le plus grand, ne prenant conseil que de son courage. Il remarqua un chevalier flamand qui, à coups de sabre, abattoit tout ce qui se trouvoit devant lui : rien ne pouvoit résister aux efforts de son bras victorieux. *Boucicaut* court à lui, l'attaque, la hache à la main, et le menace d'un ton intrépide. Le Flamand, remarquant sa jeunesse, le méprise, et, d'un coup violent, lui fait tomber sa hache : « Va teter, enfant, » lui dit-il ; et tournant d'un autre côté, il ne daignoit pas achever sa victoire. *Boucicaut*, outré de colère, tire son épée, s'élance sur lui, et vient à bout, après quelques momens de combat, de la lui passer au travers du corps.

15. *Agis II*, roi de Lacédémone, passant auprès de Corinthe, et considérant la hauteur, la force et l'étendue des murailles de cette ville : « Quelles sont les « femmes, dit-il, qui font là leur séjour ? »

16. *Antalcidas*, général lacédémonien, disoit que les jeunes gens étoient les murs de Sparte, et que les pointes de leurs javelots étoient les bornes de leurs Etats.

17. La valeur intrépide et le courage intelligent d'un seul homme sont quelquefois le salut d'une armée entière. Les Romains, commandés par le consul *Cornélius*, faisoient la guerre aux Samnites. Ce général conduisit imprudemment ses troupes dans une forêt, où l'on ne pouvoit arriver que par une vallée assez profonde, sans avoir pris la précaution d'envoyer devant lui quelque détachement pour reconnoître les lieux. Il ne s'aperçut que les ennemis s'étoient emparés des hauteurs, et qu'ils étoient sur sa tête, que lorsqu'il ne fut plus en état de reculer. Les Samnites attendoient, pour l'attaquer, que toute l'armée fût engagée dans le vallon. Dans cette extrémité, *P. Décius Mus*,

tribun de l'armée, apercoit dans la forêt une colline élevée, qui commandoit le camp des ennemis, et dont l'accès n'étoit pas impraticable à des soldats légèrement armés. Il s'adresse au consul, lui communique son projet, et demande un détachement de quatre mille hommes, promettant de sauver l'armée. Le consul lui donne de grands éloges, et lui accorde tout ce qu'il demande. Le héros traverse la forêt, sans être apercu de l'ennemi, qui ne le vit que lorsqu'il fut près du lieu vers lequel il marchoit. Il s'empare de la colline, tandis que, suivant le plan concerté, le consul fait défiler ses troupes. Les Samnites, étonnés de ce mouvement soudain, n'osent poursuivre le consul, ni s'engager dans le vallon, de peur d'être accablés par *Décius*, dont la contenance fière inspiroit la terreur. Pendant qu'ils délibèrent, l'armée romaine se met en sureté : la nuit vient, sans qu'ils aient encore fait aucun mouvement. *Décius*, dont l'œil pénétrant suivoit toutes leurs démarches; envoie reconnoître leurs retranchemens ; et, vers le milieu de la nuit, il y conduisit ses soldats, en grand silence, par les endroits où il n'y avoit point de sentinelles. Tous y passèrent sans exception, et ils étoient déjà arrivés à la moitié du camp, lorsqu'un soldat, ayant heurté le bouclier d'un Samnite qui étoit endormi, l'éveilla : celui-ci en éveilla d'autres, et l'alarme se répandit dans tous les rangs. Aussitôt les Romains poussent de grands cris : l'ennemi, saisi de frayeur, et à moitié endormi, ne peut ni prendre les armes, ni s'opposer à leur passage. *Décius* avance à la faveur de ce désordre, tuant tout ce qui se présente devant lui, et arrive enfin dans un endroit sûr et inexpugnable. Il attendit le jour pour entrer dans le camp du consul, où il fut recu comme en triomphe ; mais ce brave officier, sans s'arrêter à de vains applaudissemens, s'adresse à *Cornélius* : « Mon général, lui dit-il, les momens sont « précieux ; l'ennemi, à peine revenu de sa frayeur « nocturne, erre maintenant sans ordre dans la forêt « et autour de la colline, occupé à me poursuivre : « profitons de ce tumulte, et courons l'attaquer. » Il

dit : on applaudit à cet avis courageux. Les légions partent ; elles tombent à l'improviste sur les Samnites dispersés ; elles en font un grand carnage, et s'emparent de leur camp. Tous ceux qui s'y rencontrèrent furent passés au fil de l'épée, et le nombre des morts monta à plus de trente mille. Le consul reconnut devoir à la valeur du généreux *Décius* le glorieux succès de cette bataille, et combla ce héros des honneurs et des présens militaires qui étoient dûs à son courage.

18. Le célèbre *Bertrand du Guesclin* pensa périr au siége du château d'Essay, situé dans le Bas-Poitou. La place fut emportée à la première attaque. L'intrépide *Bertrand*, qui venoit de planter son enseigne sur la muraille, voulant passer d'un endroit à un autre, mit le pied sur un morceau de bois pourri, et tomba dans la cour du château. Il eut la jambe cassée de cette chute. Ce vaillant homme s'étant relevé avec beaucoup de peine, s'appuya le dos contre la muraille ; et, se soutenant seulement sur une jambe, il attendit qu'on vînt le secourir. Il n'avoit pas abandonné sa hache : il la tenoit d'une main, et de l'autre il soulevoit sa jambe blessée. Il étoit couvert de sang ; ses armes étoient faussées en plusieurs endroits : il étoit accablé de douleur et de foiblesse. Cinq Anglais, l'ayant aperçu en cet état, se hâtèrent de le joindre, dans l'espérance de s'enrichir de ses dépouilles. Ils l'attaquèrent tous cinq à la fois ; mais ils virent bientôt leur nombre diminuer de deux de leurs camarades, que *du Guesclin* étendit morts à ses pieds : les autres redoublèrent leurs efforts, mais avec précaution. *Bertrand*, se croyant près de sa fin, vouloit illustrer ses derniers momens par une résistance vigoureuse. Il alongeoit à ses ennemis de terribles coups de hache qui les obligeoient à se tenir éloignés ; mais le sang qui sortoit de sa blessure diminuoit ses forces, à mesure qu'il en avoit le plus besoin ; et sans doute il alloit succomber, malgré son grand courage, si un officier breton, nommé *Honger*, ne fût venu charger les Anglais qui l'entouroient. Il les eut bientôt mis en fuite ; puis, aidé de quelques gentilshommes, il porta *du Guesclin* dans sa tente.

10. Au siége d'Agria par les Turcs, en 1566, les femmes, animées d'un beau zèle, disputèrent aux hommes la gloire de défendre la patrie. Elles portoient aux guerriers de l'huile, de la poix, de l'eau bouillante, que l'on versoit sur les Infidèles qui vouloient escalader les remparts. L'une s'avançant avec une pierre qu'elle alloit jeter sur les Turcs, fut atteinte par un boulet de canon qui lui emporta la tête. Sa fille, la voyant tomber à ses côtés, prit la pierre, la lança contre les ennemis; courut en fureur au milieu d'eux, à travers la brèche; en tua plusieurs; en blessa d'autres, et sacrifia sa vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçue. Une de ses concitoyennes, combattant sur le parapet, vit son gendre renversé par terre, d'un coup de feu, et dit à sa femme d'emporter le cadavre pour lui rendre les derniers devoirs. « Il en est un autre plus pressant, répondit-« elle; c'est de défendre la religion et la patrie: » celles-ci doivent passer devant la tendresse; et je » leur donnerai jusqu'à la dernière goutte de mon « sang. Les officiers qui commandoient dans la place, n'eurent point de motifs plus puissans pour animer les soldats, que de leur proposer l'exemple de ces femmes courageuses, qu'ils avoient sans cesse devant les yeux. *Voyez* BRAVOURE, INTRÉPIDITÉ, VALEUR.

## CREDIT.

1. NICOLAS *de Harlay de Sancy*, n'étant encore que maître des requêtes, se trouva dans le conseil de *Henri III*, lorsqu'on délibéroit sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue. Il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savoit que le roi n'avoit pas le sou, se moqua de lui. « Messieurs, dit « *Harlay*, puisque de tous ceux que le roi a comblés « de ses bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille « le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui « lèverai cette armée. » On lui donna sur-le-champ la commission, sans argent; et il partit pour la Suisse.

Jamais

Jamais négociation ne fut si singulière. D'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France. Il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point, leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie : ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi.

2. *Pélopidas*, général thébain, s'étant transporté à la cour d'*Artaxerxès*, roi de Perse, y reçut tous les honneurs dûs à la grandeur de ses vertus. En l'appercevant, tous les satrapes s'écrioient, pleins d'admiration : « Voilà cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'em-« pire de la terre et de la mer, et réduit Sparte à se « renfermer entre le Taïgète et l'Eurotas; Sparte qui, « depuis peu encore, sous la conduite d'*Agésilas*, ne « tendoit à rien moins qu'à nous venir attaquer dans « Suze et dans Ecbatane. » Le roi, ravi de son arrivée, fit ses efforts pour lui prouver son estime, et bientôt il ne dissimula point l'extrême considération qu'il avoit pour lui, et la préférence qu'il lui donnoit sur tous les autres. *Pélopidas* usa de son crédit en bon citoyen, en politique habile. Il fit sentir au monarque de quelle importance il étoit, pour les intérêts de sa couronne, de protéger une puissance naissante, qui n'avait jamais porté les armes contre les Perses, et qui, formant une espèce d'équilibre entre Sparte et Athènes, pouvoit faire une utile diversion contre ces deux républiques, ennemies perpétuelles et irréconciliables de la Perse. Le roi goûta ses raisons, et les ratifia; puis, voulant récompenser dignement l'utile avis du capitaine thébain, il lui demanda quelle faveur il vouloit de lui? « Je souhaiterois, sire, répondit *Pélopidas*, que Mes-« sène demeurât libre et affranchie du joug de Lacédé-« mone; que les Athéniens, qui s'étoient mis en mer « pour infester les côtes de la Béotie, retirassent leurs « galères, ou qu'on leur déclarât la guerre; que ceux « qui ne voudroient pas entrer dans la ligue, ou mar-« cher contre les réfractaires, fussent attaqués les

« premiers. » Tout cela fut ordonné, et les Thébains furent déclarés amis et alliés du roi. Lorsqu'on fit la lecture de ce décret aux ambassadeurs des autres républiques, *Léon* dit assez haut pour qu'*Artaxerxès* pût l'entendre : « Athènes n'a qu'à chercher main-« tenant un autre allié que le roi. » *Pélopidas*, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvoit désirer, partit de la cour, sans avoir accepté de tous les présens du roi, que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de sa faveur et de sa bienveillance.

3. Le célèbre *Périclès*, étant parvenu à la souveraine autorité, alloit rarement aux assemblées. Il savoit que le peuple, naturellement léger et inconstant, se dégoûte ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, et qu'un trop grand empressement à lui plaire, le lasse et l'importune. Afin d'éviter cet inconvénient, il ne se montroit en public que par intervalles, pour se faire désirer, pour conserver auprès de ses concitoyens un crédit toujours nouveau, qui ne fût point usé et comme flétri par une grande assiduité ; se réservant avec prudence pour les grandes et importantes occasions. C'est ce qui fit dire qu'il imitoit Jupiter, qui, selon le sentiment de quelques philosophes, ne s'occupoit, dans le gouvernement du monde, que de grands événemens, et laissoit le soin du détail à des divinités subalternes.

## CRITIQUE.

1. Le célèbre *Apelle* disoit son sentiment avec simplicité, et recevoit de la même manière celui des autres. Un de ses disciples lui montrant un tableau pour savoir ce qu'il en pensoit, et ce disciple lui disant qu'il l'avoit fait très-vite, et qu'il n'y avoit employé qu'un certain temps : « Je le vois bien, sans que vous me le « disiez, » répondit *Apelle* ; » et suis étonné que, « dans ce peu de temps-là même, vous n'en ayez pas « fait davantage. » Un autre peintre lui faisant voir le

tableau d'une Hélène qu'il avoit peinte avec soin, et qu'il avoit ornée de beaucoup de pierreries : « Mon « ami, » lui dit-il, « n'ayant pu la faire belle, vous « avez voulu du moins la faire riche. »

Sa coutume étoit, quand il avoit achevé un ouvrage, de l'exposer aux yeux des passans, et d'entendre, caché derrière un rideau, ce qu'on en disoit, dans le dessein de corriger les défauts qu'on pourroit y remarquer. Un cordonnier ayant trouvé qu'il manquoit quelque chose à une sandale, le dit librement; et la critique étoit juste. Repassant le lendemain par le même endroit, il vit que la faute avoit été corrigée. Tout fier de l'heureux succès de sa critique, il s'avisa de censurer aussi une jambe, à laquelle il n'y avoit rien à dire. Le peintre alors, sortant de derrière sa toile, avertit le cordonnier de se renfermer dans son métier, et de ne point porter sa censure au-delà de la chaussure.

2. *Polycrète*, sculpteur célèbre, fit en même temps deux statues : il conserva l'une dans sa maison, et exposa l'autre au jugement du peuple. Caché près de là, dans un endroit d'où il pouvoit tout entendre, sans être vu, il écoutoit tous les avis ; et quand les critiques étoient partis, il réformoit tout ce que l'on avoit trouvé à reprendre dans sa statue. Lorsqu'il crut l'avoir mise en état de paroître au grand jour, et de contenter tout le monde, il l'exposa tout de nouveau avec celle qu'il avoit gardée chez lui sans y rien changer. Cette dernière attira tous les suffrages, et l'on se moqua de de l'autre : « Messieurs, » dit alors *Polycrète*, « apprenez que vous admirez mon ouvrage, et que vous vous moquez du vôtre. »

3. Un peintre de portraits, que l'on accusoit de ne pas bien saisir la ressemblance, voulut s'assurer un jour si le reproche qu'on lui faisoit étoit fondé. Il annonce à plusieurs personnes et à ses enfans, qu'il a fait un portrait de quelqu'un qu'ils connoissent tous. On vient voir son tableau ; on le critique ; et la prévention agissant, on trouve qu'il n'a point saisi les traits de son original. « Vous vous trompez, Messieurs, dit alors la tête du tableau, car c'est moi-même. En

effet, c'étoit un ami qui s'étoit prêté au projet du peintre, en plaçant son visage dans la toile d'un cadre ajusté à cet effet.

# CURIOSITÉ.

1. Dina, fille de *Jacob* et de *Lia*, étant sortie pour voir les femmes du pays de Chanaan, *Sichem*, prince du pays des Sichimites, l'aperçut; et l'ayant enlevée de force, il la viola.

*David*, au lieu d'accompagner son armée, étoit demeuré à Jérusalem. Se promenant un jour sur la terrasse de son palais, il apercut une femme qui se baignoit : c'étoit *Bethsabée*, épouse d'*Urie*, officier plein de bravoure, et qui servoit actuellement au siége de Rabath. Le monarque, poussé par une curiosité criminelle, jeta des regards impudiques sur cette femme. Le démon de l'impureté empoisonna son ame : *David* devint adultère, et se prépara, pour le reste de ses jours, une source inépuisable de remords.

2. Un roi du Nord, dont la vivacité faisoit le principal caractère, demanda à un ambassadeur d'Angleterre, s'il harangueroit le peuple en cas qu'on le pendît ou qu'on lui tranchât la tête. Le ministre, sans se déconcerter, répondit qu'il avoit toujours son discours prêt et ses gants blancs dans sa poche. « Je voudrois bien vous entendre, » repartit le monarque. L'ambassadeur s'étant mis alors dans la posture d'usage, s'exprima de la sorte : « Vous me voyez, Messieurs, au moment de perdre le jour.
« Je ne regrette point la vie; mais je vois avec peine
« que ceux qu'on ne devroit connoître que par des
« actes d'humanité et de bienfaisance, viennent jouir
« avec avidité d'un spectacle cruel qu'ils ont mendié. Ces
« scènes tragiques sont faites pour la barbare popu-
« lace; mais les cœurs vertueux et sensibles devroient

« rougir d'entendre de sang froid... — En voilà assez, « M. l'ambassadeur, » dit le roi, qui reconnut alors que le but de la harangue étoit de lui reprocher une curiosité qui le dégradoit.

3. *Louis XI*, toujours curieux et impatient d'apprendre ce qui se passoit dans son royaume et dans les états voisins, établit l'usage des postes, qui étoit inconnu en France. Les courriers n'étoient chargés que des affaires du roi, et couroient à ses dépens. « Mais maintenant, dit *Mézerai*, ils portent aussi « les paquets des particuliers ; si bien que, par « l'impatience et la curiosité du Français, il s'en est « fait un avantage encore plus grand pour les coffres « du prince, que pour la commodité publique. »

---

## DÉCENCE.

1. Les anciens Romains observoient avec sévérité les lois de la décence et des mœurs. Un avocat qui bâilloit trop librement devant les censeurs, pensa être condamné à une grosse amende : il ne l'évita qu'en assurant, par serment, que c'étoit une incommodité dont il étoit affligé depuis long-temps.

2. *Epicharme*, poète comique de Sicile, étoit extrêmement plaisant, et divertissoit, par ses bons mots, *Héron II*, roi de Syracuse. Mais s'étant un jour hasardé de lâcher quelques plaisanteries un peu libres en présence de la reine, le monarque le chassa de sa cour : tant étoit grand le respect qu'on avoit alors pour les dames !

3. *Louis XIV* avoit coutume de danser dans les ballets; mais lorsqu'on eut joué devant lui la tragédie de *Britannicus*, et qu'il eut entendu ces vers où il est dit de *Néron* :

> Pour mérite premier, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains;

dès-lors il ne dansa plus en public; il se rappela les règles de la décence, et le poète réforma le monarque. *Voyez* PUDEUR.

## DÉFIANCE.

1. « Heureux le prince qui ne croit rien de ce « que lui disent les courtisans ! » C'étoit le maxime du philosophe *Cléobule*, l'un des sept sages de la Grèce :

maxime sublime, digne d'être gravée dans les palais des monarques, et plus encore dans leurs cœurs !

2. Après la mort d'*Auxence*, évêque arien de Milan, *Valentinien* écrivit en ces termes aux prélats assemblés dans cette ville : « Choisissez un pasteur qui, par sa « vertu et par sa doctrine, mérite que nous le respections, « et qui puisse nous donner de salutaires avis; car, « étant comme nous le sommes, des foibles mortels, « nous ne pouvons éviter de faire des fautes. » Les évêques prièrent l'empereur de désigner lui-même celui qu'il croyoit le plus capable. Il leur répondit que ce choix étoit au-dessus de ses lumières, et qu'il n'appartenoit qu'à des hommes éclairés de la grace divine. Milan étoit rempli de troubles : la cabale arienne faisoit les derniers efforts pour placer sur le siège d'Auxence un prélat imbu des mêmes erreurs. *Ambroise*, aussi distingué par la beauté de son génie et par la pureté de ses mœurs, que par sa noblesse et par ses richesses, gouvernoit alors la Ligurie et l'Emilie. Instruit dans les lettres humaines, il avoit d'abord exercé à Rome la profession d'avocat, et étoit devenu assesseur de *Probe*, préfet d'Italie. Lorsqu'il avoit été chargé du gouvernement de la province dont Milan étoit la capitale, ce préfet, en lui faisant ses adieux, lui avoit dit : « Gouvernez, non pas en magistrat, mais en « évêque. » Cette parole devint une prophétie. La contestation sur le choix de l'évêque s'échauffant de plus en plus, faisoit craindre une sédition. *Ambroise*, obligé par le devoir de sa charge, de maintenir le bon ordre, vint à l'église, et fit usage de son éloquence pour calmer les esprits, et les engager à choisir avec discernement et sans tumulte celui qui devoit être pour eux un ange de lumière et de paix. Il parloit encore, lorsque tous, d'une commune voix, catholiques et ariens, s'écrièrent qu'ils demandoient *Ambroise* pour évêque. *Ambroise*, saisi d'effroi, prit la fuite, et n'oublia rien pour résister au désir du peuple. Les évêques, qui approuvoient ce choix, s'adressèrent à l'empereur, parce que les lois défendoient de recevoir dans le clergé ceux qui étoient engagés dans les

emplois civils. *Valentinien* fut flatté d'apprendre que les magistrats qu'il choisissoit fussent jugés dignes de l'épiscopat ; et, dans le transport de sa joie : « Seigneur, » s'écria-t-il, « graces vous soient rendues de « ce que vous voulez bien commettre le salut des ames « à celui à qui je n'avois confié que le soin des corps! » L'autorité du prince, jointe aux instances des prélats et à la persévérance du peuple, força enfin la modestie d'*Ambroise*. Il fut baptisé ; car il n'étoit encore que catéchumène, quoique âgé d'environ trente-cinq ans. Il reçut l'onction épiscopale ; et, par le crédit que lui procura auprès des empereurs l'élévation de son ame, soutenue d'une éminente sainteté, son élection fut un événement aussi avantageux pour l'état que pour l'Eglise. Dès les premiers jours de son épiscopat, on vit un heureux présage de la généreuse liberté dont il feroit usage avec les princes, et des égards que les princes auroient pour ses avis. Il se plaignit à l'empereur de quelques abus qui s'étoient glissés dans la magistrature. *Valentinien* lui répondit : « Je connoissois votre « franchise ; elle ne m'a pas empêché de vous donner « mon suffrage. Continuez, comme la loi divine vous « l'ordonne, de nous avertir de nos erreurs. »

3. Le sophiste *Antiochus* s'emportoit facilement ; mais la philosophie lui avoit appris à connoître son défaut. Comme il n'étoit pas assez maître de lui-même pour parler tranquillement sur les abus de son siècle, il s'abstenoit de monter à la tribune aux harangues, et de se mêler du gouvernement. Quelqu'un se moquoit de cette sage défiance, et l'accusoit d'être à cet égard d'une timidité condamnable : « Ce n'est « pas le peuple, » répondit-il, « c'est *Antiochus* que « je crains. »

4. La défiance, dans un gouverneur de place, est l'effet d'une prudence active et éclairée. Le grand-duc de Toscane, *François*, avoit fait dire à *César Cavaniglia*, castellan de Livourne, de rendre les plus grands honneurs à un vice-roi de Naples, qui eut la curiosité de voir la citadelle où il commandoit. Dom *César* le prie d'y venir avec peu de suite ; et, avant de le

recevoir ; y fait entrer une compagnie d'infanterie. Comme il s'apercoit que ces précautions blessent le vice-roi : « Monseigneur, « lui dit-il, « j'ai ouï assurer « à nos pères, qu'anciennement on couvroit d'une peau « d'âne ceux à qui l'on confioit des places importantes, « pour les avertir que le devoir de leur charge les « exemptoit de toute cérémonie et de toute civilité, « afin d'éviter toute surprise. » *Voyez* Méfiance.

# DÉLICATESSE.

1. Clotaire II, roi de France, manda S. *Eloi* à sa cour pour lui faire prêter serment de fidélité. Le monarque lui proposa de jurer sur les saintes reliques. *Eloi* promettoit bien de demeurer toujours fidèle ; mais il ne put se résoudre à mettre la main sur la châsse, moins encore à jurer, parce qu'il savoit que Jésus-Christ a défendu tout jurement, hors le cas d'une indispensable nécessité. Plus le roi le pressoit de se lier à son service par un serment, plus *Eloi* s'en défendoit avec humilité ; en sorte que, craignant d'offenser Dieu en obéissant au roi, et d'offenser le roi en obéissant à Dieu, il n'opposoit que des larmes aux instances du prince. *Clotaire* en fut touché ; et jugeant que ces scrupules ne venoient que de la délicatesse de sa conscience, et du respect qu'il avoit pour les choses sacrées, il n'insista pas davantage. « Votre « répugnance, » lui dit-il en le congédiant, « m'assure « beaucoup mieux de votre fidélité, que tous les ser- « mens que vous pourriez faire. »

2. Les martyrs *Alexandre* et *Caïus*, firent voir jusqu'où les chrétiens de leur siècle portoient la délicatesse, et ce religieux scrupule qui est, pour ainsi dire, la boussole d'une ame sainte. Ces deux héros de notre religion auguste, ayant été condamnés à mort, et conduits au supplice avec des Marcionites, demandèrent, comme une grace singulière à leurs bourreaux, d'être décapités séparément, afin que leur sang, consacré par

vers le monarque, et lui dit que la dépense de la fête monteroit à dix-huit cent mille livres. *Louis* crut qu'il vouloit l'en dégoûter par cet excessif calcul, et il lui dit d'un ton chagrin : « Je ne donnerai donc point de fête; « je ne veux pas ruiner mon peuple pour divertir les « courtisans. » *Colbert* insista sur la nécessité de l'exécution, promit au roi de rassembler les fonds nécessaires, et se retira. Aussitôt il fit mettre dans toutes les nouvelles publiques, que le roi étoit dans l'intention de donner un carrousel, qui surpasseroit en magnificence tout ce qu'on avoit vu jusques-là dans le même genre. En même temps on s'empressa de travailler aux préparatifs. Ces nouvelles circulèrent dans toutes l'Europe. La paix étoit générale dans cette partie du monde. On vit accourir de tous côtés une foule d'étrangers à Paris. Ils s'attachèrent à faire honneur à leur nation par une grande dépense; et leur nombre augmentant chaque jour, il se fit, dans la capitale et aux environs, une consommation prodigieuse. Les ouvriers arrivant en foule des provinces et des pays voisins, étoient aussitôt employés. La noblesse, qui d'ordinaire paroissoit le moins qu'elle pouvoit à la cour, quitta cette fois ses retraites, et crut ne pouvoir mieux employer les fruits de son économie, que dans une circonstance si favorable pour se faire remarquer. Les préparatifs s'avançoient, et le jour indiqué pour la fête alloit arriver. *Colbert* alors alla trouver le roi, et lui dit que les ouvriers n'avoient pu achever leur ouvrage; qu'il falloit absolument reculer la fête de quinze jours. Il proposa de donner, en attendant, un bal aux Tuileries : ce qui fut du goût du roi. Le bal fut donné : les courtisans et les étrangers y parurent avec les habits superbes qu'ils avoient fait faire pour le carrousel; il en fallut d'autres alors. Par ce moyen, *Colbert* augmenta la dépense, et donna un mouvement plus rapide à la circulation de l'argent. Enfin, le carrousel s'exécuta. Jamais on n'avoit vu de spectacle si brillant ni si bien ordonné. Les étrangers ne pouvoient concevoir comment on avoit pu amasser tant de richesses, étalées avec profusion; et comme ce qui passe une certaine

valeur est toujours estimé bien au-delà de son prix, on faisoit monter la dépense à des sommes exorbitantes. Le roi, après avoir loué hautement la beauté de la fête, ressentit cette inquiétude qui suit ordinairement l'exécution des projets téméraires. Il étoit en peine du compte que *Colbert* alloit lui rendre des frais du carrousel; et lorsqu'il se présenta à sa majesté pour ce sujet, le monarque voulut prévenir les détails en demandant avec empressement le total. Quelle fut sa joie et son étonnement, lorsque *Colbert* lui montra que tous les frais se bornoient à douze cent mille francs, et que le produit des fermes avoit augmenté de plus de deux millions; en sorte que, tout payé, il en restoit un dans les coffres du roi! Ce trait d'un génie supérieur à tout ce que l'on avoit vu jusqu'alors dans l'administration pénible des finances, montre en même temps une probité bien rare.

3. *Octaï-Khan*, fils de *Genghiz-Khan*, empereur des Tartares, passant par le marché de Caracorum, sa capitale, vit des jujubes, et commanda à un officier de lui en acheter. L'officier obéit, et revint avec une charge de jujubes. *Octaï* lui dit: « Je juge à la quanti-« té que vous en apportez, qu'elles coûtent plus d'une « balische. » L'officier crut faire sa cour, et dit qu'elles ne coûtoient que le quart d'une balische; et que c'étoit même plus que le double de ce qu'elles valoient. *Octaï* plein de colère: « Jamais, reprit-il, acheteur de ma « qualité n'a passé devant la boutique de ce mar-« chand; je t'ordonne d'aller lui porter dix balisches. »

4. Il y avoit à Milan un médecin qui s'appliquoit à guérir de la folie. Il s'y prenoit de cette manière: on attachoit le malade à un poteau, qu'on plantoit tout droit au milieu d'un étang bourbeux, où l'on enfonçoit plus ou moins le patient, suivant le degré de son mal. On le laissoit dans cet état, jusqu'à ce que la faim ou le froid le fît revenir dans son bon sens. Parmi les malades, il s'en trouva un qui, après avoir demeuré long-temps dans ce bain, commenca à donner quelques signes d'amendement, sur quoi le médecin, à sa prière, lui permit de se promener dans la maison

et dans la cour, à condition de ne pas mettre le pied hors de la porte qui donnoit sur le chemin ; ce qu'il promit de faire, et tint parole. Comme il étoit un jour à la porte, un chasseur à l'oiseau vint à passer à cheval, avec un épervier sur la main, des chiens, et tout l'équipage nécessaire à ce divertissement : « Monsieur, « lui cria le fou, un mot, je vous prie. Qu'est-ce « que ceci ? lui demanda-t-il ; à quoi sert ce que vous « portez là ? » et d'autres questions pareilles. Le gentilhomme eut la complaisance de répondre en détail. « L'animal sur quoi je suis monté, dit-il, s'appelle un « *cheval*, que j'entretiens pour servir à mon divertis- « sement. Cet oiseau que vous me voyez sur le poing, « s'appelle un *épervier*, et sait prendre en volant des « cailles et des perdrix ; et ces chiens sont des épa- « gneuls, qui font lever le gibier. — Fort bien, dit « le fou ; et à combien peut se monter le prix des oi- « seaux que vous prenez dans une année ? — A douze « ou quinze louis d'or. — Que vous coûte l'entretien « de vos oiseaux, de vos chevaux et de vos chiens ? « — Peut-être quinze fois autant ? — Retirez-vous au « plus vîte, avant que notre docteur ne vous aper- « çoive ; car, il m'a saucé jusqu'à la ceinture dans « l'étang, pour des bagatelles ; je puis vous assurer « que vous y seriez jusques par-dessus les oreilles, « s'il venoit à savoir le mauvais emploi que vous faites « de vos richesses. »

5. La découverte des Indes répandoit en France tant d'or et tant d'argent, que les terres affermées jusqu'alors mille livres, furent portées à dix ou douze mille. Mais la noblesse n'en étoit pas plus riche, parce que la dépense, sur-tout en chevaux et en équipages de chasse, l'emportoit sur le revenu ; ce qui faisoit dire à *Louis XII* : « La plupart des gentilshommes « de mon royaume sont, comme Actéon et Diomède, « mangés par leurs chevaux et par leurs chiens. »

6. *Henri IV* n'aimoit point les dépenses inutiles ; et ce grand prince montroit, par son exemple, à retrancher toute espèce de superfluité, sur-sout celle qui a rapport à la magnificence des habits. Il alloit ordi-

nairement vêtu de drap gris, avec un pourpoint de satin ou de taffetas, sans découpure et sans broderie. Il louoit ceux qui se vêtoient de la sorte, et se moquoit des autres, qui portoient, disoit-il, leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur leur dos.

7. L'empereur *Aurélien* aimoit la simplicité; et jamais on ne le vit faire d'inutiles dépenses pour les objets purement de luxe. La soie étoit alors fort chère, et coûtoit une livre d'or. L'impératrice un jour le pria de lui donner une robe de cette étoffe, et ses désirs étoient très-pressans. « Aux dieux ne plaise, répon« dit *Aurélien*, que j'achète du fil au poids de l'or! » *Voyez* ECONOMIE.

## DÉSINTÉRESSEMENT.

1. LES Romains avoient envoyé des embassadeurs à *Pyrrhus* pour la liberté des prisonniers faits dans les batailles précédentes. Quand le monarque leur eut répondu, il prit en particulier *Fabricius*, le plus célèbre Romain de son siècle, et lui tint ce discours: « Je « connois tout votre mérite, illustre *Fabricius*. J'ap« prends que vous êtes un grand capitaine; que vous « savez commander et agir en héros; que la justice « et la tempérance sont votre caractère, et que vous « passez pour un homme accompli dans toutes les « vertus. Mais je sais aussi que vous êtes sans biens, « et qu'en cela seul la fortune vous a mal partagé, « en vous réduisant, pour les commodités de la vie, « à l'état des plus pauvres sénateurs. Pour suppléer à « ce qui vous manque de ce côté-là, je suis prêt à vous « donner autant d'or et d'argent qu'il en faut pour vous « mettre au-dessus des plus opulens de Rome, per« suadé qu'il n'est point de dépense qui fasse plus « d'honneur à un prince, que de soulager les grands « hommes qui sont contraints par la pauvreté de mener « une vie indigne de leur vertu, et que c'est-là le plus « noble emploi qu'un roi puisse faire de ses richesses.

« Ne croyez pas que, pour reconnoissance, je pré-
« tende exiger de vous aucun service injuste ou désho-
« norant. Ce que je vous demande ne peut que vous faire
« honneur, et augmenter votre pouvoir dans votre
« patrie. Je vous conjure d'abord de m'aider de tout
« votre crédit à gagner le sénat des Romains, qui jus-
« qu'ici s'est rendu trop difficile, qui n'a jamais voulu
« donner les mains à un accommodement, et qui n'a
« consulté en aucune manière les règles de la modéra-
« tion. Faites-lui bien comprendre, je vous prie, que
» j'ai donné ma parole de secourir les Tarentins et les
« autres Grecs qui habitent cette côte de l'Italie, et
« qu'à la tête d'une armée puissante et victorieuse, je
« ne puis en honneur les abandonner. Cependant il
« m'est survenu quelques affaires pressantes qui me
« rappellent dans mes états; et c'est ce qui me fait
« désirer encore plus ardemment la paix. Au reste, si
« ma qualité de roi me rend suspect au sénat, devenez
« vous-même mon garant; et joignez-vous à moi pour
« m'aider de vos conseils dans toutes mes entreprises,
« et pour commander mes armées sous moi. J'ai
« besoin d'un homme vertueux et d'un ami fidelle :
« vous, de votre côté, vous avez besoin d'un prince
« qui, par ses libéralités, vous mette en état de
« faire plus de bien. Ne refusons point de nous aider
« l'un et l'autre, et de nous prêter un mutuel secours.»

*Pyrrhus* ayant parlé de la sorte, *Fabricius*, après un moment de silence, lui répondit en ces termes : « Sei-
« gneur, il est inutile que je dise rien de l'expérience
« que je puis avoir dans le gouvernement des affaires
« publiques et particulières, puisque vous en êtes in-
« formé d'ailleurs. A l'égard de ma pauvreté, vous
« me paroissez aussi la connoître assez, pour que je
« ne sois point obligé de vous dire que je n'ai ni ar-
« gent que je fasse profiter, ni esclaves qui me produi-
« sent des revenus; que tout mon bien consiste dans
« une maison de peu d'apparence et dans un petit champ
« qui fournit à mon entretien. Si vous croyez néan-
« moins que la pauvreté rende ma condition inférieure
« à celle de tout autre Romain, et que, remplissant

« les

« les devoirs d'un honnête homme, je sois moins consi-
« déré parce que je ne suis pas du nombre des riches,
« permettez-moi de vous dire que l'idée que vous avez
« de moi n'est pas juste et vous trompe, soit qu'on vous
« ait inspiré ces sentimens, soit que vous en jugiez par
« vous-même. Si je ne possède pas de grands biens,
« je n'ai jamais cru, et ne crois point encore que mon
« indigence m'ait jamais fait aucun tort, soit que je me
« considère comme peronne publique, ou comme sim-
« ple particulier. Ma patrie, à cause de ma pauvreté,
« m'a t-elle jamais éloigné de ces glorieux emplois qui
« sont le plus noble objet de l'émulation de tous les
« grands cœurs? Je suis revêtu des plus hautes digni-
« tés. On me met à la tête des plus illustres ambassadeurs.
« J'assiste aux plus augustes cérémonies. On me confie
« les plus saintes fonctions du culte divin. Quand il
« s'agit de délibérer sur les affaires les plus importan-
« tes, je tiens mon rang dans les conseils, et j'y donne
« mon avis. Je vais de pair avec les plus riches et les plus
« puissans; et si j'ai à me plaindre, c'est d'être trop
« loué et trop honoré par mes concitoyens. Pour rem-
« plir tous ces emplois, je ne dépense rien du mien,
« non plus que les autres Romains. Rome ne ruine
« point ses citoyens en les élevant à la magistrature.
« C'est elle qui donne tous les secours nécessaires à
« ceux qui sont dans les charges, et qui les leur four-
« nit avec libéralité et magnificence : car, il n'en est
« pas de notre ville comme de beaucoup d'autres, où
« le public est très-pauvre, tandis que les particuliers
« possèdent de grandes richesses. Nous sommes tous
« riches, dès que la république l'est, parce qu'elle l'est
« pour nous. En admettant également aux emplois pu-
« blics le riche et le pauvre, selon qu'elle les en juge
« dignes, elle égale tous ses citoyens, et ne reconnoît
« entre eux d'autre différence et d'autre distinction que
« celle du mérite et de la vertu. Pour ce qui regarde
« mes affaires particulières, loin de plaindre mon sort,
« je m'estime le plus heureux de tous les hommes, lors-
« que je me compare aux riches; et je sens en moi-
« même, dans cet état, une sorte de complaisance et

« même de fierté. Mon petit champ, quoique très-mé« diocre, me fournit tout ce qui m'est nécessaire, « pourvu que j'aie soin de le bien cultiver, et d'en « conserver les fruits. M'en faut-il davantage? Tout « aliment m'est agréable, quand il est assaisonné par la « faim : je bois avec les délices quand j'ai grande soif; je « goûte les douceurs du sommeil quand j'ai bien fatigué. « Je me contente d'un habit qui me met à couvert des ri« gueurs de l'hiver; et entre tous les meubles qui peu« vent servir à un même usage, le plus simple est celui « qui m'accommode le mieux. Je serois déraisonnable « et injuste si j'accusois la fortune : elle me fournit « tout ce que demande la nature. Quant au superflu, « elle ne me l'a point donné; mais en même temps elle ne « m'en a pas inspiré le désir. De quoi puis-je donc me « plaindre? Il est vrai que, faute de cette abondance, « je me vois hors d'état de soulager ceux qui sont dans « le besoin : avantage unique qu'on pourroit envier aux « riches. Mais, du moment que je fais part à la répu« blique et à mes amis du peu que je possède, que je « rends à mes concitoyens tous les services dont je suis « capable, et qu'enfin je fais tout ce qui dépend de « moi, que dois-je me reprocher? Jamais la pensée de « m'enrichir ne m'est venu dans l'esprit. Employé de« puis long-temps dans l'administration de la républi« que, j'ai eu mille occasions d'amasser de grandes som« mes d'argent sans aucun reproche. En peut-on désirer « une plus favorable que celle qui se présenta il y a « quelques années? Revêtu de la dignité consulaire, je « fus envoyé contre les Samnites, les Lucaniens, les « Brutiens, à la tête d'une nombreuse armée. Je rava« geai une grande étendue de pays; je vainquis l'en« nemi dans plusieurs batailles; j'emportai d'assaut plu« sieurs villes pleines de butin et d'opulence; j'enrichis « toute l'armée de leurs dépouilles : je dédommageai « chaque citoyen de ce qu'il avoit fourni pour les frais « de la guerre; et ayant reçu les honneurs du triom« phe, je mis encore quatre cent mille écus dans le « trésor public. Après avoir négligé un butin si consi« dérable, dont je pouvois prendre tout ce que j'aurois

« voulu ; après avoir méprisé des richesses si justement acquises, et sacrifié à l'amour de la gloire les dépouilles de l'ennemi, me conviendroit-il d'accepter l'or et l'argent que vous m'offrez ? Quelle idée auroit-on de moi ? quel exemple donnerois-je à mes concitoyens ? De retour à Rome, comment soutiendrois-je leurs reproches, et leurs regards mille fois plus terribles encore ? Nos censeurs, ces magistrats préposés à veiller sur la discipline et sur les mœurs, ne m'obligeroient-ils pas de rendre compte devant tout le monde des présens que vous voulez me faire accepter ? Non, prince ; vous garderez, s'il vous plaît, vos richesses ; et moi, ma pauvreté et ma réputation. »

Le lendemain, le roi d'Epire voulut surprendre l'ambassadeur romain et l'étonner. Jamais il n'avoit vu d'éléphant armé et prêt à combattre. Le prince commanda au capitaine qui conduisoit les exercices de ces animaux guerriers, de placer le plus grand derrière une tapisserie, dans le lieu où il seroit en conversation avec *Fabricius*, et de le faire paroître tout-à-coup quand il l'ordonneroit. L'officier obéit. On donne le signal ; la tapisserie tombe ; l'énorme animal se prosterne, se retourne, levant sa trompe sur la tête du Romain, et jetant un cri horrible et épouvantable. *Fabricius*, tranquillement et sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à *Pyrrhus* en souriant : « Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui. »

Le monarque admirant la grandeur d'ame de ce héros ; et charmé de sa prudence et de sa sagesse, désira encore avec plus de passion de faire alliance et amitié avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre ; il le prit en particulier, il le conjura encore une fois de vouloir bien, après qu'il auroit moyenné un accommodement entre les deux états, s'attacher à lui et vivre dans sa cour, où il auroit la première place parmi tous ses amis et tous ses capitaines. « Je ne vous le conseillerois pas, repartit *Fabricius* en lui parlant à l'oreille et en souriant, et vous entendez peu vos intérêts ; car ceux qui vous honorent et qui vous admirent présen-

« tement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient « mieux pour leur roi que vous-même. »

2. Les Lacédémoniens résolurent de faire présent à *Philopémen*, l'un des plus grands hommes de son siècle, d'une somme de cent mille écus, en récompense des services qu'il leur avoit rendus. Il parut en cette occasion, que la vertu de ce fameux personnage étoit bien pure et bien désintéressée ; car il ne se trouva pas un seul Spartiate qui osât se charger d'aller lui offrir ce présent ; de sorte qu'ils prirent le parti de lui en envoyer faire la proposition par un de ses hôtes, nommé *Timolaüs*. Cet homme étant arrivé à Mégalopolis, logea chez *Philopémen*, qui le reçut avec toutes les marques de l'amitié la plus sincère. Là, l'envoyé de Sparte eut le temps de considérer la gravité de sa conversation, la frugalité de sa vie, et la sévérité de ses mœurs qui le rendoient inacessible à l'intérêt et à la passion des richesses. Il fut si étonné de ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui parler du présent qu'il étoit chargé de lui offrir, et qu'il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois, et ne fut pas plus hardi. Enfin, au troisième voyage, il se hasarda quoiqu'avec peine, à déclarer à *Philopémen* la bonne volonté des Lacédémoniens. *Philopémen*, après l'avoir écouté tranquillement, partit aussitôt pour Lacédémone. Dès qu'il y fut arrivé, il fit assembler le peuple, et lui parla de la sorte : « Je vous conseille, Lacé« démoniens, de ne pas dépenser votre argent à « corrompre les gens de bien, qui sont vos amis ; « leurs services vous sont acquis, sans que vous leur « en donniez aucune récompense. Gardez plutôt vos « trésors pour gagner et acheter les méchans, et » pour fermer la bouche à ceux qui troublent l'état « par leurs discours séditieux. »

3. Le roi de Babylone, voulant témoigner par des effets au philosophe *Apollonius* de Tyane, la grande considération qu'il avoit pour lui, envoya un eunuque chargé de lui dire qu'il pouvoit faire dix demandes à son gré, qui toutes lui seroient accordées. *Apollonius* se rendit donc à la cour ; et tous les seigneurs

s'étant assemblés pour le voir et pour l'entendre, il éleva la voix et dit au monarque : « Prince, au « lieu de dix graces, je ne vous en demanderai qu'une « qui me tiendra lieu de toutes. Vous avez, non loin « d'ici, une colonie de Grecs, qui n'ont qu'un petit « espace de terre qu'ils cultivent avec soin ; mais aux « approches de la récolte, des Barbares, leurs voisins, « viennent tout ravager, et les privent du fruit de leurs « travaux. Je vous supplie de les mettre à l'ombre de « votre protection. » Le roi lui répondit : « Les Grecs « dont vous me parlez, étoient regardés comme mes « ennemis, et les ennemis de mes pères ; mais désor- « mais ils seront traités comme mes amis. Au reste, « pourquoi refusez-vous neuf dons que je suis disposé « à vous faire ? — C'est que je n'ai point encore « acquis d'amis dans ce pays-ci. — Et vous, n'avez- « vous donc besoin de rien ? — Il me faut des fruits « et du pain : avec ces mets je fais bonne chère. »

4. *Périclès* avoit tant d'éloignement pour les présens, il méprisoit si fort les richesses, il étoit tellement au-dessus de toute cupidité et de toute avarice, que, quoiqu'il eût rendu Athènes l'une des plus opulentes cités de l'univers, et qu'il eût manié longtemps avec un souverain pouvoir les finances de la Grèce, il n'augmenta pas d'une seule dragme le bien que son père lui avoit laissé. Telle fut la source et la cause véritable du crédit suprême de *Périclès* dans la république, digne fruit de sa droiture et de son parfait désintéressement. Il employoit ses richesses à servir utilement l'état, en s'attachant d'habiles coopérateurs dans son ministère, en aidant de bons officiers dépourvus souvent des biens de la fortune, en faisant du bien à tout le monde.

5. Dans le temps que le célèbre *Lysandre* commandoit la flotte des Lacédémoniens, il sut, par sa souplesse et par ses manières flatteuses, gagner les bonnes graces de *Cyrus*, fils du roi de Perse. « Je veux vous « prouver mon amitié, lui dit un jour ce jeune prince : « demandez, je ne vous refuserai rien. » *Lysandre* usa en digne Spartiate de la permission qu'on lui donnoit.

« Seigneur, dit-il à *Cyrus*, je vous conjure d'ajouter « seulement une obole à la paye des matelots, et de « leur en donner quatre, au lieu de trois qu'ils re« çoivent. » Le prince, plein d'admiration pour un désintéressement si généreux, lui fit compter aussitôt mille dariques. *Lysandre* les employa à fournir aux matelots cette obole d'augmentation; et, par ce moyen, il eut bientôt rendu presque vides toutes les galères des ennemis : la plupart des matelots accouroient où la paye étoit la plus forte.

6. Le même *Cyrus*, ayant envoyé de l'argent pour payer les troupes lacédémoniennes, avoit destiné en particulier pour *Callicratidas*, amiral de Sparte, un riche présent qui seroit, disoit-il, un gage de son amitié pour ce grand homme. *Callicratidas* reçut l'argent qui devoit servir à la paye des soldats; mais il refusa le don magnifique du prince, et ajouta : « J'ho« nore *Cyrus* comme l'ami public de Lacédémone; « mais je n'ai avec lui aucune amitié particulière. »

Quelques amis de *Lysandre* lui offroient une grosse somme, pour qu'il leur permît de faire mourir un de leurs ennemis. Il la refusa avec indignation. « J'eusse « reçu cet argent, lui dit *Cléandre*, si j'eûsse été *Cal« licratidas*. — Et moi aussi, si j'eusse été *Cléandre*. »

7. Après la destruction de Corinthe, on songea à punir les auteurs de l'insulte faite aux ambassadeurs romains, et l'on mit leurs biens à l'encan. Lorsqu'on vint à ceux de *Diœus*, qui y avoit eu le plus de part, les dix commissaires ordonnèrent au questeur qui les mettoit en vente, de laisser prendre au célèbre *Polybe* tout ce qu'il y trouveroit à sa bienséance, sans rien exiger de lui, et sans en rien recevoir. Il refusa cette offre, quelqu'avantageuse qu'elle parût; et il auroit cru se rendre complice, en quelque sorte, des crimes de ce scélérat, s'il avoit pris quelque partie de ses biens : outre qu'il regardoit comme honteux de s'enrichir des dépouilles de son concitoyen. Non-seulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avoit appartenu à *Diœus*; et tous ceux qui suivirent cet exemple généreux furent

comblés de justes louanges. Cette action fit concevoir aux commissaires tant d'estime pour *Polybe*, qu'en sortant de la Grèce, ils le prièrent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquises, et d'accommoder leurs différents, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé aux changemens qui s'y étoient faits, et aux nouvelles lois qui leur avoient été données. La manière dont ce grand homme s'acquitta de cette honorable commission, mit le comble à sa gloire.

8. Sur le point de partir pour la conquête des Indes, *Alexandre* remarqua que la grande multitude de bagages et de butin que son armée traînoit après elle, en retarderoit beaucoup la marche. Un matin donc que les chariots étoient déjà chargés, il brûla d'abord les siens, puis ceux de ses favoris; ensuite il ordonna qu'on mît le feu à tous les autres. Il avoit, sur ce sujet, pris le conseil de ses amis, qui avoient trouvé la chose beaucoup plus dangereuse qu'elle ne le fut dans l'exécution. Très-peu de soldats témoignèrent du mécontentement. Le plus grand nombre, animés d'un généreux désintéressement, et comme poussés par une inspiration divine, s'entre-donnèrent les uns aux autres, en jetant des cris de joie, les choses dont il étoit impossible de se passer, et brûlèrent tout le reste.

9. En se promenant, le célèbre *Thémistocle* trouva un collier d'or. Aussitôt il appela le premier homme qu'il aperçut. « Tu peux, lui dit-il, ramasser ce « collier; car tu n'es pas *Thémistocle*. »

Jamais peut-être on ne porta le désintéressement plus loin que ne le fit le célèbre M. *Annius-Curius-Dentatus*. Il venoit de triompher des Sabins; et, pour récompenser les exploits de ce grand homme, le sénat lui assignoit une portion de terre plus considérable que celle qu'on avoit coutume d'accorder aux anciens soldats; mais le magnanime consul refusa cette faveur, et se contenta du partage commun, ajoutant que celui qui vouloit posséder plus de terre que les autres, étoit un mauvais citoyen. Après sa victoire, les députés des Samnites vinrent le trouver, et lui offrirent

de riches présens. *Curius* mangeoit alors des raves auprès de son foyer. Il se tourna vers les ambassadeurs, et leur dit : « Pour faire de pareils repas, je « n'ai pas besoin de tant de richesses ; d'ailleurs, « n'est-il pas plus beau de commander à ceux qui « ont de l'or, que d'en avoir soi-même ? »

11. *Epaminondas*, l'un des plus grands généraux de la Grèce, ayant appris que le roi de Perse avoit envoyé des ambassadeurs à Thèbes, pour tâcher de le corrompre par des présens, les invita à dîner. Il leur servit un repas des plus simples. Tout dans sa maison annonçoit la pauvreté. « Allez, dit-il ensuite « en souriant aux ambassadeurs ; allez, et apprenez « à votre maître quelle est la vie d'*Epaminondas* : il « comprendra qu'un homme qui sait se contenter de « si peu de chose, méprise l'or et les richesses. »

12. Des ambassadeurs que les Etoliens, peuple de la Grèce, avoient envoyés pour complimenter *Ælius-Tubero-Carus*, gendre de *Paul-Emilie*, ayant rapporté chez eux qu'ils n'avoient vu sur la table de cet illustre Romain que de la vaisselle de terre, revinrent, lorsqu'il étoit consul, lui présenter de la part de leur république, une grande quantité de belle vaisselle d'argent de toute espèce. Le généreux Romain remercia les Etoliens de leur magnificence, leur promit ses services, et refusa leur présent.

13. *Annon*, riche et puissant Carthaginois, ébloui de la grande réputation du philosophe *Anacharsis*, lui fit dire qu'il vouloit l'aller voir, et lui faire de magnifiques présens. Cette vaine bienfaisance paroît avoir été le défaut des grands dans tous les siècles ; et, malheureusement pour la gloire des lettres, on a vu peu d'écrivains s'estimer assez pour refuser d'être en quelque sorte aux gages de l'opulence. *Anacharsis* étoit trop sage, son ame étoit trop élevée pour ne pas refuser des dons qui l'avilissoient, en diminuant son agréable indépendance. Son remerciment fut donc conçu en ces termes : « Mon habillement est « celui dont se servent les Scythes ; la peau de mes « pieds, qui s'est endurcie à force de marcher, me sert

« de souliers. Pour me reposer et dormir, il ne me « faut pas de meilleur lit que la terre ; et la sauce la « plus friande dont j'use à mes repas, est la faim. Je « mange ordinairement du lait et du fromage ; et, « quand cela se trouve, de la viande. C'est pourquoi « je t'avertis, si tu veux me venir voir et ne me point « offenser, de donner tes magnifiques présens à tes « concitoyens, ou bien aux Dieux immortels, et non « pas à moi. Bonjour. »

14. *Alexandre* ayant entendu parler de *Diogène* comme d'un homme singulier, eut la curiosité de le voir. Il le trouva assis au soleil sur son tonneau, avec tout l'équipage cynique. Après avoir causé quelque temps avec lui : « *Diogène*, lui dit-il, demande-moi « ce que tu voudras, je te l'accorderai. — Eh bien ! « répondit le philosophe, je vous demande que vous « vous retiriez un peu de côté, afin que je puisse « jouir des rayons du soleil. » Le même prince, paroissant avoir pitié de l'extrême pauvreté où il le voyoit réduit, lui offrit de le secourir dans ses besoins ; mais le fier cynique lui répondit : « Quel est, à votre avis, « le plus pauvre, de vous, qui, non content du royaume « de vos pères, vous exposez tous les jours à mille « dangers pour en conquérir de nouveaux ; ou de « moi, qui vis satisfait de ce que je possède, et dont « les désirs ne s'étendent pas au-delà de ma besace et « de mon manteau ? »

15. *Archélaüs*, roi de Macédoine, invitoit *Socrate* à venir à sa cour, lui promettant de l'enrichir. Le philosophe lui répondit : « Le boisseau de farine ne coûte « à Athènes qu'une obole : les fontaines fournissent « abondamment de l'eau : à quoi me serviroient les ri- « chesses ? Et d'ailleurs, qu'irois-je faire chez un prince « qui peut me donner plus que je ne puis lui rendre ? »

*Alcibiade* son disciple ayant fait porter chez lui des présens magnifiques, *Socrate* se disposoit à les renvoyer ; mais son épouse *Xantippe*, qui étoit avare, ne pouvoit y consentir, et lui disoit qu'il seroit bien fou de ne pas recevoir ces dons faits de si bonne grace. Le sage lui répondit ; « *Alcibiade* met sa gloire à m'en-

« voyer de riches présens; je fais consister la mienne
« à les refuser. »

16. Le poète *Anacréon* ayant reçu de *Polycrate*, tyran de Samos, une gratification de cinq talens, ou cinq mille écus, passa deux nuits sans dormir, en proie aux plus vives inquiétudes.

Le repos quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent.

Enfin, comme le savetier de la fable, *Anacréon* résolut de se défaire d'un argent que le Ciel lui avoit envoyé dans sa colère; et, préconisant le désintéressement des sages, dont il sentoit en ce moment tout le prix, il renvoya les cinq talens au tyran de Samos. « Cachez-les avec soin dans votre coffre, lui « dit-il; car ils pourroient bien vous jouer le même « tour qu'à moi. »

17. *Alexand-le-Grand* envoya à *Phocion*, général athénien, un présent de cent mille écus. Ce capitaine demanda aux députés du monarque, « pourquoi, « dans un si grand nombre d'Athéniens, il étoit le « seul que le roi de Macédoine eût jugé digne de ses « bienfaits ? » Les ambassadeurs lui répondirent qu'*Alexandre* vouloit lui témoigner, par cette distinction, combien il estimoit sa vertu. « Eh bien! « qu'il me laisse donc cette vertu, reprit *Phocion*, « et qu'il garde ses trésors. »

Une autre fois, *Antipater*, gouverneur de la Macédoine, lui fit offrir une grosse somme d'argent par un certain *Ménillus*. *Phocion* la refusa. « Permettez du « moins, lui dit le député, qu'on la donne à votre fils. « — Non, répondit *Phocion*: si mon fils sait régler sa « vie et ses mœurs, l'héritage de son père lui suffira; « mais s'il devient un prodigue et un débauché, quel« qu'argent qu'on lui donne, il n'en aura jamais assez. »

18. Le même conquérant fit présenter une somme

d'argent considérable au philosophe *Xénocrate*. Ce sage, pour ne pas paroître mépriser les dons du prince, en prit une très-petite partie, et dit aux envoyés : « Reportez le reste à votre maître ; il en « a plus besoin que moi. »

19. Une abbaye étant venue à vaquer, deux moines allèrent offrir à *Guillaume-le-Roux*, roi d'Angleterre, une somme considérable pour l'obtenir. Le monarque écouta leurs offres, et s'adressa, sans leur répondre, à un troisième moine qui étoit venu avec eux, et qui n'avoit encore rien dit : « Et vous, lui demanda-t-il, « combien me voulez-vous donner de cette abbaye ? « — Moi, sire, répondit le religieux, je n'ai rien à « donner ; et je serois bien fâché d'acheter un emploi « qui, obtenu de cette manière, seroit nuisible à mon « salut. « Le roi charmé de ce désintéressement, lui dit : « De tels sentimens vous rendent digne de com- « mander aux autres : je vous donne cette abbaye. »

20. Le duc de *Montmorenci* étant à Montpellier, pour éviter d'être suivi d'une troupe de soldats qui se disposoient à l'accompagner avec leurs acclamations ordinaires, s'avisa de leur jeter des poignées d'argent : mais ces guerriers, sans s'amuser à le ramasser, comme il se l'étoit promis, ne l'abandonnèrent point, et l'escortèrent jusqu'à ce qu'il fût rentré chez lui.

21. Dès que le célèbre M. *Fagon* fut premier médecin du roi *Louis XIV*, il donna à la cour un spectacle rare et singulier, un exemple qui non-seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payoient pour leur serment. Il abolit des tributs qu'il trouvoit établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les différentes universités, et sur les intendances des eaux minérales du royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuse et inventive, dont il pouvoit assez innocemment recueillir le fruit ; et il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite lui pût être disputé

par l'argent, rival trop dangereux et trop accoutumé à vaincre. Le roi, en faisant la maison du duc *de Berri*, donna à M. *Fagon* la charge de premier médecin de ce prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser ; mais M. *Fagon* ne se démentit pas : il représenta qu'une place aussi importante ne devoit pas être vénale ; et la fit tomber à M. *de la Carlière*, qu'il en jugea le plus digne.

22. Un officier-général vint proposer à M. *de Turenne* un moyen de gagner quatre cent mille francs dans quinze jours, sans que la cour pût jamais en avoir connoissance. Il lui répondit, avec autant de simplicité que de noblesse : « Je vous suis fort obligé ; mais « comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions, « sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir « changer da conduite à mon âge. » A peu près dans le même temps, les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille écus, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, et ne point faire passer ses troupes chez eux. Il leur répondit : « Comme votre ville « n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire « marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que « vous m'offrez. »

23. S. *Grégoire*, évêque de Constantinople, que sa haute vertu, ni la faveur de *Théodose-le-Grand* ne mettoient pas à l'abri de l'insolence des hérétiques, résolut de renoncer à l'épiscopat ; mais les vives instances de son peuple l'obligèrent de différer l'exécution de ce projet. L'empereur, qui vouloit concilier tous les partis, et rendre la paix à l'Eglise, convoqua un concile â Constantinople. Ce fut pour *Grégoire* l'occasion qu'il désiroit depuis si long-temps. Les évêques d'Occident étoient prévenus contre son ordination : ils réclamoient l'autorité des canons contre un prélat qui, déjà évêque de deux siéges, disoient-ils, étoit venu s'emparer encore de celui de Constantinople. Saint *Grégoire* n'eût pas été embarrasé de se défendre, s'il eût souhaité de gagner sa cause ; mais, indifférent pour les dignités, après avoir déclaré que pour calmer la tempête, il subissoit avec joie le sort,

de *Jonas*, il abdiqua l'épiscopat en plein concile. La plupart des prélats acceptèrent, sans délibérer, la démission de cet homme divin, dont l'éloquence excitoit leur jalousie, et dont l'austérité condamnoit leur luxe. Cependant il falloit encore le consentement de *Théodose;* et c'étoit le plus grand obstacle. *Grégoire* alla au palais; et s'approchant de l'empereur, qu'il trouva environné d'une cour nombreuse et brillante : « Prince, lui dit-il, je viens vous demander une grace : « vous aimez à en accorder. Ce n'est pas de l'or pour « mon usage, ni des ornemens pour mon église; ce « ne sont pas non plus des gouvernemens ni des em- « plois pour quelqu'un de mes proches. Je laisse ces fa- « veurs à ceux qui ne recherchent que ce qui est de « nul prix. Mon ambition s'est toujours élevée audessus « des choses de la terre. Je ne désire de votre bonté « que la permission de céder à l'envie. Je respecte le « trône épiscopal, mais je ne veux le voir que de loin. « Je suis las de me rendre odieux à mes amis mêmes, « parce que je ne cherche qu'à plaire à Dieu. Réta- « blissez entre les évêques cette concorde si pré- « cieuse; qu'ils terminent enfin leurs débats, si ce « n'est par la crainte de la justice divine, du moins par « complaisance pour l'empereur. Vainqueur des Bar- « bares, remportez encore cette victoire sur l'ennemi « de l'Eglise. Vous voyez mes cheveux blancs et mes « infirmités. J'ai épuisé au service de Dieu ce qu'il « m'avoit donné de forces. Vous le savez, prince; « c'est contre mon gré que vous m'avez chargé du « fardeau sous lequel je succombe. Permettez-moi de « le mettre à vos pieds, et d'achever en liberté ce qui « me reste d'une longue et pénible carrière. » Ces paroles affligèrent sensiblement l'empereur : mais la demande étoit aussi juste que sincère. Il consentit à regret; et le saint prélat, après avoir dit adieu à son peuple, par un discours plein d'une tendresse noble et chétienne, qu'il prononça dans la grande église de Constantinople, en présence des évêques du concile, alla terminer le cours d'une vie pénitente et laborieuse

dans sa chère solitude, après laquelle il n'avoit cessé de soupirer.

24. Un saint abbé, nommé *Ammonius*, joignant la science la plus profonde à la piété la plus éminente, fut demandé pour évêque par les habitans d'une ville, qui vinrent trouver le saint évêque *Timothée*, et le prièrent de vouloir bien lui conférer l'onction épiscopale. « Amenez-le-moi, leur dit *Timothée*, et je l'or- « donnerai. » Ils allèrent donc en foule pour le prendre; mais il s'évada secrètement. On l'atteignit pourtant; et comme on vouloit le saisir, malgré ses prières, il se coupa l'oreille gauche, et leur dit: « Vous voyez « maintenant que je ne puis devenir ce que vous vou- » lez que je sois par force, puisque la loi défend que « celui qui a les oreilles coupées soit élevé au sacer- « doce. » Etonnés de cette conduite, ils retournèrent aussitôt vers *Timothée*, lui raconter l'action d'*Ammonius*, et le prétexte sur lequel il fondoit son refus. « Que cette loi, répondit *Timothée*, soit en usage chez « les Juifs, à la bonne heure! mais, pour moi, quand « vous m'ameneriez un homme qui auroit le nez coupé, « pourvu qu'il fût de bonnes mœurs, je l'ordonnerois. » Ils allèrent donc réitérer leurs instances auprès d'*Ammonius*; mais ne pouvant rien gagner sur lui, ils résolurent d'employer la violence. Ce saint abbé, usant alors du serment, leur dit: « Si vous me contrai- « gnez davantage, je me couperai la langue. » Cette menace les intimida. Pleins d'admiration pour sa vertu et pour cet héroïque désintéressement, ils se retirèrent en se recommandant à ses prières.

25. *Albornos*, archevêque de Tolède, donna sa démission de ce riche archevêché aussitôt qu'il fut cardinal. Il dit à ceux qui paroissoient surpris de sa conduite: « Je serois très blâmable de garder une épouse que je « ne puis servir. »

26. *Agis IV*, roi de Lacédémone, auroit pu vivre, comme la plupart des monarques, dans l'opulence et dans les délices; mais il méprisa l'un et l'autre. Plein d'un noble désintéressement, entièrement détaché des richesses, loin d'augmenter ses biens, il voulut rétablir

l'égalité que les lois de Lycurgue avoient mise entre tous les citoyens. Il en donna le premier l'exemple, mit tout ce qu'il possédoit en commun, et descendit au niveau des autres.

27. Un Lacédémonien nommé *Timandrides*, partant pour un voyage, abandonna le gouvernement de sa maison et de ses biens à son fils. De retour, ayant reconnu que, par son économie, il avoit augmenté son héritage, il lui dit fort en colère : « Malheureux ! as-tu « pu commettre une pareille injustice contre les dieux, « tes proches, tes amis, tes hôtes et les pauvres ? Et ne « devois-tu pas te contenter de prendre sur ces biens, « vils objets de ton avarice, ce qu'il te falloit pour « vivre, sans priver les misérables du superflu qui « leur appartient ? » Il le déshérita.

28. Le maréchal *de Boucicaut* ne laissa qu'un fils, âgé de trois ou quatre ans, qui fut depuis maréchal de France et gouverneur de Gênes. Ce grand homme ne s'étoit pas soucié d'accumuler d'immenses richesses sur la tête de cet héritier de son nom et de sa gloire, et n'avoit songé qu'à lui laisser de grands modèles de vertu. Ses amis le blâmèrent de n'avoir point profité de la faveur du roi *Jean* son maître. « Je n'ai rien vendu de « l'héritage de mes pères, leur répondit-il, et je n'y « ai rien non plus augmenté. Si mon fils est homme de « bien, il aura assez ; mais s'il ne vaut rien, il aura « trop, et ce sera grand dommage. »

29. Les députés d'une ville rebelle, pour calmer la colère du comte *de Ligny*, qui se disposoit à les traiter avec la dernière sévérité, lui présentèrent un service de vaisselle d'argent du poids de trois cents marcs ; mais le comte ne voulut point le prendre pour lui ; et se tournant vers le chevalier *Bayard*, dont la rare valeur avoit fait prospérer toutes ses entreprises en Italie : « Chevalier, lui dit-il, voilà ce que je vous donne. » *Bayard* remercia très-respectueusement le général, et le refusa, en ajoutant : « Je craindrois, monseigneur, « que ce riche don ne me communiquât quelque chose « de l'infidélité de ceux qui vous l'ont offert ; » et, prenant toute cette argenterie, il la distribua à ceux qui se *trouvèrent auprès de lui.*

30. Le maréchal *de Fabert* étoit si peu attaché aux richesses, qu'il sacrifioit généreusement tout son bien au service du roi. Il faisoit, en beaucoup d'occasions, travailler les soldats, et élever des fortifications à ses dépens. Lorsque son épouse et ses plus intimes amis lui représentoient que, par ces dépenses, il ôtoit à sa famille un bien qu'il étoit obligé de lui conserver, il répondoit: « Si pour empêcher qu'une place que le roi « m'auroit confiée, ne tombât au pouvoir des ennemis, « il falloit mettre à une brèche que je verrois faite, « ma personne, ma famille, tout ce que je possède, « je ne balancerois point à le faire. »

## DEVOIRS.

1. Un jeune roi de Perse s'abandonnoit à la dissipation et à tous les plaisirs que lui préparoient les courtisans. Un jour il chantoit, dans un festin, ces paroles: » Je jouissois du moment qui est passé; et je « commence à jouir de celui qui succède. Content et « tranquille, l'espérance d'aucun bien, la crainte d'au« cun mal ne me donne d'inquiétude. « Un pauvre, assis sous la fenêtre de la salle du festin, entendit le monarque, et lui cria: « Si tu es sans inquiétude pour « ton sort, n'en as-tu jamais pour le nôtre? » Le roi fut touché de son discours. Il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le pauvre avec attention, et, sans lui parler, lui fit donner une somme considérable. Il sortit ensuite de la salle du festin, en faisant des réflexions sur sa vie passée. Elle avoit été opposée à tous ses devoirs. Il en eut honte. Il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusqu'alors abandonnées à ses favoris. On le vit travailler assidument; et, en peu de temps il rétablit l'ordre dans l'empire. Depuis qu'il étoit occupé de l'administration de ses états, on lui faisoit souvent des plaintes de la licence et du désordre dans lesquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du palais.

Il

Il étoit couvert de lambeaux, et il revenoit demander l'aumône. Le roi, le montrant à l'un des sages de sa cour, lui dit: « Vois-tu les effets de la bonté? Tu « m'as vu combler cet homme de richesses: vois-tu quel « en est le fruit? Mes bienfaits ont corrompu ce pau- « vre; ils ont été pour lui une source de nouveaux vices « et d'une nouvelle misère. — Cela est vrai, répondit « le sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que « tu ne devois qu'au travail. »

2. *Henri IV* ne faisoit point consister la grandeur et la gloire dans l'étendue de la puissance d'un souverain, mais dans le bon usage qu'il en sait faire. On lui reprochoit un jour le peu de pouvoir qu'il avoit dans la Rochelle. « Vous avez tort, répondit-il; je fais dans cette « ville tout ce que je veux, parce que je n'y fais que « ce que je dois. »

3. *Aureng-Zeb*, mort empereur des Mogols en 1707, sortoit d'une longue maladie, et travailloit plus que sa foiblesse ne pouvoit lui permettre. Un ministre lui représenta combien cet excès d'application étoit dangereux, et quelles suites il pouvoit avoir. Le monarque lui lança un regard d'indignation et de mépris; puis se tournant vers les autres courtisans: « N'avouez- « vous pas, leur dit-il, qu'il y a des circonstances où « un roi doit hasarder sa vie, et périr les armes à la « main, s'il le faut, pour la défense de sa patrie? Et « ce vil flatteur ne veut pas que je consacre mes veilles « au bonheur de mes sujets! Croit-il donc que j'ignore « que la Divinité ne m'a conduit sur le trône, que « pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle « m'a soumis? Non, non, *Aureng-Zeb* n'oubliera « jamais le vers de Sadi:

» Rois, cessez d'être rois, ou régnez par vous-mêmes.

« Hélas! la grandeur et la prospérité ne nous tendent « déjà que trop de piéges. Malheureux que nous som- « mes! tout nous entraîne à la mollesse; tout nous « éloigne de nos devoirs. Faudra-t-il que des ministres « élèvent encore leur voix perfide pour combattre la

la vénérable *Eve*, recluse, confidente de *Julienne*, *Urbain IV* la fit célébrer par toute la terre.

5. L'odeur de la piété de S. *Louis*, roi de France, s'étoit répandue jusques dans les pays les plus éloignés. *Baudouin*, empereur de Constantinople, étant venu en France pour implorer les secours du roi contre les Grecs, qui assiégeoient la ville impériale, crut gagner tout d'un coup le cœur de *Louis*, en lui faisant présent de la sainte couronne d'épines. Il ne fut pas trompé; le roi l'assista de troupes et d'argent. La sainte couronne fut retirée des mains des Vénitiens, à qui les Grecs l'avoient engagée, et elle fut apportée en France. S. *Louis* alla la recevoir à cinq lieues de Sens, suivi de toute la cour et du clergé. Il l'accompagna jusqu'à Paris, avec des sentimens de componction et d'humilité, dont tout son extérieur donnoit des marques bien sensibles. Il porta lui-même la relique, assisté de son frère le comte d'Artois, étant nu-pieds, et ayant la tête découverte, depuis l'église de S. Antoine-des-Champs, dans un des fauxbourgs de Paris, jusqu'à celle de Notre-Dame; et elle fut déposée dans la chapelle de S. Nicolas, qui tenoit à son palais. Quelque temps après, il reçut encore un morceau de la vraie croix, que les Vénitiens avoient eu du roi de Jérusalem; il fit abattre la chapelle de S. Nicolas, et bâtit en la même place l'église de la Sainte-Chapelle: il y mit les divines reliques enchâssées dans l'or et les pierreries; il y fonda des chanoines, pour y chanter, jour et nuit, les louanges de Dieu, en présence de ces précieux monumens de notre rédemption; et il eut pour ce lieu une dévotion particulière. Tous les ans, le vendredi saint, il s'y rendoit, revêtu des habits royaux, la couronne sur la tête; et il exposoit lui-même la vraie croix à la vénération du peuple; mais il commençoit par donner l'exemple de l'humiliation avec laquelle on doit s'approcher de ces sacrés instrumens du salut: il se tenoit la tête découverte, les pieds nus, sans épée, et il se prosternoit d'abord, priant Dieu quelque temps: il se traînoit sur les genoux, et s'arrêtoit de nouveau pour prier

comme auparavant : enfin il s'approchoit de la croix, devant laquelle il prioit pour la troisième fois ; puis, étant prosterné, il la baisoit avec une humilité profonde. *Voyez* Piété.

# DISCRÉTION.

1. Nouschirvan, surnommé *le Juste*, roi de Perse, étant à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit pas de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. « Quel mal arriveroit-il, dit un des « courtisans, si l'on ne payoit pas un peu de sel ? « — Si un roi, répondit *Nouschirvan*, cueille une « pomme dans le jardin de ses sujets, le lendemain « ses favoris couperont l'arbre. »

2. Le consul *Métellus*, à qui la conquête de la Macédoine fit donner le surnom de *Macédonique*, ne communiquoit jamais ses vues à personne. Un de ses amis lui ayant demandé ce qu'il comptoit faire après qu'il auroit soumis les Arbaques, peuples de Macédoine : « Je me dépouillerois de ma tunique, répondit-« il, si je soupçonnois qu'elle sût mon dessein. »

3. Le vicomte *de Turenne* s'étant emparé du château de Solza, quelques soldats lui amenèrent une femme d'une grande beauté, qu'ils avoient trouvée dans la place, et la lui présentèrent, comme la part la plus précieuse du butin. Le vicomte n'avoit alors que vingt-six ans ; il n'étoit pas insensible : cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, et loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avoient pensé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher son mari ; et la remettant entre ses mains, il lui dit que c'étoit à la discrétion de ses soldats qu'il devoit l'honneur de sa femme.

# DOCILITÉ.

1. Le célèbre *Lysandre*, général de Lacédémone, trop grand pour rester simple sujet, avoit porté ses regards sur le trône; mais la mort avoit renversé ses projets ambitieux, et la conjuration formée contre les deux souverains qui régnoient à Sparte, étoit restée dans un profond secret. Elle fut enfin découverte par une espèce de hasard. Sur quelques affaires qui regardoient le gouverneur, on eut soin d'aller consulter les mémoires que *Lysandre* avoit laissés, et *Agésilas* se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où l'on avoit transcrit la harangue que l'orateur *Eléon* avoit préparée sur la nouvelle manière de procéder à l'élection des rois. Frappé de cette lecture, le monarque quitta tout, et sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue au peuple, et lui faire voir quel homme c'étoit que *Lysandre*, et combien on s'étoit trompé à son égard. Mais *Lucratidas*, homme sage et prudent, et qui étoit le président des éphores, le retint, en lui disant, « qu'il ne falloit pas déterrer *Lysandre*, mais enterrer « avec lui sa harangue, comme une pièce très-dan- « gereuse par le grand art avec laquelle elle étoit « composée. » *Agésilas* le crut; et la harangue demeura ensevelie dans le silence et dans l'oubli.

2. Par une conduite que la flatterie avoit introduite, et que toléroit la timide complaisance des prélats, les empereurs, pendant la célébration de l'office, étoient assis dans le sanctuaire, où les prêtres seuls avoient leur place, selon l'ancienne discipline. Un jour que *Théodose* y étoit resté, après avoir fait son offrande, S. *Ambroise* s'en étant aperçu, lui envoya demander ce qu'il attendoit: « J'attends, répondit l'empereur, le « moment de participer aux saints mystères. » Alors l'évêque lui fit dire par un de ses diacres, que le sanctuaire étoit réservé aux seuls prêtres; que la pourpre

donnoit droit à l'empire, mais non pas au sacerdoce, et qu'il devoit prendre place avec les autres laïques. *Théodose* reçut cet avis avec respect, et se retira hors de la balustrade, en disant qu'il n'avoit pas eu dessein de rien entreprendre contre les canons de l'Eglise; qu'il avoit trouvé cet usage établi à Constantinople, et qu'il remercioit l'évêque de l'avoir instruit de son devoir. Il retint si fidellement cette leçon, qu'étant retourné à Constantinople, la première fois qu'il vint dans l'église, il sortit du sanctuaire, après avoir porté son offrande à l'autel. L'évêque *Nectaire* lui ayant envoyé demander pourquoi il ne restoit pas dans l'enceinte sacrée : « Hélas ! dit-il en soupirant, « j'ai appris bien tard la différence d'un évêque et « d'un empereur. Que de temps il m'a fallu pour trou« ver un homme qui osât me dire la vérité ! Je ne « connois qu'*Ambroise* qui soit digne du nom d'évê« que. » Depuis ce temps, les empereurs prirent leur place dans l'église, à la tête du peuple, hors de l'enceinte destinée aux prêtres ; et cette réforme subsista sous les successeurs de *Théodose*, jusqu'à ce que les princes usurpèrent une partie des fonctions ecclésiastiques ; et que, par un mélange bizarre, voulant être tout à la fois empereurs et évêques, ils ne furent ni évêques ni empereurs.

## DOUCEUR.

1. Ce n'est pas, disoit le grand *Fabius*, par les fouets ni par les chaînes, mais par les caresses et les bons traitemens qu'on apprivoise les animaux féroces : il n'y a que la douceur et les bienfaits qui puissent humaniser les caractères durs et farouches. Le laboureur n'arrache pas le figuier et l'olivier sauvage ; mais en y insérant un coin d'un arbre plus doux, il corrige l'âpreté naturelle de leurs fruits.

2. On demandoit à *Alexandre-le-Grand* comment, en si peu de temps, et dans un âge si peu avancé, il avoit pu conquérir tant de régions, et fonder une si

vaste monarchie ? « C'est, répondit-il, en traitant si « bien mes ennemis, que j'en ai fait des amis ; et « en caressant si soigneusement mes amis, qu'ils se « sont attachés inviolablement à mon service. Pour s'at- « tacher ses conquêtes, il faut subjuguer les cœurs. »

3. *Caton* l'ancien répétoit sans cesse cette maxime aux grands de Rome : « Usez avec modération de votre « puissance, si vous voulez en user long-temps. La « douceur entretient l'autorité ; la rigueur la détruit. »

4. Lacédémone commandoit à toute la Grèce ; mais la dureté et la hauteur de ses capitaines rendoient son autorité odieuse à tous les alliés. Au contraire, les manières douces et honnêtes d'*Aristide* et de *Cimon*, chefs des Athéniens ; un éloignement infini de tout air impérieux et fier, qui n'est propre qu'à révolter les esprits ; une bonté et une affabilité qui ne se démentoient en rien, et par laquelle ils savoient tempérer l'autorité du commandement et le rendre aimable ; l'humanité et la justice qui paroissoient dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne et à faire du bien à tout le monde ; enfin, toutes les vertus sociales que ces deux grands hommes faisoient éclater dans leur conduite, leur gagnoient tous les cœurs, et faisoient aimer la ville qui avait donné le jour à des héros si estimables. Bientôt le mécontentement contre Lacédémone éclata, et tous les alliés passèrent sous la protection et sous la puissance des Athéniens avec le consentement même de Sparte ; ainsi *Aristide*, en opposant au despotisme beaucoup de douceur et d'humanité, en inspirant à *Cimon* son collègue les mêmes sentimens, détacha des Lacédémoniens, insensiblement et sans qu'ils s'en aperçussent, l'esprit des alliés, et leur enleva enfin le commandement, non de vive force, en employant des armées et des flottes, et encore moins en usant de ruse et de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage et douce, l'administration des Athéniens.

5. Pendant la seconde guerre punique, *Marcellus*, à qui son intrépide valeur fit donner le glorieux surnom d'*épée de la république*, se rendit à Nole, me-

nacée depuis quelque temps par les armes du redoutable *Annibal*. La discorde régnoit parmi les citoyens de cette ville. Le sénat étoit sans cesse opposé au peuple, qui vouloit abandonner les Romains, pour suivre la fortune de Carthage. On remarquoit sur-tout, parmi les partisans de cette république, un homme que sa naissance et sa valeur élevoient au-dessus de tous ses compatriotes. On l'appeloit *Bondius*. Il s'étoit singulièrement distingué à la bataille de Cannes, où, après avoir immolé une foule de Carthaginois, il étoit tombé enfin sur un monceau de morts, le corps percé de mille traits. *Annibal* l'ayant trouvé dans cet état, avoit admiré son courage, l'avoit fait panser; et après avoir contracté avec lui la plus étroite amitié, il l'avoit renvoyé non-seulement sans rançon, mais encore chargé de riches présens. *Bondius*, de retour à Nole, et voulant marquer sa vive reconnoissance au général de Carthage, étoit un des plus ardens pour son parti. Il encourageoit le peuple; il le portoit perpétuellement à la révolte. *Marcellus* ne pouvoit se résoudre à perdre un homme si courageux, et qui tant de fois avoit exposé sa vie sous les drapeaux de Rome. Il résolut plutôt de le ramener par la douceur, et par des marques d'estime auxquelles les hommes braves et généreux sont toujours sensibles. *Bondius* étant donc un jour allé faire sa cour au général romain, *Marcellus* lui demanda qui il étoit. Il le connoissoit depuis long-temps; mais il vouloit trouver un prétexte pour entamer avec lui une conversation particulière. *Bondius* lui ayant dit son nom, *Marcellus*, comme ravi d'étonnement et d'admiration, s'écria: « Eh quoi! vous êtes ce fameux *Bondius* qui, « dans les plaines de Cannes, a signalé sa magnanime « bravoure par mille exploits héroïques, et qui seul « fidelle au consul *Paul-Emile*, a reçu sur son corps « la plupart des traits lancés à ce général? — C'est moi-« même, répondit *Bondius*; et si vous en doutez, « voyez, s'écria-t-il en découvrant les cicatrices de ses « blessures, ces témoins parleront en ma faveur. — « Mais dites-moi, méchant que vous êtes, reprit *Mar-« cellus*, comment, après avoir donné de si grandes

« preuves de votre attachement, n'êtes-vous pas venu « d'abord à moi ? Pensez-vous donc que les Romains « soient assez ingrats pour ne savoir pas récompenser « la vertu de leurs amis, eux qui savent si bien ho- « norer et estimer celle de leurs ennemis même ? » Après ces gracieuses paroles, qui furent accompagnées de beaucoup de caresses, il lui donne un beau cheval de bataille, avec une somme de deux cent cinquante livres. Depuis ce moment, *Bondius* servit comme de garde à *Marcellus*, et fut entièrement dévoué à ses intérêts. Comme il avoit été lié avec tous les mécontens qui étoient dans la ville, il les dénonça à *Marcellus*, et lui apprit que leur dessein étoit de fermer les portes, dès que les Romains seroient sortis pour marcher aux ennemis; de piller leurs bagages, et de se rendre aux Carthaginois. *Marcellus*, averti de cette conspiration, range ses troupes en bataille dans la ville même, place le bagage à la queue, et fait publier, à son de trompe, défense aux habitans de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa *Annibal*, qui, voyant les murailles désertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville; et, plein de confiance, il s'en approchoit avec moins d'ordre et de précaution. Dans ce moment, *Marcellus* commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui; et sortant avec sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi, et l'enfonce. Un instant après, on ouvre une seconde porte. L'infanterie sort rapidement et avec de grands cris; et comme *Annibal* veut partager ses troupes, pour faire tête à ces dernières, on ouvre une troisième porte, et tout le reste des troupes sort en même temps, pour tomber sur l'ennemi déconcerté par cette irruption soudaine. Pour la première fois, *Annibal* recule devant les Romains; et ce triomphe de *Marcellus* est le fruit de sa douceur.

6. Un insolent donna un coup de pied à *Socrate*. Le sage souffrit patiemment cet outrage; et comme ses amis lui reprochoient son insensibilité : « Que « vouliez-vous donc que je fisse, leur demanda-t-il ? « — Il falloit citer ce misérable en justice, et deman-

« der raison de cette insulte. — Quoi! reprit *Socrate*, « si un âne en passant, me donnoit un coup de pied, « il faudroit donc aussi le traduire devant les tri- « bunaux ? »

7. *Nouschirvan*, surnommé *Kosrou*, ou *Chosroès*, premier du nom, roi de Perse, avoit défendu à un des officiers de sa cour de paroître devant lui. Le jour étant venu auquel les rois de Perse avoient coutume de tenir leur cour plénière, ce qui arrivoit une fois tous les ans, cet officier disgracié se présenta pour donner la serviette. Chacun crut alors que cet homme avoit été rétabli en grace, et aucun des gardes ne se mit en peine de le faire retirer. Il prit si bien son temps pendant que le festin duroit, qu'il mit un plat d'or sous son bras, avec lequel il disparut aussitôt. *Nouschirvan* seul s'en aperçut, et n'en témoigna rien. Les tables étant levées, celui qui avoit soin de la vaisselle d'or, voyant qu'il lui manquoit un plat, fit un fort grand bruit pour le trouver. Le monarque alors lui imposa silence, et lui dit : « Celui qui a pris « le plat ne le rendra pas, et celui qui le lui a vu « prendre ne le découvrira jamais. » L'année suivante, le même officier vint se présenter au festin royal, qui se faisoit selon la coutume ; et *Nouschirvan*, qui l'aperçut, le faisant approcher de lui, lui demanda secrètement si l'argent qu'il avoit tiré de son plat étoit fini. L'officier, tout confus de ce que son vol avoit été découvert, se jeta aussitôt à ses pieds, et lui demanda pardon de sa faute. Alors le prince, usant de sa générosité et de sa douceur ordinaires, non-seulement la lui pardonna, mais le rétablit encore dans sa charge.

8. *Ptolémée II* du nom, fils de *Lagus*, surnommé *Philadelphe*, voulant éprouver un grammairien fort ignorant, lui demanda quel étoit le père de *Pélée*. Le grammairien, qui peut-être n'en savoit rien, répondit: « Prince, dites-moi auparavant quel est le père de « *Lagus ?* » Les courtisans du roi d'Egypte lui conseillèrent de punir l'insolence de cet homme. « Je « serois injuste si je le punissois, répondit le mo- « narque ; c'est moi qui l'ai attaqué le premier. »

9. L'empereur *Antonin*, surnommé *le Pieux* et *le Débonnaire*, montra dans tous les temps de sa vie, une douceur inaltérable et supérieure aux injures. Dans une famine, la populace, qui ne se connoît plus lorsque le pain lui manque, lui jeta des pierres. *Antonin*, au lieu de venger l'autorité outragée, fit acheter du blé qu'il distribua gratuitement aux pauvres citoyens.

Il visitoit un jour la maison d'un opulent sénateur qu'on nommoit *Omulus*. Il y aperçut avec admiration des colonnes de porphyre, et lui demanda d'où lui venoit un ornement si magnifique : « Souvenez-vous « bien, répondit brusquement *Omulus*, lorsque vous « êtes dans la maison d'autrui, que vous devez être « sourd et muet. » *Antonin* supporta patiemment cette incartade d'un sénateur si peu respectueux. *Voyez* Bonté, Indulgence, Patience.

---

# ÉDUCATION.

1. Le législateur de Lacédémone, *Lycurgue*, prit deux petits chiens de même race, qu'il éleva chez lui d'une manière bien différente. Il nourrit l'un avec délicatesse, et forma l'autre aux exercices de la chasse. Quand l'âge eut fortifié le corps et les habitudes de ses deux élèves, il les amena dans la place publique, fit placer devant eux des mets friands, et lâcha ensuite un lièvre. Aussitôt l'un de ces chiens courut vers les mets dont il avoit coutume d'être nourri; l'autre se mit à poursuivre le lièvre avec ardeur. En vain l'animal timide veut éviter l'ennemi. Le chien le presse, et l'attrape. Tout le peuple applaudit à son adroite agilité. Alors *Lycurgue*, s'adressant à l'assemblée: « Ces deux « chiens, dit-il, sont de même race; voyez cependant « la différence que l'éducation a mise entre eux. »

2. « Quand vous instruirez votre fils dans les lettres, « disoit-on au philosophe *Aristippe*, quel profit en « retirera-t-il? — Du moins, répondit le sage, quand « il sera assis au théâtre, on ne pourra pas dire de « lui, que c'est pierre sur pierre. »

Il demandoit cent drachmes pour élever le fils d'un citoyen très-riche. Cet homme avare se récria sur la grandeur des honoraires exigés: « Je pourrois, dit-il, « à moins de frais, avoir un esclave habile dans les « lettres, qui instruiroit mon fils. — Eh bien! ré« pondit *Aristippe*, achetez cet esclave: il fera bientôt « de votre fils un autre lui-même, par le cœur et par « les sentimens; voyez quel profit! au lieu d'un « esclave, vous en aurez deux. »

3. Quelqu'un disoit à *Agasiclès*, roi de Lacédémone, qu'il s'étonnoit de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisoit pas venir auprès de lui *Philophane*, sophiste alors très-célèbre. « Je veux, répondit-il, être le disciple « de ceux dont *je tiens le jour*. » Il ne pouvoit pas faire

entendre plus clairement, que la meilleure éducation est celle qui se donne par les parens eux-mêmes.

4. Dès que *Philippe*, roi de Macédoine, eut reçu la nouvelle de la naissance d'*Alexandre-le-Grand*, son fils, son premier soin fut de songer à son éducation; et pour remplir cet objet avec succès, il lui choisit pour précepteur le célèbre *Aristote*, l'un des plus fameux philosophes de la Grèce. « Je vous apprends, lui écrivit-« il, que le ciel vient de me donner un fils. Je rends gra-« ces aux dieux, non pas tant du présent qu'ils me font, « que de me l'avoir fait du temps d'*Aristote*. J'ai lieu de « me promettre que vous en ferez un successeur digne « de nous, digne de commander aux Macédoniens. »

5. La fameuse *Cornélie*, mère des Gracques, éleva ses enfans avec tant de soin, que, quoiqu'ils eussent reçu les plus heureuses dispositions, on jugeoit qu'ils devoient encore plus à l'éducation que leur avoit donnée leur mère, qu'à la nature même. La réponse que fit *Cornélie*, à leur sujet, à une dame campanienne, prouve combien elle avoit à cœur ce droit maternel. Cette dame qui étoit très-riche, et encore plus fastueuse, après avoir étalé à ses yeux, dans une visite qu'elle lui rendit, ses diamans, ses perles, ses bijoux les plus précieux, la pria avec instance de montrer aussi les siens. *Cornélie* fit tomber adroitement la conversation sur une autre matière, pour attendre le retour de ses fils qui étoient allés aux écoles publiques. Quand ils en furent revenus, et qu'ils entrèrent dans la chambre de leur mère : « Voilà, dit-elle à la « dame campanienne, en les lui montrant de la main; « voilà mes bijoux et ma plus belle parure. »

6. Une femme d'Ionie montroit à une Lacédémonienne un riche morceau de tapisserie qu'elle avoit fait elle-même. La Lacédémonienne, à son tour, lui montra quatre de ses enfans, qui étoient des mieux élevés de la ville : « Pour moi, ajouta-t-elle, voilà ce « qui a fait toute mon occupation : ce sont les seuls « ouvrages dont une femme de bien puisse se glorifier. »

7. La célèbre *Pulchérie*, chargée de la tutèle de *Théodose II*, son frère, s'appliqua à former le cœur et

l'esprit de ce jeune prince. Elle commença par écarter d'auprès de lui l'eunuque *Antiochus*, qui, ayant été jusqu'alors son précepteur, s'occupoit plus des intrigues de cour et de ses propres intérêts, que de l'instruction de son souverain. Ensuite, n'osant confier à personne un emploi si important, elle s'en chargea elle-même. Elle jeta d'abord dans le cœur de *Théodose* les fondemens d'une piété solide, en le faisant instruire de la doctrine la plus pure, en l'accoutumant à prier souvent, à fréquenter les églises, à les décorer par de riches offrandes, à respecter les ministres des autels, et à honorer la vertu par-tout où elle se rencontroit. Comme les pratiques de religion ne sont pas incompatibles avec les vices du cœur, elle s'étudioit principalement à régler ses mœurs, à lui inspirer l'amour de la justice, la clémence, l'éloignement des plaisirs. Pour la culture de son esprit, elle se fit seconder par des maîtres vertueux, les plus instruits en chaque genre; et, ce qui n'est guère moins utile que d'habiles maîtres, elle lui procura des compagnons d'étude, capables d'exciter son émulation: c'étoient *Paulin* et *Placite* qui parvinrent ensuite aux premières dignités. Elle n'oublia point le soin de son extérieur. En même temps qu'elle l'appliquoit à tous les exercices convenables de son âge, elle formoit elle-même ses discours, sa démarche, sa contenance : elle lui enseignoit l'art d'ajouter du prix aux bienfaits, et d'ôter aux refus ce qu'ils ont d'amer et de rebutant. Jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner, ce fut elle qui dressa les ordonnances; elle les lui faisoit signer, et lui laissoit tout l'honneur du commandement.

8. Un habitant de la province, homme riche, et qui ne connoissoit M. *Rollin* que de réputation, lui amena son fils pour être pensionnaire au collége de Beauvais, ne croyant pas que cela pût souffrir quelque difficulté. Le célèbre principal se défendit de le recevoir, sur ce qu'il n'avoit pas un pouce de terrain qui ne fût occupé; et, pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les logemens. Ce père, au désespoir, ne chercha point à l'exprimer par de vaines exclamations : « Je suis « venu, lui dit-il, exprès à Paris; je partirai demain :

aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin. L'Etat s'en chargeoit.

Ils étoient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé; le lieu, la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson et de l'eau; car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la sobriété. D'ailleurs, ces alimens simples et naturels leur fortifioient le corps, et leur préparoient un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre, jusques dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres et les sciences; et le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissemens, étoit d'aller au devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes, qu'à les punir. Ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans; et c'est-là qu'ils apprenoient à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Après cela, on entroit dans celle des jeunes gens : c'est alors qu'on les veilloit avec plus de soin, parce que cet âge a plus besoin que tout autre, d'une éducation scrupuleuse. Pendant dix années qu'ils restoient dans ce second ordre, ils passoient toutes les nuits aux corps-de-garde, tant pour la sureté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Durant le jour, ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits. On y demeuroit vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les officiers qui devoient commander dans les troupes, et remplir les différens postes du royaume,

les charges, les dignités. On ne les forçoit point à porter les armes hors du pays, quand ils avoient passé cinquante ans.

Enfin, ils passoient dans le dernier ordre où l'on choisissoit les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public, et les compagnies des juges.

Par là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières chages de l'Etat; mais on n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étoient ouvertes à tous; mais il n'y avoit ordinairement que ceux qui étoient assez riches pour entretenir leurs enfans sans travailler, qui les y envoyassent.

12. A Sparte, sitôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le visitoient; et, s'ils le trouvoient bien formé, fort et vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, et lui assignoient un héritage. Si, au contraire, ils le trouvoient mal fait, délicat et foible, et s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni assez de force, ni assez de santé pour remplir les devoirs pénibles de la vie spartaine, ils le condamnoient à périr, par une coutume inhumaine, et le faisoient exposer.

Dès la plns tendre enfance, on accoutumoit les citoyens à n'être pas difficiles ni délicats pour le manger, à n'avoir point de peur dans les ténèbres, à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, aux cris, aux pleurs, aux emportemens; à marcher nu-pieds pour se faire à la fatigue; à coucher durement, et souvent sur la terre; à porter le même habit en hiver et en été, pour s'endurcir contre le froid et le chaud.

A l'âge de sept ans, on les distribuoit dans les classes où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline. Leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance; le législateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des citoyens soumis aux lois et aux magistrats, étoit d'apprendre aux enfans, dès leurs premières années, à être parfaitement soumis aux maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le maître proposoit des

questions aux jeunes gens. On leur demandoit, par exemple: « Quel est le plus homme de bien de la ville? « Que dites-vous d'une telle action? » Il falloit que la réponse fût prompte, et accompagnée d'une raison et d'une preuve conçue en peu de mots; car on les accoutumoit de bonne heure au style laconique, c'est-à-dire, à des manières de parler courtes, précises et pleines de sens.

Quant aux belles-lettres, ils ne s'y appliquoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, à vaincre dans les combats. Ils avoient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville, et des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse et d'une probité reconnues.

Afin d'inspirer aux jeunes gens destinés tous à la guerre, plus de finesse et de hardiesse, et pour leur apprendre à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, un vol d'une certaine espèce seulement, et qui n'en avoit que le nom, étant autorisé par la loi et par le consentement de tous les citoyens, leur étoit permis, et même commandé. Ils se glissoient le plus adroitement et le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins et dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande; et, s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux, ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, et souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles et les dents, jusqu'à ce qu'il tombât mort sur la place. La patience et la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient sur-tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane, surnommée *Orthia*, où les enfans, sous les yeux de leurs parens, et en présence de toute la ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse. Quelquefois ils expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir.

13. Il est étonnant que Sparte, cette ville si renommée en matière d'éducation et de politique, ait cru

devoir relâcher quelque chose de la sevérité de sa discipline en faveur des princes qui devoient régner, au lieu que c'étoient eux qui avoient plus besoin que les autres d'être soumis de bonne heure au joug de l'obéissance, pour être dans la suite en état de mieux commander : c'est ce qui n'arriva point au fameux *Agésilas*. Comme, par les lois, le royaume appartenoit à *Agis*, son frère aîné, ce prince qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, avoit été élevé, comme les autres enfans, dans la discipline de Lacédémone, rude, pénible, laborieuse, mais aussi très-propre à former les enfans à la docilité, à la soumission la plus aveugle. Ainsi ce prince eut cela de particulier, qu'il ne parvint au commandement qu'après avoir parfaitement appris à obéir. De là vint que de tous les rois de Sparte, il fut celui qui sut le mieux se faire aimer et estimer de ses sujets, parce que ce prince, aux qualités que lui avoit données la nature, avoit ajouté par l'éducation l'avantage d'être humain et populaire.

14. Les exercices qui servoient à former, soit le corps, soit l'esprit des jeunes Athéniens, étoient la danse, la musique, la chasse, l'art de faire des armes et de monter à cheval, l'étude des belles-lettres, et celle des sciences.

La danse est un des exercices du corps que les Grecs ont cultivé avec le plus de soin. Elle avoit pour objet de former aux mouvemens les plus propres à rendre la taille libre et dégagée, à donner au corps une belle proportion, et à toute la personne cet air aisé, noble et gracieux, qui caractérise ceux qui y ont été exercés de bonne heure.

La musique n'étoit pas cultivée avec moins d'application, ni moins de succès. Les anciens lui attribuoient des effets merveilleux. Ils la croyoient très-propre à calmer les passions, à adoucir les mœurs, et même à humaniser les peuples naturellement sauvages et barbares.

On prenoit encore avec assiduité des leçons des maîtres de palestres. On appeloit *palestres* ou *gymnases*, les lieux destinés à ces sortes d'exercices ; ce

qui répondoit à peu près à nos académies. Ils rendoient le corps plus léger, plus propre à la course; plus ferme, plus robuste, plus souple, plus capable de soutenir de grandes fatigues, et de faire de grands efforts.

D'autres maîtres apprenoient à la jeunesse à monter à cheval, à faire des armes, et leur développoient tout ce qu'il faut savoir pour exceller dans l'art militaire, et pour devenir un bon commandant. Afin de joindre, en quelque sorte, les exemples aux préceptes, on accoutumoit de bonne heure les jeunes gens aux exercices de la chasse, qui étoient pour eux une image de la guerre. C'est dans les forêts qu'ils se familiarisoient avec la faim, la soif, le chaud, le froid, la fatigue. Ils contractoient l'heureuse habitude de n'être rebutés ni par la longueur de la course, ni par l'âpreté des lieux difficiles et des broussailles qu'il faut souvent percer, ni par le peu de succès des longs et pénibles travaux qu'on essuie quelquefois inutilement.

Après les exercices du corps, venoient ceux de l'esprit. Athènes étoit, à proprement parler, l'école et le domicile des beaux-arts et des sciences. Poésie, éloquence, philosophie, mathématiques, tels étoient les utiles amusemens de la jeunesse athénienne. D'abord on envoyoit les enfans chez des maîtres de grammaire, qui leur apprenoient régulièrement, et par principes, leur propre langue, qui leur en faisoient sentir toute la beauté, toute la richesse, l'énergie, le nombre et la cadence. De là cette finesse de goût répandu généralement dans Athènes, où l'histoire nous apprend qu'une simple vendeuse d'herbes s'apercut, à la seule affectation d'un mot, que *Théophraste* étoit étranger. Ce philosophe contestoit avec elle sur le prix d'une salade; il emploie une expression qui n'étoit pas attique : « Allez, « monsieur l'étranger, lui dit la marchande, vous ne « l'aurez pas à moins. » De là cette crainte qu'avoient les orateurs de blesser, par quelque terme peu concerté, des oreilles si délicates. Il étoit ordinaire parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur toutes les tragédies nouvelles, et les meilleurs morceaux de poésie.

Quant à l'éloquence, il n'est pas étonnant qu'on en

fit une étude particulière à Athènes. Elle ouvroit la porte aux premières charges ; elle dominoit dans les assemblées ; elle décidoit des plus importantes affaires de l'Etat ; elle donnoit un pouvoir presque souverain à ceux qui avoient le talent de bien manier la parole.

C'etoit donc là la grande occupation des jeunes citoyens d'Athènes, sur-tout de ceux qui aspiroient aux premières places. A l'étude de la rhétorique, ils joignoient celle de la philosophie, c'est-à-dire, de toutes les sciences qui sont comprises sous ce terme générique.

15. *Philopémen*, l'un des plus grands guerriers qui aient illustré la Grèce, et qui fut appelé *le dernier des Grecs*, dut aux soins paternels de *Cassandre*, son tuteur, les grandes qualités qui l'immortalisèrent. Au sortir de l'enfance, il fut mis entre les mains d'*Ecdémus* et de *Démophane*, citoyens de Mégalopolis, disciples d'*Arcélisas*, fondateur de la nouvelle académie. Le but de la philosophie, dans ces temps-là, étoit de porter les hommes à servir leur patrie, de les former, par ses préceptes, au gouvernement de la république, et au maniement des grandes affaires. *Philopémen* écoutoit volontiers les discours des philosophes, et lisoit avec plaisir leurs traités, non pas tous indifféremment, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. Il aimoit sur-tout à lire les traités d'*Evangelus*, qu'on appeloit les *Tactiques*, parce qu'ils enseignent l'art de ranger les troupes en bataille, et les histoires de la vie d'Alexandre. De toutes les grandes idées d'Homère, il ne cherchoit et ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage, et porter à de grandes actions. Aussi, dès son enfance, la guerre fut-elle son unique passion, et son digne tuteur eut soin de fortifier en lui cette noble et généreuse ardeur. Il alloit sans cesse avec les guerriers : il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à sa profession chérie. Il combattoit armé : il montoit à cheval ; il lançoit le javelot ; et, comme il paroissoit très-bien formé et très-bien constitué pour la lutte, et que quelques amis particuliers l'exhortoient

à s'y appliquer, il leur demanda si l'exercice des athlètes étoit propre à faire un bon soldat? Ils ne purent s'empêcher de lui répondre que la vie des athlètes, obligés de garder un régime fixe et réglé, de prendre de certaines nourritures, et toujours aux mêmes heures, et de donner un certain temps au sommeil pour conserver leur embonpoint qui faisoit la plus grande partie de leur mérite, étoit toute différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim et la soif, le froid et le chaud, et qui n'ont point toujours des heures marquées ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse, il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public, et les trouvant par cela même peu dignes d'un homme qui a quelqu'élévation, quelques talens, quelqu'amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses gouverneurs et de ses maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie, pour piller et pour en emmener des troupeaux et des esclaves ; et, dans toutes ces courses, il étoit toujours le premier quand on sortoit, et le dernier quand on revenoit. Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépensoit en chevaux et en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ses concitoyens qui avoient été faits prisonniers. Il tâchoit d'augmenter son revenu, en mettant lui-même ses terres en valeur, durant le loisir de la paix, et il ne se contentoit pas de s'y arrêter en passant, et pour son seul plaisir ; mais il y donnoit tous ses soins, persuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité et d'honneur, que de faire profiter son bien, en s'abstenant de celui des autres. Le soir il se jetoit sur une méchante paillasse, comme ses esclaves, et passoit ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il alloit avec ses vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ses laboureurs, ou bien il alloit à la chasse, afin de se rendre plus robuste et plus léger; après quoi il s'en retournoit à la ville, pour vaquer aux affaires publiques, avec ses amis et les magistrats.

16. Tout conspiroit à inspirer aux Romains une ardeur martiale. Les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins leur rendirent le métier des armes nécessaire et familier. Le labour, qui faisoit leur occupation ordinaire, les préparoit merveilleusement aux exercices militaires. Le rude travail de la campagne endurcit et fortifie le soldat, au lieu que la ville n'est propre qu'à l'amollir. Nulles fatigues ne rebutent des mains qui passent de la charrue aux armes. On a peine à croire ce que les auteurs nous disent des soldats romains. On les accoutumoit à faire, en cinq heures, vingt, et quelquefois vingt-quatre milles de chemin, c'est-à-dire, au moins six ou sept lieues. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir et de sauter tout armés. Combien les jeunes Romains s'endurcissoient-ils par les exercices du Champ-de-Mars, où, après de longues courses à pied et à cheval, ils se jetoient, pleins de sueur, dans le Tibre, et le passoient à la nage! Voilà de quoi ils se piquoient, et voilà ce qui formoit les soldats et les officiers. La jeunesse romaine, dit *Salluste*, dès qu'elle étoit en état de porter les armes, apprenoit le métier de la guerre, en s'exerçant dans le camp aux plus rudes travaux. Elle se piquoit, non de donner des repas, ou de se livrer aux plaisirs, mais d'avoir de belles armes et de beaux chevaux. Aussi nulles fatigues ne lassoient de tels hommes, nulles difficultés ne les rebutoient, nul ennemi ne leur inspiroit de la frayeur. Leur courage les rendoit supérieurs à tout. Nul combat plus vif et plus animé pour eux que celui de l'émulation qui les portoit à se disputer les uns aux autres le prix de la gloire. Frapper l'ennemi, escalader une muraille, se faire distinguer par quelque action hardie, c'étoit là toute leur ambition; c'est par où ils cherchoient à se faire estimer; c'est en quoi ils croyoient que consistoit la véritable noblesse. Les soldats, endurcis de la sorte dès leurs plus tendres années, jouissoient ordinairement d'une santé robuste. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beau-

coup par les maladies; au lieu qu'il arrive souvent aujourd'hui que les armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une seule campagne.

17. *Henri de Mesmes*, l'un des plus illustres magistrats du seizième siècle, raconte en ces termes la manière dont il fut élevé. « Mon père, dit-il, me donna « pour précepteur *Jean Maludun*, Limousin, disciple « de *Dauzat*, homme savant, choisi pour sa vie innocente, d'âge convenable à conduire ma jeunesse, « jusqu'à temps que je me susse gouverner moi-même, « comme il fit; car il avança tellement ses études, par « veilles et travaux incroyables, qu'il alla toujours aussi « avant devant moi, comme il étoit requis pour m'enseigner, et ne sortit de sa charge, sinon lorsque j'entrai en office. Avec lui et mon puis-né Jean-Jacques « *de Mesmes*, je fus mis au collège de Bourgogne, dès « l'an 1542, en la troisième classe; puis je fis un an peu « moins de la première. Mon père disoit qu'en cette « nourriture du collége, il avoit eu deux regards; l'un, « à la conversation de la jeunesse gaie et innocente; « l'autre, à la discipline scholastique, pour nous faire « oublier les mignardises de la maison, et comme pour « nous dégorger en eau courante. Je trouve que ces « dix-huit mois de collége me firent assez bien. J'appris à répéter, disputer et haranguer en public; pris « connoissance d'honnêtes enfans, dont aucuns vivent « aujourd'hui; appris la vie frugale de la scholarité, et « à régler mes heures : tellement que sortant de là, je « récitai en public plusieurs vers latins, et deux mille « vers grecs, faits selon l'âge; recitai Homère par cœur « d'un bout à l'autre. Qui fut cause, après cela, que « j'étois bien vu par les premiers hommes du temps, et « mon précepteur me menoit quelquefois chez *Lazarus* « *Baïfius*, *Tusanus*, *Strazellius*, *Castillanus* et *Dacesius*, avec honneur et progrès aux lettres. L'an 1545, « je fus envoyé à Toulouse, pour étudier en lois, « avec mon précepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieil gentilhomme tout blanc, qui avoit « long-temps voyagé par le monde. Nous fûmes trois

« ans auditeurs, en plus étroites et pénibles études
« que ceux de maintenant ne voudroient supporter.
« Nous étions debout à quatre heures, et, ayant prié
« Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros
« livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers
« à la main. Nous oyons toutes les lectures jusqu'à
« dix heures sonnées, sans intermission; puis venions
« dîner, après avoir en hâte conféré demi-heure ce
« qu'avions écrit des lectures. Après dîner, nous lisions,
« par forme de jeu, Sophocles, ou Aristophanes, ou
« Euripides, et quelquefois Démosthènes, Cicero,
« Virgilius, Horatius. A une heure, aux études;
« à cinq, au logis, à répéter et voir dans nos livres
« les lieux allégués, jusqu'après six; puis nous sou-
« pions, et lisions en grec ou en latin. Les fêtes, à
« la grand'messe et vêpres. Au reste du jour, un peu
« de musique et de pourmenoir. Quelquefois nous
« allions dîner chez nos amis paternels, qui nous in-
« vitoient plus souvent qu'on ne nous y vouloit mener.
« Le reste du jour, aux livres, et avions ordinaire-
« ment avec nous Hadrianus *Turnebus*, et Dionysius
« *Lambynus*, et autres savans du temps. »

18. *Diogène* voyant un jeune homme se comporter avec indécence, se mit à battre son précepteur, en lui disant : « Est-ce ainsi, misérable, que tu formes « nos citoyens ? »

19. Le défaut ordinaire des gouverneurs et de tous ceux qui travaillent à l'éducation des princes, est de les flatter dans leurs caprices. C'est ce que fit très-bien sentir, un jour, le domestique d'un prince, par une expression vive et plaisante. On lui demandoit ce que ce jeune seigneur, qui venoit d'achever ses études et ses exercices, avoit le mieux appris ? « C'est, répondit-il, à monter à cheval, parce que « ses chevaux ne l'ont pas flatté. »

20. L'éducation anglaise se trouve, pour ainsi dire, noyée dans les auteurs classiques : c'est un reproche qu'on lui fait depuis long-temps. Le célèbre *Bentley* en offre une preuve. Dans un voyage qu'il fit en France,

il alla voir la comtesse *de Ferrers*. Il trouva chez cette dame une compagnie très-nombreuse, au milieu de laquelle il fut si embarrassé, qu'il ne savoit quelle contenance tenir. Las de cette situation pénible qu'il sentoit lui-même, il se retira. Dès qu'il fut sorti, on demanda à la comtesse ce que c'étoit que cet homme, qu'on trouvoit très-ridicule, et sur lequel chacun disoit son mot. « C'est un homme si savant, répondit « la comtesse, qu'il peut vous dire en grec et en « hébreu ce que c'est qu'une chaise, mais qui ne « sait pas s'en servir. »

21. Une dame d'esprit avoit un fils, et craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, et entroit en fureur à la moindre résistance qu'on osoit faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ses parens, ses amis, lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri; tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleuroit dans la cour: il s'égratignoit le visage de rage, parce qu'un domestique lui refusoit une chose qu'il vouloit. « Vous êtes bien impertinent, « dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce « qu'il demande: obéissez-lui tout à l'heure. — Par ma « foi, madame, répondit le valet, il pourroit crier jus- « qu'à demain, qu'il ne l'auroit pas. » A ces mots, la dame devint furieuse et prête à tomber en convulsion. Elle court; et passant dans une salle où étoit son mari, avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre, et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari, qui étoit aussi foible pour sa femme, qu'elle l'étoit pour son fils, la suit en levant les épaules; et la compagnie se mit à la fenêtre, pour voir de quoi il étoit question. « Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la har- « diesse de désobéir à madame, en refusant à l'enfant « ce qu'il vous demande? — En vérité, monsieur, dit « le valet, madame n'a qu'à le lui donner elle-même. « Il y a un quart-d'heure qu'il a vu la lune dans un seau « d'eau, et il veut que je la lui donne. » A ces paroles, le mari et toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire. La dame elle-même, malgré sa

colère, ne put s'empêcher de rire aussi; ensuite elle fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire. Bien des mères auroient besoin d'une pareille aventure. *Voyez* AMOUR PATERNEL.

## ÉGALITÉ D'AME.

1. Un des sept sages de la Grèce, *Bias*, disoit ordinairement qu'un homme qui ne pouvoit supporter l'infortune étoit véritablement malheureux. Ce philosophe agissoit d'une manière conforme à sa doctrine. La ville de Prienne, sa patrie, étoit en proie aux ennemis. Les citoyens tremblans prenoient la fuite, et chacun emportoit à la hâte ce qu'il avoit de plus précieux. Au milieu du tumulte, au milieu des cris du désespoir, le seul *Bias* étoit tranquille : lui seul ne voulut se charger de rien; et comme on lui demandoit la raison de cette indifférence : « Qu'ai-je à perdre, ré« pondit-il? n'ai-je pas toutes mes richesses avec moi? »

2. *Caton* le jeune ayant demandé le consulat, fut refusé presque d'une voix unanime; mais cette disgrace, loin d'abattre son courage, fit briller avec plus d'éclat sa magnanime fermeté. On trouvoit mauvais que *Sulpicius*, qui lui avoit de grandes obligations, se fût déclaré son compétiteur : « Est-il surprenant, « dit-il, qu'on ne veuille pas céder à un autre ce que « l'on regarde comme le plus grand des biens? » Ordinairement le jour où le candidat avoit manqué une charge qu'il demandoit, étoit un jour de deuil pour lui, pour ses proches, pour ses amis; souvent même la douleur et la honte faisoient que l'on se tenoit long-temps caché. *Caton* ne changea rien dans sa manière de vivre. On le vit, le jour même, jouer à la longue paume dans le Champ-de-Mars, et ensuite se promener avec ses amis, d'un air aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé de fâcheux.

3. La ville de Messène s'étoit détachée de la ligue

rendre un service si important. *Eugène*, ignorant ce qui se tramoit contre lui, s'avançoit vers Vienne, au milieu des acclamations des peuples. Lorsqu'il arriva, les habitans accoururent en foule pour le voir. Ils le nommoient l'*ange tutélaire*, le *libérateur de l'empire*. Il demanda et obtint audience de l'empereur; mais il en fut reçu si froidement, qu'il en fut tout déconcerté. Il se remit cependant bientôt du trouble où l'avoit jeté un accueil si peu attendu. Il déposa entre les mains de sa majesté impériale le sceau de l'empire ottoman, que le grand-visir avoit laissé avec la vie à la bataille de Zenta; et, avec une fermeté digne de son innocence, il rendit compte à l'empereur de tout ce qu'il avoit fait, et de l'état où il avoit laissé les affaires en Hongrie. Ce monarque l'écouta sans l'interrompre, ni pour le louer, ni pour le blâmer. Si *Eugène* fut étonné de cette conduite, il eut sujet de l'être bien davantage, lorsqu'un seigneur de ses amis lui donna avis qu'on pensoit à l'arrêter, et que l'on parloit de lui faire son procès dans le conseil aulique de guerre. Quelques momens après, le comte *de Schilck*, capitaine des trabans de la garde impériale, vint lui demander son épée, et lui défendre de la part de l'empereur, de sortir de Vienne. *Eugène* reçut avec respect cet ordre, quelque peu équitable qu'il lui parût. « Voilà, dit-il à cet officier, cette « épée que l'empereur demande : elle est encore fu- « mante du sang de ses ennemis; et je consens à ne la « plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer « pour son service. » Quelque soin qu'on prît pour cacher cette affaire, toute la ville en fut bientôt informée. Les bourgeois s'assembloient et complotoient comment ils feroient pour délivrer le prince *Eugène*, si l'on vouloit attenter quelque chose contre sa vie ou contre sa liberté. « Quoi ! disoient-ils, voilà donc la « reconnoissance qu'on a pour un héros qui a sauvé « Vienne et l'empire de la fureur des Infidèles ? » Leur affection pour ce prince alla si loin, qu'ils lui députèrent les principaux d'entr'eux pour l'assurer qu'ils le défendroient contre quiconque oseroit attenter sur sa personne : ils lui offrirent même de veiller à la garde de

son

son palais. « Je vous remercie, Messieurs, leur ré-
« pondit le prince, de votre zèle et de votre affection
« pour moi ; je ne veux point d'autre garant de ma
« sureté, que la droiture de ma conduite, le bon té-
« moignage de ma conscience, et le peu que j'ai fait
« pour le service de sa majesté impériale. Ce monarque
« est trop éclairé pour ne pas discerner la vérité d'avec
« la calomnie, et trop équitable pour ne pas me rendre
« bientôt justice. » Les députés se retirèrent, en l'assurant que tous les bourgeois étoient résolus de sacrifier leurs biens et leurs vies, plutôt que de souffrir qu'on lui causât le moindre déplaisir. Soit que cette démarche des habitans de Vienne eût fait craindre quelque émeute à l'empereur, soit qu'elle eût réveillé sa bonté naturelle, et qu'il ne voulût pas céder au peuple en reconnoissance, le cœur de ce monarque changea, dès ce jour même, en faveur d'*Eugène*. Il lui rendit toute sa confiance, et n'oublia rien pour effacer de son esprit toute idée du chagrin qu'il lui avoit causé; il le nomma encore pour commander son armée de Hongrie; et, pour ôter à ses ennemis tout prétexte de blâmer ses actions, il lui donna par écrit une permission secrète, et signée de sa propre main, de faire tout ce qu'il jugeroit de plus à propos pour son service, sans qu'il pût être recherché ni pour les bons ni pour les mauvais succès, sous quelque prétexte que ce pût être. Ce ne fut qu'à cette condition qu'*Eugène* voulut commander désormais les armées de l'empereur.

5. La reine *Elisabeth* ayant fait arrêter *Marie Stuard*, reine d'Ecosse, sa cousine, qu'elle n'aimoit pas, résolut de la faire mourir, sous prétexte qu'elle avoit trempé dans une conjuration contre l'Angleterre. On lui fit son procès ; et des juges, vendus à la cour de Londres, prononcèrent l'arrêt de mort. *Marie*, qui étoit renfermée au château de Frondigua, en reçut la nouvelle avec une héroïque fermeté. Le soir, après avoir partagé le peu qu'elle avoit à ses domestiques, elle se mit à souper. Elle but à la santé de ses amis, qui, fondant en larmes, la remercièrent à genoux. Après souper, elle les fit tous approcher, baisa les filles et les femmes, et per-

mit aux hommes de lui baiser la main. Ensuite elle se confessa, et se mit à prier, les genoux en terre. S'étant levée, elle se coucha et dormit un peu toute habillée; et après un léger et court sommeil, elle se remit à prier avec son confesseur. Le lendemain matin, les comtes *de Salisbury* et de *Kent*, exécuteurs de la sentence, entrèrent dans sa chambre. Sitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle alla au-devant de ces seigneurs, et leur dit : « Milords, soyez les bien venus! « J'ai été cette nuit plus vigilante que vous. » Ensuite elle mit la main sur l'épaule du milord qui la gardoit, parce que sa longue prison lui avoit causé une goutte sciatique qui l'empêchoit de marcher; et s'appuyant ainsi sur lui, elle alla au lieu du supplice. Elle avoit la tête couverte d'un voile; elle tenoit un crucifix à la main, et sa couronne pendoit à sa ceinture. On la conduisit dans une grande salle du palais, qui étoit tapissée de noir, et s'étant assise sur une chaise, le greffier lut la sentence; après quoi, la reine s'étant tournée du côté du peuple qui assistoit à son exécution, elle leur dit : « Vous voyez un spectacle nouveau : une « reine qui meurt sur un échafaud. Je n'avois pas cou- « tume de me déshabiller en présence de tant de gens, « encore moins d'avoir des bourreaux pour valets-de- « chambre; mais il faut vouloir ce que Dieu veut. » Elle se mit à genoux, tendit la tête que l'exécuteur lui abattit en deux coups. Un autre bourreau la prit, et la montrant aux spectateurs : « Ainsi puissent périr, « s'écria-t-il, les ennemis de Dieu et ceux de la reine! » Souhait bien digne de la princesse qui l'avoit dicté!

6. *Alexandre-le-Grand*, s'étant baigné dans les eaux du Cydnus, fut tout-à-coup saisi d'un frisson qui le mit aux portes du tombeau. Quand il eut repris connoissance, il fit venir ses confidens et ses médecins. Il les pria de lui faire recouvrer la santé, ou de lui donner une prompte mort. L'impatience du monarque alarma tout le monde. Les médecins, qui savoient qu'on les rendroit responsables de l'évènement, n'osoient hasarder un remède violent et extraordinaire, d'autant moins que *Darius* avoit fait publier qu'il donneroit

mille talens à quiconque tueroit le roi de Macédoine. *Philippe*, un des médecins d'*Alexandre*, qui, l'ayant toujours servi dès son bas âge, l'aimoit tendrement, non-seulement comme son souverain, mais comme son nourrisson, s'élevant, par affection pour son maître, au dessus de toutes les considérations d'une prudence timide, offrit de lui donner un remède qui, sans être fort violent, opéreroit un prompt effet. Il demanda trois jours pour le préparer. Cependant le monarque reçut une lettre de *Parménion*, par laquelle cet officier, en qui il avoit beaucoup de confiance, lui mandoit de se garder de *Philippe*, parce que *Darius* l'avoit corrompu par ses promesses. Cette lettre jeta le prince dans une grande perplexité; mais enfin la confiance en un médecin dont il avoit connu et éprouvé, dès sa première enfance, le tendre et fidèle attachement, l'emporta bientôt, et dissipa tous ses doutes. S'armant d'une héroïque fermeté, il referma la lettre, et la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne. Le jour venu, *Philippe* entra avec son remède. *Alexandre*, tirant la lettre de *Parménion*, la donne à lire au médecin: en même temps, il prend la coupe; et, les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, et sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. *Philippe*, en lisant la lettre, avoit montré plus d'indignation que de surprise et de crainte; et la jetant sur le lit du roi: « Seigneur, lui dit-il d'un ton ferme « et assuré, votre guérison me justifiera bientôt du « parricide dont on m'accuse. La seule grace que je « vous demande est que vous mettiez votre esprit en « repos, et que vous laissiez opérer le remède, sans « songer à cet avis que vous ont donné des serviteurs « pleins de zèle, à la vérité, mais d'un zèle indiscret, » et tout à fait hors de saison. » Ces paroles ne rassurèrent pas seulement le roi, mais remplirent son ame de joie et d'espérance; et prenant *Philippe* par la main: « Soyez vous-même en repos, lui dit-il; car je « vous crois doublement inquiet, sur ma guérison « d'abord, puis sur votre justification. » La médecine fut heureuse. Le monarque recouvra ses forces et sa

première vigueur; et bientôt il se fit voir à ses soldats, qui adorèrent presque comme un dieu l'habile homme qui leur avoit rendu ce prince chéri.

7. *Louis XIV* ne fut pas toujours heureux; mais sa constance, l'égalité d'ame, l'héroïque fermeté, avec lesquelles il soutnt ses disgraces, prouvèrent qu'il avoit mérité de l'être. Il perdit son fils unique en 1711; et, quoique très-sensible à cette perte, il sut la supporter en roi. Voyant une princesse qui poussoit des soupirs et des cris, et marquoit une douleur extraordinaire, il lui dit : « Eh! madame, modérez-« vous; j'y perds encore plus que vous : à quoi ser-« vent ces cris? « L'année suivante, il vit périr, dans l'espace de moins d'un mois, le duc de Bourgogne son petit-fils, la duchesse de Bourgogne, et le duc de Bretagne, l'aîné de ses arrière-petits-fils. Ce grand monarque, la gloire de son peuple et de son siècle, la gloire de la religion et de l'état, vit passer comme l'ombre sa nombreuse postérité. Seul dans ses immenses palais, il sembloit se survivre à lui-même. A la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printemps, ses yeux, prêts à se fermer pour toujours, n'apercevoient plus qu'une fleur à peine éclose, foible, chancelante, presque dévorée par le souffle qui avoit séché, consumé tant de tiges florissantes. À la vue de ce nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché aux débris de son auguste maison, ayant peine à se faire jour à travers les ruines sous lesquelles il avoit paru enseveli, tout ce que *Louis XIV* dit, pour exprimer tant de pertes accumulées, furent ces paroles remplies tout à la fois de sensibilité et de constance : « Voilà donc M. le dauphin! » Cette magnanime constance, il la fit briller avec plus d'éclat encore dans les maladies cruelles qui consumèrent sa vieillesse. On lui fit, en 1686, l'opération de la fistule. Tout le monde trembloit pour ses jours. Ses amis, ses ministres, sa famille, fondoient en larmes. Le médecin, le chirurgien étoient saisis de frayeur, lors-même qu'ils arrachoient, d'une main impitoyable, jusqu'aux dernières racines du mal. *Louis* seul étoit

tranquille. Le calme de son ame fut sans nuage : il ne poussa pas la moindre plainte. Le lendemain, il donna audience aux ambassadeurs, et tint conseil avec ses ministres. L'homme souffroit : le roi se portoit bien. Madame *de Maintenon* lui dit : « Avouez, sire, que vous « avez bien souffert. — Oui, répondit le prince, de « vous voir souffrir. » Malgré les douleurs vives dont il fut attaqué le 24 d'Août 1715, et la foiblesse extrême qui leur avoit succédé, il ne laissa pas de se préparer le lendemain à dîner en public ; mais on fut obligé de faire sortir tous ceux qui étoient entrés dans sa chambre, et il ne retint que le maréchal *de Villeroi*, avec lequel il resta seul plus de deux heures. « Je vois, lui dit-il, que mon heure approche : il « faut penser sérieusement à mourir. » Pendant qu'on lui faisoit des incisions qu'on avoit jugé à propos de lui faire à la jambe, pour retarder, s'il se pouvoit, les effets de la gangrène dont elle étoit attaquée, son premier médecin lui tenoit le bras, et n'y remarqua aucune émotion considérable. Ces incisions furent inutiles. On délibéra si on lui couperoit la cuisse ; et il parut que c'étoit l'exposer à des douleurs qui ne pouvoient rien produire d'avantageux Il se résolut alors à la mort ; et comme quelqu'un vouloit le consoler : « Il a plus de dix ans, dit-il, que je pense « à mourir en roi très-chrétien. » Le 25 d'Août, jour de St. Louis, il demanda pourquoi ses musiciens ne lui avoient pas donné le bouquet ordinaire. On lui répondit qu'on les en avoit empêchés. « Eh ! « non, dit-il ; l'état où je suis ne doit rien empêcher. » Ils vinrent ; ils lui donnèrent le concert préparé ; il témoigna y prendre quelque plaisir. Il fit appeler le lendemain les princes et les princesses de son sang. Tous fondoient en larmes. Il parla sans trouble, sans émotion, avec une constance qu'on ne pouvoit trop admirer dans un prince qu'un instant va dépouiller de tout ce que le monde offre de plus brillant. Après avoir dit à chacun de ceux qui étoient présens ce qu'il convenoit, il tint à son successeur un discours proportionné à l'âge de ce prince encore enfant, et le

finit par ces paroles, qui ne devroient jamais s'effacer du souvenir des monarques : « J'ai chargé mon peuple; « les longues guerres m'y ont forcé. Aimez la paix, « et ne vous engagez jamais dans une guerre, qu'au- « tant que l'intérêt de l'état et le bien des peuples « l'exigeront. » Puis, adressant la parole aux princes et à ses premiers officiers : « Vous avez pu voir, leur « dit-il, quelques personnes qui, pendant mon règne, « se sont écartées de leur devoir pour un temps, et « s'en sont repenties toute leur vie ; profitez de leur « exemple, et ne le suivez pas. *Voyez* CONSTANCE, FERMETÉ.

# ÉGARDS.

1. ST. ARSÈNE, dans le long cours de sa pénitence, fut souvent affligé de maladies cruelles ; et comme il étoit aussi docile à faire en cet état ce qu'on lui prescrivoit, qu'il l'avoit toujours été à se corriger des moindres défauts dont on l'avertissoit, cette docilité le fit un jour consentir qu'on mît sous lui un matelas et un oreiller, par ordre du prêtre qui avoit soin de lui. Un solitaire, des plus anciens du désert, l'étant venu visiter alors, en fut scandalisé. Le prêtre qui s'en aperçut, le prit en particulier, et le pria de lui dire ce qu'il étoit dans le monde, avant qu'il se fît religieux. « J'étois berger, lui dit ce solitaire, et je n'avois pas « de quoi vivre. — Cela étant, reprit le prêtre, vous « avez donc trouvé plus de commodité dans la vie re- « ligieuse, que votre premier état ne vous en auroit « donné. Il n'en est pas de même du père *Arsène* que « vous voyez ; il étoit autrefois le père et le maître des « empereurs ; il avoit tout en abondance ; il vivoit « dans les délices ; il couchoit sur de bons lits : pouvez- « vous donc trouver mauvais que, pour lui procurer « quelque soulagement dans sa vieillesse, et dans une « si grande maladie, nous lui donnions un oreiller « et un matelas, un peu moins durs que la pierre ? »

2. *Louis XIV* faisoit un conte à ses courtisans. Il avoit promis qu'il les divertiroit beaucoup : il ne divertit personne, quoiqu'il fût du roi. M. le prince d'*Armagnac*, qu'on appeloit M. *le Grand*, sortit alors de la chambre ; et le roi dit à ceux qui restoient : « Messieurs, vous avez trouvé mon conte « fort insipide, et vous avez raison ; mais en vous le « rapportant, je me suis aperçu qu'il y avoit un trait « qui regarde de loin M. *le Grand*, et qui auroit pu « l'embarrasser. J'ai mieux aimé le supprimer que « de le chagriner : maintenant qu'il est sorti, voici « mon conte. » Il l'acheva, et l'on rit beaucoup.

3. Quelques seigneurs français s'expliquoient d'une façon trop libre sur les malheurs du roi d'Angleterre. « *Henri* est mon frère, leur dit St. *Louis* ; c'est un « grand roi : si dans ma cour son nom ne le met pas « à couvert des langues satiriques, je deviens cou- « pable de le souffrir. Il est à plaindre d'écouter de « mauvais conseils. Après tout, sa piété et ses au- « mônes le rendent estimable, et ne sauroient man- « quer d'avoir leur récompense. »

## ÉLOGES.

1. Je vis, dit le philosophe *Sadi*, chez un grand seigneur fort riche, plusieurs mollaks qui lui donnoient des louanges fort exagérées : « Vous louez, leur dit-il, « celui qui se connoît, et vous l'affligez ; vous vantez « les plumes du paon, mais il voit ses pieds et sou- « pire. Tenez, ajouta-t-il, en leur donnant une somme « considérable, recevez cet argent ; et je vous en « donnerai davantage, si vous ne me louez plus. » Ils prirent l'argent, et ne louèrent plus le grand seigneur.

2. *Archidame*, roi de Lacédémone, entendant un homme donner les plus grands éloges à un musicien, et porter jusqu'au ciel sa science et ses talens : « Mon « ami, lui dit-il, quels honneurs réservez-vous donc

« à la vertu, si vous préconisez avec tant de zèle l'art
« d'un vil histrion ? »

3. *Hippomaque*, fameux joueur de flûte, entendoit un de ses écoliers qui jouoit assez mal dans un carrefour, mais qui cependant étoit applaudi par la populace qui l'environnoit. Il s'approcha de lui ; et lui arrachant sa flûte : « Ne vois-tu pas, dit-il, que tu « joues mal, puisque de tels ignorans t'applaudissent? »

4. Au lever de *Louis XIV*, l'archevêque d'Embrun louoit beaucoup la harangue de l'abbé *Colbert*. Le roi, qui vit que le prélat ne songeoit qu'à flatter son ministre, dit à M. *de Maulevrier* : « Promettez-moi de « ne pas dire un mot à *Colbert* de tout ce que va dire « l'archevêque d'Embrun ; » et ensuite il dit au prélat adulateur : « Continuez tant qu'il vous plaira. »

5. Chez les Grecs, au milieu des jeux publics, les écrivains dans tous les genres exposoient au jugement d'une assemblée nombreuse et solennelle, les productions de leur génie. *Hérodote* lut son histoire pendant les jeux olympiques ; et cet excellent auteur fut écouté avec tant d'applaudissemens, qu'on donna aux neuf livres qui la composent, le nom des neuf Muses, et qu'on crioit par-tout quand il passoit : « Voilà celui qui a si dignement écrit nos actions, et « célébré les glorieux avantages que nous avons rem- « portés sur les Barbares ! » Toutes les bouches de ceux qui avoient assisté à ces jeux furent comme autant de trompettes qui firent ensuite retentir toute la Grèce du nom et de la gloire de ce fameux historien.

6. Un jour, le brave *Crillon* se trouvoit auprès de *Henri IV*, avec tous les grands de la cour et les ministres étrangers. La conversation étant tombée sur les guerriers qui se sont le plus distingués : « Mes- « sieurs, dit le monarque en mettant la main sur « l'épaule de *Crillon*, voilà le premier capitaine du « monde. — Vous en avez menti, sire ; c'est vous, » reprit vivement *Crillon*.

7. *Henri IV* fut complimenté par les députés du parlement de Paris sur une victoire qu'il avoit remportée. Le maréchal *de Biron*, qui y avoit eu beaucoup de

part se trouva à l'audience : « Messieurs, leur dit le monarque, en leur montrant ce capitaine, voilà « un homme que je présente également à mes amis « et à mes ennemis. » Que cet éloge délicat est digne du grand roi qui l'a fait, et du général qui l'a reçu ! »

4. *Boileau* fut choisi par *Louis XIV*, pour écrire l'histoire de son règne. Ayant appris que, dans une affaire, ce monarque s'étoit si fort exposé, qu'un boulet de canon avoit passé à sept pas près de lui, ce poète courut à lui, et lui dit : « Je vous prie, sire, « en qualité de votre historien, de ne me pas faire « finir sitôt mon histoire. » Une autre fois, le roi lui demandant son âge, il répondit : « Je suis venu au monde un an avant votre majesté, pour annoncer les merveilles de son règne. » *Voyez* COMPLIMENT.

## ÉLOQUENCE.

1. PYRRHUS disoit souvent que l'éloquence de *Cynéas*, son ministre, lui avoit soumis plus de villes que la force de ses armes. Souverain empire de l'éloquence ! *Annibal* et *Scipion* ont avoué que *Pyrrhus* l'emportoit sur eux : *Pyrrhus* avoue que l'éloquence l'emporte sur lui.

2. On demandoit à *Isocrate*, célèbre orateur grec, ce que c'étoit que l'éloquence : « C'est, répondit-il, « l'art d'élever les petites choses, et d'abaisser les « grandes. »

3. On demandoit à *Démosthène* par quels moyens il avoit fait tant de progrès dans l'éloquence : « En « dépensant plus d'huile que de vin, répondit-il. »

4. En présence d'*Agésilas*, roi de Lacédémone, on louoit un jour un orateur de ce que, dans ses discours, il faisoit paroître merveilleusement grandes les choses même les plus petites. « Je ne regarde pas « comme fort habile, dit ce prince, un cordonnier « qui fait de grands souliers pour un petit pied. »

5. *Phocion* se distinguoit par une éloquence vive et serrée ; c'étoit le rival de *Démosthène*. Toutes les fois qu'il se levoit pour parler : « Voilà, disoit *Démosthène*, « la hache qui va trancher tous mes argumens. »

6. Le philosophe *Hégésias* parloit avec tant d'éloquence des maux de la vie, que, par le triste tableau qu'il en offroit à l'esprit de ses auditeurs, il leur inspiroit le désir et même la volonté de se donner la mort, pour terminer une si pénible carrière. Il traitoit un jour cette matière devant le roi *Ptolémée*. Ce prince fut si frappé de toutes les raisons qu'il employoit, que, dans la crainte d'être vaincu comme les autres, il lui défendit de continuer. Heureux ce sage, s'il eût employé à l'enseignement de la vertu son sublime talent! Peut-être eût-il eu la gloire de réformer, sinon l'humanité, du moins les hommes de son siècle.

7. Le talent que le fameux *Périclès* cultiva avec le plus de soin, fut celui de la parole. Il le regardoit comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier les caprices du peuple. En effet, c'est par là que, dans une république comme celle d'Athènes, on dominoit dans les assemblées, qu'on entraînoit les suffrages, qu'on se rendoit maître des affaires, et qu'on exerçoit sur les esprits et sur les cœurs un empire absolu. Ce grand homme n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il donna à cette étude, car le succès passa toutes ses espérances. Les poètes de son temps disoient de lui qu'il foudroyoit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grèce en mouvement; tant son éloquence étoit mâle et impétueuse ! Il avoit de ces traits vifs et perçans qui touchent et qui pénètrent, et son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs une espèce d'aiguillon. Il savoit joindre l'agrément à la force ; et au moment où il combattoit avec le plus de fermeté le goût et les désirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même, et l'espèce de dureté avec laquelle il parloit contre les flatteurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens, ni de la douceur de ses paroles ; ce qui faisoit dire que la déesse de la persuasion, avec toutes ses graces, résidoit

sur ses lèvres. On demandoit à *Thucydide*, son adversaire et son rival, qui de lui ou de *Périclès* luttoit le mieux : « Quand je l'ai renversé par terre en luttant, « répondit-il, il assure le contraire avec tant de force, « qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre « le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est « point tombé, et je finis par le croire moi-même. »

8. L'orateur *Marc-Antoine*, aïeul du triumvir, ayant appris que *Marius* le faisoit chercher pour lui ôter la vie, se réfugia chez un plébéien de ses amis, homme pauvre, mais d'une fidélité éprouvée. Ravi d'avoir dans sa maison un des principaux citoyens de Rome, et voulant le bien traiter, il envoya son valet chez un marchand de vin du voisinage, avec ordre d'acheter du meilleur vin. Ce valet, ayant goûté avec plus d'attention qu'à l'ordinaire le vin qu'on lui donnoit, et ne le trouvant pas assez bon, en demanda du meilleur. « Qu'est-ce « donc qui se passe chez toi ? lui dit alors le marchand « de vin, et pourquoi te faut-il aujourd'hui de si excel- « lent vin ? » L'imprudent valet lui répondit que son maître vouloit régaler *Marc-Antoine*, qui s'étoit caché chez lui. A peine fut-il sorti, que ce marchand, homme scélérat et sans foi, court chez *Marius*, qui venoit de se mettre à table pour souper. Dès qu'on l'eut fait entrer, il annonce au proscripteur qu'il alloit lui livrer son ennemi. A cette nouvelle, *Marius* jette un cri, et frappe des mains pour marquer la joie qui le transporte. Il fut même sur le point de quitter la table, et d'aller chercher l'orateur dans son asile ; mais ses amis le retinrent : il se contenta d'y envoyer un de ses officiers, nommé *Annius*, avec plusieurs soldats. Le marchand les conduisit. Lorsqu'ils furent arrivés, *Annius* resta à la porte, et les soldats montèrent à la chambre où étoit *Antoine*. Il ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il se douta de leur dessein. Il commença d'abord à leur parler avec tant d'éloquence et d'un ton si pathétique, que leurs cœurs farouches s'attendrirent. Aucun d'eux n'osa mettre la main sur lui, ni même le regarder en face. Ils avoient tous les yeux baissés, et ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes. Cependant *Annius*, fati-

gué dattendre, monte dans la chambre. Il voit tous ses soldats rangés autour de l'infortuné proscrit, l'écoutant en silence. Ce spectacle enflamme sa fureur : il les appelle lâches et traîtres ; et courant sur *Antoine*, il lui couple la tête qu'il va déposer aux pieds de *Marius*.

9. *Gaïnas*, chef des Goths ariens, homme fier et impérieux, chagrin de n'avoir point d'Eglise dans Constantinople, en demanda une pour lui et pour ceux de sa secte à l'empereur *Arcadius*. Ce prince timide lui promit de le satisfaire. Ayant fait venir S. *Jean-Chrysostôme*, qui siégeoit alors sur la chaire de Constantinople, il lui exposa la demande de *Gaïnas*, et combien il étoit dangereux d'irriter un Barbare si fort à caindre. Le généreux prélat lui répondit « que le prince n'étoit « pas le maître de disposer à son gré de la maison de « Dieu; que pour lui il ne souffriroit jamais qu'on fer- « mât une église aux Fidelles, pour l'ouvrir aux ennemis « de Jésus-Christ. Prince, continua-t-il, si vous crai- « gnez ce Barbare, permettez-moi de lui parler en « votre présence, et écoutez-nous sans rien dire. J'es- « père lui fermer la bouche, et le réduire à se désister « d'une prétention sur laquelle on ne peut sans crime « lui rien accorder. » L'empereur y consentit avec joie, et les manda tous deux le lendemain. *Chrysostôme* se rendit au palais, accompagné des prélats qui se trouvoient pour lors à Constantinople. *Gaïnas*, avec son audace ordinaire, somma le prince de tenir sa parole. Il représenta que ce seroit une injustice de lui refuser une église, et qu'après ce qu'il avoit fait pour l'honneur et la défense de l'empire, il méritoit bien cette déférence. Alors *Chrysostôme*, prenant la parole, et tenant en main la loi de *Théodose*, qui ôtoit aux sectaires toutes les églises de Constantinople : « Il est vrai, dit-il à *Gaïnas*, « que vous avez servi le père de l'empereur ; mais ju- « gez vous-même si les récompenses n'ont pas au moins « égalé les services. Considérez ce que vous étiez et ce « que vous êtes. Né Barbare, fugitif de votre pays, « réduit à la plus extrême misère, vous y trouvâtes des « richesses et des honneurs. Vous lui jurâtes alors de « servir, lui et ses enfans, et d'observer fidellement les

lois de l'empire. Vous êtes maintenant général; vous portez les ornemens de la dignité consulaire : comparez ces habits dont vous êtes revêtu, avec ceux sous lesquels vous passâtes le Danube. Souvenez-vous de « votre serment. Voici une de ces lois auxquelles vous « avez juré d'obéir. N'oubliez pas les bienfaits du « père, n'oubliez pas ceux que les enfans y ont ajoutés. « Les empereurs sont-ils seuls obligés à la reconnois« sance? et vous est-il permis d'être ingrat? Pour vous, « prince, ajouta-t-il en se tournant vers *Arcadius*, c'est « à vous à maintenir les saintes ordonnances de votre « père. Vous perdriez moins en renonçant au nom « d'empereur, qu'à celui de prince catholique; et vous « ne pouvez conserver ce titre, si vous abandonnez la « maison de Dieu à un culte qui l'outrage. » Ces paroles foudroyèrent l'audace de *Gaïnas;* il se retira confus, renfermant sa honte, et jurant en secret de ne point dévorer impunément la douleur de sa défaite.

10. *Julien l'Apostat*, ayant promis à ses soldats, pour récompenser leurs travaux, cent pièces d'argent par tête, s'aperçut qu'une gratification si modique n'excitoit que des murmures. Alors, prenant un air majestueux et sévère, et montrant de la main le pays qu'il avoit devant lui : « Voilà, dit-il, le domaine des Per« ses : vous y trouverez des richesses, si vous savez com« battre et m'obéir. L'empire fut opulent autrefois : il « s'est appauvri par l'avarice de ses ministres, qui ont « partagé les trésors de leurs maîtres avec les Barbares « dont ils achetoient la paix. Les fonds publics sont « dissipés, les villes épuisées, les provinces désolées. « Quelque noble que je sois, je suis le seul de ma « maison : je n'ai de ressource que dans le cœur. Un « empereur qui ne connoît de trésors que ceux de « l'ame, sait soutenir l'honneur d'une vertueuse indi« gence. Les Fabrice, qui firent triompher Rome des « plus redoutables ennemis, n'étoient riches que de « gloire. Cette gloire vous viendra avec la fortune, « si vous suivez sans crainte et sans murmure les ordres « de la Providence, et ceux d'un général qui partage « avec elle le soin de vos jours. Mais, si vous refusez

« d'obéir, si vous reprenez cet esprit de désordre et de « mutinerie qui a déshonoré et affoibli l'empire, reti« rez-vous, abandonnez mes drapeaux. Seul, je saurai « mourir au bout de ma carrière, méprisant la vie, « qu'une fièvre me raviroit un jour; sinon, je quitte« rai la pourpre. De la manière dont j'ai vécu empe« reur, je pourrai, sans déchoir et sans rougir, vivre « en particulier. » A ces mots, les soldats touchés et attendris, lui promettent une soumission sans réserve: ils élèvent jusqu'au ciel sa grandeur d'ame, et cette autorité plus attachée à sa personne qu'à son diadême. Ils font retentir leurs armes : c'étoit par ce langage que s'expliquoit l'approbation militaire. Remplis de confiance, ils se retirent dans leurs tentes, et prennent leur nourriture, discourant ensemble de leurs espérances, qui les occupent jusques dans le sommeil.

11. Après avoir passé le fleuve Aboras, le même empereur, avant de s'enfoncer dans la Perse, crut devoir enflammer, par ses paroles, le courage de ses troupes. Il rassembla donc ses bataillons et ses escadrons qu'il fit ranger en cercle autour de lui. Alors, élevé sur un tribunal de gazon, environné des principaux officiers, et montrant sur son visage l'assurance de la victoire, il leur parla en ces termes : « Braves soldats, vous « n'êtes pas les premiers Romains qui soyez entrés dans « la Perse. Pour ne pas remonter jusqu'aux exploits « de *Lucullus*, de *Pompée*, de *Ventidius*, plusieurs de « mes prédécesseurs m'ont prévenu dans cette glo« rieuse carrière. *Trajan*, *Vérus*, *Sévère*, sont reve« nus de ces contrées victorieux et triomphans ; et le « dernier des Gordiens, dont le monument va bientôt « se montrer à nos yeux, ayant vaincu le roi de Perse « auprès de Résène, auroit rapporté ses lauriers sur « les terres de l'empire, si des mains perfides ne lui « eussent arraché la vie au pied même de ses trophées. « Les héros dont je parle, ne furent conduits dans ces « lieux que par le désir de la gloire. Mais nous, des mo« tifs plus puissans nous y appellent: nos villes ruinées, « tant de soldats romains massacrés, dont les ombres « sont errantes autour de nous, implorent notre

« vengeance. L'empire nous montre sa frontière dé-
« vastée : il s'attend que nous guérirons ses plaies ;
« que nous éloignerons le fer et le feu auxquels il est
« exposé depuis plus d'un siècle. Nous avons à nous
« plaindre de nos pères ; laissons à la postérité de quoi
« nous vanter. Protégé par l'Eternel, vous me verrez
« par-tout à votre tête, vous commander, vous couvrir
« de mon corps et de mes armes, combattre avec vous.
« Tout me fait espérer la victoire ; mais la fortune dis-
« posera de ma vie : si elle me l'enlève au milieu des
« combats, quel honneur pour moi de m'être dévoué
« à la patrie, comme les *Mucius*, les *Curtius ;* comme
« la famille des *Décius*, qui se transmirent, avec la
« vie, la gloire de mourir pour Rome ! Nos ancêtres
« s'obstinèrent, pendant des siècles entiers, à soumet-
« tre les puissances ennemies de l'empire. Fidènes,
« Veïes, Faleries, furent rivales de Rome, dans son
« enfance. Carthage et Numance luttèrent contre elle
« dans sa vigueur : ces états ne subsistent plus : nous
« avons peine à croire, sur la foi de nos annales, qu'ils
« aient jamais osé nous disputer l'empire. Il reste une
« nation opiniâtre, dont les armes sont encore teintes
« du sang de nos frères ; c'est à nous à la détruire, ache-
« vons l'ouvrage de nos aïeux. Mais, pour réussir dans
« ce noble projet, il n'y faut chercher que la gloire.
« L'amour du pillage fut souvent pour le soldat romain
« un piége dangereux : que chacun de vous marche en
« bon ordre sous ses enseignes. Si quelqu'un s'écarte,
« s'il s'arrête, qu'on lui coupe les jarrets, et qu'on le
« laisse sur la place. Je ne crains que les surprises d'un
« ennemi, qui n'a de force que dans ses ruses. Main-
« tenant je veux être obéi : après le succès, quand
« nous n'aurons plus à répondre qu'à nous-mêmes, peu
« jaloux du privilége des princes, qui mettent leur
« volonté à la place de la raison et de la justice, je
« vous permettrai à tous de me demander compte de
« toutes mes démarches, et je serai prêt à vous satis-
« faire. Elevez votre courage : partagez mes espérances ;
« je partagerai tous vos travaux, tous vos périls. La
« justice de notre cause est un garant de la victoire. »

Ce discours embrasa le cœur des soldats. Les divers sentimens de *Julien* paroissoient passer dans leur ame, et se peindre sur leurs visages. Dès qu'il eut cessé de parler, ils élèvent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes : ils s'écrient qu'ils ne connoissent point de périls, point de travaux sous un capitaine qui en prend lui-même plus qu'il n'en laisse à ses soldats. Les Gaulois signaloient leur ardeur au-dessus de tous les autres : ils se souvenoient, ils racontoient avec transport, qu'ils l'avoient vu courir entre leurs rangs, se jeter au plus fort de la mêlée ; qu'ils avoient vu les nations barbares, ou tomber sous ses coups, ou se prosterner à ses pieds. *Julien*, pour mieux assurer l'effet de ses paroles, fit distribuer à chaque soldat cent trente pièces d'argent.

12. *Valentinien II*, dépouillé par le tyran *Maxime*, se réfugia auprès de *Théodose-le-Grand*. Le jeune prince avoit favorisé l'arianisme : son protecteur entreprit de le ramener à la foi de ses pères ; et, après l'avoir tendrement embrassé, il lui tint ce discours : « Mon « fils, ce n'est pas la multitude des soldats, c'est la « protection divine qui donne le succès dans la guerre. « Lisez nos histoires depuis Constantin : vous y verrez « souvent le nombre et la force du côté des Infidelles, « et la victoire du côté des princes religieux. C'est « ainsi que ce pieux empereur a terrassé *Licinus*, et « que votre père s'est rendu invincible. *Valens*, votre « oncle, attaquoit Dieu : il avoit proscrit les évêques « orthodoxes : il avoit versé le sang des saints. Dieu a « rassemblé contre lui une nuée de Barbares ; il a « choisi les Goths pour exécuteurs de ses vengeances : « *Valens* a péri dans les flammes. Votre ennemi a sur « vous l'avantage de suivre la vraie doctrine : c'est « votre infidélité qui le rend heureux. Si nous abandonnons le Fils de Dieu, quel chef, malheureux « déserteurs, quel défenseur aurons-nous dans les « batailles ? » Dieu parloit au cœur de *Valentinien*, en même temps que la voix de *Théodose* frappoit ses oreilles. Fondant en larmes, le jeune prince abjura son erreur, et protesta qu'il seroit toute sa vie attaché à la foi de son père et de son bienfaiteur.

13.

13. *Antiochus*, roi de Syrie, vouloit abolir la religion des Juifs : les violences, les supplices, les tortures n'avoient servi qu'à manifester le courage des véritables Israélites. Il prit une autre route : il employa les voies d'insinuation. Il ne s'agissoit plus, pour leur donner du crédit, que de gagner l'un des principaux citoyens de Jérusalem, dont l'autorité et l'exemple pussent servir de puissant motif aux autres. On jeta les yeux sur le célèbre *Matathias ;* et les envoyés du monarque lui parlèrent en ces termes : « Vous tenez le premier rang « dans cette ville, illustre *Matathias :* vous y êtes con- « sidéré, avec justice, comme le chef de ceux qui l'ha- « bitent. Vous avez un grand nombre de fils, et vous « êtes à la tête d'une illustre famille, dont la vertu « vous honore encore plus que votre naissance. Vous « voyez que tout le monde a les yeux ouverts sur vos « démarches, et qu'on attend de vous le premier « exemple d'une obéissance légitime aux ordres du « prince. Inutilement essayeriez-vous d'y résister, de- « puis que tous les peuples de son royaume, et sur-tout « votre propre nation, ce qui reste encore d'habitans à « Jérusalem, vos prêtres et vos pontifes en ont reconnu « la justice. On sauroit bien forcer à la soumission des « hommes rebelles, pour qui l'on auroit moins de con- « sidération ; mais pour vous et pour vos enfans, nous « vous offrons, au nom du roi, son amitié, ses tré- « sors, et toutes les faveurs que vous voudrez en obte- « nir. Rendez-vous à des promesses si précieuses, et « n'obligez pas le monarque à les changer, contre son « inclination, en menaces terribles et en supplices. »

A cet artificieux discours, le généreux *Matathias* répondit de la sorte : « En vain nous étalez-vous, « pour nous séduire, la condescendance aveugle des « nations, et la honteuse lâcheté d'une partie de nos « frères. Les exemples sont de mauvaises règles en « matière de religion, quand il s'agit de la défendre « et de s'exposer pour elle. Le parti des indifférens « et des foibles devient souvent le plus nombreux, « après une longue et violente persécution. La con- « duite des Gentils idolâtres ne nous surprend pas, et

« celle des Juifs apostats nous fait rougir. L'univers en-
« tier auroit souscrit en aveugle aux ordres iniques de
« votre maître, que ce ne seroit pas pour nous un mo-
« dèle à imiter. Mes frères, mes enfans et moi, nous
« ne reconnoissons qu'un souverain qui ait droit de do-
« miner sur notre foi. Ce n'est pas, sans doute, votre
« *Antiochus*, qui fait profession de ne rien croire : c'est
« le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu de nos pères,
« et le nôtre. C'est à lui que nous obéissons. Il entend
« la déclaration publique que nous faisons de le servir.
« Qu'il nous traite en ennemis, qu'il nous abandonne,
« si nous sommes assez lâches pour lui manquer de pa-
« role ! Nous n'avons qu'un mot à répondre aux ordres
« de votre maître : qu'il en porte, s'il veut, qu'on
« puisse exécuter sans crime, et qui ne donnent point
« atteinte à une liberté inséparable de notre nom, ou
« qu'il cherche ailleurs de vils esclaves de sa tyrannie.
« Qu'on ne nous demande ni encens, ni sacrifices, ni
« abandon de nos lois. Il est trop tard de nous montrer
« de nouvelles routes : elles nous égareroient avec
« vous. Nous sommes résolus de suivre celles que nous
« ont tracées nos pères. Au reste, on n'a déjà que trop
« immolé de victimes pacifiques, qui se sont laissé tran-
« quillement égorger. On pourroit porter la violence à
« cet excès, que bientôt l'innocence opprimée et la
« religion insultée trouveroient des vengeurs en état
« de se faire craindre. Je remercie votre maître de ses
« offres généreuses : qu'il réserve ses dons : un vérita-
« ble serviteur de Dieu a toujours rejeté les présens
« faits par ceux qui l'outragent. »

14. Les officiers de ce même *Antiochus* vouloient forcer *Eléazar*, vénérable vieillard, à sacrifier aux idoles, et à manger des viandes défendues par la loi. Les amis de ce véritable Israélite, alarmés pour ses jours, voulurent l'engager à obéir au roi. « Pourquoi,
« lui dirent-ils, respectable *Eléazar*; pourquoi vous
« obstiner à périr, tandis qu'il dépend de vous d'échap-
« per à la mort, sans rien faire contre votre conscience?
« Souffrez du moins que vos amis vous sauvent, puis-
« que vous vous abandonnez vous-même. S'il se trouve

« du crime dans nos conseils, il retombera sur nous,
« et vous n'en serez point chargé. Nous ferons appor-
« ter ici des viandes, dont il vous est permis de man-
« ger; nous ne vous demandons que d'avoir la com-
« plaisance d'y toucher. Vous le pouvez, selon la loi;
« reposez-vous sur nous du succès. S'il faut faire enten-
« dre aux officiers du roi que vous êtes déterminé à
« obéir, c'est notre affaire; et le soin que notre zèle
« nous impose ne doit point vous inquiéter. Voilà, sans
« doute, un moyen sûr, et tout-à-la-fois fort innocent,
« d'échapper à une mort honteuse, qui déshonore votre
« nation. Nous vous conjurons d'accepter ce parti,
« que l'humanité seule nous obligeroit de vous sug-
« gérer, quand nous n'y serions pas engagés par le
« devoir de notre ancienne amitié. »

*Eléazar* ne put entendre ces paroles, sans être pé-
nétré d'une sainte indignation. « Quelle humanité bar-
« bare! s'écria-t-il, quelle indigne amitié! Qu'on me
« mène au supplice; et, plutôt que de consentir jamais
« à une infame lâcheté, qu'on me jette tout vivant dans
« le tombeau. Eh quoi! on me croit donc capable à
« mon âge, de l'odieuse dissimulation qu'on ne rougit
« point de me proposer? *Eléazar* auroit attendu, dans
« la pureté et dans l'innocence, qu'il eût atteint quatre-
« vingt-dix ans, pour donner lieu de croire qu'il seroit
« passé de la religion de ses pères aux superstitions des
» étrangers? Et ce seroit le vieux *Eléazar* que notre
« jeunesse pourroit se proposer comme le modèle de
« la plus lâche prévarication! Ce seroit moi qui leur
« montrerois l'exemple de se laisser séduire par l'amour
« de la vie et par la crainte des supplices! Car, après
« cela, qu'auroient-ils à se reprocher dans les plus
« beaux jours de leur vie, et dès l'entrée de la car-
« rière, si moi, prêt à la fournir, et touchant déjà au
« terme, j'imprimois à mon nom cette tache honteuse,
« si j'attachois à ma vieillesse l'exécration de tous les
« gens de bien? Le peu qui me reste de jours ne
« mérite pas d'être acheté à ce prix. Mais quand je
« pourrois aujourd'hui, en prostituant mon honneur
« et ma conscience, me rédimer des tourmens, ou-

« blerois-je que je sers un Dieu, à la justice duquel il
« ne m'est pas possible d'échapper pendant ma vie, et
« dont le pouvoir éternel s'étendra sur moi jusqu'au
« delà de mon trépas. Mourons avec courage, et mon-
« trons-nous dignes de nos longues années. Puisque
« Dieu daigne nous choisir pour nous donner en specta-
« cle, apprenons par notre allégresse à tous nos jeunes
« gens attentifs sur nos démarches, que la mort la
« plus cruelle est aussi douce qu'elle est honorable,
« quand c'est à la souveraineté de son Dieu, à la sain-
« teté de ses lois, à la conservation de son innocence,
« qu'on fait le sacrifice de sa vie. »

15. *Mathathias*, près de terminer sa glorieuse carrière, fit assembler ses cinq fils, connus sous le nom des *cinq Machabées*, et leur tint ce discours: « Je meurs,
« mes enfans, plein de jours et d'années, après avoir
« vu, dans le cours d'une si longue vie, le peuple choisi
« de Dieu dans des états bien différens. Heureux aussi
« long-temps que fidèles, nous n'avions point d'enne-
« mis; et notre constante prospérité nous faisoit moins
« de jaloux, qu'elle ne nous attiroit d'admirateurs. Nous
« avons nous-mêmes enseveli notre bonheur sous les
« ruines de notre innocence, et nous avons commencé
« à trouver des tyrans dans nos souverains, quand
« nous nous sommes fait un ennemi de notre Dieu.
« Nous avons lassé sa miséricorde, avant que sa justice
« ait éclaté. Mille avertissemens charitables nous pres-
« soient de retourner à lui. Endurcis que nous étions,
« c'étoit trop peu pour nous gagner, que des caresses
« paternelles; il a fallu nous dompter par des vengean-
« ces éclatantes. Vous avez vu, mes enfans, jusqu'où
« nos iniquités ont forcé notre Dieu de porter son in-
« dignation. Il nous a livrés à l'orgueilleuse tyrannie
« des rois de la terre. Les feux de sa vengeance ne se
« sont point éteints dans notre sang. La ville sainte et
« le temple ont eu part à la désolation; mais ce qui
« me console en ces derniers momens, dans le souve-
« nir funeste de tant de maux, c'est qu'il paroît qu'enfin
« notre Dieu, réconcilié avec nous, veut nous en faire
« trouver le remède. C'est vous, mes enfans, dont

« il a dessein de se servir; et, en vous séparant du
« milieu des coupables, il vous réservoit à être les
« instrumens de ses miséricordes. Si vous vivez donc,
« et si vous respirez, ce n'est pas pour vous, c'est pour
« votre Dieu, c'est pour son peuple que vous vivez.
« Restes précieux de tant de saints opprimés, songez à
« être d'intrépides zélateurs de la sainte loi qu'ils ont
« scellée de leur sang. N'oubliez jamais que son réta-
« blissement est entre vos mains. Vivez, en renouve-
« lant la divine alliance de nos pères, et mourez, en
« combattant pour elle. Je sais qu'une si grande en-
« treprise est au-dessus de toutes vos forces, et qu'à
« en juger selon les règles de la prudence humaine,
« elle doit passer pour téméraire; mais, qui sommes-
« nous pour mesurer les desseins de Dieu à nos foibles
« intelligences, et pour donner des bornes à l'étendue
« de son pouvoir? Je ne vous rappellerai point, pour
« vous encourager, ce que je viens d'exécuter avec
« vous en si peu de temps, et avec si peu de ressources.
« C'en serait cependant assez pour vous faire com-
« prendre que la foiblesse se change en force, quand
« elle est mise en œuvre par le Tout-puissant. Dieu m'a
« fortifié dans l'exécution de ce que nous avons fait
« pour sa gloire; et je meurs content de n'avoir point
« délibéré en faux sage, quand il ne s'agissoit que d'o-
« béir en fidelle. Remontez, mes enfans, jusqu'aux pre-
« miers temps de notre origine; rappelez-vous toute
« notre histoire; souvenez-vous des merveilles que
« nos pères ont opérées, et voyez si la confiance au
« Seigneur a jamais été confondue. Devenus leurs imi-
« tateurs, vous acheterez comme eux une gloire solide,
« et vous vous ferez un nom qui ne périra jamais.
« *Abraham*, notre père, fut mis à de rudes épreuves;
« il sortit victorieux de la tentation; et la constance de
« sa foi lui étant imputée à justice, attira sur lui et sur
« sa famille les bénédictions les plus abondantes. L'in-
« nocent *Joseph* vendu, calomnié, captif, ne put être
« détourné de l'observation des saintes lois, par l'opi-
« niâtreté des plus violentes persécutions, et sa fidélité
« fut enfin couronnée par une espèce de souveraineté

« sur toute l'Egypte. Le brave *Phinées*, de qui nous des-
« cendons et de qui nous avons reçu la qualité de prêtres
« du Seigneur, brûla du zèle ardent de la gloire de Dieu;
« et il en reçut, pour récompense, la promesse infailli-
« ble d'un sacerdoce éternel. L'intrépide *Josué* obéit à
« l'ordre de Dieu, malgré les prévarications d'un peu-
« ple incrédule, dont il étoit environné; et le Tout-
« Puissant le déclare, par son serviteur *Moïse*, chef et
« conducteur d'Israël. Le fidelle *Caleb* soutint dans l'as-
« semblée du peuple un témoignage aussi glorieux à
« Dieu, qu'avantageux à sa nation; et, parmi tant de
« milliers d'hommes qui périrent dans le désert, Dieu
« le réserva à un abondant héritage dans la terre de
« promission. Le vertueux *David* ne put être forcé à la
« vengeance par les plus indignes traitemens; et sa
« clémence lui valut un trône affermi pour toujours
« dans sa famille. L'incomparable *Elie* brûloit d'une
« sainte ardeur pour la défense de la loi; et il mérita
« d'être, tout vivant, enlevé dans le ciel. *Ananias*,
« *Azarie* et *Mizaël*, ces saints jeunes hommes, si cé-
« lèbres dans notre dernière captivité, demeurent
« inébranlables dans la profession de leur foi; et Dieu,
« par un miracle éclatant, les conserve au milieu des
« flammes. *Daniel*, ce prophète divinement éclairé,
« persiste, avec une admirable pureté de cœur, dans
« la pratique du saint culte, jusques dans le sein d'une
« cour idolâtre. On le jette en proie à des lions affamés;
« et les bêtes féroces respectent sa vertu. Poussez plus
« loin cette recherche, mes enfans: examinez en détail
« ce qui s'est passé, de race en race, depuis tant de
« siècles; et vous verrez avec consolation, qu'une
« filiale confiance dans le Seigneur assure de sa constante
« protection, et, s'il le faut même, des prodiges de sa
« droite. Que la puissance de ces hommes orgueilleux,
« que vous avez à combattre, n'abatte point votre cou-
« rage: ce sont des pécheurs et des ennemis de Dieu.
« Leur gloire, plus méprisable que la boue, sera ense-
« velie dans le même tombeau, où leur corps livré à la
« corruption deviendra la pâture des vers. Un impie
« s'élève aujourd'hui jusqu'aux cieux; demain il n'en

« paroîtra pas de vestiges : il retourne dans la pous-
« sière d'où il a été tiré ; et ses ambitieux desseins s'éva-
« nouissent avec lui. Armez-vous, mes enfans, d'une
« invincible fermeté ; c'est pour la défense de notre
« loi que vous allez combattre, et c'est le choix de Dieu
« que vous avez à justifier. Soutenez l'une et l'autre
« avec vigueur : ce sera pour vous une source abon-
« dante de la plus belle gloire. Je compte que vous
« consommerez l'ouvrage que l'Eternel m'a chargé de
« commencer : il ne reste plus à votre père mourant que
« de partager entre vous les différens emplois auxquels
« il vous destine. Le peuple fidelle, qui s'est attaché à
« moi jusqu'à ce jour, autorisera par son consentement
« la distribution que Dieu m'inspire. Vous voyez *Si-
« mon* votre frère : je sais que c'est un homme de bon
« conseil, d'un esprit appliqué, et d'une grande sa-
« gesse ; je vous ordonne de le consulter dans toutes
« vos entreprises, de vous conduire par ses avis ; et je
« veux qu'après ma mort il vous tienne lieu de père.
« Pour *Judas* Machabée, j'ai reconnu dans lui, dès
« sa plus tendre enfance, cette force de corps et cette
« intrépidité de courage qui font les guerriers : je le dé-
« clare général des troupes ; et c'est à lui que je remets
« le commandement des armées. Le peuple de Dieu
« sous ses étendards, ne peut marcher qu'à la victoire.
« Sur-tout, mes enfans, vivez unis, et agissez de con-
« cert. Ne souffrez pas qu'une basse jalousie, qu'une
« criminelle émulation divisent jamais des frères invin-
« cibles, tandis qu'ils seront liés par les mêmes intérêts.
« Attirez près de vous tout ce que la sainte loi compte
« dans Israël de fidelles observateurs. Les bons servi-
« teurs de Dieu seront toujours vos meilleurs soldats.
« Oubliez votre propre gloire, pour songer unique-
« ment à tirer votre peuple de l'oppression. Faites re-
« tomber sur les idolâtres tous les maux qu'ils nous
« ont faits. Qu'Israël triomphe : que les méchans soient
« punis : que Dieu soit vengé ! Approchez, mes enfans,
« et recevez la dernière bénédiction de votre père.
« Dieu m'appelle à lui ; et je quitte volontiers la terre,
« où je laisse à ma place de si vertueux successeurs. »

16. *Attila*, le fléau de son siècle, sur le point de livrer bataille aux Romains, dit à ses troupes : « Braves et in-« vincibles guerriers, ce seroit vous faire injure que « d'entreprendre de vous inspirer du courage et de la « confiance en votre général. Après avoir conquis, sous « mes ordres, une grande partie de l'univers, vous de-« vez savoir qui je suis, et je ne puis oublier qui vous « êtes. Laissons les encouragemens vulgaires à ces géné-« raux mal assurés, qui traînent après eux des ames ti-« mides, accoutumées à dormir dans le sein de la paix. « Votre état naturel, c'est la guerre : votre plus douce « passion, c'est la vengeance. Une bataille est pour vous « un jour de fête : célébrons celle-ci avec joie. Voilà « vos victimes : immolez-les à votre gloire, aux manes « de vos compagnons qu'ils ont égorgés par surprise. « Ici, la bravoure n'a rien à craindre de la ruse et de « l'artifice ; car ces vastes campagnes ne peuvent récéler « aucune embuscade. Tout est ouvert, tout est assuré à « la valeur. Qu'est-ce que cette troupe que vous allez « combattre ? un amas confus de nations foibles, effé-« minées, qui se craignent, qui se détestent les unes les « autres, qui souhaitent mutuellement leur perte, et « qui se déchiroient par la guerre, avant que la crainte « de vos armes les eût réunies et comme resserrées en-« semble. Ils tremblent déjà avant la bataille : c'est la « terreur qui leur a prêté des ailes pour courir à cette « éminence. Ils se repentent de s'être engagés dans ces « plaines ; ils cherchent des lieux élevés pour être hors « de la portée de vos traits, et voudroient pouvoir se « cacher dans les nues. Nous connoissons déjà les Ro-« mains ; je ne crains que la promptitude de leur fuite. « Sans attendre les premiers coups, ils ont coutume de « disparoître devant la poussière que font lever les pieds « de nos chevaux : ne leur laissez pas le temps de se met-« tre en bataille ; jetez-vous sur leurs bataillons, sur leurs « escadrons flottans ; et, sans vous arrêter à poursuivre « sur eux votre victoire, chargez les Alains, les Français, les Wisigots : ce sont là les nerfs de cette armée ; tout le reste tombera avec eux. Songez que votre destin ne « dépend pas de l'ennemi : nuls traits ne pourront

« atteindre celui que Mars réserve pour chanter l'hymne « de la victoire. Celui qui doit mourir trouvera la mort « hors du péril. C'est dans cette carrière que la fortune « a suspendu la couronne due à vos exploits passés. Elle « ne vous a sauvés de tant de batailles, que pour vous « récompenser ici par un triomphe glorieux. C'étoit « pour vous conduire en ces lieux qu'elle ouvroit à vos « ancêtres la route des Palus-Méotides, fermée, incon- « nue durant tant de siècles. Ce champ de bataille étoit « le théâtre de gloire que nous promettoient tant de suc- « cès inouis. Armez-vous d'une noble fureur; abreuvez- « vous de sang ; rassasiez-vous de carnage. Que celui « qui se sentira atteint d'une blessure mortelle, n'expire « qu'après avoir immolé son ennemi. J'irai le premier « à la charge. Meure quiconque refusera de suivre « *Attila* ! »

17. Un capitaine suédois, avec sa compagnie, ne vouloit point obéir, dans une circonstance, aux ordres réitérés du vicomte *de Turenne*. Ce général le fit arrêter, et le condamna à être pendu. Lorsqu'on le conduisoit au supplice, cet officier adressa la parole au vicomte, et lui dit, au nom de sa troupe : « Nous « ne craignons point la mort, de quelque manière « qu'elle se présente à nos yeux ; et mes compagnons « pourroient bien te montrer, ainsi que moi, qu'ils « l'ont affrontée plusieurs fois sans pâlir. Vois ces cica- « trices, et poursuis ton dessein. Mènes-nous où tu « voudras, pourvu qu'il y aille du service de la cou- « ronne dont nous sommes nés sujets. Nous ne sommes « point des mercenaires ; et, si nous avons été à la solde « du roi ton maître, nous l'avons bien servi pour son « argent. Les trente-deux blessures que je te montrerai « sur ma poitrine, en sont une preuve. Je sers depuis « l'âge de dix-sept ans : j'en ai soixante quatre passés ; « et, comme je suis sur le bord de ma fosse, tu ne « peux avancer ma mort que de peu de jours ; mais « prends garde à ne pas déshonorer les tiens, en con- « damnant de braves gens à un supplice infame. » Ce fier discours remplit le général d'admiration. Au même instant, il révoqua son arrêt, combla cet offi- er de caresses, et, par ses bienfaits, le rendit docile.

28. Avant la bataille de Rocroy, le duc d'*Enguien*, voulant encourager ses troupes, leur tint ce discours : « Francais, c'est tout vous dire en un mot, vous voyez « devant vous vos vieux ennemis, ces fiers Espagnols, « qui disputent avec vous, depuis si long-temps, la « gloire et l'empire. Leur furieux général frémit de « se voir arracher une victoire qu'il croyoit sûre, et « obligé d'abandonner le siége d'une place dont la « conquête lui eût ouvert nos plus belles provinces « jusqu'aux portes de Paris. Il vient pour s'en venger, « avec tout l'orgueil de sa nation : opposons-lui toute « la fierté, toute la valeur de la nôtre. Je suis parti « de la cour pour me mettre à votre tête, et j'ai pro- « mis de ne revenir que victorieux. Ne trompez pas « mes espérances. Souvenons-nous, vous et moi, de « la bataille de Cérisoles : imitez vos aïeux, qui triom- « phèrent, et j'imiterai mon prédécesseur, qui les « menoit au combat. Que le surnom d'*Enguien*, que « portoit ce prince du sang de Bourbon, nous soit, à « vous et à moi, de bonne augure ; et que l'ennemi, « qu'il vainquit aux champs de Cérisoles, honore « encore aujourd'hui notre triomphe par sa défaite « dans les plaines de Rocroi (1). » *Voyez* GOUT.

---

## ÉMULATION.

1. UN roi de Lacédémone vouloit détruire une ville rivale de Sparte ; les éphores s'y opposèrent : « Conservez, lui dirent-ils, la pierre sur laquelle s'aiguise le courage de nos jeunes gens. »

2. Deux officiers Romains, nommés *Varénus* et *Pulfio*, se disputoient sans cesse le prix de la bravoure, et chacun vouloit être préféré à son rival. Les

---

(1) On trouvera dans les différens articles qui composent ce Dictionnaire, un très-grand nombre de discours qui peuvent être regardés comme des modèles d'éloquence : nous y renvoyons le lecteur.

Nerviens, peuples des Gaules, attaquoient le camp des Romains. Au plus fort de l'attaque, *Pulsio* défie *Varénus* : « Voici, dit-il, l'occasion de décider nos anciennes querelles ; voyons qui de nous deux fera preuve d'une plus grande valeur. » En même temps il s'élance hors des retranchemens, et va fondre sur un gros d'ennemis qui étoient très-serrés. *Varénus* piqué d'honneur, le suit à peu de distance. *Pulsio* tue d'abord un des Nerviens ; mais bientôt il est enveloppé. *Varénus* court à lui et le dégage ; mais il se trouve, le moment d'après, dans le même péril d'où il vient de tirer son émule, et est, à son tour, dégagé par lui. Ainsi les deux rivaux se dûrent mutuellement la vie, et la gloire de la vaillance demeura encore indécise entre eux.

2. Depuis huit ans, les Messéniens et les Lacédémoniens se faisoient une guerre sanglante. Ils en vinrent aux mains près d'Ithome. *Euphaès*, roi de Messénie, enfonça les bataillons de *Théopompe*, roi de Sparte, avec trop d'ardeur et de précipitation. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels, et tomba presque sans vie. Alors on fit, de part et d'autre, des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le monarque, les autres pour le sauver. *Cléonis* tua huit Spartiates qui l'entraînoient, et, les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit reçu plusieurs blessures, et elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. *Aristomène*, combattant dans la même occasion, et pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles ; et il ne reçut aucune blessure. Le roi délivré par ses fidelles et courageux Messéniens, recueillit ce qui lui restoit de force pour les féliciter de leur victoire. *Aristomène*, après la bataille, rencontra *Cléonis*, qui ne pouvoit, à cause de ses blessures, marcher ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnoient la main. Il le chargea sur ses épaules, sans quitter ses armes, et le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du roi de Messénie et des officiers, il s'éleva parmi les

jours foible jusqu'à l'âge de douze ans ; ce qui fit dire souvent à son père, qu'il ne seroit jamais en état de soutenir les travaux de la guerre. Le jeune héros, pour le forcer à penser différemment, prit à l'âge de dix-huit ans la résolution de passer une nuit, pendant l'hiver, sur le rempart de Sedan. Le chevalier *de Vassignac*, son gouverneur, après l'avoir long-temps cherché, le trouva sur l'affût d'un canon, où il s'étoit endormi. Il s'attachoit beaucoup à la lecture de l'histoire, et sur-tout à celle des grands hommes qui s'étoient distingués par les vertus et par les talens militaires. Il fut frappé du caractère d'*Alexandre-le-Grand*. Le génie de ce conquérant plut au jeune vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces temps où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-Curce, et à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lus. Pendant ces récits, on voyoit son geste s'animer, ses yeux étinceler ; et alors son imagination échauffée forçoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un officier s'avisa un jour de lui dire que l'histoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un roman. Le jeune prince en fut vivement piqué. La duchesse *de Bouillon*, pour se divertir, fit signe à l'officier de continuer à le contredire. La dispute s'échauffa : le héros naissant se mit en colère, quitta brusquement la compagnie, et fit secrètement appeler en duel l'officier, qui accepta la proposition, pour amuser la duchesse *de Bouillon*, charmée de voir dans son fils ces marques d'un courage précoce. Le lendemain, le vicomte sortit de la ville, sous prétexte d'aller à la chasse ; et, étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée. Comme il rêvoit à ce que signifioit cet appareil, la duchesse *de Bouillon* parut avec l'officier, et dit à son fils qu'elle venoit servir de second à celui contre qui il vouloit se battre. Les chasseurs se rassemblèrent ; on servit le déjeûner ; la paix fut faite, et le duel se changea en une partie de chasse.

6. L'orateur *Callistrate* devoit plaider en pleine audience une cause célèbre. Sa grande réputation, et l'im-

ıce du sujet, excitèrent la curiosité des Athéniens, rendirent en foule dans la salle. *Démosthène*, âge ors de seize ans, pressa vivement ses maîtres de r le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût :r à cette fameuse plaidoirie. *Callistrate* fut écouté ıne grande attention ; et ayant eu un succès exinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie, lieu d'une foule de citoyens illustres qui s'em- ient à l'envi de lui prodiguer des éloges flatteurs. pectacle, une vive émulation s'empara du cœur de *sthène* : ces honneurs extraordinaires, accordés au :, firent sur son ame une impression profonde ; s ce moment, enflammé du désir d'imiter et même passer *Callistrate*, il se livra tout entier à l'étude 'oquence, dont les charmes étoient si puissans.
L Rome, on aimoit à récompenser le mérite ; et ›nnoissance publique excitoit le plus vif désir de ritèr. Les actions militaires avoient mille récoms qui ne coûtoient rien à l'état, et qui étoient in- :nt précieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit ıé la gloire, cette idole chérie du peuple romain. :ouronne d'or très-mince, et, le plus souvent, ouronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou :lque herbage plus vil encore, devenoit inestima- rmi les soldats, qui ne connoissoient point de plus décorations que celles de la vertu, ni de plus noble :tion que celle qui venoit des actions glorieuses. :ffet produisoient, dans l'esprit des soldats et des rs, les louanges données à la tête de l'armée par ıéral, après un combat où ils s'étoient distingués manière particulière ! Et ces louanges étoient ıpagnées de monumens glorieux, et de preuves ›les et permanentes de leur mérite, qu'ils laissoient postérité, comme un précieux héritage. C'étoient- ır eux de véritables lettres de noblesse : c'étoient :urs des titres assurés pour monter à des places ques plus avantageuses et plus honorables ; qui ıent accordées qu'au mérite, et non enlevées par la ıe et par la cabale. De simple soldat, on pouvoit, ssant successivement par différens degrés, arriver

jusqu'au consulat. Quelle agréable perspective
un bas-officier, d'envisager dans le lointain les prer
charges de l'état et de l'armée, comme autant
compenses auxquelles il pouvoit aspirer! Mais q
impression l'honneur du triomphe ne devoit-il pa
sur l'ame des généraux! Un particulier voyoit ve
devant de lui le sénat en corps avec tous les ord
l'état. Pour lui, tous les temples fumoient des sac
offerts aux dieux en action de graces de sa victoi
montré en spectacle sur un superbe char, il voyoi
cher devant lui les glorieuses dépouilles qu'il
remportées, et étoit suivi de l'armée victorieuse
faisoit retentir toute la ville de louanges non suspe
justement méritées! Une si auguste cérémonie
bloit élever le triomphateur au-dessus de l'huma

8. Un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont M
*lin*, encore tout jeune, alloit souvent entendre ou
la messe, fut le premier qui aperçut en lui les gr
dispositions qu'il avoit pour les lettres. Il connois
mère du jeune homme, qui étoit, en son genre
femme de mérite. Il lui parla, et lui dit qu'il fall
solument qu'elle le fît étudier. Son inclination le p
bien à l'étude; mais des raisons plus fortes en appa
s'y opposoient toujours. Elle étoit devenue veuve
nulle ressource du côté de la fortune, que la cont
tion du commerce de son mari, qui étoit coutellie
enfans pouvoient seuls l'aider à la soutenir, et e
trouvoit hors d'état de faire pour aucun d'eux les
d'une autre éducation. Le bon religieux, bien lo
se rebuter, continua ses instances; et, le principa
tacle ayant été levé par l'obtention d'une bourse d
lége des Dix-Huit, le sort du jeune *Rollin* fut d
en conséquence: et dès-lors il parut tout autre, n
aux yeux de sa mère. Elle commença par tr
plus d'esprit et de délicatesse dans les marques d
respect et de sa soumission. Elle fut ensuite ser
à ses progrès, qu'on lui annonçoit de toutes par
dont on ne lui parloit qu'avec une sorte d'étonne
et, ce qui ne la flatta pas moins, sans doute, ce f
voir les parens de ses compagnons d'étude, les pl
ti

tingués par leur naissance et par le rang qu'ils tenoient dans le monde, envoyer ou venir eux-mêmes la prier de trouver bon que son fils passât avec eux les jours de congé, et fût associé à leurs plaisirs comme à leurs exercices. A la tête de ces parens illustres, étoit M. *le Pelletier*, le ministre, dont les deux fils aînés avoient trouvé un redoutable concurrent dans ce nouveau venu. Leur père, qui connoissoit mieux qu'un autre les avantages de l'émulation, ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune boursier étoit empereur, ce qui lui arrivoit souvent, il lui envoyoit la même gratification qu'il avoit coutume de donner à ses fils; et ceux-ci l'aimoient, quoique leur rival. Ils l'amenoient chez eux dans leur carrosse : ils le descendoient chez sa mère, quand il y avoit affaire : ils l'y attendoient; et un jour qu'elle remarqua qu'il prenoit sans façon la première place, elle voulut lui en faire une sorte de réprimande, comme une faute essentielle contre la politesse; mais le précepteur répondit humblement que M. *le Pelletier* avoit réglé qu'on se rangeroit dans le carrosse, suivant l'ordre de la classe. *Voyez* AMOUR DE LA GLOIRE.

## ENJOUEMENT.

1. TIMOTHÉE, général athénien, fut invité à souper chez *Platon*. Le repas étoit frugal, mais délicat et bien entendu. Une gaieté douce animoit les convives : on y traita plusieurs points de morale très-intéressans. *Timothée* étoit enchanté. La satisfaction secrète qu'il éprouvoit étoit bien au-dessus de la joie bruyante qui régnoit dans les grands repas qu'il donnoit souvent à ses officiers. Un concert délicieux termina le festin. Le général sortit, plein d'un contentement intérieur qu'il n'avoit jamais senti; le repas frugal qu'il avait fait lui procura un sommeil léger et tranquille. Le matin il se leva frais et joyeux. Le doux sentiment des plaisirs de la veille affectoit encore délicieusement son cœur; et, par hasard, ayant rencontré *Platon* : « Vos repas, lui dit-il,

« ne sont pas seulement agréables pour le moment;
« ils le sont encore pour le lendemain. « *Voyez* GAIÉTÉ, HUMEUR ( *bonne* ) , JOIE.

# ÉQUITÉ.

1. GUSTAVE, roi de Danemarck, avoit un favori, qui lui demanda une place pour un homme incapable de la remplir. Ce monarque se fit informer du présent que l'on vouloit faire au courtisan. Il le fit venir, et lui dit, en lui montrant une somme égale à celle qu'on lui offroit : « Prends cet argent qui ne peut me rendre « pauvre; mais ne me demandes pas une grace qui « me rendroit injuste. »

2. Quelqu'un faisoit une demande injuste à *Henri IV*. « Je suis bien fâché de vous refuser, lui répondit ce « grand prince; mais je n'ai que deux yeux et deux « pieds : en quoi serois-je différent du reste de mes su- « jets, si je perdois le beau privilége de rendre la justice?»

Un coustisan le pressoit de pardonner à son neveu, qui venoit de tuer un homme dans une querelle : « Il « vous sied bien de faire l'oncle, lui dit-il; à moi, de « faire le roi : j'excuse votre demande, excusez mes « refus. »

Un de ses valets-de-pied ayant non-seulement insulté, mais même frappé un paysan dans un retour de chasse, au faubourg Saint-Germain, le paysan cria au secours, et implora la justice du roi. Le bruit en vint aux oreilles du monarque, qui fit approcher le villageois, et s'informa des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Le valet-de-pied fut mis en prison, et condamné aux galères le jour même.

3. Une femme avoit un procès contre un domestique de *Julien l'Apostat*. Cet officier avoit été cassé, et c'étoit peut-être ce qui donnoit à cette femme la hardiesse de l'attaquer. En entrant à l'audience, elle est surprise de le revoir avec la ceinture militaire; et désespérant d'obtenir justice contre un homme qui avoit

eu le crédit de rentrer dans le palais, elle commence à déplorer son malheur. *Julien* l'entend et la rassure : « Faites valoir vos prétentions, lui dit-il, et ne crai- « gnez rien ; il a cette ceinture pour marcher plus « vîte dans les mauvais chemins ; mais il n'a pas le « crédit de vous faire perdre votre procès. »

4. Le connétable *de Montmorency* ayant été disgracié, fut abandonné de tous ses amis. L'amiral *Chabot* fut le seul qui lui resta fidèle. *François I* en fut informé. Il fit venir *Chabot ;* il lui dit qu'il étoit instruit de ses liaisons avec le connétable, et qu'il lui défendoit de les continuer. *Chabot* répondit avec une générosité héroïque, qu'il savoit ce qu'il devoit à son roi, mais qu'il n'ignoroit pas non plus ce qu'il devoit à son ami ; que le connétable étant un bon sujet, qui avoit toujours bien servi l'état, il ne l'abandonneroit jamais. Le roi le menaça de lui faire son procès : « Vous le pouvez, Sire; « je ne demande là-dessus ni délai, ni grace ; ma con- « duite a toujours été telle que je ne crains rien ni pour « ma vie, ni pour mon honneur. » Cette réponse piqua le monarque : il fit arrêter *Chabot*, que l'on conduisit au château de Melun, et le chancelier *Poyet* fut chargé de chercher des commissaires dans divers parlemens pour lui faire son procès. Après bien des détours, on trouva enfin des crimes imaginaires à l'innocent *Chabot*. Il fut condamné à mort ; et le chancelier revint triomphant de Melun, avec la procédure et la condamnation de l'amiral, qu'il présenta au roi. Un prince tel que *François I*, pouvoit agir par humeur, mais il étoit incapable d'une injustice marquée. Il fut indigné à la vue de cette infame procédure, et dit au chancelier, pour toute réponse : « Je n'aurois jamais cru « avoir dans mon royaume tant des juges iniques. » Il fit ensuite revenir l'amiral à la cour, et lui rendit ses bonnes graces.

5. Lorsque l'empereur *Claude-le-Gothique* eut été placé sur le trône des Césars, une femme vint le trouver, et lui représenta qu'il possédoit une terre dont elle avoit été dépouillée contre tout droit et toute raison ; il lui répondit : « Le tort que *Claude* particu-

« lier, vous a fait, lorsqu'il n'étoit point chargé de « veiller à l'observation de lois, *Claude* empereur le « répare ; » et il lui rendit la terre dont elle réclamoit la possession.

6. *Canut*, roi de Danemark, ayant tué un de ses gardes dans l'ivresse, descendit du trône, et demanda d'être jugé comme un particulier, puisqu'il avoit violé les lois qu'il avoit portées lui-même. Mais personne n'osant prononcer contre lui, il se condamna à payer le quadruple de la taxe réglée pour un homicide, sans réserve du quart que la loi lui attribuoit.

7. *François I* étoit à la chasse aux environs de Blois. Il rencontra une femme assez bien mise, accompagnée d'un homme qui pouvoit passer pour son écuyer, et d'un autre domestique. Le roi lui demanda où elle alloit par un temps froid et assez mauvais. On étoit en hiver. Cette femme, qui ne le connoissoit pas, mais qui vit bien à l'air et au maintien de *François*, l'un des plus beaux hommes de son royaume, qu'il ne pouvoit être que d'un rang très-distingué, le salua, et ne fit aucune difficulté de lui rendre compte de son voyage. « Monsieur, lui dit-elle, je vais à Blois « à dessein d'y chercher quelque protection qui puisse « me procurer une entrée au château, et l'occasion « de me jeter aux pieds du roi, pour me plaindre à « sa majesté d'une injustice qu'on m'a faite au parle- « ment de Rouen, d'où je viens. On m'a assuré que « le roi étoit plein de bonté, qu'il a celle d'écouter « facilement ses sujets, et qu'il aime la justice : peut- « être aura-t-il quelque égard à ma triste situation et « à la bonté de ma cause. — Exposez-moi votre « affaire, mademoiselle, lui dit *François*, sans se « faire connoître. J'ai quelque crédit à la cour, et « j'ose même me flatter de vous y rendre quelque « service auprès du roi, si vos plaintes sont fondées. « — Voici, monsieur, répliqua la dame, l'affaire « dont il s'agit. Je suis veuve d'un gentilhomme qui « étoit homme d'armes d'une des compagnies de sa « majesté. Pour être en état d'y faire son service, il « emprunta d'un homme de robe ; et pour sureté du

« prêt et des intérêts, il engagea sa terre, qui faisoit « tout son bien. Mon mari fut tué dans une bataille. « Le créancier, qui s'est emparé de cette terre, a « toujours joui des fruits, et il m'a été impossible de « payer les intérêts, et encore moins le principal. Je « l'ai traduit en justice ; et quoi qu'il soit certain que « les jouissances égalent le principal et les intérêts « de sa créance, je demandois qu'il s'en fît au moins « une compensation ; mais on n'a eu aucun égard à « ma demande, et je viens d'être condamnée, avec « dépens. Mon conseil m'a de plus assuré qu'il n'y « avoit aucun remède à mon affaire, si le roi ne dai- « gne y en apporter lui-même. Si j'ai le malheur de « n'en être pas écoutée, c'en est fait de ma fortune « et de celle de mes enfans, qui sont en grand nom- « bre : nous sommes, eux et moi, réduits à la men- « dicité. Je vous prie, monsieur, puisque vous avez « daigné m'écouter, de vouloir bien me servir de pro- « tecteur. » Le roi, touché du récit de la veuve, lui dit : « Mademoiselle, continuez votre route ; venez « demain matin au château, et demandez le nom « d'un tel. » (Il lui indiqua un nom qu'il imagina), « et ce gentilhomme vous fera parler au roi sur-le- « champ. » Elle remercia, alla à Blois, et le roi rejoignit les courtisans qui l'accompagnoient. Il n'oublia pas ce qu'il avoit promis ; et commanda, en arrivant au château, qu'on l'avertît, s'il se présentoit une demoiselle qui demandât à parler à un tel gentilhomme. La veuve ne manqua pas de paroître le lendemain. Le roi, qui en fut aussitôt averti, la fit introduire dans l'appartement où il étoit, es se faisant connoître : « Je suis, lui dit-il, celui que vous demandez, « assez bien avec le roi, comme vous voyez, pour en « obtenir tout ce que je veux. Qu'on aille chercher « mon chancelier, continua-t-il, qu'on examine les « plaintes de cette demoiselle. Allez, lui dit-il encore, « on vous fera justice. » La veuve, frappée du dernier etonnement, ne put que se jeter aux genoux du monarque, qui la fit relever avec bonté, et voulut qu'on examinât en sa présence l'affaire dont il s'agis-

soit. Le résultat fut un ordre précis au créancier de remettre la terre, en recevant ce qui lui étoit raisonnablement dû, et quant au payement de la dette, le roi le fit faire de ses propres deniers.

8. Un des plus grands seigneurs de France ayant cassé le bras gauche à un sergent, dans le temps qu'il remplissoit les fonctions de son office, *Louis XII* ne l'eut pas plutôt su, qu'il alla lui-même au parlement, portant le même bras en écharpe. La cour surprise de le voir en cet état, et lui ayant demandé quel accident l'obligeoit à porter ainsi le bras : « Un mal qui « exige de prompts remèdes, » répondit-il. Il exposa ensuite ce qui étoit arrivé au sergent, et ajouta: « Puisqu'on fait une pareille violence à ceux qui exé« cutent les ordres de ma justice, que me servira ce « bras qui en porte le glaive que j'ai reçu de Dieu, « aussi-bien que mon sceptre et ma couronne ? » Après avoir parlé de la sorte, ce grand monarque obligea le seigneur coupable de réparer, par une satisfaction proportionnée, le dommage qu'il avoit fait au sergent.

9. Un des valets-de-chambre de *Louis XIV* le prioit, comme il se mettoit au lit, de faire recommander à M. le premier président un procès qu'il avoit contre son beau-père, et lui disoit, en le pressant : « Hélas ! sire, vous n'avez qu'à dire un mot. « Eh ! lui dit le monarque, ce n'est pas de quoi je « suis en peine ; mais dis-moi, si tu étois à la place « de ton beau-père, et que ton beau-père fût à la « tienne, serois-tu bien aise que je disse ce mot ? »

10. Un délateur présentoit au duc de Bourbon, surnommé *le Bon*, un mémoire contenant les fautes commises par plusieurs de ses officiers. « Mon ami, « lui répondit le prince, je vous remercie de votre « zèle : cette liste me servira à me rappeler les servi« ces de ceux dont vous l'avez composée. *Voyez* JUGEMENS, JUSTICE.

# ÉRUDITION.

1. Gorgias le Léontin avoit acquis, par une étude de plus de soixante ans, une érudition si vaste, que sa tête pouvoit passer pour une vivante encyclopédie. Un jour il osa proposer à l'assemblée des jeux olympiques, de répondre à toutes les questions qu'on vouloit lui faire; et quoiqu'il y eût dans cette circonstance une foule de savans capables, sinon de remporter, du moins de disputer long-temps la victoire, le mérite reconnu de *Gorgias* les empêcha de se montrer, et leur silence mit le comble à la gloire de ce philosophe. Pour honorer ses talens, et pour en perpétuer la mémoire, la Grèce entière fit ériger dans le temple de Delphes une statue d'or massive, qui représentoit *Gorgias* un livre à la main.

2. Un travail assidu, de savantes recherches, conduisirent le célèbre *Varron* à un si haut point d'érudition, qu'il devint en quelque sorte l'oracle de son siècle. Les poètes, les historiens, les jurisconsultes, les orateurs, tous consultoient ses lumières, et les plus grands génies de Rome et de l'univers recevoient ses avis, ses leçons avec une docilité d'enfant. Il est vrai qu'il relevoit les avantages de son esprit par une modestie sans bornes, qui rendoit son commerce aimable. Telle étoit l'estime de ses contemporains pour lui, que *Pollion*, de son vivant même, lui fit ériger une statue dans la bibliothèque de Rome.

3. La réputation de *Jean Campège*, Boulonais, s'étoit tellement répandue dans toute l'Italie et les pays voisins, qu'on venoit de toutes parts le consulter sur les points de doctrine les plus difficiles. Il répondoit à tout : quelle que fût la matière sur laquelle on l'interrogeât, il donnoit des réponses lumineuses, et l'on sortoit satisfait de son *musæum*. Les études étoient tombées dans la ville de Padoue; on voulut les remettre en vigueur : on délibéra sur le choix d'un maître : les avis

ne furent point partagés ; le suffrage unanime déclara Jean *Campège*, restaurateur des belles-lettres, et l'on choisit une députation pour supplier ce savant de vouloir bien agréer la place que lui offroit une des premières cités de l'Italie. Il se rendit donc à Padoue ; et quand il fut près d'entrer dans cette ville, on vit tout le peuple sortir en foule à sa rencontre, le combler de bénédictions, remplir l'air d'acclamations flatteuses, et le conduire comme en triomphe dans la maison qu'on lui avoit préparée. Jamais le savoir n'avoit été si bien honoré, et jamais savant n'avoit tant mérité de l'être.

4. Ceux qui ne voient les mathématiques que de loin, c'est-à-dire, qui n'en ont pas de connoissance, peuvent s'imaginer qu'un géomètre, un mécanicien, un astronome, ne sont que le même mathématicien. C'est ainsi à peu près qu'un Italien, un Français et un Allemand passeroient à la Chine pour compatriotes. Mais quand on est plus instruit, et qu'on y regarde de plus près, on sait qu'il faut ordinairement un homme entier pour embrasser une seule partie des mathématiques dans toute son étendue, et qu'il n'y a que des hommes rares et d'une extrême vigueur de génie qui puissent les embrasser toutes à un certain point. Le génie même, quel qu'il fût, n'y suffiroit pas sans un travail assidu et opiniâtre. Le célèbre M. *de la Hire*, joignit les deux, et par là devint un mathématicien universel. Il ne se bornoit pas encore là : toute la physique étoit de son ressort, et même la physique expérimentale, science devenue si vaste. De plus, il avoit une grande connoissance du détail des arts, pays très-étendu, et très-peu fréquenté. Il étoit encore excellent dessinateur et habile peintre en paysage. Un roi d'Arménie demandoit à *Néron* un acteur parfait et propre à toutes sortes de personnages, pour avoir, disoit-il, en lui seul une troupe entière. On eût pu de même avoir en M. *de la Hire* seul une académie entière des sciences. *Voyez* AMOUR DES SCIENCES, ETUDE, SAVOIR.

# ESPÉRANCE.

1. Le saint homme *Job*, accablé de mille maux, insulté par sa propre femme, privé de tous ses enfans, dépouillé de tous ses biens, frappé d'ulcères dans tout son corps, outragé, calomnié par ses meilleurs amis, se soutenoit dans cet état affreux par une espérance héroïque. « Pourquoi me découragerois-je, s'écrioit-il? pourquoi « m'abandonnerois-je au désespoir ? Non, quand le « Tout-Puissant m'arracheroit la vie, j'espérerois en « sa bonté, je confesserois mes crimes en sa présence, « et lui-même seroit mon sauveur. Je sais, ajoutoit-il, « je sais que mon rédempteur est vivant; je sais que je « ressusciterai de la terre au dernier jour; que je serai « revêtu de nouveau de cette chair; que je verrai mon « Dieu, que je le verrai de mes propres yeux, que je « le contemplerai. Douce et sainte espérance! tu reposeras toujours dans mon cœur. »

2. *Tobie* le père ayant perdu la vue, ses parens et ses alliés se railloient de sa manière de vivre, et lui disoient : « Où est donc cette espérance qui vous portoit « à faire tant d'aumônes, à exposer vos jours pour ense- « velir les morts? — Taisez-vous, aveugles, leur répon- « dit ce saint patriarche; ne souillez point votre bouche « par ces horribles blasphêmes : ne sommes-nous pas « enfans des saints, et n'attendons-nous pas du Tout- « Puissant cette vie pleine de bonheur qu'il doit donner « à ceux qui espèrent en lui, et qui ne violent jamais « la fidélité qu'ils lui ont promise? »

3. *Alexandre-le-Grand*, sur le point de partir pour sa célèbre expédition d'Asie, distribua presque toutes ses richesses entre ses capitaines et ses soldats. « Que vous « reste-t-il donc, seigneur, lui dit alors *Perdiccas*? « — L'espérance, répondit-il. — Elle nous sera com- « mune avec avec vous, lui répliqua *Perdiccas* : » sur-le-champ il lui rendit son présent.

# ESPRIT.

1. MADAME la Dauphine, *Marie-Anne-Victoire* de Bavière, passoit pour avoir infiniment d'esprit. *Louis XIV* lui disoit un jour : « Vous ne m'aviez pas appris, « madame, que vous aviez une sœur qui étoit très- « belle. » Il parloit de madame la grande-duchesse de Toscane. « Il est vrai, sire, répondit la princesse, « j'ai une sœur qui a pris toute la beauté de ma fa- « mille, mais j'en ai eu tout le bonheur. »

2. Pendant l'absence de *Philippe*, des ambassadeurs du roi de Perse étant arrivés à la cour de Macédoine, *Alexandre-le-Grand*, encore jeune, les reçut avec tant d'honnêteté et de politesse, et leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés. Mais ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit et le jugement qu'il fit paroître dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puéril, ni qui ressentît son âge ; il ne les interrogea ni sur ces jardins suspendus en l'air qui étoient si vantés, ni sur ces richesses, ce superbe palais, ce faste énorme du roi de Perse, dont on parloit par toute la Grèce. Il leur demanda quel chemin il falloit tenir pour arriver dans la haute Asie ; quelle étoit la distance des lieux ; en quoi consistoit la force et la puissance du roi de Perse ; quelle place le roi prenoit dans une bataille ; comment il se conduisoit à l'égard de ses ennemis, et comment il gouvernoit ses peuples ? Ces ambassadeurs ne se lassoient point de l'admirer ; et sentant dès-lors ce qu'il pourroit devenir un jour, ils marquèrent en un mot la différence qu'ils mettoient entre *Alexandre* et *Artaxerxès*, en se disant les uns aux autres : « Ce jeune prince est grand, le nôtre est riche. »

3. Du temps d'un certain ministre, cinq beaux-esprits qui passoient pour être bons amis, avoient soupé ensemble. Dans la chaleur du repas, après avoir renvoyé les valets, ils parlèrent en liberté des affaires du temps ;

et l'un des cinq fit sur-le-champ un couplet fort sanglant sur le ministre. Le lendemain, à neuf heures du matin, le ministre envoie dire à l'auteur du couplet qu'il vînt lui parler. Il fut surpris de ce message. Il n'avoit avec le ministre aucune relation. Il étoit Gascon, et libre d'affaires. Il ne songea à rien moins qu'à sa chanson. Il va chez le ministre : « Monsieur, lui dit-il, dès qu'il « le tint dans son cabinet, que vous ai-je fait ? — Vous, « monseigneur, répondit le Gascon ? ni bien ni mal. « Eh bien ! si je ne vous ai point fait de mal, pourquoi « voulez-vous m'en faire ? — Moi, monseigneur ! — « Tenez, connoissez-vous cet écrit ? n'êtes-vous point « l'auteur de ce couplet charitable ? — Ciel ! que vois-je ? « Quelle trahison ! Cependant, monseigneur, souffrez « que je vous dise que ce couplet vous justifie. Si vous « êtes toujours aussi bien servi en espions, il ne vous « sera pas difficile de soutenir la réputation de grand « ministre. — Mais pourquoi me déchirer ainsi ? parlez ? « pourquoi ? — Pourquoi ? monseigneur, pourquoi ? « Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai cru être avec « quatre de mes amis, et je vois que tout au moins « un des quatre est un traître. — Laissons-là le traître « et la trahison ; il n'est question que de vous et de « votre mauvais esprit. Pourquoi me déchirez-vous ? « — Monseigneur, que vous répondre ? C'est la mode « de faire des chansons contre vous. Les Français ai« ment la mode, et je suis Français. — Allez, mon« sieur ; votre esprit qui vous tire d'affaire ; allez en « paix, et ne péchez plus. — Monseigneur, votre ab« solution me corrige. Ou je n'irai plus au Parnasse, « ou j'irai vous y chanter sur un ton bien différent. « — Je vous le conseille. — Ah ! monseigneur, je vais « dans le moment profiter de l'avis. » Il alla faire à la gloire du ministre un fort joli ouvrage, qu'il vint lui présenter dès le lendemain à la même heure. Il en eut une pension, et fut toujours bien traité.

4. Les comédiens français voulant empêcher ceux de la comédie italienne de parler français, le roi voulut juger ce différent. La troupe des Français députa le célèbre *Baron* ; et celle des Italiens, le fameux

*Dominique*, connu sous le nom d'*Arlequin*. *Baron* parla le premier; et ayant fini son discours, *Arlequin*, après quelques pantomimes de caractère, demanda à sa majesté comment elle souhaitoit qu'il parlât? Le roi, ne pensant point à l'équivoque d'*Arlequin*, lui dit: « Parles comme tu voudras. — Oh! cela étant, sire, ré« pondit *Dominique*, je n'en veux pas davantage: ma « cause est gagnée. » *Louis XIV* riant de la surprise, dit: « La parole m'est échappée; je ne veux point la retirer: « ainsi les Italiens continueront de parler français. »

5. Un officier gascon, demandant au ministre de la guerre ses appointemens, lui représenta qu'il étoit en danger de mourir de faim. Le ministre lui voyant un visage plein et vermeil, lui répondit que son visage le démentoit. « Ne vous y méprenez pas, monsei« gneur, lui dit le Gascon, ce visage n'est pas à moi; « je le dois à mon hôtesse, qui me fait crédit depuis « long-temps. » Cette repartie ingénieuse lui valut dans le moment une avance considérable.

6. M. *Dufresny* vouloit obtenir du duc d'Orléans, régent de France, une gratification. Une foule de gens en demandoit; et, pour avoir la préférence, il falloit s'y prendre avec esprit auprès d'un prince qui en avoit beaucoup. Il lui présenta un placet: « Pour votre « gloire, monseigneur, il faut laisser *Dufresny* dans « son extrême pauvreté, afin qu'il reste au moins un « seul homme dans une situation qui fasse souvenir « que tout le royaume étoit aussi pauvre que *Du*« *fresny*, avant que vous y eussiez mis la main. » Par ce tour ingénieux et flatteur, il obtint plus qu'il ne demandoit. *Voyez* ADRESSE D'ESPRIT, JUSTESSE.

## ESTIME.

1. ESCHINE désiroit d'être reçu au nombre des disciples de *Socrate*; mais voyant qu'ils lui faisoient de riches présens, il craignoit d'être rebuté à cause de son extrême indigence. « O le plus sage des Grecs!

à ce philosophe, je ne puis rien vous offrir
moi-même, et tout ce que je suis; daignez
ter avec bonté ce foible présent, si toutefois
rite ce nom. — Vous vous estimez donc bien
lui dit *Socrate!* Vous comptez donc pour rien
ésent que vous me faites de vous-même? En-
et je m'efforcerai de vous rendre estimable à
ropres yeux.»
près la célèbre bataille de Platée, un des pre-
itoyens d'Egine, ville de la Grèce, vint exhor-
*sanias*, roi de Lacédémone, à venger l'affront
*rdonius* et *Xerxès* avoient fait à *Léonidas*,
corps mort avoit été attaché par leur ordre à
ence, et le pressa de traiter de la même sorte
du général persan. Pour l'y porter plus for-
, il ajoutoit que satisfaire ainsi aux manes de
i avoient été tués aux Thermopyles, c'étoit un
sûr d'immortaliser son nom parmi tous les
et pendant la durée de tous les siècles. « Por-
leurs vos lâches conseils, lui répliqua *Pausa-
s*. Il faut que vous vous entendiez bien mal en
gloire, de penser que j'en doive acquérir beau-
, en me rendant semblable aux Barbares. S'il
gir ainsi pour plaire à ceux d'Egine, j'aime
me conserver l'estime des Lacédémoniens,
qui l'on ne met point en comparaison le bas et
e plaisir de la vengeance, avec celui de montrer
clémence et de la modération à l'égard de nos
nis, et sur-tout après la mort. Pour ce qui re-
les manes des Spartiates, ils sont suffisamment
és par la mort de tant de milliers de Perses qui
lemeurés sur la place dans le dernier combat.»
amour du bien public étoit le grand mobile de
es actions du célèbre *Aristide*. On admiroit en
d homme la constance et la fermeté dans les
mens imprévus auxquels sont exposés ceux qui
nt du gouvernement, ne se laissant ni élever
honneurs qu'on lui rendoit, ni abattre par les
et les refus qu'il avoit quelquefois à essuyer.
e générale qu'on faisoit de la droiture de ses

intentions, de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'état, et de la sincérité de sa vertu, parut un jour où l'on jouoit une pièce du poète *Eschyle*. L'acteur ayant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'*Amphiaraüs*, « Il « est moins jaloux de paroître homme de bien et juste, « que de l'être en effet, » tout le monde jeta les yeux sur lui, et lui en fit l'application.

4. *Timoléon*, après avoir rendu la liberté à Syracuse, avoit fixé son séjour dans cette ville. Parvenu à une extrême vieillesse, il perdit entièrement l'usage de la vue. Cette infirmité ne diminua rien du respect et de l'estime qu'on avoit pour ce grand homme. Lorsque dans les assemblées publiques il survenoit quelques affaires difficiles et épineuses, les Syracusains lui envoyoient un char à deux chevaux, le priant de venir leur dire son avis. Il traversoit la place, se rendoit au théâtre, et, monté sur ce char où triomphoit la sublime vertu, il étoit introduit dans l'assemblée. A son arrivée, tout le peuple se levoit, le saluoit, et le bénissoit d'une voix unanime. *Timoléon* saluoit à son tour les assistans d'un air doux et affable; et, après avoir donné quelque temps à ce torrent d'acclamations et d'éloges, il entendoit l'affaire dont il étoit question, en disoit son avis, qui toujours étoit suivi religieusement. Ses domestiques le ramenoient ensuite au travers du théâtre; et ses concitoyens, après l'avoir reconduit avec les mêmes applaudissemens, expédioient les autres affaires qui ne demandoient point sa présence. Venoit-il quelques étrangers à Syracuse, on les conduisoit à la maison du père de la patrie, afin qu'ils vissent le bienfaiteur et le libérateur de la plus grande ville de la Sicile. L'estime publique lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de ses obsèques; mais le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit d'honorer sa mémoire. Il fut ordonné qu'à l'avenir, toutes les années, le jour de son décès, on célébreroit en son honneur des jeux solennels, et qu'on feroit des courses de chevaux. Ce qu'il y eut de plus flatteur pour la mémoire de ce héros, fut le décret par lequel le peuple

e Syracuse arrêta que toutes les fois que la Sicile eroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un général à Corinthe.

5. L'immortel *Newton* a eu le bonheur singulier de jouir, pendant sa vie, de tout ce qu'il désiroit; bien différent de *Descartes*, qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglais n'en honorent pas moins les grands talens, pour être nés chez eux. Loin de chercher à les rabaisser par des critiques injurieuses; loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils concourent à les élever; et cette grande liberté, qui les divise sur les points les plus importans, ne les empêche pas de se réunir sur l'estime due au véritable mérite. Ils sentent tous combien la gloire de l'esprit doit être précieuse à un état, et ce qui peut la procurer à leur patrie leur devient infiniment cher. Tous les savans d'un pays qui en produit tant, mirent *Newton* à leur tête, et par une espèce d'acclamation unanime, ils le reconnurent pour chef et pour maître. Un rebelle n'eût osé s'élever; on n'eût pas même souffert un médiocre admirateur. Sa philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la société royale, et dans tous les excellens ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déjà consacrée par le respect d'une longue suite de siècles. Enfin il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs : il a vu son apothéose. La reine *Anne* le fit chevalier : titre d'honneur, qui marque du moins que son nom étoit allé jusqu'au trône, où les noms les plus illustres en ce genre ne parviennent pas toujours. Il fut plus connu que jamais à la cour, sous le roi *George*. La princesse de *Galles*, depuis, reine d'Angleterre, l'entretenoit, le consultoit souvent, et ne pouvoit être satisfaite que par lui. Elle disoit souvent publiquement qu'elle se tenoit heureuse de vivre de son temps et de le connoître. Quand il eut rendu l'esprit, son corps fut exposé sur un lit de parade dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, et quelquefois les têtes couronnées. On l'inhuma dans l'abbaye de Westminster, le poêle étant

soutenu par milord, grand chancelier, par les ducs *de Montrose* et *de Roxburgh*, et par les comtes *de Pembrocke*, *de Sussex* et *de Maclesfield*. Ces six pairs d'Angleterre, qui firent cette fonction solennelle, font assez juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la pompe funèbre. L'évêque de Rochester fit le service, accompagné de tout le clergé de l'église. Le corps fut enterré près de l'entrée du chœur. Il faudroit presque remonter chez les anciens Grecs, si l'on vouloit trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le savoir. La famille de M. *Newton* imita encore la Grèce de plus près par un monument qu'elle lui fit élever, et auquel elle employa une somme considérable. Le doyen et le chapitre de Westminster permirent qu'on le construisît dans l'enceinte de l'abbaye, distinction souvent refusée à la plus haute noblesse. En un mot, la patrie et la famille de ce grand homme firent éclater pour lui la même reconnoissance que s'il les avoit choisies.

---

## ETUDE.

1. ANAXAGORE, pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, et d'y sacrifier quelques heures de son temps : « Oh! mes amis, leur répondit-il, vous me de- « mandez l'impossible. Comment partager mon temps « entre mes affaires et mes études, moi qui préfère « une goutte de sagesse à des tonnes de richesses? »

2. *Cléanthe*, fameux philosophe stoïcien, ne dut qu'à son courage et à son industrieuse application la vaste érudition et la haute sagesse qui l'illustrèrent. Il fut d'abord athlète : mais dans un voyage qu'il fit à Athènes, il se mit au nombre des disciples de *Zénon*, et s'adonna tout entier à l'étude. Afin de pouvoir consacrer le jour sans inquiétude à ce noble et utile loisir, il gagnoit sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit. Sa pauvreté ne lui permettant pas d'avoir du papier, il écrivoit sur une tuile ou sur un os.

3. Le savant M. *Varignon*, dont la constitution étoit robuste, au moins dans sa jeunesse, passoit les journées entières au travail; nul divertissement, nulle récréation, tout au plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les plus beaux jours. Il racontoit lui-même que, travaillant après souper selon sa coutume, il étoit souvent surpris par des cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, et qu'il étoit ravi de se pouvoir dire que ce n'étoit pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne quittoit ses méditations ni avec la tristesse que les matières pouvoient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur de l'application : il en sortoit gai et vif, encore plein des plaisirs qu'il avoit éprouvés, impatient de recommencer. Il rioit volontiers en parlant de géométrie; et, à le voir, on eût cru qu'il la falloit étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la sienne : sa vie étoit une possession perpétuelle et parfaitement paisible de ce qu'il aimoit uniquement.

4. L'esprit d'*Eustachio Manfredi*, savant Italien, fut toujours au-dessus de son âge. Il composa des vers dès qu'il put savoir ce que c'étoit que des vers : il n'en eut pas moins d'ardeur ou d'intelligence pour la philosophie. Il formoit même, dans la maison paternelle, de petites assemblées de jeunes philosophes ses camarades; ils repassoient ce qu'on leur avoit enseigné dans leurs colléges, s'y affermissoient, et quelquefois l'approfondissoient davantage. Il avoit pris naturellement assez d'empire sur eux pour leur persuader de prolonger ainsi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices l'habitude de bien mettre au jour ses pensées, et de les tourner selon le besoin de ceux à qui l'on parle. Cette académie d'enfans, animée par le chef et par le succès, devint en peu de temps une académie d'hommes, qui, des premières connoissances générales, s'élevèrent jusqu'à l'anatomie, jusqu'à l'optique, et enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indispensable et agréable nécessité de la physique expérimentale. C'est de cette origine qu'est venue l'académie des sciences de

Bologne, qui se tient présentement dans le palais de l'Institut : elle a pris naissance dans le même lieu que M. *Manfredi*, et elle la lui doit.

5. Toutes les journées du savant M. *de la Hire* étoient d'un bout à l'autre occupées à l'étude, et ses nuits très-souvent interrompues par les observations astronomiques. Nul divertissement, que celui de changer de travail. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'observatoire, à l'académie des sciences, à celle d'architecture, au collége royal, dont il étoit aussi professeur. Peu de gens peuvent comprendre la félicité d'un solitaire qui l'est par un choix tous les jours renouvelé. Il a eu le bonheur que l'âge et le travail ne l'ont point miné lentement, et ne lui ont point fait une longue et languissante vieillesse. Quoique fort chargé d'années, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins assez pour ne pouvoir plus aller aux académies : quant à son esprit, il n'a jamais vieilli.

6. Jamais peut-être on ne se livra à l'étude avec plus d'application que *Démosthène*. Pour être plus éloigné du bruit, et moins sujet aux distractions, ce grand orateur se fit faire un cabinet souterrain, dans lequel il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est-là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces admirables harangues, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. « On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas coûté tant de « peine. » Il se levoit extrêmement matin ; et il avoit coutume de dire qu'il étoit au désespoir, quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de *Thucydide*, afin de se rendre plus familier le style vif et concis de cet écrivain célèbre.

7. C'est par l'étude que *Périclès* parvint à ce haut degré de mérite, qui le rendit, pour ainsi dire, le souverain d'Athènes ; et l'application de ce grand homme à tout ce qui pouvoit former le cœur et

l'esprit, fut, en quelque sorte, le degré qui l'éleva à la puissance suprême. Il eut pour maîtres les plus savans hommes de son temps, et sur-tout *Anaxagore* de Clazomène, surnommé l'*Intelligence*, parce qu'il prouva le premier l'existence d'un Être souverainement sage, dont la providence gouverne l'univers. Il instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, qui enseigne le mécanisme du monde, et qui, chez les anciens, en démontroit encore la cause intelligente. Cette étude lui donna une force et une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires, et des vaines observances généralement établies de son temps, qui, dans les affaires de l'Etat et dans les entreprises de la guerre, rompoient souvent les mesures les plus sages et les plus indispensables, ou les faisoient échouer par de scrupuleux délais autorisés et couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoient des songes et des augures; tantôt d'effrayans phénomènes, comme des éclipses de soleil ou de lune; d'autrefois, des présages et des pressentimens, mille extravagances enfin, imaginées par l'ignorance timide, ou par la superstition crédule. La connoissance de la nature inspira à *Périclès* une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, et d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre de la bonté du Créateur de l'univers. Cependant quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philosophe, mais il s'y appliqua en politique; et il sut, chose fort difficile! se prescrire des bornes dans la carrière des sciences.

8. M. *Ravingthon*, célèbre Anglais, avoit vécu cinquante-deux ans, dont il avoit employé plus de vingt-cinq à l'étude. Son assiduité au travail étoit si constante, qu'elle sembloit promettre des fruits considérables. Sa délicatesse étoit si extraordinaire, qu'il ne laissoit rien passer sans critique; et plus sévère encore pour lui-même que pour autrui, il se ménageoit si peu, qu'on ne devoit rien attendre de médiocre et de négligé de sa plume. A la vérité, cette rigueur de goût lui faisoit déchirer fort souvent le soir ce qu'il avoit composé

pendant le jour. Mais les années d'un homme d'
étant plus longues que celles du commun des hom
parce qu'il en met à profit tous les momens,
doutoit pas que tôt ou tard le public ne recuei
fruits d'une si longue application. Ses amis lu
quoient quelquefois cette espérance : il répond
destement. Enfin, sentant défaillir ses forces,
jours avant sa mort il fit appeler ceux qui devoie
les dépositaires de ses dernières volontés, et l
clara l'ordre qu'il vouloit mettre dans son he
Comme il ne parloit point de ses papiers ni de ses
on lui demanda s'il en avoit déjà disposé : « Non
« mais chaque chose aura son tour. » Deux jours
sèrent encore. Le troisième, qui fut celui de sa
il se fit apporter, en présence des mêmes amis
manuscrits fort épais qu'il prit entre ses mains,
regarda quelque temps avec tendresse. A la fin
pant le silence par un profond soupir : « Voilà
« dit-il, les meilleurs amis que j'aie eus au mon
« moins si le nom d'ami convient à ce qui nous a
« le plus de plaisir, à ce qui nous a tenu la compag
« plus fidelle. J'ai trouvé de la douceur à les faire,
« douceur à les perfectionner, de la douceur à les
« j'en trouve encore à les voir. Ils ne s'est point pass
« jour, depuis plus de vingt ans, que je n'y aie cha
« ou ajouté quelque chose. Je ne veux point que
« qui m'a coûté si cher passe en d'autres mains que
« miennes : qu'on m'apporte du feu. » Ses amis, surp
de son dessein, balançoient à le satisfaire. Il leur tém
gna fort amèrement que ce refus l'offensoit. « Qu
« reprit-il, vous m'ôterez le droit de disposer de m
« ouvrage? Vous me refusez la seule consolation
« je demande en mourant? Apprenez que si la jus
« m'oblige de laisser mon héritage à ceux qui me s
« vivent, parce que je l'ai reçu de ceux qui m'ont p
« cédé, elle me permet d'emporter, ou de faire p
« avec moi ce qui n'a de lien ni de relation avec
« sonne, enfin ce qui ne doit son être et sa naiss
« qu'à moi. J'en suis le maître absolu, comme l
« l'est de ma fortune, et le Ciel de ma vie. Ma vol

« s'exécutera, ou je me plaindrai jusqu'au dernier sou-
« pir de la violence qu'on me fait. » En prononçant ces paroles avec beaucoup d'agitation, il serroit ses livres entre ses bras, sans vouloir permettre qu'on en lût même les titres, et il protesta que rien n'étoit capable de lui faire changer de résolution. La crainte d'avancer sa mort, qui ne paroissoit pourtant guère éloignée, l'emporta sur le regret qu'on avoit de lui obéir. Les trois manuscrits furent dévorés par les flammes, et M. *Ravingthon* mourut content quelques heures après.

9. Bien des gens s'imaginent que les travaux de l'étude sont incompatibles avec la foiblesse de l'âge tendre; et si quelque enfant se rend célèbre par des talens acquis dans ses premières années, on le regarde comme un de ces phénomènes que la nature se plaît quelquefois à produire pour manifester ses richesses. Cependant ces prodiges ne sont pas si rares qu'on le pense; et pour détruire le préjugé, il suffit de présenter aux lecteurs un précis de l'histoire de ceux qui se sont fait un nom par les productions de leur esprit, avant l'âge de vingt ans; ce sont, pour ainsi dire, des exemples domestiques que nous offrons à la jeunesse : puissent-ils piquer son émulation !

*Eupolis*, poète de l'ancienne comédie, vivoit à Athènes, du temps d'*Artaxerxès-Longuemain*. Avant l'âge de dix-sept ans, il avoit déjà composé dix-sept comédies, qui furent toutes représentées sur le théâtre avec l'applaudissement des Athénieus, ses compatriotes. *Suidas* ajoute qu'il y en eut sept qui remportèrent le prix destiné aux meilleurs ouvrages.

Le célèbre *Hortensius*, gendre de *Catulus*, n'avoit pas encore dix-huit ans, lorsqu'il acquit la réputation d'excellent orateur. *Cicéron* fait dire à *Crassus* qu'il le jugeoit tel dès-lors; et qu'il en avoit déjà fait le même jugement, lorsqu'étant consul il lui entendit plaider la cause de la province d'Afrique contre les préteurs, et depuis encore celle du roi de Bithynie. Que ce n'étoit ni flatter *Catulus*, ni favoriser *Hortensius*, que de reconnoître qu'il avoit perfectionné les dons de la nature par l'étude la plus variée et l'exercice le plus assidu.

*Cicéron* n'avoit pas plus de douze ou treize ans, lorsqu'il composa un Traité de l'art de parler, *De ratione dicendi*, qu'il divisa même en deux livres, où il avoit tâché de réduire en méthode l'invention qui fait la principale partie de l'art oratoire. Dans la suite il retoucha cet ouvrage, le refondit, et en forma les trois dialogues de l'Orateur.

*Coccéius Nerva* expliqua publiquement le droit à l'âge de dix-sept ans, et répondoit déjà aux consultations les plus épineuses.

*Pline* le jeune n'avoit que seize ans, lorsqu'il composa une tragédie grecque, qui fut suivie bientôt après de plusieurs élégies, et d'un grand nombre d'épigrammes, qui furent applaudies de tous les bons connoisseurs.

Dès sa première enfance, *Origène* fut un grand homme, dit S. *Jérôme*. A l'âge de dix-sept ans, il ouvrit une école publique de grammaire et d'humanités dans la ville d'Alexandrie; et, quelques mois après, l'évêque *Démétrius*, instruit de son rare mérite et de sa profonde érudition sur l'Ecriture-Sainte, le chargea des instructions chrétiennes de la ville, en qualité de théologal et de professeur des lettre saintes.

Michel *Vérin* donna au public, à l'âge de quinze ans, des *Distiques moraux*, en latin, qui lui acquirent une grande réputation, et qui ont été traduits en presque toutes les langues.

Ange *Politien*, l'un des plus doctes et des plus polis écrivains du quinzième siècle, composa, dans les premières années de son adolescence, un poëme latin sur le tournoi de *Julien* de Médicis; ouvrage qui lui fit donner place parmi les plus grands poètes. Quelque temps après, le prince qu'il avoit célébré dans ses vers, ayant été assassiné dans la conjuration de Pazzi, *Politien* publia une relation historique de cet événement; elle parut si belle aux doctes de son temps, qu'ils la jugèrent digne des honneurs que l'on rend aux ouvrages des bons siècles.

Hermolaüs *Barbaro* avoit lu et étudié, à l'âge de dix-huit ans, tous les livres qui étoient sortis de des-

sous la presse, et une multitude de manuscrits; de sorte qu'avec de si bons secours, il se rendit auteur dès la même année.

Everard *Second*, à l'âge de douze ans, commença à donner au public les poésies que nous avons de lui. La délicatesse, l'élégance et les autres beautés que l'on trouve dans les productions heureuses de ce savant précoce, ont fait tant d'honneur aux Hollandais, qu'on peut dire que c'est au jeune *Second* qu'ils sont redevables de l'anéantissement du proverbe de *Martial*, dont le sens est, qu'avoir l'oreille batave, n'est autre chose qu'être grossier, et n'avoir ni discernement ni délicatesse.

A l'âge de quatorze ans, Nicolas *Bourbon* fit un poëme de la Forge, *Ferraria*, pour faire honneur à la profession de son père, maître de forges aux environs de Langres.

Constanzo *Felice*, natif du bourg de Durance, dans la Marche-d'Ancône, fit paroître, avant l'âge de dix-huit ans, divers ouvrages d'érudition romaine, parmi lesquels on remarque, 1.° l'histoire de la conjuration de Catilina; 2.° deux livres de l'histoire de Cicéron, le premier sur son bannissement, le second sur son retour.

Avant l'âge de dix-huit ans, *Mélanchton* enseigna publiquement dans l'université de Tubingue, dont il étoit docteur; et, à ses heures perdues, il s'amusoit à corriger les épreuves des livres, et les ouvrages qui sortoient de l'imprimerie de cette ville. C'est à ses soins qu'on est redevable du Naucler, qu'il fit paroître à dix-neuf ans.

Etienne *de la Boëtie*, conseiller célèbre du parlement de Bordeaux, composa, à l'âge de seize ans, le traité de *la Servitude volontaire*, dont *Montaigne*, son ami, fait un pompeux éloge.

Jacques *Grévin*, l'un des plus beaux esprits du seizième siècle, n'avoit que treize ou quatorze ans, lorsqu'il donna au public une tragédie intitulée *César*, et deux comédies françaises, *la Trésorière* et *les Esbahis*, qui firent l'étonnement de Paris, lorsqu'on en eut

connu l'auteur. Ces trois pièces furent suivies assez immédiatement de pastorales, d'hymnes sur les mariages des princes et princesses de son temps, de sonnets, de chansons, odes, villanelles et autres pièces de poésies latines. Enfin il couronna son adolescence par la traduction des Œuvres de Nicandre en vers français ; traduction qui ne le cède point à l'original grec, au jugement de M. *de Thou.*

Jérôme *de la Rovère*, qui fut cardinal et archevêque de Turin, fit imprimer à Pavie, en 1540, un recueil de ses poésies; et tout le monde fut étonné qu'à l'âge de dix ans qu'il avoit alors, il eût pu joindre dans ses productions une érudition profonde, à cette heureuse facilité qu'on n'acquiert ordinairement que par un long exercice.

Janus *Douza*, ou Jean *Vander Doës*, se montra poète, philosophe et mathématicien, dès l'âge de douze ans. A seize ans, il donna au public de savans commentaires sur les comédies de Plaute ; et à dix-neuf ans, il publia son traité *des choses célestes*, sa dissertation de l'*Ombre*, et des commentaires sur Catulle, Tibulle et Properce.

Joseph *Scaliger* composa, à l'âge de seize ans, une tragédie d'Œdipe, dans laquelle il fit entrer tous les ornemens de la poésie, et une justesse d'expression dont peu d'auteurs étoient alors capables.

Jean *Argali* n'étoit âgé que de dix-sept ans, lorsqu'il mit au jour son poëme intitulé l'*Endymion*, qu'il divisa en douze chants, et qu'il dédia au prince Philippe *Colonne.*

Jean *Mursius* se distingua dès sa plus tendre enfance par ses progrès dans les sciences, dans les langues, et dans l'étude de l'histoire ancienne. A douze ans, il composa des oraisons et des harangues qui furent admirées de tous les connoisseurs. A treize, il donna une collection de vers grecs, fruits de sa verve féconde et prématurée. A seize, il fit un commentaire sur le Lycophron, c'est-à-dire sur le plus obscur et le plus difficile des auteurs grecs. Enfin, à dix-sept ans, il travailla sur les idylles de Théocrite, et fit de très-heureuses

découvertes qui étoient échappées à la diligence de Henri Estienne, d'Isaac Casaubon, et de Joseph Scaliger, qui l'avoient précédé dans cette même carrière.

Hugues *Grotius* fit des progrès si rapides dans ses études, qu'il composa de très-jolis vers latins à huit ans, et qu'à quinze il fut regardé comme un savant universel. Il en donna des preuves en soutenant des thèses fort difficiles sur toutes les parties de la philosophie, et en publiant son *Martianus Capella*, avec des notes. A seize ans, il composa la tragédie latine d'Adam disgracié et banni, un ouvrage sur les alliances de quelques puissances de l'Europe, et un autre sur la manière de trouver les ports, intitulé la *Liméreutique*. A dix-sept ans, il mit au jour un nouveau chef-d'œuvre d'érudition, intitulé *Syntagma Arateorum*. Ce sont des commentaires sur les phénomènes d'Aratus et sur les trois versions latines de cet ouvrage, faites par Cicéron, par Germanicus, et par Aviénus, avec des supplémens et les figures gravées des constellations. *Grotius* y fait voir jusqu'où alloit dès-lors la connoissance profonde qu'il avoit des antiquités grecques et romaines, et de l'astronomie. Enfin il travailla jusqu'à sa vingtième année aux divers ouvrages qu'il publia quelque temps après.

Fortunio *Liceti*, qui naquit avant le sixième mois de la grossesse de sa mère, est un de ces paradoxes historiques qui obligent de convenir que tout ce qui est incroyable n'est pas toujours faux, et que la vraisemblance n'est pas la perpétuelle compagne de la vérité. *Liceti*, en venant au monde, n'étoit pas plus grand que la paume de la main. Son père, qui étoit un habile médecin, l'ayant examiné, le transporta tout vivant à Ripallo, où il le fit voir à Jérôme *Bardi* et à d'autres médecins du lieu. On trouva qu'il ne lui manquoit rien d'essentiel à la vie; et son père, pour faire connoître combien il étoit instruit des secrets de son art, entreprit d'achever l'ouvrage de la nature, et de travailler à la formation de l'enfant avec le même artifice que celui dont on se sert pour faire éclore les poulets en Egypte. Il enveloppa son fils

dans du coton, et le mit dans un four, où il réussit à lui faire prendre les accroissemens nécessaires, par l'uniformité d'une chaleur étrangère, mesurée exactement sur les degrés d'un thermomètre. Cet enfant si foible, qui paroissoit n'être né que pour mourir incontinent, fournit cependant une carrière de près de quatre-vingts ans, et composa quatre-vingts ouvrages différens, tous fruits d'une longue lecture, et d'une érudition acquise par des travaux extraordinaires. Un homme moins intelligent que le père de *Liceti* se seroit bien gardé d'appliquer à l'étude, du moins aussitôt, un fils élevé par un tel artifice. Il auroit toujours appréhendé que le travail d'esprit n'eût détruit en peu de temps la santé et les forces d'un corps que la nature avoit rendu si fragile. Il suivit des vues plus élevées; et, donnant à son fils le nom de *Fortunio*, pour ne point laisser périr la mémoire de l'accident dont il étoit échappé, il se rendit lui-même son maître, le forma dans la connoissance des belles-lettres et de la philosophie. Personne ne pouvoit mieux réussir que lui dans cette éducation : personne ne connoissoit mieux les qualités du corps et de l'esprit de cet enfant arraché, pour ainsi dire, au néant. Il étoit doublement le second auteur de sa vie, et le gouverneur unique de sa santé et de son tempérament; de sorte que, joignant heureusement la tendresse d'un père avec l'expérience d'un médecin et l'habileté d'un maître, il fit faire des progrès extraordinaires au jeune *Fortunio*. Il l'envoya depuis à Boulogne, pour se perfectionner sous la discipline de *Castro* et de *Pendasio*, deux célèbres professeurs de ce temps-là. *Fortunio* ne fut pas long-temps sans faire connoître combien il étoit déjà profond dans les sciences, et particulièrement dans la physique et dans la médecine, en donnant, à l'âge de dix-huit ans passés, un Traité très-important sur l'Origine de l'Ame humaine, ouvrage digne d'un vieillard, et qui ne décéloit la jeunesse de son auteur, que par l'affectation du titre de *Gonopsycanthropologia* : titre tout grec, qui peut se rendre par ces mots latins : *De Origine Animæ humanæ*.

Le célèbre Jérôme *Bignon* fut appliqué, par son père, aux études, dès qu'il put articuler des mots. Il embrassa toutes les sciences, qui bientôt lui devinrent très-familières. Il n'avoit que dix ans, lorsqu'il donna au public des essais de son érudition, qui lui firent mériter dès-lors le titre d'auteur. C'est une *Chorographie*, ou description de la Terre-Sainte. Il n'en demeura point là; et l'on fut encore surpris de voir, trois ans après, paroître deux autres ouvrages de sa composition, dont l'un étoit un Traité des Antiquités romaines, et l'autre un Traité du droit et de la manière d'élire les papes. Ces productions estimables donnèrent une si haute idée de ses talens, que tous les savans de France s'empressèrent de le connoître et de lier amitié avec lui. Le P. *Sirmond*, savant jésuite, ignoroit peut-être seul dans Paris tout le mérite de ce docte enfant. Une aventure singulière le lui fit connoître. Ce religieux étoit dans la boutique de *Cramoisy*, et discouroit avec ce libraire sur un sujet d'ouvrage. Il aperçut, auprès d'une grande pile de livres, un jeune homme qui feuilletoit et lisoit avec beaucoup d'application. Il prenoit plaisir à le considérer, lorsqu'un homme de sa connoissance, l'ayant abordé, lui proposa quelque difficulté dont il souhaitoit l'éclaircissement. Le père parut embarrassé; mais le jeune homme, s'étant approché, prit modestement la parole, et répondit à la question de cet homme avec tant d'esprit et d'érudition, que le P. *Sirmond* en fut frappé d'étonnement. Il le pria de lui dire son nom; et, quelques temps après, ayant eu occasion de voir le célèbre *le Fèvre*, il lui raconta cette aventure, ajoutant, pour lui causer plus d'admiration, que le jeune homme paroissoit n'avoir pas plus de quatorze ans. « Quoi, mon père, lui répondit « *le Fèvre*, vous êtes le seul des savans à qui le jeune « *Bignon* ne soit pas connu? Vous ne vous êtes pas « trompé de beaucoup sur son âge : c'est un vieillard « de douze ans : c'est un docteur consommé dans « l'enfance. Si nous vivons, et lui aussi, nous le verrons infailliblement le maître des plus doctes et des « plus sages de notre siècle. »

Blaise *Pascal*, l'un des plus grands génies et des meilleurs écrivains que la France ait produits, n'eut point d'autre maître que son père, qui ne lui apprit le latin qu'à l'âge de douze ans. Le jeune *Pascal* fit alors paroître une facilité extraordinaire dans les mathématiques. On dit même que, sans le secours d'aucun livre, et par les seules forces de son esprit, il parvint à découvrir et à démontrer toutes les propositions du premier Livre d'Euclide. Il fit des progrès si rapides dans les mathématiques, qu'à l'âge de seize ans, il composa un Traité des Sections coniques, qui fut admiré de tous les savans géomètres; et qu'à dix-neuf ans, il inventa une machine d'arithmétique, par laquelle on peut faire toutes sortes de supputations, sans plumes et sans jetons.

Jean-Philippe *Baratier* naquit le 19 de Janvier 1721, à Schwobach, dans le margraviat de Brandebourg-Anspach, de François *Baratier*, pasteur de l'église française de cette ville. Dès l'âge de quatre ans, il parloit parfaitement les langues latine, française et allemande. A six ans, il possédoit à fond la langue grecque, et si bien l'hébraïque entre neuf et dix ans, qu'il pouvoit y composer en prose et en vers, et traduire le texte hébreu de la Bible sans points, en latin ou en français, à l'ouverture du livre. Il lut alors, en 1730, la grande Bible rabbinique, en quatre volumes *in-folio*, et en donna une notice exacte dans une lettre à M. *le Maître*, insérée dans le tome vingt-six de la bibliothèque germanique. Il commença, l'année suivante, la traduction de l'Itinéraire du rabbin *Benjamin*: et il y ajouta des notes, ou plutôt des dissertations, dont il forma un second volume. Cet ouvrage, achevé en 1732, fut imprimé deux ans après à Amsterdam, en deux volumes *in-octavo*. Le jeune *Baratier*, après avoir lu et étudié beaucoup de livres des rabbins, se jeta dans l'étude des pères et des conciles des quatre premiers siècles. Il apprit la philosophie et les mathématiques, et sur-tout l'astronomie, à Halle. Le chancelier de Ludewig lui offrit de le faire recevoir *gratis* maître-ès-arts, s'il le vouloit. La pro-

position fut acceptée ; et M. *Baratier* composa sur-le-champ quatorze thèses, en présence de quelques professeurs, les fit imprimer la même nuit, et les soutint le lendemain pendant environ trois heures, avec un succès extraordinaire. Etant arrivé à Berlin, le roi de Prusse, charmé de ce jeune savant, lui fit l'accueil le plus gracieux, et l'envoya chercher presque tous les jours pendant environ six semaines que MM. *Baratier* passèrent tant à Berlin qu'à Postdam. Tout le monde vouloit le voir : on se l'enlevoit. La société royale des sciences l'agrégea solennellement au nombre de ses membres. La reine le fit peindre, et plaça son portrait à Montbisou, château royal. Toute la famille royale le combla d'honneurs et de présens ; et le roi recommanda fortement à M. *Baratier* le père de l'engager à se jeter dans le droit, et sur-tout dans le droit public, lui faisant espérer qu'il pourroit arriver, par ce moyen, à la plus brillante fortune. Ce prince attacha en même temps M. *Baratier* à l'église française de Halle, pour faciliter au fils les moyens d'étudier le droit dans cette célèbre université. MM. *Baratier* allèrent donc se domicilier à Halle, en Avril, 1735. Le jeune homme continua de s'y livrer tout entier à l'étude. Il s'appliqua au droit, aux antiquités, aux médailles, et à toutes les parties de l'histoire ancienne et moderne. Mais sa santé s'affoiblit extrêmement sur la fin de 1739. De toutes les sciences, la médecine étoit peut-être la seule qu'il n'eût pas étudiée ; c'étoit cependant celle dont il auroit tiré plus de secours. Dès son enfance, il étoit d'une constitution foible et délicate. Il avoit des rhumes fréquens, et d'autres indispositions qui le forçoient quelquefois à interrompre ses études. A l'âge de dix-huit ans, il fut attaqué d'une toux, qui, dans le cours d'un an, augmenta par degrés, et produisit une foule d'autres incommodités qui le conduisirent au tombeau, le 5 Octobre 1740, à l'âge de dix-neuf ans huit mois et seize jours. L'ouvrage qui l'occupoit alors, et pour lequel il avoit déjà ramassé bien des matériaux, étoit des recherches sur les antiquités égyptiennes. Il prétendoit avoir trouvé une

route sûre et démontrée pour éclaircir l'histoire de ce peuple fameux. C'étoit un ouvrage qui lui tenoit fort à cœur, et dont il vouloit faire son chef-d'œuvre. Mais il n'en eut pas le temps. On doit être d'autant plus surpris que ce jeune savant ait pu composer tant d'écrits, et acquérir une si vaste érudition, qu'il a employé la moitié de sa vie à dormir, qu'il a toujours passé ses douze heures au lit, jusqu'à l'âge de dix ans ; et dix heures, depuis ce temps-là, jusqu'à la fin de sa vie.

Cet exemple, ainsi que tous ceux que nous avons rapportés, et dont nous aurions pu considérablement augmenter le nombre, peuvent faire voir jusqu'où la jeunesse et l'enfance même sont en état d'aller, quand on les applique avec méthode au travail. Dès le premier instant de notre naissance, notre ame est capable des plus sublimes opérations ; mais elle a besoin d'organes pour les manifester au dehors. Si, dans un enfant de quatre ans, ces organes peuvent être mues à son gré, cet enfant sera un prodige. Il suffit de le contenir dans sa course rapide : il fera chaque jour de nouveaux progrès. Mais pour peu qu'on le fatigue, pour peu qu'on néglige de modérer le jeu de ces instrumens encore foibles, ils se relâcheront ; ils se briseront même ; et ce soleil si brillant dans son aurore, perdra tout à coup sa lumière dans son midi.

## EXACTITUDE.

1. CHARLEMAGNE ayant conféré un évêché vacant à un clerc de sa chapelle, cet ecclésiastique courut aussitôt chez ses amis pour leur apprendre cette agréable nouvelle, se réjouir avec eux, et leur donner à souper. Le plaisir de la table lui fit manquer de se trouver à matines où il devoit chanter un répons. Son absence troubla un peu l'office. L'empereur s'en aperçut ; et, choqué du peu d'exactitude de ce prêtre, il révoqua sa nomination, et donna l'évêché à un pauvre clerc qui l'avoit suppléé. « Souvenez-vous, mon père,

« lui dit-il, que c'est la vigilance qui vous a placé sur « le siége épiscopal, et n'oubliez jamais la pratique « de cette vertu si nécessaire à un bon pasteur. »

2. Un roi d'Arabie fit récompenser un de ses officiers avec magnificence, non que cet officier eût de grands talens, mais parce qu'il remplissoit ses devoirs avec exactitude. Or, l'exactitude dans les officiers du prince, ajoute le sage *Said*, est la marque la plus certaine d'un empire bien gouverné. *Voyez* VIGILANCE.

---

## EXCUSE.

1. MECCANIUS reprochoit à *Caton* d'Utique qu'il s'enivroit toutes les nuits : « Vous n'ajoutez pas, dit « *Cicéron*, qu'il joue tous les jours. » Manière polie d'excuser *Caton*, qui, donnant tout son temps aux affaires de la république, pouvoit prendre quelques heures pour se délasser de ses travaux.

2. *Aristophon*, capitaine athénien, accusa le célèbre *Iphicrate* d'avoir trahi et vendu la flotte qu'il commandoit. *Iphicrate*, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda, pour toute satisfaction : « Auriez-vous été homme à faire une tra- « hison de cette nature ? — Non, répondit *Aristo-* « *phon*, je suis trop homme d'honneur pour me cou- « vrir d'une telle infamie.— Quoi ! répartit alors *Iphi-* « *crate*, ce qu'*Aristophon* n'auroit pas fait, *Iphri-* « *crate* l'auroit pu faire ? » Cette excuse fut suffisante. Le peuple renvoya l'accusé absous.

3. Le cardinal *Albornos*, l'un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits, ayant réduit toute l'Italie sous l'obéissance du saint siége, fut accusé d'avoir consulté ses intérêts, plutôt que ceux du pape, dans les dépenses immenses qu'il avoit faites pour opérer ses conquêtes. *Urbain V*, qui siégeoit alors sur le trône apostolique, le manda pour lui faire rendre compte. Le cardinal obéit ; et, pour toute excuse, il présenta au S. Père un chariot chargé de clefs et de serrures,

« qu'à le bien prendre, ce coup est plutôt glorieux « qu'humiliant pour vous; et je prends pour juges « messieurs les capitaines : c'est pourquoi, soyons « amis comme auparavant. » Tout le monde applaudit au courage de *Saint-Fal*, qui, pénétré des excuses qu'avoit bien voulu lui faire le duc *de Guise*, jura de ne l'abandonner jamais.

10. Les Reîtres, soldats mutins, mais intrépides, obligèrent, la veille de la bataille d'Ivry, le colonel *Thische*, ou Théodoric *Schomberg*, d'aller demander au roi *Henri IV* les paies qui leur étoient dues. *Henri*, plein de colère, répondit à cet officier : « Comment, colonel *Thische*, est-ce le fait d'un homme « d'honneur de demander de l'argent, quand il faut « prendre les ordres pour combattre? » *Schomberg* se retira tout confus, pour dévorer en silence dans sa tente cette mortifiante disgrace. Le lendemain, lorsqu'on fut sur le point de s'ébranler, le monarque se ressouvint de la réponse trop dure qu'il avoit faite au colonel; et, voulant s'excuser auprès de ce brave guerrier, il courut à lui, et lui dit : « Colonel, nous « voici dans l'occasion : il peut se faire que j'y de« meurerai. Il n'est pas juste que j'emporte l'honneur « d'un brave gentilhomme comme vous. Je déclare « donc que je vous connois pour un homme de bien, « et incapable de faire une lâcheté. » En disant ces mots, il l'embrasse avec bonté, et le serre entre ses bras. « Ah! sire, s'écrie le colonel, les larmes aux « yeux, me rendant l'honneur que vous m'aviez ôté, « vous m'ôtez la vie; car j'en serois indigne, si je ne « la mettois aujourd'hui pour votre service. Si j'en « avois mille, je les voudrois toutes répandre à vos « pieds. » Dans ce moment on sonne la charge. *Schomberg* part comme un trait, fond sur l'ennemi comme un lion furieux, et meurt les armes à la main.

---

# EXERCICE.

1. PHILOPÉMEN, le plus illustre citoyen de Mégalopolis et le plus grand des Grecs de son siècle, n'étoit jamais oisif. Il exerçoit toujours son corps ou son esprit. Lorsqu'il étoit seul en voyage, lorsqu'il se promenoit seul, son esprit et ses yeux, tout étoit occupé. Tantôt il s'examinoit lui-même, tantôt il considéroit en philosophe les différens objets qui l'environnoient. En contemplant la situation des lieux, il se demandoit ce qu'il feroit, si, étant à la tête des troupes de sa patrie, l'ennemi venoit à sortir tout-à-coup d'une embuscade, pour le surprendre et l'attaquer? Quelle position prendrois-je? quel ordre donnerois-je à mon armée? Devrois-je résister ou fuir? Si je devois résister, où placerois-je mon camp? où mettrois-je des gardes avancées? où disposerois-je mes corps de réserve? Il prévoyoit tout, il combinoit tout; il comparoit les campagnes aux campagnes, les terrains aux terrains; et, par cet exercice continuel, il acquit une telle expérience dans la tactique, qu'il fut non-seulement le plus grand général de son temps, mais qu'il surpassa de beaucoup tous ceux qui avoient paru avant lui, et qu'il servit de modèle à tous ceux qui lui succédèrent.

2. *Démétrius Poliorcètes* regardoit l'inaction comme le plus grand vice qui pût déshonorer un monarque qui doit rendre compte aux hommes de l'emploi de tous les instans de sa vie. Aussi, quand la guerre ou les affaires laissoient à ce prince actif quelques momens de repos, il les consacroit à l'utilité publique, en se livrant à l'étude de cette partie de la mécanique qui a pour objet la fabrication des machines de guerre et des vaisseaux. Il cherchoit les moyens de donner aux unes plus de jeu, aux autres plus de légèreté. C'est de ces méditations savantes qu'on vit sortir l'hélépole, machine fameuse dans l'antiquité, remuée par quatre mille bras, et dont l'effet étoit peut-être plus terrible que celui de nos canons.

Elle lançoit des quartiers de rochers, des milliers de flèches, une grêle de balles de plomb et de fer : elle suppléoit, dit-on, à une armée de vingt mille hommes; et les remparts, les fortifications les plus solides ne pouvoient lui opposer d'invincibles barrières.

3. Chez les anciens cénobites, chez les premiers solitaires, on ignoroit le repos. La vie monastique étoit une vie active, partagée entre deux exercices également utiles : la travail et la prière. A l'exemple des apôtres, ces vénérables pénitens vivoient du produit de leurs ouvrages; et telle étoit leur ardeur et leur application, que souvent chaque religieux gagnoit assez pour nourrir encore trois ou quatre pauvres. Dans une contrée de la Thébaïde, on vit sous la direction de l'abbé *Paconius* quinze cents moines obligés de trouver, dans leur industrieuse activité seule, les moyens de soutenir leurs jours. Non-seulement ils subvenoient à toutes les dépenses, sans le secours de personne, mais ils se procuroient même le doux plaisir de soulager souvent la misère des villes et des bourgades voisines, où, par l'effet de leurs soins et de leur charité, on ne voyoit aucun pauvre. Ils firent plus : ayant appris qu'une famine cruelle désoloit Antioche et Constantinople, ils envoyèrent à chacune de ces villes une somme très-considérable, sans cependant diminuer leurs aumônes ordinaires : seulement on doubla, durant un an, les travaux de chaque religieux; et chaque particulier déroba quelques heures sur son sommeil, afin de suppléer à l'épuisement des fonds du monastère, ou plutôt, afin d'avoir de nouvelles ressources pour opérer de nouvelles œuvres de bienfaisance.

4. La jeune *Euphraxie* s'étoit consacrée à Dieu dans un monastère de la Thébaïde; mais, comme elle avoit quitté le monde de bonne heure, son abbesse craignit que ses charmes trompeurs ne se présentassent quelquefois à son esprit pour séduire son innocence. Afin donc de prévenir un ennemi qu'on ne peut vaincre que par la fuite, outre les travaux ordinaires et communs à toutes les autres religieuses, elle chargea de plus la jeune vierge, objet de sa vigilance, de porter et de rapporter, d'un lieu à un autre, un grand monceau de

pierres dans ses heures de loisir. Elle croyoit, par cet exercice de surérogation, empêcher toutes les pensées dangereuses de naître dans l'esprit chaste et pur de cette sainte fille. Elle ne se trompa point; et la laborieuse *Euphraxie* devint le modèle et l'édification de ses sœurs.

6. Afin de ne point croupir dans une molle indolence, les rois des Parthes avoient coutume d'aiguiser la pointe de leurs traits ; et, au soin qu'ils apportoient à cet exercice, on voyoit bien qu'ils cherchoient non-seulement à en tirer quelque plaisir, mais encore à mériter la gloire de l'avoir bien rempli. *Voyez* ACTIVITÉ, TRAVAIL.

## EXPÉRIENCE.

1. Au siége de Cambrai, M. *de Vauban* n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. *Du Metz*, brave homme, mais chaud et emporté, persuada à *Louis XIV* de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que M. *de Vauban* dit au roi : « Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme « qui vaut mieux que la place. » L'avis de *Du Metz* fut suivi : la demi-lune fut attaquée et prise ; mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de quatre cents hommes et quarante officiers. M. *de Vauban*, deux jours après, l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître sans y perdre que trois hommes. *Louis XIV* lui promit qu'une autrefois il s'en rapporteroit à son expérience, et qu'il le laisseroit faire.

---

# FAMILIARITÉ.

1. La souveraine habileté dans la peinture n'étoit pas le seul mérite du célèbre *Apelle*. Une politesse, la connoissance du monde, les manières douces, insinuantes, spirituelles, le rendirent fort agréable au grand *Alexandre*, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez le peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, et devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau. Cette affection du conquérant de l'Asie pour un peintre qui étoit poli, agréable, délicat, ne doit pas étonner. Un jeune monarque se passionne aisément pour un génie de ce caractère, qui joint à la bonté de son cœur, la beauté de l'esprit et la délicatesse du pinceau. Ces sortes de familiarités entre les héros de divers genres ne sont pas rares, et font honneur aux princes.

2. Le roi *Charles II* étoit familier de son naturel, d'un accès très-facile, et aimoit assez à voir et à être vu. Plus d'une fois il dîna avec ses bons sujets de Londres chez le lord-maire. Lorsque sire *Robert Viner* eut été élu en cette qualité, il eut l'honneur de donner à dîner à sa majesté. Sire *Robert*, encouragé par sa bonté, et portant des santés continuelles à la famille royale, devint à chaque rasade plus passionné pour son prince, et bientôt sa tendresse dégénéra en familiarité. *Charles II*, qui s'en lassa, se leva de table, courut à la porte sans bruit, et fit avancer son carrosse. Sire *Robert* s'aperçut de son évasion; et, trop satisfait de sa compagnie pour le laisser partir, il courut après lui, le joignit sur l'escalier, et lui frappant dans la main; « Oh! parbleu, sire, lui dit-il, vous resterez, s'il « vous plaît; vous ne me quitterez pas que nous n'ayons « vidé encore une bouteille de vin. » Le roi se mit à rire, le regarda avec bonté; et, se tournant vers ceux qui étoient présens, il leur dit ce vers d'une

vieille chanson : « *Celui qui est ivre est égal aux rois.* » Il revint avec le maire, et eut la complaisance de rester jusqu'à ce que le bon-homme eût besoin d'un guide pour trouver son lit.

## FERMETÉ.

1. Julien l'Apostat avait malheureusement fait connoître qu'il étoit sensible aux traits de la satire ; et la piété, naturellement si patiente et si douce, contracte trop souvent quelque teinture des passions humaines qu'elle trouve dans le cœur : elle y prend surtout dans la persécution un peu de fiel et d'amertume. Une sainte veuve, nommée *Publie*, connue par sa vertu et par celle de son fils, un des prêtres les plus respectés de la ville d'Antioche, étoit à la tête d'une communauté de filles chrétiennes. Leur occupation ordinaire étoit de chanter des hymnes. Depuis que *Julien* avoit déclaré la guerre au christianisme, elles affectoient d'élever leurs voix toutes les fois que l'empereur passoit devant leur maison, et de lancer pour ainsi dire sur le prince, certains versets des psaumes comme autant de traits qui lui perçoient le cœur. Elles avoient choisi celui-ci : « Les dieux des nations ne « sont que de l'or et de l'argent ; c'est l'ouvrage de la « main des hommes : que ceux qui les font, et qui met« tent en eux leur confiance, leur deviennent sembla« bles. » *Julien* leur fit commander de se taire. *Publie* n'en devint que plus hardie : dès la première fois qu'elle sut que le prince approchoit, elle fit chanter cet autre verset : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient « dissipés. » L'empereur, outré de colère, manda la supérieure, lui fit donner des soufflets par un de ses gardes, et la renvoya. Elle continua ; et *Julien* s'aperçut un peu trop tard que, ne pouvant faire taire ces femmes, il n'avoit d'autre parti à prendre que de ne pas paroître les entendre. *Théodoret* donne à *Publie* de grands éloges : sa fermeté dans la foi est en effet

admirable. mais la prudence chrétienne dirigeoit-elle le zèle de cette sainte femme ? Parce que l'empereur étoit païen, en étoit-il moins son maître ? lui devoit-elle moins de respect ?

2. *Caton* d'Utique fut élevé dans la maison de son oncle *Drusus*, alors tribun du peuple. Les députés des Latins étant venus chez ce magistrat, pour le prier de leur obtenir le droit de bourgeoisie, *Popédius* leur chef pria le jeune *Caton* d'appuyer leur demande auprès de son oncle ; mais l'enfant répondit d'un ton assuré qu'il n'en feroit rien, et résista constamment à ses vives instances. Alors *Popédius* le prend entre ses bras, l'emporte au haut de la maison, et le menace de le précipiter en bas, s'il ne se rend à sa demande ; mais rien ne put ébranler la fermeté du jeune Romain. *Popédius*, saisi d'admiration, s'écria : « Nous sommes bienheureux « qu'il ne soit encore qu'un enfant ; s'il étoit sénateur, « nous n'aurions rien à espérer. »

3. Pendant que *Phocion* commandoit l'armée des Athéniens, ses soldats voulurent le forcer de les mener à l'ennemi. Ce grand homme, qui ne jugeoit pas à propos de livrer bataille, tint ferme, et résista à leurs cris. Les Athéniens irrités l'accablèrent d'injures, l'appelant poltron et lâche. *Phocion* leur répondit en souriant, et sans s'émouvoir : « Vous ne sauriez me rendre « courageux, ni moi vous rendre timides ; mais nous « nous connoissons, demeurons en là. »

Dans des temps fort difficiles, le peuple, devenu insolent, s'emporta contre lui, et vouloit que sur l'heure il lui rendît compte de sa conduite. *Phocion*, toujours inébranlable, se contenta de répondre à la multitude : « Songez d'abord à vous tirer de l'embarras « où vous êtes : c'est ce qu'il y a de plus pressé. »

Quelqu'un lui représentoit qu'il étoit dangereux pour lui de s'opposer avec autant de fermeté aux volontés du peuple ; que les Athéniens, irrités de sa résistance opiniâtre, pourroient bien enfin le faire mourir : « Oui, ré« pondit *Phocion*, ils me feront mourir ; mais injuste« ment si je leur conseille ce qui est utile, et très-juste« ment si pour les flatter je trahis leurs intérêts. »

4. Le consul *Carbon* vouloit qu'on portât un décret qui contraignît les habitans de Plaisance à lui rendre ses otages. *Marcus Castricius*, magistrat de cette ville, s'y opposoit avec courage. *Carbon* irrité le menaçoit, en lui disant : « Songez que j'ai bien des épées ; — et « moi, bien des années, » lui répondit *Castricius*.

5. L'empereur *Justinien I* vouloit obliger le pape *Agapet* de communiquer avec *Anthime*, patriarche de Constantinople, qui étoit eutychien, le menaçant de l'exil, s'il résistoit plus long-temps à ses désirs. « Je « croyois, répondit l'intrépide pontife, avoir trouvé « un empereur catholique ; mais, à ce que je vois, j'ai « en tête un *Domitien* : sachez cependant que je ne « crains point vos menaces. » Cette réponse généreuse causa la déposition du prélat hérétique.

6. *Antipater*, gouverneur de Macédoine, demandoit aux Lacédémoniens, après la défaite d'*Agis*, roi de Sparte, cinquante enfans pour otages. L'éphore *Etéocle*, homme ferme, lui dit : « Nous ne pouvons pas vous « donner des jeunes gens privés de l'éducation domes- « tique ; ce sont de jeunes plantes qui doivent être bien « cultivées, et qui, transportées ailleurs, ne profite- « roient point : ils prendroient des mœurs étrangères, « et seroient, un jour, de mauvais citoyens. » *Antipater* insista sur sa demande, et fit de grandes menaces. « Vos menaces, reprit *Etéocles*, épouvantent peu des « gens qui savent braver la mort. »

7. *Popilius*, noble Romain, fut envoyé vers *Antiochus*, roi de Syrie, de la part du sénat, pour lui ordonner de faire sortir son armée de l'Egypte, et de ne point opprimer les enfans de *Ptolémée*. Du plus loin que le monarque aperçut l'ambassadeur romain, il le salua avec beaucoup de politesse. *Popilius*, sans lui rendre le salut, lui exposa les ordres du sénat. *Antiochus* répondit qu'il y penseroit, et qu'il lui rendroit réponse. Alors *Popilius*, traçant avec sa baguette un cercle autour du roi : « Prince, lui dit-il, il faut que vous répondiez, « avant que de sortir de ce cercle. » Le roi de Syrie, étonné de cette hardiesse intrépide, répondit qu'il étoit prêt à faire ce que le sénat exigeoit. Alors Popilius

le salua, et l'embrassa avec de grandes marques d'amitié.

8. Les états de la Grèce, voulant terminer les guerres qui les épuisoient depuis quelques années, indiquèrent un congrès général, auquel chaque ville envoya des députés. Parmi ces ambassadeurs, *Epaminondas*, tenoit un des premiers rangs. Sa grande érudition, sa profonde sagesse l'avoient déjà rendu très-célèbre ; mais il n'avoit pas encore trouvé l'occasion de donner des preuves bien éclatantes de sa haute capacité pour commander les armées, et pour manier les affaires publiques. Dans cette circonstance, il fit briller une fermeté qui dévoila toute la grandeur de son ame. Voyant que tous les députés, par respect pour *Agésilas*, roi de Lacédémone, qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire, ni s'écarter de son avis, il fut le seul qui parla avec une noble et sage audace, comme il convient à un homme d'état, qui n'a en vue que le bien public. *Agésilas*, piqué de ce qu'on avoit la hardiesse de fronder son sentiment, demanda au téméraire ambassadeur, « s'il croyoit qu'il « fût juste et raisonnable de laisser la Béotie libre et « indépendante ; » c'est-à-dire, s'il consentoit que les villes de Béotie ne dépendissent plus de Thèbes ? *Epaminondas* tout aussitôt lui demanda à son tour, avec beaucoup de vivacité, « s'il croyoit aussi qu'il fût « juste et raisonnable de laisser la Laconie (ou terri- « toire de Sparte) dans la même liberté et la même « indépendance ? » Alors le roi Spartiate, se levant de son siége, plein de colère, le pressa de déclarer nettement, « s'il laisseroit la Béotie libre. » *Epaminondas* lui répondit par la même question, et lui demanda encore, « s'il laisseroit de son côté la Laconie libre. » Cette intrépide fermeté mit le comble à la fureur du monarque, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains : il saisit celui-ci ; et, dans le moment, il effaça leur nom du traité d'alliance qu'on étoit près de conclure. Telle fut la cause de la guerre des Thébains contre ceux de Sparte ; guerre mémorable, qui fut si funeste à la grandeur lacédémonienne.

9. *Marius*, parmi les vices qui le déshonoroient, fit

quelquefois briller des vertus dignes du rang distingué qu'il tient dans l'histoire. Etant tribun du peuple, il voulut faire passer une loi utile sur la manière de donner les voix et les suffrages. Comme cette loi paroissoit diminuer l'autorité des nobles dans les jugemens, le consul *Cotta* s'y opposa, persuada au sénat de la rejeter, et de citer l'audacieux tribun pour venir rendre raison devant lui de la proposition qu'il en avoit faite. Le décret étant donné, *Marius* entra dans le sénat, non avec l'embarras et l'étonnement d'un jeune homme qui, avant que d'avoir fait aucune action d'éclat, s'ingéroit de réformer la république; mais avec l'assurance que lui donnoit le pressentiment des grandes actions qu'il devoit faire un jour. D'abord, il menaça *Cotta* de le traîner en prison, si, dans le moment, il ne révoquoit son décret. *Cotta*, se tournant alors vers *Métellus*, l'un des plus illustres sénateurs romains, lui demande son avis. *Métellus* se levant, appuie le sentiment du consul. Aussitôt *Marius*, sans rien perdre de sa fermeté, fait appeler un licteur qui étoit à la porte, et lui commande de mener en prison *Métellus*. Ce patricien en appelle aux autres tribuns; mais aucun d'eux ne vint à son secours. Le danger d'un si grand personnage intimide le sénat; il annulle son décret; et ce magistrat, que l'on traitoit de jeune audacieux, triomphe de cette auguste compagnie de vieillards. *Marius* les quitte couvert de gloire, et se rend à la place publique, où il fait passer la loi dans l'assemblée du peuple. Cette action le fit d'abord regarder comme un homme entiérement dévoué au peuple, et toujours prêt à soutenir ses intérêts contre le sénat; mais, par un acte contraire, il détrompa ceux qui pensoient ainsi, et leur fit voir qu'il n'avoit d'autre parti que celui de l'utilité publique. Quelqu'un ayant proposé une loi qui portoit que l'on distribueroit gratuitement du blé aux citoyens, *Marius* s'y opposa de toutes ses forces; et, l'ayant emporté, il s'attira le respect de l'une et de l'autre faction.

10. Le tyran *Maxime* se préparoit à faire la guerre à *Valentinien II*, afin de le dépouiller de ses états.

*Justine*, mère et tutrice du jeune empereur, s'adressa à S. *Ambroise* pour écarter cet orage; et, quoiqu'elle eût cruellement persécuté le saint prélat, parce qu'il ne vouloit point communiquer avec les ariens qu'elle protégeoit, elle comptoit assez sur sa générosité pour lui confier ses plus grands intérêts. *Ambroise* accepta cette commission difficile; il s'empressa de montrer à *Justine* et à toute la terre, que la persécution ne relâche pas les nœuds sacrés qui attachent les vrais chrétiens à leur souverain. Il avoit ordre de sonder les dispositions du tyran, de renouveler avec lui le traité de paix, et de lui demander les cendres de *Gratien*, pour leur donner une sépulture honorable. Le lendemain de son arrivée, il alla au palais, et sollicita une audience particulière. On lui répondit qu'il ne pouvoit être admis qu'en présence du conseil. Il y consentit, pour ne point rompre la négociation. Lorsqu'il y fut entré, il refusa le baiser de *Maxime :* « Vous êtes en colère, « évêque, lui dit le tyran; n'est-ce pas ainsi que je vous « ai reçu dans l'audience que je vous donnai il y a « quatre ans? — Il est vrai, répondit *Ambroise*, que « vous avez, dès ce temps-là, manqué à la dignité épis- « copale; mais alors je demandois la paix pour un in- « férieur; aujourd'hui, je la demande pour un égal. — « Et qui lui donne cette égalité? — Le Tout-Puissant « qui a conservé à *Valentinten* l'empire qu'il lui avoit « donné. » Cette fermeté irrita le tyran; il s'emporta en invectives contre *Valentinien*, qu'il accabla de reproches. *Ambroise* le justifia : il le fit souvenir que *Valentinien* étant le maître de venger la mort de *Gratien* sur *Marcellus*, frère de *Maxime*, qu'il tenoit alors en son pouvoir, il le lui avoit renvoyé : il lui demandoit en récompense les cendres du défunt empereur. *Maxime* alléguoit, pour raison de son refus, que la vue de ces cendres animeroit ses soldats contre lui. « Eh quoi! « répondit *Ambroise*, défendront-ils, après sa mort, « celui qu'ils ont abandonné pendant qu'il vivoit? « Vous craignez ce prince lorsqu'il n'est plus! Qu'a- « vez-vous donc gagné à lui ôter la vie? Je me suis « défait d'un ennemi, dites-vous : non, *Maxime*,

« *Gratien* n'étoit pas votre ennemi ; c'est vous qui étiez « le sien. Il n'entend pas ce que je dis en sa faveur ; « mais vous, soyez-en le juge. Si quelqu'un s'élevoit « aujourd'hui contre votre puissance, diriez-vous que « vous êtes son ennemi, ou qu'il est le vôtre ? Si je « ne me trompe, c'est l'usurpateur qui est l'auteur de « la guerre : l'empereur ne fait que défendre ses droits. « Vous refusez donc les cendres de celui dont vous ne « pourriez retenir la personne, s'il étoit votre prison- « nier ? Donnez à *Valentinien* ce triste gage de votre « réconciliation. Comment ferez-vous croire que vous « n'avez pas attenté à la vie de *Gratien*, si vous le « privez de la sépulture ? » Il convainquit ensuite *Maxime* d'être l'auteur de la mort du comte *Vallion*, qui n'étoit coupable que de fidélité envers son maître. *Ambroise*, entre les mains et sous le pouvoir du tyran, sembloit être son juge ; et *Maxime* confus ne se tira d'embarras qu'en renvoyant le prélat, et en lui disant qu'il délibéreroit sur les demandes de son souverain.

11. La célèbre marquise *de Montespan* tâchoit de concilier le vice avec la piété. Elle s'étoit faite une morale trop relâchée pour une chrétienne, trop sévère pour la maîtresse d'un roi. Ses belles mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes, l'assiduité au service divin, quelques pratiques extérieures rachetoient auprès de Dieu le déréglement de sa conduite. Elle approchoit de la table sacrée à la faveur de quelques absolutions surprises à des prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour, elle essaya d'en obtenir une d'un curé de village, dont on lui avoit vanté la facilité ; mais cet homme de Dieu lui dit : « Quoi ! vous êtes cette madame *de Montespan* « qui scandalise toute la France ? Allez, madame, « renoncez à vos coupables habitudes, et vous vien- « drez ensuite à ce tribunal redoutable. » Elle sortit furieuse, alla se plaindre au roi, et lui demanda justice de la généreuse fermeté du confesseur comme d'un outrage ; mais le monarque ne crut point que son autorité s'étendît jusqu'à juger dans les sacremens ce qui se passe entre l'homme et Dieu.

12. Lorsque le maréchal *de Marillac* se vit condamné à la mort par la haine cruelle du cardinal *de Richelieu*, il témoigna une résignation parfaite aux ordres de la Providence. En passant devant le palais du tout-puissant ministre, pour aller au lieu de son supplice : « Voilà, dit-il, une maison où l'on m'a promis bien « des choses que l'on ne me tient pas aujourd'hui. » Après qu'on lui eut lié les mains, il dit avec un sourire d'indignation : « Quand je me considère en cet état, « je me fais presque pitié à moi-même. Je ne sais si je « ne fais point aussi un peu de pitié aux autres. M. le « chevalier *du Guet*, n'êtes-vous point touché de quel- « que sentiment de compassion?» Le chevalier *du Guet* lui répondit qu'il avoit un extrême regret de le voir en cet état. « Ayez-en regret pour le roi, et non pour moi, » reprit le maréchal ; et il présenta sa tête au bourreau.

13. *De Cinq-Mars*, ayant été condamné à mort par les ordres du même cardinal, son implacable ennemi, monta sur l'échafaud avec une fermeté, un courage, un sang froid, qui manifestoient une ame grande et intrépide. Un garde lui voyant son chapeau sur la tête, osa le lui ôter; mais *Cinq-Mars*, se tournant brusquement vers cet archer, lui arrache son chapeau, et le remet fièrement. Le bourreau étoit malade ; un vieux crocheteur de la ville tenoit sa place. *Cinq-Mars* ne voulut pas souffrir qu'on le touchât ; il se coupa lui-même la moustache, et son confesseur lui coupa les cheveux. Il se promenoit sur l'échafaud, la main gauche sur le côté, avec la même assurance que s'il n'eût point touché au dernier moment de sa vie : il venoit de se mettre à genoux auprès du billot, pour essayer la posture qu'il devoit tenir, la demandant au bourreau d'une voix ferme, et sans paroître ému. Après avoir encore parlé quelques momens à son confesseur, sans vouloir permettre qu'on lui bandât les yeux, il se remit à genoux devant le billot qu'il tint étroitement embrassé : « Suis-je bien, dit-il à l'exécuteur? « — Oui, monsieur, lui répondit celui-ci. — Frappes « donc, reprit *Cinq-Mars*. » D'un seul coup de hache, le bourreau lui sépara la tête du corps.

14. *Antigonus*, roi d'une partie de l'Asie, et *Eumène*, roi de Cappadoce, se faisoient une guerre sanglante depuis la mort d'*Alexandre-le-Grand*, dont ils avoient été tous deux capitaines. Après plusieurs défaites, le dernier se renferma dans le château de Nora; et *Antigonus* vint l'y assiéger. Avant de commencer ses travaux, ce prince envoya proposer une entrevue à *Eumène*; mais celui-ci répondit que son rival avoit avec lui plusieurs de ses amis qui pourroient prendre sa place, s'il venoit à manquer, et commander son armée; au lieu qu'il n'en avoit pas un seul qui pût le remplacer, parmi ceux dont il avoit entrepris la défense; qu'ainsi, il n'avoit qu'à lui envoyer des otages, s'il vouloit entrer en conférence. *Antigonus* insista, et lui fit voir que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. « Jamais je ne reconnoîtrai « d'homme plus fort que moi, répondit *Eumène*, « tant que je serai maître de mon épée. »

15. Quand *Alexandre* se fut emparé de tous les états possédés par les rois de Perse, les Macédoniens, devenus insolens, l'importunoient sans cesse par leurs demandes insensées, et vouloient tout emporter de force. La patience du prince ne pouvant plus y tenir, il les fit ranger d'un côté; puis, ayant fait mettre les Perses de l'autre: « Macédoniens, dit-il, choi« sissez entre vous qui vous voudrez pour vous com« mander; je vais me mettre à la tête des Perses: « combattons. Si vous êtes vainqueurs, je vous obéirai; « si vous êtes vaincus, vous saurez par expérience « que sans moi vous ne pouvez rien, et vous me se« rez soumis. » Les Macédoniens, étonnés de cette fermeté vraiment royale, rentrèrent dans le devoir, et ne pensèrent plus à leurs prétentions aveugles.

16. *Valentinien* ayant été proclamé auguste, ses soldats voulurent le forcer de se nommer un collégue. Mais le nouvel empereur, le plus intrépide de tous les hommes, sentit que céder, dès le premier pas, à la volonté des légions, c'étoit leur laisser reprendre l'autorité qu'elles venoient de lui conférer. Montrant donc un air assuré, après avoir imposé silence aux plus

turbulens, en les traitant de séditieux, il parla en ces termes : « Braves défenseurs de nos provinces, vous « venez de m'honorer du diadême. Je connois tout le « prix de cette préférence à laquelle je n'ai jamais « aspiré. Toute mon ambition s'étoit bornée à me pro- « curer la satisfaction intérieure, qui couronne la vertu. « Il dépendoit de vous tout à l'heure de me choisir « pour votre souverain ; c'est à moi maintenant à dé- « cider des mesures qu'il faut prendre pour votre su- « reté et votre gloire. Ce n'est pas que je refuse de « partager ma puissance, je sens tout le fardeau du « pouvoir : je reconnois qu'en m'élevant sur le trône, « vous n'avez pu me placer au-dessus de l'humanité. « Mais votre élection ne se soutiendra qu'autant que « vous me laisserez jouir des droits dont vous m'avez « revêtu. J'espère que la providence secondant mes « bonnes intentions, m'éclairera sur le choix d'un col- « lègue digne de vous et de moi. Vous savez que dans « la vie privée c'est une maxime de prudence de « n'adopter pour associé que celui dont on a fait une « sérieuse épreuve. Combien cette précaution est-elle « plus nécessaire pour le partage de l'autorité souve- « raine, où les dangers sont si fréquens, et les fautes « irréparables ! Reposez-vous de tout sur ma vigilance. « En me donnant l'empire, vous ne vous êtes réservé « que l'honneur d'une fidelle obéissance. Songez seu- « lement à profiter du repos de l'hiver pour rétablir vos « forces, et vous préparer à de nouvelles victoires. » La noble fermeté de ce discours arrêta les murmures. *Valentinien* acquit dès-lors toute la confiance qu'auroit pu procurer un long règne soutenu avec dignité ; et ces fières cohortes, qui, un moment auparavant, préten-doient lui commander, frappées d'une impression de respect qui dura autant que sa vie, le conduisirent au palais, au milieu de leurs aigles et de leurs enseignes, avec toutes les marques d'une entière soumission.

17. *Léontius* et *Mégaléas*, officiers macédoniens, abusoient étrangement des bontés que *Philippe*, leur maître, avoit pour eux. En vain *Aratus*, général des Achéens, vouloit détromper ce monarque sur le compte de

de ces deux perfides ministres. Il les avoit eus pour conseillers dans sa première jeunesse : sa prévention pour eux étoit une habitude. Ils hâtèrent eux-mêmes leur perte. Un jour, au sortir d'un grand repas, ils poursuivirent *Aratus*, à coups de pierres, jusques dans sa tente. Tout le camp fût en émeute. Le bruit vint jusqu'aux oreilles du roi, qui, s'étant fait informer exactement de tout ce qui étoit arrivé, condamna *Mégaléas* à une amende de vingt mille écus, et le fit mettre en prison. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour *Léontius*. Cependant il crut devoir s'armer de résolution ; et, suivi de plusieurs soldats, il vint à la tente de *Philippe*, persuadé que ce prince, intimidé par ce cortége, changeroit bientôt de sentiment. « Qui a été assez hardi, demanda d'un ton « insolent l'audacieux capitaine, pour porter les « mains sur *Mégaléas*, et pour le mettre en prison ? « — C'est moi ; c'est votre maître et le sien, répondit « fiérement le roi. » Cette noble fermeté effraya *Léontius*. Il jeta quelques soupirs, et se retira consterné. Quelques jours après, il se rendit caution de l'amende imposée à *Mégaléas*, qui par là recouvra sa liberté.

18. Le grand-duc de Toscane, *François* de Lorraine, vint former, en 1741, le siége de Lintz, qu'il pressa avec fureur. Les Francais défendent la place avec le courage le plus intrépide, et tandis qu'ils se retirent dans une partie de la ville, les troupes impériales entrent dans l'autre, le flambeau à la main. M. *Duchâtel*, lieutenant-général, est détaché pour proposer les articles d'une capitulation honorable. « Je veux, dit le « grand-duc, avoir la garnison prisonnière de guerre. « — Eh bien ! répondit M. *Duchâtel*, recommencez « donc à brûler ; et nous allons recommencer à tirer. » Cette ferme repartie adoucit le prince, qui accorda tous les honneurs de la guerre à cette brave garnison.

19. Le philosophe *Anaxagore*, le premier qui donna lui-même ses ouvrages au public, exilé d'Athènes, parce qu'il avoit enseigné que le soleil est une masse de feu ardent, avoit choisi pour retraite la ville de Lampsaque. Il y parloit en public sur quelque matière philo-

sophique, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de ses deux fils. Il interrompit son discours, garda quelque temps le silence; puis, reprenant tout-à-coup la parole, il dit d'un air ferme: « Né mortel, je savois « que je les avois engendrés mortels. » Il continua avec la même tranquillité, renfermant sa douleur au dedans de lui-même. *Voyez* ASSURANCE, CONSTANCE, ÉGALITÉ, INTRÉPIDITÉ.

## FIDÉLITÉ.

1. THÉODORIC, quoique arien, avoit un ministre catholique qu'il aimoit beaucoup, et auquel il accordoit toute sa confiance. Ce ministre crut pouvoir s'assurer de plus en plus les bonnes graces de son maître, en renoncant à sa religion: il embrassa l'arianisme. *Théodoric* l'ayant appris, lui fit trancher la tête. « Si cet « homme, dit-il, est infidelle à Dieu, me sera-t-il « fidelle, à moi qui ne suis qu'un homme? »

2. Sous la minorité de *Louis XIV*, deux gentilshommes français, l'un de Picardie, nommé *d'Esclainvilliers*, et l'autre de Champagne, appelé *de Renneville*, tous deux morts lieutenans-généraux, mangeoient un jour ensemble avec plusieurs autres officiers. *D'Esclainvilliers* dit à la compagnie: « Buvons « à la santé du roi; » puis, s'adressant à *Renneville*: « Mon ami, ajouta-t-il, je te la porte; car, vive Dieu! « si tous les gentilshommes nous ressembloient, il n'y « auroit point de traîtres en France. » Aussitôt tous les convives, mettant la main sur leur épée, prièrent Dieu de changer en poison le vin qu'ils alloient boire à la santé du roi, s'ils avoient d'autre pensée dans l'ame, que de verser leur sang pour le service de leur prince et de leur patrie.

3. L'archiduc d'Autriche étant entré dans Madrid en 1710, fit dire au marquis *de Mansera*, vieillard de près de cent ans, président du conseil de Castille, de venir lui baiser la main: « Je n'ai qu'une foi, répondit

« ce généreux centenaire ; je n'ai qu'un roi, qui est « *Philippe V*, auquel j'ai prêté serment de fidélité. Je « reconnois l'archiduc pour un grand prince, mais « non pas pour mon souverain. J'ai vécu cent ans sans « avoir rien fait contre mes devoirs ; et, pour le peu « de jours qui me restent à vivre, je ne veux pas me « déshonorer. »

4. Du temps de la Ligue, *Nicolas Potier de Novion de Blancménil*, président à mortier, fut sur le point d'être condamné à être pendu par les Seize. Comme on alloit le juger, le duc *de Mayenne* revint à Paris. Ce prince avoit toujours eu pour *Blancménil* une vénération qu'on ne pouvoit refuser à la vertu. Il alla lui-même le tirer de prison. Le président se jeta aux pieds du prince, et lui dit : « Monseigneur, je vous ai obli- « gation de la vie ; mais j'ose vous demander une plus « grande grace : c'est de me permettre de me retirer « auprès de *Henri IV*, mon légitime souverain. Je « vous reconnoîtrai toute ma vie pour mon bienfai- « teur, mais je ne puis vous servir comme mon maî- « tre. » Le duc *de Mayenne*, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, et le renvoya à *Henri IV*.

5. Le duc *de Guise*, ayant soulevé le peuple de Paris, le roi *Henri III* fut obligé de se retirer à Chartres, et le duc resta seul maître de la capitale. Après avoir appaisé le tumulte, il alla rendre visite au premier président, *Achilles de Harlai*. Il le trouva qui se promenoit dans son jardin. Le magistrat s'étonna si peu de sa venue, qu'il ne daigna pas seulement tourner la tête, ni discontinuer sa promenade commencée, laquelle achevée qu'elle fut, et étant au bout de son allée, il retourna, et, en retournant, il vit le duc *de Guise* qui venoit à lui. Alors il lui dit : « C'est grand'pitié que le « valet chasse le maître ! Au reste, mon ame est à Dieu, « mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les « mains des méchans : qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

6. L'orateur *Marc-Antoine* étant cité en justice pour un crime capital dont on le chargeoit, ses accusateurs demandèrent qu'il livrât, pour être appliqué à la question, un jeune esclave qu'ils prétendoient être complice

de son maître. Cette circonstance rendit l'instruction du procès fort délicate pour l'accusé. L'esclave étoit extrêmement jeune : *Antoine* craignoit beaucoup de la foiblesse de l'âge et de la violence des tourmens; mais le généreux serviteur exhorta lui-même son maître à le livrer sans crainte, l'assurant que sa fidélité étoit au-dessus des douleurs les plus cruelles. Il tint parole; et la question, qui étoit très-rigoureuse chez les Romains, les fouets, le chevalet, les lames ardentes ne purent vaincre sa constance, ni le faire parler d'une manière qui nuisît à l'accusé : exemple qui prouve que la vraie noblesse est de tous les états.

7. L'empereur *Frédéric Barberousse* assiégeoit et pressoit vivement, en 1174, la ville d'Alexandrie-de-la-Paille, en Italie; et, plein de colère contre les habitans, il faisoit mettre à mort tous ceux qui tomboient en son pouvoir. Un jour on conduisit à ses pieds trois malheureux captifs qu'il condamna sur l'heure à perdre les yeux. Deux de ces infortunés subirent d'abord le supplice; mais lorsqu'on vint au troisième, *Frédéric*, touché de sa grande jeunesse, lui demanda ce qui l'avoit engagé à se soulever contre son souverain : « Seigneur, « répondit le jeune homme, j'ai suivi les ordres du « maître que je sers dans la ville. Quelque parti qu'il « prenne, jamais je ne l'abandonnerai; et, quoique « ma fidélité me coûte bien cher aujourd'hui, je tâ« cherai encore de lui rendre tous les services dont je « serai capable. » Tant de générosité toucha l'implacable empereur. Il fit grace à ce valet si digne d'éloges, et le chargea de reconduire dans la ville les compagnons de sa captivité.

8. *Sanci*, maître des requêtes, voulant engager les Suisses au service de *Henri III*, en 1589, envoya secrétement son valet-de-chambre, pour lui apporter le fameux diamant, connu sous le nom de *Sanci*, qui fait aujourd'hui l'ornement de la couronne de nos rois, et lui recommanda de prendre garde aux voleurs. « Ils « m'arracheroient la vie, dit le fidelle domestique, « qu'ils ne m'enlèveroient pas le diamant. » Il fit entendre à son maître qu'il l'avaleroit, quelle qu'en fût la

grosseur. Ce qu'avoit craint *Sanci*, arriva. A son retour de Paris, le valet-de-chambre aperçut une bande de brigands qui l'attendoient au passage. Aussitôt il avale le diamant, sans être remarqué, et continue sa route. Il est arrêté, fouillé, et mis à mort par les voleurs : c'étoit dans la forêt de Dole. *Sanci*, ne voyant pas revenir son domestique, et connoissant sa droiture, se douta de son malheur. Il fit faire les plus grandes perquisitions : enfin, on lui rapporta qu'un homme avoit été assassiné dans la forêt de Dole, et que les paysans l'avoient enterré. Il se transporte sur les lieux, reconnoît son valet-de-chambre, le fait ouvrir, et retrouve son diamant. Il pleura sincèrement un domestique si fidelle, et admira une générosité qui lui devoit coûter la vie, quand même les voleurs la lui auroient laissée, à cause de la grosseur du diamant. *Sanci* ne le vouloit avoir qu'afin de le mettre en gage pour une somme très-modique, dont le roi avoit un pressant besoin.

9. *Pertharit*, roi des Lombards, dépouillé de son trône par *Grimoald*, duc de Bénevent, excitoit la jalousie de l'usurpateur, qui lui conseilla de donner à ses amis un magnifique repas : il vouloit profiter de cette fête pour lui arracher la vie. Le monarque dépouillé, averti des funestes desseins de son ennemi, feignit de suivre son avis, et parut se livrer à toute la joie du festin. On le crut même ivre, quoiqu'il n'eût bu que de l'eau. A peine se fut-il mis au lit, que son palais fut investi. Alors le fidelle *Unulf*, son valet-de-chambre, le déguise sous les habits d'un esclave, le charge de quelques meubles, et le fait marcher devant lui, en lui disant des injures, et lui donnant même quelques coups de bâton. Les gardes, trompés par ce stratagême, ne s'opposent point à l'évasion du prince, qui se rend en France. *Grimoald*, qui croyoit l'avoir entre ses mains, ordonne qu'on le lui amène. *Unulf*, qui étoit revenu dans l'appartement de son maître, répond à ceux qui viennent le chercher que *Pertharit* repose. On réitère les instances ; nouveaux refus d'ouvrir. On enfonce la porte ; on ne trouve que le seul *Unulf*, qui déclare enfin la fuite du prince. On le conduit devant le duc de Bénevent, qui demande à

ses courtisans ce qu'ils pensent qu'on doit faire de cet homme ? Tous prononcent qu'il mérite la mort. « Vous vous trompez, répond *Grimoald ;* il mérite « plutôt une récompense, pour avoir été fidelle à son « maître, aux dépens même de sa vie. »

10. *Kollikoffer*, l'un des ambassadeurs suisses auprès de *Henri III*, en 1582, avoit expressément recommandé, en partant pour Paris, qu'on prît le plus grand soin d'un gros chien qu'il aimoit beaucoup. On renferma cet animal pendant cinq à six jours, après lesquels il trompa la vigilance des domestiques, et s'évada. *Kollikoffer* fut bien étonné, lorsqu'au milieu de l'audience solennelle que le monarque français donnoit aux députés helvétiques, son chien s'élança à son cou, et l'accabla de caresses. Dès qu'il avoit pu ravoir sa liberté, il avoit pris le chemin de Paris sans guide, et avoit suivi jusqu'au Louvre les traces de son maître.

11. Sous le règne de *Charles V*, roi de France, un nommé *Aubri de Montdidier*, passant seul dans la forêt de Bondy, fut assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien resta plusieurs jours sur la fosse, et ne la quitta que quand il fut pressé par la faim. Il vient à Paris, chez un intime ami de son malheureux maître, et par ses tristes hurlemens, semble lui annoncer la perte qu'il a faite. Après avoir mangé, il recommence ses cris; va à la porte, tourne la tête, pour voir si on le suit, revient à cet ami de son maître, le tire par l'habit comme pour l'exciter à le suivre. La singularité des mouvemens de ce chien, sa venue sans son maître qu'il ne quittoit jamais, ce maître qui tout d'un coup a disparu, et peut-être cette distribution de justice et d'événemens, qui ne permet guère que les crimes restent long-temps cachés, tout cela fit que l'on suivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris en grattant la terre, comme pour faire signe de chercher en cet endroit. On y fouilla, et l'on y trouva le corps de l'infortuné *Aubri*. Quelque temps après, ce chien aperçut par hasard l'assassin, que tous les historiens nomment le chevalier *Macaire*. Il lui saute à la gorge, et l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque

fois qu'il le rencontre, il l'attaque et le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paroître extraordinaire. On se rappelle l'affection qu'il avoit marquée pour son maître, et en même temps plusieurs occasions où ce chevalier *Macaire* avoit donné des preuves de sa haine contre *Aubri de Montdidier*. Quelques autres circonstances augmentèrent les soupçons. Le roi, instruit de tous les discours que l'on tenoit, fait venir ce chien qui paroît tranquille jusqu'au moment où apercevant *Macaire* au milieu d'une vingtaine d'autres courtisans, il tourne, aboie, et cherche à se jeter sur lui.

Dans ce temps-là, on ordonnoit le combat entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étoient pas convaincantes. On nommoit ces sortes de combats *jugemens de Dieu*, parce qu'on étoit persuadé que le Ciel auroit plutôt fait un miracle, que de laisser succomber l'innocence. Le roi, frappé de tous les indices qui se réunissoient contre *Macaire*, jugea qu'il échéoit gage de bataille, c'est-à-dire, qu'il ordonna le duel entre le chevalier et le chien. Le champ clos fut marqué dans l'île Notre-Dame, qui n'étoit alors qu'un terrain vide et inhabité. *Macaire* étoit armé d'un gros bâton : le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite et ses relancemens. On le lâche. Aussitôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, et enfin s'élance, le saisit à la gorge, et l'oblige à faire l'aveu de son crime en présence du roi et de toute sa cour. La mémoire de ce chien mérita d'être conservée à la postérité par un monument qui subsiste encore sur la cheminée de la grande salle du château de Montargis.

12. A la surprise de Crémone, en 1702, un capitaine des troupes impériales, nommé *Magdonel*, tira le maréchal *de Villeroi* d'entre les mains de plusieurs soldats qui venoient de l'arrêter, et qui se disputoient ses dépouilles. Le maréchal se courba pour parler à l'oreille de *Magdonel*. « Ecoutez, lui dit-il; je suis le « maréchal *de Villeroi*, je puis faire votre fortune. Si

« vous me menez à la citadelle, et que vous vouliez « vous sauver avec moi, je vous offre un régiment de « cavalerie, et une pension de deux mille écus. » *Magdonel* lui répondit : « Il y a long-temps que je sers « l'empereur avec fidélité, et il ne m'est pas encore « arrivé de commettre une infidélité contre son service : « je ne suis pas d'avis de commencer aujourd'hui. Je « préfère mon honneur à la fortune : c'est en vain que « vous me tentez par l'espérance d'un emploi un peu « plus relevé que celui que j'exerce ; je suis assuré « d'obtenir par mes services, dans les troupes de l'em- « pereur, ce que vous voulez me faire acheter dans « les troupes de France par une trahison. »

13. Le prince *Eugène* ayant surpris Crémone, où les Français avoient une garnison, deux régimens irlandais, qui étoient au service de France, se distinguèrent par une résistance héroïque. Ils défendirent constamment une des portes de la ville contre douze cents hommes, quoiqu'ils ne fussent guère que quatre cents. Le prince *Eugène* ne trouva pas de meilleur expédient que de tenter la fidélité de ces deux braves régimens. Pour cet effet, il leur envoya *Magdonel*, qui, étant Irlandais, pouvoit mieux les persuader qu'un autre. *Magdonel*, instruit par le prince sur la manière dont il devoit s'y prendre pour gagner ses compatriotes, s'avance entre les combattans, et demande s'il ne lui seroit pas permis de faire quelques propositions. On lui répond qu'il le peut faire librement. Tout-à-coup le combat cesse. Les deux partis, attentifs à ce qui se passe, ont les yeux attachés sur *Magdonel*; chacun pense que les propositions dont il est chargé vont mettre fin à tant de longs et pénibles combats. « Mes compatrio- « tes, dit-il aux officiers irlandais, son altesse sérénis- « sime monseigneur le prince *Eugène* de Savoie m'en- « voie ici pour vous dire que si vous voulez changer « de parti et passer dans celui de l'empereur, il vous « promet une paye plus forte et des pensions plus consi- « dérables que vous n'en avez en France. L'affection que « j'ai pour toutes les personnes de ma nation en géné- « ral, et pour vous autres, messieurs, en paticulier,

« m'oblige de vous exhorter à accepter les offres que « le général de l'empereur vous fait ; car si vous les « refusez, je ne vois pas comment vous pourrez échap- « per à une perte certaine. Nous sommes maîtres de la « ville, à l'exception de votre porte ; c'est pourquoi « son altesse n'attend que mon retour pour vous atta- « quer avec la plus grande partie de ses forces, et pour « vous tailler en pièces, si vous rejetez ses offres. — « Monsieur, répondit un des officiers irlandais, si son « altesse n'attend que votre retour pour nous attaquer « et pour nous tailler en pièces, il y a apparence qu'elle « ne le fera pas de long-temps, car nous allons pour- « voir à ce que vous ne retourniez pas sitôt ; pour cet « effet, ajouta-t-il, je vous arrête prisonnier, ne vous « regardant plus comme le député d'un grand géné- « ral, mais comme un suborneur. C'est par cette « conduite que nous voulons mériter l'estime du « prince qui vous a envoyé, et non par une lâcheté « et une trahison indignes de gens d'honneur. »

14. *Marguerite de Valois* faisoit la guerre à *Henri III* son frère, et au roi de Navarre son mari. Elle avoit campé sa petite armée devant Villeneuve d'Agénois. Elle ordonna à trente ou quarante soldats de conduire Charles *de Cieutat*, officier français, aux pieds des murailles, et de le tuer, si son fils, qui commandoit dans cette place, refusoit d'en ouvrir les portes. *Cieutat*, après qu'on eut fait cette indigne sommation à son fils, lui cria : « Songes à la fidélité et au devoir d'un Français ; « et que si j'étois capable de te dire de te rendre, ce ne « seroit plus ton père qui te parleroit, mais un traître, « un lâche, un ennemi de ton honneur et de ton roi. » Ses gardes avoient déjà levé le bras, et alloient frapper. Le jeune *Cieutat* leur fit signe. On ouvrit la porte : il sortit avec trois ou quatre hommes ; feignit de parlementer ; et, mettant tout-à-coup l'épéc à la main, il fondit avec tant d'impétuosité sur ceux qui tenoient l'épée nue sur son père, et il fut si soudainement secondé par plusieurs soldats de sa garnison, qu'il le délivra.

15. Dans le temps de la révolte du parlement d'Angleterre contre le roi *Charles I*, *Fairfax*, général de

l'armée parlementaire, ayant mis le siége devant Glocester, place qui tenoit pour le roi, se servit d'un cruel stratagême pour obliger le baron *d'Arthur-Capel*, qui en étoit gouverneur, à se rendre à discrétion. *Capel* avoit un fils unique, âgé de dix-sept ans, bien fait et plein d'esprit, qui étudioit à Londres. *Fairfax* le fit amener dans son camp. Il proposa ensuite une entrevue au gouverneur. *Capel* l'accepta, et se rendit au lieu dont on étoit convenu. Mais il fut bien étonné de voir son fils nu jusqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos, au milieu de quatre soldats, deux qui avoient le poignard tiré contre lui, et deux qui lui tenoient le pistolet appuyé sur l'estomac. Pendant qu'il regardoit ce triste spectacle, il entendit un des officiers de *Fairfax* qui lui dit : « Préparez-vous à vous « rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils. » *Capel*, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : « Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez « à Dieu et au roi ; » paroles qu'il répéta trois fois. Ensuite il rentra dans la place, et exhorta les officiers à périr plutôt que de capituler. *Fairfax* ne poussa pas plus loin la tragédie. Dès que *Capel* se fut retiré, il fit habiller son fils, et le renvoya à Londres.

16. En 1590, le parti de la Ligue en Languedoc demanda des troupes au roi d'Espagne. Sur la nouvelle de leur débarquement, *du Barri de Saint-Aunez*, gouverneur pour *Henri-le-Grand* à Leucate, en partit pour aller communiquer un projet au duc *de Montmorenci*, commandant dans cette province. Il fut pris en chemin par les ligueurs, qui marchèrent aussitôt avec les Espagnols vers Leucate, persuadés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette place ouvriroit incontinent ses portes, ou du moins ne tiendroit pas long-temps. Mais Constance *de Cezelli*, sa femme, après avoir assemblé la garnison et les habitans, et leur avoir représenté leurs devoirs et leur honneur, se mit si fièrement à leur tête, une pique à la main, qu'elle inspira du courage aux plus foibles. Les assiégeans furent repoussés par-tout où ils se présentèrent. Désespérés de leur honte, et du monde qu'ils avoient

erdu, ils envoyèrent dire à cette vaillante femme, ue si elle continuoit à se défendre, ils alloient faire endre son mari. « J'ai des biens considérables, répondit-elle les larmes aux yeux, je les ai offerts, et je les offre encore pour sa rançon ; mais je ne rachèterai point par une lâcheté une vie qu'il me reprocheroit, et dont il auroit honte de jouir : je ne le déshonorerai point par une trahison envers ma patrie et mon roi. » Les assiégeans, après avoir tenté ne nouvelle attaque, qui ne leur réussit pas mieux ue les autres, firent mourir *du Barri*, et levèrent le ége. La garnison voulut user de représailles sur le igneur *de Loupian*, qui étoit du parti de la Ligue, qui avoit été fait prisonnier. La généreuse *Constance* s'y opposa. *Henri*, qui savoit récompenser les elles actions, parce qu'il en faisoit lui-même, enoya à cette héroïne le brevet de gouvernante de Leute, avec la survivance pour son fils.

17. En 1477, *Louis XI* fit investir Saint-Omer ; ais cette place importante fut vaillamment défendue ır *Philippe*, fils d'*Antoine*, grand bâtard de Bourgne. Le monarque francais, irrité de l'opiniâtre sistance de ce jeune guerrier, le fit menacer, s'il ne ndoit la ville, de faire égorger son père à ses yeux. *hilippe*, sans se laisser épouvanter, répondit qu'il nnoissoit assez le roi pour ne pas appréhender qu'il déshonorât par une lâcheté pareille. « J'aime tendrement mon père, ajouta-t-il, mais je ferai mon devoir, et je ne livrerai jamais une place qui m'a été confiée. » On fut obligé de lever le siége ; et le roi, in de punir *Antoine* de la vertu de son fils, continua le combler d'honneurs et de biens.

18. Oran, qui, depuis que le cardinal *Ximénès* en fit conquête, fait partie de la domination d'Espagne, oit assiégée, en 1706, par les Maures. *Philippe V*, algré la situation presque désespérée de ses affaires, donna au comte *de Santa-Crux* d'y conduire des cours. Mais ce lâche officier, au lieu de prendre la ute d'Afrique, alla livrer ses galères et ses troupes la flotte anglaise ; ce qui fut cause que ce port

tomba entre les mains des infidelles. Un archidiacre de Cordoue, frère du perfide, instruit de cette action, courut aussitôt à la paroisse chercher les registres des baptêmes, et, arrachant la feuille où le nom du comte étoit inscrit, il dit, avec une fureur dont l'honneur étoit le principe : « Qu'il ne reste « parmi les hommes nul souvenir d'un homme aussi « méprisable ! »

19. *Louis XIII*, ayant pris Nancy, envoya chercher le célèbre *Jacques Callot*, et lui ordonna de lever le plan du siége de cette ville. Ce graveur répondit qu'ayant l'honneur d'être Lorrain, il se couperoit plutôt le poing, que de travailler contre son prince. Quelques courtisans représentèrent qu'il falloit punir cette hardiesse. Le monarque se contenta de leur dire : « Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir « des sujets si fidelles. »

---

## FOI.

1. M. Renau, de l'académie des sciences, avoit passé une longue vie à la guerre, dans les cours, dans le tumulte du monde, et cependant sa mort fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, et incapable, par son caractère, d'être foiblement persuadé, il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle; et il avoit une impatience de philosophe et de chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. « Quelle différence, « disoit-il, d'un moment au moment suivant ! Je vais « passer tout-à-coup des plus profondes ténèbres à « une lumière parfaite. »

2. S. *Martin*, averti, de la part de Dieu, d'aller travailler à la conversion de ses parens qui étoient encore païens, tomba entre les mains des voleurs. Un de ces brigands levoit le bras pour lui fendre la tête, lorsqu'un autre l'arrêta, et demanda au saint s'il n'avoit point eu peur. « Un chrétien n'a jamais peur,

répondit cet homme apostolique : la foi lui sert de bouclier; le Tout-Puissant le protège et l'environne : que peut-il redouter ? Ah ! mes amis, ce qui me touche, c'est la profession vile et dangereuse que vous exercez. » Alors il leur parla de Jésus-Christ avec tant d'onction, qu'il les convertit.

Etant évêque, il abattit un grand nombre de simulacres et d'arbres que les païens honoroient comme des divinités. Souvent son zèle ardent exposoit ses jours; mais les périls ne pouvoient le ralentir. Un jour, après avoir renversé un temple fameux, il voulut couper un grand pin qui étoit proche; mais les païens n'y consentirent qu'à condition qu'il se tiendroit du côté que l'arbre pencheroit pendant qu'ils le couperoient. *Martin* se laissa donc lier de ce côté-là. Une grande foule de monde accourut au spectacle, pour être témoin de sa mort; et l'arbre, à demi-coupé, commencoit à tomber sur lui, lorsque, par le seul signe de la croix, il fut repoussé comme par un coup de vent, tomba de l'autre côté, et pensa écraser ceux qui se croyoient le plus en sureté. Aussitôt il s'éleva un grand cri : et les idolâtres étonnés, ravis d'admiration, embrassèrent à l'envi la foi de Jésus-Christ.

3. S. *Grégoire*, qu'on nomme *Thaumaturge*, à cause des grands miracles que Dieu a opérés par son ministère, sacré évêque de Néocésarée, demanda au Seigneur de lui accorder une connoissance parfaite des mystères de la sainte religion. Il fut exaucé; et, fortifié de cette connoissance sublime, il part pour sa ville épiscopale, dont il étoit éloigné. Surpris par la nuit, il se retire dans un temple d'idoles, d'où, par ses prières, il chasse les démons qui y rendoient auparavant leurs oracles. Le sacrificateur, n'ayant pu les obliger à revenir par ses cérémonies superstitieuses, menace le saint de le faire punir par les magistrats. *Grégoire*, sans s'émouvoir, lui répond qu'avec le secours du Dieu qu'il adore, il peut chasser les démons d'où il lui plaît, et les faire entrer où il veut. Le sacrificateur, touché, le prie de lui faire oonnoître ce Dieu qui a tant de pouvoir sur les autres. Mais, choqué de ce qu'il lui disoit de l'incar-

nation du fils de Dieu, il lui promet de croire ce mystère, s'il peut, par son commandement, faire changer de place une pierre d'une grosseur extraordinaire qu'il lui montre, et la faire passer dans un endroit qu'il lui marque. La pierre obéit aussitôt au saint, comme si elle eût été animée. Alors le païen, sans plus délibérer, quitte sa femme, sa maison, son bien et son sacerdoce, pour suivre *Grégoire* et devenir son disciple.

---

## FRANCHISE.

1. Un jour, *Louis XIV* jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputoit : les courtisans demeuroient dans le silence. Le comte *de Grammont* arrive. « Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez « perdu, répondit le comte. — Eh ! comment pouvez- « vous me donner le tort, avant de savoir ce dont il « s'agit ? — Eh ! sire, ne voyez-vous pas que, pour « peu que la chose eût été douteuse, tous ces mes- « sieurs vous auroient donné gain de cause ? »

2. *Denis* le tyran avait la manie de faire des vers, et, comme tous les mauvais poètes, la fureur de les réciter. Ses courtisans entretenoient sa folie poétique, par les louanges excessives dont ils l'accabloient. Le seul *Philoxène*, poète habile et grand musicien, osa lui dire son sentiment, et lui avouer qu'il trouvoit ses vers mauvais. *Denis*, irrité de cette hardiesse, le fit conduire aux Latomies, fameuse prison de Syracuse, creusée dans le roc. Quelques jours après, s'imaginant que *Philoxène*, instruit par sa disgrace, seroit d'un goût moins difficile, il le fit venir, et après lui avoir fait plusieurs caresses, l'invita à se mettre à table avec lui. Sur la fin du repas, *Denis* commença à lire un de ses ouvrages favoris, sûr du suffrage de son convive, dont il ambitionnoit les applaudissemens. Mais *Philoxène*, se levant tranquillement au milieu de la lecture, prit le chemin de la porte. « Eh ! où allez-vous donc, lui dit le tyran ? — Aux La- « tomies, répondit *Philoxène*. » Le prince fut charmé

e cette plaisanterie : il en rit beaucoup, et pardonna u critique, en faveur du bon mot.

3. *Thémistocle* sachant que dans la flotte grecque qui mouilloit à Salamine, on songeoit à éviter d'en venir aux mains avec celle de *Xerxès*, roi des Perses, fit donner avis, sous main, à ce monarque, que les alliés étant réunis dans le même lieu, il lui seroit facile de les vaincre et de les accabler tous ensemble ; au lieu que, s'ils se séparoient, comme ils étoient près de le faire, il manqueroit pour toujours une si favorable occasion. Le roi le crut ; et, par son ordre, un grand nombre de vaisseaux environna, de nuit, Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste.

Personne ne s'aperçut que l'armée fût ainsi enveloppée. *Aristide* vint, la nuit même, d'Egine, où il commandait quelques troupes, et traversa, avec un très-grand danger, toute la flotte des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de *Thémistocle*, il le tira en particulier, et lui parla de la sorte : « *Thémistocle*, si « nous sommes sages, nous renoncerons désormais à « cette vaine et puérile dissension qui nous a divisés « jusqu'ici, et, par une plus noble et plus salutaire « émulation, nous combattrons à l'envi à qui servira « mieux la patrie ; vous, en commandant et en faisant « le devoir d'un bon et sage capitaine ; et moi, en « obéissant et en vous aidant de ma personne et de « mes conseils. » Il lui apprit ensuite que l'armée étoit enveloppée par les vaisseaux des Perses, et l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. *Thémistocle*, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame et d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival ; et, ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avait imaginée pour tromper le Barbare, il le pria d'aller trouver *Eurybiade*, généralissime de la flotte, et qui s'opposoit fortement à la bataille, pour lui représenter qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux, que de combattre par mer à Salamine ;

ce qu'il fit avec joie et avec succès ; car il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de ce général.

4. *Lélius*, fameux jurisconsulte romain, s'étoit chargé de plaider une affaire criminelle, dans laquelle étoient impliqués quelques publicains ou fermiers des revenus publics, et dont le sénat avoit renvoyé la connoissance aux consuls. Il la plaida avec son exactitude et son élégance ordinaires ; mais les consuls ne furent point persuadés, et ordonnèrent que l'affaire seroit plaidée une seconde fois. Nouveau plaidoyer de *Lélius*, encore plus travaillé et plus précis que le premier : nouveau renvoi du jugement à une troisième plaidoirie. Les fermiers reconduisirent *Lélius* à son logis, en lui marquant une vive reconnoissance, et le priant de ne point se rebuter. Il leur répondit qu'il étoit plein de considération pour eux, et qu'il le leur avoit prouvé en se chargeant de cette affaire ; qu'il y avoit donné tout le soin et tout le travail dont il étoit capable ; mais qu'ils feroient mieux de s'adresser à *Galba*, qui, étant orateur plus véhément, mettroit plus de feu, plus de force dans la manière dont il plaideroit leur cause, et emporteroit vraisemblablement le consentement des juges. Ils prirent ce parti, et recoururent à *Galba*, qui, ayant à remplacer un homme d'un si grand mérite, refusa long-temps de s'en charger, et ne céda qu'avec peine à leurs vives sollicitations. Il employa le lendemain tout entier à étudier la cause, à s'en instruire à fond, à préparer et à arranger ses preuves. Le troisième jour, qui étoit celui où elle devoit se plaider, il s'enferma dans un cabinet voûté qui étoit à l'écart, avec des esclaves lettrés qui lui servoient de secrétaires. Quand on lui eut annoncé que les consuls étoient sur leur tribunal, il sortit de son cabinet le visage et les yeux tout en feu, comme s'il venoit de prononcer son plaidoyer. L'auditoire étoit fort nombreux et dans une grande attente : *Lélius* lui-même étoit présent. *Galba* commença à parler avec tant de vivacité et d'éloquence, que, presqu'à chaque partie de son plaidoyer, il étoit interrompu pas des applaudissemens ; et il employa si à propos et la force des

preuves

preuves et la véhémence des passions, que les fermiers gagnèrent absolument leur cause, et furent renvoyés absous. On applaudit à l'éloquence victorieuse de *Galba ;* mais tout le monde combla d'éloges la noble franchise de *Lélius*.

## FRUGALITÉ.

1. Socrate devoit recevoir chez lui des étrangers, et cependant il n'avoit apprêté qu'un repas très-frugal. Un de ses amis lui représentant qu'il falloit mieux traiter ses hôtes : « Si mes hôtes sont gens de bien, ré« pondit-il, il y en aura assez pour eux ; s'ils sont « méchans, il y en aura toujours trop. »

2. Jamais on ne vit le fameux *Phocion* rire, ni pleurer, ni se baigner dans les bains publics, ni avoir ses mains hors de son manteau quand il étoit habillé. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours nu-pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif et insupportable ; de sorte que les soldats disoient en riant : « Voilà *Pho« cion* habillé ; c'est signe d'un grand hiver. » Quoiqu'il fût d'un naturel fort doux et très-humain, il avoit le visage si rude et si austère, que ceux qui ne le connoissoient point auroient craint de se trouver seuls avec lui. Un jour que l'orateur *Charès* parloit fortement contre ses sourcils terribles, les Athéniens s'étant mis à rire, *Phocion* prit la parole, et leur dit : « Ja« mais ces sourcils ne vous ont fait de mal ; mais les « bons mots de ces rieurs vous ont souvent coûté « bien des larmes. »

3. Le ministre *Walpole* vouloit détacher du parti du parlement un seigneur anglais, distingué par son mérite. Il va le trouver ; il lui dit qu'il vient de la part du roi, pour l'assurer de sa protection, et lui marquer le déplaisir qu'a sa majesté de n'avoir encore rien fait pour lui. Il lui offre en même temps un emploi considérable. « Milord, lui répliqua le seigneur anglais, avant

« de répondre à vos offres, permettez-moi de faire « apporter mon souper devant vous. » On lui sert au même instant, un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. *Walpole :* « Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui « se contente d'un pareil repas soit un homme que la « cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que « vous avez vu : c'est la seule réponse que j'ai à lui « faire. »

4. *Socrate*, dont on vient de parler, parvint jusqu'à soumettre à l'empire de la raison et la soif et la faim : quand après s'être long-temps échauffé à la lutte, ou à la course, il se sentoit brûlant et dévoré de soif, il ne se permettoit de boire qu'après avoir répandu le premier vase d'eau, qu'il avoit lentement puisé dans la rivière.

5. C'étoit un usage, qui avoit force de loi parmi les Spartiates, de retourner le soir chez soi sans lumière : « Un homme sobre, disoient-ils, n'a besoin « d'aucun secours pour retrouver son chemin. »

*Voyez* ABSTINENCE, AUSTÉRITÉ, SOBRIÉTÉ, TEMPÉRANCE.

# GALANTERIE.

1. La princesse *de Conti*, fille de *Louis XIV*, parlant à l'ambassadeur de Maroc, et se récriant sur la pluralité des femmes, permise chez les Mahométans : « Nous n'aurions, madame, chacun qu'une femme, « lui dit cet ambassadeur, si elles avoient toutes vos « graces et vos vertus. »

2. Le grand *Condé* attaquoit Vézel, en 1672. Toutes les dames se réunirent pour le prier de leur permettre de sortir de la place, et de ne pas les exposer aux suites fâcheuses d'un siége long et meurtrier. Mais le prince, qui sentoit que, par cette sortie, les assiégés seroient moins sollicités à se rendre, répondit aux dames, « qu'il ne pouvoit consentir à une « demande qui le priveroit de ce qu'il y a de plus « beau dans son triomphe. »

3. Lorsqu'*Isabelle* de Bavière, que le roi *Charles VI* avoit épousée, fit son entrée dans Paris, ce monarque se déguisa pour être témoin de la pompe qui accompagnoit cette entrée. Il dit à *Savoisi* son chambellan : « *Savoisi*, je te prie que tu montes sur mon bon cheval, et monterai derrière toi, et nous nous habillerons tellement qu'on ne nous connoisse point, et allons voir l'entrée de ma femme. Ils allèrent donc par la ville en divers lieux, se avancèrent pour venir au Châtelet, à l'heure que la reine passoit, où il y avoit moult de peuple et grand'presse, et il y avoit foison de sergens à grosse boulayes, lesquels, pour défendre la presse, frappoient de leurs boulayes bien et fort. Et s'efforçoient toujours d'approcher le roi et *Savoisi* ; et les sergens, qui ne connoissoient mie le roi ne *Savoisi*, frappoient de leurs boulayes dessus, et en eut le roi plusieurs horions sur les épaules bien assis ; et au soir, en la présence des dames et des demoiselles, fut la chose récitée, et on commença à en farcer, et le roi même se farçoit des horions qu'il avoit reçus. »

Le lendemain de cette entrée, la ville de Paris fit, selon l'usage, son présent au roi et à la reine. Les députés s'étant mis à genoux, dirent : « Très-chier « et aimable sire, vos bourgeois de Paris vous pré- « sentent ces joyaux. » C'étoient des vases d'or bien travaillés. « Eh ! grand merci, bonnes gens, répon- « dit le roi, ils sont biaux et riches. »

4. Un particulier ayant été admis à voir trois jeunes princesses dans une cour étrangère, les fixa alternativement. L'une d'elles s'en étant aperçue, lui demanda à laquelle il donneroit la préférence ? « Je supplie vos « altesses, répondit l'étranger, de me permettre de « garder le silence sur un chapitre aussi délicat ; je « sais ce qu'il en a coûté au berger Pâris pour avoir « prononcé sur le mérite de trois divinités. »

5. Dans une compagnie où se trouvoit *Boileau*, une demoiselle fut priée de danser, de chanter, et de jouer du clavecin. On vouloit faire briller ses talens, qui étoient des plus médiocres : chacun néanmoins s'empressa de lui faire des complimens ; ils étoient dictés par la politesse. *Boileau*, d'un ton malignement galant, ajouta : « On vous a tout appris, mademoiselle, « hormis à plaire ; c'est pourtant ce que vous savez « le mieux. »

6. M. *de Fontenelle* étant dans le jardin d'une maison où il avoit dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail si délicat qu'on n'osoit le toucher, de peur de le briser. Chacun l'admiroit. « Pour moi, dit M. *de Fontenelle*, je n'aime « point ce qu'il faut tant respecter. » Madame la marquise *de Flamarens* survint, tandis qu'il parloit ; elle l'avoit entendu : il se retourne, l'aperçoit, et ajoute : « Je ne dis pas cela pour vous, madame. »

7. On s'amusoit, chez madame la duchesse *du Maine*, à trouver des différences ingénieuses entre un objet et un autre. Le cardinal *de Polignac* étoit présent : « Quelle différence, lui dit la duchesse, y « a-t-il de moi à une montre ? — Madame, lui répon- « dit-il, une montre marque les heures ; auprès de « vous on les oublie. »

8. La reine *Elisabeth*, après avoir remarqué toutes les galanteries que *Villa-Mediana* faisoit dans les tournois, lui dit un jour qu'elle vouloit absolument connoître la dame qui en étoit l'objet. *Médiana* s'en défendit quelque temps ; mais enfin, cédant à sa curiosité, il promit de lui en envoyer le portrait. Le lendemain, il lui fit donner un paquet : la reine n'y trouva qu'un petit miroir, dont la glace lui offroit ses propres traits. *Voyez* COMPLIMENS, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE.

---

## GAIETÉ.

1. LE poids des affaires et les pénibles soins du gouvernement n'altérèrent point la gaieté d'*Auguste*. On lui reprocha même de la porter trop loin, et sur-tout d'aimer trop le jeu ; témoin cette épigramme maligne qu'on fit à ce sujet, et dont voici le sens : « Après que, « deux fois vaincu sur mer, *Octavien* a perdu sa flotte, « afin de ne pas toujours perdre, et d'être enfin victo- « rieux, il joue continuellement aux dés. » Cependant la vérité est que le jeu ne fut jamais pour lui qu'un amusement, dans lequel sa bonne humeur se manifestoit avec des manières nobles et généreuses ; c'est ce qu'on voit dans le fragment d'une de ses lettres écrites à *Tibère* : morceau précieux, qui nous fait connoître l'aimable simplicité du maître de Rome. « Mon cher *Tibère*, nous « avons passé assez agréablement les fêtes de Minerve ; « car nous avons joué tous les jours, et le jeu a été « fort animé. Votre frère a jeté les hauts cris : enfin « de compte, il n'a cependant pas beaucoup perdu ; « car il a peu à peu raccommodé ses affaires qui étoient « fort délabrées. Pour moi, j'ai perdu vingt mille « sesterces ; mais c'est parce que j'ai été libéral à l'excès, « selon ma coutume ; car si je me fusse fait payer exac- « tement, et que j'eusse gardé pour mon profit ce que « j'ai donné à chacun, j'aurois gagné jusqu'à cinquante « mille sesterces : mais je ne m'en repens pas ; car la « générosité fait placer les mortels au rang des dieux. »

2. Le docteur *Hough*, mort évêque de Worcester, réunissoit toutes les vertus d'un citoyen et d'un ecclésiastique : une douce gaieté faisoit le fond de son caractère. Un jeune homme, dont la famille étoit très-connue de l'évêque, passant un jour à Worcester, alla lui présenter ses respects. Il arriva à l'heure du dîner; la salle étoit remplie de convives : il fut reçu avec beaucoup de politesse et d'amitié. Le laquais, qui lui avança une chaise, fit tomber un baromètre curieux, qui avoit coûté vingt guinées, et qui fut brisé en mille pièces. Le jeune homme, affligé de l'accident dont il avoit été la cause innocente, cherchoit à excuser le domestique. Le prélat l'interrompit. « N'en parlons « plus, dit-il en souriant : le temps a été très-sec « jusqu'à présent, j'espère qu'enfin nous aurons de la « pluie; car je n'ai jamais vu le baromètre si bas. » Le prélat étoit fort attaché à ce meuble : il avoit alors quatre-vingts ans; il conserva sa gaieté et sa douceur dans un âge où les infirmités changent ordinairement le caractère, et donnent de l'humeur aux vieillards. *Voyez* Enjouement, Humeur (*bonne*), Joie, Ris.

---

# GÉNÉROSITÉ.

1. Sylla ayant pris d'assaut Préneste, appelée maintenant *Palestrine*, ordonna qu'on passât au fil de l'épée tous les citoyens. Il voulut cependant faire grace à son hôte; mais cet homme généreux lui répondit : « Je ne veux point devoir la vie au bourreau de mes « concitoyens, au destructeur de ma patrie. » En achevant ces mots, il se mêla parmi ses compatriotes, et fut égorgé avec eux.

2. Les Athéniens avoient déclaré la guerre à Syracuse; et *Nicias*, l'un de leurs généraux, assiégeoit depuis long-temps cette cité fameuse. Elle étoit réduite à l'extrémité, lorsque *Gylippe*, capitaine lacédémonien, vint à son secours. A l'arrivée de ce guerrier, tout changea de face. *Nicias*, et *Démosthène* qu'on lui

avoit donné pour collégue, épuisés par de longues fatigues, par des combats sans nombre, perdirent insensiblement leur supériorité; et bientôt ils furent forcés de songer à la retraite. Cette dernière ressource étoit impraticable; ils la tentèrent cependant: leur audace fut malheureuse; après un combat sanglant, on les arrêta prisonniers avec les tristes débris de leurs troupes.

Jamais joie ne fut pareille à celle qui pénétra les Syracusains après leur victoire. Ils décorèrent des armes captives les plus beaux et les plus grands arbres qui se trouvoient sur les bords du fleuve Asinare, théâtre de leur triomphe: ils se couronnèrent de chapeaux de fleurs, ornèrent avec magnificence leurs chevaux; et, ayant coupé le crin de ceux des ennemis, ils entrèrent dans leur patrie avec toute l'insolence qu'inspire un succès inespéré. Le lendemain on convoqua l'assemblée du peuple pour délibérer sur ce qu'il falloit faire des prisonniers. *Dioclès*, l'un des citoyens les plus accrédités, proposa cet avis: Que tous les Athéniens de condition libre, et les Ciliciens qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrières, où seulement on leur donneroit, par jour, deux mesures de farine et d'eau; que les esclaves, et tous les alliés, seroient vendus publiquement; que les deux généraux ennemis, après avoir été battus de verges, seroient mis à mort.

Ce dernier article révolta singulièrement tout ce qu'il y avoit de gens sages et modérés dans Syracuse. *Hermocrate*, qui avoit une grande réputation de probité et de justice, voulut faire des remontrances au peuple: il ne fut point écouté, et les cris tumultueux qu'on jeta de toutes parts, ne lui permirent pas de continuer son discours. Alors un vieillard, nommé *Nicolaüs*, respectable par son âge et par sa gravité, qui, dans cette guerre avoit perdu deux enfans, seuls héritiers de son nom et de ses biens, se fit conduire par ses domestiques sur la tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence; et ce généreux personnage s'exprima de la sorte:

« Vous voyez, citoyens, un père infortuné, qui,

« plus qu'aucun autre Syracusain, a senti les funestes « effets de la guerre présente, par la mort de deux fils « qui faisoient, hélas ! toute la consolation, toute la « ressource de ma vieillesse. J'admire, il est vrai, leur « courage, et sur-tout le bonheur qu'ils ont eu de sa- « crifier au salut de la république une vie que la loi com- « mune de la nature leur auroit tôt ou tard enlevée; « mais puis-je être insensible à la plaie cruelle que leur « mort a faite à mon cœur? Puis-je ne point haïr et dé- « tester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse « guerre, comme les homicides, comme les meurtriers « de mes enfans? Cependant, je ne puis le dissimuler, « je suis moins sensible à ma douleur, qu'à l'honneur « de ma patrie; et je la vois prête à se déshonorer « pour toujours par le cruel avis qu'on vous propose.

« Les Athéniens, je l'avoue, méritent les plus grands « supplices, les plus rigoureux traitemens, pour l'in- « juste guerre qu'ils nous ont déclarée; mais les dieux, « justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis? « ne nous ont-ils pas assez vengés? Quand leurs chefs « ont mis bas les armes, et se sont rendus à nous, ça « été, vous en conviendrez, dans l'espérance de con- « server leur vie : et pouvons-nous la leur arracher, « sans mériter le juste reproche d'avoir violé le droit des « gens, d'avoir déshonoré notre victoire par une cruauté « barbare? Quoi! citoyens! vous souffrirez que votre « gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on « dise qu'un peuple, qui le premier a érigé un temple « dans sa ville à la miséricorde, n'en a point trouvé dans « la vôtre? Sont-ce donc les victoires, sont-ce les « triomphes qui rendent à jamais illustre une ville; et « non pas la clémence pour des ennemis vaincus, la « modération dans la plus grande prospérité, la crainte « d'irriter les dieux par un orgueil fier et insolent?

« Vous n'avez point, sans doute, oublié que ce « même *Nicias*, sur le sort duquel vous êtes près de « prononcer, est celui qui plaida votre cause dans « l'assemblée des Athéniens, et qui employa tout son « crédit et toute son éloquence pour les détourner de « vous faire la guerre. Une sentence de mort

« prononcée contre ce digne chef, est-elle donc une « juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour « vos intérêts ? Pour moi, la mort me sera moins « triste que la vue d'une telle injustice commise par « ma patrie et par mes concitoyens. »

Le peuple d'abord fut touché de ce discours magnanime, d'autant plus que, voyant paroître ce vénérable vieillard sur la tribune, il s'étoit attendu qu'il alloit demander vengeance contre les auteurs de tous ses maux, et non pas implorer sa clémence en leur faveur. Mais les ennemis d'Athènes, ayant exagéré avec force les cruautés inouies de cette république, l'acharnement de ses chefs contre Syracuse, les maux qu'ils lui auroient fait souffrir, s'ils avoient été vainqueurs ; représentant aussi la douleur, les gémissemens d'une infinité de Syracusains, qui pleuroient la mort de leurs enfans et de leurs proches, dont les manes ne pouvoient être appaisée que par le sang de leurs meurtriers, le peuple rentra dans ses premiers sentimens, et suivit en tout l'avis de *Dioclès*. Ainsi, *Nicias et Démosthène* furent mis à mort, et tous les autres Athéniens ensevelis dans les carrières, où ils souffrirent des maux inexprimables, et le comble de la misère humaine.

3. En 1755, le prince *Charles-Edouard*, fils aîné du prétendant au trône d'Angleterre, ayant perdu dans ce royaume une bataille décisive, fut poursuivi par les troupes du roi. Il erra long-temps seul, et toujours au moment d'être la proie de ceux qui vouloient gagner le prix mis à sa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pied, et se trouvant épuisé de faim et de fatigue, il entre dans la maison d'un gentilhomme qu'il sait bien n'être pas dans ses intérêts. Ce gentilhomme néanmoins, n'écoutant que sa générosité, lui donne tous les secours que sa situation permet, et garde un secret inviolable. Quelque temps après, il est accusé d'avoir donné un asile dans sa maison à *Edouard*, et est cité devant les juges. Il se présente à eux avec la fermeté qu'inspire la vertu, et leur dit : « Souffrez qu'avant de subir l'in« terrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, « si le fils du prétendant se fût réfugié dans sa maison,

« eût été assez vil et assez lâche pour le livrer? » A ce question le tribunal se lève, et renvoie l'accusé.

4. *Pompée* avoit résolu d'exterminer tous les habit de Messine, pour s'être rangés du parti de *Mari* *Sthénius*, chef de la ville, l'alla trouver, et lui d « Pourquoi, seigneur, faire périr tant d'innocens po « un seul coupable ? C'est moi qui ai persuadé, « même forcé les Messinois à prendre ce parti; « c'est moi seul qu'il faut punir. » *Pompée* admira générosité de cet homme; et, en sa faveur, fit gra à toute la ville.

5. Le peuple de Syracuse s'étant révolté contre *Thr* *sibule*, qui vouloit se faire roi de leur ville, força palais qu'il occupoit, et mit à mort toute sa famill à la réserve d'une seule fille appelée *Harmonie*. nourrice, pour la dérober à la fureur des mutins, le présenta, au lieu de la princesse, une fille de son â et de sa taille. Cette fausse *Harmonie* recevoit cou geusement le coup de la mort sans se découvrir, lorsq la véritab[illegible]le de *Thrasibule*, touchée d'une si gran générosité, [illegible]ria aux séditieux de l'épargner, déclar qu'elle seule étoit la princesse qu'ils vouloient immol mais il étoit trop tard : cette généreuse fille étoit d morte; et l'infortunée *Harmonie* n'eut que la conso tion de descendre avec elle au tombeau.

6. *Alexandre*, ayant parmi les prisonniers de gue un Indien, qui tiroit si bien de l'arc, qu'il faisoit pa une flèche à travers un anneau, voulut qu'il lui fît son adresse : l'Indien le refusant, il ordonna qu'on l mourir. Mais comme il sut qu'en allant au suppli avoit dit qu'il n'avoit refusé d'obéir au roi que dan crainte de se déshonorer, parce qu'il ne s'étoit exercé depuis long-temps, il applaudit à l'ambition cet homme, qui avoit mieux aimé risquer sa vie sa réputation; il lui fit des présens et le renvoya

7. Les Chamaves, peuple des Gaules, vaincus *Julien*, vinrent se jeter à ses pieds, le conjurant de accorder la paix. Le César leur demanda des otage lui offrirent les prisonniers qu'il avoit entre les ma sur quoi ce prince ayant répliqué qu'on ne lui o

rien qui ne fût à lui par le droit de la victoire, les Barbares le supplièrent humblement de leur marquer ceux qu'il souhaitoit. « Je veux le fils du roi, répondit-« il. » A ces mots, le roi et toute sa suite, prosternés contre terre, poussèrent des gémissemens lamentables, disant qu'on leur demandoit l'impossible, et qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de ressusciter les morts. L'excès de leur douleur fit succéder un profond silence à leurs cris; et le roi haussant une voix entrecoupée de sanglots: « Plût à Dieu, César, dit-il, que j'eusse encore mon « fils pour en faire votre esclave! Une pareille servi-« tude seroit préférable à ma couronne. Mais, hélas! il « s'est exposé aux dangers de la guerre; et, sans doute, « parce qu'on ne l'a pas connu, il est tombé sous vos « armes victorieuses. Il n'est plus, ce jeune prince que « vous estimez assez pour en faire le lien de la paix; et « c'est cette estime même qui met le comble à ma dou-« leur, en me faisant sentir la perte que j'ai faite. » Ce discours attendrit *Julien* : il ne put retenir ses larmes. Alors, comme dans les pièces de théâtre, où lorsque l'intrigue est la plus mêlée, il survient un personnage imprévu qui éclaircit tout et procure le dénouement, il produisit au fort de la consternation et du désespoir des Chamaves, le fils de leur roi, qu'il faisoit traiter selon sa condition. Il lui ordonna de parler à son père, étant très-attentif lui-même à ne rien perdre d'un spectacle si intéressant. Les Barbares, accablés de douleur et de surprise, persuadés de bonne foi de la mort du jeune prince, le prenoient pour un fantôme, et n'en vouloient pas croire leurs yeux. *Julien*, les voyant muets et immobiles, leur dit avec gravité : « N'en « doutez point, c'est celui-là même que vous pleurez. « Vous l'avez perdu par votre faute : Dieu et les Ro-« mains vous le font retrouver. Quoiqu'il soit mon « prisonnier, je le reçois pour otage, et prétends le « rendre heureux. Pour vous, si vous me manquez de « parole, attendez-vous aux derniers malheurs : je ne « le punirai point de votre infidélité ; il n'appartient « qu'aux bêtes féroces de se jeter sur le premier qu'elles « rencontrent, sans qu'il leur ait fait de mal; mais sou-

« venez-vous que les agresseurs injustes sont écrasé
« tôt ou tard, et que vous aurez pour ennemis le
« Romains et moi. »

6. M. *de Molé*, premier président, alla pendant le troubles de Paris, au Palais-Royal demander à la rei régente la liberté de M. *Broussel*, conseiller au parle ment, que cette princesse avoit fait arrêter. Le peupl qui aimoit M. *Broussel*, avoit pris les armes pour délivrer. M. *de Molé* représenta à la reine qu'il fallo accorder cette grace à un peuple animé, capable d tout entreprendre si on le refusoit. La reine fut ferme elle ne voulut point relâcher le prisonnier. M. *de Mol* en revenant, fut arrêté à la croix du Trahoir, par u troupe de séditieux, qui lui demandèrent si M. *Brous* avoit sa liberté. Le magistrat ayant répondu que reine n'avoit point voulu le rendre, un des plus muti prit *Molé* par un petit toupet de barbe qu'il conserv toujours au menton, et lui dit insolemment : « Re
« tournez donc au Palais-Royal, et ne revenez po
« que M. *Broussel* n'ait sa liberté. » M. *de Molé* f obligé de rebrousser chemin : il parla avec tant de for à la reine, qu'enfin il la persuada; et le conseiller f relâché. Quand l'orage fut passé, un particulier d manda audience à M. *de Molé*, et lui révéla que mutin qui l'avoit traité avec tant d'insolence, étoit u apothicaire son voisin. M. *de Molé* l'envoya quérir a main-forte. Le pauvre pharmacopole fut fort emb rassé quand il se vit en présence du premier préside Ce magistrat lui demanda s'il savoit pourquoi on voit fait venir? « Ah! monseigneur, répondit-il,
« vois bien que vous êtes informé de tout, et j'impl
« votre miséricorde! » M. *de Molé* le fit relever, lui disant : « Je ne vous ai pas envoyé quérir po
« cela, mais pour vous avertir que vous avez un
« chant voisin. Ainsi, défiez-vous-en, il pourroit v
« perdre. Adieu. » Ce fut ainsi que se vengea ce gr homme.

9. Un gentilhomme normand, appelé *Monta* ayant essuyé le coup de pistolet d'un autre gen homme, tira le sien en l'air, et puis dit à son adve

aire : « Monsieur, voyons maintenant si vous réus-
« sirez mieux à l'épée. — C'est trop, monsieur, ré-
« pondit l'autre ; je vous rends volontiers la mienne,
« que je ne puis tirer contre vous, sans être aussi in-
« grat que vous êtes généreux. » Aussitôt ils s'em-
brassèrent, et furent depuis amis inséparables.

10. Le roi *Henri II* ayant offert une place d'avocat-général au célèbre Henri *de Mesme*, l'un des plus illustres magistrats de son siècle, ce grand homme prit la liberté de dire au monarque que cette place n'étoit point vacante. « Elle l'est, répliqua le roi, parce que « je suis mécontent de celui qui la remplit. — Par-« donnez-moi, sire, » répondit Henri *de Mesme*, après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé : « j'ai-« merois mieux grater la terre avec mes ongles, que « d'entrer dans cette charge par une telle porte. » Le roi eut égard à sa remontrance, et laissa l'avocat-général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de *Mesme* put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remercîmens pour une action qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, et auquel il n'auroit pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

11. Un président à mortier songeoit à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. *Louis XIV*, qui avoit promis à M. *le Pelletier*, alors contrôleur-général, de lui donner la première qui viendroit à vaquer, lui offrit celle-ci. M. *le Pelletier*, après avoir fait ses très-humbles remercîmens, ajouta que le président qui se démettoit avoit un fils, et que sa majesté avoit toujours été contenté de sa famille. « On n'a pas coutume de me parler ainsi, » reprit le monarque étonné d'une conduite si généreuse ; « ce « sera donc pour la première occasion. » Elle ne tarda pas long-temps ; et bientôt après, ce noble désintéressement fut récompensé comme il le méritoit.

12. Le marquis *de Brézé*, amiral de France, reçut la visite d'une dame de province, accompagnée de sa fille, qui étoit d'une extrême beauté. La mère commença par dire son nom, qui étoit celui d'une des

meilleures familles d'Anjou, et lui témoigna qu'on lui avoit suscité un mauvais procès, où il s'agissoit de tout son bien ; elle ajouta que, pour se défendre, elle avoit emprunté de tous ses amis, et qu'un chicaneur de profession s'obstinoit à la réduire à l'indigence. L'amiral la pria d'agréer trois cent louis d'or, qu'elle accepta pour mettre son procès en état ; il devint lui-même son solliciteur, et fit si bien qu'elle gagna son procès avec dépens. La dame allant remercier le jeune amiral, lui fit entendre combien sa reconnoissance étoit vive ; qu'elle étoit hors d'état de lui en prouver toute sa grandeur, et qu'elle n'avoit que sa fille, qui étoit présente, qui fût capable de payer pour elle. Surpris d'une offre si peu attendue, le marquis tira, en présence de la mère, la démoiselle dans un coin de la chambre, lui remontra que son honneur et son salut étoient en danger auprès de sa mère, lui conseilla de ne point se donner à d'autre qu'à Dieu ; et, comme elle en avoit déjà la pensée, il prit dans son carrosse la mère et la fille, et les conduisit dans un couvent, où il laissa la demoiselle. Quand il eut payé une année de sa pension, un jour ou deux avant sa profession, il fit toucher huit cents pistoles à la supérieure du monastère, et en fit passer un acte au nom de la fille, sans que le sien y parût.

13. *Luchino Vivaldo*, l'un des plus considérables citoyens de Gènes, étoit épris depuis plusieurs années pour une jeune personne extrêmement belle. Elle étoit mariée, et quelques soins que lui eût rendus le passionné *Vivaldo*, quelques moyens qu'il eût mis en usage pour l'engager à répondre à son amour, il n'avoit pu réussir à la séduire. La résistance n'avoit servi qu'à enflammer davantage ses désirs criminels, lorsque d'affreux malheurs lui mirent sa maîtresse entre les bras. Le mari de cette femme venoit d'être fait prisonnier, et les services que son époux rendoit à l'État, étoient la seule ressource qui faisoit subsister sa famille. Gènes étoit alors dans une prodigieuse disette, et la maîtresse de *Vivaldo* se vit en peu de temps réduite à mourir de faim. Dans cette terrible

extrémité, elle alla se jeter aux pieds de son amant, lui répresenta sa misère, et se livrant à sa discrétion, elle le conjura de sauver la vie à ses petits enfans, qui étoient sur le point de périr. *Vivaldo* étoit aussi généreux que sensible. Il releva la belle Génoise, la consola, et lui donna tous les secours possibles; mais il lui déclara en même temps qu'il étoit incapable d'abuser de son infortune. Il la renvoya chez elle; et, gardant toutes sortes de ménagemens avec une femme que ses disgraces lui rendoient infinement respectable, il ne voulut plus la voir, et chargea sa propre épouse de lui fournir toutes les choses dont elle pourroit avoir besoin.

14. Le célèbre *Patru*, avocat au parlement de Paris, étoit un des plus beaux esprits de son siècle; mais ayant préféré ses livres et son cabinet aux occupations du barreau, il tomba dans l'indigence, et se vit réduit à la dure nécessité de vendre sa bibliothèque. *Déspreaux* l'apprend, il court chez *Patru*, lui offre près d'un tiers davantage de ce qu'il en vouloit avoir, et met dans le marché une condition qui surprend fort l'avocat; c'est qu'il gardera ses livres comme auparavant, et qu'ils n'appartiendront à l'acquéreur qu'après sa mort. Ayant appris à Fontainebleau que l'on venoit de retrancher la pension que le roi donnoit au grand *Corneille*, il courut avec précipitation à madame *de Montespan*, et lui dit que le roi, tout équitable qu'il étoit, ne pouvoit, sans quelque apparence d'injustice, donner pension à un homme comme lui, qui ne commencoit qu'à monter sur le Parnasse, et l'ôter à M. *Corneille*, qui depuis long-temps étoit arrivé au sommet; qu'il la supplioit, pour la gloire de sa majesté, de lui faire plutôt retrancher la sienne, qu'à un homme qui la méritoit incomparablement mieux que lui. Madame *de Montespan* trouva sa générosité si grande et si peu commune, et sa manière d'agir si honnête, qu'elle lui promit de faire rétablir la pension de *Corneille*, et lui tint parole.

15. *Fadel-Ben-Iahia*, favori du calife *Haroun-Al-Raschild*, étoit également magnifique et généreux.

Un de ses amis les plus intimes lui demandant la cause de cette fierté, dont il accompagnoit toujours sa magnificence, il lui repondit : « J'ai pris ces deux qualités d'*Amarach-Ben-Hamzah*, qui les possédoit dans un haut degré. Je les admirai, je les imitai, et l'habitude a produit en moi l'effet d'une seconde nature. L'une des principales actions de ce grand homme, continua-t-il, et qui m'a frappé davantage est celle-ci : Mon père *Iahia* ayant, dans le premier état de sa fortune, un gouvernement, le visir, qui ne l'aimoit pas, voulut qu'il envoyât au trésor royal les deniers de sa province, avant qu'ils fussent recueillis. Mon père ayant fait un effort, et cherché dans la bourse de tous ses amis, ne put jamais faire la somme demandée. Dans cette extrémité, où il s'agissoit de sa fortune, il songea qu'il n'y avoit qu'*Amarach* qui pût le secourir. Mais nous n'étions pas trop bien dans son esprit. La nécessité obligea mon père de m'envoyer lui représenter le besoin d'argent où il se trouvoit dans une occasion si pressante. Je me transportai donc chez *Amarach*, que je trouvai assis sur une estrade élevée, et appuyé sur quatre coussins. Je le salue profondément, sans qu'il ouvrît la bouche pour me dire un seul mot ; et, bien loin de me faire aucune civilité, il tourna le visage vers le muraille, et à peine me regarda-t-il. Je lui fis cependant les complimens de mon père, et je lui exposai de sa part l'objet de mon message. Il me laissa debout fort long-temps sans réponse, et se contenta enfin de me dire : *Je verrai.* Après cette réponse laconique et désespérante, je me retirai plein de douleur ; j n'osai pas même retourner aussitôt chez mon père, n'ayant qu'une fâcheuse nouvelle à lui porte[r]. Toutefois, craignant de lui causer trop d'inquiétu[de] par un plus long délai, je me déterminai à prendre [le] chemin du logis. Quelle fut ma surprise ! je trou[vai] une foule de mulets chargés à la porte, et j'app[ris] avec le dernier étonnement qu'ils apportoient l'arg[ent] que j'avois demandé au généreux *Amarach.* » Qu[el]que temps après, mon père ayant reçu l'argent de la p[ro]vince, le fit porter chez son bienfaiteur, et m'env[oya]

p[our]

pour lui faire de sa part, les plus sincères remercîmens. Mais à peine eut-il su ce qui m'amenoit chez lui, que, d'un ton courroucé, il me dit : « Me prenez-« vous pour le banquier de votre père? Il ne me doit « rien : emportez sur l'heure cet argent hors de chez « moi, et Dieu vous conduise ! »

16. M. *le B** de C***, après avoir été attaché longtemps à la cour, fut obligé de vendre sa charge pour arranger ses affaires qui se trouvèrent dans un mauvais état, quoiqu'il eût joui d'un très-gros revenu. Il fut obligé de se défaire d'un nombreux domestique, et il ne garda que son valet-de-chambre *G***, dont la fidélité et l'attachement lui étoient connus. Il se retira dans le fond d'une province, où le peu de bien qui lui restoit lui fut encore disputé. *G*** avoit été valet-de-chambre d'un ministre, qui lui avoit laissé en mourant six cents livres de rente viagère. Il vendit la moitié de sa rente pour tirer son maître d'embarras; mais cette somme fut bientôt consommée, et M. *le B*** ne trouva point d'autre ressource que de se retirer chez un neveu qui jouissoit d'un bénéfice qu'il tenoit de son oncle. Cet ecclésiastique l'obligea bientôt, quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, de sortir de chez lui. Le généreux valet-de-chambre loua une chaumière pour loger son vénérable maître, où il le servit avec tout le respect qu'il avoit pour lui lorsqu'il étoit dans l'opulence. Il ne portoit que ses vieux habits, quoiqu'il en fournît de neufs à M. *le B***, et tous les deux n'avoient pour vivre que les trois cents livres qui restoient de la pension du bienfaisant *G***. Les parens de cet homme rare ayant appris son indigence, lui envoyèrent une douzaine de chemises neuves; il les serra dans l'armoire de son maître, et n'en voulut point porter d'autres que celles que M. *le B*** ne pouvoit plus mettre.

17. *Scipion* l'Africain ayant été accusé par ses ennemis, fut cité devant le tribunal des tribuns du peuple, qui cherchoient à le perdre. Mais une indisposition l'empêcha de comparoître. L. *Scipion*, son frère, se présenta pour lui, et demanda du temps, afin que

l'illustre accusé pût préparer ses défenses. On rejeta sa requête; et le sauveur de Rome alloit être condamné par défaut, lorsque Tibérius Sempronius *Gracchus*, l'un des tribuns, ennemi particulier de *Scipion*, se leva, et dit : « Puisque L. *Scipion* apporte la maladie « de son frère pour excuse de son absence, cela doit « suffire. Je ne souffrirai pas que l'on procède contre lui « avant son retour ; et alors même, s'il a recours à « moi, je le soutiendrai de mon autorité pour le dis- « penser de répondre. *Scipion*, par la grandeur de ses « exploits, et par les honneurs où vous l'avez tant de « fois élevé, est parvenu, de l'aveu des hommes et des « dieux, à un si haut degré de gloire, qu'il est plus « honteux pour le peuple romain que pour lui, qu'on « le voie au bas de la tribune aux harangues en butte « aux accusations et aux invectives d'une jeunesse « indiscrète. Quoi ! continua-t-il, en s'adressant aux « tribuns avec indignation; quoi! vous verrez sous vos « pieds ce *Scipion* vainqueur de l'Afrique? N'a-t-il donc « défait et mis en fuite en Espagne quatre des plus cé- « lèbres généraux carthaginois, et leurs quatre armées, « n'a-t-il fait *Syphax* prisonnier, n'a-t-il vaincu *An-* « *nibal*, n'a-t-il rendu Carthage tributaire de Rome, « n'a-t-il enfin forcé *Antiochus*, par une victoire dont « L. *Scipion*, son frère, consent de partager la gloire « avec lui, à se retirer au delà du mont Taurus, que « pour succomber à l'animosité des *Pétilius*, et les voir « remporter sur lui un triomphe qui déshonoreroit « Rome? Helas! la vertu des grands hommes ne trou- « vera-t-elle jamais ni dans son propre mérite, ni dans « les honneurs où vous l'élevez, un asile, et comme un « sanctuaire, où leur vieillesse, si elle ne reçoit pas les « honneurs et les hommages qui lui sont dûs, soit du « moins à couvert de l'outrage et de l'injustice? » Ce discours fit impression sur la multitude ; les accusateurs, confondus par la générosité de *Sempronius*, se désistèrent de leurs poursuites, et respectèrent en silence le mérite d'un homme pour qui ses ennemis même avoient une vénération profonde.

18. *Emilie*, aïeule de Scipion *Emilien*, constitua

pour son héritier cet illustre Romain. Outre les diamans, les pierreries et les autres bijoux qui composoient la parure d'*Emilie*, cette dame avoit une grande quantité de vases d'or et d'argent, destinés pour les sacrifices; un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe. Quand elle fut morte, *Scipion* abandonna tout ce riche appareil à sa mère *Papiria*; qui, répudiée depuis quelque temps par *Paul-Emile*, et n'ayant pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, menoit une vie obscure, et ne se montroit plus dans les assemblées ni dans les cérémonies publiques. Quand on l'y vit reparoître avec cet éclat, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à *Scipion*, dans une ville sur-tout où l'on ne se dépouilloit pas volontiers de son bien. Il ne se fit pas moins admirer dans un autre occasion. Il étoit obligé, en conséquence de la succession qu'il venoit de recueillir, de payer, en trois termes différens, aux deux filles de *Scipion*, son grand-père adoptif, la moitié de leur dot, qui montoit à cinquante mille écus. A l'échéance du premier terme, *Scipion* fit remettre entre les mains du banquier la somme entière. *Tibérius Gracchus* et *Scipion Nasica*, qui avoient épousé ces deux sœurs, croyant que *Scipion* s'étoit trompé, allèrent le trouver, et lui représentèrent que les lois lui laissoient l'espace de trois ans pour fournir cette somme. « Je n'ignore pas la disposition des lois, « répondit-il : on en peut suivre la rigueur avec des « étrangers ; mais avec des amis, avec des proches, « on doit en agir avec plus de simplicité, plus de no« blesse. » Ce fut par le même esprit que, deux ans après, *Paul-Emile*, son père, étant mort, il céda à son frère *Fabius*, moins riche que lui, la part qu'il avoit dans la succession de leur père, laquelle montoit à plus de soixante mille écus. Les présens que *Scipion* avoit faits à sa mère *Papiria*, lui revenoient de plein droit après sa mort; et ses sœurs, selon l'usage de ce temps, n'y pouvoient rien prétendre. Mais il auroit cru se déshonorer, et rétracter ses dons, s'il les avoit repris. Il laissa donc à ses sœurs tout ce qu'il avoit donné à leur

mère, et s'attira de nouveaux applaudissemens par cette nouvelle preuve qu'il donna de sa grandeur d'ame, et de sa tendre amitié pour sa famille. Ce qui relève surtout cette rare générosité, c'est qu'il étoit jeune encore, et qu'il exerçoit cette vertu bienfaisante avec les manières les plus gracieuses et les plus polies.

19. *Fabius-Maximus*, surnommé le *Temporiseur*, avoit fait avec *Annibal* un traité pour le rachat des prisonniers, par lequel il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme; et que celui qui, après l'échange, se trouveroit encore avoir des prisonniers, les rendroit tous pour cent vingt-cinq livres chacun. L'échange fait, il se trouva qu'*Annibal* avoit encore deux cent quarante-sept Romains. Le sénat refusa d'envoyer leur rançon, et fit de grandes plaintes de *Fabius*, lui reprochant que, contre la dignité et la majesté de Rome, et au grand préjudice de la république, il rachetoit des hommes qui, ayant les armes à la main, avoient été assez lâches pour se laisser prendre par l'ennemi. *Fabius*, informé de tous ces emportemens du sénat, les souffrit sans se plaindre; mais, se trouvant sans argent, et ne pouvant se résoudre ni à manquer de parole, ni à abandonner ses concitoyens, il envoya son fils *Quintus-Fabius* à Rome, avec ordre de vendre ses terres, et de lui en apporter l'argent. Le jeune patricien exécuta promptement les ordres de son père, et revint à l'armée avec une somme considérable. *Fabius* envoya sur-le-champ au général carthaginois le prix dont il étoit convenu, et retira les prisonniers. La plupart offrirent de le rembourser dans la suite; mais jamais ce généreux Romain ne voulut rien recevoir: pour toute reconnoissance, il les pria de bien aimer et de mieux servir la patrie.

20. Les soldats de *Scipion* l'Africain lui amenèrent une jeune personne d'une beauté si rare, qu'elle attiroit sur elle les regards de tout le monde. Le général romain voulut savoir à qui elle appartenoit, et quelle étoit sa naissance. Ayant appris, entre autres choses, qu'elle étoit sur le point d'être mariée à *Allucius*, prince des Celtibériens, il le manda avec les parens de la jeune

isonnière ; et comme on lui dit qu'*Allucius* l'aimoit erdument, ce seigneur espagnol ne parut pas plutôt sa présence, qu'avant même de parler au père et à mère, il le prit en particulier. Alors, pour calmer s inquiétudes qu'il pouvoit avoir au sujet de la jeune spagnole, il lui parla en ces termes : « Nous sommes jeunes vous et moi, ce qui fait que je puis m'expliquer avec plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont « amené votre épouse future, m'ont en même temps « assuré que vous l'aimiez avec une extrême tendresse ; « et sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Là-« dessus, faisant réflexion que si je songeois comme « vous à prendre un engagement, et que je ne fusse « pas uniquement occupé des affaires de ma patrie, je « souhaiterois qu'on favorisât une passion si honnête « et si légitime : je me trouve heureux de pouvoir, dans « la conjoncture présente, vous rendre un pareil ser-« vice. Celle que vous devez épouser a été parmi nous, « comme elle auroit été dans la maison de son père et « de sa mère. Je vous l'ai réservée pour vous en faire « un présent digne de vous et de moi. La seule recon-« noissance que j'exige de vous pour ce don, c'est que « vous soyez ami du peuple romain. Si vous me jugez « homme de bien ; si j'ai paru tel aux peuples de cette « province, sachez qu'il y en a dans Rome beaucoup « qui valent mieux que moi ; et qu'il n'est point de peuple « dans l'univers que vous deviez plus craindre d'avoir « pour ennemi, ni souhaiter davantage d'avoir pour « ami. » *Allucius*, pénétré de joie et de reconnoissance, baisoit les mains de *Scipion*, et prioit les dieux de le récompenser d'un si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en état d'en faire autant qu'il l'auroit souhaité, et que le méritoit son bienfaiteur.

*Scipion* fit venir ensuite le père, la mère et les autres parens de la jeune princesse. Ils avoient apporté une grande somme d'argent pour la racheter. Mais, quand ils virent qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de recevoir d'eux cette somme comme un présent, et témoignèrent que, par cette complaisance et cette nouvelle grace, il

mettroit le comble à leur joie et à leur reconnoissance. *Scipion* ne put résister à des prières si vives et si pressantes : il leur dit qu'il acceptoit ce don, et le fit mettre à ses pieds. Alors, s'adressant à *Allucius :* « J'ajoute, « dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre « beau-père, cette somme que je vous prie d'accepter « comme un présent de noces. » Ce jeune prince, charmé de la libéralité et de la politesse de *Scipion*, alla publier dans son pays les louanges d'un si généreux vainqueur. Il s'écrioit, dans les transports de sa reconnoissance, qu'il étoit venu dans l'Espagne un jeune héros semblable aux dieux, qui se soumettoit tout, moins encore par la force de ses armes, que par les charmes de ses vertus et la grandeur de ses bienfaits. C'est pourquoi, ayant fait des levées dans tout le pays qui lui étoit soumis, il revint, quelques jours après, trouver *Scipion* avec un corps de quatorze cents cavaliers. *Allucius*, pour rendre plus durables les marques de sa reconnoissance, fit graver dans la suite l'action que nous venons de rapporter, sur un bouclier d'argent dont il fit présent au général romain; présent infiniment estimable et plus glorieux que tous les triomphes.

Ce bouclier, que *Scipion* emporta avec lui en retournant à Rome, périt au passage du Rhône avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusqu'à l'an 1665, que quelques pêcheurs le trouvèrent; et c'est aujourd'hui l'une de ces pièces précieuses qui embellissent le cabinet du roi.

21. M. *Thomson*, l'auteur du poëme des Saisons, ne jouit pas tout de suite d'une fortune égale à son mérite et à sa réputation. Dans le temps même que ses ouvrages avoient la plus grande vogue, il étoit réduit aux extrémités les plus désagréables. Il avoit été forcé de faire beaucoup de dettes : un de ses créanciers, immédiatement après la publication de son poëme des Saisons, le fit arrêter dans l'espérance d'être bientôt payé par l'imprimeur. M. *Quin*, comédien, apprit le malheur de *Thomson :* il ne le connoissoit que par son poëme; et ne bornant pas à le plaindre, comme une infinité de gens riches et en état de le sécourir, il se

rendit chez le bailli, où *Thomson* avoit été conduit. Il obtint facilement la permission de le voir. « Monsieur, « lui dit-il, je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu « de vous, mais mon nom est *Quin.* » Le poète lui répondit que, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, son nom et son mérite ne lui étoient pas étrangers. *Quin* le pria de lui permettre de souper avec lui, et de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait apprêter quelques plats. Le repas fut gai. Lorsque le dessert fut arrivé : « Parlons d'affaires à présent, lui dit *Quin*; « en voici le moment. Vous êtes mon créancier, M. « *Thomson*; je vous dois cent livres sterling, et je viens « vous les payer. » *Thomson* prit un air grave, et se plaignit de ce qu'on abusoit de son infortune pour venir l'insulter. « Que je ne sois pas homme, reprit le comé- « dien, si c'est là mon intention ; voilà un billet de « banque qui vous prouvera ma sincérité. A l'égard de « la dette que j'acquitte, voici comment elle a été con- « tractée. J'ai lu l'autre jour votre poëme des Saisons ; « le plaisir qu'il m'a fait méritoit ma reconnoissance : « il m'est venu dans l'idée que, puisque j'avois quel- « ques biens dans le monde, je devois faire mon testa- « ment, et laisser de petits legs à ceux à qui j'avois des « obligations. En conséquence, j'ai légué cent livres « sterling à l'auteur du poëme des Saisons. Ce matin « j'ai entendu dire que vous étiez dans cette maison; et « j'ai imaginé que je pouvois aussi-bien me donner le « plaisir de vous payer mon legs pendant qu'il vous « seroit utile, que de laisser ce soin à mon exécuteur « testamentaire, qui n'auroit peut-être l'occasion de « s'en acquitter que lorsque vous n'en auriez plus « besoin. » Un présent fait de cette manière, et dans une pareille circonstance, ne pouvoit manquer d'être accepté, et il le fut avec beaucoup de reconnoissance.

22. L'une des plus belles vertus d'*Antiochus-le-Grand*, roi de Syrie, étoit la générosité. Ce prince assiégeoit Jérusalem : les Juifs lui demandèrent une suspension d'armes de sept jours, pour célébrer leur fête la plus solennelle. Non-seulement le monarque leur accorda de bon cœur l'armistice qu'ils demandoient,

mais il fit aussi dorer les cornes d'un grand nombre de taureaux, et préparer les parfums les plus exquis; conduisit lui-même le tout en procession jusqu'à la porte de la ville, et le remit aux prêtres. Les assiégés, enchantés de sa pieuse libéralité, se rendirent, après la fête, à ce roi généreux.

Le fils de *Scipion* l'Africain ayant été pris par des soldats du roi *Antiochus*, ce prince le reçut avec beaucoup d'amitié, lui fit de magnifiques présens, et le renvoya sans rançon à son père. *Scipion* l'Africain, vainqueur d'*Annibal* dans les plaines de Zama, étoit alors lieutenant-général de son frère *Scipion*, à qui cette guerre valut le surnom d'*Asiatique*. Le procédé du monarque syrien est d'autant plus noble, que le père et l'oncle du jeune prisonnier l'avoient déjà dépouillé d'une partie de ses états en Asie.

23. *Taxile*, qui régnoit dans les Indes sur un pays aussi fertile et non moins étendu que l'Egypte, et qui d'ailleurs étoit un homme sage, voyant qu'*Alexandre* se disposoit à porter la guerre dans son pays, vint saluer ce conquérant, et lui dit : « Roi de Macédoine, « si tu ne viens point ici pour nous priver de l'eau et « des autres choses qui nous sont nécessaires pour « notre nourriture, qu'est-il besoin de tirer l'épée ? « Quant aux richesses, si j'en ai plus que toi, je suis « prêt à t'en faire part; si celles que tu possèdes sont « supérieures aux miennes, je ne refuserai pas ce que « tu m'en voudras donner. » *Alexandre*, étonné de ce discours, lui répondit en l'embrassant : « Crois-tu « donc, avec ces belles paroles et ces caresses aimables, « que notre entrevue se passera sans combattre? Non; « je te combattrai de politesse et de générosité, pour « que tu ne me surpasses pas en bienfaisance et en « grandeur d'ame. » Il reçut de riches présens de *Taxile*, auquel il en fit de plus considérables; et dans un souper il but à la santé de ce prince, en lui disant : « Je bois à toi mille talens d'or monnayé. » Ce présent, qui fâcha ses amis, lui gagna les cœurs de plusieurs princes et seigneurs du pays.

24. Le chevalier *Bayard*, ayant enlevé un trésorier

espagnol chargé d'une somme de quinze mille ducats, étala tout cet argent sur une table à son retour au camp. Un de ses amis, nommé *Tardieu*, arriva; et, comme il l'avoit accompagné dans cette entreprise, il prétendit avoir la moitié de la somme. *Bayard*, piqué de ce que *Tardieu* s'appliquoit la moitié de la prise, sans attendre ce que son amitié décideroit en sa faveur, lui dit qu'il n'auroit rien que ce qu'il voudroit lui donner. *Tardieu*, que l'intérêt dominoit, quitta *Bayard* en menacant, et alla se plaindre au général d'armée; mais ayant exposé la cause de son démêlé, il fut exclus de tout droit sur la prise. Il s'en revint fort triste; et *Bayard*, pour s'égayer, étala une seconde fois devant lui les ducats. Le gentilhomme ne fut pas maître de son transport : « Ah! la belle dragée, « s'écria-t-il; mais je n'y ai rien. Encore si j'en avois la « moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. — « A Dieu ne plaise, répondit *Bayard*, que je chagrine « pour si peu un brave gentilhomme comme vous : « prenez la moitié de la somme que je vous donne « volontairement, et avec joie; ce que jamais vous « n'auriez eu par force. » Ensuite il distribua l'autre à ses soldats, et aux officiers qui servoient sous lui, sans rien réserver pour lui-même, suivant son usage.

25. Lorsque *Cyrus* s'avançoit à grands pas contre Babylone, un seigneur du pays, nommé *Gobryas*, vint au devant de lui, faisant porter des rafraîchissemens pour toute l'armée. Le roi des Perses entra dans le château. Alors *Gobryas* fit mettre à ses pieds des coupes et des vases d'or et d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnaies du pays; et, ayant fait venir sa fille qui étoit d'une taille majestueuse, et d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle étoit revêtue depuis la mort de son frère, sembloit encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la mettre sous sa protection, et de vouloir bien accepter les marques de reconnoissance qu'il prenoit la liberté de lui offrir. « J'accepte de bon « cœur votre or et votre argent, dit *Cyrus*, et j'en fais « présent à votre fille pour augmenter sa dot. Ne dou-

« Honneur, qui, non comme la myrrhe en Arabie,
« mais qui, par tout le monde, porte l'encens pré-
« cieux de la vertu; honneur, qui, non comme la rose
« au mois de mai, mais qui, de tous les mois, ne
« fait qu'un jour éternel, pour embaumer la terre
« de son odeur! Douce odeur! toute agréable odeur!....
« à qui les Romains sacrifioient tête nue, pour dire
« que rien ne lui fait ombre, et qu'il n'y a point de
« ténèbres, point de. nuit, point d'éclipse pour sa
« gloire, que sur le bout, sur l'*Amen*, et sur le
« dernier point du monde... »

Le sieur de l'*Hostal* s'efforce de prouver qu'il est impossible de représenter dignement un héros par des statues de bronze, de marbre ou de pierre; et, comme son but est de tourner toutes ses preuves en sentiment, il fait ici cette vive apostrophe à *Stasicrates*, ce fameux sculpteur, qui offrit à *Alexandre-le-Grand* de faire du mont Athos un colosse qui représenteroit le conquérant de l'Asie, tenant une ville dans sa main gauche, et laissant tomber un fleuve de la droite. Après un portrait singuliérement chargé du roi de Macédoine: « Ces
« fougues, s'écrie-t-il, ces chaleurs de courage, ces
« élans, ces boutades, ces brusques saillies d'ambi-
« tion; cette ame qui trépigne, qui pétille, qui bout,
« qui brûle d'ardeur de combattre; ce feu, cette flam-
« me; ce cœur sans peur, et qui donne la peur à tant
« de cœurs, ô *Stasicrates!* comment me le represen-
« teras-tu par une image qui montre toutes ses perfec-
« tions au doigt, elle qui ne peut pas remuer un doigt?
« Et si ton Athos est sans cœur, veux-tu arracher le
« cœur à ton *Alexandre*, afin qu'il soit sans cœur
« comme ton Athos?... On dit d'*Apelles*, qu'il peignoit
« les éclairs, les foudres, les tonnerres, et tout ce qui
« bonnement ne se peut peindre; mais une ame, ou-
« vrage du sacré doigt du Tout-Puissant, rayon de
« la Divinité, et qui, comme le corps du corps, ne
« sort point d'une autre ame; une ame parée et em-
« bellie, toute luisante, toute éclatante de ses vertus,
« qui la mettra en figure, sinon ceux qui n'ont point
« d'ame pour connoître la vertu, ni de vertu pour savoir
« ce que c'est que l'ame? »

Ce boursoufflé préambule conduit le vice-chancelier de Navarre à l'éloge de *Henri - le - Grand*. « Si non « *Alexandre* par le mont Athos, comment dans une « salle, sur un manteau de cheminée, comment tirer « en bosse, comment représenter en marbre *Henri* mon « victorieux, en qui plusieurs *Alexandre*, comme plu- « sieurs *Marius* en un *César?*... Ni du cheval par la « selle, ni de la tête par le chapeau, ni de l'esprit « par le corps; et l'on voudra que je juge du corps et « de l'esprit par une image qui, sans mouvement et « sans esprit, ne peut tenir du vrai corps de Bour- « bon, puisqu'elle n'a rien de son esprit? Aveugle « image, muette et sourde image, mieux dite morte « image de la mort, que corps figuré d'un corps vivant! « Et qu'est-il encore ce misérable corps? Sanglante « ordure en sa naissance; ampoule de verre, et ballon « rempli de vent, en sa vie; entrée de table, rôti, « bouilli, et confitures des vers après sa mort. Oui, « pour la mort gibier tout prêt, s'il n'a toujours un « vivandier, un giboyeur sur la bouche, un chirur- « gien sur les ulcères, un médecin au chevet du lit. « Corps, et non plus corps que moulin à moudre; four « et marmite à cuire toutes les viandes; sépulcre, ma- « nicle et entrave; l'ancre, l'attache et le contre-poids « de nos esprits; crocheteur vil et abject, mallier et « cheval de valise; trésorier et receveur-général de « toutes les imperfections de la nature. Et si rosée « d'un matin, si fleur d'un jour, si potiron d'une nuit; « si sa beauté, comme un bouquet de fleurs; sa santé, « comme une fiole de verre; sa vie même, oui sa vie, « comme une hirondelle passagère, comme un éclair, « comme une ombre; et qu'est-ce que le corps, qu'une « beauté de fleur, une fleur de santé, une santé de « verre, un verre de vie; et enfin, une vie d'ombre, « d'éclair et d'hirondelle passagère? . . . . *Henri* en « image! Tant et tant de lauriers sur la tête de mon « victorieux! Ces beaux lauriers, cueillis sur le champ « de trois sanglantes batailles, et de trente-cinq ren- « contres d'armées, cent quarante combats, et trois « cents siéges de place? ces lauriers, naguères branle-

« branlans entre le pêle-mêle, le clic et le clac, feu et
« fumée, coups et plaies, plaies et sang, sang et meur-
« tres, meurtres et carnage, carnage et horreur; en
« l'horreur de tant et tant de combats, ou main à
« main, pied à pied, pistolet contre pistolet, épée
« contre épée, et où mon Bourbon a montré qu'en un
« siècle brouille-brouillé, siècle de querelle et d'ou-
« trage, siècle de plaies et de sang, il ne pouvoit y
« avoir roi en France qui ne fût soldat, ni soldat plus
« brave, plus courageux que Bourbon : si soldat se
« peut dire, celui qui commande aux archers et aux sol-
« dats, comme disoit *Iphicrates :* Ah! lauriers, où êtes-
« vous?.... Ce grand doyen des princes de son siècle,
« *Trajan*, dit *Pline*, passant dans les rues, tout le
« monde jetoit et attachoit les yeux sur lui. Les enfans
« à la mamelle le connoissoient : les jeunes crioient :
« *Voilà! le voilà!* Les vieux, comme en extase : *ô le*
« *bon!* disoient-ils, *ô le brave empereur!* Les malades,
« quittant les lits, se traîne-traînoient aux portes,
« aux fenêtres, croyant que sa vue portoit santé et
« guérison ; peuple à troupes, troupes à ondées, et
« ondées de peuple à foule perçante, presse et foule
« de peuple, comme s'il n'y avoit rien eu au monde que
« *Trajan*, qui seul méritât les yeux de tout le monde....
« S'il se faisoit de tels honneurs à l'image de Bourbon,
« ô mes yeux! quel objet plus agréable, plus gracieux!
« et que verriez-vous au monde qui ne contribuât à
« l'honneur de son image! Rome, ses bénédictions;
« l'Empire, l'honneur de sa main droite; l'Italie, son
« baise-main ; l'Angleterre, son amitié ; la brave
« Suisse, toutes ses piques; Hollande et Zélande, ces
« deux vieilles guerrières, le tranchant de leurs épées;
« Portugal, le regret de ses rois légitimes; les Mores,
« le désir de leur liberté ; l'Aragon, ses plaintes ; la
« Navarre, ses soupirs et ses larmes ; Castille, sa
« crainte ; Castille, sa terreur ; Castille, son effroi,
« sur-tout en ce temps, temps si long-temps désiré!
« heureuse ainsi, ô l'heureuse image!.... »

Tout l'ouvrage roule sur cette idée : « *Henri-le-Grand* seroit bien représenté, si son image pouvoit rendre son

ame ; son caractère, ses vertus ; mais cela n'est pas possible ; il vaut donc mieux n'ériger de statues à sa gloire, que celle que ses beaux faits, ses sublimes actions lui en ont dressées dans la mémoire de tous les hommes ; il est donc plus raisonnable de se contenter de célébrer *le brillant de ses exploits.* » Nous plaindrions beaucoup le nom à jamais mémorable de *Henri IV*, si, pour arriver à l'immortalité, il n'avoit eu que la bouche et la plume de son vice-chancelier, que son *Avant-Victorieux*, production extravagante d'un homme sans goût, monument de barbarie, dans un siècle qui avoit déjà produit *Malherbe*, et qui enfantoit le grand *Corneille* ! On est étonné, en lisant ce livre, qui contient plus de trois cents pages d'impression, d'y voir la plus vaste érudition. Il n'y a pas la plus petite allusion, qui n'ait son autorité à la marge ; pas le moindre trait d'histoire ou de physique, qui ne soit appuyé d'un passage de Pline, et de tous les autres naturalistes anciens ; les poètes, les orateurs, les historiens, les pères de l'Eglise, sont cités tour-à-tour, mais toujours sans choix, toujours sans sagacité, et le plus souvent sans avoir été entendus. Pour achever de le faire connoître, nous nous contenterons de choisir les morceaux les plus intelligibles, et les plus propres à le caractériser.

Le sieur *de l'Hostal* fait en ces termes l'éloge de *Sully :* « Pilier d'airain, ferme colonne d'état ; épée « tranchante, pour les combats ; tête à double cer« veau, pour les conseils ; bouche de torrent, pour « la persuasion ; à mains et à pieds de vent, pour « l'exécution ; *Sully*, l'une des fibres du cœur de son « prince, l'un des pieds du trépied de son oracle ; et « digne certes des titres les plus apparens d'honneur, « puisque tu es trouvé digne de servir un si grand « roi.... Un roi, qui confit toutes ses vertus au miel « de sa sagesse, et qui, en la hautesse de ses dis« cours, peut, comme jadis *Périclès*, se nommer « l'*Olympe*.... Ce très-grand roi de fleurs de lys, qui « n'a rien sur lui que le ciel et le soleil.... »

A l'occasion d'une statue équestre de *Henri-le-Grand*, l'auteur s'écrie : « Trompeur imager, qui

« voudroit nous amuser en la figure d'un prince, qui
« lui-même crayonne et figure ses mœurs sur nos
« cœurs ; qui tire au naïf et au naturel ses vertus en
« nos ames ; et en ses vertus nous montre le chemin
« battu du ciel !... Encore un coup, imager trom-
« peur, qui monte mon victorieux en St. George,
« qui lui donne l'épée comme à S. Paul, et l'habille
« tout en blanc, comme jadis on figuroit la Vérité
« au temple d'Amphiaraüs.... »

A quelques pages de là, on trouve cette pathétique déclamation contre le monde : « Et qui n'aimeroit mieux « rire, que pleurer, sur les folies du monde ! Monde « gaucher, fait au rebours et à contre-fil, qui prend « l'écorce pour l'arbre, le masque pour le visage, et le « tableau, pour la chose exprimée ! Monde enfantin, « et pire qu'enfant, qui contente plus ses yeux aux « singeries de l'art, qu'aux ouvrages plus singuliers de « la nature ; et qui, comme *Magas* disoit de *Philémon*, « ne voudroit jamais avoir entre les mains que des « boules et des osselets à jouer. Monde à nez de furet.. « à prunelle égarée, qui trouve les Français noirs à « Paris, les Mores blancs en Afrique... toujours amou- « reux et friand de ce qu'il n'a point, et dégoûté de ce « qu'il a ; vrai chien d'Esope, qui quitte la chair pour « l'ombre... Monde au cloche-pied depuis son enfance ; « antipode de la vertu... Monde à tête creuse, à cerveau « mal timbré, qui, pour porter ses yeux au-dessus « de sa foi, presse le corps pour voir un esprit, et « courbe l'esprit pour adorer un corps... Monde à sens « tourné, abâtardi de jugement, et qui auroit bon be- « soin d'ellébore ; monde au plus haut point d'audace, « et qui, en la témérité de ses desseins, trouve tout à « pas ouvert, tout à pont-levis baissé, jusqu'à donner « un corps à celui qui est tout esprit, une image à « celui qui n'a point de corps... *Henri*, mon prince, « Bourbon, mon victorieux, nenni, non, ce n'est « pas merveille, si le monde figure un homme en « Dieu puisqu'il figure les dieux en hommes !... »

C'est particulièrement dans les endroits où le vice-chancelier de Navarre veut louer son prince, qu'il déploie

éploie toutes les richesses de son éloquence ampoulée : « *Henri*, mon victorieux, s'écrie-t-il, avec un ridicule enthousiasme, ce grand roi, le dauphin et l'amour du ciel, sacré ciel de l'amour, l'amour et le ciel du monde, et petit monde, en qui plusieurs mondes de bénédictions du ciel, plusieurs graces d'amour... Ce bon roi, toujours vêtu et habillé des passions de ses peuples... Lui, qui ayant fiancé leur fortune, et épousé leur bien et leur mal, se pare et s'embellit des prospérités, et porte le noir sur les jours noirs de la France. Quand ce premier pair des princes du monde, et quand au monde ce prince sans pair, quand il paroît couronné de gloire, tout rayonnant d'honneur, et comme un grand soleil sur les étoiles de tout le monde, ô que l'amour, ce saint amour, dont son peuple révère ses couronnes, ô quel immortel printemps il désire à ses fleurs de lys, et qu'il se voit naïvement dans les fleurs de cet amour, et dans l'amour de ses fleurs ! O que, par tant de cœurs épanouis d'aise, par tant d'ames en danse au son de tant de prospérités, par ces acclamations d'allégresse et de joie, par ces voix favorablement éclatées, la France montre bien qu'il faut qu'à tour de rôle ce bon prince entende ses bienfaits ; comme il ne les pouvoit entendre sans les faire ; et qu'il faut qu'un roi si victorieux vive autant que la gloire, qu'il ne sait ce que veut dire *mort*... Vive le victorieux ! qui, ayant donné le va-t-en à nos contusions, et dit le holà aux malheurs de la France, l'a tournée du Couchant au Levant, ainsi que *Charon* fit jadis de la ville de Chéronée. Vive ce foudroyant ! qui a émoussé la force de ses ennemis, donné l'extrême-onction à leur ambition, tiré le dernier hocquet à leur fierté ; et, en chérubin du ciel, l'épée flambante au poing, leur défend l'entrée du paradis de sa France. Vive ce triomphant qui, porté sur le char de la gloire, nous a ramené la paix sans ailes, sans patins volans, sans boule roulante; et de même qu'on dit que la fortune passa la rivière d'Eurotas, pour demeurer chez les Lacédémoniens ! Vive, et

« qu'il vive dans les siècles des siècles, sa beauté bu-
« rinée sur nos ames, son amour sur nos cœurs, ses
« mérites en nos mémoires, et en nos bouches le récit
« de ses combats, le *Te Deum* de ses victoires, les
« hymnes et les cantiques de ses triomphes !

« Le voilà pourtant, je le vois mon victorieux !
« O front relevé, vénérable ! front, vrai tableau
« d'honneur, trône de bienséance, théâtre de majesté !
« O yeux ! ô beaux yeux ! tous traits et attraits !
« yeux doux ; yeux fusils et allumettes, flambeaux
« et lumières d'amour, le rendez-vous et le séjour
« des graces ; yeux, ô doux yeux en temps calme et
« serein ! Maison, orage et tourmente, ô yeux la
« tourmente et orage même ! voyez l'éclair, voyez la
« foudre en ces yeux ardens ! Foudre, et toute autre
« foudre que celui qu'on voit en la pierre Astrapias !
« Nez royal, ô nez aquilin ! Titres des mieux marqués
« entre les titres de Dieu : marque d'honneur entre
« les rois de Perse ; si privilégié, si honoré parmi les
« Grecs, que, comme on l'appeloit l'homme de bonne
« mémoire *Mnémon* ; un victorieux *Callinicos* ; on
« appeloit aussi celui qui avoit le nez aquilin *Grypos*. »

Rien n'est plus original que la description de l'homme en contemplation : « Par elle il s'élève plus
« haut que tous les cieux dans le sanctuaire infini de
« l'éternité : non affranchi du servage et des liens du
« corps, il voit loin-loin, bas-bas dessous ses pieds,
« les cieux et non plus les cieux, mais petits cercles,
« petites roues à tourner d'une main ; les étoiles, le so-
« leil, la lune, et non plus lune, non plus soleil, non
« plus étoiles, mais petites lampes, petites bougies,
« petites bluettes de feu ; la terre, non plus terre,
« mais un trou de fourmilière, où les hommes,
« moindres que fourmis, vont et viennent, tournent,
« retournent, passent, repassent, font et défont, dé-
« battent et combattent ; tout ce petit tracas, tous
« ces petits labeurs par fois sanglans par un trou de
« fourmilière pour y bâtir un empire de fourmis....

« Un turelupin, d'étude moisi, un plume-plumant,
« un brouille-barbouille-farfouille papier, une je ne

« sais quelle plume, qui traîne-rampe par terre, au lieu « de voler, dit : La paix est la mère-nourrice des al- « liances, l'alliance des infractions, et un anneau de « foi et de serment des princes. Mais quels princes, ô « turelupin, si sans foi ? Quelle foi, ô turelupin, où « tant d'infractions ? Quelle alliance, où nulle foi ? « Quel anneau, où nulle alliance ? Et voilà ta paix, ton « alliance, ton anneau en pièces, par tant d'infractions, « ô turelupin !... ture-lure, turelupin, fi de toi ! fi ! je « te laisse avec ton ture-lure; et puisque tu ne vaux ni « le prendre, ni le pendre, je te laisse, turelupin, pour « reprendre mon victorieux. Ha ! où est-il ? où est ce « prince, toujours en butte et en blanc à tous les mau- « vais démons de l'Europe, et qui, à peine a eu le « loisir de mettre l'épée au fourreau ? Où est-il, ce « brave, qui jamais ne trouva estoc assez roide pour « sa vaillance, ni assez d'ennemis pour son épée? Vic- « torieuse épée ! épée qui auroit autant de fourreaux « que de corps d'ennemis, si, tout doux, tout douce- « ment, sa clémence ne lui eût dit à l'oreille : Arrête « ta victoire, pour être doublement victorieux......

« En l'air, ma plume, en l'air : deux et trois, trois « et quatre, quatre tirade et plus, s'il le faut ; tirades « à centaines, pointes sur pointes, élans sur élans, à « l'honneur de ce grand roi... En l'air, ma plume, en « l'air ; il y a de l'honneur à s'étendre, à s'élargir, à se « donner carrière sur les mérites d'un prince de vertu : « tout alors, tout le sang bouillonne ; les veines s'en- « flent ; le cœur grossit ; l'ame s'élève ; tous les sens « roidissent avec l'ame, comme l'ame avec tous les « sens. En l'air, ma plume, en l'air... toujours en l'air, « toujours, toujours sur cette image de mon victo- « rieux ; image, qui, à faute d'ame, semble demander « la faveur de ton esprit, et tes complimens sur ses « défauts : vue pour ses yeux ; ouïe pour ses oreilles ; « parole pour sa langue ; mouvement pour ses pieds ; « et, s'il lui faut des ailes, en l'air, ma plume, en « l'air, afin que le monde connoisse qu'il n'y a aile que « d'esprit, et que tout le monde en image ne vaut pas « une plume. » C'est ainsi que la plume de M. *de l'Hostal*

cesse de voler, après avoir plané si long-temps dans les régions obscures d'une insipide extravagance.

2. Le maire d'une petite ville située sur les bords du Rhône, fit un jour cette harangue à un des lieutenans-généraux de l'armée de Piémont : « Monseigneur, tandis que *Louis-le-Grand* fait aller l'empire « de mal en pire, damner le Danemarck, suer la « Suède ; tandis qu'il gêne les Génois, berne les Bernois, et cantonne le reste des cantons ; tandis que « son digne rejeton fait baver les Bavarois, rend les « troupes de Zell sans zèle, fait faire hesse aux Hessois ; tandis que *Luxembourg* fait fleurir la France « à Fleurus, met en flammes les Flamand, lie les Liégeois, et fait danser *Castanaga* sans castagnette ; tandis que le Turc hongre les Hongrois, fait esclaves les « Esclavons, et réduit en servitude la Servie ; enfin, « tandis que *Catinat* démonte les Piémontais ; que « *Saint-Ruth* se rue sur le Savoyard, et que *Latré* « l'arrête, vous, monseigneur, non content de faire « sentir la pesanteur de vos doigts aux Vaudois, vous « faites encore la barbe aux Barbets ; ce qui nous « oblige d'être, avec un très-profond respect, monseigneur, vos très-humbles et très-obéissans serviteurs. »

3. Les prédicateurs du XIV.^e siècle affectoient de tousser, comme une chose qui donnoit de la grace à leurs déclamations. Olivier *Maillard*, cordelier fort à la mode de son temps, et qui jouissoit d'une réputation brillante, n'a pas manqué, dans un sermon français, imprimé à Bruges, vers l'an 1500, de marquer à la marge, par des *hem! hem!* les endroits où il avoit toussé. Tout l'auditoire répondoit à cette éloquence de poitrine, d'une manière plus éloquente encore ; et c'est peut-être de là qu'est venu l'usage où l'on est de se moucher à chaque division de sermons.

Un des rivaux de *Maillard*, nommé *Bibautius*, prêchant un jour le panégyrique de la Magdeleine, dit que *Marthe* étoit une très-bonne femme, *rara avis in terris*; fort attachée à son ménage, très-pieuse, et qui se plaisoit beaucoup à aller entendre le sermon et l'office divin ; mais que Magdeleine, sa sœur, étoit une coquette, qui n'aimoit qu'à jouer, à causer et à

perdre son temps ; que cependant Marthe faisoit tout son possible pour la gagner et l'attirer à Dieu ; que, pour cela, *faciebat bonam sociam*, elle faisoit le bon compagnon avec elle, et entroit en apparence dans ses inclinations mondaines pour ne la pas effaroucher ; de sorte que, sachant combien elle aimoit le bon air et le beau langage, elle lui dit des merveilles de la personne et des sermons de Notre-Seigneur, pour l'obliger finement à le venir écouter ; que la Magdeleine, poussée de curiosité, y vint en effet : mais qu'arrivant tard, comme font les dames de qualité, pour se faire davantage remarquer, elle fit grand bruit ; et, passant par-dessus les chaises, se plaça *in conspectus Domini*, vis-à-vis du prédicateur, et le regarda entre deux yeux avec une hardiesse épouvantable. Le reste de ce pathétique sermon est chargé de passages de poètes et de philosophes cités sans choix et sans goût.

4. Sous le règne précédent, le burlesque étoit si fort à la mode, qu'un docteur osa écrire la passion de Notre-Seigneur en vers burlesques ; et un prédicateur extravagant s'avisa de dire que Jésus-Christ, dans le jardin des Olives, avant de boire le calice de sa passion, le porta à la santé du genre humain. Le récit de ce trait ridicule donna lieu à une personne de s'écrier : « Oh ! si cela est vrai, avouons de bonne foi que nous « ne faisons guère raison à ce divin Sauveur. »

5. Un jeune abbé, prêchant la passion à une grille, dit que Notre-Seigneur, qui sua du sang de tout son corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu est tout œil ; qu'il garda le silence devant Hérode, parce que l'agneau perd la voix en voyant le loup ; qu'il étoit tout nu sur la croix, parce qu'il étoit tombé entre les mains des voleurs ; que, pour condamner la vanité des pompes funèbres, il ne voulut point de flambeaux à ses funérailles, pas même les flambeaux du ciel ; et enfin, qu'il voulut être mis dans le sépulcre de pierre, pour nous apprendre que, tout mort qu'il étoit, il avoit horreur de la mollesse.

6. Un prédicateur, en parlant du relâchement des

prêtres, s'écria : « O pauvre ville ! (l'Eglise) déplo-
« rable Sion ! que tu es aujourd'hui mal gardée ! que ta
« garnison est poltronne et manchotte ! Tu n'es défen-
« due que par une milice qui ne sait manier ni le sabre
« de la justice, ni l'épée de la vertu, ni le mousque-
« ton de la foi, ni l'arquebuse de l'espérance, ni la
« carabine de la charité, ni le marteau de la tribulation,
« ni les ciseaux de la pénitence, ni le balai de la confes-
« sion. Un moment d'attention, chrétienne canaille. »

7. Un prédicateur, ayant été bien régalé dans une petite ville, dit en chaire en faisant ses adieux : « Vous m'avez bien traité, je veux vous le rendre. « *Magdeleine*, dont je vais vous faire l'éloge, fera « le repas : ses cheveux seront la nappe, ses larmes « l'eau; et pour le *Benedicite*, nous dirons *Ave Maria*. »

8. Un prédicateur fort à la mode dans son siècle, commençoit ainsi le panégyrique de S. *Paul* : « Il y a « un grand différent parmi les théologiens, pour savoir « quel nom portoit l'apôtre, que vulgairement on « appelle S. *Paul*. Les uns veulent qu'il se nomme « *Saul*, parce qu'on lui donne ce nom dans le chapitre « neuvième des Actes des Apôtres : les autres préten-« dent qu'il s'appelle *Paul*, parce qu'on voit ce nom « à la tête de ses Epîtres. Quel sentiment croyez-« vous que j'embrasse ? ni l'un ni l'autre. Mais quel « nom aura donc ce grand saint ? car encore faut-il « bien qu'il ait un nom. Eh bien ! mes frères, soyez « tranquilles, il en aura un, et vous ferez bien de l'ap-« peler avec moi, *le Jean de Libor*. C'est lui-même qui « se donne ce nom mystérieux : *Ego verò jam delibor*. »

9. Un panégyriste de S. *Pierre* prit pour texte : *Tu es Petrus* : vous êtes *Pierre*. « Il y a, ajouta-t-il, « trois sortes de pierre : pierres à bâtir, pierres à fu-« sil, pierre à cautère. Notre saint est une pierre à « bâtir, puisque c'est sur elle que Jésus-Christ a bâti « son Eglise : il a été une pierre à fusil, qui a pro-« duit au monde la lumière de la foi : il a été une « pierre à cautère, par le zèle et l'ardeur avec la-« quelle il a détruit tout ce que les hommes avoient « de corrompu et d'impur. »

10. Un cordelier, prêchant le jour de S. *Nicolas*

lans un village, fit le parallèle de ce grand saint avec a Vierge, et dit, entre autres choses : « Elle étoit « chaste, il étoit pur. Coupons-lui la barbe, c'est la « Vierge Marie toute pure. »

11. On se rappelle encore les facéties et le goût comique du petit père *André*, fameux prédicateur du dernier siècle, et religieux du couvent des PP. Augustins à Paris. C'étoit un homme d'un vie très-sainte et très-austère, mais d'une éloquence entièrement ridicule. Quelques traits en feront juger.

Un évêque l'avoit appelé *le petit fallot*. Pour s'en venger, ce religieux prêchant en présence du prélat, prit pour texte : *Vos estis lux mundi*. « Vous êtes, mon- « seigneur, dit-il en s'adressant à l'évêque, vous êtes « le grand fallot de l'Eglise ; mais pour nous, pauvres « diables, nous ne sommes que de petits fallots. »

Un jour, la reine *Anne* d'Autriche arrivant à son sermon lorsqu'il étoit commencé, il lui dit pour tout compliment : « Soyez la bien-venue, madame : nous « n'en mettrons pas plus grand pot au feu ; » puis il poursuivit son discours sans le reprendre dès le commencement, selon la coutume.

Une autre fois, il compara les quatre docteurs de l'Eglise latine aux quatre rois du jeu de cartes. « S. *Augustin*, dit-il, est le roi de cœur par sa grande « charité ; S. *Ambroise* est le roi de trèfle par les « fleurs de son éloquence, S. *Jérôme* est le roi de pi- « que par son style mordant ; S. *Grégoire* est le roi « de carreau par son peu d'élévation. »

Il prêchoit devant un évêque ; le prélat s'endormit. Pour l'éveiller, le P. *André* s'avisa de dire au Suisse de l'Eglise : « Fermez les portes ; le pasteur dort, les « brebis s'en iront : à qui annoncerai-je la parole de « Dieu ? » Cette saillie causa tant de rumeur dans « l'auditoire, que le pontife n'eut plus envie de dormir.

On l'avoit chargé d'annoncer une quête pour former la dot d'une demoiselle qui désiroit se faire religieuse. Il dit, avant de commencer son sermon : « Messieurs, « on recommande à vos charités une demoiselle qui « n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. »

Il avoit prêché tout le carême dans une ville où personne ne l'avoit invité à dîner. Il dit dans son adieu : « J'ai prêché contre tous les vices, excepté « contre la bonne chère ; car je ne sais pas comment « l'on traite en ce pays-ci. »

Il prêchoit dans un couvent, et vouloit exciter la charité de ses auditeurs envers les religieux. « Un grand « motif, dit-il, vous y engage : le feu du ciel est tombé « sur leur maison ; mais, graces vous soient rendues, ô « mon Dieu ! le tonnerre est tombé sur la bibliothèque « où il n'y avoit point de religieux. Ah ! si, par malheur, « il fût tombé sur la cuisine, ils seroient tous péris. »

Il devoit prêcher à Paris le soir du dimanche des Rameaux. Le matin, un abbé qui monta en chaire dit : « Il y a des gens oisifs qui agitent sérieusement la « question pour savoir si Notre-Seigneur monta sur un « âne, ou sur une ânesse. Je laisse la décision au pré- « dicateur du soir. » Le petit P. *André*, prêchant à son tour, dit : « Messieurs, je suis surpris que le prédicateur « du matin m'ait renvoyé une question si aisée à résou- « dre. Lisez l'Ecriture, et vous y trouverez ce passage : « *Sedens super pullum asinæ ;* et, quoiqu'en dise le pré- « dicateur, vous verrez d'abord que c'est un âne. »

Il prononçoit aux capucins le panégyrique de saint François ; et, parlant des miracles de ce grand patriarche : « Jésus-Christ, dit-il, nourrit avec cinq « pains cinq mille personnes. Ah ! que S. François en- « chérit bien là-dessus ! car, si le Sauveur renouvela « ce miracle une autre fois, S. François tous les jours « avec deux aunes de toile (c'est-à-dire, avec une be- « sace), nourrit plus de cinquante mille religieux : « n'est-ce pas là un miracle perpétuel de la religion ? »

Prêchant devant un grand prince, il prit pour texte : *Omnis caro fœnum*, et commença par dire : « Monseigneur, foin de vous ! foin de moi ! foin de « vous, mesdames ! foin de tous les hommes ! *Omnis* « *caro fœnum.* »

12. Un prédicateur ayant pris pour texte : *Paul*, apôtre, commença son sermon par ces paroles : « Grande étoit la Diane des Ephésiens, mais plus

grand encore le colosse de Rhodes : grands étoient es présens d'Abraham, mais plus grands encore eux de la reine de Saba : grandes et magnifiques toient les noces du roi Assuérus, parce que l'on voit des rois, des monarques, des princes et des atrapes ; mais plus grandes encore celles de Cana, arce qu'on y voyoit Jésus-Christ et ses douze pôtres. C'est de l'un de ses apôtres que nous avons vous entretenir : *Paul*, apôtre. »

3. Un capucin, lançant dans son sermon des traits glans contre les libertins, leur dit avec véhémence: 'ous vous flattez, malheureux, qu'à l'heure de la nort un bon *peccavi* raccommodera tout ! Insensés ! ous vous trompez : vous ne pourrez jamais dire ue *pec*, sans pouvoir prononcer *cavi ;* et voilà une me fricassée, dont je ne donnerois pas un zest. »

4. Le P. *Bourdaloue*, dans son sermon de la fausse science, dit : « Souvenez-vous que le chemin du iel est étroit, et qu'un chemin étroit ne peut avoir e proportion avec une conscience large. » Cette ısée est assez semblable à celle d'un autre prédicateur qui disoit : « Le ciel n'a point de porte-cochère, on n'y entre point en carrosse. »

5. M. *le Camus* n'étoit point pour les saints nouıux ; et il disoit un jour en chaire sur ce sujet : e donnerois cent de nos saints nouveaux pour un ncien ; il n'est chasse que de vieux chiens : il 'est châsse que de vieux saints. « Il se plaisoit fort ıire des allusions. Prononçant un jour le panégyue de S. *Marcel*, son texte fut le nom latin de ce nt, *Marcellus*, qu'il coupa en trois pour les trois ties de son discours. Il dit qu'il trouvoit trois ›ses cachées dans le nom de ce grand prélat :

1.° Que *Mar*, vouloit dire qu'il avoit une mer charité et d'amour envers son prochain ;

2.° Que *cel* montroit qu'il avoit eu au souverain gré le sel de la sagesse des enfans de Dieu ;

3.° Que *lus* prouvoit assez comme il avoit porté la mière de l'Evangile à un grand peuple, et comme i-même avoit été une lumière de l'Eglise, et la npe ardente qui brûloit du feu de l'amour divin.

16. Un prédicateur, faisant le panégyrique d'un saint, prit pour texte le pronom *Hoc*. Cet admirable pronom, dit-il, contient les trois vertus de mon saint; *H*, humilité de mon saint; *O*, obéissance de mon saint; *C*, charité de mon saint. Ce seront les trois points de mon discours, et le sujet de vos favorables attentions : *Ave, Maria*.

17. *Guillaume Petit*, confesseur de *Louis XII*, fit, en 1514, trois oraisons funèbres de la reine *Anne* de Bretagne, d'abord à Blois, où elle mourut; ensuite à Notre-Dame de Paris, où son corps fut porté; enfin à Saint-Denis, où il fut inhumé; et, quelque différence qu'il pût y avoir entre ces trois discours, ils se ressemblent tous par le goût singulier qui régnoit alors. Parce que la reine avoit vécu trente-sept ans: il dit que « cette princesse avoit mérité trente-sept « épithètes pour trente-sept vertus, formant un cha « qui la conduisoit au ciel. » Parce qu'elle descendo de la très-illustre et très-ancienne maison de France l'orateur fit remonter son origine jusqu'au siége d Troie; et, en descendant, il lui donna des rappor de parenté avec *Brutus*.

18. Un moine, prêchant à Paris, feignit d'être à porte du paradis, où plusieurs personnes se prése toient pour entrer. Une duchesse vint avec un grar appareil, et frappa à la porte. « Qui est-là ? demam « S. *Pierre*. — La duchesse répondit: c'est madame « duchesse une telle.—Quoi, répliqua le célèbre pc « tier, madame la duchesse qui va au bal et à l'opér « madame la duchesse qui met du fard ? madame « duchesse qui a des galans ? Au diable ! au diable !

19. Le P. *Honoré*, capucin célèbre de son temp traitoit les vérités les plus terribles de la religion so une forme burlesque : il brisoit les cœurs, après avc épanoui les rates. Dans un de ses sermons, sur jugement dernier, il prit en ses mains une tête de mo « Parles, disoit-il en son langage provençal; parle « ne serois-tu point la tête d'un magistrat ? Tu n « réponds pas ? Qui ne dit mot consent. » Il lui mette alors un bonnet de juge. « Eh bien ! disoit-il, n'as-t

« point vendu la justice au poids de l'or? N'as-tu pas « ronflé plusieurs fois à l'audience ? Ne t'es-tu pas « entendu avec l'avocat et le procureur pour violer la « justice? Combien de magistrats ne se sont assis sur « les fleurs de lis, que pour y mettre la justice et la « droiture mal à leur aise! » Il jetoit alors la tête avec une espèce d'emportement, et en reprenoit une autre à qui il disoit : « Ne serois-tu point la tête d'une de « ces belles dames qui ne s'occupent que du soin de « prendre les cœurs à la pipée ? Tu ne réponds pas? « Qui ne dit mot consent. « Il tiroit alors une fontange de sa poche, et la mettant sur cet objet hideux : « Eh bien ! tête éventée, poursuivoit-il, où sont ces beaux yeux qui jouoient si bien de la prunelle ? cette belle bouche qui formoit ces ris gracieux, qui feront pleurer tant de gens en enfer? Où sont ces dents qui ne mordoient tant de cœurs, que pour les pouvoir faire mieux manger au diable? ces oreilles mignonnes, auxquelles tant de godelureaux ont chuchoté si souvent pour entrer dans le cœur par cette porte? Où est ce fard, cette pommade, et tant d'autres ingrédiens dont tu t'enluminois le visage? Que sont devenus ces roses et ces lis que tu laissois cueillir pas des baisers impudiques?» Il parcouroit ainsi toutes les conditions, et coiffoit sa tête de mort, selon les différens sujets qu'il avoit à traiter. *Louis XIV*, ayant demandé au P. *Bourdaloue* son sentiment sur ce capucin : « Sire, dit-il, il écorche « les oreilles, mais il déchire les cœurs. A ses sermons, « on rend les bourses que l'on a coupées aux miens. »

20. La philosophie n'a point entièrement banni ce mauvais goût de nos ouvrages ; et, puisqu'il ose encore se montrer avec audace, on ne sauroit trop en garantir la jeunesse, en leur en dévoilant tout le ridicule. Dans un livre écrit de nos jours, en faveur du gouvernement arbitraire, l'auteur, M. *L*..... s'exprime de la sorte : « On a prétendu que la théorie des lois « étoit le fruit du délire de la manie paradoxale. Au « son d'un écu, on est sûr de faire élancer du sein de « la terre une foule de malheureux. On escamote les « morceaux au manouvrier libre, et on lui scelleroit la

« bouche, si on l'osoit. On a empoisonné nos hum
« de cette sombre contrainte, de cette défiance
« centrée, de ce goût d'une crapule solitaire, q
« sont naturalisés à Londres, parmi les fumées
« fureuses du charbon de terre. »

Ailleurs, en parlant des ouvrages périodiques
l'ont justement critiqué, il dit : « On révère ces
« périodiques, qui, à force de gratter l'épiderm
« bons ouvrages, parviennent quelquefois à y
« naître des ampoules. Des mites raisonnantes se
« rabattues sur le blé, sur le pain, la mouture : e
« ont porté la corruption. Toutes blanches encore
« poudre farineuse dont elles se sont couvertes
« leurs boulangeries, elles s'avisent d'insulter le
« misseaux indiscrets, qui ne rougissent pas de s'élo
« de la huche........ Il en est des hommes et des go
« nemens, comme des notes de musique. En hau
« et baissant la clef, vous changez toute la gamm
« a donc à choisir entre les gammes politiques..
« Nos philosophistes ne manquent pas de citer que
« lambeaux des coutumes anglaises, et de veni
« més de ce fumier infect, insulter impudemme
« usages de leur patrie.... La vérité est ma maît
« chérie, quoiqu'elle ressemble un peu aux c
« et que son commerce ne rapporte ni honneu
« profit...... Je me suis aperçu de l'existence des
« mérides, comme de celle des puces, par une
« sure. Vivez, mon sautillant censeur ! »

Il dit dans un autre endroit : « Nous vivons de
« nous autres occidentaux ; notre existence dépe
« cette drogue dont la corruption est le premier élé
« que nous sommes obligés d'altérer par un po
« pour la rendre moins mal-saine. Nous avons l
« de la regarder comme la nourriture seule dig
« l'homme. Elle est devenue le premier objet des
« soins et des courtes vues de nos empires, le pr
« besoin des êtres qui s'énorgueillissent de port
« chapeaux ; mais aussi elle est la ressource la plu
« du despotisme, et la plus cruelle chaîne dont
« chargé les enfans d'Adam : pareille à ces poison

l'habitude mène au tombeau, et dont la privation causeroit également la mort. Nous ne pouvons y renoncer ni en jouir. » Tout l'ouvrage est écrit dans ce yle, qui malheureusément a des amateurs et des coistes. Pour le rendre justement odieux aux jeunes gens, suffit de leur proposer de bons modèles. La lettre à [. *d'Alembert* sur les spectacles, de laquelle nous lons rapporter quelques passages, nous paroît devoir mplir d'autant mieux cet objet, qu'elle unit à la morale plus saine, les graces, la chaleur et la pureté du style. m auteur, J. J. *Rousseau*, le Démosthène de notre siège, est autant supérieur aux écrivains que nous avons tés ci-dessus, que le bon goût l'emporte sur la barrie, et l'éloquence sur le jargon du pédantisme.

« La même cause qui donne, dans nos pièces tragiques et comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards; et c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans, et alors ils sont haïssables; ou ils sont amoureux eux-mêmes, et alors ils sont ridicules : *Turpe senex miles*. On en fait dans les tragédies, des tyrans, des usurpateurs; dans les comédies, des jaloux, des usuriers, des pédans, des pères insupportables que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au théâtre; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens....

« Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la scène, uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves et plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent et fortement allégués par les écrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur a-t-on répondu, prévenus par la manière de le présenter;

« l'amour qu'on expose au théâtre, y est rendu légi-
« time ; son but est honnête, souvent il est sacrifié au
« devoir et à la vertu ; et, dès qu'il est coupable, il est
« puni. Fort bien ! Mais n'est-il pas plaisant qu'on pré-
« tende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur
« sur les préceptes de la raison, et qu'il faille attendre
« les événemens pour savoir quelle impression l'on doit
« recevoir des situations qui les amènent ? Le mal qu'on
« reproche au théâtre n'est pas précisément d'inspirer
« des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des
« sentimens trop tendres, qu'on satisfait ensuite aux
« dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y
« ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé;
« mais elles en font naître le besoin : elles ne donnent
« pas précisément de l'amour; mais elles préparent à en
« sentir : elles ne choisissent pas la personne qu'on doit
« aimer; mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi
« elles ne sont innocentes ou criminelles, que par l'usage
« que nous en faisons, selon notre caractère; et ce ca-
« ractère est indépendant de l'exemple. Quand il seroit
« vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légi-
« times, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus
« foibles, que les effets en sont moins dangereux ?
« Comme si les vives images d'une tendresse innocente
« étoient moins douces, moins séduisantes, moins ca-
« pables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un
« amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins
« de contre-poison ! Mais si l'idée de l'innocence em-
« bellit quelques instans le sentiment qu'elle accom-
« pagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mé-
« moire, tandis que l'impression d'une passion si douce
« reste gravée au fond du cœur. Quand le patricien
« *Manilius* fut chassé du sénat de Rome, pour avoir
« donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à
« ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'a-
« voit-elle de répréhensible ? Rien, sans doute : elle
« annonçoit même un sentiment louable. Mais les
« chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'im-
« purs à la fille. C'étoit donc d'une action fort hon-
« nête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet
« des amours permis du théâtre....

« Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra, il « séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint, la pièce « est mauvaise ; s'il est bien peint, il offusque tout « ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses « souffrances le rendent plus touchant encore que s'il « n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ces « tristes effets rebutent, il n'en devient que plus in- « téressant par ses malheurs même. On se dit malgré « soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. « Une si douce image amollit insensiblement le cœur : « on prend de la passion ce qui mène au plaisir; on en « laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé « d'être un héros, et c'est ainsi qu'admirant l'amour « honnête, on se livre à l'amour criminel....

« Ce qui achève de rendre ces images dangereuses, « c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréa- « bles; c'est qu'on ne les voit jamais régner sur la « scène qu'entre des ames honnêtes; c'est que les « deux amans sont toujours des modèles de perfec- « tion. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une « passion si séduisante entre deux cœurs dont le ca- « ractère est déjà si intéressant par lui-même? Je doute « que dans toutes nos pièces dramatiques, on en trouve « une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du « spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non « partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit « faire merveilles de rendre un amant estimable ou « haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans « ses amours; de faire toujours approuver au public « les sentimens de sa maîtresse, et de donner à la « tendresse tout l'intérêt de la vertu; au lieu qu'il « faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des « illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant « aveugle, qui croit toujours se fonder sur l'estime; « et à craindre quelquefois de livrer un cœur ver- « tueux à un objet digne de ses soins. » (On peut consulter l'article ELOQUENCE, qui doit être regardé comme la suite de celui-ci.)

# GRACES.

1. La première fois que *Démosthène* voulut parler devant le peuple, il y réussit tout-à-fait mal. Sa voix étoit foible, sa langue embarrassée, sa respiration très-courte. On se moqua généralement du téméraire orateur, qui revint chez lui découragé, bien résolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il se croyoit incapable. Un de ses auditeurs, qui au travers de ces défauts, avoit aperçu dans ce jeune homme un excellent fonds de génie, et une éloquence mâle et vigoureuse, lui fit reprendre courage, et lui donna de sages avis. Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée et plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce temps, nommé *Satyrus*, le rencontra, et, ayant appris de lui la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit pas sans remède. « Récitez-moi seulement quelques scènes de « Sophocle ou d'Euripide. » *Démosthène* le fit sur l'heure; et le comédien, répétant après lui les mêmes endroits, leur donna tant de graces par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, que le jeune orateur les trouva tout différens; convaincu des charmes que la prononciation et l'action donnent au discours, il s'appliqua dès-lors à cette partie de l'éloquence. Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, et pour se perfectionner dans la prononciation, paroissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre triomphe de tous les obstacles. Il bégayoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres : et son haleine étoit si gênée, qu'il ne pouvoit prononcer une période un peu longue, sans s'arrêter deux ou trois fois. Il vint à bout de vaincre tous ces défauts, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix, sans s'interrompre, et cela même

même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés; en sorte que, dans la suite, nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisoient point sa respiration. Il fit plus : il alloit sur le bord de la mer; et dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, il y déclamoit des harangues, pour s'apprivoiser, par le bruit confus des vagues, aux émeutes du peuple, et aux cris tumultueux des assemblées. Il ne prit pas moins de soin du geste que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir qui lui servoit de maître à déclamer, et dans lequel il étudioit ses défauts pour les corriger. Il en avoit un sur-tout qui le mortifioit sensiblement : c'étoit de hausser continuellement les épaules. Pour s'en défaire, il s'exerçoit debout dans une espèce de tribune fort étroite, où pendoit une pique, afin que si, dans la chaleur de l'action, ce mouvement venoit à lui échapper, la pointe de cette pique lui servît d'avertissement et de punition tout ensemble. Ce grand homme fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta à son comble l'art de la déclamation : il en connoissoit bien le prix et l'importance. Aussi quelqu'un lui demandant quelle étoit la première qualité nécessaire à l'orateur, « C'est l'action, ré-« pondit-il. — La seconde ? — C'est l'action. — La « troisième ? — C'est encore l'action, c'est-à-dire, « l'art de déclamer et de prononcer avec graces. »

2. *Agésilas*, roi de Lacédémone, étoit boiteux, et d'une taille fort petite ; mais ces défauts étoient couverts par les graces de sa personne, et plus encore par la gaieté avec laquelle il les supportoit, et en railloit le premier. On peut dire même que ces vices du corps mettoient dans un plus grand jour son courage et son ardeur pour la gloire. Le travail le plus opiniâtre, les entreprises les plus fatigantes, il étoit le premier à les embrasser. Par ses manières officieuses et obligeantes, soutenues d'un mérite supérieur, il se fit un grand crédit, et acquit dans la ville un pouvoir presque absolu, qui alla jusqu'à le rendre suspect à sa patrie. Les éphores, pour en prévenir les suites, et pour amortir son

ambition, le condamnèrent à une amende, alléguant pour toute raison, que, par ses manières trop gracieuses, il s'attachoit à lui seul les cœurs de tous les citoyens qui appartenoient à la république, et ne devoient être possédés qu'en commun.

3. *Louis XIV* mettoit des graces et de la noblesse dant toutes ses actions. Il s'exprimoit avec une majestueuse précision, s'étudiant en public à parler comme à agir en souverain. Lorsque le duc d'Anjou partit pour aller régner en Espagne, il lui dit, pour marquer l'union qui alloit désormais joindre ces deux nations : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Dans la conquête de la Franche-Comte, sa présence acheva de lui gagner les cœurs de ceux que ses armes lui avoient soumis. Un paysan qui le vit, ne put s'empêcher de dire, dans cette surprise que donne un objet qu'on admire : « Je ne m'en étonne plus! *Voyez* MANIÈRES.

## GRANDEUR D'AME.

1. HATEMTAI étoit le plus libéral et le plus généreux des Arabes de son temps. On lui demanda s'il avoit jamais connu quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui. Il répondit : « Un jour, après avoir fait un « sacrifice de quarante chameaux, je sortis à la cam- « pagne avec des seigneurs arabes, et je vis un « homme qui avoit ramassé une charge d'épines sèches « pour brûler. Je lui demandai pourquoi il n'alloit pas « chez *Hatemtai*, où il y avoit un grand concours de « peuple, pour avoir part au régal qu'il faisoit? — Qui « peut manger son pain du travail de ses mains, me « répondit-il, ne veut pas avoir obligation à *Hatemtai*. « — Cet homme, ajouta *Hatemtai*, a le cœur plus « noble que moi. »

2. Sous le règne du grand *Constantin*, un esprit de rébellion s'empara des habitans d'Alexandrie, et, dans sa fureur aveugle, la populace s'étoit portée jusqu'à outrager les statues de l'empereur. Il en fut informé, on

l'excitoit à la vengeance. On se récrioit sur l'énormité de l'attentat : on ne trouvoit pas de supplice assez rigoureux pour punir des forcenés qui avoient insulté, à coups de pierres, la face du prince. Dans la rumeur de cette indignation universelle, *Constantin*, portant la main à son visage, dit en souriant : « Pour moi, je ne « me sens pas blessé. » Cette parole ferma la bouche aux courtisans, et ne sera jamais oubliée de la postérité.

3. Lorsque *Louis XII* fut monté sur le trône, quelques courtisans essayèrent d'animer son ressentiment contre ceux qui lui avoient été contraires, quand il n'étoit que duc d'Orléans. « Ce n'est pas à un roi de « France, répondit-il, à venger les injures du duc « d'Orléans. » Un seigneur lui demanda la confiscation des biens d'un bourgeois d'Orléans, qui avoit autrefois montré une haine ouverte contre lui. « Je n'étois « pas son roi, répondit-il, lorsqu'il m'a offensé : en le « devenant, je suis devenu son père ; je suis obligé de « lui pardonner. »

4. On présentoit à *Alexandre* un pirate qu'on avoit arrêté, mais qui, au milieu de fers, à la vue des supplices, conservoit encore cette fierté d'ame qui distingue les cœurs intrépides. « De quel droit, lui demanda « le monarque, oses-tu infester les mers ? — Et toi, « répondit le captif, de quel droit ravages-tu l'univers ? « Parce que je cours les mers avec un seul petit vais« seau, on me traite de pirate ; et toi, qui fais la même « chose avec une flotte nombreuse, on t'appelle roi. » Cette réponse hardie et pleine de grandeur d'ame valut la vie au prisonnier. *Alexandre* le renvoya sur-le-champ.

5. *Valentinien II*, excité par *Justine*, sa mère et sa tutrice, avoit déclaré la guerre aux catholiques, pour faire triompher l'arianisme. Il voulut mettre les hérétiques en possession de toutes les églises de Milan ; mais il trouva dans S. *Ambroise*, évêque de cette ville, une résistance qui triompha de tous ses efforts. Le prélat offrit au prince de lui abandonner toutes les terres de l'Eglise ; mais il lui refusa de lui livrer la maison de Dieu. On lui ordonne de sortir de Milan ; on le menace de la mort, s'il n'obéit. Il se détermine à ne point partir

et à se laisser enlever de force, plutôt que de se rendre coupable d'avoir abandonné les temples du Seigneur à la merci des Infidèles. Il répond aux officiers de *Valentinien*, qu'il respecte l'empereur, mais qu'il craint Dieu plus que le prince; qu'il ne peut abandonner son église; que la violence pourra bien en séparer son corps, mais non pas son esprit; que, si le prince fait usage du pouvoir impérial, il ne lui opposera que la patience épiscopale. Le peuple, résolu de mourir avec son évêque, accourt à l'église: il y passe plusieurs jours et plusieurs nuits. Les églises étoient alors environnées d'un vaste enclos qui renfermoit plusieurs bâtimens pour le logement de l'évêque et du clergé. Tant que durèrent les attaques du prince, le peuple ne sortit pas de cette enceinte; et il en restoit toujours un grand nombre dans l'église même, où, prosternés aux pieds des autels qu'ils baignoient de leurs larmes, ils imploroient pour eux et pour leur pasteur le secours du Ciel. Ce fut en cette rencontre que, pour occuper le peuple, et dissiper l'ennui d'une si longue résidence, S. *Ambroise* fit, pour la première fois, chanter des hymnes. Il en composa lui-même, qui firent dans la suite partie de l'office de l'Eglise: il introduisit aussi le chant des psaumes à deux chœurs; et cette coutume, déjà établie dans les églises orientales, se répandit de Milan dans tout l'Occident.

Ces chants étoient interrompus par les gémissemens du peuple. Pour le consoler, et le contenir en même temps dans les bornes de la soumission due aux souverains, S. *Ambroise* montoit de temps en temps dans la tribune, et tâchoit de faire passer dans le cœur des Fidèles la sainte assurance dont le sien étoit rempli. « Je « ne consentirai jamais à vous abandonner, leur disoit-« il; mais je n'ai contre les soldats et les Goths d'au-« tres armes que des prières au Dieu que nous servons: « telle est la défense d'un prêtre. Je ne puis ni ne dois « combattre autrement: je ne sais ni fuir par crainte, « ni oposer la force à la force. Vous savez que j'ai cou-« tume d'obéir aux empereurs; mais je ne veux leur « sacrifier ni ma religion, ni ma conscience. La mort « qu'on endure pour Jésus-Christ n'est pas une mort;

« c'est le commencement d'une vie immortelle. » Pendant qu'il parloit, l'église fut investie de soldats que la cour envoyoit pour garder les portes, et empêcher les catholiques d'en sortir. « J'entends, disoit *Ambroise*, le « bruit des armes qui nous environnent : ma foi n'en « est pas effrayée. Je ne crains que pour vous : laissez-« moi combattre seul. L'empereur demande l'église et « les vases sacrés : ô prince! demandez-moi mes biens, « mes terres, ma maison, ce que j'ai d'or et d'argent, je « vous l'abandonne. Pour les richesses du Seigneur, je « n'en suis que le dépositaire : il vous est aussi perni-« cieux de les recevoir, qu'à moi de vous les donner. « Si vous me demandez le tribut, nous ne vous le re-« fusons pas; les terres de l'Eglise paient le tribut. Si « vous voulez nos terres, vous avez le pouvoir de les « prendre ; nous ne nous y opposons pas : les collectes « du peuple suffiront pour nourrir les pauvres. » Ces paroles généreuses étoient reçues avec de grands applaudissemens. Les soldats, qui étoient au dehors, pleins de respect pour celui même qu'ils tenoient assiégé, joignoient leurs acclamations à celles du peuple. Ce concert alarma l'empereur et sa mère, qui, voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur l'esprit du magnanime prélat, s'avouèrent vaincus en faisant cesser la persécution.

6. Lorsque S. *Louis* étoit en Palestine, il lui vint une ambassade du prince des Assasins, souverain de soixante mille fanatiques aveuglement soumis à ses ordres, et dont il se servoit quand il jugeoit à propos de faire périr les rois qui lui déplaisoient. Aussi, lorsqu'il sortoit de son palais, un homme marchoit-il devant lui, en criant : « Détournez-vous de devant celui qui porte « entre ses mains la mort des monarques. » Le chef de la députation s'étant présenté devant le saint roi : « Sire, lui dit-il, connoissez-vous mon seigneur et maî-« tre, le *Vieux de la Montagne?* — Non, répliqua froi-« dement *Louis;* mais j'en ai entendu parler. — Si cela « est, reprit l'ambassadeur, je m'étonne que vous ne « lui ayez pas encore envoyé des présens pour vous « en faire un ami. C'est un devoir dont s'acquittent

« régulièrement tous les ans l'empereur d'Allemagne, « le roi de Hongrie, le soudan de Babylone, et plu- « sieurs autres grands princes, parce qu'ils n'ignorent « pas qu'il est l'arbitre de leurs jours. Je viens donc « vous sommer, de sa part, de ne pas manquer à le « satisfaire sur ce point, ou du moins de le faire déchar- « ger du tribut qu'il est obligé de payer tous les ans « aux grands maîtres du temple et de l'hôpital de Jéru- « salem. Il pourroit se défaire de l'un et de l'autre; « mais bientôt ils auroient des successeurs : sa maxime « n'est pas de hasarder ses sujets pour avoir toujours à « recommencer. » Le roi écouta paisiblement l'inso- lente harangue du député, et lui ordonna de revenir le soir pour avoir sa réponse. Il revint : le grand-maître du temple et celui de l'hôpital, qui se trouvèrent à l'audience, l'obligèrent, par ordre du monarque, à ré- péter ce qu'il avoit dit le matin, et le remirent encore au lendemain. Le fier assassin n'étoit point accoutumé à ces manières hautaines. Mais quelle fut sa surprise, lorsque les grands-maîtres lui dirent qu'on ne parloit point de la sorte à un roi de France; que, sans le respect de son caractère, on l'auroit fait jeter à la mer; qu'il eût enfin à revenir dans quinze jours pour expier l'in- sulte faite à la majesté royale. Une si noble fierté fit trembler pour les jours du monarque. On connoissoit et les attentats du barbare, et la fureur de ceux à qui il confioit l'exécution de ses crimes. Mais la grandeur d'ame de *Louis* étonna le *Vieux de la Montagne* : il craignit lui-même un prince qui le craignoit si peu, et lui renvoya sur-le-champ l'ambassadeur, avec des présens également singuliers, bizarres, curieux et magnifiques. « C'étoit, d'un côté, sa propre chemise, pour marquer, « par celui de tous les vêtemens qui touche le corps de « plus près, qu'il étoit de tous les rois celui avec lequel « il vouloit avoir une plus étroite union; et de l'autre, « un anneau de fin or pur, où son nom étoit gravé, en « signifiant qu'il l'épousoit pour être tout à un, comme « les doigts de la main. » Ces symboles étranges furent accompagnés d'une caisse remplie de plusieurs ouvra- ges de cristal de roche, où il y avoit un éléphant,

diverses figures d'homme, un échiquier, et des échecs de même matière, le tout orné d'or, et parfumé d'ambre. Le saint roi sentit une joie secrète d'avoir obligé ce barbare à s'humilier ; mais ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, il lui envoya aussi de riches présens, qui consistoient en un grand nombre de vestes d'écarlate, de coupes d'or et de vases d'argent.

C'est ainsi que, par son héroïque intrepidité, *Louis* s'attiroit les respects d'un prince inhumain, qui faisoit gloire de ne respecter personne : c'est ainsi que ce grand monarque avoit fait éclater sa constance dans les fers. Héros jusque dans sa captivité, mille fois il vit, d'un œil tranquille, la mort suspendue sur sa tête et sur celles de ses plus fidèles serviteurs : il la brava toujours, plutôt que de souscrire à des conditions flétrissantes. Toujours il traitoit en maître avec ses vainqueurs, qui, pleins d'admiration, disoient de lui : « C'est le plus fier chrétien que nous ayions jamais vu. » Souvent dans un accès de fureur, ils s'écrioient en sa présence : « Quoi ! tu es notre captif, et tu nous traites « en souverain, comme si nous étions dans tes fers ? » Après la mort de leur soudan, qu'ils avoient assassiné, ils mirent en délibération de le placer sur leur trône. Mais sa fermeté leur fit appréhender qu'il ne renversât leurs mosquées, qu'il ne détruisît leur religion.

Quand ce grand prince se fut embarqué pour retourner dans son royaume, son vaisseau fut battu par la tempête la plus affreuse. Le pilote et tous les matelots pressèrent le monarque de passer sur un autre navire. « Dites-moi, leur répondit-il, sur la foi et la loyauté « que vous me devez, si le vaisseau étoit à vous, et « chargé de riches marchandises, l'abandonneriez-vous « en pareil état? — Non, sans doute, répliquèrent-ils « d'une voix unanime; nous aimerions mieux hasarder « tout, que de faire une perte si considérable. — Pourquoi donc me conseillez-vous d'en descendre ? — « C'est que la conservation de quelques malheureux matelots importe peu à l'univers, mais rien ne peut égaler le prix d'une vie comme celle de votre majesté. « — Or, sachez, dit le généreux prince, qu'il n'y a per-

« sonne ici qui n'aime son existence, autant que je puis « aimer la mienne. Si je descends, ils descendront « aussi : et ne trouvant aucun bâtiment qui puisse les « recevoir, ils se verront forcés de demeurer dans une « terre étrangère, sans espérance de retourner dans leur « pays. C'est pourquoi j'aime mieux mettre en la main « de Dieu ma vie, celle de la reine et de nos trois « enfans, que de causer un tel dommage à un si grand « peuple. » Il n'appartient qu'aux héros véritablement chrétiens de donner ces glorieux exemples de magnanimité. C'est par de semblables vertus que *Louis* s'acquit sur tous les cœurs un empire plus puissant encore et plus satisfaisant que celui qu'il devoit à sa naissance.

7. Le chevalier *Bayard* avoit remarqué dans Grenoble une jeune fille d'une grande beauté. Il s'informa de son nom et de son état; et l'obscurité de sa naissance, ainsi que la misère de ses parens, laissant plus de liberté à ses désirs, il les confia à son valet-de-chambre. Ce domestique, ayant trouvé moyen de s'introduire chez la mère de la jeune fille, reconnut dans la première plus de préjugés que de véritables sentimens d'honneur, et sur-tout un grand amour du gain; mais la jeune fille, retenue par l'exemple et les leçons de quelques personnes considérables qui la recevoient chez elles, et fière comme le sont toutes les belles, laissoit moins d'espérance au confident du chevalier, qui la savoit d'ailleurs prévenue d'une forte passion pour un jeune homme de son état. Ce domestique, voulant satisfaire son maître, parla ouvertement à la mère, offrit de l'argent, et obtint la fille. La réputation de générosité que s'étoit acquise le chevalier *Bayard* fut en partie la cause de son peu de résistance : elle vint dans la chambre du héros, où, le voyant seul, elle se jeta à ses genoux : « Monseigneur, lui dit-elle toute en pleurs, « vous qui avez sauvé tant de villes, et conservé l'hon- « neur à tant de familles, voudriez-vous ravir celui « d'une malheureuse qu'on vous livre malgré elle, et « dont votre vertu devroit vous rendre le premier dé- « fenseur ? » Ces mots touchèrent la grande ame du chevalier. Il ne vit plus dans son action que ce qu'elle

avoit de criminel. « Levez-vous, ma fille, lui dit-il; vous « sortirez de chez le chevalier *Bayard* aussi sage et « plus heureuse que vous n'y êtes entrée. » En même temps il la conduisit chez une dame de ses parentes, à qui il recommanda le secret. Le chevalier envoya, le lendemain de bonne heure, chercher la mère de cette fille, qui fut consternée, quand, au lieu de la récompense qu'on lui avoit promise, elle se vit exposée aux reproches de *Bayard*. Cette femme allégua la misère, excuse valable pour le peuple, et l'impuissance où elle s'étoit trouvée de marier sa fille. « Com« bien vous demande-t-on pour cela? dit *Bayard*. — « Six cents francs, répondit-elle. » Le généreux che« valier les donna sur-le-champ, et ajouta deux cents autres livres pour les habits de la fille; puis il la congédia, satisfait de s'être épargné un crime en domptant sa passion, et d'avoir contribué au bonheur d'une infortunée.

8. Le célèbre *Camille* assiégeoit la ville de Falérics, dont les habitans, par les secours qu'ils avoient donnés aux Véiens, avoient provoqué le courroux de la république romaine. Pendant que ce grand homme hâtoit ses travaux, la fortune lui offrit une occasion de prendre la place, qu'une ame moins belle, moins généreuse que la sienne, auroit sans doute saisie. Le maître, qui instruisoit les enfans des principaux citoyens, sous prétexte de les mener promener, les fit sortir de la ville, et les conduisit au camp du général romain. « Ces enfans que je vous livre, lui dit-il, vous assurent « la prise de Falérics. » *Camille*, plein d'horreur pour cette noire perfidie, jeta sur le traître un regard menaçant. « Scélérat, lui dit-il, va faire ton infame présent « à un peuple, à un général qui te ressemblent : tu « t'es trompé, en t'adressant aux Romains. Nous n'a« vons, il est vrai, avec les Falisques, aucune union « politique; mais la nature a mis entre eux et nous « un commun intérêt que nous respecterons toujours. « La guerre a ses droits, ainsi que la paix; et nous « savons les observer avec autant de justice que de « courage. Nous sommes armés, non point contre cet « âge, que l'on épargne dans le saccagement même des

« villes, mais contre des hommes armés eux-mêmes,
« qui, sans être offensés, sans être provoqués p
« nous, ont osé nous bloquer dans notre camp dev
« Véies. Aujourd'hui ton crime a surpassé le leur:
« triomphes de tes concitoyens en scélératesse. J'
« triompherai, moi, par les vertus romaines, la pr
« dence, l'activité, le courage; et bientôt Falér
« aura le sort de Véies. » Après ce terrible discou
*Camille* fait arrêter le traître, ordonne qu'on le d
pouille; puis armant les mains de ses jeunes élèves
fouets et de verges, il leur commande de reconduire
grands coups, dans la ville, leur perfide pédagogu
Les enfans obéirent avec joie, et leur retour frap
singulièrement tous les citoyens. Quand ils eure
appris le sujet de cette espèce de comédie, pl
d'admiration pour la vertu romaine, ils envoyèrent
sénat des ambassadeurs qui s'exprimèrent de la sort
« Auguste compagnie, vaincus par vos soldats et vot
« général, nous venons mettre le comble à votre gl
« rieux triomphe, en nous soumettant à vous, pers
« dés que nous vivrons plus heureusement sous vot
« empire, qu'en continuant d'obéir à nos lois. L'issu
« de cette guerre offre un bel exemple au gen
« humain : vous l'instruisez, vous, en préférant da
« la guerre, la bonne foi à la victoire; nous, en no
« donnant sans réserve à des vainqueurs si généreu
« Maintenant nous sommes à vous, illustres sénateu
« envoyez à Faléries des guerriers qui prennent p
« session de la ville; les portes sont ouvertes,
« otages préparés. Nous vous serons toujours fidèl
« nous vous obéirons toujours avec reconnoissance

9. Pendant la guerre des Romains contre *Pyrrh*
roi d'Epire, un inconnu vint trouver *Fabricius*, g
ral de l'armée, dans son camp, et lui rendit une le
du médecin du roi, qui lui offroit d'empoison
*Pyrrhus*, si les Romains lui promettoient une réco
pense proportionnée au grand service qu'il leur
droit, en terminant une guerre si importante,
aucun danger pour eux. *Fabricius*, sachant qu'il
des droits inviolables à l'égard même des ennemis,

frappé d'une juste horreur à cette proposition. Comme il ne s'étoit point laissé vaincre par l'or que le monarque lui avoit offert dans une autre circonstance, il crut qu'il seroit honteux de vaincre ce prince par le poison. Après en avoir conféré avec son collégue *Emilius*, il écrivit promptement à *Pyrrhus*, pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

*Caius-Fabricius et Quintus-Emilius, consuls, au roi Pyrrhus : salut.*

« Il paroît que vous vous connoissez mal en amis et « en ennemis ; et vous en tomberez d'accord, quand « vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite ; car vous « verrez que vous faites la guerre à des gens de bien « et d'honneur, et que vous donnez toute votre con- « fiance à des méchans, à des perfides. Ce n'est pas « seulement pour l'amour de vous que nous vous don- « nons cet avis, mais pour l'amour de nous-mêmes, « afin que votre mort ne donne point une occasion de « nous calomnier, et qu'on ne croie pas que nous avons « eu recours à la trahison, parce que nous désespérions « de terminer heureusement cette guerre par notre « courage. »

*Pyrrhus*, ayant reçu cette lettre, s'écria, plein d'admiration : « A ce trait, je reconnois *Fabricius;* il seroit « plus facile de détourner le soleil de sa route ordi- « naire, que de détourner ce Romain du sentier de « la justice et de la probité. » Quand il eut bien avéré le fait énoncé dans la lettre, il fit punir du dernier supplice son infame médecin ; et pour témoigner au général ennemi sa vive reconnoissance, il lui renvoya tous les prisonniers sans rançon. Le magnanime consul, ne voulant accepter ni une grace de son ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis la plus abominable de toutes les injustices, ne refusa point les prisonniers, mais il lui renvoya un pareil nombre de Tarentins et de Samnites.

10. *Æmilius-Scaurus*, général romain, accusé par un certain *Varius* d'avoir reçu de l'argent du roi

*Mithridate*, pour trahir la république, plaid. sa cause: « *Varius* accuse *Scaurus* de s'être « corrompre par les ennemis de Rome; et *Scaur* « avoir commis ce crime: lequel devez-vous cro L'accusation tomba aussitôt.

11. *Scipion* l'Africain, ayant été accusé par que tribuns, n'entreprit point de se justifier des c qu'on lui imputoit; il dit seulement: « Romain « jour est le même où j'ai vaincu *Annibal* da « plaines de Zama: je vais au Capitole en rendre g « à Jupiter. » Aussitôt il s'avança vers le temple dieu, avec cet air majestueux qu'il avoit dan triomphe. Le peuple le suivit en faisant de grandes a mations, et les accusateurs restèrent seuls sur la p

12. De retour à Thèbes, après avoir remporté sieurs victoires, *Epaminondas* fut accusé d'avoir le commandement de l'armée plus long-temps n'étoit permis par les lois. Ce grand général ne s'a point à réfuter ses accusateurs. « Je ne refuse pa « il, de subir la rigueur des lois; je demande seule « qu'après ma mort, on grave sur mon tombeau « inscription: *Epaminondas* fut condamné à mort « avoir, malgré les Thébains, ravagé les terr « Lacédémoniens leurs ennemis; rebâti la ville d « sine, établi dans l'Arcadie une paix solide, et « la liberté aux Grecs. » Cette harangue, d'un si nouveau, déconcerta les juges qui n'osèrent damner. En rentrant dans sa maison, accompag ses amis qui le félicitoient, son petit chien vint à lui fit mille caresses. *Epaminondas*, attendri, se vers ceux qui l'environnoient: « Ce chien, leur « me marque sa reconnoissance des soins que je « de lui; et les Thébains, à qui j'ai rendu ta « services, veulent me condamner à la mort!

13. *Lycurgue*, après la mort de son frère, laissoit point d'enfant mâle, pouvoit aisément sur le trône; et il fut roi, en effet, pendant qu jours. Mais dès que la grossesse de sa belle-so connue, il déclara que la royauté appartenoit à l qui en naîtroit, si c'étoit un fils; et, dès ce mo

l'administra le royaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire sous main que s'il vouloit lui promettre de l'épouser quand il seroit roi, elle feroit périr son fruit: une proposition si détestable fit horreur à *Lycurgue :* il dissimula néanmoins, et amusant cette femme par différens prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut venu au monde, il le prit entre ses bras; et adressant la parole à ceux qui étoient présens : « Voici, dit-il, le roi qui nous vient de naître, « seigneurs Spartiates; » en même temps il le mit dans la place du roi, et le nomma *Charilaüs*, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance.

14. A peine *Antigonus II* fut-il monté sur le trône de Macédoine, que le peuple parut fâché de l'avoir pour souverain. Il le fit assembler; et, détachant son diadème, il dit qu'on n'avoit qu'à le donner à celui qu'on en croiroit le plus digne. Le peuple, frappé de cette offre inattendue, et charmé d'ailleurs des exploits d'*Antigonus*, le pria de garder la couronne; mais il ne consentit à la reprendre, qu'après que les séditieux eurent été punis.

15. *Mœvius*, centurion de l'armée d'*Auguste*, fut pris et conduit à *Antoine*, qui, d'un ton terrible, lui demanda quel traitement il vouloit qu'on lui fît : « Fais-moi mourir, répondit-il; car ni la crainte, ni « la reconnoissance ne pourront jamais m'engager à « quitter le parti d'*Auguste* pour embrasser le tien. » *Voyez* CLÉMENCE, CONSTANCE, EGALITÉ, HÉROÏSME, INTRÉPIDITÉ, MAGNANIMITÉ.

## GRAVITÉ.

1. M. D'ARGENSON, à qui Paris doit, en quelque sorte la naissance de sa police, savoit quel est le pouvoir d'un magistrat sans armes, et avoit le courage de s'y fier. La cherté étant excessive dans les années 1709 et 1710, le peuple, injuste parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à M. d'*Argenson*, qui cependant

tâchoit, par toutes sortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été prudent ni humain de punir trop sévèrement. Ce grand magistrat les calma, et par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, et par la confiance que la populace, quoique furieuse, avoit toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison où une troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, et appaisa tout.

2. *Apollonius* de Thyane, dont les actions sont si célèbres dans le paganisme, embrassa la secte de Pythagore, et se condamna au silence pour cinq ans. Nul temps de la vie ne lui parut, de son aveu, plus dur et plus pénible; mais si sa langue demeuroit dans l'inaction, toute sa personne parloit; l'air du visage, les mouvemens de tête, les yeux, la main, tout étoit employé pour suppléer au défaut de la parole; et ses gestes éloquens avoient tant de vertu, que, par ce seul moyen, il appaisa une sédition. Aspendus, l'une des grandes villes de la Pamphilie, souffroit la famine, par l'injuste avarice des riches qui serroient le blé, afin de le vendre à un plus haut prix. Le peuple s'en prit au magistrat, qui, se voyant menacé de périr, se réfugia auprès d'une statue de l'empereur; mais la multitude, ne connoissant aucun frein dans sa rage, se préparoit à brûler le magistrat suppliant au pied de la statue même. Dans le moment arrive *Apollonius*, qui, s'adressant au magistrat, fit un geste de la main pour l'interroger sur la cause de l'émeute. Le magistrat répondit qu'il n'avoit rien à se reprocher, mais que le peuple ne vouloit pas entendre ses raisons. Le philosophe muet se retourna vers les mutins, et par un signe de tête, il leur ordonna de se disposer à écouter. Non-seulement ils se turent, mais ils quittèrent le feu qu'ils avoient déjà dans les mains. Le magistrat, reprenant courage, nomma les auteurs de la misère publique, qui se tenoient à la campagne, ayant de différens côtés leurs maisons et leurs magasins. Les Aspendiens vouloient y courir. Par un geste de défense, *Apollonius* les arrêta, et leur fit entendre

qu'il valoit mieux mander les coupables. On les fit venir; et leur vue ayant renouvelé les plaintes du peuple, les vieillards, les femmes, les enfans jetèrent des cris lamentables. Peu s'en fallut que le grave philosophe n'oubliât la loi qu'il s'étoit imposée, et n'exprimât, par des paroles, les sentimens d'indignation et de pitié qui le pénétroient en même temps. Il respecta néanmoins son engagement pythagorique; et s'étant fait apporter des tablettes, il y écrivit ces mots: « *Apollonius*, aux monopoleurs des blés d'Aspendus. La « terre est juste; elle est mère commune de tous les « hommes; et vous, hommes barbares, vous voulez « seuls profiter de ses faveurs! Si vous ne changez de « conduite, je ne vous laisserai pas subsister sur la « face du globe. » Les coupables, intimidés par cette menace, garnirent les marchés de blé, et la famine cessa.

3. Une disette avoit mis les vivres à un prix excessif, et Rome se voyoit à la veille d'être en proie aux horreurs de la famine. Les tribuns, magistrats séditieux, qui profitoient des malheurs publics pour les aggraver par la discorde, s'efforçoient de révolter le peuple contre le sénat; et suivis d'une foule de citoyens, vils sectateurs de ces hommes turbulens, ils voulurent forcer le consul *Scipion Nasica* à prendre certains arrangemens par rapport aux blés. Ce grand homme s'y opposa fortement, et rejeta leur requête, comme tendant au renversement des constitutions de la république. Il se rendit à l'assemblée du peuple, et commença par exposer les raisons de sa résistance. Tout-à-coup, il fut interrompu par des murmures et par des cris. Alors, d'un ton d'autorité conforme à son grand mérite: « Romains, dit-il, faites silence. Je sais mieux que « vous ce qui est utile à la république. » A ces mots, toute l'assemblée se tut avec respect; et la majestueuse gravité d'un seul homme fit plus d'impression sur la multitude, qu'un intérêt aussi vif et aussi puissant que celui des vivres et du pain.

4. *Eusèb* , gouverneur du Pont et de la Cappadoce, oncle de l'impératrice, et dévoué aux Ariens, saisissoit

toutes les occasions de chagriner *Basile*, évêque de Césarée. Un de ses assesseurs, devenu éperdument amoureux d'une veuve de famille illustre, vouloit la contraindre à l'épouser. Pour éviter ses poursuites, soutenues de l'autorité du gouverneur, elle se réfugia dans l'église, auprès de la table sacrée. Le magistrat voulut forcer cet asile. Le saint prélat prit la désfense de cette femme : il s'opposa aux gardes envoyés pour la saisir, et lui procura les moyens de s'échapper. Le gouverneur irrité cita *Basile* devant son tribunal ; et, le traitant comme un criminel, il ordonna de le dépouiller, et de lui déchirer les flancs avec les ongles de fer. Le prélat se contenta de lui dire : « Vous me « ferez un grand bien, si vous m'arrachez le foie, qui « me cause de perpétuelles douleurs. » Mais les habitans apprenant aussitôt le péril de leur évêque, entrent en fureur : hommes, femmes, enfans, armés de tout ce qu'ils rencontrent, accourent, avec des cris horribles, à la maison d'*Eusèbe ;* chacun brûle d'envie de lui porter le premier coup. Ce magistrat, un moment auparavant, si fier et si intraitable, tremblant pour lors, se jette aux pieds de sa victime. Il n'eut pas besoin de prières. *Basile*, délivré des bourreaux, alla au devant du peuple. Sa seule vue calma la sédition, et sauva la vie à celui qui lui préparoit une mort cruelle.

5. *Caton* l'ancien assistoit aux Jeux Floraux. Le peuple, en présence d'un homme si vertueux et si grave, eut honte de se livrer à la licence ordinaire à ce spectacle. Le rigide censeur s'en étant aperçu, sortit aussitôt pour ne pas troubler les plaisirs du peuple. Toute l'assemblée l'applaudit avec de grands cris, et l'on continua de célébrer les jeux, selon la coutume. Cette contrainte d'un grand peuple, en présence d'un citoyen, est l'hommage le plus glorieux et le plus vrai qu'on ait jamais rendu à la vertu.

6. Après la mort de *Henri IV*, le duc de *Sully*, son confident et son ministre, se retira dans sa maison de Villebon au Perche. Ayant été invité, comme l'un des plus anciens officiers de la couronne, à se trouver à un

un conseil, pour y donner son avis, il y parut avec son épaisse barbe à la Huguenotte, un habit et des airs passés de mode. S'étant aperçu que les jeunes seigneurs de la nouvelle cour cherchoient à lui donner des ridicules, il dit au roi *Louis XIII*, en entrant dans le cabinet : « Sire, quand le roi votre père, de glorieuse « mémoire, me faisoit l'honneur de me consulter, « nous ne commencions à parler d'affaires, qu'au « préalable on n'eût fait passer dans l'anti-chambre « les baladins et bouffons de cour. »

7. Un ambassadeur de *Charles-Quint* auprès de *Soliman II*, empereur des Turcs, venoit d'être appelé à l'audience de ce prince. Comme il vit, en entrant dans la salle de l'audience, qu'il n'y avoit point de siége pour lui, et que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil qu'on le laissoit tenir debout, il ôta son manteau, et s'assit dessus avec autant de liberté que si c'eût été un usage établi depuis long-temps. Il exposa l'objet de sa commission, avec une assurance et une présence d'esprit, que *Soliman* lui-même ne put s'empêcher d'admirer. Lorsque l'audience fut finie, l'ambassadeur sortit sans prendre son manteau. On l'en avertit ; il répondit avec autant de gravité que de douceur : « Les ambassadeurs de l'empereur « mon maître ne sont point dans l'usage d'emporter « leurs siéges avec eux. »

8. L'ambassadeur d'Angleterre se plaignoit hautement, à Versailles, des travaux que *Louis XIV* faisoit faire au port de Mardick. Il demanda une audience particulière ; il l'obtint, et parla au roi avec plus de véhémence que de retenue. Sa majesté ne l'interrompit point ; mais lorsqu'il eut achevé, elle dit : « Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez « moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites « pas souvenir. »

# HABITUDE.

1. PLATON, voyant un jeune homme occupé à jouer, lui en fit des reproches très-vifs : « Je ne « joue qu'un très-petit jeu, lui répondit le jeune « homme ; Eh ! comptez-vous pour rien, répliqua « le sage, l'habitude du jeu que vous contractez « par là ? »

2. Le comte *de Grammont*, étant encore fort jeune, étoit en voyage avec son gouverneur, pour se rendre à l'armée de Piémont. Il descendit à Lyon, dans une auberge. Le gouverneur, qui appréhendoit que son élève ne trouvât quelque sujet de dissipation qui l'arrêtât trop long-temps, vouloit le faire souper dans une chambre ; mais le comte insista à manger en compagnie. « En pleine auberge ! s'écria le rigide « Mentor. Eh ! monsieur, vous n'y pensez pas ; « ils sont une douzaine de baragouineurs à jouer aux « cartes et aux dés, qui font un bruit de diable. » A ces mots de cartes et de dés, dit le comte, qui rapporte lui-même son aventure, je sentis mon argent pétiller. Je descendis, et fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeoit, remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y auroit que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, et je pensai mourir de rire. Je m'étois attendu à trouver bonne compagnie et gros jeu ; mais c'étoient deux Allemands qui jouoient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisoient ; mais leur figure sur-tout passoit l'imagination. Celui auprès duquel je me trouvais, étoit un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avoit une fraise, avec un chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je

demandai à l'hôte ce que c'étoit. « Un marchand « de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des che- « vaux; mais je crois qu'il n'en vendra guère de la « manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. « — Joue-t-il gros jeu ? lui dis-je. — Non pas à pré- « sent, répondit-il; ce n'est que pour leur écot, en « attendant le souper. Mais, quand on peut tenir le « petit marchand en particulier, il joue beau jeu. « — A-t-il de l'argent ? lui dis-je. — Oh ! oh ! dit le « perfide *Cerize*, (c'étoit le nom de l'aubergiste) « plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pis- « toles, et moi en être de moitié ! nous ne serions « pas long-temps à les attendre. » Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du *chapeau pointu*. Je me remis auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit tout de travers : écoles sur écoles, Dieu sait ! Je commençois à me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner à une petite citrouille qui en savoit si peu. Il perdit son écot : on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte. Le plus mauvais repas fini, toute cette cohue se dissipa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse qui se tint auprès de moi, et de l'hôte qui vint se mettre de l'autre côté. Ils fumoient comme des dragons, et le Suisse me disoit de temps en temps : « Demande « pardon à monsieur de la liberté grande » ; là-dessus il m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer. *Cérize*, de l'autre côté, me demanda la liberté de me demander si j'avois été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse. Le petit ragot, à qui j'avois affaire étoit aussi questionneur que l'autre : il me demanda si je venois de l'armée de Piémont; et, lui ayant que j'y allois, il me demanda si je voulois acheter des chevaux; qu'il en avoit bien deux cents, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer

une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, et me demandant pardon de la liberté grande. Je lui gagnai partie, revanche et le tout en un clin-d'œil; car il se troubloit et se laissoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. *Brinon* (le gouverneur du comte), arriva sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me lever pour en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros marchand qui avoit force argent, et qui ne jouoit non plus qu'un enfant : « Lui marchand, s'écria-t-il! « ne vous y fiez pas, M. le comte; je ne sois pas « homme, si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, « vieux fou, lui dis-je; il n'est non plus sorcier que « toi, c'est tout dire; et, pour te le montrer, je « lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant « de me coucher. » En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre. Le jeu fini, le petit Suisse déboutonne son haut-de-chausses, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets; et me le présentant, il me demande pardon de la liberté grande, et voulut se retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouyons que pour nous amuser; que je ne voulois point de son argent; et que, s'il vouloit, je lui jouerois ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté; mais il se rendit à la fin, et les regagna. Je fus piqué. J'en rejouai une autre; la chance tourna; le dé lui devint favorable, et les écoles cessèrent. Je perdis partie, revanche et le tout; les moitiés suivirent, le tout enfin. J'étois piqué; lui beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais, comme il vit que je ne mettois pas

au jeu, il me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la liberté grande. Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse avec laquelle il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. La rapidité dont je venois de perdre jusqu'à la dernière pistole m'avoit tellement troublé, que je ne fis pas toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étois réduit.

3. *Alipe*, jeune homme d'une des meilleures maisons de Tagaste en Afrique, patrie de S. *Augustin*, étoit allé à Rome pour y étudier le droit. Quelques jeunes gens de ses amis, et qui étudioient le droit comme lui, l'ayant rencontré par hasard, lui proposèrent de venir avec eux voir les combats des gladiateurs. Il rejeta avec horreur cette proposition, ayant toujours eu un extrême éloignement pour cet horrible spectacle où l'on voyoit répandre le sang humain. Sa résistance ne fit que les animer davantage; et, usant de cette sorte de violence qu'on se fait quelquefois entre amis, ils l'emmenèrent avec eux malgré lui. « Que faites-vous? leur disoit-« il : vous pouvez bien entraîner mon corps, et me « placer parmi vous à l'amphithéâtre ; mais disposerez-vous de mon esprit et de mes yeux, pour les « rendre attentifs au spectacle? J'y assisterai comme « n'y assistant point; et j'en triompherai aussi-bien « que de vous. » Ils arrivent, et trouvent tout l'amphithéâtre dans l'ardeur et dans les transports de ces barbares plaisirs. *Alipe* ferma ses yeux aussitôt, et défendit à son ame de prendre part à une si détestable fureur. Heureux, s'il avoit pu aussi fermer ses oreilles! Elles furent frappées avec violence par un grand cri que jeta tout le peuple, à l'occasion d'un coup mortel porté à un gladiateur. Vaincu par la curiosité, se croyant supérieur à tout, il ouvrit les yeux, et reçut dans le moment une plus grande plaie dans l'ame, que celle que le gladiateur venoit de recevoir dans le corps. Dès qu'il eut vu couler le sang, loin d'en détourner ses yeux,

comme il s'étoit flatté de le faire, il y fixa ses regards avides, et s'enivrant, sans le savoir, de ce plaisir sanguinaire, il sembloit boire à longs traits la cruauté, l'inhumanité, la fureur; tant il étoit hors de lui. En un mot, il contracta dans un instant cette funeste habitude : il sortit tout autre qu'il n'étoit venu, et avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respiroit autre chose, et que c'étoit lui, depuis ce temps, qui y entraînoit ses compagnons. Mais Dieu, dont la Providence avoit de grands desseins sur lui, le tira de cet abîme, où l'avoit précipité son aveugle présomption : une réflexion de S. *Augustin* sur les combats de gladiateurs, échappée, ce semble, par hasard à ce grand homme dans une leçon de rhétorique, à laquelle assistoit *Alipe*, toucha vivement ce jeune homme, et lui fit détester la passion inhumaine qui s'étoit glissée dans son cœur.

4. Tout un peuple étoit si disposé à la joie et à la gaieté, qu'il n'étoit plus capable d'aucune affaire sérieuse : c'étoient les Tirinthiens. Comme ils ne pouvoient plus reprendre leur gravité sur quoi que ce fût, tout étoit parmi eux dans le plus grand désordre. S'ils s'assembloient, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de s'arrêter sur l'administration publique. S'ils recevoient des ambassadeurs, ils les tournoient en ridicule. S'ils tenoient le conseil de la ville, les avis des plus graves sénateurs n'étoient que de bouffonneries; et, en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez cette nation. Ils se sentirent enfin fort incommodés de cet esprit de plaisanteries. Ils allèrent consulter l'oracle de Delphes, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'oracle répondit que, s'ils pouvoient sacrifier un taureau à Neptune sans rire, il serait désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante en elle-même : cependant, pour le faire sérieusement, ils y apportèrent bien des précautions. Ils résolurent de n'y

point recevoir de jeunes gens, mais des vieillards, et non pas encore toute sorte de vieillards; mais seulement ceux qui avoient ou des infirmités ou beaucoup de dettes, ou des femmes fâcheuses et incommodes. Quand toutes ces personnes choisies furent sur le bord de la mer, pour immoler la victime, il fallut encore, malgré leur âge et tous les sujets de déplaisir qu'ils pouvoient avoir, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux, et se mordissent les lèvres. Jusque-là, cependant, tout alloit le mieux du monde; mais par malheur il se trouva là un enfant qui s'y étoit glissé. On voulut le chasser, et il cria: « Quoi! avez-« vous peur que j'avale votre taureau? » Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites : l'habitude triompha de la résolution; on éclata de rire; le sacrifice fut troublé, et la raison ne revint point aux Tirinthiens.

5. Le fameux Jean Ernest *de Biron*, duc de Courlande, étoit fils d'un orfèvre, et son père l'avoit destiné à la profession de notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorsque, s'ennuyant du séjour d'une petite ville, il eut occasion d'offrir ses services au baron *de Goërtz*, qui avoit été forcé de s'y arrêter, par la mort imprévue de son secrétaire. Le jeune *Biron* se présenta d'assez bonne grace, pour faire agréer sa personne et ses talens. Il suivit le baron à Stockholm, où l'intelligence qu'il avoit des diverses langues, et sa facilité à lire et à copier toutes sortes de caractères, le rendirent aussi utile qu'il l'avoit fait espérer. Dans l'usage où il étoit depuis son enfance, de manier de vieux contrats, la plupart en parchemin, il s'étoit fait une habitude, en écrivant, d'en tenir toujours quelqu'un entre les lèvres; et, quelque désagréable qu'on puisse s'en figurer le goût, il étoit parvenu insensiblement à s'en faire une sorte de plaisir, comme il arrive à ceux qui s'accoutument à mâcher du tabac. Ce penchant devenant une passion, il n'étoit jamais sans quelque morceau de vieux vélin, qu'il coupoit promptement pour le ronger; et ses nombreuses occupations le mettant continuellement au milieu de quantité de papiers, il trouvoit aisément de quoi se satifaire.

Un jour qu'il avoit été retenu dans le cabinet du baron *de Goërtz*, pour quelque expédition d'importance, son

appétit pour le parchemin lui fit découvrir une pièce enfumée qui étoit au coin d'une table; et, ne portant pas plus loin ses réflexions, il le prit entre ses dents, avec l'envie néanmoins de se borner à le sucer, pour en tirer comme le parfum. Mais, dans l'attention qu'il avoit à son travail, le goût du plaisir lui fit oublier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut qu'après trois ou quatre heures d'application, que, revenant à lui-même, il apercut non-seulement qu'il avoit toujours le même vélin à la bouche, mais que, l'ayant mâché si long-temps avec aussi peu de ménagement que de réflexion, il l'avoit défiguré jusqu'à lui faire changer de forme. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant hâté de l'ouvrir, pour démêler ce qu'il contenoit, il reconnut, à quelques restes de caractères presque effacés, que c'étoit une pièce extrêmement importante, et qui faisoit la matière d'un différent très-vif, au sujet de la Livonie, entre le roi de Suède et le czar *Pierre*. Il se crut perdu sans ressource. Son esprit ne lui présenta rien qui fût propre à l'excuser; tout le portoit au désespoir, lorsque le baron *de Goërtz* entra. Il le trouva avec cette fatale pièce à la main, et crut voir, dans ses yeux et sur son visage, des témoignages extraordinaires d'embarras. La seule curiosité suffisoit pour lui faire approfondir ce mystère. Mais que fut-ce, lorsqu'ayant jeté les yeux sur la pièce, il découvrit, à plusieurs marques, que c'étoit ce qu'il avoit alors de plus précieux et de plus nécessaire! Le premier mouvement de sa colère ne lui permettant de rien examiner, de rien entendre, il ne douta point que ce ne fût une trahison de son secrétaire, qui s'étoit laissé gagner par le ministre de Moscovie; et sur-le-champ il le fit conduire, avec mille reproches, dans une étroite prison.

Quoiqu'avec un peu de liberté pour réfléchir sur son malheur il n'y trouvât rien qui le rendît véritablement coupable, les apparences étant de nature à ne pouvoir jamais être éclaircies, il concut que sa perte étoit certaine. Déjà il pensoit moins à se justifier, qu'à se préparer à la mort. Cependant, comme l'aveu des circonstances de sa faute ne pouvait lui être nuisible, il étoit résolu de les raconter simplement, au risque de ne pas trouver dans

ses juges beaucoup de disposition à le croire sincère. On ne tarda guère à l'interroger. Quatre des plus graves sénateurs de Stockholm lui reprochèrent son crime, et le pressèrent de confesser les intelligences qu'il entretenoit avec la Moscovie. Il ne leur répondit que par une courte relation qu'il leur fit, les larmes aux yeux, de la manière dont il s'étoit accoutumé à mâcher de vieux parchemins. Quelque foiblesse qu'il y eût dans cette défense, l'air dont il la prononçoit fit impression sur l'un des vieux sénateurs, qui avoit assez d'expérience pour démêler les caractères de la droiture et de l'innocence. S'attachant de plus en plus à l'examiner, il remarqua que, tandis qu'il écrivoit sa déposition, et livré, comme il étoit, tout entier aux demandes qu'il recevoit, et au soin d'y répondre, il ne laissoit point d'avancer la main par intervalle vers l'écritoire qui étoit sur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemin dont elle étoit doublée, et que, par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette observation fit trouver au sénateur plus de vraisemblance dans son récit. Il lui fit plusieurs questions sur la naissance et la force de son habitude; il demanda des circonstances et des preuves. Heureusement l'accusé en avoit de présentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin qu'il tira de ses poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le sénateur devint son défenseur autant que son juge. D'autres informations qu'on fit sur sa conduite et ses liaisons, ayant achevé d'établir son caractère, le baron *de Goërtz* fut le premier à solliciter sa liberté et sa grace.

Cependant, soit qu'il craignît que sa foiblesse ne l'exposât à quelque nouvel embarras, soit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ses services, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompensé. Il y avoit peu d'apparence qu'un homme rejeté par le ministre, pût trouver d'autres occasions de s'établir dans la Suède. Le malheureux secrétaire prit le parti de la quitter; et passant en Courlande, où son aventure n'étoit pas connue, il s'attacha au premier homme d'affaire qui voulut l'employer. Le fortune, qui le conduisoit par la main,

l'adressa au receveur-général de Mittau, homme livré aux plaisirs, qui cherchoit depuis long-temps un écrivain habile, sur lequel il pût se reposer de la fatigue et des soins de son emploi. Avec beaucoup d'esprit et d'assiduité, le nouveau secrétaire fit bientôt reconnoître en lui tous les talens qu'on désiroit. Il se fit aimer de son maître; mais il n'étoit pas guéri de la funeste habitude qui avoit ruiné sa fortune en Suède. Le receveur, ayant un jour fini ses comptes, revint muni d'une quittance signée de la main du duc de Courlande; et, la regardant comme une pièce d'autant plus importante, que ses ennemis s'étoient déjà prévalus de ses inclinations voluptueuses, pour l'accuser de dissipation et de mauvaise foi, il la remit à son secrétaire, en lui recommandant de la conserver avec soin.

Ce papier n'avoit point les qualités qui pouvoient piquer son ancien goût pour le parchemin : ce ne fut que par distraction et par la force de l'habitude, qu'il le mit entre ses lèvres : d'ailleurs, quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impression de sa première disgrace. Quoi qu'il en soit, il exposa malheureusement ce papier à l'avidité de ses dents; et, dans un espace fort court, elles s'y imprimèrent assez, pour corrompre le nom du duc, qui faisoit tout le prix de cette pièce. Il s'en aperçut aussitôt; mais le mal étoit déjà irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit; et, se rappelant l'aventure de Stockholm, il ne douta point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du passé. Le soupçon d'infidélité étant ce qu'il avait de plus fâcheux à redouter, il se détermina à prévenir son maître par l'aveu volontaire de cet accident; et, pour s'attirer plus d'indulgence, en excitant sa compassion, il commença par le récit du malheureux événement qui lui avait fait abandonner la Suède. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confesser.

Le receveur comprit le sujet de sa peine; et, n'y trouvant que la matière d'une plaisanterie, parce qu'il étoit sûr de réparer aisément le désordre, il prit plaisir à faire durer une scène qui lui parut divertissante. Enfin, l'ayant consolé par de nouveaux témoignages de confiance, il ne

songea qu'à prendre du côté de la cour, les mesures qu'il crut nécessaires à sa sureté; et, dans la relation qu'il fit au duc de toutes les circonstances de l'aventure, il rendit assez de justice au mérite de son secrétaire, pour lui faire souhaiter de le voir. Sa figure, et quelques momens d'entretien, achevèrent de lui gagner l'estime de ce prince. Sa faveur ne fit qu'augmenter de jour en jour, jusqu'au moment où la fortune le fit succéder au duc de Courlande, par la faveur de l'impératrice *Anne Ivanowna*, épouse de ce prince, à laquelle il s'étoit rendu cher par son esprit, par son habileté, par ses talens en tous genres.

## HÉROISME.

1. Un citoyen romain, nommé *Rubrius Flavius*, ayant été condamné injustement à être décapité, l'exécuteur lui dit de tendre le cou avec courage : « Frappe de même » lui répondit-il.

2. Par son amour pour la vertu, par sa hardiesse à dévoiler les vices, *Socrate* avoit aliéné contre lui les esprits des citoyens corrompus, qui le regardoient comme leur ennemi le plus redoutable. Ils conjurèrent la perte de ce grand homme : un certain *Mélitus* se porta pour accusateur, et intenta dans les formes un procès au plus sage personnage de la Grèce. Il formoit contre lui deux chefs d'accusation; le premier, qu'il n'admettoit point les dieux qui étoient reconnus dans la république, et qu'il introduisoit de nouvelles divinités; le second, qu'il corrompoit la jeunesse d'Athènes; et il concluoit à la mort.

Jamais accusation n'eut moins de fondement que celle-là, ni même moins d'apparence et de prétexte. Il y avoit quarante ans que *Socrate* faisoit profession d'instruire la jeunesse : jamais il n'avoit dogmatisé dans les ténèbres. Ses leçons étoient publiques, et se faisoient en présence d'un grand nombre d'auditeurs. Il avoit toujours gardé la même conduite, toujours enseigné les mêmes principes. De quoi s'avise donc *Mélitus* après tant d'années? Comment son zèle pour le bien public, après

avoir été si long-temps endormi, se réveille-t-il tout-à-coup ?

Dès que le noir complot des ennemis du philosophe eut éclaté, ses partisans se préparèrent à sa défense. *Lysias*, le plus habile orateur de son temps, composa une harangue très-éloquente, dans laquelle il mettoit les raisons et les moyens de *Socrate* dans tout leur jour. Le sage la lut avec plaisir, la trouva fort bien faite ; mais, comme elle étoit plus conforme aux règles de l'art qu'à la grandeur de son ame, il dit à cet ami zélé : « Je « suis très-sensible, cher *Lysias*, à la part que vous pre-« nez à ma fortune : votre discours est beau, il est élo-« quent ; mais il ne me convient pas. — Si vous le « trouvez bon, comment se peut-il faire qu'il ne vous « convienne pas ? — Par la raison qu'un habit, quoique « très-beau et très-bien fait, ne va pas à toutes les « tailles ; et qu'un soulier, quelqu'élégant qu'il soit, « ne convient pas à tous les pieds. » Il demeura donc ferme dans la résolution qu'il avoit prise de ne point s'abaisser à mendier les suffrages par toutes les voies pleines de pusillanimité qui étoient alors en usage ; il n'employa ni les artifices, ni les couleurs de l'éloquence ; il n'eut recours ni aux sollicitations, ni aux prières ; il ne fit point venir sa femme ni ses enfans, pour fléchir ses juges par leurs gémissemens et par leurs larmes : l'innocence, la vérité, une noble assurance, une sage liberté, voilà quels furent ses armes, ses cliens et ses patrons.

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes, les parties comparurent devant les juges, et *Mélitus* exposa les griefs dont il accusoit *Socrate*. Plus la cause de cet imposteur étoit mauvaise et dépourvue de preuves, plus il eut besoin d'adresse et d'artifice pour en couvrir le foible. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre sa partie adverse odieuse ; et, à la place des raisons qui lui manquoient, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive et brillante.

Après qu'il eut parlé, *Socrate* se mit en devoir de lui répondre ; et s'attachant aux deux crimes principaux qu'on lui reprochoit : « On m'accuse, dit-il, de corrom-« pre les jeunes gens, et de leur inspirer des maximes

« dangereuses, soit par rapport au culte des dieux, soit
« par rapport aux règles du gouvernement. Vous savez,
« Athéniens, que je n'ai jamais fait profession d'en-
« seigner ; et l'envie, quelque animée qu'elle soit
« contre moi, ne me reproche point d'avoir jamais
« vendu mes instructions. J'ai, pour attester ce que
« j'avance, un témoin qu'on ne peut démentir : la
« pauvreté. Toujours également prêt à me livrer au
« riche et au pauvre, et à leur donner tout le loisir de
« m'interroger et de me répondre, je me prête à qui-
« conque cherche à devenir vertueux ; et si, parmi
« mes auditeurs, il s'en trouve qui deviennent bons
« ou méchans, il ne faut ni m'attribuer la vertu des
« uns, dont je ne suis point la cause, ni m'imputer
« les vices des autres, auxquels je n'ai point contribué.
« Toute mon occupation est de vous persuader à tous,
« jeunes et vieux, qu'il ne faut pas tant aimer son
« corps, ni les richesses, ni toutes les autres choses,
« de quelque nature qu'elles soient, qu'il faut aimer
« son ame ; car je ne cesse de vous dire que la vertu
« ne vient point des richesses, mais au contraire, que
« les richesses viennent de la vertu, et que c'est de
« cette source divine que naissent tous les autres biens
« qui arrivent aux hommes, en public et en particulier.

« Si parler de la sorte, c'est corrompre la jeunesse,
« j'avoue, Athéniens, que je suis coupable et que je mé-
« rite d'être puni comme un vil séducteur. Si ce que je
« dis n'est pas vrai, il est aisé de me convaincre de men-
« songe : interrogez mes disciples ; j'en vois ici un grand
« nombre : qu'ils paroissent. Mais un sentiment de rete-
« nue et de considération les empêche peut-être d'éle-
« ver leurs voix contre un maître qui les a instruits. Du
« moins leurs pères, leurs frères, leurs oncles ne peu-
« vent se dispenser, comme bons parens et bons ci-
« toyens, de venir demander vengeance contre le cor-
« rupteur de leurs fils, de leurs neveux, ou de leurs
« frères ; mais ce sont ceux-là même qui prennent ici
« ma défense, qui s'intéressent au succès de ma cause.

« Jugez comme il vous plaira, Athéniens ; mais je
« ne puis ni me repentir de ma conduite, ni en changer.
« Il ne m'est point libre de quitter ou d'interrompre une

« fonction que Dieu même m'a imposée : or, c'est cet
« Etre suprême qui m'a chargé du soin d'instruire mes
« concitoyens. Si, après avoir gardé fidellement tous les
« postes où m'ont placé nos généraux à Potidée, à Am-
« phipolis, à Délium, la crainte de la mort me faisoit
« maintenant abandonner celui où la divine Providence
« m'a mis depuis tant d'années, en m'ordonnant de
« passer mes jours dans l'étude de la philosophie pour
« ma propre instruction et pour celle des autres, ce seroit
« là véritablement une désertion bien criminelle, et
« qui mériteroit qu'on me citât devant ce tribunal,
« comme un impie qui ne croit point de dieux. Quant
« vous seriez disposés à me renvoyer absous, à con-
« dition que désormais je garderois le silence, je vous
« répondrois sans balancer : Athéniens, je vous honore
« et je vous aime, mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous;
« et, pendant qu'il me restera un souffle de vie, je ne
« cesserai jamais de philosopher, en vous exhortant
« toujours, en vous répétant à mon ordinaire, et en
« vous disant à chacun, quand je vous rencontrerai :
« O mon cher ! ô citoyen de la fameuse cité du monde,
« et pour la sagesse et pour la valeur ! vous accumulez
« les richesses, vous recherchez avec ardeur la gloire,
« le crédit, les honneurs, et vous ne rougissez pas de
« négliger les trésors de la prudence, de la vérité, de
« la sagesse ? O mes amis ! travaillez donc à donner à
« votre ame, à cette partie la plus noble de vous-
« mêmes, toute la perfection, toute l'excellence
« qu'elle peut avoir.

« On me reproche, et l'on n'impute à lâcheté, de ce
« que, m'ingérant de donner des avis à chacun en parti-
« culier, j'ai toujours évité de me trouver dans vos assem-
« blées pour donner mes conseils à la patrie. Je croyois
« avoir fait suffisamment mes preuves de courage et de
« hardiesse, et dans les campagnes où j'ai porté les armes
« avec vous, et dans le sénat, lorsque seul je m'opposai
« au jugement injuste que vous prononçâtes contre les
« dix capitaines qui n'avoient pas enterré les corps de
« ceux qui avoient péri dans le combat naval des îles Argi-
« nuses, et lorsqu'en plus d'une occasion, je résistai en
« face aux ordres violens et cruels des trente tyrans. Ce

« qui m'a donc empêché de paroître dans vos assem-
« blées, Athéniens, c'est cet esprit familier, cette voix
« divine dont vous m'avez si souvent entendu parler,
« et que *Mélitus* veut tourner en ridicule. Cet esprit
« s'est attaché à moi dès mon enfance : c'est une voix
« qui ne se fait entendre que lorsqu'elle veut me dé-
« tourner de ce qne j'ai résolu ; car jamais elle ne
« m'exhorte à rien entreprendre : c'est elle qui s'est
« toujours opposée à moi quand j'ai voulu me mêler
« des affaires de la république, et elle s'y est opposée
« fort à propos ; car il y a long-temps que je ne serois
« plus sur la terre, si j'avois pris quelque part au
« gouvernement de l'Etat. Et d'ailleurs, à quoi mes
« conseils vous auroient-ils servi ? Ne vous fâchez point,
« je vous supplie, si je vous expose sans déguisement,
« en ami de la vérité, en homme libre, tout ce que
« je pense à cet égard. Quiconque voudra s'opposer
« généreusement à tout un penple, soit à vous, soit à
« d'autres ; quiconque formera le projet hardi d'empê-
« cher qu'on ne viole les lois, qu'on ne commette des
« iniquités dans une ville, ne le fera jamais impuné-
« ment : il faut de toute nécessité que celui qui entre-
« prend de combattre pour la justice, pour peu qu'il
« veuille songer à sa propre conservation, demeure
« simple particulier, et qu'il ne soit pas homme public.

« Au reste, Athéniens, si, dans l'extrême danger où
« je me trouve, je n'imite point la conduite de plusieurs
« citoyens, qui, dans un péril beaucoup moins grand,
« ont conjuré leurs juges avec larmes, ont fait paroître
« ici leurs enfans, leurs parens, leurs amis ; ce n'est ni
« par une opiniâtreté superbe, ni par aucun mépris que
« j'aie pour vous, mais pour votre honneur, pour celui
« de toute la ville. Il faut qu'on sache que vous avez des
« citoyens qui ne regardent point la mort comme un
« mal, et qui ne donnent ce nom qu'à l'injustice, à l'in-
« famie. A l'âge où je suis, avec toute ma réputation
« vraie ou fausse, me conviendroit-il, après toutes
« les leçons que j'ai données sur le mépris de la mort,
« de la craindre, et de démentir par un dernier acte tous
« les principes, tous les sentimens de ma vie passée ?

« Mais, sans parler de la gloire, qui seroit si fort
« blessée par une telle démarche, je ne crois pas qu'il
« soit permis de prier son juge, ni de se faire absoudre
« par de timides supplications: il faut le persuader, il
« faut le convaincre. Le juge n'est pas assis sur son siége
« pour faire plaisir en violant la loi, mais pour rendre
« justice en obéissant à la loi; il n'a point prêté serment
« de faire grace à qui il lui plaira, mais de faire jus-
« tice à qui il la doit : il ne faut donc pas que nous
« vous accoutumions au parjure, et vous ne devez pas
« vous-mêmes vous y laisser accoutumer; car, les uns
« et les autres, nous blesserions également la justice
« et la religion, et nous nous rendrions tous coupables.
« N'attendez donc point de moi, Athéniens, que
« j'aie recours auprès de vous à des moyens que je ne
« crois ni honnêtes, ni permis, sur-tout dans une oc-
« casion où je suis accusé d'impiété par *Mélitus;* car,
« si je vous fléchissois par mes prières, si je vous for-
« çois par mes larmes à violer votre serment, il est
« évident que je vous enseignerois à ne pas croire de
« dieux; et en voulant me défendre et me justifier,
« je fournirois des armes à mes adversaires; je prou-
« verois contre moi-même que je ne crois point à l'exis-
« tence de cet Etre suprême, qui venge le parjure.
« Loin de moi des pensées si criminelles! Je suis plus
« persuadé de l'existence de Dieu que mes accusateurs;
« et j'en suis tellement persuadé, que je m'abandonne
« à vous et à Dieu, afin que vous me jugiez comme
« vous le trouverez le meilleur, pour vous et pour moi.»

*Socrate* prononça ce discours d'un ton ferme et intrépide. Son air, son geste, son visage annonçoient sa grandeur d'ame, sans lui faire rien perdre de la modestie qui lui étoit naturelle: mais une contenance si noble déplut; cette magnanimité, cet héroïsme indisposa les esprits. Personne néanmoins n'avoit dessein de le condamner à mort; on voulut même lui laisser le choix de la peine, et on lui demanda quelle punition il croyoit avoir méritée? « Athéniens, dit-il, puisque vous m'ordonnez
« de prononcer moi-même ma sentence, je me con-
« damne à être nourri, le reste de mes jours, aux dé-
« pens

» pens de la république, pour avoir passé toute ma vie
« à vous instruire, vous et vos enfans ; pour avoir né-
« gligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois,
« dignités ; pour m'être consacré tout entier au service
« de la patrie, en travaillant sans cesse à rendre mes
« concitoyens vertueux. » Ce dernier trait irrita tellement les juges, qu'ils le condamnèrent à mort.

Cet injuste arrêt n'ébranla point la constance de *Socrate*.
« Je vais, dit-il en s'adressant aux juges avec une noble
« tranquillité ; je vais être livré à la mort par votre
« ordre : la nature m'y avoit condamné dès le premier
« moment de ma naissance ; mais mes accusateurs vont
« être livré à l'infamie qui d'ordinaire accompagne la
« calomnie. Auriez-vous exigé de moi que, pour me
« tirer de vos mains, j'eusse employé, selon l'usage, des
« paroles flatteuses et touchantes, les manières timides
« et rampantes d'un suppliant ? En justice, comme à la
« guerre, un honnête homme ne doit pas sauver sa vie
« par toutes sortes de moyens : il est également désho-
« norant, dans l'une et dans l'autre, de ne la racheter
« que par des prières, par des larmes et par des bas-
« sesses. » A peine la sentence fut-elle prononcée, qu'*Apollodore*, son intime ami, s'approcha de lui, en versant un torrent de larmes ; il déploroit sa destinée, il s'emportoit contre l'ingratitude des juges. « Quelle douleur
« pour moi, mon cher *Socrate*, disoit-il, de vous voir
« mourir innocent ! — Aimeriez-vous mieux, lui répon-
« dit le sage en souriant, me voir mourir coupable ? »

Après que le héraut eut lu publiquement l'arrêt, *Socrate*, avec cette même fermeté de visage qui avoit tenu les tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, et qui devint dès-lors le séjour de la probité la plus pure, de la vertu la plus sublime. Ses amis l'y suivirent, et continuèrent à le visiter pendant trente jours qui se passèrent entre sa condamnation et sa mort. Durant ce long intervalle, il eut le loisir de l'envisager avec toutes ses horreurs, et de mettre sa constance à l'épreuve, non-seulement par les rigueurs excessives du cachot, où il avoit les fers aux pieds, mais encore plus par la vue continuelle et la cruelle

attente d'un événement avec laquel la nature ne se familiarise point. Dans ce triste état, il ne laissoit pas de jouir de cette profonde tranquillité d'esprit que ses amis avoient toujours admirée en lui. Il les entrenoit avec la même douceur qu'il avoit toujours fait paroître. Il composa même alors un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane, et mit en vers une fable d'Esope.

La veille du jour marqué pour la mort de ce grand homme, *Criton*, l'un de ses amis les plus chers, vint le trouver de grand matin pour lui apprendre qu'il ne tenoit qu'à lui de sortir de la prison; que le geolier étoit gagné; qu'il trouveroit les portes ouvertes, et qu'il lui offroit une. retraite sûre en Thessalie. Il employa les motifs les plus pressans pour le persuader de se rendre aux vœux de tous les gens de bien, de ses amis, des étrangers même qui vouloient avoir l'honneur de contribuer à sa conservation: ces raisons touchoient peu le philosophe. Il essaya d'alarmer son amour paternel: « Si vous méprisez assez la vie, lui dit-il, pour ne « vouloir prendre aucun soin de la conserver, songez « du moins à vos enfans que vous laissez orphelins. « Hélas! dans quel état vont se voir ces infortunés, « et que vont-ils devenir? Ah! *Socrate*, cher *Socrate!* « pouvez-vous oublier que vous êtes père, pour vous « souvenir seulement que vous êtes ami de la sagesse?»

« Ami, lui répondit *Socrate*, je loue ton zèle, et je « t'en remercie. Mais rappelons nos principes, et tâ« chons ici d'en faire usage. Il est toujours demeuré « constant parmi nous, qu'il n'est jamais permis, sous « quelque prétexte que ce puisse être, de commettre « aucune injustice, pas même à l'égard de ceux qui nous « en font, ni de rendre le mal pour le mal; et que quand « on a une fois engagé sa parole, on est tenu de la gar« der inviolablement, sans qu'aucun intérêt puisse nous « en dispenser. Or si, dans le temps que je serois près « de m'enfuir, les lois et la république venoient se pré« senter en corps devant moi, que répondrois-je aux « questions suivantes qu'elles pourroient me faire? A « quoi songez vous, *Socrate?* Vous dérober de la sorte « à la justice, n'est-ce pas ruiner entiérement les lois et « la république? Croyez-vous qu'une ville subsiste après

« que la justice non-seulement n'y a plus de force, mais
« qu'elle a été même corrompue, renversée, et foulée
« aux pieds par des particuliers? Mais, dira-t-on, la ré-
« publique a prononcé contre vous un jugement ini-
« que. Avez-vous oublié que vous êtes convenu avec
« nous de vous soumettre aux décisions de la républi-
« que? Si notre police, si nos règlemens ne vous accom-
« modoient pas, vous pouviez vous retirer ailleurs. Mais
« un séjour de soixante et dix ans dans notre ville mar-
« que assez que ses règlemens ne vous ont point déplu,
« et que vous les avez acceptés avec connoissance de
« cause, avec liberté. Vous leur devez tout ce que vous
« êtes et tout ce que vous possédez, naissance, nourri-
« ture, éducation, établissement; car tout cela est sous
« la sauve-garde et sous la protection de la république.
« Vous croyez-vous maître de rompre l'engagement que
« vous avez pris avec elle, et que vous avez scellé par
« plus d'un serment? Quand elle songeroit à vous per-
« dre, pouvez-vous lui rendre mal pour mal, injure
« pour injure? Êtes-vous en droit d'en user ainsi à l'égard
« d'un père et d'une mère? Et ne savez-vous pas que la
« patrie est plus considérable, plus digne de respect
« et de vénération devant Dieu et devant les hommes,
« que ni père, ni mère, ni tous les parens ensemble;
« qu'il faut honorer sa patrie, lui céder dans ses em-
« portemens, la ménager avec douceur dans les temps
« de sa plus grande colère; en un mot, qu'il faut la
« ramener par de sages conseils et de respectueuses
« remontrances, ou se soumettre à ses ordres, et
« souffrir, sans murmurer, tout ce qu'elle vous com-
« mandera? Quant à vos enfans, *Socrate*, les dieux
« qui vous les ont donnés ne les abandonneront pas;
« vos amis leur tiendront lieu de père, et la républi-
« que les regardera toujours comme des citoyens
« qu'elle doit défendre, qu'elle doit protéger. Rendez-
« vous donc à nos raisons; suivez les conseils de celles
« qui vous ont fait naître, qui vous ont nourri, qui
« vous ont élevé. Préférez à vos enfans, à vos amis,
« à votre famille, à votre vie même, cette justice
« austère, dont vous vous êtes montré le zélé défen-

V 2

voisine pour se baigner. Après qu'il fut sorti du
on lui porta ses enfans. Il leur parla, pendant qu
temps, avec une tendresse vraiment paternelle,
ses ordres aux femmes qui en prenoient soin, pu[is]
fit retirer. Etant rentré dans la chambre, il se m[it]
son lit. Dans ce moment on apercut le valet des Onz[e]
qui venoit lui déclarer que le temps de prendre la cig[uë]
étoit arrivé. Il lui présenta d'une main tremblante le
funeste breuvage, versa des larmes, et détourna les
yeux. « Voyez, dit *Socrate*, le bon cœur de cet homme!
« Pendant ma prison, il m'est venu voir souvent, et
« s'est efforcé de charmer mon ennui. O mon ami, que
« j'estime tes larmes! Que le Ciel récompense digne-
« ment ta sensibilité ! » Il prit la coupe, et demanda
ce qu'il avoit à faire : « Rien autre chose, lui dit le
« valet, sinon, quand vous aurez bu, de vous pro-
« mener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes ap-
« pesanties, et de vous coucher ensuite sur votre lit. »
Alors, sans aucune émotion, sans changer de couleur
ni de visage, et regardant toujours le valet d'un œil
ferme et assuré : « Que dis-tu de ce breuvage, lui
« demanda-t-il encore ? Est-il permis d'en faire des
« libations? » Cet homme lui répondit qu'il n'y en avoit
que pour une prise. « Au moins, continua-t-il, il est
« permis, et il est bien juste de faire ses prières aux
« dieux, et de les supplier de rendre mon départ de
« dessus la terre, et mon dernier voyage heureux :
« c'est ce que je leur demande de tout mon cœur. »
Après avoir dit ces paroles, il garda quelque temps le
silence, et but ensuite toute la coupe avec une tran-
quillité plus qu'humaine, avec la douceur d'une ame
qu'aucun événement, aucune disgrace ne peut ébranler.

Jusques-là, ses amis s'étoient fait violence pour re-
tenir leurs larmes; mais en le voyant boire, et après
qu'il eut bu, ils n'en furent plus les maîtres; et elles
coulèrent en abondance. *Apollodore*, qui n'avoit pres-
que pas cessé de pleurer pendant toute la conversation,
se mit alors à jeter des cris horribles, de manière qu'il
n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. *Socrate*
seul n'en fut point ému : il en fit même quelques

sage; car elle n'emporte avec elle que ses bonnes ou ses mauvaises actions, que ses vertus ou ses vices, qui sont une suite ordinaire de l'éducation qu'on a reçue, et la cause d'un bonheur ou d'un malheur éternel.

« Quand les morts sont arrivés au rendez-vous fatal des ames, elles sont toutes jugées. Celles qui ne sont ni entièrement criminelles, ni absolument innocentes, sont envoyées dans un endroit où elles souffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que, purgées et nettoyées de leurs souillures, et mises ensuite en liberté, elles reçoivent la récompense des bonnes actions qu'elles ont faites. Celles qui sont jugées incurables, à cause de l'énormité de leurs crimes, la fatale destinée, qui leur rend justice, les précipite dans le Tartare, d'où elles ne sortent jamais. Enfin, celles qui ont passé leur vie dans une sainteté particulière, délivrées des demeures basses et terrestres, comme d'une prison, sont reçues dans le céleste séjour; et comme la philosophie les a suffisamment purifiées, elles y vivent, sans leurs corps, pendant toute l'éternité, dans une joie, dans des délices qu'une bouche mortelle ne sauroit décrire. Voilà le prix de la vertu : avec quelle ardeur ne devons-nous donc pas chercher à l'acquérir? Mais, quand l'immortalité de l'ame ne seroit que douteuse, tout homme de bon sens ne devroit-il pas préférer cette incertitude consolante à une triste réalité? En effet, quelle illusion plus charmante que celle qui me porte à la sagesse, et qui me met à l'abri des remords qui déchirent sans cesse le cœur de l'impie, du scélérat? Enivrons-nous, mes amis, de ce bienheureux espoir; et mourons avec joie, quand nous sommes vertueux. »

Quand il eut cessé de parler, *Criton* lui demanda comment il vouloit être enseveli : « J'ai donc perdu mon temps, répondit *Socrate*, puisque je n'ai pas encore pu persuader à *Criton* qu'après ma mort je m'élèverois dans les cieux, et que rien de moi ne resteroit sur la terre? Cependant, mon cher *Criton*, si tu me trouves quelque part, ensevelis-moi comme tu voudras. » En disant ces paroles, il se leva, et passa dans une chambre

« de vous ôter même la vie? — Celui qui ne possède « rien, répondit le prélat, ne peut rien perdre, à moins « que vous ne vouliez peut-être m'arracher ces misé- « rables vêtemens, et un petit nombre de livres qui font « toute ma richesse. Quant à l'exil, je ne le connois « pas : toute la terre est à Dieu ; par-tout elle sera ma « patrie, ou plutôt le lieu de mon passage. La mort me « sera une grace, elle me fera passer dans la véritable « vie : il y a même long-temps que je suis mort à celle-ci. » Ce discours, animé de la seule vraie philosophie, mais tout nouveau pour les oreilles d'un homme de cour, étonna le préfet. « Personne, dit-il, ne m'a encore parlé « avec une pareille hardiesse. — C'est apparemment, ré- « pondit froidement *Basile*, que vous n'avez encore ren- « contré aucun évêque. » *Modeste* ne put s'empêcher d'admirer l'héroïsme de cette ame intrépide. Il alla rendre compte à l'empereur du peu de succès de sa commission. « Prince, lui dit-il, nous sommes vaincus par « un seul homme. N'espérez ni l'effrayer par des me- « naces, ni le gagner par des caresses : il ne vous « reste que la violence. » *Valens* ne jugea pas à propos d'employer cette voie : il craignoit le peuple de Césarée, et sentoit, malgré lui, du respect pour le saint prélat.

4. Un capitaine hollandais, nommé *Jean Scaffelaar*, occupoit la tour de Barnevelt, en 1482. On vint l'y assiéger, et d'abord on le somma de se rendre. Il ne voulut capituler que lorsqu'on l'attaqueroit avec du canon. On fit la brèche : il consentit à se rendre. Pour préliminaire, les assiégeans demandèrent qu'on leur jetât le capitaine du haut du donjon. Les assiégés jurèrent de se faire tous tuer plutôt que d'écouter une telle proposition. Mais le généreux *Scaffelaar*, embrassant un des crénaux : « Mais amis, leur dit-il, comme « il faut que je meure un jour, jamais il ne se présen- « tera un plus beau moment, puisque je vous sauve « par ma mort ; » et il se précipita du haut de la tour.

5. Dans un débordement de l'Adige, le pont de Vérone venoit d'être emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle étoit une maison où toute une famille étoit renfermée. On la voyoit du rivage tendre les mains et implorer du secours. Cependant la violence du

torrent détruisoit à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce danger extrême, le comte *de Spolverini* propose une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'aller sur un bateau délivrer ces malheureux. On risquoit d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écrasé par les ruines de l'arcade, en abordant dessous. Le concours du peuple étoit innombrable, et personne n'osoit s'offrir. Dans ce moment passe un villageois ; on l'instruit de l'entreprise proposée, et de la récompense qui y est attachée. Il monte aussitôt un bateau, gagne, à force de rames, le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfans et vieillards, se glissant le long d'une corde, soient descendus dans le bateau. « Courage ! s'é-« cria-t-il, vous voilà sauves ! » Il rame, il surmonte l'effort des eaux, et regagne enfin le rivage. Le comte *de Spolverini* veut lui donner la récompense promise: « Je ne vends point ma vie, lui dit le magnanime vil-« lageois ; mon travail suffit pour me nourrir, moi, « ma femme et mes enfans : donnez cela à cette pau-« vre famille, qui en a plus besoin que moi. »

6. Le célèbre *Eschine*, le rival, et presque l'égal de *Démosthène*, ayant accusé ce grand orateur de trahison, et n'ayant pu prouver ses calomnies, fut banni d'Athènes par les suffrages de tout le peuple. Le vainqueur usa de sa victoire en héros ; car, au moment qu'*Eschine* sortit d'Athènes pour aller à Rhodes, il courut après lui la bourse à la main, et l'obligea d'accepter une somme considérable, pour le dédommager, en quelque sorte, des biens qu'il venoit de perdre par son imprudence. *Eschine*, étonné d'une générosité si héroïque, s'écria: « Comment ne regretterois-je pas une patrie où je « laisse un ennemi si magnanime, que je désespère de « rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent ! »

7. Le comte *de Mansfeld*, l'un des plus grands capitaines du siècle dernier, eut des preuves certaines qu'un apothicaire avoit reçu une somme considérable pour l'empoisonner. Il l'envoya chercher; et lorsqu'il parut devant lui : « Mon ami, lui dit-il, je ne puis croire « qu'une personne à qui je n'ai jamais fait de mal, veuille « m'ôter la vie. Si la nécessité vous réduit à commettre

« un tel crime, voilà de l'argent : soyez honnête homme. »

8. Le héros manifeste, jusques dans les plus petites choses, l'élévation de son ame ; et c'est de lui qu'on peut dire véritablement, que ce sont moins les emplois qui font les hommes, que les hommes eux-mêmes qui font les emplois. Les Thébains, jaloux de la gloire d'*Epaminondas*, et voulant, en quelque sorte, le mettre au niveau de ses concitoyens, le chargèrent du soin de faire nettoyer les rues de la ville. Ce grand homme, bien loin de croire cette commission indigne de lui, s'en acquitta avec tant de soin, il mit tant de noblesse dans ces fonctions abjectes en apparence ; il les identifia, pour ainsi dire, tellement avec le bien public, que cette place, jusqu'alors vile et méprisée, devint dans la suite l'une des premières charges de la république, et l'objet des voeux des plus grands personnages de Thèbes. *Voyez* CONSTANCE, EGALITÉ, FERMETÉ, GRANDEUR D'AME, MAGNANIMITÉ.

## HONNÊTETÉ.

1. THÉMISTOCLE, sans cesse persécuté par les Athéniens et les Lacédémoniens, qui vouloient la mort de ce grand homme, résolut, après avoir cherché plusieurs asiles, de se réfugier auprès d'*Artaxerxès-Longuemain*. Quand il fut arrivé à la cour de Perse, il s'adressa au capitaine des gardes, et lui dit qu'il étoit Grec de nation, et qu'il venoit pour parler au roi d'affaires importantes qui regardoient son service. L'officier l'avertit d'une cérémonie, dont il savoit que quelques Grecs étoient blessés, mais qui étoit absolument nécessaire pour parler au prince en personne : c'étoit de se prosterner profondément devant lui. *Thémistocle* y consentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il se prosterna devant le monarque, et lui dit : « Grand roi, je suis *Thémistocle* l'Athénien, « qui, ayant été banni par les Grecs, viens ici chercher « un asile. J'ai fait, à la vérité, beaucoup de maux aux « Perses ; mais je ne leur ai pas moins fait de bien par les « salutaires avis que je leur ai fait donner plus d'une fois

« et je suis en état de leur rendre encore de plus grands « services que jamais. Mon sort est entre vos mains. « Vous pouvez montrer ici ou votre clémence, ou votre « colère. Par l'une, vous sauverez votre suppliant; par « l'autre, vous perdrez le plus grand ennemi de la « Grèce. » Le roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour un homme si célèbre; mais avec ses amis il se félicita de cette aventure, comme d'une faveur signalée de la fortune. On dit même que, s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois, tout endormi : « J'ai *Thémistocle* l'Athénien. «

Le lendemain, dès la pointe du jour, le prince manda les plus grands seigneurs de sa cour, et fit appeler *Thémistocle*, qu'il ne s'attendoit à rien que de triste, depuis sur-tout que l'un des gardes, après avoir entendu son nom, lui eut dit, la veille dans la salle même du roi qu'il venoit de quitter : « Serpent de Grèce, plein de ruse et « de malice, la fortune du roi t'amène ici. » Mais le monarque lui fit un accueil très-favorable; et il lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cent mille écus, somme qu'il avoit promise à quiconque le lui livreroit, et qui, par cette raison, lui étoit due, parce qu'il avoit apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Ensuite il lui ordonna de lui parler des affaires de la Grèce. Mais *Thémistocle*, ne pouvant s'expliquer que par le moyen d'un interprête, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue persane, espérant qu'alors il pourroit être en état d'exposer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui communiquer. Cette grace lui ayant été accordée, il apprit si bien, dans l'espace d'un an, la langue du pays, qu'il parvint à parler le persan plus élégamment que les Perses même; et bientôt il fut en état de s'entretenir avec le roi sans truchement. Ce prince lui marqua une estime et une considération extraordinaire. Il lui fit épouser une dame de plus nobles familles de Perse : il lui donna une maison et un équipage convenable, et lui assigna les revenus nécessaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs et de tous ses divertissemens, et s'entretenoit souvent avec lui en particulier, jusqu'à donner de la jalousie

et de l'inquiétude aux grands seigneurs de sa cour. Il le présenta même aux princesses, qui l'honorèrent de leur affection, et lui donna les entrées chez elles. On rapporte, comme une marque spéciale de faveur, que, par son ordre, il fut admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie. *Thémistocle*, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré et recherché de tout le monde, qui s'empressoit de lui faire la cour, dit un jour à ses enfans, voyant sa table magnifiquement servie : « Mes « enfans, nous périssions, si nous n'eussions péri. »

Comme on crut que l'intérêt du roi demandoit que *Thémistocle* fît son séjour dans quelqu'une des villes de l'Asie mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoya à Magnésie, située sur le Méandre. Ce fut dans cette circonstance que la généreuse honnêteté d'*Artaxerxès* à l'égard de son hôte se manifesta dans toute son étendue : outre tous les revenus de Magnésie, qui étoient de cinquante mille écus, il lui assigna quatre autres villes qui devoient lui fournir, l'une du pain, l'autre du vin, la troisième la viande, et la dernière les meubles et les habits. *Voyez* CIVILITÉ, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, URBANITÉ.

## HONNEUR.

1. QUELQU'UN disoit au roi *Agésilas* : « Seigneur, « vous vous rappellerez bien que vous m'avez promis « une grace : or, il est du devoir d'un monarque de « tenir, non-seulement les promesses qu'il fait de « bouche, mais encore celles qu'il fait par un signe « de tête ; » et par ces paroles et d'autres semblables, il pressoit vivement le prince de remplir la promesse qu'il lui avoit faite. Mais la grace qu'il demandoit étoit contraire aux règles de l'honneur ; et *Agésilas* ne l'avoit promise que par inattention. Pour se défaire de cet importun solliciteur : « Mon ami, lui dit-il, je sais « que je vous ai bien promis ce que vous me deman- « dez ; mais je sais aussi qu'il ne faut demander aux « rois que ce qu'ils peuvent honnêtement accorder. »

2. *Aristide* aimoit à rendre service à ses amis ; mais jamais il ne cherchoit à leur être utile, ni à leur plaire aux dépens de la justice. Il évitoit avec grand soin d'employer leur recommandation pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, et pour eux un prétexte plausible d'exiger de lui les mêmes services en pareille occasion. Ce grand homme avoit coutume de dire que le véritable citoyen, l'homme de bien ne doit faire consister son crédit et son pouvoir qu'à pratiquer lui-même, en toute occasion, et à conseiller aux autres ce qui est honnête et juste.

3. Le chevalier *Bayard* avoit été blessé mortellement en combattant pour sa patrie et pour son roi ; et ce héros, l'honneur et la fleur de la chevalerie, étoit couché au pied d'un arbre. Le connétable duc *de Bourbon*, qui poursuivoit l'armée des Français, passant près de lui, et l'ayant reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié de lui, le voyant en cet état, pour avoir été si vertueux chevalier. « Monsieur, lui répondit *Bayard*, il n'y a point « de pitié en moi, car je meurs en homme de bien ; « mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre « votre prince, et votre serment. »

4. Le maréchal *de Brissac*, qui avoit épuisé sa fortune pour servir la patrie, eût aisement rétabli ses affaires, s'il eût voulu entrer dans les intrigues des Guises; mais ce seigneur trouva qu'il achèteroit trop cher leurs bienfaits, s'il en coûtoit quelque chose à son devoir; et sur ce que ses confidens lui représentoient qu'il laisseroit sa maison sans fortune : « Au moins, répondit-il, je lui « laisserai ce qu'il a dépendu de moi de lui donner, de « l'honneur et de bons exemples ; il ne me convient « point de rétablir mes affaires aux dépens de la France, « moi qui ne me suis ruiné que pour la servir. »

5. *Ferdinand*, roi d'Espagne, ne cherchoit qu'à se jouer de la bonne foi de *Louis XII*. Ce prince s'en plaignit un jour au roi des Romains, gendre de *Ferdinand*. Le jeune monarque tâcha d'excuser son beau-père : « Non, non, dit *Louis*, si votre beau-père a fait une « perfidie, je ne veux pas lui ressembler, et j'aime « beaucoup mieux avoir perdu mon royaume de Na-

« ples, que je saurai bien reconquérir, que non pas « l'honneur qui ne se peut jamais recouvrer. »

## HONTE.

1. La honte peut souvent enfanter l'honneur, mais il faut pour cela que ses motifs soient nobles. Un Lacédémonien, nommé *Panthites*, avoit accompagné le roi *Léonidas* dans la fameuse journée des Thermopyles. Avant le combat, ce prince l'envoya, avec une lettre, en Thessalie, afin d'instruire les Grecs alliés de l'état actuel des choses : cette commission priva *Panthites* de l'honneur de mourir avec ses compagnons pour le salut de la patrie. Ses concitoyens crurent qu'il ne s'étoit chargé de cette lettre qu'afin d'avoir un prétexte plausible pour ne point combattre. Ce préjugé, qu'il pouvoit aisément détruire, lui causa une telle honte, qu'il ne put soutenir cet affront, et préférant une mort volontaire, regardée alors comme le plus grand effort du courage, à une vie dont il ne pouvoit plus jouir sans rougir, il se pendit.

2. *Lucius-Crassus* demandoit le consulat. Il étoit d'usage que les candidats allassent briguer le suffrage des principaux citoyens qui composoient l'assemblée du peuple. *Crassus* avoit déjà commencé à se conformer à cette coutume; et, d'un air suppliant, il prioit ses compatriotes de lui être favorables. Dans ce moment, il aperçoit *Quintus Scévola*, grave et sage personnage, et son beau-père. A cette vue il rougit des démarches humiliantes qu'il vient de faire, il n'ose les continuer devant *Scévola*. Cependant, comme il n'avoit que ce moyen de réussir, il va prier son beau-père de vouloir bien se retirer, s'il veut le voir consul.

3. Le lendemain de la bataille de Pharsale, le grand *Pompée*, vaincu par *César*, se retiroit à Larisse. Tout le peuple de cette ville sortit à sa rencontre : « Mes « amis, leur dit l'infortuné général, je ne mérite pas « de tels honneurs : allez les rendre à mon heureux « rival. » *Voyez* RESPECT HUMAIN.

# HOSPITALITÉ.

1. S'IL passoit un étranger dans le pays des Quades, nation germanique, il étoit reçu avec affabilité dans leurs cabanes : on se disputoit l'honneur de l'avoir pour hôte. On le logeoit, on prévenoit ses besoins, ses désirs même ; et le maître, sa femme, ses enfans, tous s'empressoient à le servir, et regardoient comme une faveur du ciel, le hasard qui l'avoit conduit chez eux.

2. *Jean Basilowitz*, czar de Moscovie, s'habilla un jour en paysan, et alla dans un village demander de porte en porte un asile pour passer la nuit. Il ne reçut par-tout que des refus, excepté dans la cabane d'un pauvre homme, dont la femme étoit près d'accoucher. Il l'accueillit de son mieux; et en le quittant, le czar, sans se faire connoître, lui promit de venir le voir le lendemain, et de lui amener un parrain pour son enfant. Il revint en effet, avec tout l'éclat de sa dignité, et combla son hôte de présens. Ensuite il commanda à ses gardes de mettre sur-le-champ le feu à toutes les maisons du village, et d'obliger les habitans à passer la nuit en pleine campagne, afin qu'ils devinssent plus charitables, en éprouvant ce qu'on souffre pendant une nuit très-froide, sans feu, sans nourriture et sans couvert.

3. Les habitans de Cumes envoyèrent consulter l'oracle d'Apollon, pour savoir s'ils devoient livrer au roi de Perse un certain *Pactyas*, qui s'étoit mis sous leur protection. L'oracle dit qu'il falloit le livrer. *Aristodicus*, un des premiers de la ville, soutint que l'oracle n'avoit pu faire une réponse si injuste, et qu'il falloit nécessairement que les députés eussent fait un faux rapport. La ville, sur cette représentation, chargea *Aristodicus* d'y aller lui-même avec de nouveaux députés. L'oracle fit la même réponse. *Aristodicus*, peu satisfait, se promenant autour du temple, aperçut un nid d'oiseaux qu'il chassa à coups de pierres. Alors il sortit du sanctuaire une voix qui lui cria : « Détestable mortel ! qui te donne la hardiesse de

« chasser d'ici ceux qui sont sous ma protection ? —Eh « quoi ! grand dieu ! répondit aussitôt le citoyen de Cu- « mes, ne nous avez-vous pas ordonné vous-même cette « action si injuste, en nous commandant de livrer *Pac-* « *tyas*, qui s'est refugié sous notre protection ? — Im- « pie que vous êtes, reprit le dieu, puisque vous savez « que c'est un crime d'abandonner ceux qui se jettent « entre vos bras, pourquoi venez-vous me consulter ? »

# HUMANITÉ.

1. Durant les attaques de Ménin, en 1745, on dit au roi *Louis XV*, qui commandoit le siége en personne, qu'en brusquant un peu, en perdant quelques hommes, on seroit quatre jours plutôt dans la ville. « Eh « bien, répondit le monarque, prenons-la quatre jours « plus tard. J'aime mieux perdre quatre jours devant « une place, qu'un seul de mes sujets. »

2. A la journée de Dettingue, en 1743, un mousquetaire, nommé *Girardeau*, blessé dangereusement, fut porté près de la tente du duc de *Cumberland*. On manquoit de chirurgiens, assez occupés ailleurs. On alloit panser le duc, à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe : « Commencez, dit ce généreux « prince, commencez par soulager cet officier français. « Il est plus blessé que moi. Il manqueroit de secours, « et je n'en manquerai pas. »

3. *Alfonse V*, roi de Sicile et d'Aragon, assiégeoit la ville de Gayette. Cette place commençant à manquer de vivres, les habitans furent obligés d'en faire sortir les femmes, les enfans et les vieillards qui étoient autant de bouches inutiles. Ces pauvres gens se trouvèrent réduits à la plus affreuse extrémité. S'ils approchoient de la ville, les assiégés tiroient sur eux ; s'ils avançoient vers le camp des ennemis, ils y rencontroient le même danger. Dans cette triste situation, ces malheureux imploroient tantôt la clémence du roi, tantôt la compassion de leurs compatriotes, pour qu'on ne les laissât pas mourir de faim.

faim. *Alfonse* à ce spectacle fut ému de pitié, et défendit à ses soldats de les maltraiter. Il assembla ensuite son conseil, et demanda à ses principaux officiers leurs avis sur la manière dont il falloit en agir avec ces infortunés. Tous opinèrent qu'il ne falloit point les recevoir, et dirent que s'ils périssoient par la faim ou par le fer, on ne pourroit accuser que les habitans qui les avoient mis hors de la ville. *Alfonse* fut indigné de leur dureté : il protesta qu'il renonceroit plutôt à prendre Gayette, que de se résoudre à laisser mourir de faim tant de malheureux. Il ajouta qu'une victoire achetée à ce prix seroit moins digne d'un roi magnanime, que d'un barbare et d'un tyran. « Je ne suis pas venu, dit-il, pour « faire la guerre à des femmes, à des enfans, à de « foibles vieillards, mais à des ennemis capables de « se défendre. » Aussitôt il ordonna qu'on reçût dans son camp tous ces infortunés, et leur fit distribuer des vivres et tout ce qui leur étoit nécessaire.

Il rencontra sur son chemin un paysan qui étoit fort embarrassé, parce que son âne, chargé de farine, venoit de s'enfoncer dans la boue. Le prince aussitôt met pied à terre, et va pour le secourir. Arrivé à l'endroit où étoit l'âne, il se met avec le paysan à le tirer par la tête, afin de le faire sortir du bourbier. Un moment après qu'on l'eut retiré, les gens de la suite d'*Alfonse* arrivent; et voyant le roi tout couvert de boue, ils s'empressent de l'essuyer, et lui font changer d'habits. Le paysan, fort étonné de voir que c'étoit le roi qui l'avoit si bien servi en cette opération, commença à lui faire des excuses, et à lui demander pardon. *Alfonse* le rassura avec bonté, et lui dit que les hommes étoient faits pour s'aider mutuellement : maxime bien rare dans la bouche des rois !

4. Un chimiste romain, nommé *Poli*, avoit découvert une composition terrible, dix fois plus destructive que la poudre à canon. Il vint en France en 1702, et offrit son secret à *Louis XIV*. Ce prince, qui aimoit les découvertes chimiques, eut la curiosité de voir la composition et l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience sous ses yeux. *Poli* ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages qu'on en pourroit tirer pendant une guerre.

« Votre procédé est ingénieux, lui dit le roi : l'expé-
« rience en est terrible et surprenante ; mais les
« moyens de destruction employés à la guerre sont
« suffisans : je vous défends de publier celui-là ; con-
« tribuez plutôt à en faire perdre la mémoire : c'est
« un service à rendre à l'humanité. » Ce fut sous cette condition que ce grand monarque accorda une récompense digne de lui au chimiste.

4. Le roi *Stanislas*, à qui son humanité et ses vertus sublimes méritèrent le surnom rare et glorieux de *Bienfaisant*, persécuté par des sujets rebelles, proscrit de ses propres états, errant dans une terre étrangère, avoit cherché un asile dans le duché de Deux-Ponts. Il s'y croyoit en sureté, lorsque des malheureux résolurent de l'arrêter, pour le livrer à ceux qui avoient juré sa perte et mis sa tête à prix. Mais ces scélérats furent arrêtés en sa présence. « Que vous
« ai-je fait, mes amis, leur dit-il, pour vouloir me
« livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous ? » Trois de ces misérables répondirent qu'ils étoient Français. « Eh bien! leur dit-il, ressemblez à vos
« compatriotes que j'estime, et soyez incapables d'une
« mauvaise action. » En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit, son argent, sa montre, sa boîte d'or; et ils partirent en admirant et en versant des larmes.

5. Un pauvre cultivateur, des environs d'Amboise, laissoit, par sa mort, une femme dans la misère, et quatre enfans en bas-âge. La femme tombe malade peu de temps après, et suit son époux au tombeau. La famille s'assemble, et se partage les trois enfans les plus âgés; mais personne ne veut se charger du quatrième, âgé de quatre mois. On députe un des parens pour aller consulter un ecclésiastique vertueux, qui, dans un château voisin, élevoit deux jeunes seigneurs. L'ecclésiastique ne voit d'autre ressource que d'envoyer le malheureux orphelin à l'Hôtel-Dieu de Blois, ou aux Enfans-Trouvés de Tours. Mais l'un de ses élèves, âgé d'environ 12 ans, témoin de la consultation et de la réponse, s'écrie : « Je me charge de l'enfant, allons
« le voir. » Son gouverneur lui représente, pour

l'éprouver, que ses moyens ne pourront suffire à la dépense, et que d'ailleurs M. le père est déjà accablé d'une multitude de pauvres. « Quoi! mon bon maître, répon-dit-il avec vivacité, ce laboureur, qui vient vous consulter avec la plus grande confiance, et qui peut à peine faire vivre une mère infirme, trouve dans sa misère des ressources pour se charger d'un de ces malheureux orphelins; et moi, fils d'un père riche, je n'en trouverois pas pour secourir ce petit enfant encore plus infortuné? Je sacrifierai, avec la plus grande satisfaction, tous mes menus-plaisirs, et je demanderai à mon bon papa une culture afin de fournir aux besoins du petit innocent. Partons pour rassurer au plus vîte sa famille. » On court aussitôt: on arrive à la cabane; on trouve l'enfant. Il tend ses petits bras vers son bienfaiteur: il le caresse; on eût dit que le Ciel le lui désignoit. Le jeune homme l'embrasse avec transport, et dit aux plus proches parens: « N'ayez plus d'inquiétude sur cet enfant; je m'en charge; il est à moi. Cherchez une bonne nourrice, le plus près que vous pourrez du château: je veux être à portée de veiller à ses besoins. » Depuis ce temps, il ne fut plus occupé, dans ses momens de loisir, que de son charmant enfant qu'il appeloit son fils. Il entroit dans le détail de tout ce qui lui étoit nécessaire, et le lui fournissoit avec cette joie pure et douce qui accompagne toujours la bienfaisance. *Voyez* BIENFAISANCE, CHARITÉ, GÉNÉROSITÉ.

## HUMEUR (*bonne*).

1. LE marquis *de Dangeau* ayant été admis à la cour des deux reines, mère et épouse de *Louis XIV*, le jeu devint pour lui la source d'une fortune considérable. Il en avoit souverainement l'esprit. Avec une tête naturellement algébrique, et pleine de l'art des combinaisons puisé dans ses réflexions seules, il eut toujours l'avantage au jeu des princesses. Cependant il ne ressembloit pas à ces joueurs sombres et sérieux, dont l'ap-

plication profonde découvre le dessein, et blesse ceux qui ne pensent pas tant. Il parloit avec toute la liberté d'esprit possible : il divertissoit les deux reines ; il égayoit leur perte. Comme elle alloit à des sommes assez fortes, elle déplût à l'économie de M. *Colbert* qui en parla au roi, même avec quelque soupcon. Le roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, et placé derrière le marquis *de Dangeau*, sans en être aperçu. Le monarque se convainquit par lui-même de son exacte fidélité ; et il fallut le laisser gagner et rire tant qu'il voudroit. Bientôt son humeur enjouée plut à *Louis XIV*, qui l'ôta du jeu des reines pour le mettre du sien, avec une dame qu'il prenoit grand soin d'amuser agréablement.

2. A la répétition des *Fêtes publiques*, opéra comique, mademoiselle *S****, connue sous le nom de *ma mie Babichon*, se glissa derrière le banc des symphonistes qui étoient rangés sur une ligne dans l'orchestre. *Babichon* attacha aux perruques des musiciens des hameçons qui se réunissoient à un fil de rappel, attaché à une des troisièmes loges. Cette jeune espiègle y monte, et attend le signal de l'ouverture. Au premier coup d'archet la toile se lève ; en même temps les perruques s'envolent. Grande rumeur : on cherche l'auteur de cette espiéglerie. Un grave musicien, qui présidoit à la répétition, veut en avoir raison. Cependant *Babichon* avoit eu la temps de descendre : elle s'étoit placée auprès du plaignant, et crioit plus fort que lui. Mais elle fut bientôt reconnue à son air hypocrite et malin. Elle avoua sa faute, et, s'adressant au sermoneur : « Hélas ! monsieur, lui dit-elle, je vous supplie de « me pardonner : c'est un effet de l'antipathie insur- « montable que j'ai pour les perruques ; et même, au « moment que je vous parle, malgré le respect que « je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jeter sur « la vôtre ; » ce qu'elle fit, en prenant la fuite aussitôt. On voulut venger l'honneur des têtes à perruques : on porta plainte. *Babichon* fut mandée devant un commissaire ; mais elle raconta si plaisamment son histoire, que le juge, l'accusée, les accusateurs et les auditeurs étouffant de rire, terminèrent gaiement ce procès burlesque. *Voyez* ENJOUEMENT, GAIETÉ, JOIE, RIS.

# HUMILITÉ.

1. Un solitaire ne voulut point prier avec S. *Sérapion*, parce qu'il avoit commis, disoit-il, tant de péchés, qu'il s'estimoit indigne d'un tel honneur, et même de respirer le même air que lui. Il se tenoit assis contre terre, et n'osoit pas se placer sur le même siége que le saint. Il fit de plus grandes résistances encore, lorsque *Sérapion* voulut lui laver les pieds. Le saint anachorète l'ayant engagé, après bien des instances, à manger un morceau de pain avec lui, crut devoir l'avertir avec douceur, de n'être plus oisif et vagabond à l'avenir, mais de demeurer dans sa cellule, pour y vivre du fruit de son travail. Cet avis charitable piqua sensiblement l'amour-propre du solitaire; l'amertume de son cœur parut sur son visage, et *Sérapion* s'en aperçut: « Eh! mon fils, lui dit-il, vous vouliez me persuader, « il n'y a qu'un moment, que vous aviez commis tous « les crimes imaginables; d'où vient donc qu'un « simple avertissement, qui n'a rien d'offensant, qui « devroit même vous édifier et vous prouver combien « votre salut m'est cher, vous irrite si fort, que vous ne « pouvez cacher votre indignation? Attendiez-vous, « lorsque vous vous efforciez tantôt de vous humilier, « que je vous appliquasse cette parole de l'esprit-saint: « *Le juste commence son discours par s'accuser soi-* « *même?* Ah! mon fils, la véritable humilité ne con- « siste pas dans les gestes, ni dans les paroles; elle « ne consiste pas à s'attribuer de faux crimes que « personne ne croira, mais à souffrir avec patience « que les autres nous reprennent, et à mépriser, avec « une douceur affable, toutes les injures qu'on nous « fait. »

2. Lorsque S. *Louis* s'asseyoit auprès du prêtre pour confesser ses péchés, il se regardoit comme un coupable que Dieu même alloit juger : il s'humilioit sous sa main puissante; et si, durant l'aveu de ses

fautes, quelque porte ou quelque fenêtre s'ouvroit, il se levoit aussitôt pour l'aller fermer, en disant à son confesseur : « Vous êtes mon père ; je suis votre « fils : c'est à moi de vous servir. »

3. Quelqu'un des amis du cardinal *le Camus*, le félicitant sur la nouvelle élévation, lorsqu'il reçut le chapeau, et lui disant que sa dignité étoit le fruit et le tribut de son mérite, il répondit fort humblement : « Il faut que Sa Sainteté aime bien la vertu, puisqu'elle « en récompense jusqu'à l'ombre. »

4. *Philippe*, père du grand *Alexandre*, roi de Macédoine, s'exerçant un jour à la lutte, se laissa tomber sur l'arène. En se relevant, il vit la trace de son corps imprimée sur le sable : « Grand Jupiter ! s'écria-t-il, « que l'homme tient peu de place sur cette terre dont « il ambitionne l'empire, et qui suffit à peine à ses « désirs ! »

5. Un étranger, curieux de s'instruire de l'ancienne histoire de France, alla consulter le fameux M. *Ducange*. Cet écrivain l'envoyant au P. *Mabillon* : « On « vous trompe, quand on vous adresse à moi, dit le « modeste religieux ; allez voir M. *Ducange*. — C'est « lui-même qui m'envoie à vous, dit l'étranger. — Il « est mon maître, répliqua dom *Mabillon*. Si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais. » *Voyez* Modestie.

# J E U.

1. Gardons-nous de confondre les jeux de la cupidité, avec les délassemens que la nature et la raison permettent en tout temps, en tous lieux, à tous les âges, à toutes les conditions. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, le philosophe et l'artisan, tous ont besoin d'amusemens. Ils ne sauroient se passer, les uns de récréations, les autres de réjouissances; mais ces réjouissances, ces récréations, peut-on les trouver dans les jeux de hasard?

2. *Caton* le censeur ne cessoit de crier aux Romains: « Citoyens, fuyez les jeux de hasard! »

3. « On ne joue d'abord que par complaisance, dit « *Yong-Tcheng*, empereur de la Chine, dans son édit « contre le jeu, ou bien par désœuvrement. On ne donne « que des momens au jeu, puis des heures, puis des « jours, puis des nuits entières; et c'est ainsi que la « passion s'allumant par degrés, dévore le temps plus « cher que l'or, et fait oublier les devoirs les plus sacrés. »

4. Les jeux de hasard furent dans tous les temps regardés comme le fléau des nations policées, et les peuples les plus sages dévouèrent au mépris ceux qui en faisoient une occupation sérieuse et continue, plutôt qu'un simple amusement momentané. Le Lacédémonien *Chilon*, député à Corinthe pour y contracter une alliance, ayant surpris au jeu les premiers magistrats de cette ville, se retira brusquement, déclarant qu'il ne savoit pas traiter avec des joueurs, et que son pays le désavoueroit, comme s'il eût partagé l'infamie qu'on attachoit à Sparte à ces sortes d'amusemens.

Pour déconcerter le parti de *Catilina*, et rendre la conjuration de ce citoyen perfide vraisemblable aux sénateurs, *Cicéron* n'imagina rien de plus fort que d'affirmer que le parti du rebelle n'étoit composé que de joueurs. Pour diffamer *Antoine* le triumvir, l'un des plus effrénés joueurs de son temps, puisqu'il bravoit les lois qui

proscrivoient le jeu, ce même orateur l'accusa d'avoir mis plusieurs joueurs au nombre des sénateurs.

5. *Lucien* conseilloit à ses contemporains de rappeler l'usage du siècle de Saturne, où l'on ne jouoit tout au plus que des noix. Le droit romain permettoit les jeux de hasard, pourvu que la perte fût employée à se donner des festins. *Charles IX* défendit à ceux qui crioient des *oublies* dans les rues, de jouer de l'argent aux dés, leur ordonnant de ne jouer que des *oublies*. *Amédée VIII*, duc de Savoie, déclare dans ses statuts publiés en 1470, quels jeux seront permis ou défendus dans ses états. « On ne pourra, dit-il, jamais jouer d'argent, « à moins qu'il ne soit employé à des collations ou ra- « fraîchissemens. » Les cartes étoient mises au rang des jeux prohibés : il les permettoit seulement aux femmes et aux hommes qui jouoient avec elles, pourvu que l'on n'y jouât que des épingles. Mademoiselle *Plisson* de Chartres fit un petit ouvrage, afin d'inviter les riches à ne jouer, comme autrefois chez les Perses, qu'au profit des pauvres. C'étoit-là véritablement, comme l'observe le vertueux M. *Dusaulx*, dans son *estimable Traité de la passion du jeu*, attaquer la racine du mal. Que n'a-t-elle réussi ! ajoute-t-il : on ne joueroit plus, ou si on jouoit encore, ce ne seroit guère qu'aux épingles.

6. *Quintilien* recommandoit à ses disciples d'éviter les amusemens stériles, et qui n'étoient, disoit-il, que la ressource des ignorans. Dans les siècles postérieurs, des hommes de mérite, tels que *Jean de Salisbury*, évêque de Glocester; le fameux *Jean Hus*, et le cardinal *Cajétan*, se sont plaints et du temps que l'on perd aux jeux les plus innocens, et des passions fâcheuses que l'on y éprouve souvent malgré soi. *Montaigne* appelle le jeu des échecs un niais et puéril jeu ; et il en faut dire autant de tous ces amusemens sédentaires par lequel on prétend appeler ou corriger la fortune. « Je le hais et le fuis, dit-il, parce qu'il esbât trop « sérieusement : j'ai honte d'y fournir l'attention qui « suffiroit à quelque chose d'utile. »

7. Les anciens ne souffrirent long-temps que des jeux capables de fortifier et d'aguerrir la jeunesse.

L'empereur *Justinien*, ennemi déclaré des jeux de hasard, permettoit seulement de risquer des sommes très-modiques aux jeux d'adresse; encore fixoit-il la perte de chaque partie, et la proportionnoit-il aux facultés les plus bornées.

8. Le prix aux jeux olympiques n'étoit qu'une couronne d'olivier. « O dieux! s'écrioit un Perse, quel « sont donc ces hommes qui méprisent l'argent, et « ne combattent que pour la vertu? »

9. *Alexandre*, qui méprisoit le jeu, n'épargnoit pas à cet égard, ses amis les plus intimes. Il en condamna plusieurs à une amende, parce qu'ils ne jouoient pas pour jouer, disoit-il, mais pour se dépouiller.

10. On reprochoit à *Xénophane* de fuir le jeu par timidité. « J'avoue, répondit-il, que je ne me sens « ni le courage de l'injustice, ni celui de la honte. »

11. L'un de nos plus excellens rois, S. *Loüis*, frémissoit quand il entendoit seulement parler des jeux de hasard. Ce grand homme, si doux, si patient, n'étoit plus maître de lui dès qu'il savoit que ses premiers sujets, au mépris des ordonnances, avoient l'audace de se livrer à des jeux défendus. A son retour de la Palestine, et languissant sur son vaisseau des suites d'une longue maladie, il apprend que le comte d'Anjou son frère est, dans la chambre voisine, aux prises avec un autre seigneur. Quoique foible, il y court: il saisit les dés et le damier, les jette dans la mer, et, dit *Joinville*, « se courrouce moult fort contre « son frère. » *Gautier de Nemours*, qui jouoit contre le comte, ne perdit point la tête: « car tous les de« niers qui étoieut sur le tablier, dont il y avoit grant « foison, il les jeta en son geron, et les emporta. »

12. *Charles V* recommandant les jeux d'exercice, proscrivit les jeux de hasard. « Voulant obvier à tous « inconvéniens, disoit-il dans son ordonnance de « 1369, toujours duire et gouverner nos sujets en ce « qui peut leur être utile et agréable, défendons les « jeux de hasard. » Le prévôt de Paris, pour seconder les salutaires intentions de ce sage monarque, rendit, en 1397, une ordonnance dans laquelle il déclaroit

qu'en interrogeant les criminels, il avoit découvert que la plupart des crimes venoient du jeu. Cependant les tripots et les loteries n'existoient pas encore.

13. Par son ordonnance du 15 Janvier 1629, *Louis XIII* déclaroit *infame, intestable et incapable de tenir jamais offices royaux*, quiconque, malgré ses ordres réitérés, se livreroit aux jeux de hasard.

14. Dans l'empire du Mogol, l'officier chargé de la police, est expressément obligé de poursuivre ceux qui se livrent aux jeux de hesard.

15. *Le vin, la colère et le jeu*, disent les rabbins, *nous montrent tels que nous sommes.* « Je ne joue « point, disoit un grand politique, parce que je ne « veux pas donner la clef de mon ame. »

16. « Rien n'est si grave et si sérieux, dit *la* « *Bruyère*, qu'une assemblée de joueurs : une triste « sévérité règne sur leurs visages. Implacables l'un « pour l'autre, et irréconciliables ennemis, tant que « la séance dure, ils ne connoissent ni liaisons ni « distinctions. Le hasard seul, aveugle et farouche « divinité, préside au cercle, et y décide souveraine- « ment : en un mot, toutes les passions suspendues « cèdent à une seule : c'est celle du jeu. »

17. Ce qu'on nomme jeu dans la plupart des sociétés, n'est réellement que le délire d'une passion désordonnée, qui ôte à l'esprit l'exercice de ses plus belles facultés, pour le soumettre tout entier aux vaines et laborieuses combinaisons des probabilités. *Locke*, qui ne négligeoit rien de tout ce qui avoit quelque rapport aux opérations de l'entendement humain, se trouvant dans une assemblée de joueurs acharnés l'un contre l'autre, eut la patience d'écrire mot à mot leurs propos discordans. Il en résulta une sorte de dialogue surchargé d'interlocutions incohérentes, d'exclamations contradictoires, de monosyllabes dépourvus de sens, et auxquels les joueurs eux-mêmes ne purent rien comprendre, quand le philosophe leur présenta cette belle production de ce qu'ils appeloient un amusement.

18. La fureur du jeu, fondée sur l'espérance qu'ac-

compagne inséparablement la crainte, perpétue les anciennes erreurs, en produit de nouvelles, et ramène les hommes à la pusillanimité qu'inspiroit l'ignorance dans les siècles de barbarie. « Toutes les fois que monsieur *coupe*, disoit une joueuse, je suis sûre de « perdre. — D'où vient cela ? — Que sais-je ? c'est « apparemment qu'il a la main malheureuse. » Un autre disoit à son voisin : « Je vous avouerai que je « ne suis pas assez riche pour que vous restiez auprès « de moi. » Quelques-uns ne jouent que de l'argent d'emprunt, se figurant que cet argent doit leur porter bonheur. *Paschafius Justus*, quoique naturaliste, étoit persuadé que quelque démon l'empêchoit de gagner à son tour. Il invoquoit ce démon, il tâchoit de le fléchir. Un étranger, que l'on ne soupçonnoit pas d'être trop crédule, croyoit néanmoins que sa *tabatière lui portoit malheur :* « Toutes les fois que « je la tire, disoit-il, je suis sûr de perdre mon argent. »

19. Le célèbre *Cardan*, l'un des hommes les plus universels de son siècle, déclare, dans sa vie écrite par lui-même, que la fureur du jeu lui coûta longtemps la perte de sa réputation, de sa fortune, et qu'elle retarda ses progrès dans les sciences.

20. *Rotrou* ayant reçu deux ou trois cents louis, les sema dans un endroit rempli de sarmens, afin de ne pas tout perdre en un seul jour. Vaine précaution ! La nuit suivante, il secoua jusqu'au dernier fagot.

21. Dans l'une de nos dernières guerres, un simple particulier vint à l'armée pour y prendre possession d'un emploi militaire assez distingué : tout étoit nouveau pour lui, le brillant habit qu'il portoit, la haute noblesse qu'il fréquentoit, et les jeux immodérés dont il ne fut d'abord que simple spectateur. Moins effrayé des risques, que séduit par l'espoir de s'enrichir promptement, il osa enfin tenter la fortune. Son bonheur fut tel, ou plutôt il eut le malheur de gagner des sommes si considérables, qu'il perdit la tête en voulant les compter sur sa table ; son train, ses manières, sa maison, tout fut à l'instant changé. Il voulut avoir à Paris un magnifique hôtel et les plus brillans équi-

pages. Etonné de lui même, il ne se croit plus un homme ordinaire. Il rassemble ses valets, et, d'un ton qui commençoit à manifester sa folie : « Me connoissez-« vous bien ? leur dit-il ; vous croyez peut-être ne « servir qu'un bourgeois. Apprenez à me connoître, « et sachez désormais qui vous servez. » A chaque apostrophe, non moins extravagante, il leur lançoit des poignées d'or et d'argent. L'heure sonne ; il court au jeu, et ne revint de son ivresse, qu'après avoir perdu non-seulement tous ses gains, mais encore la valeur de son emploi.

22. Le cardinal *de Retz* rapporte dans ses mémoires, qu'en 1650, le magistrat le plus vieux du parlement de Bordeaux, et qui passoit pour en être le plus sage, ne rougissoit pas de risquer tout son bien dans une soirée, et cela, ajoute-t-il, sans que sa réputation en souffrît : tant cette fureur étoit générale.

23. *Casimir II*, roi de Pologne, reçut un soufflet de la part d'un gentilhomme polonais, nommé *Konarski*, qui venoit de perdre presque tout son bien en jouant contre ce prince. A peine le coup fut-il donné, qu'il s'aperçut de l'énormité de sa faute ; il prit la fuite ; mais les gardes du monarque l'eurent bientôt arrêté. *Casimir* l'attendoit en silence au milieu de ses courtisans : « Mes amis, leur dit-il en le voyant reparoître, « cet homme est moins coupable que moi : j'ai com-« promis mon rang, je suis la cause de sa violence, « et le premier mouvement ne dépend pas de nous. » Puis s'adressant au criminel : « Tu te repens, il suffit : « reprends tes biens, et ne jouons plus. »

24. Il y a des joueurs qui montrent beaucoup de sang froid, et qui, assez maîtres d'eux-mêmes pour réprimer les premiers mouvemens, semblent sourire à chaque coup qu'ils perdent, et paroissent se ruiner sans murmurer et sans se plaindre. Mais s'ils étoient aussi sincères que *Montaigne*, tel que l'on admire, feroit pitié. « J'aimois autrefois les jeux de hasard, dit « ce philosophe ; je m'en suis défait pour cela seule-« ment, que malgré ma bonne mine dans la perte, « je ne laissois pas d'en avoir au dedans de la piquûre. »

M. *de M****, qui se vantoit d'être *beau-joueur*, faisant la partie du cardinal d'Auvergne, archevêque de Vienne, caressoit son éminence, la consoloit chaque fois qu'elle perdoit, et la supplioit très-humblement de s'épargner la peine de lui pousser l'argent. Le cardinal prend son *tout* et le gagne : « Parbleu, monsieur « l'abbé, s'écrie l'autre, changeant de visage et de « ton, vous êtes trop heureux ! »

25. Le père *Lafiteau* rapporte que les sauvages de l'Amérique se préparent au jeu par des jeûnes austères. Non moins superstitieux, non moins méprisables que les sauvages, il en est parmi nous qui promettent à la Divinité de bonnes œuvres, en échange de leurs gains. On a vu une joueuse, dont la maison étoit, pour ceux qui la fréquentoient, plus dangereuse que les gouffres de Carybde et de Scylla ne l'étoient autrefois aux navigateurs. Elle ramassoit de petits enfans délaissés, les soutenoit et les élevoit, tant avec le produit des cartes, qu'à l'aide de ses gains. On vantoit pourtant cette espèce de charité, qui ruinoit les uns sous prétexte de secourir les autres, et elle a même encore aujourd'hui plus d'un imitateur.

26. Lorsque les Germains s'étoient ruinés au jeu, ils se jouoient eux-mêmes : celui qui perdoit se livroit à la merci de son adversaire.

27. On voit à Naples, et dans d'autres endroits de l'Italie, des bateliers qui jouent leur liberté pour un certain nombre d'années.

28. S. *Ambroise* nous apprend que les Huns, après avoir perdu leurs armes, jouaient leur vie, et se donnoient quelquefois la mort malgré celui qui les avoit gagnés.

29. On dit qu'un Vénitien joua sa femme ; un Chinois ses enfans ; et que les Indiens, après avoir mis au jeu les doigts de leurs mains, se les coupent eux-mêmes pour s'acquitter.

30. Le célèbre *du Guesclin* perdit dans sa prison tout ce qu'il possédoit.

31. *Philibert de Châlon*, prince d'Orange, commandant au siége de Florence pour *Charles-Quint*, perdit l'argent qui lui avoit été compté pour la paie

des soldats, et fut contraint, après onze mois de tra-vaux, de capituler avec ceux qu'il auroit pu forcer.

32. Un receveur ayant eu la curiosité de voir le jeu d la duchesse de M***, mit, par contenance, quelqu pièces sur le tapis : « On ne joue ici que de l'or, lui dit-o « retirez votre argent. » Cet homme fier et irascibl avoit sur lui le montant de sa recette. Il le risque d'un s coup, donne le *tout* trois fois de suite, gagne et s « Malheureux ! lui dit son ami, si tu avois perdu ! — « bien ! ne devions-nous pas traverser la rivière ?

33. Un joueur, ne pouvant se corriger de la pas effrénée du jeu, malgré les pertes fréquentes qu faisoit, résolut de cesser de vivre, et se trouvant chasse, il poussa son cheval entre deux précip On lui crie de s'arrêter, qu'il va périr : « Il faut b « répliqua-t-il, faire quelque chose pour ses enfa Quelle est donc cette funeste maladie, dont c peut empêcher les déplorables conséquences qu la mort volontaire du malade ?

34. Un homme opulent perdoit cent mille écu vouloit quitter le jeu pour aller vendre sa terre valoit le double. « Pourquoi la vendre ? lui dit so « versaire : jouons le reste. » La fortune change perdant ruina l'autre.

35. Pour simplifier les signes de la perte et du g pour n'être plus accablé sous le poids de l'or et de gent, nos joueurs portent la représentation de fortunes dans des boîtes plus ou moins élégantes femme tremblant sur le sort de son époux, qui s pour faire une partie de jeu, lui fit présent de de ces fatales boîtes. Ce petit chef-d'œuvre de la dresse conjugale et maternelle, représentoit épouse suppliante, et des enfans éplorés, qui bloient dire à leur père : « Hélas ! songez à nous.

36. Une épouse délaissée, malgré ses prières e larmes, tremble que l'aurore, au retour de son ép n'éclaire la ruine totale de ses enfans, nés et no dans l'abondance. Une de ces infortunées, vint la dans les yeux, chercher son mari qui jouoit de deux jours. « Laissez-moi, s'écria-t-il, encore un

« ment, encore un instant, je vous reverrai peut-« être... après-demain. » Le malheureux arriva plutôt qu'il ne l'avoit promis. Sa femme étoit couchée, tenant à la mamelle le dernier de ses fils : « Levez-vous, « madame, lui dit son barbare époux ; levez-vous : « le lit où vous êtes ne vous appartient plus. »

37. Celui qui succombe au jeu a beau chercher sur le front de son adversaire le moindre signe de compassion ou de générosité, il n'y lit que ces mots : Point de grace, point de délai ; il faut payer. « Eh ! le puis-je ? « s'écrioit un Italien ; tue-moi, barbare, je n'ai que « ma vie ; je te la donne. — Paie d'abord, répond « l'autre, je te tuërai ensuite. »

Le fils d'un homme riche se désesperoit dans une circonstance semblable. Il demanda une table ; il écrivit vingt lettres, et les déchira toutes. « Feu M. « votre père, lui dit un ancien domestique qui l'avoit « élevé, n'écrivoit sur cette table que pour donner « quittance. » On négocia. » Rien ne presse, dit l'ad-« versaire de ce jeune homme, pourvu que je sois « payé demain avant midi. »

38. Deux joueurs manifestoient leur rage, l'un par un morne silence, l'autre par des imprécations redoublées. Celui-ci, choqué du sang froid de son voisin, lui reproche d'endurer, sans se plaindre, des revers coup sur coup multipliés : « Tiens ! répond l'autre, « regarde...... » Il s'étoit déchiré la poitrine, et lui en montroit des lambeaux sanglans. Écrions-nous avec *Justinien :* « Peut-on donner le nom de jeu à ce qui cause tant d'horreurs ? »

39. « *Henri II*, dit *Brantôme*, jouoit à la paume, et s'y affectionnoit fort, non pour l'avarice ; car, ce qu'il gagnoit, il le donnoit à ses associés : s'il perdoit, autant de perdu pour lui ; il payoit pour tous ; aussi les parties de ce temps-là n'étoient-elles que de deux, trois ou quatre cents écus au plus ; non, comme à présent, de quatre mille, six mille et deux fois plus ; mais le payement ne s'en fait aussi beau comme alors, et il faut aujourd'hui faire bonne composition. »

40. En se rappelant les vertus sublimes de *Henri IV*,

on ne peut se dissimuler qu'il les a ternies par un amour excessif du jeu. « Il n'étoit pas beau joueur, dit *Péré-*
« *fixe ;* mais âpre au gain, timide dans les grands coups,
« et de mauvaise humeur dans la perte. » Quantité de familles illustres se ruinèrent à sa cour, en partageant avec lui cette passion funeste. Le duc de Biron y perdit, en une seule année, plus de cinq cent mille écus. « Mon fils *Constant*, dit d'*Aubigné*, y perdit
« vingt fois plus qu'il n'avoit vaillant, de sorte que,
« se trouvant sans ressource, il abjura sa religion. »

41. Sous le règne de ce prince, on ne croyoit pas que la passion du jeu fût susceptible de nouveaux accroissemens. « En 1668, dit *Bassompierre*, on jouoit à Fontaine-
« bleau le jeu plus terrible dont jamais on eût entendu
« parler : il ne se passoit pas de journée sans qu'il y
« eût au moins vingt mille pistoles de perte ou de gain.
« Il y avoit des signes de diverses valeurs : quelques-
« uns étoient de cinq cents pistoles ; de sorte qu'à l'aide
« de ces marques, on pouvoit tenir dans sa main des
« sommes exorbitantes. » Ce jeu, qui n'avoit lieu qu'à la cour et chez les grands, ajoute M. *Dusaulx*, on le joue maintenant dans toute la France et chez les étrangers. Nous avons aussi les signes de convention, à l'aide desquels nous jouons secrétement nos contrats, nos maisons, nos terres. En Russie, on joue ses esclaves : il n'est pas rare, soit à Pétersbourg, soit à Moskou, de voir de pauvres familles appartenir successivement à dix maîtres en un seul jour. On cherchoit autrefois l'occasion de jouer : à présent on annonce les parties; on fait courir les billets circulaires. Les joueurs de tout pays se connoissent, correspondent ensemble. C'est principalement aux eaux que se tiennent les diètes, que se forment les confédérations. Depuis quelque temps, continue-t-il, on ne veut plus jouer que de l'or, même chez des bourgeois. L'argent s'avilit : pour en purger le *tapis*, pour forcer les acteurs à développer leurs *rouleaux*, les *banquiers* ont soin de ramasser les écus, de les mettre de côté à mesure qu'ils les gagnent. On vient, dit-il encore, de supprimer un tripot dont la maîtresse, tous frais faits, re-
cueilloit

cueilloit cinq à six cents livres par séance : chaque fois qu'on jouoit chez elle, on usoit pour dix louis de cartes. A ce tripot subalterne en a succédé un autre, qu'il est plus difficile de supprimer. Je ne me rappelle pas, dit toujours M. *Dusaulx*, quelles sont les conditions du bail ; mais je sais qu'un grand hôtel est défrayé ; que l'entrepreneur compte *tant* par mois pour la table, *tant* pour le secrétaire, etc. etc.

42. Un capitaine français, nommé *la Roue*, joueur intrépide, proposa de jouer vingt mille écus contre l'une des galères du célèbre *André Doria* : celui-ci retira sa parole, quoiqu'il l'eût formellement donnée : « Je ne veux pas, disoit-il, que ce jeune aventurier, « qui n'a de quoi perdre, me gagne ma galère, pour « s'en aller triompher en France de ma fortune et de « mon honneur. »

43. Un père exigea que la communauté entre sa fille et son gendre fût rompue, le lendemain d'une séance où celui-ci avoit gagné cent mille écus. On le supplioit de différer : « Non, non, dit-il ; je ne veux pas que « mon sang profite un seul instant de l'injustice, ni que « ma fille meure sur un fumier. » Il fit dater la séparation de la veille, et l'événement ne tarda point à prouver la sagesse de sa prévoyance. Son gendre fut ruiné et obligé de mendier bassement des secours à sa femme.

44. Un riche habitant de la ville de Riom, voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable : « Je « la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur « m'est plus cher que l'argent. Cependant expliquons-« nous : vous aimez le jeu, mon fils, et moi, les pau-« vres. J'ai moins donné, depuis que je songe à vous « pourvoir ; je n'y songe plus : un joueur ne doit point « se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette « condition : je déclare qu'à chaque perte nouvelle, « les infortunés recevront de ma part autant d'argent « que j'en aurai compté pour acquitter de semblables « dettes. Commençons dès aujourd'hui. » La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital, et le jeune homme ne s'avisa pas de récidiver.

# IMAGINATION.

1. M. le prince *de Condé* vouloit faire peindre dans la galerie de Chantilly, l'histoire de son père, connu en Europe sous le nom de *grand Condé;* mais l'exécution de ce projet n'étoit pas sans difficulté. Ce grand général, durant sa jeunesse, s'étoit trouvé lié d'intérêt avec les ennemis de l'Etat; et il avoit fait une partie de ses belles actions, quand il ne portoit pas les armes pour sa patrie. Il sembloit donc qu'on ne devoit point faire parade de ces exploits dans la galerie d'un prince du sang, l'un des premiers appuis du trône. Cependant quelques-unes de ces actions, comme le secours de Cambrai, et la retraite de devant Arras, étoient si brillantes, qu'on ne pouvoit les supprimer dans le monument qu'on alloit élever à la mémoire de ce héros, sans éclipser quelques-uns des plus beaux rayons de sa gloire. L'heureuse imagination du fils de cet homme immortel trouva un ingénieux moyen de tout dire sans offenser la patrie. Il fit dessiner la Muse de l'histoire, qui tenoit un livre, sur le dos duquel étoit écrit : VIE DU PRINCE DE CONDÉ. Cette Muse arrachoit des feuillets du livre, et les jetoit par terre. Sur ces feuillets on lisoit : *Secours de Cambrai; secours de Valenciennes; retraite de devant Arras*, enfin le titre de toutes les belles actions du *grand Condé* durant son séjour dans les Pays-Bas : actions dont tout étoit louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. Malheureusement ce tableau n'a pas été exécuté suivant une idée si sublime et si simple. Le prince qui l'avoit conçue, eut, en cette occasion, un excès de complaisance; et, déférant trop à l'artiste, il permit au peintre d'altérer l'élégante naïveté de sa pensée, par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais beaucoup moins éloquent.

2. Un jour que le marquis *de Dangeau* s'alloit mettre au jeu de *Louis XIV*, il demanda à ce prince un appartement dans Saint-Germain, où la cour étoit alors. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de loge-

mens en ce lieu-là. Le roi lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvu qu'il la lui demandât en cent vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent vers bien comptés, pas un de plus ou de moins. Après le jeu, où il avoit montré sa gaieté ordinaire, il dit les cent vers au roi. Il les avoit faits, exactement comptés, et placés dans sa mémoire; et ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes et vives qu'il demande à chaque instant. Cette heureuse facilité, fruit d'une imagination rare et féconde, lui procura bientôt après une autre aventure, précieuse pour un courtisan qui sait que, dans le lieu où il vit, rien n'est bagatelle. Le roi et Madame avoient entrepris de faire des vers en grand secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages, qui n'étoient que trop bons; ils se soupçonnèrent réciproquement d'avoir eu du secours; et, par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva que le même marquis *de Dangeau*, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystère, étoit l'auteur caché des vers de tous les deux. Ils lui avoient ordonné de ne pas faire trop bien; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettoit guère d'obéir scrupuleusement; et qui sait même s'il ne fit pas de son mieux exprès pour être découvert?

---

## INCLINATION.

1. Le marquis *de l'Hôpital*, étant encore enfant, eut un précepteur qui voulut apprendre les mathématiques dans les heures de loisir que son emploi lui laissoit. Le jeune écolier, qui avoit peu de goût, et même, à ce qu'il paroissoit, peu de disposition pour le latin, eut à peine aperçu, dans les élémens de géométrie, des cercles et des triangles, que l'inclination naturelle, qui annonce presque toujours les grands talens, se déclara; il se mit à étudier avec passion ce qui auroit épouvanté tout autre que lui à la première vue. Il eut ensuite un autre précepteur qui fut obligé, par son exemple, à se

mettre dans la géométrie ; mais quoiqu'il fût homme d'esprit et appliqué, son élève le laissoit toujours bien loin derrière lui. Ce que l'on n'obtient que par le travail, n'égale point les faveurs gratuites de la nature. Un jour, M. le marquis *de l'Hôpital*, n'ayant encore que quinze ans, se trouva chez M. le duc *de Roannès*, où d'habiles géomètres, et entre autres M. *Arnaud*, parlèrent d'un problême de M. *Pascal* sur la roulette, qui paroissoit fort difficile. Le jeune mathématicien dit qu'il ne désespéroit pas de le pouvoir résoudre. A peine trouva-t-on que cette présomption et cette témérité pussent être pardonnées à son âge. Cependant, peu de jours après, il leur envoya le problême résolu.

2. Au milieu de cette éducation commune qu'on donne aux jeunes gens dans les colléges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulièrement vient par différens hasards se présenter à leurs yeux; et s'ils ont quelqu'inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de saisir son objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les architectes, et quelquefois les simples maçons savent faire des cadrans, M. *Varignon*, encore jeune, en vit tracer, et ne le vit pas indifféremment. Il en apprit la pratique la plus grossière, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ses maîtres; mais il soupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque théorie générale, soupçon qui ne servoit qu'à l'inquiéter et à le tourmenter sans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en philosophie chez les Jésuites de Caen, feuilletant par amusement différens livres dans la boutique d'un libraire, il tomba sur un Euclide, et en lut les premières pages, qui le charmèrent, non-seulement par l'ordre et l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentit à les saisir. Comment l'esprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talens? Il emporta l'Euclide chez lui, et ce géomètre l'attacha de plus en plus. L'incertitude éternelle, l'embarras sophistique, l'obscurité inutile et quelquefois affectée de la philosophie des écoles, aidèrent encore à lui faire goûter la clarté, la sureté, la liaison des vérités géométriques. La géométrie le conduisit aux ouvrages de *Descartes*; et il fut frappé de cette nouvelle lumière, qui bientôt après

éclaira tout le monde pensant. Il prenoit sur les nécessités absolues de la vie de quoi acheter des livres de cette espèce, ou plutôt il les mettoit au nombre des nécessités absolues : il falloit même, et cela pouvoit encore irriter la passion, il falloit qu'il les étudiât en secret; car ses parens, qui s'apercevoient bien que ce n'étoient pas là les livres ordinaires dont les autres faisoient usage, désapprouvoient beaucoup et traversoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Mais son inclination pour la géométrie triompha de tous les obstacles, et tout fut sacrifié à cette passion dominante.

3. Le père de *Nicolas Hartsoëker*, savant Hollandais, avoit sur lui les vues communes des pères : il le fit étudier pour le mettre dans sa profession de ministre remontrant, ou dans quelqu'autre également utile. Il ne s'attendoit pas que ses projets dussent être traversés par où ils le furent : par le ciel et par les étoiles, que le jeune homme considéroit avec beaucoup de plaisir et de curiosité. Il alloit chercher dans les almanachs tout ce qu'ils rapportoient sur ce sujet; et ayant entendu dire, à l'âge de douze ou treize ans, que tout cela s'apprenoit dans les mathématiques, il voulut donc étudier les mathématiques; mais son père s'y opposoit absolument. Ces sciences avoient eu jusqu'alors si peu de réputation d'utilité, que la plupart de ceux qui s'y étoient appliqués avoient été des rebelles à l'autorité de leur parens. Le jeune *Hartsoëker* amassa le plus d'argent qu'il put : il le déroboit aux divertissemens qu'il eût pris avec ses camarades. Enfin, il se mit en état d'aller trouver un maître de mathématiques, qui lui promit de le mener vîte, et lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premières règles d'arithmétique : il n'avoit de l'argent que pour sept mois, et il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds si court. De peur que son père ne découvrît, par la lumière qui étoit dans sa chambre toutes les nuits, qu'il les passoit à travailler, il étendoit devant sa fenêtre les couvertures de son lit, qui ne lui servoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas. Par cette constance opiniâtre à suivre des études conformes à son goût, M. *Hartsoëker* devint bientôt un des plus grands physiciens de son siècle; et son père lui-même eut lieu de se féliciter de sa désobéissance.

# INDULGENCE.

1. Le jeune prince *de Joinville* ayant pratiqué des intelligences avec les Espagnols, alors ennemis de la France, *Henri IV* en fut informé. Ce bon prince, excusant la jeunesse du coupable, fit venir le duc et la duchesse *de Guise*, et leur apprit le crime de leur fils. « Voilà, leur dit-il, le véritable enfant prodigue. Qu'il « s'est imaginé de belles folies! mais, comme pleines « d'enfances et de nivelleries, je lui pardonne, à con- « dition que vous le chapitrerez tous deux. »

2. *Louis XIV*, se nettoyant les pieds, un valet-de-chambre qui tenoit la bougie, lui laissa tomber sur le pied de la cire toute brûlante. « Tu aurois aussi-bien fait « de la laisser tomber à terre, » lui dit-il sans s'émouvoir. Un autre lui apporta en hiver sa chemise toute froide: « Tu me la donneras brûlante à la canicule, » lui dit-il en riant. Un portier du parc, qui avoit été averti que le roi devoit sortir par la porte qu'il gardoit, ne s'y trouva pas, et se fit long-temps chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le monarque dit: « Pourquoi le grondez-vous? Croyez-vous qu'il « ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre? »

*Gaye*, un de ses musiciens, se croyoit perdu, parce qu'il avoit mal parlé, dans une débauche, de l'archevêque de Cambrai, maître de la musique du roi. Il alla se jeter aux pieds de ce prince, et lui avoua sa faute, en lui demandant pardon. Le monarque lui fit la réprimande qu'il méritoit, et il eut la bonté de lui promettre sa protection. Quelque temps après, *Gaye* chanta un motet devant le roi. L'archevêque de Cambrai, qui s'y trouva, et qui avoit sur le cœur le discours du musicien, auquel il ignoroit que le roi avoit pardonné, dit assez haut pour être entendu: « Le pauvre *Gaye* « perd sa voix, et ne chante plus aussi-bien qu'il fai- « soit. — Vous vous trompez, lui dit le roi; il chante « bien, mais il parle mal. »

3. Les clercs de la Bazoche, qui faisoient, du temps

de *Louis XII*, un corps considérable, étoient en possession de jouer les farces du temps. Ils eurent l'insolence de jouer le monarque en plein théâtre, et de le représenter malade, avec un visage pâle et maigre, et tel qu'on figure l'avarice, ayant un vase plein d'or devant lui, et dont il paroissoit vouloir éteindre une soif insatiable. *Louis*, qui le sut, n'en fit que rire : il loua même ce qu'il trouva d'ingénieux dans le jeu de ces bouffons, et se contenta de dire qu'ils lui devoient le bon temps dont ils jouissoient. « Je leur pardonne « volontiers, ajouta-t-il; mais qu'ils ne s'émancipent « pas jusqu'à insulter la reine, ni même l'honneur « d'aucune autre dame; car je me fâcherois, et je les « ferois pendre. » De pareilles insultes ne se font point à un méchant prince; et le bon qui les méprise, les fait oublier. *Voyez* BONTÉ, CLÉMENCE, DOUCEUR, PARDON.

## INGÉNUITÉ.

1. On faisoit au célèbre docteur *Abou-Joseph*, l'un des plus savans musulmans de son siècle, une question extraordinaire et difficile. Il avoua ingénument son ignorance; et, sur cet aveu, on lui reprocha de recevoir de fort grosses pensions du trésor royal, sans cependant être capable de décider les points de droit sur lesquels on le consultoit. « Ce n'est point une merveille, « répondit-il; je reçois du trésor, à proportion de ce « que je sais : mais si je recevois à proportion de ce que « je ne sais pas, toutes les richesses du califat ne suffiroient pas pour me payer. »

2. Un jeune homme indiscret demanda à M. *de Turenne* comment il avoit perdu les batailles de Mariendal et de Rhetel ? « Par ma propre faute, » répondit ce grand général. Quelques officiers prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats. « Je fus, leur dit-il, dans ces deux occasions trop facile « et trop crédule; mais quand un homme n'a point fait « de faute à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps. »

5. Le duc *de la Feuillade* ayant rencontré *Des-*

*préaux* dans le galerie de Versailles, lui récita un sonnet qu'il vantoit beaucoup, et que *Louis XIV* avoit approuvé. Le satirique lui dit que ce n'étoit point une production merveilleuse, et qu'elle ne donnoit pas une grande idée de son auteur. Il parloit encore, lorsque le maréchal, ayant aperçu madame dauphine, s'élança vers la princesse, et lui lut le sonnet dans l'espace de temps qu'elle mit à traverser la galerie. « Voilà une « belle pièce, M. le maréchal », répondit la dauphine, qui ne l'avoit peut-être pas écouté. Le duc accourut aussitôt pour rapporter au poète le jugement de la princesse, en lui disant, d'un air moqueur, qu'il étoit bien délicat de ne pas approuver un sonnet que le roi avoit trouvé bon, et dont la princesse avoit confirmé l'approbation par son suffrage. « Je ne doute point, « répliqua *Despréaux*, que le roi ne soit très-expert « à prendre des villes, et à gagner des batailles : je « suis aussi très-persuadé que madame la dauphine est « une princesse très-spirituelle, et remplie de lumiè- « res; mais, avec votre permission, M. le maréchal, « je crois me connoître en vers aussi-bien qu'eux. » A ces paroles, le maréchal accourt chez le roi, et lui dit, d'un air vif et impétueux : « Sire, n'admirez-vous « pas l'insolence de *Despréaux*, qui dit se connoître « en vers un peu mieux que votre majesté ! — Oh ! « pour cela je suis bien fâché, M. le maréchal, d'être « obligé de vous dire que *Despréaux* a raison. »

4. A la première représentation de l'opéra d'*Astrée*, en 1691, M. *de la Fontaine* étoit placé derrière plusieurs dames qui ne le connoissoient pas. Pendant la pièce, il ne cessoit de répéter : « Cela est détestable, détestable, « du dernier détestable ! » Ces dames ennuyées de l'entendre, lui dirent enfin : « Mais, monsieur, cela « n'est pas si mauvais; l'auteur est un homme d'esprit : « c'est M. *de la Fontaine*. — Eh! mesdames, reprit-il, « sa pièce ne vaut rien. *La Fontaine*, dont vous par- « lez, est un stupide, et c'est lui qui vous parle. »

5. A la représentation de l'*Amour et de la Vérité*, comédie qui fut donnée sans succès au théâtre des Italiens, M. *de Marivaux* dit en sortant, que cette

l'avoit plus ennuyé qu'une autre. « Pourquoi lui :anda-t-on ? — C'est que j'en suis l'auteur; » et t ainsi connoître. *Voyez* Bonne Foi, Candeur.

# INNOCENCE.

n milord, haï du ministre, fut injustement ac- d'avoir trempé dans une conspiration contre le n conséquence, il fut injustement puni de mort. ınt le procès, son épouse ne fit aucune démarche ravailler à sa justification. Quelque temps après, fans tramèrent une véritable conspiration contre ıistre, et résolurent de l'assassiner. Ils furent verts; et, pendant qu'on instruisoit leur procès, re sollicitoit vivement pour eux. Le ministre lui ı jour : « D'où vient, madame, que vous solli- z si vivement la grace de vos enfans, et qu'on ne s a pas vue ici pendant l'affaire de votre mari ? Mon mari étoit innocent, » répondit-elle.

# INTÉGRITÉ.

hémistocle déclara, en pleine assemblée, qu'il conçu un dessein important, mais qu'il ne pou- e communiquer au peuple, parce que, pour le réussir, il avoit besoin d'un profond secret; et ıanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il en expliquer. Le choix tomba sur *Aristide*, et es citoyens s'en rapportèrent entièrement à son tant ils comptoient sur sa probité, sur sa pru- ! *Thémistocle*, l'ayant tire à part, lui dit qu'il oit à brûler la flotte des Grecs, qui étoit dans ırt voisin, et que par là Athènes deviendroit cer- nent maîtresse de toute la Grèce. *Aristide*, sans rer un seul mot, revint à l'assemblée, et déclara ement que rien ne pouvoit être plus utile que le t de *Thémistocle*; mais qu'en même temps, rien

n'étoit plus injuste. Alors tout le peuple, d'une commune voix, défendit à *Thémistocle* de rien entreprendre.

2. Après la fameuse bataille de Marathon, *Aristide* fut laissé seul avec sa tribu, pour garder les prisonniers et le butin; et ce grand homme justifia la bonne opinion qu'on avoit de son intégrité. L'or et l'argent étoient semés çà et là dans le camp ennemi; toutes les tentes, aussi-bien que les galères qu'on avoit prises, étoient pleines d'habits et de meubles magnifiques : non-seulement il ne fut pas tenté de toucher à ces monceaux de richesses, mais il empêcha que les autres n'y touchassent.

3. Les boulangers de Lyon, voulant renchérir leur pain, vinrent trouver M. *Dugas*, prévôt des marchands de cette ville; et, après lui avoir expliqué leurs raisons, laissèrent sur la table une bourse de deux cents louis, ne doutant point que cette somme ne plaidât efficacement leur cause. Quelques jours après ils se présentèrent pour recevoir la réponse du magistrat. « Messieurs, leur dit M. *Dugas*, j'ai pesé vos raisons « dans la balance de la justice, et je ne les ai pas trou- « vées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût, par une « cherté mal fondée, faire souffrir le peuple; au reste, « j'ai distribué votre argent aux hôpitaux de cette ville, « n'ayant pas cru que vous en ayez voulu faire un « autre usage : j'ai compris aussi que, puisque vous « êtes en état de faire de telles aumônes, vous ne per- « diez pas, comme vous le dites, dans votre métier. » Ils s'en retournèrent fort surpris et pleins de confusion.

4. Un homme fort pauvre trouva une bourse qui contenoit cent pièces d'or. « Cet argent n'est point à « moi, se dit-il à lui-même : cherchons quel est son maître. » Aussitôt il fait publier que si quelqu'un a perdu une bourse remplie d'or, on peut s'adresser à lui. Celui qui l'avoit perdue vient le trouver, et lui désigne la bourse de manière à prouver qu'elle lui appartenoit. « Je vous la rends, lui dit le pauvre, et je « me félicite d'avoir pu vous la rendre. » Cet homme, plein de joie et de reconnoissance, le prie d'accepter vingt pièces d'or comme une preuve de sa gratitude. Le pauvre les refuse. Il lui en offre dix; il les refuse encore.

Enfin, le maître de la bourse la prend et la lui jette. « Gardez-la, lui dit-il : puisque vous ne voulez rien ac- « cepter, je n'ai rien perdu. » Ce pauvre, pour ne point l'offenser, prit enfin une pièce d'or, qu'il donna sur-le-champ à des malheureux estropiés qui passoient par-là.

5. *L. Pison*, préteur d'Espagne, s'exerçant à faire des armes, la bague d'or qu'il portoit au doigt se rompit. Il s'agissoit d'en faire faire une autre. *Pison*, jaloux de se montrer digne du beau surnom de *frugi*, ou homme de probité, devenu héréditaire dans sa famille, et ne voulant point que personne pût soupçonner que la bague dont il se serviroit fût un présent qu'il eût reçu dans sa province, prit une précaution bien singulière. Il fit venir un orfèvre dans la place publique de la ville de Cordoue, où il étoit actuellement : il lui donna et lui pesa l'or, à la vue de tous ceux qui étoient dans la place, et lui commanda de le façonner, et de lui en faire une bague sur le lieu même, en présence de tout le monde. Ainsi, dit *Cicéron* qui nous a conservé ce fait, « quoiqu'il ne fût question que d'une demi-once d'or, *Pison* voulut en constater l'origine, et que toute l'Espagne sût qu'il l'avoit fournie du sien, qu'il ne la tenoit de personne. »

6. La maison de *Drusus*, fameux Romain, qui fut tribun du peuple, et qui mérita le titre de protecteur du sénat, étoit ouverte de plusieurs côtés, de manière que les voisins pouvoient voir ce qui s'y faisoit. Un architecte s'offrit de réparer ce défaut pour cinq mille écus. « Je vous « en donnerai dix mille, répondit *Drusus*, si vous pouvez « faire en sorte que ma maison soit ouverte de toutes « parts, et que non-seulement les voisins, mais encore « tous les citoyens puissent voir tout ce qui s'y passe. »

## INTRÉPIDITÉ.

1. ALAMONDARE ou *Monder*, roi des Sarasins, vouloit détruire le christianisme dans ses Etats. Mais le grand nombre de chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit craindre que ce projet ne fût de difficile exécution ; et ce qui l'arrêta tout-à-fait, ce fut l'intrépide résolution d'un

de ses principaux officiers. Comme *Monder* exhort
soldats à renoncer à la religion chrétienne, ce gue
plein d'un zèle, qui se ressentoit beaucoup de la fé
sarasine, prit la parole pour tous les autres : « S
« lui dit-il, que nous étions chrétiens avant que
« tes sujets. Je ne sais ce que pensent mes cama
« pour moi, je n'ai appris à craindre qui que ce s
« ne connois personne assez puissant sur la terre
« me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à dé
« ce que je crois ; et, s'il faut en venir aux effets,
« pense pas qu'il ait d'épée plus longue que la mie
*Monder* ne jugea pas à propos d'entrer en disput
un si ferme adversaire. Il laissa la liberté de rel

2. L'empereur *Valens*, qui, pour rétablir l'aria
sur les ruines de la religion catholique, persé
cruellement l'Eglise, avoit enfin attiré sur sa tête
ble la vengeance du Dieu juste et jaloux. Afin de l
lérer, sans doute, le Ciel permit qu'il concût le fi
dessein de faire la guerre aux Goths ; mais il ne lui
pas ignorer la triste issue de cette entreprise. Lo
sortoit des portes de Constantinople pour se me
campagne, un pieux solitaire, nommé *Isaac*, rem
l'esprit divin, saisit la bride de son cheval : « Prin
« dit-il, où courez-vous ? Le bras de Dieu est le
« votre tête ; vous avez affligé son Eglise ; vous e
« banni les vrais pasteurs : rendez-les à leur tro
« ou vous périrez avec votre armée. — Je revie
« reprit *Valens* en colère, et je te ferai repent
« folle prédiction. » En même temps, il donna o
mettre aux fers ce saint homme, qu'il appeloit fan
et de le garder jusqu'à son retour. « J'y consens,
« l'intrépide solitaire : ôtez-moi la vie, si vous
« vez la vôtre. » La prédiction eut son effet : *Vale*
dans une bataille, et ses menaces expirèrent av

3. *Pepin* étoit petit, et c'est ce qui lui fit donne
nom de *Bref*. Quelques courtisans en firent le s
leurs plaisanteries. Il en fut informé, et résolut d
son autorité par quelque coup extraordinaire. L'o
ne tarda pas à se présenter. Il donnoit un divertis
où un taureau d'une taille énorme combattoit a

lion plus terrible encore. Déjà ce dernier avoit renversé son adversaire, lorsque *Pépin* se tournant vers les seigneurs: « Qui de vous, leur dit-il, se sent assez de cou« rage pour aller ou séparer, ou tuer ces furieux ani« maux? « La seule proposition les fit frémir. Personne ne répondit. « Ce sera donc moi, » reprit froidement le monarque. Il tire en même temps son sabre, saute dans l'arêne, va droit au lion, lui coupe la gorge; et, sans perdre de temps, décharge un si rude coup sur le taureau, qu'il lui abat la tête. Toute la cour demeura étonnée de cette force prodigieuse et de cette hardiesse inouie. Les auteurs de la raillerie furent confondus. « *David* « étoit petit, leur dit le roi avec une fierté héroïque; mais « il terrassa l'orgueilleux géant qui avoit osé le mépri« ser. » Tous s'écrièrent qu'il méritoit l'empire du monde.

4. Des mutins s'étant attroupés à la porte du premier président *Molé*, cet intrépide magistrat voulut aller se présenter aux séditieux; mais l'abbé *de Chanvallon*, qui étoit alors avec lui, essaya de l'arrêter. Ses efforts furent inutiles; et *Molé* lui dit: « Apprenez jeune « homme, qu'il y a loin du poignard d'un scélérat au « cœur d'un homme de bien. » A peine se fut-il montré, que la sédition se calma. Un profond silence succéda tout-à-coup aux cris tumultueux de la multitude; et chacun se retira chez soi, le repentir dans le cœur.

5. Dom *Carlos*, petit-fils de *Charles-Quint*, âgé seulement de dix ans, écoutoit, avec une attention pleine d'intérêt, le détail des guerres, des défaites et des victoires qui avoient rempli un règne si glorieux. L'empereur, enchanté de ce qu'il voyoit, lui dit: « Eh bien! « mon fils, que vous semble de mes aventures? — Je « suis content de ce que vous avez fait, répondit le « jeune prince: il n'y a qu'une chose qne je ne saurois « vous pardonner; c'est de vous être sauvé d'Inspruck, « devant le duc *Maurice*. — Ah! ce fut bien malgré « moi: il me surprit, et je n'avois que ma maison. — Et « moi, je n'aurois pas fui. — Mais il falloit bien fuir; « j'étois hors d'état de résister. — Pour moi, je n'au« rois pas fui. — Il auroit donc fallu me laisser prendre? « imprudence dont j'aurois été encore plus blâmé. « — Pour moi, je n'aurois pas fui. — Dites-moi donc

« ce que vous auriez fait en une semblable occasion;
« pour vous aider à me répondre, que feriez-vous
« tuellement, si je mettois une trentaine de pages à
« trousses? – Ce que je ferois? pouvez-vous me le de-
« der? Seigneur, je ne me sauverois point. » L'empereur
enchanté d'une fermeté si décidée, embrassa tendrem
son petit-fils. Depuis, il ne pouvoit assez témoigner
satisfaction, toutes les fois qu'on lui parloit de dom Carl

6. Le célèbre *Alcibiade*, étant encore enfant, jou
dans une rue, avec d'autres compagnons de son âge, lo
qu'un charretier vint à passer avec sa voiture. Il le p
d'attendre un peu que son jeu fût fini; mais le voy
près de déranger sa partie, il se jette à terre au dev
des chevaux, et dit au charretier de passer. Etonné
cette hardiesse, le charretier s'arrête, et voit finir le je

7. La division s'étant mise dans la flotte des Grec
qui mouilloit à Salamine, les alliés, dans un conseil
guerre qui se tint, se trouvèrent fort partagés pour
terminer l'endroit où se devoit donner le combat. L
uns, et c'étoit le plus grand nombre, qui avoient p
eux *Eurybiade*, généralisme de la flotte, vouloi
qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe, pour ê
plus près de l'armée de terre, qui gardoit cette entr
sous la conduite de *Cléombrotte*, frère de *Léonid*
roi de Lacédémone, et plus à portée de défendre
Péloponnèse. D'autres, et ils avoient *Thémistocle*
leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie, q
d'abandonner un poste aussi avantageux que celui
Salamine. Comme *Thémistocle* soutenoit son sentim
avec beaucoup de chaleur, *Eurybiade*, ne pouv
lui faire goûter ses raisons, eut recours à une aut
espèce d'argument, et leva la canne sur lui. L'Ath
nien, sans s'émouvoir: *Frappe*, dit-il, *mais écoute*
et continuant de parler, il fit voir de quelle importan
il étoit pour la flotte des Grecs, dont les vaisseau
étoient plus légers et moins nombreux que ceux d
Perses, de donner la bataille dans un détroit comm
celui de Salamine, qui mettroit l'ennemi hors d'état
faire usage de toutes ses forces. *Eurybiade*, surpris de
modération et de l'intrépidité de *Thémistocle*, se rend
à ses raisons, et, sans doute, encore plus à la crainte

qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des alliés, comme leur général l'avoit laissé entrevoir.

8. Durant le siège de Charbonnières, ville frontière de la Savoie, *Crillon*, mestre-de-camp du régiment des Gardes, vint se loger à Aiguebelle, petite ville voisine de Charbonnières. Il commandoit l'infanterie du siége, pendant que *Rosny*, grand-maître de l'artillerie, foudroyoit la place. *Crillon*, que l'habitude des périls avoit mis à l'épreuve de la crainte, apercevant le grand-maître qui tâchoit de reconnoître un ravelin, s'avança vers lui; et voyant qu'importuné des canonnades des ennemis, il se préparoit à attendre le déclin du jour pour achever de faire ses observations, il l'arrêta, et lui dit d'un air intrépide: « Quoi! corbieu! mon grand-« maître, craignez-vous les arquebusades en la compa-« gnie de *Crillon?* Arnibieu! puisque je suis ici, elles « n'oseront approcher. Allons, allons jusqu'à ces arbres « que je vois à deux cents pas d'ici, car de là vous re-« connoîtrez plus aisément. — Allons, répondit *Rosny* « en souriant, allons, puisque vous voulez que nous « fassions à qui sera le plus fou. » Le grand-maître, tenant *Crillon* par la main, le mena bien au delà des arbres que cet officier lui avoit indiqués. Alors les assiégés les découvrant depuis les pieds jusqu'à la tête, firent un feu terrible. *Crillon* entendant siffler à ses oreilles les balles de mousquets, se tourna vers *Rosny*: « A ce que je vois, dit-il, arnibieu! ces coquins-là ne « respectent ni le bâton de grand-maître, ni la croix du « Saint-Esprit, et nous pourroient bien estropier. Par-« tant, gagnons cette rangée d'arbres; car, par la « corbieu! je vois que vous êtes bon compagnon, et « digne d'être grand-maître: je veux être toute ma « vie votre serviteur et votre ami. »

9. Jean *Basilowitz* ou *Ivan IV*, grand-duc de Moscovie, étoit un prince cruel et féroce. Il fit clouer un chapeau sur la tête d'un ambasssadeur italien qui s'étoit couvert devant lui. Cependant Jérôme *Boze*, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en sa présence. *Basilowitz* lui demanda s'il ignoroit le

traitement qui avoit été fait à un autre ambassadeur, pour une semblable hardiesse ? « Non, répondit cet « homme intrépide, mais je suis l'envoyé de la reine « *Elizabeth ;* et si l'on fait un affront à son ministre, « elle saura bien en tirer une vengeance éclatante.– « O le brave homme ! s'écria le czar. Qui de vous, dit- « il à ses courtisans, eût agi et parlé de la sorte, pour « soutenir mon honneur et mes intérêts ? »

10. Après la prise de Thèbes en Béotie, par *Alexandre-le-Grand*, des Thraces abattirent la maison d'une dame de qualité et de vertu, nommée *Timocléa*, pillèrent tous ses meubles et tous ses trésors ; et leur capitaine l'ayant prise elle-même, lui demanda, après avoir assouvi sa brutale passion, si elle n'avoit point de l'or et de l'argent caché ? *Timocléa*, animée d'un violent désir de se venger, lui ayant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, et lui dit que dès qu'elle avoit vu la ville forcée, elle avoit jeté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, et en examiner la profondeur. *Timocléa*, qui étoit derrière, le poussa de toutes sa force, le précipita dans le puits, et jeta dessus quantité de pierres, dont elle l'assomma. En même temps elle fut prise par les Thraces, et conduite au roi, les fers aux mains. A sa contenance et à sa démarche, *Alexandre* connut d'abord que c'étoit une femme de qualité et d'un grand courage ; car elle suivoit fièrement ces barbares, sans faire paroître le moindre étonnement, sans témoigner la moindre crainte. Le monarque lui ayant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de *Théagène*, qui avoit combattu contre *Philippe* pour la liberté de la Grèce, et qui avoit été tué à la bataille de Cheronnée, où il commandoit. *Alexandre*, admirant la réponse intrépide de cette dame, et encore plus l'action qu'elle avoit faite, commanda qu'on le laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

11. M. le prince, étant devant une place où il y avoit une palissade à brûler, promit cinquante louis à celui qui seroit assez brave pour entreprendre une si belle action. Le péril étoit si évident, que la récompense ne tentoit

tentoit personne. Il n'y eut qu'un soldat qui, plus courageux que les autres, dit au prince, qu'il le quittoit des cinquante louis, s'il vouloit le faire sergent de sa compagnie. Le prince lui ayant promis l'un et l'autre, il descendit dans le fossé avec des flambeaux, et brûla la palissade, malgré une grêle de mousquèterie, dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée, témoin de cette action intrépide, et le voyant revenir, le combloit de louanges; mais s'apercevant qu'il lui manquoit un de ses pistolets: « Il ne me sera pas re« proché, dit-il, que ces marauts en aient profité; » et, quoiqu'on promît de lui en donner d'autres, il retourna sur ses pas, essuya encore cent coups de mousquets, et rapporta son pistolet.

12. Après la mort d'*Isdegerdes*, roi de Perse, les Persans, qui avoient beaucoup souffert de ses violences, jugèrent que *Baharam-Gur*, son fils, seroit aussi cruel que lui : ainsi, loin d'appeler ce prince à la succession, ils jetèrent les yeux sur un seigneur nommé *Kesra*, et le placèrent sur le trône. *Baharam*, qui étoit alors à Hirach, en Arabie, ayant appris ces nouvelles, assembla une grosse armée d'Arabes, et vint attaquer l'usurpateur. Il avoit encore dans la Perse plusieurs amis qui s'efforcèrent de ménager un accommodement entre les deux princes; mais la chose étoit assez difficile. Il falloit que l'un des deux cédât sa place à l'autre. *Baharam* proposa un expédient qui fut approuvé des deux partis; ce fut de mettre la couronne royale entre deux lions affamés, et enfermés dans un lieu choisi exprès : celui des deux princes qui la pourroit enlever de cet endroit, devoit être jugé le plus digne de la porter, et reconnu pour en être le légitime possesseur. Le jour destiné pour ce fameux combat étant arrivé, les deux concurrens se présentèrent. Alors *Baharam* dit à *Kesra* : « Avancez courageusement, « et enlevez la couronne. — Je suis en possession du « trône, dit *Kesra* : c'est à vous, qui y prétendez, de reti« rer la couronne du lieu où elle est. » *Baharam*, sans répliquer ni hésiter, se jeta aussitôt sur les lions, avec la furie et l'impétuosité d'un tigre; et ne se servant d'autres armes que de ses propres bras, il les tua tous

deux, et ceignit fièrement le diadême. Il comparut en cet état devant les seigneurs persans, accourus de toutes parts à un spectacle si extraordinaire : et *Kesra* fut le premier qui, après l'avoir embrassé, le proclama digne de la couronne qu'il venoit d'acquérir par son intrépide valeur.

13. *Alexandre-le-Grand* avoit fait bâtir une ville sur les bords de l'Iaxarte. Le roi des Scythes qui habitoient au delà de ce fleuve, voyant que c'étoit un joug qu'on lui imposoit, envoya de nombreuses troupes pour la démolir, et pour en chasser les Macédoniens. En même temps, il députa vers *Alexandre* des ambassadeurs au nombre de vingt, selon la coutume du pays, qui traversèrent le camp à cheval, demandant à parler au roi. *Alexandre* les ayant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir. Ils furent long-temps à le regarder fixément, dans un profond silence, surpris apparemment de ne pas trouver que sa taille répondît à la grandeur de sa renommée. Enfin, le plus ancien de la troupe prenant la parole, adressa ce discours au conquérant de l'Asie: « Si les dieux t'avoient donné un corps proportionné à ton ambition, tout l'univers seroit trop petit pour toi. D'une main tu toucherois l'Orient, et de l'autre l'Occident : que dis-je ? tu voudrois suivre le soleil dans sa course rapide ; tu voudrois savoir où cet astre radieux va cacher sa lumière. Homme petit et foible ! tu aspires où tu ne saurois atteindre. De l'Europe tu passes dans l'Asie ; et quand tu auras subjugué tout le genre humain, tu feras la guerre aux rivières, aux forêts, aux bêtes sauvages. Ne sais-tu pas que les grands arbres sont long-temps à croître, et qu'il ne faut qu'une heure pour les arracher ? que le lion sert quelquefois de pâture aux petits oiseaux ? que le fer, malgre sa dureté, est consumé par la rouille ? qu'enfin il n'est rien de si fort que les choses les plus foibles ne puissent détruire ? Qu'avons-nous à démêler avec toi ? jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es, et d'où tu viens ? Nous ne voulons ni commander, ni obéir à personne ; et afin que tu saches quels

hommes sont les Scythes, nous avons reçu du Ciel, comme un riche présent, un joug de bœufs, un soc de charrue, une flèche, un javelot, et une coupe : c'est de quoi nous nous servons et avec nos amis et contre nos ennemis. A nos amis, nous donnons du blé provenu du travail de nos bœufs : avec eux, nous offrons du vin aux dieux dans la coupe; et, pour nos ennemis, nous les combattons de loin à coups de flèches, et de près avec le javelot : c'est avec quoi nous avons domté autrefois les peuples les plus belliqueux, vaincu les rois les plus puissans, ravagé toute l'Asie, et pénétré jusques dans l'Egypte. Mais toi, qui te vantes de venir pour exterminer les voleurs, tu es toi-même le plus grand voleur de la terre. Tu as pillé et saccagé toutes les nations que tu as vaincues; tu as pris la Lydie, envahi la Syrie, la Perse, la Bactriane: tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes; et tu viens ici pour nous enlever nos troupeaux. Tout ce que tu as ne sert qu'à te faire désirer plus ardemment ce que tu n'as pas. Ne vois-tu pas combien il y a de temps que les Bactriens t'arrêtent? Pendant que tu domtes ceux-ci, les Sogdiens se révoltent; et la victoire n'est pour toi qu'une semence de guerre. Passe seulement l'Iaxarte, et tu verras l'étendue de nos plaines. Tu as beau suivre les Scythes; je te défie de les atteindre. Notre pauvreté sera toujours plus agile que ton armée chargée des dépouilles de tant de nations; et quand tu nous croiras bien loin, tu nous verras tout d'un coup tomber sur ton camp; car c'est avec la même vîtesse que nous poursuivons et que nous fuyons nos ennemis. J'apprends que les Grecs font passer en proverbe et en raillerie, *les solitudes des Scythes*. Oui, nous aimons mieux nos déserts, que vos grandes villes et vos fertiles campagnes. Crois-moi, la fortune est glissante; tiens-la bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Mets un frein à ton bonheur, si tu veux en demeurer maître. Si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux mortels, et non pas leur ravir ce qu'ils ont : si tu n'es qu'un homme, songe toujours à ce que tu es. Ceux que tu laisseras en paix, seront véritablement tes

amis, parce que les plus fermes amitiés n'existent qu'entre des personnes égales ; et ceux-là sont estimés égaux, qui n'ont point éprouvé leurs forces l'un contre l'autre. Mais ne t'imagine pas que ceux que tu auras vaincus puissent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié entre le maître et l'esclave ; et une paix forcée est bientôt suivie de la guerre. Au reste, ne pense pas que les Scythes, pour contracter une alliance, fassent aucun serment : ils n'ont point d'autre serment que de garder la foi sans la jurer. De telles précautions conviennent aux Grecs, qui signent les traités, et appellent les dieux à témoins. Pour nous, nous ne nous croyons religieux qu'autant que nous agissons de bonne foi. Qui n'a pas honte de manquer de parole aux hommes, ne craint point de tromper les dieux. Et de quoi te serviroient des amis à qui tu ne te fierois pas ? Considère que nous veillerons pour toi à la garde de l'Europe et de l'Asie. Nous nous étendons jusqu'à la Thrace ; et la Thrace, à ce que l'on dit, confine à la Macédoine. Il ne s'en faut que de la largeur de l'Iaxarte que nous ne touchions à la Bactriane : ainsi nous sommes tes voisins des deux côtés. Vois lequel tu aimes le mieux, de nous avoir pour amis ou pour ennemis.»

14. Durant la guerre du Péloponnèse, *Philoclès*, l'un des généraux athéniens, avoit fait prononcer un décret qui ordonnoit qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, et qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Ayant été fait prisonnier lui-même par *Lysandre*, général de Lacédémone, il fut condamné à mort avec tous les compagnons de sa disgrace. Le vainqueur, avant de le faire conduire au supplice, le fit venir, et lui demanda comment il vouloit qu'on punît la barbarie dont il avoit usé juqu'à ce jour envers les Spartiates. *Philoclès*, sans rien rabattre de sa fierté, incapable de trembler à la vue de la mort qui le menaçoit, lui répondit: «N'accuse point des gens dont tu « n'es pas le juge. Tu es vainqueur ; use de tes droits: « fais contre nous ce que nous eussions fait contre toi, « si nous t'avions vaincu. » Il alla se mettre au bain,

prit un manteau, et marcha le premier à la mort.

15. Le fameux *Pélopidas*, ayant été fait prisonnier par *Alexandre*, tyran de Phères, fut jeté dans une prison, que l'on s'efforça de rendre plus horrible encore, par les maux qu'on fit souffrir à l'illustre captif. Mais ce grand homme, supérieur à ces foibles disgraces, bravoit la tyrannie, se rioit de ses vaines menaces et de ses inutiles tentatives. *Alexandre* l'étant venu voir, il osa lui parler en ces termes menaçans: « Tyran, fais-« moi mourir; car si tu m'épargnes, sois sûr que je t'en « ferai repentir. — Pour quelle raison, dit *Alexandre*, désire-tu la mort? — Monstre, je te répondrai quand tu m'auras dit qui peut te faire aimer la vie, à toi que la terre porte avec regret, et que les dieux, que les hommes ne voient qu'avec horreur.

16. Le consul *Fulvius Flaccus*, pour châtier les habitans de Capoue, qui avoient embrassé le parti d'*Annibal*, condamna à mort les principaux citoyens de cette ville perfide. Pendant cette sanglante exécution, il vint des lettres du sénat, qui ordonnoient au consul de ne faire mourir aucun sénateur. Alors *Jubellius-Tauréa*, l'un des plus grands personnages de Capoue, s'avançant fièrement devant le consul, lui dit: « Si tu as tant d'en-« vie de répandre notre sang, je viens t'offrir le mien; « ordonne mon supplice, tu pourras te vanter d'avoir « fait périr un homme qui valoit mieux que toi. — Je « l'aurois déjà fait, répondit le consul, si l'ordre que je « viens de recevoir du sénat ne s'opposoit pas à ma « juste sévérité. — Eh bien! je vais te faire voir, reprit « *Jubellius*, que ma vie ne dépend point des caprices « de ton sénat. » Il dit; et, par un acte de cette intrépidité païenne que l'antiquité profane combloit d'éloges, il tue sa femme, ses enfans, puis se perçant lui-même, il tombe sur leurs corps sanglans.

17. Le philosophe *Anaxarque* étoit à la table d'*Alexandre-le-grand*; ce monarque lui demanda ce qu'il pensoit du repas: « Il est très-bien ordonné, seigneur, « répondit-il; il n'y manque que la tête d'un de vos « officiers. » En prononçant ces mots, il regarda *Nicocréon*, son ennemi mortel, et qui, bientôt après, s'en

vengea cruellement. Quand la mort eut enlevé le conquérant de l'Asie, *Anaxarque* fit un voyage par mer; et son vaisseau alla, malgré lui, prendre terre en Chypre, où *Nicocréon* s'étoit établi depuis quelques années. Il fit arrêter le philosophe; et, par son ordre, on le mit dans une pierre creuse, pour y être broyé avec des pilons de fer. Mais *Anaxarque*, bravant cet horrible supplice, crioit au tyran : « Pile, pile l'étui d'*Anaxarque;* tu ne pileras pas *Anaxarque* lui-même. » *Nicocréon*, que l'intrépidité de son ennemi rendoit furieux, commanda qu'on lui coupât la langue. Le généreux philosophe prévint l'exécution de cet ordre, se coupa lui-même la langue avec les dents, et la cracha au visage du tyran. Ce fut avec la même constance qu'il vit achever ses tourmens.

18. *Pompée*, dans sa première jeunesse, suivant son père qui faisoit la guerre à *Cinna*, avoit un ami et un compagnon d'armes, appelé *Lucius Térentius*, avec lequel il partageoit sa tente. Ce *Térentius*, corrompu par l'argent de *Cinna*, s'étoit chargé d'assassiner, la nuit, *Pompée*, tandis que les autres conjurés mettroient le feu à la tente du général. *Pompée*, étant à souper, eut avis de cette conjuration : il n'en témoigna aucun étonnement; il fut aussi gai qu'à l'ordinaire pendant le repas, et il fit beaucoup de caresses à *Térentius*. Le souper fini, chacun se retira pour se coucher; mais *Pompée* se déroba secrètement de sa tente, alla mettre une bonne garde autour du quartier de son père, et demeura ensuite en repos. *Térentius*, lorsqu'il crut que l'heure étoit venue d'exécuter son dessein, se leva l'épée à la main, et s'approchant du lit où il croyoit que *Pompée* étoit couché, il donna plusieurs coups dans les couvertures. Le père de *Pompée* étoit fort haï des soldats. L'action de *Térentius* excita une grande rumeur dans tout le camp. Tous les soldats courent pour aller se rendre à l'ennemi : ils plient leurs tentes, et prennent leurs armes. Le général n'osant s'exposer à ce tumulte, ne sortit point de sa tente; mais *Pompée* se jetant au milieu de ces troupes mutinées, les conjure, en pleurant, de ne pas faire cet outrage à leur capitaine; et, ne pouvant

rien gagner, il se jette enfin le visage contre terre, au travers de la porte du camp, et leur commande de passer sur son corps, s'il ont tant d'envie de se retirer. A ces mots, saisis de honte, ils s'en retournent tous, et se réconcilient avec leur général, à l'exception de 800 qui persistèrent dans leur révolte, et allèrent joindre *Cinna*.

19. *Pisistrate* s'étant rendu maître d'Athènes, tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville, *Solon* seul étoit tranquille; et, supérieur à la crainte, ce sage législateur reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté, et au tyran sa perfidie. Comme on lui demandoit ce qui pouvoit lui donner une telle assurance, une telle hardiesse : « Ma vieillesse, » répondit-il. *Voyez* ASSURANCE, BRAVOURE, CONSTANCE, COURAGE, EGALITÉ D'AME, FERMETÉ, GRANDEUR D'AME, HÉROÏSME, MAGNANIMITÉ, RÉSOLUTION, VALEUR.

## JOIE.

1. EPAMINONDAS paroissoit toujours en public avec un visage gai et content : cependant, le lendemain de cette fameuse victoire qu'il remporta à Leuctres, on le vit avec un extérieur triste et négligé ; ses amis lui en demandèrent la raison : « Je me suis trop livré hier « aux mouvemens de la joie, leur répondit-il ; je veux « m'en punir aujourd'hui. »

2. De toutes les femmes de *Mithridate*, roi de Pont, celle que ce prince aimoit le plus, étoit *Stratonice*. Elle étoit fille d'un musicien fort pauvre et fort vieux. Un soir, elle chanta à table avec tant de graces, qu'elle charma le monarque, qui, bientôt après, l'épousa. Le père de la nouvelle reine étoit très-mécontent de la fortune de sa fille, parce que ce prince ne l'avoit honorée d'aucun présent, et n'avoit pas même paru faire attention à lui. Il fut bien surpris, lorsqu'un matin, à son réveil, il vit chez lui des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, une foule de domestiques pour le servir, des eunuques et des favoris du roi qui lui apportoient

des habits magnifiques, et devant sa porte un cheval richement enharnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du prince. Il crut que c'étoit un jeu, et que l'on vouloit se moquer de lui; il s'empressa de sortir de sa maison, et de prendre la fuite; mais les domestiques se mettant au devant, l'en empêchèrent, et lui dirent que c'étoit la maison d'un homme fort riche, qui venoit de mourir, que le roi lui avoit donnée, et que ce qu'il voyoit là, n'étoit qu'un léger échantillon des grands biens que lui apportoit cette succession. A ces mots, se laissant persuader, quoique avec peine, il se revêtit de la robe de pourpre, monta à cheval, et traversa la ville en criant: « Tous ces biens sont à moi! « tous ces biens sont à moi! » Il disoit à ceux qui rioient et se moquoient de lui, qu'il ne falloit pas être surpris des extravagances qu'il faisoit; qu'on devoit plutôt s'étonner que, dans l'excès de sa joie qui le rendoit fou, il ne jetât pas des pierres à tous les passans.

3. Les Romains, qui assiégeoient la ville de Véïes, ayant reçu un échec considérable, tous les ordres de l'état, par un généreux zèle, s'empressèrent de réparer l'honneur des armes de la république. Jusqu'alors les armées romaines n'avoient eu dans leur cavalerie que les chevaliers romains à qui le public fournissoit des chevaux. Dans cette occasion, des citoyens qui avoient le revenu nécessaire pour être admis dans cet ordre, et auxquels les censeurs n'avoient point assigné de cheval entretenu aux dépens du public, s'étant concertés ensemble, vont trouver le sénat, et ayant obtenu audience, déclarent qu'ils sont prêts à se fournir eux-mêmes de chevaux, pour être en état de servir la république. Le sénat reçut une offre si généreuse avec de grandes marques de reconnoissance. Le bruit s'en répand aussitôt par toute la ville. Les plébéïens piqués d'une noble jalousie, se présentent à leur tour devant le sénat, et disent que, pour soutenir l'honneur de l'infanterie, il viennent offrir leurs services hors de rang, prêts à marcher par-tout où on les conduira; et que si on les mène à Véïes, ils s'engagent dès ce moment à n'en point revenir que la ville ne soit prise. Il ne fut pas

possible alors au sénat de retenir la joie dont il se sentit pénétré. Il ne se contenta pas, comme il en avoit usé à l'égard des cavaliers, de charger quelques-uns des magistrats de leur faire des remercîmens, ou de faire entrer quelqu'un des plébéïens pour entendre sa réponse. Les sénateurs, sortant en foule du sénat, et se tournant vers le peuple qui étoit assemblé dans la place publique, lui marquent, de la hauteur du Capitole où ils étoient, par le geste et par la voix, tout ce qu'ils pensoient et tout ce qu'ils sentoient. Ils s'écrient que Rome, par une concorde si unanime, sera heureuse, invincible, éternelle. Ils comblent de louanges et les cavaliers et les gens de pied. Ils regardent ce jour comme le plus beau et le plus fortuné de la république; ils avouent que le sénat a été vaincu en générosité. Des deux côtés, on voit couler des larmes de joie, et l'on n'entend que des cris de congratulations et d'actions de graces. Les sénateurs ayant été rappelés au sénat, on y donne un décret par lequel les premiers magistrats sont chargés de convoquer l'assemblée du peuple, de faire de publics remercîmens aux cavaliers et aux fantassins, et de les assurer que le sénat n'oubliera jamais leur bonne volonté et leur zèle pour la patrie. On ordonne de plus, par ce même décret, que les années de service seront comptées à ces soldats volontaires, comme s'ils avoient été enrôlés dans les formes. On distribua aussi, pour la première fois, une certaine paye à la cavalerie, comme on l'avoit fait auparavant à l'infanterie.

4. Coulanges, petite ville de Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre, est très-riche en vins, ce qui l'a fait surnommer la *vineuse*, épithète qui lui convenoit d'autant mieux autrefois, qu'elle n'avoit que du vin et point d'eau. On avoit fait une foule de tentatives pour y conduire cette liqueur plus nécessaire que le vin : elles avoient été toutes infructueuses. Enfin, M. d'*Aguesseau* ayant acquis le domaine de cette ville, chargea le célèbre M. *Couplet*, en 1705, de tenter un dernier effort. M. *Couplet*, arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, et s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connois-

sances en usage, et afin promit hardiment cette eau si désirée, et qui s'étoit dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchoit, son niveau à la main; et dès qu'il put voir les maisons de la ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux habitans qui, par impatience ou par curiosité, étoient allés au devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur avancer la joie, ou pour se donner une espèce de part à la gloire de la découverte. Cependant M. *Couplet* continuoit son chemin, en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, et en prédisant dans le même temps à quelle profondeur précisément on trouveroit de l'eau; et, au lieu qu'un autre eût pu prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son art, et se privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises; et il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui devoient se faire en son absence. Il restoit à conduire l'eau dans la ville par des tranchées et des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin; et tout cela emportoit mille détails de pratique, sur quoi il ne laissoit rien à désirer. Il promit de revenir au mois de Décembre, pour mettre à tout la dernière main. Il revint en effet; et, le 21 de Décembre, l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfans, tous couroient à cette eau pour en boire, et ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains, qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent sonnées avec tant d'emportement, que la plus grosse fut démontée : l'allégresse publique fit cent folies. La ville, auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparoit point, prit dès ce moment une face nouvelle : on y bâtit, on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu. *Voyez* GAIETÉ, HUMEUR (*bonne*), RIS.

---

# JUGEMENS.

1. Dans les tribunaux d'Athènes, la vérité seule étoit écoutée : pour que nul objet extérieur n'en détournât point l'attention des juges, ils tenoient leurs séances de nuit ou dans les ténèbres; et il étoit défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression, ni les ornemens souvent trompeurs de l'éloquence.

2. Deux scélérats s'accusoient mutuellement en présence de *Philippe*, père d'*Alexandre-le-Grand*. Ce prince ayant entendu les deux parties, jugea comme le singe de la fable : il ordonna que l'un d'eux sortît de la Macédoine, et que l'autre le suivît.

3. Un fermier de Southams, dans le comté de Warwick en Angleterre, fut assassiné en revenant chez lui. Le lendemain, un homme vint trouver la femme de ce fermier, et lui demanda si son mari étoit rentré le soir précédent. Elle répondit que non, et qu'elle en étoit fort inquiète. « Vos inquiétudes, répliqua cet homme, « ne peuvent égaler les miennes; car, comme j'étois « couché cette nuit, sans être encore endormi, votre « mari m'est apparu; il m'a montré plusieurs blessures « qu'il avoit reçues sur son corps, et m'a dit qu'il avoit « été assassiné par un tel, et que son cadavre avoit été « jeté dans une marnière. » La fermière alarmée fit des perquisitions. On découvrit la marnière, et l'on y trouva le corps blessé aux endroits que cet homme avoit désignés. Celui que le prétendu revenant avoit accusé, fut saisi et mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné de meurtre. Son procès fut instruit à Warwick; et les jurés l'auroient condamné aussi témérairement que le juge du paix l'avoit arrêté, si le lord *Raimond*, le principal juge, n'avoit suspendu l'arrêt. Voici ce qu'il dit aux jurés : « Je crois, messieurs, « que vous paroissez donner au témoignage d'un reve- « nant, plus de poids qu'il n'en mérite. Je ne peux pas « dire que je fasse beaucoup de cas de ces sortes d'his-

« toires; mais, quoiqu'il en soit, nous n'avons aucun « droit de suivre nos inclinations particulières sur ce « point. Nous formons un tribunal de justice, et nous « devons nous régler sur la loi. Or, je ne connois au- « cune loi existante qui admette le témoignage d'un ré- « venant; et, quand il y en auroit une qui l'admettroit, « le revenant ne paroît pas pour faire sa déposition. « Huissier, ajouta le juge, appelez le revenant; » ce que l'huissier fit par trois fois, sans que le revenant parût, comme on le pense bien. « Messieurs les jurés, con- « tinua le juge, le prisonnier, qui est à la barre, est, « suivant le témoignage de gens irréprochables, d'une « réputation sans tache; et il n'a point paru, dans le « cours des informations, qu'il y ait eu aucune espèce « de querelle entre lui et le mort. Je le crois absolu- « ment innocent; et, comme il n'y a contre lui aucune « preuve ni directe, ni indirecte, il doit être renvoyé. « Mais, par plusieurs circonstances qui m'ont frappé « dans le procès, je soupçonne fortement la personne « qui a vu le revenant, d'être le meurtrier; auquel cas, « il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu dési- « gner la place des blessures, la marnière et le reste, « sans aucun secours naturel. En conséquence de ces « soupçons, je me crois en droit de le faire arrêter, « jusqu'à ce qu'on fasse de plus amples informations.» Cet homme fut effectivement arrêté : on donna un ordre pour faire des perquisitions dans sa maison. On trouva des preuves de son crime, qu'il avoua lui-même à la fin; et il fut exécuté aux assises suivantes.

4. Un voyageur espagnol avoit rencontré un Indien au milieu d'un désert. Ils étoient tous deux à cheval. l'Espagnol, qui craignoit que le sien ne pût faire sa route, parce qu'il étoit très-mauvais, demanda à l'Indien, qui en avoit un jeune et vigoureux, de faire un échange : celui-ci le refusa. L'Espagnol lui cherche une mauvaise querelle : ils en viennent aux mains; l'agresseur, bien armé, se saisit facilement du cheval qu'il désiroit, et continue sa route. L'Indien le suit jusques dans la ville la plus prochaine, et va porter ses plaintes au juge. L'Espagnol est obligé de comparoître et

d'amener le cheval. Il traite l'Indien de fourbe, assurant que le cheval lui appartient, et qu'il l'a élevé tout jeune. Il n'y avoit point de preuves du contraire; et le juge indécis alloit renvoyer les plaideurs hors de cour et de procès, lorsque l'Indien s'écria : « Le cheval est à « moi! et je le prouve. » Il ôte aussitôt son manteau, en couvre subitement la tête de l'animal; et s'adressant au juge: « Puisque cet homme, dit-il, assure avoir élevé « ce cheval, commandez-lui de dire duquel des yeux « il est borgne. » L'Espagnol ne veut point paroître hésiter, et répond à l'instant : « De l'œil droit. » Alors l'Indien découvrant la tête du cheval : « Il n'est borgne, « dit-il, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche. » Le juge, convaincu par une preuve si ingénieuse et si forte, lui adjugea le cheval, et l'affaire fut terminée.

5. Un seigneur très-riche légua tout son bien, par testament, à des Bénédictins. Il avoit marqué expressément que ces religieux ne donneroient à ses enfans que ce qu'il leur plairoit. Dès qu'il fut mort, le couvent s'empara de tout le bien. Les pauvres enfans du défunt s'adressèrent au duc *d'Ossone*, vice-roi de Naples, et le prièrent de leur faire accorder quelque chose. Ce seigneur, touché de leur infortune, fit venir les Bénédictins, et leur demanda ce qu'ils vouloient donner à ces enfans? Les bons pères lui répondirent : « Huit mille « livres. — Et que vaut le bien que vous retenez? » répliqua le duc. Les Bénédictins répondirent qu'il pouvoit valoir environ cent mille francs. « Mes pères, dit « alors le duc, il faut suivre l'intention du testateur, « qui a été que ses enfans auroient ce qu'il vous plai« roit; et par conséquent, il faut leur remettre ces cent « mille francs; car je vois qu'ils vous plaisent beau« coup. » Les moines voulurent répliquer; mais le duc, sans les écouter, fit exécuter sur-le-champ sa sentence.

6. Un Espagnol étant en procès pour une jeune esclave qu'il avoit à son service, demanda que son affaire fût décidée par l'autorité d'*Alphonse V*, roi d'Aragon, qui venoit de monter sur le trône. Voici ce dont il s'agissoit. Les lois en Espagne accordent la liberté aux femmes esclaves qui ont eu des enfans de leurs maîtres,

En vertu de cette loi, l'esclave de l'Espagnol demanda à être déclarée libre, prétendant avoir eu un enfant de son maître; mais comme le maître craignoit beaucoup de perdre son esclave, il assuroit toujours qu'il n'avoit jamais eu avec elle aucun commerce, et que l'enfant n'étoit point à lui. Celle-ci cependant affirmoit le contraire. Dans cet embarras, *Alphonse* décida, comme *Salomon*, que l'enfant seroit vendu publiquement sur la place, et adjugé au plus offrant. Le jugement étoit sur le point de s'exécuter, lorsque le père, sentant tout-à-coup réveiller sa tendresse, ne put retenir ses larmes, et réclama l'enfant. *Alphonse* sur-le-champ le lui fit rendre, et en même temps déclara que l'esclave étoit libre.

7. Deux dames de qualité étant en dispute pour le pas dans une église, l'empereur *Charles-Quint* évoqua cette affaire à son tribunal. Après s'être fait expliquer les raisons de part et d'autre: « Que la plus folle des « deux passe la première, » dit-il. Ce jugement termina les ridicules prétentions des deux rivales, qui ne s'avisèrent plus de disputer sur le pas.

8. Une jeune fille de Bologne en Italie ayant demandé en justice la réparation des violences qu'un jeune homme avoit exercées contre elle, et celui-ci traitant l'accusation d'imposture, on ne laissa point de le condamner à une amende considérable, parce que la plainte devoit prévaloir sur la justification de l'accusé, qui se contentoit de nier le fait. La somme fut comptée en pleine audience, et mise entre les mains de la fille, qui la serra fort soigneusement, et même avec joie. Un moment après, le magistrat permit au garçon de la lui enlever de force, s'il le pouvoit. Ses efforts furent inutiles; et la fille fut amenée devant le juge, auquel elle alloit se plaindre de ce que le condamné vouloit lui ravir son argent: « Vous l'a-t-il pris, demanda le juge? « — Non vraiment, répondit-elle; et tant que je res- « pirerai, il ne le prendra jamais. — Ma fille, je vous « condamne maintenant à le rendre: si vous eussiez « gardé votre honneur avec autant de soin, jamais on « ne vous l'eût ravi. Allez, et que cette leçon vous « rende sage à l'avenir. »

9. Un riche marchand de Nuremberg vint se plaindre

à l'empereur *Rodolphe I*, qu'ayant donné à garder à son hôte sa bourse, où il y avoit environ cent florins, et l'ayant voulu retirer, l'hôte avoit nié le dépôt, parce qu'il n'y avoit pas de témoins. Cet hôte étoit riche, un des premiers de la ville, et ne pouvoit être aisément convaincu. L'occasion seule étoit capable de le confondre. Un jour que les députés de Nuremberg se présentèrent à l'audience de l'empereur, *Rodolphe* reconnut l'hôte parmi eux. Il s'approche de lui; et examinant sa parure: « Vous avez, lui dit-il, un assez beau chapeau; « troquons. » L'hôte, avec joie, présente aussitôt son chapeau, et reçoit celui de l'empereur. *Rodolphe* sort de la salle sous quelque prétexte, et ordonne à un bourgeois qu'il rencontre, d'aller, de la part de l'hôte, demander à sa femme la bourse où étoit le dépôt que le marchand avoit désigné, et de lui montrer le chapeau, pour preuve de sa mission. L'hôtesse, à ce signe, remet la bourse au bourgeois, qui la rapporte à l'empereur. Il entre dans la salle avec le marchand qu'il avoit fait appeler, et fait de nouveau plaider la cause à son tribunal. L'hôte infidèle affirme encore, avec serment, qu'il n'a point la bourse. *Rodolphe* indigné la lui présente, la remet au marchand, et condamne l'hôte à une grosse amende.

10. Un marchand avoit perdu une bourse remplie d'une somme considérable, et d'un bon nombre de pierreries; et pour la retrouver plus facilement, il fit publier qu'il en donneroit la moitié à celui qui la lui rapporteroit. Un mahométan, qui l'avoit trouvée, la lui porta; mais il ne voulut lui rien donner, disant que le tout n'y étoit pas. L'affaire alla jusqu'à *Octaï-Kan*, empereur des Tartares, qui voulut en prendre connoissance. Le mahométan jura que la bourse étoit en son entier, et qu'il n'en avoit rien pris; et le marchand soutint par serment qu'il y avoit plus d'argent et plus de pierreries. *Octaï-Kan* prononça, et dit au mahométan: « Emportez « la bourse, et gardez-la jusqu'à ce que celui à qui elle « appartient vienne vous la demander. Pour le mar- « chand, qu'il aille chercher ailleurs ce qu'il a perdu; « car, de son propre aveu, la bourse n'est pas à lui. »

11. Un marchand chrétien ayant confié à un chamelier turc un certain nombre de balles de soie, pour les voi-

turer d'Alep à Constantinople, se mit en chemin [...] lui ; mais au milieu de la route il tomba malade, et [...] put suivre la caravanne, qui arriva long-temps avant [...] Le chamelier ne voyant point venir son homme au b[...] de quelques semaines, s'imagina qu'il étoit mort, ve[...] dit les soies, et changea de profession. Le march[...] chrétien arriva enfin, le trouva, après avoir perdu bie[...] du temps à le chercher, et lui demanda ses marchandise[...] Le fourbe feignit de ne pas le connoître, et nia d'avo[...] jamais été chamelier. Le cadi, devant lequel cette affaire fut portée, dit au chrétien : « Que demande-tu ? – « Vingt balles de soie, répondit-il, que j'ai remises à cet « homme. — Que réponds-tu à cela, dit le cadi au cha« melier ? — Je ne sais ce qu'il veut dire avec ses balles de « soie et ses chameaux; je ne l'ai jamais ni vu ni connu. » Alors le cadi, se tournant vers le chrétien, lui demanda quelle preuve il pourroit donner de ce qu'il avançoit. Le marchand n'en put donner d'autre, sinon que la maladie l'avoit empêché de suivre le chamelier. Le cadi leur dit à tous deux qu'ils étoient des bêtes, et qu'ils se retirassent de sa présence. Il leur tourna le dos ; et pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, et cria assez haut : « Chamelier, un mot ! » Le Turc aussitôt tourna la tête, sans songer qu'il venoit d'abjurer cette profession. Alors le cadi l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bastonnade, et avouer sa friponnerie. Il le condamna à payer au chrétien sa soie, et de plus, une amende considérable pour le faux serment qu'il avoit fait.

12. Un Turc prêta cent écus à un chrétien, à condition que s'il ne lui rendoit cette somme dans un temps qu'il fixa, il lui pourroit couper deux onces de chair. Le chrétien, au terme expiré, ne put pas payer. Le Turc, plein de colère, vouloit exécuter la peine convenue; et le chrétien s'efforçoit de s'en affranchir. Ils furent traduits tous deux devant *Amurat I*, qui essaya d'abord de concilier le débiteur avec le créancier; mais l'inflexible Turc ne voulut rien accorder. Alors le grand-seigneur, pour le punir de son inhumaine obstination, lui permit de couper les deux onces de chair, mais à la charge, s'il excédoit ce poids, de subir la même peine. Ce jugement effraya

effraya l'implacable musulman : aussitôt il se désista de ses poursuites, et remit sa dette au malheureux chrétien.

13. Des chanoines ayant fait réparer dans leur église une chapelle dédiée aux ames du purgatoire, le sculpteur, qui en fit la représentation en bas-relief, plaça directement au milieu de ses figures, l'effigie du père prieur d'un couvent voisin. Elle étoit si ressemblante, que personne ne s'y méprit : le père s'y reconnut lui-même. Aussitôt il en porte ses plaintes aux chanoines, qui font venir le sculpteur, pour délivrer sa révérence des flammes du purgatoire. L'artiste s'en défend, sous prétexte qu'il ne peut toucher à son ouvrage sans le gâter. Le révérend père, peu content de cette défaite, croit qu'il y va de son honneur de se plaindre à l'archevêque. Le prélat demande au sculpteur si cette ressemblance est un effet du hasard : « Non, monseigneur, répondit-il. — Eh « bien, il faut donc détruire cette figure, puisqu'elle « outrage celui qu'elle représente. — Je m'en garderai « bien, monseigneur; et vous m'approuverez sans doute. « Le carême passé, M. le prieur, dans un de ses ser- « mons, prouva, d'une manière invincible, que ceux « qui retiendroient le bien d'autrui, seroient détenus « dans les flammes du purgatoire, jusqu'à ce qu'ils « eussent payé leurs dettes : or, il y a plus de deux ans « qu'il me doit cent écus, que je lui ai toujours demandés « inutilement : pour l'en punir, je l'ai placé dans mon pur- « gatoire; et je l'y laisserai, monseigneur, à moins que « votre grandeur n'en ordonne autrement. » Le prélat, trouvant la réponse du sculpteur fondée sur l'équité, condamna le moine, honteux et confus, à rester en purgatoire jusqu'à ce qu'il eût entièrement acquitté son créancier.

14. *Acyndinus*, gouverneur d'Antioche, apprenant qu'un citoyen n'apportoit pas à l'épargne la livre d'or à laquelle il avoit été taxé, le fit mettre en prison, et le menaça de le faire pendre, s'il ne recevoit cette somme dans le temps qu'il lui marquoit. Le terme alloit expirer, sans que l'infortuné débiteur fût en état de satisfaire *Acyndinus*. Sa femme, d'une beauté ravissante, crut devoir, dans ce pressant danger, sacrifier ce qu'elle avoit de plus cher, pour sauver les jours de son mari.

Elle alla le trouver dans sa prison, et lui communiqua la proposition que lui avoit faite un homme riche, de payer ses faveurs du prix qu'elle désireroit. Le prisonnier l'engagea, lui commanda même d'accepter ses offres. Elle obéit; mais l'homme vil qui la déshonoroit, au lieu de lui donner l'argent promis, substitua à sa place une bourse pleine de terre. La femme, de retour chez elle, ayant aperçu la tromperie, en demanda justice au gouverneur, et avoua le fait ingénument. *Acyndinus*, qui reconnut aussitôt les suites honteuses de sa trop grande rigueur, se condamna d'abord à payer au fisc la livre d'or: ensuite il adjugea à la femme la terre d'où étoit prise celle qu'elle avoit trouvée dans la bourse.

15. *Charles-le-Hardi*, duc de Bourgogne, avoit donné le gouvernement de la capitale de la Gueldre à Claude *Rhinsault*, Allemand, qui l'avoit bien servi dans les guerres. A peine fut-il pourvu de cet emploi, qu'il jeta les yeux sur *Sapphira*, femme d'une rare beauté, et qui étoit mariée à un riche marchand de la ville, nommé Paul *Dauvelt*. Il mit tout en usage pour s'introduire chez elle; mais, instruite de ses vues, elle n'oublia rien pour éviter le piége qu'il lui tendoit. Le gouverneur, convaincu qu'il ne réussiroit jamais par les voies ordinaires, fit emprisonner le mari, sous prétexte qu'il avoit des correspondances avec les ennemis du prince. On lui fit son procès; mais la veille du jour qu'il devoit être exécuté, *Sapphira* courut implorer la clémence du gouverneur qui lui dit qu'elle ne pouvoit espérer de sauver la vie à son mari, qu'en se rendant à ses désirs. Cette vertueuse femme, accablée de douleur, se transporta à la prison, où elle découvrit à son époux tout ce qui venoit de se passer, et le rude combat qui s'étoit livré dans son ame, entre sa tendresse pour lui et la fidélité qu'elle lui devoit. Cet homme, honteux d'avouer ce que la crainte de la mort lui suggéroit, laissa échapper quelques mots qui lui firent entendre qu'il ne la croiroit pas déshonorée par une action où il étoit bien persuadé que sa volonté n'auroit aucune part. Avec cette prière indirecte de lui sauver la vie, elle prit congé du triste prisonnier, qu'elle embrassa mille fois. Le lendemain matin, elle alla trou-

ver le gourverneur, et se mit à sa discrétion. *Rhinsault* loua ses charmes, se flatta d'avoir avec elle un commerce libre dans la suite, et lui dit d'un air cruellement gai, d'aller retirer son mari de la prison; « mais, ajouta-t-il, « vous ne devez pas être fâchée si j'ai pris des mesures, « afin qu'il ne soit pas à l'avenir un obstacle à nos rendez- « vous. » Ces derniers mots lui présagèrent le malheureux sort de son époux, qu'elle trouva exécuté, lorsqu'elle arriva à la prison. Outrée de douleur, elle alla trouver en secret le duc de Bourgogne, à qui elle remit un placet qui contenoit le récit de sa funeste aventure: le duc le lut avec des mouvemens d'indignation et de pitié. *Rhinsault* fut mandé à la cour, et confronté avec *Sapphira*. Dès qu'il put revenir de sa surprise, le prince lui demanda s'il connoissoit cette dame. Il répondit que oui, et qu'il l'épouseroit, si son altesse vouloit bien regarder cette démarche comme une juste réparation de son crime. Le duc en parut content, et fit d'abord célébrer le mariage. Il dit ensuite au gouverneur: «Vous » en êtes venu là, forcé par mon autorité; mais je ne » croirai jamais que vous ayez de la tendresse pour votre » femme, à moins que vous ne lui fassiez une donation » de tout votre bien, pour en jouir après votre mort.» Quand l'acte eut été expédié, le duc dit à la dame: «Il » ne me reste plus qu'à vous mettre en possession du » bien que votre mari vous a donné;» et là-dessus il commanda que *Rhinsault* fût mis à mort.

16. Un esclave, nommé *Furius Etesinus*, s'étant tiré de servitude, avoit acheté un petit champ, et l'avoit cultivé avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Le succès de ses travaux excita la jalousie de tous ses voisins, qui l'accusèrent de magie. Il fut appelé en jugement devant le peuple romain. Le jour de l'assignation étant venu, il amena dans la place publique sa fille, qui étoit une grosse paysanne bien nourrie et bien vêtue: il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoyaux très-pesans, une charrue bien équipée et bien entretenue; il fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros et gras. Puis se tournant vers les juges: « Voila, dit-il, mes sortiléges, et la magie

« que j'emploie pour rendre mon champ fertile. » Les suffrages ne furent point partagés : il fut absous d'une commune voix, et le peuple le reconduisit dans sa chaumière, en le comblant d'éloges.

17. *Nicon*, fameux athlète de Thase, avoit été couronné, comme vainqueur, jusqu'à quatorze cents fois, dans les jeux solennels de la Grèce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, et la frappa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avoit reçus autrefois de celui qu'elle représentoit. Mais la statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba sur l'auteur de l'insulte, et le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue juridiquement ; comme coupable d'homicide, et punisable en vertu de la loi de *Dracon*. Ce fameux législateur d'Athènes, pour inspirer une plus grande horreur de l'homicide, avoit ordonné qu'on exterminât les choses même inanimées, dont la chute causeroit la mort d'un homme. Conformément à cette loi, les Thasiens ordonnèrent que la statue seroit jetée dans la mer ; mais, quelques années après, étant affligés d'une grande famine, et ayant consulté l'oracle de Delphes, ils le firent retirer du milieu des flots, et lui rendirent de nouveau les honneurs que méritoit le héros dont elle consacroit la mémoire. *Voyez* ÉQUITÉ, JUSTICE.

---

## JUSTESSE D'ESPRIT.

1. L'EMPEREUR *Maximilien* étant malade, manda plusieurs médecins, plus pour s'en divertir, que pour suivre leurs ordonnances. Il demanda à chacun d'eux en particulier : *Quot?* Ils demeuroient confus, ne concevant pas l'idée du prince. Un vieux routier d'entre eux, comprenant que le monarque, par ce monosyllabe, demandoit combien ils avoient fait mourir de personnes, suivant les règles de l'art, prit à pleine main sa barbe, et lui dit : *Tot*, voulant signifier qu'il avoit

fait mourir autant de malades que sa barbe avoit de poils. Cette réponse spirituelle lui mérita un favorable accueil, et l'empereur l'écouta avec toute la constance que méritoit sa rare sincérité.

2. Un gentilhomme fort brutal, ayant pris possession d'une terre qu'il venoit d'acquérir, demanda aux habitans ce qu'ils pensoient de leur curé; et comme ils lui dirent que c'étoit un grand astrologue, ce seigneur, croyant qu'il se mêloit de deviner, l'envoya chercher le lendemain matin, et le menaça de son indignation, s'il ne lui rendoit raison sur quatre choses. « Je veux, « lui dit-il, que vous m'appreniez, premièrement, où « est le milieu du monde; secondement, ce que je vaux; « troisièmement, ce que je pense; quatrièmement, ce « que je crois. » Le bon curé eut beau protester qu'il ne se mêloit point de deviner, le seigneur voulut qu'il le satisfît sur-le-champ, ou qu'il avouât qu'il étoit un imposteur. Pour sortir d'embarras et préparer ses réponses, le curé demanda seulement jusqu'au lendemain, ce qui lui fut accordé. En reprenant le chemin de son presbytère, il rencontra son meunier, qui, le voyant triste, et apprenant de lui ce qui s'étoit passé, se chargea de le délivrer de sa peine. Le pasteur, que le gentilhomme n'avoit pas bien remarqué, y consentit. Le meunier s'affuble de son bonnet carré, de sa soutane, et se présente sous son nom à l'heure marquée. « Eh bien! lui dit le seigneur, « pourrez-vous bien satisfaire à mes questions? — Oui, « monseigneur, au péril de ma vie, répondit le meu- « nier; mais, pour répondre à votre première proposi- « tion, il faut que nous sortions. » Il le mena dans une grande campagne, où, après avoir feint de mesurer la terre avec un long bâton, il le ficha en terre, et lui dit: « Voilà justement le milieu du monde. — Comment me « le prouverez-vous? — Parbleu, monsieur, faites-le « mesurer; et si vous y trouvez une ligne de manque, « je veux perdre la vie. — L'expédient est bon; mais « j'aime mieux vous en croire. Venons à l'autre ques- « tion: combien croyez-vous que je vaille? — Monsieur, « Notre-Seigneur, qui, sans vous faire tort, valoit un « peu mieux que vous, ne fut vendu que trente deniers:

« quand je vous mettrois à vingt-neuf, auriez-vous sujet « de vous plaindre ? — Non, monsieur le curé, vous « avez raison. Mais voyons si vous pourrez me dire à « quoi je pense ? — Je gage que vous pensez plus à votre « profit qu'au mien. — Il est vrai : mais vous ne me direz « point ce que je crois. — N'est-il pas vrai que vous croyez « que je suis votre curé? — Assurément. — Eh bien ! c'est « ce qui vous trompe ; car je ne suis que son meunier. » Cette subtilité le fit rire ; et la justesse d'esprit de ce rustique dérida le front sourcilleux de ce seigneur rébarbatif.

3. Quand la reine *Elisabeth* proposa au docteur *Dale* de l'employer en Flandres, elle lui dit, pour l'encourager, qu'il auroit vingt schellings à dépenser par jour. « Alors, madame, dit-il, j'en dépenserai dix-neuf. — « Que ferez-vous donc de l'autre ? — Je le réserve pour « ma Katty, et pour Tom et Dick. » C'étoient les noms de sa femme et de ses enfans. La reine augmenta ses appointemens, pour rendre Katty, Tom et Dick plus aisés. Pendant le séjour du docteur en Flandres, il mit dans un paquet du ministre deux lettres, l'une adressée à sa femme, et l'autre à la reine. Mais il s'étoit trompé en écrivant les adresses ; il y avoit sur la lettre de la reine : *Pour ma chère femme;* et sur celle de sa femme : *Pour sa majesté;* de manière que la reine, en ouvrant la lettre, trouva d'abord : *Sweetheart,* mon cher cœur, et une infinité d'autres expressions tendres et cavalières, avec des plaintes sur son éloignement et sur une disette d'argent. La reine se fit donner l'autre lettre, jugeant que ce devoit être la sienne ; elle écrivit elle-même au docteur sa méprise, et elle finissoit ainsi : « Ne soyez pas affligé si « votre erreur m'a fait connoître le secret de vos affaires « particulières ; je suis bien aise de les connoître, et je « m'empresse d'y remédier. Vous recevrez désormais « quarante schellings par jour. » Lorsqu'il se fit des ouvertures pour la paix, les ministres demandèrent en quelle langue on écriroit le traité. Le ministre espagnol proposa la française, parce que, dit-il à *Dale*, votre maîtresse se qualifie de reine de France. — « Si vous vou- « lez, reprit le docteur, nous le ferons aussi en hébreu, « car votre maître prend le titre de roi de Jérusalem. »

4. *Bahalul*, que les saillies de son esprit firent su nommer *al-mégun*, c'est-à-dire, *le fou*, mérita, par ses reparties ingénieuses, son humeur enjouée, ses traits vifs et facétieux, la confiance et l'estime du calife *Haroun-Al-Raschild*, qui lui donna toute sorte de liberté dans sa cour. Ce prince lui dit un jour de faire le catalogue des fous de la ville de Bagdad : « Cela n'est pas aisé à faire, « lui répondit *Bahalul*; mais ordonnez-moi de faire la « liste de tous les sages, et vous serez bientôt satisfait. » Quelqu'un, pour se moquer de lui, vint lui dire que le calife lui avoit donné la charge de maître des ours, des loups, des renards et des singes de son empire. *Bahalul* lui répondit aussitôt : « Venez donc me rendre hom- « mage, car vous voilà devenu un de mes sujets. » Etant entré dans la salle des audiences du prince, et voyant son trône vide, il s'y plaça. Les huissiers de la chambre l'ayant aperçu, l'en firent bientôt sortir à coups de canne, et lui reprochèrent son imprudence. *Bahalul* se mit à pleurer, et le calife étant entré immédiatement après, et ayant demandé le sujet de ses larmes, les huissiers lui dirent aussitôt ce qui étoit arrivé, ajoutant qu'il pleuroit à cause de quelques coups qu'il avoit reçus; mais *Bahalul* prenant la parole, dit au calife : « Seigneur, ce « n'est point pour les coups que je viens de recevoir, « c'est par pitié pour vous que je pleure; car je consi- « dère que si, pour m'être assis une seule fois en ma « vie sur le trône, j'ai reçu un si grand nombre de « coups, il faut que vous enduriez beaucoup pour vous « y asseoir tous les jours. » Le même monarque lui dit une autre fois : « *Bahalul*, pourquoi ne te maries-tu « pas, comme tous les autres hommes? Tu aurois de la « compagnie, et quelqu'un qui auroit soin de toi; et tu « ne vivrois pas dans la solitude, comme les bêtes fé- « roces. Je t'aime; je veux, pour te le prouver, te « donner une épouse digne de toi : jeune, bien faite, « riche, elle te procurera toute les douceurs de la vie. » *Bahalul* ébranlé par ces raisons, et plus encore par l'autorité du calife, consentit enfin au mariage; et les noces s'étant faites, il entra avec sa femme dans le lit nuptial. Mais à peine s'y fut-il couché, qu'il entendit,

ou feignit d'entendre un grand bruit dans le sein de sa compagne. Effrayé, il abandonne le lit, et prend la fuite bien loin hors de la ville. Le calife l'ayant appris, le fait chercher: on obéit; on le trouve, on l'amène. Le prince lui fait d'abord une terrible réprimande ; puis il lui demande où est donc le mot pour rire dans toute cette affaire. « Seigneur, lui répondit *Bahalul*, ne m'a-« viez-vous pas promis, en me donnant une femme, « que je trouverois avec elle toutes les douceurs de la « vie? Mes espérances ont été trompées : aussitôt que « je fus avec elle, j'entendis dans son sein un bruit hor-« rible : je prêtai l'oreille avec attention, et je distinguai « plusieurs voix, dont l'une me demandoit un habit, une « chemise, un bonnet, des souliers ; l'autre du pain, du « riz, de la viande : je remarquai de plus des cris et « des pleurs ; les uns rioient, les autres s'entre-battoient, « en sorte que ce vacarme m'a tellement épouvanté, « que craignant, au lieu du repos que j'avois cru trou-« ver, de devenir encore plus fou que je ne suis, si je « demeurois plus long-temps avec ma femme, et si je « devenois le père d'une grosse famille ; je cherchai ma « sureté et mon repos dans une prompte retraite. »

## JUSTICE.

1. Le célèbre *Aristide* avoit à juger un différent entre deux particuliers. L'un d'eux rapportoit au long les injures que son adversaire avoit vomies contre *Aristide*, afin d'irriter le juge ; mais cet homme intègre, l'interrompit : « Mon ami, lui dit-il, laissons-là, « je vous prie, les outrages que votre ennemi m'a « faits ; parlons de ceux que vous en avez reçus : je « suis ici pour juger votre cause, et non la mienne. »

Il accusoit un homme ; les juges, qui connoissoient sa vertu et son équité, ne vouloient seulement pas entendre la défense du coupable, et se préparoient à le condamner sur la dénonciation seule d'*Aristide* ; mais ce religieux observateur de la justice se jeta lui-même aux pieds des juges, les conjurant de ne point

transgresser les règles ordinaires, et de laisser à l'accusé la liberté de produire ses moyens de justification.

2. Lorsqu'*Alexandre-le-Grand* rendoit la justice, il avoit coutume, pendant que l'accusateur parloit, de se boucher une oreille avec la main; et comme on lui demanda la raison de cet usage : « C'est, dit-il, « que je garde l'autre à l'accusé. »

3. *Chilon*, l'un des sept sages de la Grèce, fut choisi, par deux de ses amis, pour être l'arbitre d'un différent survenu entre eux; mais, ne voulant ni blesser la justice ni offenser aucun d'eux, il les pria de le dispenser de ce jugement, et de s'en rapporter à un autre. Il s'en repentit ensuite, et reconnut qu'il eût été plus parfait de rendre inviolablement la justice sans respect humain, et que si quelqu'un des deux s'étoit offensé d'un arrêt équitable et conforme aux lois, la perte d'un tel ami ne devoit pas être regrettée. *Chilon*, dans sa vieillesse, disoit que toute sa vie, il n'avoit jamais eu que ce seul reproche à se faire.

4. L'empereur *Conrad II*, allant à Mayence pour s'y faire sacrer, trois particuliers se jetèrent à ses pieds, et le supplièrent de leur faire raison de quelques dommages qu'ils avoient essuyés de la part de leurs ennemis. *Conrad* s'arrête pour écouter leurs plaintes; mais ce retardement paroissant fâcher ceux qui l'accompagnoient, il se retourne vers eux. » Je ne suis chargé de gouverner l'em-« pire, leur dit-il, que pour rendre la justice; mon de-« voir est de ne point la différer : par où puis-je mieux « commencer mon règne que par un acte d'équité ? »

5. L'aïeule de Jean *Desmarets*, assassiné par le seigneur *de Talart*, s'étant jetée aux pieds de *François I*, pour lui demander justice de l'assassin de son fils : « Relevez-vous, lui dit le roi; il n'est pas né-« cessaire de se mettre à genoux pour me demander « justice; je la dois à tous mes sujets : à la bonne « heure, si c'étoit une grace. » Le crime fut puni, et *Talart* eut la tête coupée aux Halles de Paris.

6. Le philosophe *Bias*, forcé de condamner à mort un criminel, versa des larmes sur le triste sort de cet infortuné. « Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un? Ne

« dépend-il pas de vous de condamner ou d'absoudre
« cet homme? — Non, répondit *Bias*: la justice et les
« lois exigent qne je le condamne; mais la nature de-
« mande à son tour que je m'attendrisse sur les mal-
« heurs de la foible humanité.»

7. *Henri IV* avoit accordé au crédit et aux prières du maréchal *de Bois-Dauphin* la grace d'un gentilhomme, nomme *Berthaut*, qui avoit été condamné par arrêt du parlement, à perdre la tête. La cour, étant avertie que le coupable devoit être arraché au supplice, députa le président *de Thou*, pour remontrer au roi de quelle conséquence il étoit que l'arrêt fût exécuté. La remontrance du président fut faite devant le maréchal même. Le monarque, touché des raisons dont se servit *de Thou*, et des prières de *Bois-Dauphin*, parut d'abord embarrassé; puis s'adressant à ce dernier: «Monsieur *de Bois-Dau-*
« *phin*, lui dit-il, n'est-ce pas l'amitié que vous avez
« pour *Berthaut*, qui vous détermine à me parler en sa
« faveur? — Oui, sire, lui répondit le maréchal. — Mais
« ne puis-je pas croire que vous avez pour moi autant
« d'amitié que pour lui? — Ah! sire, quelle comparai-
« son, répliqua *Bois-Dauphin*! — Eh bien! continua le
« prince, laissons donc à la justice son libre cours, puis-
« qu'en sauvant *Berthaut*, vous me faites perdre mon
« ame et mon honneur. Je n'offense déjà Dieu que
« trop souvent, sans ajouter ce péché aux autres.»
L'arrêt fut exécuté, et *Berthaut* eut la tête tranchée.

8. Quoique *Agésilas*, roi de Sparte, fût en tout exact observateur des lois, et qu'il ne voulût point s'écarter des règles de la justice, il croyoit cependant que c'étoit être inhumain et cruel, que d'être trop rigoureusement juste dans les affaires de ses amis; c'est ce que prouve cette lettre très-courte qu'il écrivit, dit-on, au Carien *Hidriée*, en faveur d'un de ses amis, que ce magistrat avoit fait mettre en prison. «Si *Nicias* n'est point cou-
« pable, relâchez-le; s'il est coupable, relâchez-le: quoi
« qu'il en puisse être, relâchez-le.» Comme la clémence doit toujours tempérer la justice, s'il arrive qu'un personnage grave en adoucisse quelquefois la rigueur, elle n'en est pas moins respectée, et ne perd rien de son

pouvoir. On demandoit à ce prince s'il préféroit la valeur à la justice : « La valeur seroit inutile, répon« dit-il, si tous les hommes étoient justes. »

9. Les rois d'Egypte donnoient l'attention la plus scrupuleuse à l'administration de la justice, persuadés que de ce soin dépendoit non-seulement le bonheur des particuliers, mais la tranquillité de l'état. Trente juges étoient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. Pour remplir ces places difficiles, le prince choisissoit les plus vénérables personnages, et mettoit à leur tête celui qui se distinguoit davantage par la connoissance et l'amour des lois. Il leur assignoit d'honnêtes revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. La justice étoit gratuite ; les tribunaux étoient accessibles à tout le monde, et préférablement aux pauvres, qui, par leur état même, sont plus exposés à l'injure, et ont plus besoin de la protection des lois. Pour éviter les surprises, on traitoit les affaires par écrit. On craignoit cette fausse éloquence qui séduit les esprits, en remuant les passions. On vouloit que la vérité se montrât toute nue, ornée des seules graces qui lui sont naturelles. Le président de ce sénat auguste portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appeloit la *vérité*. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit à la partie qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer la sentence.

10. Il paroît qu'en Perse les rois veilloient avec grand soin à ce que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité et de désintéressement. Un magistrat s'étant laissé corrompre par des présens, fut impitoyablement condamné à mort par *Cambyses*, fils et successeur de *Cyrus*, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siége où ce juge inique avoit coutume de prononcer ses jugemens, et où son fils, qui succédoit à sa charge, devoit s'asseoir, afin que le lieu même où il jugeroit, l'avertît continuellement de son devoir.

Les juges ordinaires étoient pris dans le corps des vieillards, où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans

Ainsi personne n'exerçoit avant ce temps les fonctions sacrées de la judicature, les Perses étant persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation et de la vie des citoyens.

Il n'étoit permis ni aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets, pour une première et unique faute, parce qu'elle pouvoit être regardée moins comme la marque d'une volonté habituellement criminelle, que comme l'effet de la foiblesse et de la fragilité humaine.

On croyoit qu'il étoit raisonnable de mettre dans la balance de la justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi-bien que ses démérites, et qu'il n'étoit pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant sa vie. C'est par ce principe que *Darius*, ayant condamné à mort un juge, parce qu'il avoit prévariqué, et s'étant souvenu des services importans que le coupable avoit rendus à l'état et à la famille royale, révoqua sa sentence dans le moment même où l'on alloit l'exécuter, reconnoissant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de sagesse.

Mais une loi importante et essentielle pour les jugemens, étoit, en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable, sans lui avoir confronté ses accusateurs, et sans lui avoir laissé le temps et fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accusation intentés coutre lui; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent. *Artaxerxès* donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui avoit rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs officiers dont il ambitionnoit la place, et avoit envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, espérant que le prince l'en croiroit sur sa simple parole, et qu'il n'entreroit dans aucun examen. L'officier fut mis en prison. Il demanda au roi qu'on lui donnât des juges, et qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre que la lettre que son ennemi même avoit écrite

contre lui. Son innocence fut donc reconnue, et pleinement justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause; alors le roi fit tomber tout le poids de son indignation sur le perfide calomniateur qui avoit entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son maître.

11. Rien n'est comparable au respect que le peuple d'Achem, en Asie, a pour la justice. Un criminel, arrêté par une femme ou par un enfant, n'ose prendre la fuite; il se laisse conduire avec la plus grande docilité devant le juge qui le condamne sur-le-champ. Les châtimens les plus usités dans le pays, pour les fautes communes, sont la bastonnade et la mutilation de quelques membres, tels que les bras, les jambes, le nez et les oreilles. Après l'exécution, chacun s'en retourne tranquillement chez soi, sans qu'on puisse distinguer le coupable d'avec les accusateurs; c'est-à-dire, qu'on n'entend d'une part aucune plainte; et de l'autre aucun reproche; il ne reste pas même de tache à ceux qui ont subi ces punitions. Tout homme est sujet à faillir, disent les Achémois, et le châtiment expie sa faute. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces mutilations sont rarement mortelles, quoiqu'on n'y apporte point d'autre remède que d'arrêter le sang et de bander la plaie. Une autre circonstance bien remarquable dans ces sortes de châtimens, c'est l'espèce de traité qui se fait entre le criminel et l'exécuteur de la justice. Celui-ci demande aux coupables combien ils veulent lui donner pour être mutilés promptement, pour avoir le nez ou les oreilles coupées d'un seul coup, et si la sentence ordonne la peine de mort, pour recevoir le coup sans languir. Après avoir un peu marchandé sur le prix, l'affaire se conclut à la vue des spectateurs, et la somme est payée sur-le-champ. Celui qui refuseroit de prendre ce parti, s'exposeroit à se voir emporter la joue avec l'oreille, ou couper le nez si haut, que le cerveau seroit à découvert. On rapporte qu'un homme ayant eu la curiosité de voir la femme de son voisin par-dessus une haie, tandis qu'elle se baignoit, elle en avoit fait des plaintes à son mari. Celui-ci saisit le coupable et le traduisit devant le juge, qui le condamna à recevoir sur

les épaules trente coups de baguette. On entra en capitulation pour adoucir le supplice. L'exécuteur demanda une somme beaucoup plus forte que celle qu'offroit le criminel ; et comme il le voyoit incertain, il lui donna un coup si rudement appliqué, que le marché fut conclu au prix qu'il avoit mis d'abord. La sentence n'en fut pas moins exécutée ; les trente coups furent administrés, mais si légèrement, que la baguette touchoit à peine les habits. L'exécution faite, le coupable se mêla tranquillement parmi les spectateurs, pour entendre les jugemens de quelques autres causes.

12. *Julien* l'Apostat aimoit à rendre la justice : il se piquoit d'en suivre scrupuleusement les règles dans sa conduite, et ne s'en écartoit jamais dans les jugemens. Sévère sans être cruel, il usoit plus souvent de menaces que de punitions. Très-instruit des lois et des usages, il balançoit sans aucune faveur le droit des parties. Le premier de ses officiers n'avoit nul avantage sur le dernier de ses sujets. Il abrégeoit la longueur des procédures, et les regardoit comme une fièvre lente qui ruine et consume le bon droit. Dès que l'injustice lui étoit dénoncée, il s'en croyoit chargé, tant qu'il la laisseroit subsister. Le foible et l'innocent trouvoient toujours auprès du prince un accès facile. Comme il paroissoit souvent en public pour des fêtes et pour des sacrifices, rien n'étoit si aisé que de l'aborder : il étoit toujours prêt à recevoir les requêtes et à écouter les plaintes. Il laissoit toute liberté aux avocats : ils étoient les maîtres d'épargner la flatterie ; mais le règne précédent les y avoit trop accoutumés. Un jour qu'ils applaudissoient avec une sorte d'enthousiasme à une sentence qu'il venoit de prononcer : « Je serois flatté de ces éloges, dit-il, si je croyois « que ceux qui me les adressent, osassent me censurer « en face, dans le cas où j'aurois jugé le contraire. »

13. M. *de la Faluère*, premier président du parlement de Bretagne, n'étant encore que conseiller, avoit été nommé rapporteur d'une affaire. Il en laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'aussi bonne foi que lui, et, sur l'extrait qui lui en fut remis, il rapporta le procès. Quelques mois après le jugement, il reconnut

que sa trop grande confiance et sa précipitation avoient dépouillé une famille honnête et pauvre des seuls biens qui lui restoient. Il ne se dissimula point sa faute ; mais, ne pouvant faire rétracter l'arrêt, qui avoit été signifié et exécuté, il se donna les plus grands mouvemens pour retrouver les malheureuses victimes de sa négligence. Il y réussit, et les força d'accepter, de ses propres deniers, la somme qu'il leur avoit fait perdre involontairement.

14. *Auguste* avoit porté une loi qui marquoit la manière d'examiner et de juger les crimes d'adultère, et les peines qu'il falloit infliger à ceux qui en étoient convaincus. Quelque temps après, on accusa à son tribunal un jeune homme d'avoir eu commerce avec sa fille *Livie*. Dans le premier mouvement de sa colère, le prince saute sur l'accusé, et le frappe rudement : « Souvenez-vous de votre loi, *César !* » lui cria le jeune homme. *Auguste* s'arrête aussitôt, et rentre en lui-même. Il fut si confus de cet emportement, qui blessoit la justice, qu'il ne prit, ce jour-là, aucune nourriture.

15. Une vieille femme, injustement condamnée, alla trouver *Philippe*, roi de Macédoine, et le pria de prendre connoissance de sa cause. « Je n'ai pas le temps, ma « bonne, lui dit le monarque. — Pourquoi donc êtes-« vous roi, lui repartit la suppliante, si vous n'avez pas « le temps de rendre la justice à vos sujets ? » *Philippe* admira la généreuse liberté de cette vieille, et l'écouta.

16. *Satibarzane*, favori d'*Artaxerxès-Mnémon*, demandoit un jour à ce prince quelque chose d'injuste. Le monarque apprit qu'on lui avoit promis trente mille dariques, s'il obtenoit ce qu'il demandoit. Il fait aussitôt venir son trésorier, et lui commande de donner au courtisan la somme qu'on lui avoit fait espérer : « Je n'en « serai pas plus pauvre, quand je vous aurai fait ce pré-« sent ; mais je serois moins juste et moins équitable, « si je vous accordois ce que vous me demandez. »

17. *Marsias*, frère d'*Antigonus*, roi d'une partie de l'Asie, ayant un procès considérable, pria ce prince de vouloir bien juger l'affaire chez lui, et non pas en public. « Si nous ne faisons rien de contraire au droit, répondit

« le monarque, il sera mieux de plaider au tribunal, « en présence du peuple. » Pendant qu'il faisoit la guerre, un sophiste lui présenta un traité de la justice: « N'es-tu pas fou, lui dit-il, de me venir parler de « justice, quand je m'empare du bien d'autrui ? »

18. On demandoit à *Alexandridas*, l'un des plus illustres citoyens de Sparte, pourquoi les sénateurs de Lacédémone employoient plusieurs jours à l'instruction des affaires criminelles qui pouvoient conduire à la mort, et pourquoi celui que l'on renvoyoit absous restoit sous la puissance de la loi ? « Plusieurs jours, répondit-il, « sont employés à l'instruction du procès, parce que si « l'on se trompoit en prononçant une sentence de mort, « il ne resteroit aucun moyen de la réformer: et celui « qu'on décharge de l'accusation reste soumis à la loi, « parce qu'il se peut ensuite trouver contre lui de nou« velles charges, qui le rendent digne de la peine que « la loi prononce. »

19. Un chevalier, qui ne l'étoit pas moins d'industrie que de nom, faisoit une dépense considérable, ne songeoit qu'au jeu et au plaisir, et sans cesse accumuloit de nouvelles dettes, sans s'embarrasser du payement. Ses créanciers le firent enfin arrêter et mettre en prison. Ses amis se rendirent aussitôt à la cour, et s'intéressèrent vivement pour lui auprès d'*Alfonse V*, roi d'Aragon, leur souverain : ils supplioient ce monarque d'ordonner qu'on l'élargît, apportant pour raison qu'il falloit du moins laisser la liberté à cet infortuné qui avoit tout perdu. *Alfonse* leur répondit : « Cet « homme-là n'a pas dépensé son bien et contracté ces « dettes pour le service du roi ni de la patrie : il n'a « cherché uniquement qu'à flatter son corps ; il est « juste que son corps en fasse maintenant pénitence. »

28. *Théodoric*, roi des Goths, ne se croyoit placé sur le trône que pour faire régner avec lui la justice, qu'il regardoit comme la fonction la plus sacrée d'un souverain. Il donnoit toute son attention à choisir des magistrats intègres et éclairés ; et s'il arrivoit qu'il se fût trompé dans son choix, il punissoit sévèrement leurs injustices. Rien ne lui paroissoit plus indigne que d'abuser du

pouvoir

pouvoir pour opprimer les inférieurs, et ce crime étoit irrémissible. Il ne pardonnoit pas plus aux juges qui, soit par négligence, soit par une collusion criminelle, différoient de rendre justice aux opprimés, et favorisoient ainsi les injustes prétentions des personnes puissantes. On en rapporte un exemple louable dans le principe, mais répréhensible peut-être par l'excès de sévérité. Pendant qu'il étoit à Rome, une veuve vint se plaindre à lui de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur nommé *Formus*, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitôt appeler les juges. « Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, « je vous jugerai vous-mêmes. » Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince, un cierge allumé à la main, suivant la coutume de ce temps-là : « Où sont les juges ? » dit *Théodoric*. On les amena devant lui : « Eh! pourquoi, leur dit-il avec « indignation, avez-vous prolongé trois ans une affaire « qui ne vous a coûté qu'un jour de discussion ? » Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. Cet exemple mit en activité tous les tribunaux.

21. *Justin II*, voulant rétablir la justice, nomma préfet de Constantinople, un magistrat intègre, plein de fermeté et de vigueur, qu'il revêtit de toute son autorité, pour punir les coupables sans distinction d'état ni de rang : il déclara que les sentences du préfet étoient exécutées sans appel, et que le souverain ne feroit grace à personne. Cette déclaration si terrible effraya tous ceux que l'iniquité soutenoit, hormis un seul qui se crut audessus de toutes les lois. Une pauvre veuve vint se jeter aux pieds du préfet, se plaignant d'un officier général, qui l'avoit dépouillée de tous ses biens. Le magistrat, par ménagement pour ce seigneur, qui étoit parent du prince, lui écrivit pour le prier de rendre justice, et lui fit présenter sa lettre par la personne offensée. Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages et de mauvais traitemens. Indigné de cette insulte, le préfet cite l'accusé devant son tribunal : celui-ci ne répond que par des railleries et des injures contre le juge et le jugement. Au lieu de comparoître, il va dîner au palais, où

il étoit invité avec un grand nombre de courtisans. Le préfet, ayant appris qu'il étoit à table avec l'empereur, entre dans la salle du festin; et, adressant la parole au prince : « Seigneur, lui dit-il, si vous persistez dans la « résolution que vous avez annoncée, de châtier les « violences, je continuerai d'exécuter vos ordres; mais, « si vous renoncez à ce dessein si digne de vous, s'il faut « que les plus méchans des hommes soient honorés de « votre faveur et reçus à votre table, acceptez la dé- « mission d'une charge inutile à vos sujets, et qui ne peut « que vous déplaire. » *Justin*, frappé d'une remontrance si hardie : « Je n'ai point changé, répondit-il; poursuivez « par-tout l'injustice : je vous l'abandonne, fût-elle as- « sise avec moi sur le trône, j'en descendrois pour la « livrer au châtiment. » Armé de cette réponse, le magistrat fait saisir le coupable au milieu des convives, le traîne au tribunal, écoute la plainte de la veuve; et comme cet homme, auparavant si superbe, alors interdit et tremblant, ne pouvoit alléguer aucun moyen de défense, il le fait dépouiller, battre de verges, et promener sur un âne, la face tournée en arrière, par toutes les places de la ville. Ses biens furent saisis au profit de la veuve, et cet exemple arrêta pour quelque temps l'usurpation et la violence. L'empereur récompensa la fermeté du préfet, en le créant patrice, et lui assurant sa charge pour tout le temps de sa vie.

22. Un des domestiques du prince *Henri*, fils aîné de *Henri II*, roi d'Angleterre, avoit été accusé au banc du roi, et saisi par ordre de ce tribunal. Le jeune prince, qui aimoit beaucoup cet homme, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne; et n'ayant que trop de flatteurs autour de lui, qui enflammèrent son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siège de la justice, où, se présentant d'un air furieux, il donne ordre aux officiers de rendre sur-le-champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, et leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord, chef de justice, nommé sir *William Gascoigne*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, et qui exhorta le prince à se

soumettre aux anciennes lois du royaume. « Ou du « moins, lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre « domestique des rigueurs de la loi, adressez-vous au roi « votre père, et demandez-lui grace pour le coupable. » Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince, qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le lord, chef de justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté et de présence d'esprit, et lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, de se retirer à l'instant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si scandaleux. C'étoit attiser le feu et souffler sur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible : il s'approcha du juge avec un air furieux, et crut peut-être l'épouvanter par ce mouvement hardi. Mais sir *William* se rendant maître de lui-même, soutint parfaitement la majesté d'un siége sur lequel il représentoit le roi. « Prince, « s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre « souverain seigneur, de votre roi, de votre père : vous « lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je « vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre des- « sein, et de donner désormais un meilleur exemple à « ceux qui doivent être vos sujets; et, si vous êtes sage, « afin de réparer la désobéissance et le mépris que vous « venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous- « même en ce moment dans la prison, où je vous enjoins « de demeurer jusqu'à ce que le roi votre père vous fasse « déclarer sa volonté. » La gravité du juge, et la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que remettant sur-le-champ son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord; et sans répliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent aussitôt faire ce rapport au roi, et ne manquèrent pas d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir et l'indisposer contre sir *William*. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances : ensuite il parut rêver un moment; mais, levant

tout d'un coup les yeux et les mains au ciel, il s'écria dans une espèce de transport : « O Dieu ! quelle reconnoissance ne dois-je pas à ta bonté ! Tu m'as fait présent d'un juge qui ne craint pas d'exercer la justice, « et d'un fils, qui non seulement sait obéir, mais qui a « la force de sacrifier sa colère à l'obéissance ! »

23. Le comte *d'Anjou*, frère du roi *S. Louis*, avoit un procès contre un simple gentilhomme de ses vassaux, pour la possession d'un château. Les officiers du prince jugèrent en sa faveur : le chevalier en appela à la cour du roi. Le comte, piqué de sa hardiesse, le fit mettre en prison. Le roi en fut averti, et manda sur-le-champ au comte de le venir trouver : « Croyez-vous, lui dit-il, « avec un visage sévère, croyez-vous qu'il doive y avoir « plus d'un souverain en France, ou que vous serez au-« dessus des lois, parce que vous êtes mon frère ? » En même temps il lui ordonna de rendre la liberté à ce malheureux vassal, pour pouvoir défendre son droit au parlement. Le comte obéit. Il ne restoit plus qu'à instruire l'affaire ; mais le gentilhomme ne trouvoit ni procureurs, ni avocats ; tant on redoutoit le caractère violent du prince *Angevin*. *Louis* eut encore la bonté de lui en donner d'office, après leur avoir fait jurer qu'ils le conseilleroient fidellement. La question fut scrupuleusement discutée, le chevalier réintégré dans ses biens, et *Charles*, comte d'Anjou, frère du roi, condamné.

24. *Philippe IV*, roi d'Espagne, n'étant encore que prince d'Espagne, avoit obtenu la grace d'un seigneur qui avoit commis un grand crime. Ce seigneur ayant négligé de la faire entériner où il falloit, fut pouisuivi vivement après la mort de *Philippe III*, et condamné à avoir la tête tranchée. Ses parens et ses amis eurent recours au nouveau roi, tenant pour assuré que ce prince accorderoit volontiers une grace qu'il avait lui-même demandée au feu roi son père ; mais ils furent étrangement surpris, lorsque le monarque leur dit : « Messieurs, tandis que « j'étois homme privé, j'ai préféré la compassion à la ri-» gueur des lois ; maintenant que je suis roi, je dois la « justice à mes sujets, et par conséquent je dois laisser « punir les criminels. » *Voyez* ÉQUITÉ, JUGEMENT.

# LIBÉRALITÉ.

1. CYRUS regardoit la libéralité comme une vertu véritablement royale; et ce prince ne trouvoit rien de grand, rien d'estimable dans les richesses, que le plaisir de les distribuer aux autres. « J'ai d'immenses trésors, « disoit-il à ses courtisans, je l'avoue, et je suis charmé « qu'on le sache; mais vous devez compter qu'ils ne « sont pas moins à vous qu'à moi. En effet, dans quelle « vue amasserois-je tant de biens? Pour mon propre « usage, pour les consumer moi-même? Mais le pour-« rois-je, quand je le voudrois? C'est afin d'être en état « de distribuer des récompenses à ceux qui servent uti-« lement l'état, et d'accorder quelque soulagement « à ceux qui me feront connoître leurs besoins. »

Un jour, *Crésus* lui représenta qu'à force de donner, il se rendroit lui-même indigent, au lieu qu'il auroit pu être le plus riche potentat du monde, et amasser des sommes prodigieuses. « Dites-moi, je vous prie, de-« manda *Cyrus*, à quoi elles pourroient monter? » *Crésus* fixa une certaine somme qui étoit immense. *Cyrus* fit écrire un petit billet aux seigneurs de sa cour, par lequel il leur faisoit savoir qu'il avoit besoin d'argent. Aussitôt il lui en fut apporté beaucoup plus que la somme fixée par le roi de Lydie. « Prince, lui dit-il, « voilà mes trésors, le cœur et l'affection de mes su-« jets sont les coffres où je garde mes richesses. »

2. *Denys* l'ancien, tyran de Syracuse, avoit les vertus d'un roi, et peut-être eût-il été digne du trône, s'il ne fût pas né dans une république. Une des grandes qualités de ce prince étoit la magnificence et la libéralité: il croyoit qu'un monarque n'étoit placé au-dessus des citoyens, que pour imiter les dieux, en répandant sans cesse des bienfaits. Etant allé voir son fils, encore jeune, et appercevant dans sa maison une grande quantité d'or et d'argent: « Jeune homme, lui dit-il, avec un mouvement de « colère, est-ce donc là vous comporter en fils de roi?

« Ces vases dont je vous ai fait présent, ne doivent pas « être employés à parer votre buffet, mais à vous faire « des amis. » *Denys* agissoit conformément à ses maximes. *Dion*, son beau-frère, qui, par ses grands talens, avoit mérité toute sa confiance, peut servir entr'autres à prouver la généreuse profusion du tyran. Il ordonna à ses trésoriers de fournir à ce grand homme tout l'argent qu'il demanderoit, pourvu qu'ils vinssent lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auroient dônné.

3. En allant dans son gouvernement, le duc *de Montmorency* passa par Bourges, pour y voir le jeune duc *d'Enguien*, son neveu, qui y faisoit ses études, et lui donna une bourse de cent pistoles pour ses menus plaisirs. A son retour, il le vit encore, et lui demanda quel usage il avoit fait de cet argent. Le jeune homme lui présenta sa bourse toute pleine. Le duc *de Montmorency* la prit, et, tout en colère, la jeta par la fenêtre : « Monsieur, lui dit-il, apprenez qu'un aussi « grand prince que vous ne doit point garder l'argent; « puisque vous ne vouliez pas l'employer à vos amu-« semens, il falloit en faire des aumônes et des libé-« ralités. L'avarice qui est hideuse dans les particu-« liers, est encore plus horrible dans les princes. »

4. « Donner et pardonner, sont les vrais caractères « d'un souverain, disoit *Charles Emmanuel I*, duc de « Savoie; et je me croirois le plus malheureux des « hommes, si Dieu ne m'avoit mis en état de faire l'un « et l'autre. » Un jour, *Meinier*, son secrétaire, lui ayant présenté plusieurs expéditions à signer, où il y avoit des dons et des récompenses pour des personnes qui l'avoient servi; le duc, après les avoir signées, eut la curiosité de lui demander à quoi se montoit ce qu'il avoit donné? « A quatre mille ducatons, répondit *Meinier*. — Quoi! » reprit le duc, en lui ôtant des mains toutes ces expéditions, pour les jeter au feu, « osez-vous bien me faire « tant signer pour un jour, et donner si peu? »

5. Un des trésoriers d'*Alfonse V*, roi d'Aragon, venoit de lui apporter dix mille écus d'or, somme très-considérable pour le temps; un courtisan, qui croyoit n'être point entendu du prince, dit à quelqu'un : « Voilà une

« somme qui me rendroit heureux pour toute ma vie. — « Soyez-le, » interrompit le monarque, en la lui donnant.

6. Le duc *de Montmorency*, petit-fils du connétable, étant âgé de treize ans, apprit qu'un gentilhomme de son père avoit ses affaires fort dérangées. Il le prit en particulier, et lui parla avec l'intérêt le plus tendre et le plus généreux. Le gentilhomme laissa apercevoir qu'il le croyoit trop jeune pour pouvoir lui être utile : « Il est « vrai que je suis trop jeune pour mériter votre confiance, « lui dit le duc; mais, mon brave, voilà une enseigne « de diamans dont je puis disposer, recevez-la pour « l'amour de moi. » Il jouoit un jeu où il se trouva un coup de trois mille pistoles. Il entendit un gentilhomme qui disoit à voix basse : « Oh ! voilà une somme qui « feroit la fortune d'un honnête homme ! » Le duc gagna le coup, et présenta aussitôt la somme au gentilhomme, en lui disant : « Je voudrois, monsieur, « que votre fortune fût plus grande. »

7. Le duc *de Guise* avoit joué avec le surintendant *d'O*, et lui avoit gagné cent mille livres. *D'O* lui envoya, dès le lendemain, cette somme. Il y avoit soixante-dix mille livres en argent, et trente mille livres en or, renfermées dans un sac de cuir. Un commis, appelé *de Vienne*, fut chargé de faire porter cette somme, et de la présenter au duc. Il s'acquitta exactement de sa commission. Le duc *de Guise*, qui d'un côté croyoit devoir user de gratification à l'égard de ce commis, et qui, de l'autre, s'imaginoit que le sac de cuir n'étoit rempli que d'argent, le prit et le donna à *de Vienne*, qui, ne sachant pas non plus ce qu'il contenoit, n'osa le refuser. Quand il fut de retour à l'hôtel du surintendant, et qu'il eut vu la libéralité qu'on venoit de lui faire, il jugea qu'elle étoit exorbitante : il la rapporta à l'instant au duc *de Guise*. Mais le prince ne voulut pas la recevoir : « Puisque la fortune « vous a été si favorable, lui dit-il, cherchez un autre « que le duc *de Guise* pour vous porter envie. » Ainsi les dix mille écus restèrent à *de Vienne*.

8. Un des officiers de *François I* se plaignoit de ce que ce prince, qui combloit de biens tant de gens fort riches,

et qui eussent pu se passer de sa libéralité, le laissoit à l'écart, lui qui avoit besoin de tout. Le monarque l'ayant appris, le fit venir en sa présence : « Je sais, lui dit il, « que vous vous plaignez de moi ; tenez, voici deux « bourses égales : l'une est pleine d'or ; il n'y a que du « plomb dans l'autre : choisissez ; nous verrons si ce « n'est pas plutôt à la fortune qu'à moi, que vous de« vez vous en prendre. » L'officier choisit, et prit malheureusement la bourse remplie de plomb. : « Eh bien ! « lui dit le roi, à qui tient-il que vous ne vous enri« chissiez ? » Il joignit à cette réflexion, qui peut en produire bien d'autres, le don des deux bourses.

9. Le fameux *Marc-Antoine*, le collègue et le rival d'*Auguste*, étoit naturellement libéral et magnifique. Ayant commandé à son intendant de donner dix mille livres à un de ses amis, l'intendant, homme avare, lui représenta que cette somme étoit trop considérable; et, pour mieux lui faire sentir la grandeur d'un tel présent, il étala devant lui les dix mille livres. « Quoi ! ce « n'est que cela ? dit froidement *Antoine* ; je croyois « dix mille livres un objet plus considérable : qu'on « en donne vingt mille à mon ami. »

10. L'empereur *Conrad II* saisissoit toutes les occasions qui se présentoient d'exercer sa libéralité. Dans une émeute qu'il y eut à Rome quand il s'y fit couronner, un gentilhomme perdit une jambe en combattant. *Conrad* se fit apporter la botte du blessé, la remplit d'or, et la lui renvoya. « Annoncez-lui, dit-il à l'officier qu'il « chargea de ce présent, que je ne bornerai pas mes « bienfaits à cette modique gratification ; que je lui « avance seulement la somme nécessaire pour guérir sa « blessure, et me conserver un excellent officier. »

11. *Philotas*, médecin de la ville d'Amphise, fut mis, par *Marc-Antoine*, auprès de son fils, à peine sorti de l'enfance. Quand le jeune *Antoine* ne mangeoit pas avec son père, il invitoit ordinairement son mentor, dont la conversation enjouée l'amusoit beaucoup. Un jour qu'un autre Esculape faisait bâiller tous les convives par ses longs propos chargés de citations ridicules, *Philotas* le fit taire par un sophisme absurde, dont ce docte ba-

illard ne sut pas se démêler. De grands éclats de rire rouvèrent la satifaction de toute l'assemblée. *Antoine*, ı son particulier, en fut si content, que montrant au inqueur de magnifiques vases d'or et d'argent dont buffet étoit orné : « Je te donne toutes ces bagatelles, lui dit-il, pour prix de ton triomphe. » Surpris de t excès de générosité, *Philotas* l'en remercia, mais ajoutant qu'il avoit peine à croire qu'à son âge il i fût permis de faire un présent de cette conséquence. ne fut pas plutôt rentré chez lui, qu'un esclave i vint apporter les vases, et lui dit d'y faire mettre marque, et de les garder. *Philotas* craignant d'être âmé, s'il les acceptoit, les renvoya par le même clave, et courut faire de nouveaux remercimens jeune *Antoine :* « Pauvre homme ! lui dit celui-ci, pourquoi refuse-tu les dons de ton ami ? Ne sais-tu pas que c'est le fils d'*Antoine* qui te fait ce présent, et qu'il en a le pouvoir ? Si cependant tu veux m'en croire, reçois-en de ma main la valeur en argent, parce qu'il pourroit arriver qu'on redemandât quelques-uns de ces effets qui sont antiques, et dont on estime beaucoup le travail. » Ce jeune homme annonçoit pour devoir être aussi libéral et peut-être ıssi prodigue que son père.

12. *Xerxès*, roi de Perse, étant entré dans Célène, lle de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend source, y fut reçu par *Pythius*, qui en étoit le sou:rain, avec une magnificence incroyable. Non connt de lui avoir fait une fête splendide, il lui offrit us ses biens pour fournir aux frais de son expédition ntre les Grecs. *Xerxès* surpris, et tout-à-la-fois charmé : la générosité de son hôte, eut la curiosité d'apprendre quoi montoient ses richesses. *Pythius* lui répondit ıe, dans le dessein de les lui présenter, il en avoit fait ı compte exact, et qu'elles montoient, pour l'argent, à ux mille talens; et pour l'or, à environ quatre milıns de dariques, ajoutant que ces sommes ne lui étoient s nécessaires, puisque ses revenus lui suffisoient pour ntretien de sa maison. *Xerxès* lui marqua une vive connoissance, fit une amitié particulière avec lui ;

et, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir ce qui manquoit à ses sommes, pour en faire un compte rond.

13. Le philosophe *Arcésilas* prêtoit volontiers sa vaisselle d'or et d'argent à ses amis, quand ils avoient de grands repas à donner. Un d'entre eux, étant dans ce cas, emprunta tout, et ne renvoya rien. *Arcésilas*, sachant qu'il étoit très-pauvre, lui fit dire qu'il pouvoit tout garder.

14. *Charles Benoise*, trésorier du cabinet, et depuis maître des comptes, ayant laissé son porte-feuille dans le cabinet de *Henri III*, le prince l'ouvrit, et y trouva un morceau de papier, où *Benoise*, pour essayer sa plume, avoit écrit ces mots, qui sont le commencement d'une ordonnance : *Trésorier de mon épargne.* Le monarque continua d'écrire : « Vous paierez au sieur « *Benoise*, secrétaire de mon cabinet, la somme de « mille écus, » et signa. *Benoise*, venant pour travailler avec le roi, fut agréablement surpris de trouver l'ordonnance, et le remercia avec des expressions qui marquoient si bien le vivacité de sa reconnoissance, que *Henri*, ne croyant pas le présent proportionné aux remercimens, demanda le billet, et y ajouta un zéro, ou le mot *dix* à la somme, et convertit ainsi les mille écus en dix mille ; ce qui étoit alors une somme très-considérable.

15. Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du cardinal *Farnèse.* Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvoient lui payer cinq sequins qui lui étoient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y étoit tombée que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat, et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur-le-champ cinquante sequins : « Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas « tant, et certainement monseigneur s'est trompé. » Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'inten

allât lui-même parler au cardinal. Son éminence, :prenant son mandat, dit aux deux personnes qui nt présentes : « Vous avez tous raison, je m'étois npé; le procédé de madame le prouve; » et, au lieu nquante sequins, il en écrivit cinq cents, qu'il en- a la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

. La générosité du célèbre *Fouquet*, surintendant inances sous *Louis XIV*, ne l'abandonna point sa disgrace. Un homme de lettres, ayant vu sup- er une pension qu'il tenoit de sa libéralité, ne laissa e le défendre avec zèle, et de témoigner hautement connoissance. *Fouquet*, instruit de sa conduite, trancha quelque chose du peu qui lui restoit, et fit mademoiselle *de Scuderi* de remettre une somme dérable à cet homme de lettres. Mademoiselle *de* '*eri* se conduisit à cet égard avec autant de géné- ; que de politesse. Une pesonne, étant allée de rt chez le littérateur, trouva le moyen, après causé quelque temps avec lui, de lui laisser, sans s'en aperçût, un sac où étoit enfermée une ne proportionnée à la pension qu'il avoit perdue.

. Un gentilhomme fort pauvre avoit deux filles à er. Il demanda leur dot à *Henri I*, comte de Cham- e, surnommé *le Magnifique*. L'intendant du comte ı fort mal ce gentilhomme, et finit par jurer que les alités de son maître l'avoient réduit à n'avoir plus à donner. « Tu en as menti, répondit le prince; je t'ai pas encore donné, vilain! Tu es à moi : prenez- mon gentilhomme, et je vous le garantirai. » Celui- éit aussitôt, se saisit de l'intendant, le mit en n, et ne lui rendit la liberté qu'après en avoir tiré cents livres, avec lesquelles il maria ses deux filles.

. *Protéas*, dont l'esprit plaisant amusoit *Alexandre*, t eu le malheur de déplaire à ce prince, engagea ses à demander son pardon; ce qu'il fit en même temps ırmes aux yeux. *Alexandre*, sans se laisser trop :, lui dit qu'il oublioit sa faute. « Seigneur, reprit ssitôt *Protéas*, commencez donc par m'en donner elques marques, pour que j'en sois bien assuré. » e demande fit rire le conquérant, qui commanda l'heure même on lui donnât cinq talens.

bitans à se rendre. On leur répond, du haut des murailles, qu'on sait que le dessein des Espagnols est de réduire la place par la famine; mais qu'ils n'y doivent pas compter, tant qu'ils entendront les chiens aboyer; que lorsque ce secours et toute autre espèce d'aliment manqueront, on mangera le bras gauche, tandis qu'on se servira du droit pour se défendre; que privé enfin de tout, on se résoudra plutôt à mourir de faim, que de tomber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fit une monnaie de papier, avec cette inscription : *Pour la liberté*. Ce papier fut, après le siége, fidellement converti en monnaie d'argent.

6. L'ame des Romains étoit la liberté. Ils se figuroient sous ce nom un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes. Ils aimoient la patrie, parce qu'elle étoit ennemie déclarée de toute servitude et de tout esclavage. Ce goût républicain paroissoit né avec Rome même; et la puissance des rois n'y fut point contraire, parce qu'elle étoit tempérée par le pouvoir du sénat et du peuple, qui partageoient avec eux l'autorité du gouvernement. Il est vrai néanmoins que, pendant tout ce temps, ils ne firent encore qu'un foible essai de la liberté. Les mauvais traitemens de *Tarquin-le-Superbe* en réveillèrent vivement en eux l'amour; et ils en devinrent jaloux à l'excès, quand ils en eurent goûté la douceur toute entière sous les consuls. Il falloit que dès-lors cet amour de la liberté fût bien vif et bien violent, pour étouffer dans un père tous les sentimens de la nature, et pour lui mettre, en quelque sorte, un poignard à la main contre ses propres enfans. Mais *Brutus* crut devoir sceller par leur sang la délivrance de la patrie, inspirer aux Romains, pour tous les siècles, par cette sanglante exécution, une horreur invincible de la servitude et de la tyrannie. Ce fut l'effet véritablement que produisit cet exemple. Le plus léger soupçon contre un citoyen de vouloir porter atteinte à la liberté, faisoit oublier dans l'instant même toutes ses grandes qualités, et tous les services qu'il pouvoit avoir rendus à sa patrie. *Caïus-Marcius*, tout brillant encore de la gloire qu'il s'étoit acquise au siége de Co-

e voulurent point se faire inscrire. Quand il il leur en fit des reproches, et leur dit qu'il de dissimuler ainsi avec ses compatriotes.

*mon*, fils de *Miltiade*, faisoit de ses biens un e le rhéteur *Gorgias* marque en peu de mots, ne manière vive et élégante. « *Cimon*, dit-il, it des richesses pour s'en servir; et il s'en ser-ur se faire estimer et honorer. » Il vouloit que rs et ses jardiins fussent ouverts en tout temps 'ens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits conviendroient. Il avoit tous les jours une table igalement, mais honnêtement. Elle ne res-en rien à ces tables somptueuses et délicates, 'admet que des personnes de distinction, et nombre, uniquement pour faire parade de sa ence ou de son bon goût. La sienne étoit simple, ndante; et tous les pauvres bourgeois de la oient indifféremment reçus. Il se faisoit tou-rre de quelques domestiques qui avoient ordre r secrètement quelque pièce d'argent dans la pauvres qu'on rencontroit, et de donner des ceux qui en manquoient. Souvent aussi il pour-épulture de ceux qui étoient morts sans avoir quoi se faire inhumer; et, ce qui est admirable, l n'exerçoit point ses libéralités pour se rendre parmi le peuple, ni pour acheter ses suffrages. u'il vît tous les autres gouverneurs de son richis par leurs concussions et leurs rapines, intint pourtant toujours incorruptible, con-mains pures, non-seulement de toute exac-is encore de tout présent, et continua jusqu'à sa vie de dire et de faire gratuitement, et une vue d'intérêt, tout ce qui étoit utile et it pour la république.

*ndir-Ben-Mogheïrah* raconte, dans le livre du *stan*, qu'étant tombé dans une extrême indigen-tta Damas son pays, et vint à Bagdad avec ses en-s le temps que le célèbre *Fadhel-Ben-Iahia* étoit auprès du kalife *Haroun-Al-Raschild*. Lorsqu'il sur la grande place du marché, il mit ses enfans à

a porte de la grande mosquée, et alla chercher fortune. Il vit d'abord une foule de gens de qualité, qui paroissoient s'assembler pour assister à quelque festin. Comme la faim le pressoit, il prit la résolution de les suivre, et entra avec eux dans un palais magnifique, où d'abord la porte ayant été ouverte, on les fit passer tous jusques dans la salle du festin. Chacun, dit-il lui-même, s'étant mis à table, je pris aussi ma place; et, ayant demandé à celui qui étoit assis auprès de moi le nom du maître du logis, il me dit que c'étoit *Fadhel*. Quoiqu'à cette question je me fisse connoître pour étranger, on ne laissa pas de me souffrir avec les autres, et de me présenter une assiette d'or, comme à tous les convives; et, après le repas, deux sachets de parfums qu'on emportoit chez soi avec l'assiette. Enfin, la compagnie se séparant, je prenois le chemin de la porte, lorsqu'un valet de la maison m'arrêta. Je crus alors que l'on me vouloit faire rendre ce que j'emportois; mais on me dit seulement que *Fadhel* vouloit me parler: je me présentai donc devant lui. Il me dit d'abord qu'il m'avoit reconnu pour étranger parmi les autres, et que sa curiosité l'avoit porté à apprendre de moi quelle aventure m'avoit conduit dans sa maison? Je lui fis un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; et l'histoire de mes misères le toucha si fort, qu'il m'invita à demeurer le reste de la journée en conversation avec lui. Comme la nuit s'approchoit, je le priai de me permettre d'aller apprendre des nouvelles de mes enfans. Il me demanda où je les avois laissés, et lui ayant répondu qu'ils étoient à la porte de la mosquée: « Eh bien! dit-il, il n'y a « rien à craindre pour eux; ils sont à la garde du Très- « Haut. » Puis, appelant un de ses domestiques, auquel il dit un mot à l'oreille, il continua la conversation, et voulut que je passasse la nuit dans son palais. Le lendemain, à mon réveil, il me donna un homme pour me conduire à la mosquée; mais, au lieu d'en prendre le chemin, ce domestique me mena dans une belle maison richement meublée, où je trouvai mes enfans. Le généreux *Fadhel* les y avoit fait conduire la veille; et c'étoit pour travailler à ma fortune que cet homme bienfaisant m'avoit retenu auprès de lui sans me connoître.

« devant de vous, et ne refuseront pas le combat. »

A ce discours, le roi se mit à rire; et comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres et indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maîtres pour les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers et à la mort: « Ils « sont libres et indépendans de tout homme, répliqua « *Démarate ;* mais ils ont au-dessus d'eux la loi qui les « domine, et ils la craignent plus que vous-même n'êtes « craint de vos sujets. Or, cette loi leur défend de fuir « jamais dans le combat, quelque grand que soit le nom- « bre des ennemis; et elle leur commande, en demeurant « fermes dans leur poste, de vaincre ou de mourir. »

9. *Auguste*, assis sur son tribunal, rendoit la justice, et paroissoit disposé à condamner à mort plusieurs criminels. *Mécène*, son intime ami, s'en apercut; et voulant sauver la vie à ces malheureux, il tâcha de s'approcher de lui; mais la foule étoit trop grande. Il écrivit donc sur des tablettes ces mots : « Lève-toi, « bourreau, » et les jeta à l'empereur, qui, les ayant lues, se leva, et ne condamna personne.

10. *Titus*, fils de *Vespasien*, étant en Silicie, des députés de la ville de Tarse lui présentèrent une requête sur des objets pour eux de grande importance. *Titus* leur répondit qu'il s'en souviendroit lorsqu'il seroit à Rome, et qu'il se rendroit lui-même leur agent auprès de son père. Cette réponse paroissoit favorable et obligeante ; mais *Apollonius* de Thyane, qui l'avoit entendue, n'en fut pas content. Usant de toute la liberté que donne la philosophie : « Seigneur, dit-il à *Titus*, si j'accusois de- « vant vous quelques-uns de ceux-ci d'avoir conspiré « contre votre personne et contre l'empire, quel traite- « ment éprouveroient-ils de votre part ?—Je les ferois « périr sur-le-champ, répondit le prince.—Eh quoi ! « reprit le philosophe, n'est-il pas honteux de tirer « vengeance dans le moment, et de différer les graces ; « de décider par vous-même du supplice, et d'atten- « dre des ordres pour dispenser des bienfaits? » *Titus* fut frappé de cette remontrance; et dans le moment il accorda aux citoyens de Tarse ce qu'ils lui demandoient.

bien de l'avoir fait expédier; mais, au lieu d'un billet de deux cents balisches, il en fit expédier un autre de trois cents. Les officiers en différèrent encore le payement, comme ils avoient fait la première fois. Le marchand en fit ses plaintes, et le *Kan* lui fit faire un troisième billet de six cents balisches que les officiers furent enfin obligés de payer. *Octaï*, le prince du monde le plus modéré, ne s'emporta pas contre eux sur le retardement qu'ils avoient apporté a l'exécution de sa volonté; mais il leur demanda s'il y avoit au monde une chose qui fût éternelle? Les officiers répondirent qu'il n'y en avoit aucune : « Vous vous trompez, reprit l'empereur; la « bonne renommée et le souvenir des bonnes actions « doivent durer éternellement. Ainsi, par vos lon-« gueurs à distribuer lès largesses que vous vous « imaginez m'être inspirées par le vin, vous montrez « que vous êtes mes ennemis, puisque vous ne voulez « pas qu'on parle éternellement de moi dans le « monde. » *Voyez* BIENFAISANCE, GÉNÉROSITÉ.

## LIBERTÉ.

1. QUELQU'UN conseilloit au célèbre *Hippocrate* d'aller à la cour d'*Artaxerxès*, roi de Perse, lui disant que c'étoit un bon maître : « Je ne veux point « de maître, quelque bon qu'il soit, » répondit l'immortel médecin.

2. Le sénat de Rome, après la funeste bataille de Cannes, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins coûté, aima mieux armer huit mille esclaves; et il leur fit espérer la liberté, s'ils combattoient vaillamment. Ils avoient déjà servi près de deux ans, avec beaucoup de courage : la liberté tardoit toujours à venir; et ils aimoient mieux la mériter que de la demander, quoiqu'elle fût l'objet de leurs plus ardens désirs. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille

putés, qu'un prince qui a entendu sans s'irriter un mot aussi outrageant, a eu plus de considération pour vous, que celui qui l'a prononcé sans sujet. »

14. *François I* accordoit beaucoup de liberté à ceux qui avoient l'honneur d'être présens à ses repas. En voici une preuve. Ce prince parloit à son dîner de l'antiquité, de la grandeur et de la beauté de la ville de Milan; chacun en disoit son sentiment. Un Italien, prenant la parole, dit que Milan étoit, à la vérité, une belle et grande ville, mais que son port ne valoit rien. Le monarque, le regardant avec un souris agréable, lui dit de s'approcher, et de lui rendre compte des défauts du port de Milan, qu'il paroissoit avoir examiné de fort près. L'Italien, s'avançant, et en faisant une profonde révérence, dit, en sa langue : « Sire, j'ai eu l'honneur de parler à votre majesté; cela me suffit. — Que voulez-vous dire, lui demanda le roi? — Sire, répondit-il, voyant la bonté que vous avez de donner à chacun la permission de parler, je voulois en profiter. Je sais bien que la mer n'est pas plus près de Milan que de Gênes ; mais si j'avois dit quelque chose de raisonnable, on ne m'eût point remarqué; j'ai trouvé moyen de me faire écouter, et de me faire entendre de votre majesté; c'est le seul bonheur que j'ambitionnois. »

15. *Louis II* demanda compte au maréchal *Desquerdes* de l'argent qu'il lui avoit donné pendant la guerre, pour les dépenses dont il l'avoit chargé. *Desquerdes* présenta un mémoire fort détaillé, dans lequel la dépense excédoit de beaucoup la recette. *Louis* se met à discuter les articles. Le maréchal se lève, et dit avec une noble liberté: « Sire, avec cet argent j'ai conquis les villes d'Arras, de Hesdin, de Boulogne; rendez-moi mes villes, et je vous rendrai votre argent. — Par la pâque-dieu! répond le monarque, il vaut mieux laisser le moustier où il est; » et il ne fut plus question de compte à rendre.

16. Lorsque le maréchal de *Biron* produisit ses titres de noblesse pour être admis au nombre des chevaliers du Saint-Esprit, ce seigneur, voyant que l'on paroissoit avoir plus d'égards pour les preuves généalogiques que pour les services, et que d'ailleurs, parmi ceux qui

fournissoient leurs preuves, il s'en trouvoit qui avoient passé avec des titres supposés, il affecta de ne produire que fort peu de titres. Il n'apporta, dit *Brantôme*, que cinq ou six titres fort antiques; et les présentant au roi et à MM. les commissaires et inquisiteurs: « Sire, dit-il, voilà ma noblesse ici comprise; » et puis, mettant la main sur son épée, il ajouta: « Mais, sire, la voici encore mieux. »

17. *Charles XII*, roi de Suède, avoit accoutumé ses troupes à la discipline la plus sévère, et le soldat ne se permettoit pas le moindre pillage dans le pays ennemi. Cependant un grenadier, ayant un jour enlevé le dîner d'un paysan, et celui-ci étant venu s'en plaindre au monarque, le soldat, interrogé sur cette action, répondit hardiment: « Sire, vous avez bien ôté un royaume à « l'électeur de Saxe; pourquoi ne pourrois-je pas enle- « ver un misérable dindon à ce paysan? » Ce bon mot, malgré sa liberté, ne déplut point au roi: il fit grace au soldat, et se contenta de lui dire qu'en ôtant un royaume à *Auguste*, il n'en avoit rien réservé pour lui. Ensuite il renvoya le paysan, après lui avoir donné dix ducats pour le dédommager. *Voyez* GRANDEUR D'AME, HÉROÏSME, AMOUR DE LA PATRIE, FAMILIARITÉ.

## LOIS.

1. « Où il y a beaucoup de médecins, il y a beau- « coup de malades, disoit le philosophe *Arcésilas*; « de même, où il y a beaucoup de lois, il y a beau- « coup de vices. »

2. *Solon* demandoit au philosophe *Anacharsis*, son ami, ce qu'il pensoit des lois qu'il avoit portées pour le bonheur des Athéniens? « Ce sont, lui répondit- « il, autant de toiles d'araignées: elles arrêteront les « foibles, et laisseront passer les forts. »

3. « Les citoyens, disoit *Héraclide*, doivent combat- « tre avec autant d'ardeur pour la défense des lois, que « pour celle de leurs remparts; car les lois ne sont pas

« moins nécessaires que les remparts pour la conser-
« vation d'une ville. »

4. On demandoit à *Démarate* comment il pouvoit se faire qu'étant roi de Lacédémone, il en fût cependant exilé ? « Parce que les lois à Lacédémone sont au-dessus « des rois, » répondit-il.

5. Lorsqu'*Antigonus-Doson* eut pris possession du trône de la Macédoine, il fit savoir à toutes les villes de son obéissance, que s'il arrivoit qu'il écrivît quelque chose qui fût contraire aux lois, elles eussent à ne point obéir, parce que ses dépêches auroient été surprises.

6. La discorde régnoit depuis long-temps dans Athènes ; et ce fléau des états populaires désoloit les différens corps qui composoient cette république fameuse. Enfin, les gens de bien voulurent faire cesser ce désordre ; et tous les citoyens, par un choix unanime, jetèrent les yeux sur *Solon*, le plus grand philosophe de son siècle, et l'Athénien le plus vertueux. Ce sage fut élu archonte, et nommé arbitre souverain et législateur absolu. Il n'abusa point de son pouvoir ; et ne cherchant, à l'exemple de *Lycurgue*, que le bien de sa patrie, il rétablit le calme par des lois sages, dont voici les principales.

Il permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque auroit été outragé ; de sorte que le premier venu pouvoit poursuivre et mettre en justice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance, il vouloit accoutumer ses concitoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul et même corps.

Ceux qui, dans les différents publics, ne prenoient aucun parti, et attendoient le succès pour se déterminer, étoient déclarés infames, condamnés à un bannissement perpétuel, et à perdre tous leurs biens.

*Solon* abolit les dots de mariages, par rapport aux filles qui n'étoient pas uniques, et ordonna que les mariées ne porteroient à leurs époux que trois robes et quelques meubles de peu de valeur. Car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic et un commerce d'intérêt ; mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'état, pour vivre

ensemble dans une douce union, et pour se témoigner une amitié, une tendresse réciproque.

Avant *Solon*, il n'étoit point libre de tester : les biens du mourant alloient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudroit, quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité et à la contrainte, et rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations, et n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné et corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits et les caresses d'une femme.

Il diminua la récompense de ceux qui remportoient la victoire dans les jeux isthmiques et dans les olympiques, en les fixant pour les premiers, à cent drachmes, c'est-à-dire, à cinquante livres; et les seconds, à cinq cents drachmes, c'est-à-dire, à deux cent cinquante livres. Il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athlètes et à des lutteurs, gens non-seulement inutiles, mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses très-considérables, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, et dont il étoit juste de nourrir et d'élever les enfans qui suivroient un jour l'exemple de leurs pères.

C'est dans cet esprit qu'il ordonna que tous ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux pères et mères, aussi-bien qu'aux enfans de ceux qui, étant morts dans le combat, laissoient une famille pauvre et hors d'état de subsister. La république alors, comme une bonne mère, s'en chargeoit généreusement, et remplissoit à leur égard tous les devoirs, leur procuroit tous les secours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers et les manufactures, il chargea l'aréopage du soin d'informer des moyens dont chacun se servoit pour subsister, et de châtier sévèrement ceux qui menoient une vie oisive,

Il déclara qu'un fils ne seroit pas tenu de nourrir son père dans sa vieillesse, s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier. Il dispensa du même devoir les enfans nés d'une courtisane. « Il est evident, disoit-il, que « celui qui méprise la saintcté et l'honnêteté du ma- « riage, ne voit des femmes que pour asssouvir une « passion aveugle et brutale, et point du tout pour « avoir des enfans. Il a donc sa récompense. Il ne s'est « réservé aucun droit sur ceux qui sont venus de ce « commerce, et dont il a rendu la vie, aussi-bien « que la naissance un opprobre éternel. »

Il étoit défendu de dire du mal des morts, parce que la religion porte à tenir les morts pour sacrés ; la justice, à épargner ceux qui ne sont plus ; la politique, à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Il l'étoit aussi de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendoit la justice, dans les assemblées publiques, et dans les théâtres pendant les jeux.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté et d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres, si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré leurs maîtres, quand ils avoient amassé une somme assez considérable pour se rédimer.

Enfin *Solon* fit encore une loi pour la réparation du dommage causé par les bêtes, dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer, et de lui attacher au cou un billot de quatre coudées ; assez plaisante invention pour mettre en sureté contre les attaques d'un chien.

Il ne statua rien contre le parricide ; et comme on lui en demandoit la raison, il répondit qu'il lui sembloit que faire des lois et décerner des peines contre un crime inconnu et inoui jusques-là, c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

7. Toutes les lois des Egyptiens avoient pour objet de rendre la vie commode et les peuples heureux : aussi cette nation grave et sérieuse observoit-elle avec un religieux scrupule ces saintes ordonnances, qui, fondées

toutes sur la loi primitive que la main du Créateur a gravée dans nos cœurs, concouroient à ne former qu'une seule famille de tant de milliers d'hommes.

Dans la plupart des monarchies, le prince ne reconnoît d'autre règle de ses actions, que sa volonté et son bon plaisir; termes que l'adulation ou le despotisme a imaginés. En Egypte, le roi étoit le premier esclave de la loi : elle marquoit la qualité des viandes dont il pouvoit user, la mesure du boire et du manger, et l'emploi de tous les instans de la journée.

Le meurtre volontaire étoit puni de mort, de quelque condition que fût celui qui avoit été tué, libre ou non.

Le parjure subissoit la même peine, parce que ce crime attaque en même temps et les dieux, dont on outrage la majesté, en attestant leur nom par un faux serment; et les hommes, en rompant le lien le plus ferme de la société, la bonne foi.

Le calomniateur étoit impitoyablement condamné au même supplice qu'auroit éprouvé l'accusé, si le crime avoit été véritable.

Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Si l'on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence : ainsi, par la loi, les citoyens étoient confiés à la garde les uns des autres; et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchans.

Il n'étoit pas permis d'être inutile. Chaque particulier étoit obligé tous les ans de faire inscrire chez les magistrats son nom, sa profession, sa demeure. Les fainéans, les vagabonds, ceux qui exerçoient des métiers infames, étoient punis de mort.

La loi ne condamnoit point à mort un père pour avoir tué son fils; mais elle l'obligeoit à rester trois jours entiers auprès de son cadavre. La douleur et le repentir qu'un tel objet devoit exciter dans son ame étoient la peine dont elle punissoit sa cruauté.

Pour empêcher les emprunts, qui produisent ordinairement la fainéantise, les fraudes et la chicane, le roi

*Asychis* fit une ordonnance très-sage. Sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, sans ruiner les familles, il trouva moyen de presser continuellement le débiteur, par la crainte de passer pour infame, s'il manquoit d'être fidelle. Il n'étoit permis d'emprunter qu'à condition d'engager aux créanciers le corps de son père, que chacun, dans l'Egypte, faisoit embaumer avec soin, et conservoit avec honneur dans sa maison. Or, c'étoit une impiété et une infamie tout ensemble, de ne pas retirer promptement un gage si précieux; et celui qui mouroit sans s'être aquitté de ce devoir, étoit privé des honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux morts.

8. Les habitans de Thurium, ville grecque, voisine de Sybaris et de Crotone, ayant établi parmi eux le gouvernement populaire, voulurent l'affermir par de sages lois, et, pour cet effet, choisirent un citoyen respectable, appelé *Charondas*, élevé dans l'école de *Pythagore*. Voici quels furent les principaux réglemens de ce sage législateur.

Il donna exclusion du sénat et de toute dignité publique à quiconque passeroit à des secondes noces, après avoir eu des enfans du premier lit; persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérêts de ses enfans, ne le seroit pas davantage à ceux de la patrie; et que, s'étant montré mauvais père, il seroit mauvais magistrat.

Il condamna les calomniateurs à être conduits par toute la ville, couronnés de bruyère, comme les plus méchans de tous les hommes; ignominie à laquelle, le plus souvent, ils ne pouvoient survivre.

Il permit de citer en justice ceux qui se lieroient d'amitié et de commerce avec les méchans, et de les condamner à une amende considérable.

Il voulut que tous les enfans des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres, dont l'effet propre est de polir, de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs plus douces, de porter à la vertu; et, dans cette vue, il stipendia des maîtres publics, afin que l'instruction, étant gratuite, pût devenir générale.

Il fit une loi en faveur des orphelins, qui paroît bien sensée. Il confia le soin de leur éducation aux parens du

côté maternel, de qui ils n'avoient rien à craindre pour leur vie; et l'administration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conserver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

Au lieu de punir de mort les déserteurs et ceux qui fuyoient dans le combat, il se contenta de les condamner à paroître pendant trois jours, dans la ville, revêtus d'un habit de femme.

Pour empêcher que ses lois ne fussent abrogées avec trop de facilité et de témérité, il imposa une condition bien dure et bien hasardeuse à ceux qui proposeroient d'y faire quelques changemens. Ils devoient paroître dans l'assemblée publique avec une corde au cou; et si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur-le-champ. Dans toute la suite du temps, il n'arriva que trois fois de proposer de telles innovations, et elles furent acceptées.

*Charondas* ne survécut pas long-temps à ses lois. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, et trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée, ce qu'il avoit défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses lois. « Non, dit-il, je ne les viole point, mais je vais les « sceller de mon sang. » En prononçant ces mots, il tira son épée et se tua.

9. L'empereur *Antonin* porta une loi qui ordonnoit que, si un mari poursuivoit sa femme en justice, comme lui ayant manqué de fidélité, il falloit que le juge examinât si le mari avoit lui-même gardé fidélité à sa femme, et que supposé qu'ils fussent trouvés tous deux coupables, ils fussent tous deux punis.

10. *Zaleucus*, législateur des Locriens, voulant écarter le luxe de sa république, défendit aux femmes de porter des étoffes riches et précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles, des colliers, des brasselets, des anneaux d'or, et d'autres ornemens de cette sorte, n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées.

11. *Henri IV*, voyant que tous les édits portés contre le luxe devenoient inutiles, en rendit enfin un, dans

lequel, après avoir expréssement défendu à tous ses sujets de porter ni or, ni argent sur leurs habits, il ajouta : « Excepté pourtant aux filles de joie et aux « filous, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt, « pour leur faire l'honneur de donner notre attention « à leur conduite. »

---

## MAGNANIMITÉ.

1. Les Espagnols, charmés des vertus de *Scipion* l'Africain, et pleins d'une vive reconnoissance pour les bienfaits dont les combloit ce grand homme, l'environnèrent un jour, et le saluèrent du nom de roi, avec une acclamation et un consentement général. *Scipion* leur répondit, après avoir fait faire silence par un héraut, qu'il ne connoissoit point de titre plus glorieux que celui d'*Imperator* qu'il avoit reçu de ses soldats; que le nom de roi, estimé et respecté partout ailleurs, étoit insupportable à Rome; que s'ils croyoient en remarquer en lui les qualités, et s'ils le regardoient comme ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, ils pouvoient penser de lui ce qu'il leur plairoit; mais qu'il les prioit de ne lui point donner ce nom.» Ces peuples, tout barbares qu'ils étoient, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit de mépriser ainsi, comme du haut de sa vertu, un nom qui fait l'objet des vœux et de l'admiration du reste des mortels.

2. *Bélisaire* ayant vaincu les Gothts, ces peuples, sincères admirateurs des qualités héroïques de ce grand homme, vinrent en corps le supplier de vouloir bien régner sur eux, et d'accepter la couronne qu'ils lui offroient de concert avec leur roi. Le général romain les remercia, et leur dit qu'il n'oubleroit jamais cette preuve de leur bienveillance; mais qu'il ne pouvoit répondre à leurs désirs. Les Goths, surpris d'un refus si magnanime, renouvelèrent leurs instances avec plus de vivacité. « Quoi! lui dirent-ils, vous êtes le défenseur de *Justi-* « *nien*, et vous voulez en être l'esclave ! Honteuse mo-

« destie, qui préfère la servitude à la royauté ! Celui
« qui a vaincu les Goths, est-il donc incapable de les
« gouverner ? *Ildibad* est notre roi, mais il vous recon-
« noît pour le sien ; il est prêt à vous rendre hommage,
« et à mettre sa couronne à vos pieds. » *Bélisaire*, qui savoit faire de grandes choses sans appareil, parce qu'il les faisoit sans efforts, repartit deux mots : « Je
« suis sujet de *Justinien*, et je ne l'oublierai jamais. » Ensuite il partit pour Constantinople, où l'empereur, qui suspectoit sa fidelité, l'avoit rappelé.

5. L'empereur *Valentinien II*, et *Justine* sa mère, voulant autoriser les ariens par une loi, s'adressèrent, pour la rédiger, à *Bénévole*, secrétaire des brevets. C'étoit un homme intègre et généreux, que le saint évêque *Philastre* avoit formé dans la véritable doctrine. Il refusa de prêter son ministère à l'hérésie ; et comme l'impératrice le pressoit d'obéir, en lui promettant un emploi plus relevé : « C'est en vain, dit-il, qu'on
« tente de m'éblouir ; il n'est point de fortune qui
« mérite d'être achetée par une action impie : ôtez-
« moi plutôt la charge dont je suis revêtu, pourvu que
« vous me laissiez ma foi et ma conscience. » En parlant ainsi, il jeta aux pieds de *Justine* la ceinture qui étoit la marque de son office.

4. *Alexandre-le-grand*, ayant fait prisonnier *Porus*, l'un des plus puissans rois des Indes, le fit venir devant lui, et lui demanda comment il vouloit être traité ? « En
« roi, répondit-il. — Mais, ajouta le conquérant, ne
« demandez-vous rien davantage ? — Non : ce seul mot
« dit tout. » Charmé de cette grandeur d'ame, *Alexandre* lui rendit ses états, auxquels il ajouta plusieurs autres provinces ; et *Porus* reconnoissant, lui demeura fidelle jusqu'à la mort.

5. *Edgar*, roi d'Angleterre, étoit petit, mais d'une valeur éprouvée. *Kennet*, roi d'Ecosse, le railla un jour dans un festin sur la petitesse de sa taille : « Je m'étonne,
« dit-il, que tant de milliers de braves gens obéissent à
« un si petit homme. » *Edgar*, instruit de cette insulte, dissimula son ressentiment, jusqu'à ce qu'il pût se venger d'une manière noble et digne d'un roi. Le monarque
ecossais

écossais l'étant venu voir, *Edgar* lui proposa une partie de chasse, et le conduisit dans un bois, où un écuyer les attendoit avec deux épées d'une même longueur. Alors, mettant pied à terre, et présentant ces deux épées au roi d'Ecosse, qui étoit aussi descendu de cheval : « Prenez-« en une, lui dit-il, et voyons qui de nous deux mérite « mieux d'être roi. » *Kennet*, étonné et tremblant, ne lui répondit que par de profondes révérences qu'il lui faisoit en reculant. « Quoi ! vous refusez le combat ? lui « dit *Edgar* ; et votre bravoure ne fait du bruit qu'à « table ? » Le roi d'Ecosse bégaya quelques mauvaises excuses. « Avouez donc, reprit *Edgar*, que, tout petit « que je suis, je mérite de commander aux Anglais et « à vous-même ; et sachez que c'est par le courage, et « non par la taille, qu'il faut mesurer les rois. »

6. Deux des écuyers de *Liutprand*, roi des Lombards, formèrent le dessein d'assassiner ce prince. Instruit de leur noir complot, le monarque les mène seuls avec lui, sous prétexte d'une promenade, dans un bois fort épais ; et là, tirant son épée : « Je sais, « dit-il, que vous voulez m'assassiner ; voyons si vous « aurez le courage de profiter de l'occasion que j'ai « voulu vous en donner moi-même. » Frappés d'une démarche aussi hardie, les deux écuyers tombent aux pieds du roi, qui, non moins généreux que magnanime, leur accorde le pardon qu'ils lui demandent.

7. Après une grande victoire, *Gélon*, tyran de Syracuse, prince doux, humain, affable, généreux, apprenant que quelques citoyens murmuroient de ce qu'il gardoit l'autorité souveraine, convoqua l'assemblée des Syracusains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit sans armes ; exposa au peuple quelle avoit été sa conduite, et quel usage il avoit fait de sa puissance, et ajouta que si quelqu'un avoit quelque plainte à former contre lui, sa personne et sa vie étoient entre leurs mains. Tous les Syracusains, touchés d'un discours si peu attendu, et encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à eux, répondirent par une acclamation générale de joie, de louange et de reconnoissance ; et sur-le-champ, d'un commun accord, on lui déféra l'autorité

souveraine avec le titre de roi. Pour conserver à jamais la mémoire de cette action magnanime, le peuple lui érigea une statue, où il étoit représenté avec un simple habit de citoyen, sans ceinture et sans armes.

8. En présence de tout le peuple, l'empereur *Trajan* donna une épée au préfet de Rome, et lui dit : « Prends cette épée ; si je gouverne selon les lois « de la justice, tu t'en serviras pour moi : si je deviens « un tyran, tu t'en serviras contre moi. »

9. Des soldats mutinés refusoient de suivre *Alexandre*. « Allez, lâches, leur dit ce prince ; allez, ingrats, « dire en votre pays que vous avez abandonné votre « roi, parmi des peuples qui lui obéiront mieux que « vous. » *Alexandre*, dit le grand *Condé*, grand admirateur de cette noble fierté ; *Alexandre* abandonné des siens parmi des Barbares mal assujettis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes.

10. Sur le point de livrer bataille au roi *Artaxerxès*, *Cyrus* le jeune, son frère, fut conseillé par *Cléarque*, capitaine grec, qui étoit venu pour seconder la révolte de ce prince, de ne point s'engager dans la mêlée, et de mettre sa personne en sureté derrière les bataillons grecs qu'il commandoit. « Que me dis-tu là ? lui ré- « pondit *Cyrus*. Quoi ! tu veux que, dans le temps « même que je cherche à me faire roi, je me montre « indigne de l'être ! »

11. *Sylla* avoit assemblé le sénat pour le contraindre à déclarer *Marius* ennemi de la république. Il trouva dans un vieux sénateur, nommé *Scévola*, une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. « Je ne crains « point, lui dit ce généreux vieillard, ces satellites « armés qui assiégent le sénat ; et pour conserver un « reste de sang que l'âge a glacé dans mes veines, je « ne déclarerai jamais ennemi de la république, *Ma-* « *rius* qui a conservé Rome et toute l'Italie. »

12. Après la mort de *Cambyse*, roi de Perse, *Patisithe*, chef des mages, forma l'ambitieux dessein de

placer la couronne sur la tête de son frère *Smerdis*. Il le fit passer pour un autre *Smerdis*, fils du grand *Cyrus*, que le successeur de cet immortel conquérant avoit fait mourir. La ressemblance de l'imposteur avec le prince défunt autorisa l'usurpation ; et, pour qu'on ne pût découvrir l'artifice, le fourbe affecta, dès le commencement de son règne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques eunuques, et de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens. Tant de précautions jetèrent des soupçons dans les esprits : les grands de la cour et le peuple commencèrent à suspecter la légitimité du monarque ; et bientôt il se forma, dans tous les ordres des citoyens, de ces fermentations cachées qui annoncent les grandes révolutions. *Smerdis* avoit épousé toutes les femmes de son prédécesseur. Au nombre de ces princesses, étoit *Atosse*, fille de *Cyrus*, et *Phédime*, fille d'*Otanès*, un des plus grands seigneurs de Perse. *Otanès* envoya demander à sa fille, par un homme bien sûr, si le roi étoit le véritable *Smerdis?* Elle répondit que n'ayant jamais vu *Smerdis*, fils de *Cyrus*, elle ne pouvoit lui apprendre ce qui en étoit. *Otanès* ne se contentant point de cette réponse, la fit prier de s'informer d'*Atosse*, à qui son propre frère devoit être connu, si c'étoit lui ou non? Elle répondit que le roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il étoit monté sur le trône, avoit distribué ses femmes dans des appartemens séparés, afin qu'elles ne pussent avoir entre elles aucune communication, et qu'ainsi elle ne pouvoit parler à *Atosse*. Il lui envoya dire que, pour s'en éclaircir, lorsque *Smerdis* seroit avec elle, et qu'il dormiroit d'un profond sommeil, elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles. *Cyrus* les avoit fait autrefois couper au mage, pour quelques crimes dont il étoit convaincu. Il fit entendre à sa fille, qu'en cas que ce fût lui, il n'étoit ni digne d'elle, ni de la couronne. *Phédime* promit tout à son père ; et, résolue de braver les plus grands dangers pour exécuter ses ordres, elle fit heureusement la découverte désirée, et l'apprit à *Otanès*. Ce seigneur, sur-le-champ, forma une conspiration,

avec cinq autres des plus grands seigneurs persans, du nombre desquels étoit *Gobrias;* et tous ensemble coururent au palais, l'épée à la main. Les partisans de l'usurpateur n'opposèrent qu'une foible résistance au courage déterminé de ces vengeurs de la patrie. *Smerdis* fut assailli par *Gobrias*, qui l'ayant terrassé, et le tenant sous lui étroitement pressé, demanda du secours à l'un de ses compagnons, qui survint; mais comme l'action se passoit pendant la nuit, celui-ci craignoit de tuer d'un même coup *Gobrias* et le mage. « Frappe hardiment, mon ami, lui crie ce magna« nime seigneur; frappe, dusses-tu nous percer tous « deux; je suis content de périr, pourvu qu'il meure. » Le tyran fut tué, et son despotisme expira avec lui.

13. *Fabius-Maximus* commandoit l'armée contre *Annibal*, en qualité de dictateur. Une affaire importante le rappelant à Rome, il fut obligé de laisser le commandement entre les mains de *Minucius*, son général de cavalerie, homme vain et imprudent. *Fabius*, en partant, non-seulement lui ordonna, comme son supérieur, de ne point livrer de combat; il prit encore la voie du conseil, comme son ami, et eut même recours aux prières. Mais il ne fut pas plutôt parti, que *Minucius* oublia ses ordres et ses remontrances, et s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour, entre autres, ayant appris qu'*Annibal* avoit envoyé au fourrage une grande partie de son armée, il attaqua ceux qui étoient restés dans le camp, en tua un grand nombre, et leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens. Après que toutes les troupes carthaginoises furent rentrées, il se retira en sureté, sans avoir fait aucune perte. Ce succès lui inspira un orgueil sans bornes; il en envoya la nouvelle à Rome, et prit soin de l'exagérer en termes pompeux. *Fabius*, en l'apprenant, dit qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de *Minucius;* mais le peuple, plein de joie et d'espérance, courut à la place. Le tribun *Métilius*, qui étoit parent de *Minucius*, s'ét[illegible]dit beaucoup sur ses louanges, et se plaignit de la timidité et de la lenteur de *Fabius*. Le dictateur, sans daigner répondre au tribun,

dit qu'il alloit retourner promptement à l'armée, pour châtier la témérité de son lieutenant, qui, contre ses ordres, avoit attaqué l'ennemi. Le peuple, craignant pour la vie de *Minucius*, n'osa cependant pas contraindre *Fabius* à déposer la dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris : il ordonna seulement que *Minucius* partageroit avec lui le commandement de l'armée, et auroit une puissance égale à celle du dictateur.

*Fabius*, pour ce qui le regardoit, fut insensible à cette injure, mais, par rapport au bien public, il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple, qui venoit de donner à un téméraire le moyen de satisfaire sa folle ambition. Craignant donc, qu'aveuglé par son orgueil, il ne se hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome en diligence. Etant arrivé au camp, *Minucius* lui proposa de commander l'armée chacun à son tour. *Fabius* n'y voulut jamais consentir : il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toujours la moitié, que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. Il se contenta de lui remontrer avec douceur que, s'il étoit sage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre *Fabius* qu'il avoit à combattre, mais contre *Annibal*. *Minucius* prit ce conseil pour une raillerie de vieillard; et, se mettant à la tête des troupes qui étoient à ses ordres, il alla camper dans un lieu séparé.

Le général carthaginois étoit très-bien informé de ce qui se passoit entre les deux capitaines romains, et il épioit sans cesse l'occasion d'en tirer avantage. Entre l'armée de *Minucius* et celle d'*Annibal*, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, et qui pouvoit fournir à une armée un camp très-commode et très-sûr. La pleine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit nue et totalement découverte; mais elle avoit, en divers endroits, des ravines, des cavernes, et d'autres creux assez profonds. Voilà pourquoi *Annibal* ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée, comme il le pouvoit facilement; il la négligea comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat. Dès qu'il eût vu que

*Minucius* s'étoit séparé du dictateur, il jeta la nuit, de l'infanterie et quelque cavalerie dans ces creux et dans ces ravines ; et le lendemain, au lever du soleil, il envoya, à la vue de l'armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poste, afin d'engager les Romains à le disputer. Cette ruse eut le succès qu'il s'en étoit promis. *Minucius* détacha d'abord son infanterie légère; il la fit soutenir ensuite par la cavalerie : enfin, voyant qu'*Annibal* même marchoit au secours de ceux qui étoient sur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ses forces. Le combat fut très-opiniâtre, jusqu'à ce qu'*Annibal* donna le signal aux troupes qu'il avoit mises en embuscade dans les ravines de la plaine; elles se levèrent brusquement, et vinrent charger les Romains par derrière avec tant de furie, qu'elles taillèrent en pièces les derniers rangs, et mirent les autres en désordre. *Fabius* ayant prévu ce qui devoit arriver, tenoit toujours ses légions sous les armes, et regardoit lui-même le combat de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Quand il vit les Romains rompus et enveloppés de tous côtés, il frappa sur sa cuisse; et poussant un grand soupir : « *Minucius*, s'écria-t-il, s'est perdu « plutôt que je ne pensois, et plus tard qu'il ne vouloit. « Allons, soldats, courons à son secours : si sa trop « grande ardeur lui a fait commettre une faute, nous l'en « reprendrons une autre fois. » Il dit : les enseignes s'avancent : il se met à leur tête; toute l'armée s'empresse de le suivre; il charge les Numides qui combattoient dans la plaine; il les enfonce, il les dissipe; il fond ensuite sur ceux qui poursuivoient les Romains, et les taille en pièces. *Annibal*, voyant la fortune changée, et *Fabius* qui, l'épée à la main, avec une vigueur au-dessus de son âge, se faisoit jour au travers des combattans, perçoit jusqu'au sommet de la colline où s'étoit retranché *Minucius*, fit sonner la retraite, et s'éloigna, en disant à ceux qui se trouvoient près de lui : « Eh bien! « ne vous avois-je pas prédit que ce nuage, qui s'étoit « reposé sur cette hauteur, se romproit tout-à-coup, « et produiroit un grand orage ? » *Fabius* ayant ramassé les dépouilles des ennemis, qui étoient restées sur le champ de bataille, rentra dans son camp, sans laisse

échapper une seule parole injurieuse contre son collègue. Cet imprudent capitaine, instruit par son propre malheur, vint aussitôt déposer à ses pieds l'autorité que le peuple lui avoit donnée, et répara son aveugle ambition par une obéissance sans bornes. L'héroïsme de la vertu la plus pure brille dans cette action de *Fabius*, plus admirable que tous les exploits d'*Alexandre* ou de *César*.

14. Après un repas que *Cyrus* venoit de donner au roi d'Arménie, qu'il avoit vaincu et fait prisonnier, ce prince demanda à *Tigrane* son ami, fils du monarque captif, ce qu'étoit devenu un gouverneur qu'il avoit vu plusieurs fois avec lui à la chasse, et dont il faisoit un cas particulier? « Hélas! dit-il, il n'est plus, et je « n'ose vous avouer par quel accident je l'ai perdu. » *Cyrus* le pressant de le lui apprendre : « Mon père, reprit « *Tigrane*, voyant que j'aimois tendrement ce gouver- « neur, et que je lui étois fort attaché, en conçut quel- « que jalousie, et le fit mourir. Mais c'étoit un si hon- « nête homme, qu'étant près d'expirer, il me fit venir, « et me dit ces propres paroles : Que ma mort, *Tigrane*, « ne vous indispose point contre le roi votre père. Il n'a « point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une « fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. « — Ah! l'excellent personnage, s'écria *Cyrus*; mais « n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné! »

15. Lorsque *Caton* l'ancien demandoit la censure, il en agit, à l'égard de ses compétiteurs, avec cette noblesse, cette magnanimité que donne la vertu; il monta sur la tribune, et dit hautement : « Romains, vos mœurs ont « besoin d'un médécin sévère, et non d'un lâche flatteur. « Il en est parmi vous à qui la conscience fait de secrets « reproches : ils redoutent de m'avoir pour censeur; et, « pour être plus libres dans leurs désordres, ils se prépa- « rent à donner leurs suffrages à mes compétiteurs; « mais, s'il vous reste quelque amour pour la vertu, si « vous haïssez sincèrement le vice, si vous désirez voir re- « naître les temps heureux de nos ancêtres, choisissez « *Valérius-Flaccus* et moi, pour censeurs. » Ce discours toucha le peuple; *Caton* fut élu; et, pendant sa magistrature, il se comporta avec tant d'intégrité, que

les Romains lui érigèrent une statue dans la place publique, avec cette inscription : « CATON le censeur « s'est rendu digne de ce monument, pour avoir réformé « les mœurs corrompues des Romains, et ramené dans la « république les vertus et l'austérité des premiers âges. »

16. Un cavalier du régiment de Saint-Aignan venoit de recevoir un coup de sabre dans la nuque, dans les plaines de Stadeck, en 1735. Il aperçut en même temps le commandant du détachement, qui étoit démonté, et exposé à être pris. Il met pied à terre, et force cet officier de prendre son cheval : des hussards arrivent; le soldat se défend de son mousqueton et de son sabre, jusqu'à ce que le commandant soit sauvé : « Il vaut « mieux, dit-il, qu'un cavalier périsse ou soit fait « prisonnier, que celui qui peut rétablir le combat. » Il fut, en effet, prisonnier lui-même.

17. Un chevalier anglais proposa le duel à *Castelmorant*, chevalier français. L'Anglais parut dans la lice, armé de toutes pièces, à la réserve des cuisses et des jambes qu'il avoit découvertes, sous prétexte d'une incommodité au genou. Il invita le Français à l'imiter, lui jurant qu'il ne frapperoit point sur ces endroits. *Castelmorant* le crut; mais au troisième coup, il eut la cuisse percée. Le comte de *Buckingham* fit conduire l'Anglais en prison, et proposa au Français de le lui remettre, afin d'en tirer une forte rançon : « Je n'ai point combattu, « répondit *Castelmorant*, pour gagner de l'argent, mais « pour acquérir de l'honneur. Tout ce que je demande, « c'est la liberté du prisonnier. » A cette magnanime réponse, le prince, pénétré d'admiration, envoya au généreux chevalier une coupe d'or et une somme considérable ; *Castelmorant* n'accepta que la coupe.

18. *François I* l'emportoit sur *Charles-Quint* du côté de l'intrépidité; mais *Charles-Quint* étoit plus heureux que lui. *François* ne faisoit pas de difficulté de l'avouer lui-même. Un parti français s'étant déguisé sous des habits de paysans, pour passer plus aisement en Piémont, au commencement de la guerre de 1535, fut découvert et enlevé par les troupes de l'empereur; et, sous prétexte que ce parti n'avoit point été pris en habit militaire, ceux

qui le composoient, au lieu d'être traités en prisonniers de guerre, furent condamnés à servir sur les galères d'Espagne. C'étoit donner au roi un exemple dangereux; et la loi du talion pouvoit paroître raisonnable à un prince moins généreux que lui. Trois cents Allemands furent surpris presque en même temps aux îles d'Hières, où la tempête avoit jeté leur vaisseau. Ils avoient fait voile de Gênes, pour rejoindre l'armée de Catalogne, que l'empereur assembloit pour le secours de Perpignan, assiégé par le dauphin. Ces soldats furent traités en prisonniers de guerre; et le roi, à qui l'on remontroit qu'il ne tenoit qu'à lui de s'en venger, répondit : « Je n'ai garde de le « faire ; je perdrois une occasion de vaincre en vertu « *Charles*, à qui je suis obligé de céder en fortune. »

19. Les ames les plus stériles par l'ignorance sont quelquefois capables de nobles sentimens. Les galériens sont enchaînés deux à deux. Un de ces misérables, fort et vigoureux, reçut un coup de canne d'un officier, pour quelque faute considérable qu'il avoit commise. « Ah! s'écria le galérien furieux, je « ne survivrai pas à cet affront sanglant, puisque je ne « puis m'en venger. » Aussitôt il s'élance dans la mer, entraîne son camarade, et se noye avec lui dans les flots.

20. Des huit généraux athéniens qui avoient gagné la bataille d'Arginuses sur les Lacédémoniens, six furent arrêtés sur des accusations injustes, et condamnés à mort. Comme on les conduisoit au supplice, l'un deux appelé *Diomédon*, personnage d'une grande réputation pour son courage et sa probité, demanda qu'on lui permît de parler. Quand on eut fait silence : « Athéniens, dit-il, je « souhaite que le jugement que vous venez de prononcer « contre nous, ne tourne point à la perte de la ré- « publique. Mais j'ai une grace à vous demander pour « mes collégues et pour moi, c'est de nous acquitter en- « vers les dieux des vœux que nous leur avons faits pour « vous et pour nous, et que nous sommes hors d'état « d'accomplir ; car c'est à leur protection invoquée « avant le combat, que nous reconnoissons être rede- « vables de la victoire remportée sur les ennemis. » Il n'y eut point de bon citoyen qui ne fût attendri jusqu'aux

larmes par un discours si plein de douceur et de religion, et qui n'admirât avec surprise la modération magnanime de ces infortunées victimes de la calomnie.

21. Les Spartiates, commandés par *Alcibiade*, ayant vaincu les Athéniens, ce général fut maudit par tous les prêtres et toutes les prêtresses d'Athènes, à l'exception de la seule *Théano*, qui, méprisant les menaces de ses collégues, refusa constamment de le faire, en disant qu'elle étoit obligée par état de prier les dieux pour tout le monde, et non pas de donner des malédictions à qui que ce fût.

22. Un officier du régiment de Champagne demandoit, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois la même demande, et trois fois le même silence. « Eh quoi! dit l'officier, l'on ne m'entend « poiut? — L'on vous entend, s'écrie une voix; mais « qu'appelez-vous douze hommes de bonne volonté? « Nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir. »

23. Le maréchal *de Luxembourg*, n'étant encore que comte *de Boutteville*, servoit dans l'armée de Flandres en 1675, sous le commandement du prince *de Condé*. Il aperçut, dans une marche, quelques soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un seul, qui continua son chemin. Le comte, vivement offensé d'une telle désobéissance, court à lui la canne à la main, et menace de l'en frapper. Le soldat lui répond avec sang froid, que, s'il exécutoit sa menace, il sauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponse, *Boutteville* lui décharge quelques coups, et le force de rejoindre son corps. Quinze jours après, l'armée assiéga Furnes. *Boutteville* chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans le régiment un homme ferme et intrépide, pour un coup de main dont il avoit besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présente; et menant avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitte de sa commission, qui étoit

des plus hasardeuses, avec un courage et un bonheur incroyables. A son retour, *Boutteville*, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le soldat, sur-le-champ, les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, et demanda seulement que, si l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompense, on le fît officier. Adressant ensuite la parole au comte, il lui demanda s'il le reconnoissoit? Sur la réponse de *Boutteville*, qui ne se rappeloit pas de l'avoir jamais vu : « Eh « bien! lui dit-il, je suis le soldat que vous maltraitâtes « si fort il y a quinze jours : je vous avois bien dit que « je vous en ferois repentir. » Le comte *de Boutteville*, plein d'admiration, et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et le nomma officier le même jour. Il se l'attacha bientôt après en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le prince *de Condé*, grand estimateur des belles actions, prenoit un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure et de magnanimité. *Voyez* GÉNÉROSITÉ, GRANDEUR D'AME, HÉROÏSME.

## MAGNIFICENCE.

1. LA naissance de *Ptolomée-Philométor* avoit répandu l'allégresse dans toute l'Egypte. Le Syrie se distingua entre toutes les provinces; et les plus considérables du pays allèrent pour ce sujet en grand équipage à Alexandrie. *Josèphe*, qui étoit receveur général de ces provinces, trop âgé pour faire ce voyage, y envoya en sa place le plus jeune de ses fils nommé *Hyrcan*, qui avoit beaucoup d'esprit et beaucoup d'agrément dans les manières. Le roi et la reine le reçurent avec bienveillance, et le firent même manger à leur table. Dans un de ces repas, les convives, qui le méprisoient comme un jeune homme sans esprit et sans expérience, mirent devant lui les os des viandes qu'ils avoient mangées. Un bouffon, qui faisoit rire le roi par ses bons mots, lui dit : « Vous voyez, sire, « la quantité d'os qu'il y a devant *Hyrcan*, et vous pouvez « juger par là de quelle manière son père ronge toute la

« Syrie. » Ces paroles firent rire le roi, et il demanda à *Hyrcan* d'où venoit donc qu'il y avoit devant lui une si grande quantité d'os ! « Sire, lui répondit-il, faut-il s'en « étonner ? Les chiens mangent les os avec la chair, « comme vous voyez qu'ont fait ceux qui sont à la table « de votre majesté ; mais les hommes se contentent de « manger la chair, et laissent les os comme j'ai fait. » Les moqueurs pour lors furent moqués, et demeurèrent muets et confus. Quand le jour où l'on devoit faire les présens fut arrivé, comme *Hyrcan* avoit répandu le bruit qu'il n'avoit que cinq talens à offrir, on s'attendoit qu'il seroit fort mal reçu du roi, et l'on s'en faisoit un plaisir par avance. Les plus grands présens que firent tous les autres ne montèrent pas à plus de vingt talens. Mais *Hyrcan* offrit au prince cent jeunes garcons, bien faits et superbement vêtus, qui lui présentèrent chacun un talent ; et à la reine cent jeunes filles très-bien parées, dont chacune fit aussi un pareil présent à cette princesse. Toute la cour fut extraordinairement étonnée d'une si grande magnificence. Le roi et la reine renvoyèrent *Hyrcan* comblé de marques de bonté et d'amitié. Il les méritoit bien par ces riches offrandes.

2. *Amrou*, prince d'Orient, étoit si magnifique, qu'il falloit trois cents chameaux pour porter seulement l'attirail de sa cuisine, lorsqu'il alloit en campagne. Ayant été arrêté prisonnier par *Ismaël*, il vit près de lui le chef de sa cuisine, qui ne l'avoit pas abandonné, et lui demanda s'il n'avoit rien à lui donner pour manger. Le cuisinier, qui avoit un peu de viande, la mit aussitôt dans une marmite, et alla chercher quelqu'autre chose pour régaler son maître, dans sa disgrace, le mieux qu'il pourroit; mais il ne fut pas plutôt parti, qu'un chien vint là par hasard, et mit la tête dans la marmite pour prendre la viande. En relevant la tête, l'anse lui tomba sur le cou; et ne pouvant se dégager, il prit la fuite, et emporta la marmite. A ce spectacle, *Amrou*, malgré son infortune, ne put s'empêcher de rire, et dit à un officier, surpris de cette joie déplacée : « Ce matin, trois cents chameaux ne « suffisoient pas pour le transport de ma cuisine, et « maintenant un chien n'a pas de peine à l'emporter. »

3. Un marchand d'Anvers, nommé *Jean Déans*, ayant prêté quelques millions d'or à l'empereur *Charles-Quint*, le pria de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui. L'empereur ne voulant pas le refuser à cause de l'obligation qu'il lui avoit, accepta ses offres, et se rendit chez ce bourgeois. Il n'avoit rien épargné pour honorer son maître; et, pour porter la magnificence à son comble, il fit mettre le feu à un bûcher de cannelle; puis, prenant la cédule que le monarque lui avoit donné pour assurance de sa dette, il la jeta dans le feu, en disant: « Sire, « je vous tiens quitte à l'égard de cette obligation. »

4. Un trésorier de *Denys* le tyran faisoit admirer au philosophe *Aristippe* la magnificence de son hôtel, où l'or et le marbre étoient prodigués, et dont le plancher étoit couvert des plus précieux tapis : alors le sage, ayant besoin de cracher, le fit sur le visage du maître de ce palais somptueux; et, voyant qu'il étoit furieux de cet outrage : « Ne vous fâchez pas, lui dit-il; je crache dans « l'endroit le moins propre de toute la maison. »

Le sophiste *Polyénus*, étant entré chez ce même *Aristippe*, y vit une table dressée et servie avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à un philosophe : il en dit son sentiment; mais *Aristippe*, dans le moment, ne parut pas faire attention à ce reproche. Quelques instans après, il invita le rigide sophiste à se mettre à table avec lui; et *Polyénus* l'accepta volontiers : « Ah! ah ! dit « *Aristippe*, où sont donc maintenant vos scrupules ? « Vous blâmiez tout-à-l'heure la somptuosité de ce « repas ; mais vous vous radoucissez quand il s'agit « d'en prendre votre part.» *Voyez* DÉPENSE.

## MANIÈRES.

1. QUAND le célèbre *Cyrus* eut atteint l'âge de douze ans, sa mère *Mandane* le mena chez *Astiage*, roi des Mèdes, son aïeul, qui avoit une grande envie de le voir, pour vérifier tout le bien qu'on disoit de ce jeune prince. *Cyrus* trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de la Perse. Le luxe, le faste, la magnificence

y régnoient par-tout. Il ne fut point ébloui de tout cet éclat; et, sans rien critiquer, sans rien approuver, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnoit tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes.

*Astiage*, voulant lui faire perdre l'envie de retourner dans la Perse, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. *Cyrus* regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil; et comme *Astiage* en paroissoit surpris: « Les Per-« ses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits « pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus « court pour arriver au même but; un peu de pain et « de cresson les y conduisent.» Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présens: à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servoit bien *Astiage;* à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mère. *Sacas*, échanson du roi, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le roi ceux qui devoient être admis à son audience; et comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à *Cyrus* aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. *Astiage* témoignant quelque peine qu'on eût fait un pareil affront à cet officier, qu'il considéroit beaucoup, et qui méritoit son estime par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire: « Ne « faut-il que cela, seigneur, pour mériter vos bonnes « graces? Je les aurai bientôt gagnées: éprouvez seule-« ment mon adresse.» Aussitôt on équipe le petit *Cyrus* en échanson. D'un pas grave, d'un air sérieux il s'avance la serviette sur l'épaule; et, tenant la coupe délicatement de trois doigts, il la présente au monarque avec une dextérité, une grace qui charment *Astiage* et *Mandane;* ensuite il se jete au cou de son grand-père, et, l'embrassant avec tendresse, il s'écrie plein de joie:

O *Sacas !* pauvre *Sacas !* te voilà perdu ; j'aurai ta harge. » *Astiage* lui témoigna beaucoup d'amitié. « Je suis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie essentielle, c'est de faire l'essai. » En effet, 'échanson avoit coutume de verser de la liqueur dans a main gauche, et d'en goûter avant de présenter la coupe au prince. « Ce n'est point du tout par oubli, reprit « *Cyrus*, que j'ai agi de la sorte. Eh ! pourquoi donc ? — « C'est que j'ai craint que cette liqueur ne fût du poison. « — Du poison ! Eh ! comment cela ? — C'est qu'il n'y a « pas long-temps que, dans un repas que vous donniez « aux grands seigneurs du votre cour, je m'aperçus « qu'après que l'on eut un peu bu de cette liqueur, « la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chan- « toit, on parloit à tort et à travers. Vous paroissiez « avoir oublié, vous, que vous étiez roi, eux, qu'ils « étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous « mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. « — Comment ! la même chose n'arrive-t-elle pas à « votre père ? — Jamais : quand il a bu, il cesse « d'avoir soif ; et voilà tout ce qui lui en arrive. »

Durant tout le temps que *Cyrus* demeura à la cour de son aïeul, ses manières douces et polies ne se démentirent jamais. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avoient quelque grace à demander au prince, il la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du roi : leurs affaires devenoient les siennes ; et toujours il s'y prenoit si bien, que jamais il n'essuyoit de refus.

2. En 1639, *Louis XIII* forma le siége de Hesdin, qu'il pressa vivement. *Charles de la Porte*, marquis *de la Meilleraie*, conduisoit les opérations sous les auspices du monarque. En peu de temps, la brèche fut praticable, et l'on ordonna l'assaut. On dresse les échelles ; le roi monte des premiers, ayant à ses côtés MM. *de la Meilleraie* et *de Puységur*. Ce dernier avoit une canne à la main. *Louis* la prend, et la présentant à *la Meilleraie* : « Je vous fais maréchal de France, lui « dit-il ; voilà le bâton que je vous en donne : les

« services que vous m'avez rendus m'obligent à cela;
« vous continuerez à me bien servir. » Le nouveau maréchal répond qu'il n'est pas digne de cet honneur. « Trève de compliment, reprend le roi d'un air obli-
« geant, et avec un sourire flatteur ; je n'ai pas fait un
« maréchal de meilleur cœur que vous. » Au moins jamais on n'en avoit fait d'une façon plus glorieuse.

3. La veuve de *Scarron*, depuis madame *de Maintenon*, fit long-temps solliciter auprès de *Louis XIV* une petite pension de quinze cents livres, dont son époux avoit joui ; enfin, au bout de quelques années, le monarque lui en donna une de deux mille, en lui disant : « Madame, je vous ai fait attendre long-
« temps ; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu
« avoir seul ce mérite auprès de vous. »

4. Le comte *de Soissons*, prince du sang, fut prié par un gentilhomme de lui rabattre la moitié des lods et ventes d'une terre qu'il avoit achetée, et qui relevoit de ce prince. « Cette moitié n'est plus à moi, » lui dit le comte ; ce qui fit croire d'abord à ce gentilhomme, qu'il en avoit disposé en faveur de quelque autre ; mais, s'expliquant ensuite : « Elle n'est plus
« à moi, ajouta-t-il ; elle est à vous, dès que vous avez
« pris la peine de venir me la demander. Mais puisque
« vous me laissez la disposition de l'autre moitié, trou-
« vez bon que je vous la donne de mon propre choix. »

5. Un Persan, de la ville de Schiras, se présenta devant *Octaï-Kan*, empereur des Tartares, et lui dit que, sur le bruit de sa munificence, il venoit du milieu de la Perse implorer son secours, pour s'acquitter d'une dette de cinq cents balisches. *Octaï* le reçut fort bien, et ordonna qu'on lui comptât mille balisches. Ses ministres lui représentèrent que ce n'étoit pas une largesse, mais une prodigalité de donner plus qu'on ne demandoit. Le prince repartit : « Ce pauvre homme a passé les
« montagnes et les déserts sur le bruit de notre bien-
« faisance ; seroit-il généreux de ne point acquitter
« cette sorte de dette, et de ne point payer le voyage
« qu'il a fait, ainsi que celui qui lui reste à faire ? »

6. *Balzac* ayant demandé au célèbre *Voiture* quatre

cents

cents écus à emprunter, il livra aussitôt la somme; et prenant la promesse de *Balzac*, il écrivit, en la lui renvoyant : « Je reconnois devoir à M. de *Balzac*, « huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de « m'en emprunter quatre cents. » *Voyez* GRACES, SAVOIR-VIVRE, TON (*bon*).

## MAXIMES.

1. « LA prière, disoit souvent *Abdalaziz*, docteur « musulman ; la prière fait la moitié du chemin vers « Dieu ; le jeûne conduit jusqu'à la porte de son pa- « lais, et l'aumône y donne l'entrée. »

2. « Celui qui entre dans la carrière des sciences, « disoit *Aristote*, doit jeter l'œil sur ceux qui le de- « vancent, et non sur ceux qui le suivent. »

3. « Il ne faut jamais parler de soi ni en bien, ni en mal, « disoit encore ce grand philosophe : celui qui se vante « est un orgueilleux : celui qui s'abaisse est un sot. »

4. On demandoit à *Antalcidas*, général lacédémonien, quel étoit le moyen de se faire des amis? « C'est, répon- « dit-il, de dire aux autres les choses les plus agréables, « et de faire pour eux les plus utiles. »

5. « Les bienfaits, disoit *Xénophon*, sont des trophées « qu'on s'érige dans le cœur des hommes. »

6. *Platon* voyant un homme occupé à accumuler des richesses : « Malheureux, lui dit-il, songes à diminuer « tes désirs plutôt qu'à augmenter tes biens. »

7. « Un outrage, disoit le célèbre *Héraclite*, est une « étincelle jetée dans le cœur de l'offensé. Si l'on ne « s'empresse de l'éteindre, elle peut exciter un funeste « incendie ; mais que les hommes sont insensés ! Le feu « commence-t-il à prendre à une maison, ils courent « tous pour arrêter les progrès de la flamme; et quand « le flambeau de la discorde embrase un cœur, cha- « cun l'attise au lieu de l'éteindre. »

8. « Un juge, disoit le philosophe *Architas*, est « un autel, auprès duquel les malheureux vont cher- « cher un asile. »

9. *Agésilas*, roi de Lacédémone, interrogé sur les qualités les plus nécessaires au général d'armée : « C'est, répondit-il, la hardiesse contre les ennemis, « la bienveillance envers les sujets de l'Etat, la rai-« son et la prudence dans lès occasions.

« Qui doit l'emporter du courage et de la justice? « lui demandoit-on un jour. — Sans la justice, répon-« dit-il, le courage n'est qu'une aveugle impétuosité, « plus dangereuse qu'utile.

« Comment peut-on acquérir une gloire immor-« telle ? lui demandoit-on encore. — En méprisant la « mort, » répondit-il.

10. « Il y a trois choses, disoit le poète *Agathon*, « qu'un prince ne doit jamais oublier : qu'il com-« mande à des hommes ; qu'il doit obéir aux lois ; « qu'il ne commandera pas toujours. »

11. On demandoit à *Agasiclès*, roi de Sparte, quel est le moyen de régner sans gardes : « C'est, répon-« dit le prince, de gouverner ses sujets comme un « bon père gouverne ses enfans. »

12. «Heureuse, disoit le philosophe *Zénon*, heureuse « la ville où l'on admire moins la beauté des édifices, « que la vertu de ceux qui les habitent ! «

13. « Heureux, s'écrioit *Platon*, heureux les peu-« ples qui sont gouvernés par un roi philosophe ! »

14. L'empereur *Adrien* répétoit souvent dans le sénat, ces belles paroles qui distinguent si bien le roi du tyran : « Jamais je n'oublierai que c'est le bien du « peuple, et non le mien, que je gouverne. »

## MÉDIOCRITÉ.

Non loin de la maison d'un parvenu, un bon vieillard jouissoit d'une cabane entourée de quelques arpens de terre, et vivoit en paix, sans désirer les richesses de son voisin. Les regards de l'homme opulent furent choqués de la cabane située à l'entrée de son parc. Il fit appeler le sage villageois qui l'habitoit : « Sais-tu bien que « ta fortune est faite ? — Et vous, monsieur, savez-

« vous que le bon Dieu, mes deux bras et mon champ
« ne m'ont jamais laissé manquer de rien? On est bien
« riche quand on a le nécessaire, et plus encore quand
« on sait mettre des bornes à ses désirs. J'ai travaillé
« long-temps, bien long-temps! Aujourd'hui je me re-
« pose. Mon fils me nourrit, afin que ses enfans le
« nourrissent à son tour. — Tout cela est très-bien,
« mon bon homme; mais il s'agit de me vendre ta ca-
« bane, et je te la paierai tout ce que tu voudras. —
« Ah! monsieur, y pensez-vous? C'est le père de mon
« grand-père qui l'a rebâtie, et cela, avant qu'il fût
« question de votre château. — Mon ami, je le veux,
« point de réplique! — Point de réplique! J'y suis né,
« les miens y sont morts, j'y veux mourir aussi. Mon-
« sieur, ne vous fâchez pas : j'ai quatre-vingt-dix ans
« passés : peut-être que mon fils... ; mais non, il a du
« cœur. Vous le savez, il n'a pas voulu entrer à votre
« service : il eût été sans doute plus opulent; mais il
« n'auroit été que valet chez vous : chez nous il est
« maître. » *Voyez* MODÉRATION, PAUVRETÉ.

## MÉFIANCE.

1. ABDALLA, célèbre jurisconsulte musulman, disoit qu'un docteur sage et habile devoit se méfier de ses lumières, avouer son ignorance, et prononcer souvent, sans rougir, ces paroles qui coûtent tant aux demi-savans : « Ceci me passe; je ne le sais pas. »

2. *Périclès*, le plus puissant et le plus grand personnage de la Grèce, se méfioit de ses propres forces dans le gouvernement de sa patrie; et, bien différent de ces petits esprits qui, pleins d'une orgueilleuse présomption, se croient capables de tout, il ne rougissoit point d'associer à ses travaux des hommes de mérite, de les consulter, d'agir suivant leurs conseils, et de ne jamais rien faire par lui-même. « Celui, disoit-il, qui ne suit « que ses lumières, court grand risque de s'égarer : il « faut être ou vain, ou insensé, pour se dire en état « d'opérer sûrement sans conseil. » *Voyez* DÉFIANCE.

## MÉMOIRE.

1. Un Breton étant venu à Paris, alla voir M. de S** son compatriote, auquel il demanda, par occasion, un écu de six francs qu'il lui avoit prêté il y avoit environ une quinzaine d'années. A cette demande, M. de S** appelle son laquais : « *Labrie*, lui dit-il, voyez dans « cette armoire si vous n'y trouverez pas un livre. » Le domestique obéit, et remit à son maître un *bouquin* à demi rongé des rats, et couvert de poussière. M. de S** le présente à son créancier qui ouvroit de grands yeux : « Prenez, monsieur, lui dit-il, prenez ; c'est un prix « de mémoire que j'ai remporté dans ma jeunesse, « vous le méritez mieux que moi. »

2. *Thémistocle* avoit une mémoire si heureuse, qu'il apprit parfaitement dans l'espace d'une année, la langue persane, quoique très-difficile. Un homme vint un jour lui proposer un secret pour aider la mémoire et y fixer les objets : « J'aimerois mieux, lui dit *Thémistocle*, un « secret pour oublier ce que je voudrois. »

3. *Louis III* avoit une mémoire admirable. L'armée francaise avoit eu ordre de se rassembler dans la plaine de Saint-Maurice, voisine de Piquevos : quoiqu'on y eût campé l'année précédente, on ne se souvenoit plus de sa situation, ni des chemins qu'il falloit prendre pour y arriver. Le roi prit une plume, et traça lui-même une carte du pays, avec tant d'exactitude, que l'on y trouvoit jusqu'aux moindres particularités : aucun des noms n'étoit sorti de sa mémoire.

4. Une mémoire heureuse n'est pas toujours jointe à un jugement profond. *Louis XIV* réunissoit ces deux avantages. Un objet qui l'avoit une fois frappé, ne lui échappoit plus. Ayant rencontré un homme dans les appartemens, il lui dit sur-le-champ : « N'êtes-vous pas au « duc de*** ? Je le reconnois, ajouta-t-il, aux boucles « d'or de vos souliers qui lui appartiennent. »

En faisant faire l'exercice à ses mousquetaires, il dit positivement à l'un d'eux, que ce cheval étoit le même

qui avoit été volé depuis cinq ans à l'un de ses camarades.

5. *Mithridate*, qui comptoit sous sa domination vingt-deux nations différentes, les haranguoit chacune dans leur langue, et appeloit tous les soldats chacun par leurs noms.

On raconte la même chose de *Cyrus*, roi de Perse, de *Thémistocle*, de *Scipion* l'Asiatique, de l'empereur *Adrien*, et de plusieurs autres grands hommes: et l'on dit qu'un pareil avantage éleva *Othon* à l'empire.

6. *Hortensius*, l'un des plus célèbres orateurs de l'ancienne Rome, avoit une mémoire si sûre, qu'après avoir médité en lui-même un discours, sans écrire un seul mot, il le rendoit dans les mêmes termes dans lesquels il l'avoit préparé. Rien ne lui échappoit : ce qu'il avoit arrangé dans son esprit, ce qu'il avoit écrit, ce qu'avoient dit les adversaires, tout lui étoit présent. Cette faculté alloit en lui jusqu'au prodige; et l'on rapporte qu'en conséquence d'une gageure faite avec un de ses concitoyens, appelé *Sisenna*, il passa un jour entier à une vente; et lorsqu'elle fut finie, il rendit compte de toutes les choses qui avoient été vendues, du prix de chacune, du nom des acheteurs, et cela par ordre, sans se tromper dans la moindre circonstance, comme il fut vérifié par l'huissier-priseur, qui le suivoit sur son livre à mesure qu'il parloit.

7. *Lipse*, si connu par son érudition, savoit toute l'histoire de *Tacite*. Il s'obligeoit à réciter mot pour mot tous les endroits de cet ouvrage qu'on lui marqueroit, consentant qu'on se tînt auprès de lui avec un poignard à la main, et qu'on l'enfonçât dans son corps, en cas qu'il ne rapportât pas fidellement les paroles de l'auteur.

*Renaud de Beaune* avoit une mémoire si heureuse, que dans un âge très-avancé, il se souvenoit de tous les vers grecs et latins qu'il avoit lus dans sa jeunesse; et il récitoit des pages entières d'*Homère*, quoiqu'il y eût plus de quarante ans qu'il n'eût jeté les yeux sur les ouvrages de ce poëte.

Hugues *Doneau*, jurisconsulte de Châlons-sur-Saône, au seizième siècle, avoit une si belle mémoire, qu'il savoit par cœur tout le corps du droit.

A l'âge de dix-neuf ans, Georges *Vagan* d'Arezzo en Toscane, possédoit tout Virgile, et pouvoit le répéter d'un bout à l'autre, depuis la fin jusqu'au commencement.

Joseph *Scaliger* apprit en vingt-un jours l'Iliade et l'Odyssée d'Homère.

Chrétien *Chemnitius*, théologien d'Ione, savoit si bien la Bible, qu'il citoit le chapitre et le verset où se trouvoient le passage, le mot, ou le nom propre qu'on lui proposoit.

Valentin *Vetthmius*, théologien de la même ville, faisoit la même chose par rapport au traité de Grotius, *De Jure Pacis et Belli* (du droit de la paix et de la guerre).

Nicolas *Bourbon*, de l'Oratoire, récitoit par cœur l'histoire de M. *de Thou*, et les éloges de Paul *Jove*, qu'il aimoit beaucoup.

Le père *Ménestrier*, jésuite, avoit une mémoire des plus heureuses. La reine de Suède, passant à Lyon, en voulut faire une épreuve. Elle fit écrire et prononcer trois cents mots les plus bizarres et les plus extraordinaires qu'on pût imaginer ; il les répéta tous, d'abord dans l'ordre où ils avoient été écrits, et ensuite dans tel ordre et tel arrangement qu'on voulut lui proposer.

*Sénèque* dit de lui-même, que, par un effet de mémoire, il répétoit deux mille mots détachés, dans le même ordre qu'on les lui avoit prononcés.

*Muret* raconte qu'il dicta un jour à un jeune Corse une multitude innombrable de mots grecs, latins et barbares, tous détachés les uns des autres, et la plupart inintelligibles. Quand il fut las de dicter, le Corse les récita sans hésiter dans le même ordre, et les répéta en renversant l'ordre, et en commençant par le dernier. Il lui assura qu'il lui seroit aisé d'en répéter de la sorte jusqu'à trente-six mille. Il fit plus ; il entreprit d'enseigner son art à un jeune Vénitien qui se plaignoit de sa mémoire : en effet, en six jours d'exercice, il l'accoutuma à retenir cinq cents vers.

Cornelio *Musso*, évêque de Bitonto, qui assista au concile de Trente, après avoir entendu un sermon, le récitoit tout entier, et même si couramment, qu'on eût dit qu'il en étoit l'auteur.

Le pape *Clément VI* n'oublioit jamais rien de ce qu'il avoit lu ou entendu ; et ce qui paroît un paradoxe, c'est que cette grande mémoire lui vint après un coup qu'il avoit reçu derrière la tête.

*Jules-César* dictoit cinq ou six lettres à la fois, tandis qu'il écrivoit lui-même.

On a vu à Paris le sieur *Marcet*, qui dictoit en même temps à dix personnes, en six ou sept langues différentes, et sur des matières sérieuses. Il faisoit faire l'exercice à un bataillon dans toutes les évolutions militaires, nommoît tous les soldats par le nom qu'ils avoient pris, en défilant une fois devant lui ; enfin, il se démêloit heureusement, sans autre secours que celui de la mémoire, d'une règle d'arithmétique, fût-elle de trente figures.

David *le Clerc*, père du fameux Jean *le Clerc*, avoit une mémoire très-facile, quand il s'agissoit d'apprendre les langues ; mais elle devenoit infidelle, quand il falloit retenir ses sermons.

On a remarqué la même chose dans M. *Blondel :* car il lui étoit presque impossible de prêcher, faute de mémoire. Cependant, jamais homme n'a mieux retenu que lui tout ce qu'il lisoit, noms de lieux et de personnes, et jusqu'aux jours où chaque chose s'étoit passée.

Un enfant de huit ans, qui apprenoit parfaitement bien le latin, oublia tout d'un coup presque tout ce qu'il en savoit, quand les grandes chaleurs de 1703 commencèrent ; deux ou trois jours de fraîcheur lui rendirent la mémoire, qu'il perdit une seconde fois quand la chaleur revint.

Un Allemand, âgé de plus de soixante ans, étant à table, commença à tenir des discours sans ordre, quoiqu'il ne parût en lui aucun mal ; et l'on reconnut qu'il avoit perdu tout-à-coup la mémoire qu'il avoit eue très-bonne. On lui fit quelques remèdes, et la mémoire lui revint peu à peu. Cependant il ne connoissoit plus ses lettres ; et il fallut encore quelques médicamens pour rappeler tout-à-fait cette ancienne domestique.

Simon *Turnai*, fameux docteur de Paris, tomba, dans sa vieillesse, dans une si profonde ignorance, que son fils ayant inutilement employé plus d'une année pour lui

apprendre le *Pater* et l'ABC, fut obligé de l'abandonner.

*Sleidan* eut l'esprit si épuisé, sur la fin de sa vie, qu'il oublia son nom, celui de sa femme, et celui de ses trois filles.

## MÉNAGEMENS.

1. Le fameux Valérius *Publicola*, collègue de *Brutus* dans le consulat, habitoit une maison superbe et fort élevée sur la cime du Mont-Palatin, d'où elle commandoit à la place publique, et d'où l'on remarquoit tout ce qui s'y passoit. Ses avenues étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec peine; de sorte que, quand il en descendoit avec cette pompe qui environnoit les consuls, ceux qui le voyoient d'en bas, choqués de ce faste, le prenoient moins pour un consul que pour un roi. Le peuple, qui ne faisoit que commencer à jouir de la liberté, s'alarmoit de la moindre chose qui paroissoit lui être contraire. *Valérius* apprit le mécontentement des Romains, par le moyen de ses amis. Aussitôt, sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers; et, la nuit même, il démolit sa maison jusqu'à la dernière pierre. Il alla ensuite loger chez ses amis, jusqu'à ce que le peuple lui eût donné une place où il pût bâtir une maison plus modeste que la première.

2. Quand, après l'expulsion des Perses, la ville d'Athènes fut entièrement rétablie, le peuple se voyant tranquille et paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement, et à le rendre absolument démocratique. Cette trame, quoique secrète, n'échappa point à la vigilance d'*Aristide*, partisan de l'aristocratie, et ce grand homme en prévit toutes les suites. Mais, faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner, et de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de le réduire et de le contenir, parce qu'ayant les armes à la main, il étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le

ménager, et user de tempérament. Il fit donc un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, et que les archontes seroient choisis désormais, sans distinction, parmi tous les Athéniens. En accordant ainsi quelque chose au peuple, il prévint de funestes dissentions qui auroient pu causer la ruine d'Athènes et de toute la Grèce.

*Pisistrate*, après s'être rendu maître d'Athènes, regardoit sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle du sage *Solon*, qui toujours s'étoit fortement opposé à son usurpation tyrannique. Bien instruit des moyens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fît, point de marques d'estime et d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui rendant toutes sortes d'honneurs, en l'appelant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses lois qu'il observoit effectivement lui-même, et qu'il faisoit observer aux autres. *Solon*, voyant qu'il n'étoit pas possible de porter *Pisistrate* à renoncer à la tyrannie, crut qu'il étoit de la prudence de ne point irriter l'usurpateur, en rejetant les avances qu'il lui faisoit; et il espéra qu'en entrant dans sa confidence et dans son conseil, il seroit en état de rectifier, au moins, ou de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, et d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empêcher.

## MÉRITE.

1. François I combloit de bienfaits Jacques de Gourdon de Genouillac, dit *Galiot*, qui venoit de contribuer plus que personne, par le moyen de son artillerie, au gain de la bataille de Marignan en 1515. La chambre des comptes représenta que ces récompenses étoient des aliénations du domaine. « Je le sais bien, répondit « le monarque : vous faites votre devoir de m'en aver- « tir; et moi, je fais le mien, en passant par-dessus les « règles ordinaires, pour récompenser un homme ex- « traordinaire. » L'envie des courtisans ne tarda point

à exagérer et à rendre suspectes les richesses et les dépenses de *Galiot;* et le prince lui en parla. « On vous a « dit vrai, sire; je suis très-riche : je n'ai pourtant que « ce que vous m'avez donné. Tous mes biens sont à « vous; reprenez-les : je n'aurai point à me plaindre, et « je ne vous en servirai pas avec moins de zèle. — Mon « cher ami, reprit le roi en l'embrassant, aimez-moi tou« jours, et servez-moi comme vous avez fait. L'envie en « veut à ma gloire, quand elle en veut à vos biens : des « services tels que les vôtres ne peuvent être assez payés. »

2. Jamais le chevalier *Bayard* ne brigua aucune charge; jamais il n'étala aux yeux de son souverain ses longs et glorieux services, pour parvenir à quelque récompense. « Nos belles actions, disoit-il, doivent parler pour nous « et demander ces sortes de choses qu'il est plus glorieux « de mériter, que de posséder sans en être digne. »

3. Le fameux *Apelle* rendoit justice avec joie au mérite des grands ouvriers, et ne rougissoit point de se les préférer à lui-même, pour de certaines qualités : ainsi il avouoit ingénument qu'*Amphion* l'emportoit sur lui pour la disposition, et *Asclépiodore* pour la régularité du dessin. *Protogène*, le plus grand rival de ce peintre immortel, n'étoit pas beaucoup estimé des Rhodiens, ses compatriotes. Pendant qu'*Apelle* étoit avec lui à Rhodes, cet artiste lui demanda ce qu'il vendoit ses ouvrages lorsqu'il y avoit mis la dernière main. « Très« peu de chose, répondit *Protogène;* » et il énonça une somme très-modique : « Et moi, reprit *Apelle*, je vous « offre cinquante talens pour chacun : je les prendrai « tous à ce prix; » ajoutant qu'il ne seroit point en peine de s'en défaire, et qu'il les vendroit comme étant de sa propre main. Cette offre, qui étoit sérieuse, fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur peintre, qui, de son côté, s'en prévalut, et ne livra plus ses chefs-d'œuvre qu'à un prix très-considérable.

4. Les talens de M. *Méry*, fameux anatomiste, étoient si connus, quoique par sa conduite il s'efforçât de les cacher, que les rois d'Espagne et de Portugal lui firent alternativement les offres les plus avantageuses pour le fixer dans leurs états. Mais rien ne put vaincre l'amour

de la patrie. Sa réputation s'étoit répandue dans tout le monde savant; et cependant il en ignoroit l'éclat. Après qu'il avoit rempli, dans la dernière exactitude, les fonctions indispensables de sa profession, il se renfermoit dans son cabinet, où il étudioit, non pas tant les livres, que la nature même. Il n'avoit de commerce qu'avec les morts, et cela dans un sens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des savans. Il s'instruisoit donc infiniment; mais personne n'en eût rien su, si les opérations merveilleuses qu'il faisoit tous les jours, n'eussent trahi le secret de son habileté. Ceux qui sont fortement occupés à exercer une profession ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, soit de leurs occupations présentes, soit de leurs projets : on est obligé de les écouter, et ils ont une liberté entière de se faire valoir. Mais il n'usoit point de ses droits à cet égard : on ne le voyoit qu'aux heures des repas; et il n'y tenoit point de discours inutiles. Tout étoit enseveli dans un profond silence; et il est presque étonnant que M. *Méry* ait été connu. Il n'a rien mis du sien, dans sa réputation, que son rare mérite.

---

## MODÉRATION.

1. Un insolent donna un vigoureux soufflet au célèbre *Abou-Hanifah*, fameux docteur musulman, et chef de la secte des Hanifites : « Je pourrois, lui dit ce grand homme, vous rendre injure pour injure; mais je ne le veux point. Je pourrois vous accuser devant le calife; mais je ne suis point délateur. Je pourrois, dans mes prières à Dieu, me plaindre de l'outrage que vous m'avez fait; mais je m'en garderai bien. Enfin je pourrois demander qu'au jour du jugement Dieu me vengeât; mais à Dieu ne plaise que je conçoive cette pensée ! Au contraire, si ce terrible jour arrivoit dans ce moment, et que mon intercession pût vous être utile, je ne voudrois entrer en paradis qu'avec vous. » Exemple admirable d'une ame calme, tranquille, et disposée au pardon !

2. *Démonides* avoit les pieds tortus et tout contrefaits. Ses souliers lui ayant un jour été volés, il se contenta de s'écrier : « Puissent-ils bien aller aux « pieds de celui qui me les a pris ! »

3. L'attachement inviolable d'*Aristide* pour la justice, l'obligeoit souvent de s'opposer à *Thémistocle*, qui, sur ce point, ne se piquoit pas de délicatesse, et qui mit en usage toutes sortes d'intrigues et de cabales pour écarter, par les suffrages du peuple, un rival qu'il trouvoit toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il parut bien dans cette occasion qu'on peut être supérieur en mérite et en vertu, sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de *Thémistocle* l'emporta sur la justice d'*Aristide*. Il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnoient leur suffrage, en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille (1). Un paysan, qui ne savoit pas écrire, et qui ne connoissoit point *Aristide*, s'adressa à lui-même, pour le prier de mettre le nom d'*Aristide* sur sa coquille. « Cet homme « vous a-t-il fait quelque mal, dit *Aristide*, pour le con« damner ainsi? — Non : je ne le connois pas même ; « mais je suis fatigué, je suis blessé de l'entendre par« tout appeler *le Juste*. » Le sage citoyen, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, et la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Pendant qu'on le conduisoit hors d'Athènes, un de ses ennemis lui cracha au visage. Il s'essuya sans se plaindre ; et se tournant vers le magistrat qui l'accompagnoit : « C'est à vous, lui dit-il, d'avertir cet homme, de « peur qu'il n'en agisse ainsi envers quelque autre. »

4. On vint dire à M. *Colbert* que le poète *Hénaut* avoit fait contre lui un sonnet injurieux et satirique, très-fameux dans le temps, et qui commence par ces mots : *Ministre avare et lâche*, etc. *Colbert* refusa de le lire, et demanda seulement si le roi y étoit attaqué.

---

(1) Elle s'appelait en grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'*ostracisme*.

On lui répondit que non. « En ce cas, reprit ce grand « homme, qu'on laisse l'auteur tranquille. »

5. *Philippe*, père du grand *Alexandre*, assistoit aux jeux olympiques. Les habitans du Péloponnèse, à qui ce prince avoit rendu des services importans, l'insultoient cependant par des railleries sanglantes. Les amis du roi de Macédoine l'exhortoient à punir ces insolens; mais ce monarque leur répondit: « Si ces gens sont assez « méchans pour insulter ceux qui leur font du bien, « que ne feront-ils pas à ceux qui leur font du mal! »

Une autre fois, on lui conseilloit de détruire la ville d'Athènes, la perpétuelle rivale de sa grandeur: « Aux dieux ne plaise, répondit-il, que je renverse « le plus beau théâtre de ma gloire! »

6. Un citoyen diffamé par ses vices, accabloit d'injures *Caton* l'ancien. « Au nom des dieux, lui dit ce grave « Romain, ne me forcez pas d'entrer en lice avec vous: « la partie n'est pas égale. Accoutumé à répandre sur « les autres l'opprobre dont vous êtes couvert, vous « l'emporterez aisément sur un homme aussi peu fait « pour dire des injures, que pour en recevoir. »

Quelqu'un l'ayant frappé dans le bain, un de ses amis le reprit de ce qu'il souffroit cette insulte sans en tirer vengeance: « Je ne me rappelle point, dit-il, « d'avoir été frappé; mon ressentiment a passé aussi « vîte que la douleur du coup que j'ai reçu. »

7. Le poète *Sosithée* récita en public des vers contre le philosophe *Cléanthe*. Ce sage les écouta tranquillement et sans s'émouvoir. Le peuple, charmé de sa patience vraiment stoïque, lui donna de grands applaudissemens, et chassa *Sosithée*. Ce poète ayant ensuite témoigné son repentir à *Cléanthe*, ce grave personnage lui répondit: « Bacchus, Hercule et les autres dieux souf- « frent bien les impertinences des poètes; pourquoi « m'en offenserois-je, moi qui ne suis qu'un mortel? »

8. Le musicien *Nicodrome*, irrité des railleries du philosophe *Cratès*, lui donna un grand coup de poing dans le visage, qui le fit enfler. *Cratès*, pour toute vengeance, s'attacha sur le front une tablette où il avoit écrit: « C'est « *Nicodrome* qui l'a fait; » allusion plaisante à l'usage

des artistes, qui mettent leur nom à leurs ouvrages. Ainsi *Cratès* se promenant avec sa tumeur et son écriteau, faisoit connoître à tout le monde la brutalité de *Nicodrome*, sans cependant sortir des règles que la modération philosophique peut prescrire.

9. Le philosophe *Démonax* reprenoit un athlète de ce qu'après avoir remporté la victoire aux jeux olympiques, il s'abandonnoit à la mollesse. Cet homme reçut fort mal son avis, et lui jeta une grosse pierre qui lui fit une plaie considérable à la tête. Les assistans, indignés, conseilloient au blessé d'aller trouver le magistrat: « Je vais plutôt trouver le médecin, dit le philoso-« phe; il faut guérir le mal avant de s'en venger. »

10. Quand il fut question de nommer un généralissime pour commander la flotte destinée à combattre celle de *Xerxès*, les Athéniens, qui seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit; et rien n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'*Eurybiade*, lacédémonien. *Thémistocle*, quoique fort avide de gloire, crut que, dans cette occasion, il devoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; et ayant fait entendre aux Athéniens que, pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement; il leur persuada de céder, aussi-bien que lui, aux Spartiates. Cette sage modération de *Thémistocle* sauva l'Etat; car les alliés menaçoient de se retirer, si l'on prenoit un autre parti; et cette désunion eût perdu la Grèce.

11. Le maréchal *de la Ferté* voulant donner du chagrin à M. *de Turenne*, maltraita grossièrement un de ses gardes, qui ne manqua pas de lui porter ses plaintes. « Vous êtes un fripon et un coquin, lui dit le vicomte; « car M. *de la Ferté* ne vous eût point frappé, si vous « ne l'eussiez pas mérité. » Il le fit mener au maréchal, pour en tirer telle justice qu'il lui plairoit. Mais M. *de la Ferté* reconnut, malgré lui, l'héroïque modération de *Turenne*. Il renvoya le garde en lui faisant compter quelques louis, et lui dit: « Rapporte à ton maître « qu'il sera toujours sage, et moi toujours fou. »

---

12. On disoit au *Tasse* qu'il avoit une belle occasion de se venger d'un homme qui, par haine et par jalousie, lui avoit rendu mille mauvais services. « Ce n'est pas « le bien, répondit ce poète célèbre, ce n'est pas la « vie ou l'honneur que je désire ôter à cet envieux, « mais uniquement sa mauvaise volonté. »

13. La principale vertu de *Théodose II*, et celle qui faisoit le fond de son caractère, étoit une sage et noble modestie. Placé entre Dieu et ses sujets, il apercevoit l'espace immense qui le séparoit de la divinité, et l'étroit intervalle qui le distinguoit des autres hommes. Il ne put souffrir les hommages presque divins, qu'une adulation passée en coutume rendoit aux statues des empereurs. On les ornoit de fleurs; on brûloit devant elles de l'encens et d'autres parfums: on se prosternoit à leurs pieds. Il proscrivit ces honneurs idolâtres, et ordonna de réserver à l'Être suprême tous ces signes d'adoration, qui ne peuvent convenir aux hommes, quelque élevés qu'ils soient. On raconte que ce prince s'étant éloigné de ses gens dans une chasse, arriva, très-fatigué, à une cabane écartée. C'étoit la cellule d'un anachorète qui étoit venu d'Egypte s'établir dans le voisinage de Constantinople. Le solitaire le prit pour un officier de la cour, et le reçut avec honnêteté. Ils firent la prière, et s'assirent. *Théodose* entra en conversation, et lui demanda ce que faisoient les moines d'Egypte : « Ils prient pour nous, ré« pondit l'anachorète. » L'empereur, jetant les yeux de toutes parts, ne vit dans la cellule qu'une corbeille où étoient un morceau de pain et un vase plein d'eau. Son hôte l'invita à manger et à boire. Le prince l'accepta; et après ce repas frugal, s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, comme le solitaire se jetoit à ses pieds, il le releva, en lui disant : « Que vous êtes heureux, mon père, de « vivre loin des affaires du siècle ! Le vrai bonheur « n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais trouvé « de plus grand plaisir qu'à manger votre pain et à « boire votre eau. » En même temps, ses gens, qui le cherchoient, étant arrivés, il partit, en se recommandant aux prières de l'anachorète. Celui-ci, craignant que cette aventure ne lui attirât quelque considération, quitta sa cellule, et s'enfuit en Egypte.

14. Madame *de Richelieu*, dame d'honneur de la dauphine, étant venue à mourir, toutes les dames de la cour briguèrent cette charge. Madame *de Maintenon*, qu'on jugeoit trop petite pour la remplir, mais assez grande pour la donner, étoit dépositaire des intérêts et des sentimens de chaque parti. Le roi s'en remit à la décision de madame la dauphine, qui le pria de guider son choix. Le roi l'assura qu'il ne vouloit point la gêner. La princesse lui répondit qu'elle n'avoit d'autre goût que le sien. « Si cela est, lui dit le monarque, votre choix « sera bientôt fait. » Sur-le-champ madame la dauphine nomma madame *de Maintenon*. Le roi, charmé de mettre à la tête de la cour la femme qui régnoit dans son cœur, voulut être le premier témoin des transports de joie que lui causeroit cette nouvelle : tant le cœur de madame *de Maintenon* lui étoit encore peu connu ! Elle la reçut avec la plus respectueuse indifférence, et parut plus digne qu'avide de la première place. Elle lui représenta que cette charge exciteroit contre elle l'envie, qu'il falloit plutôt désarmer par la modération, qu'irriter par l'orgueil. « Quant à l'honneur, ajouta-t-elle, que cette « place me feroit, ne le trouvé-je pas tout entier dans « l'offre que me fait votre majesté ? » *Louis XIV* insista ; madame *de Maintenon* persévéra dans son refus. « Puis- « que vous ne voulez pas, lui dit enfin le roi, jouir de « mes graces, il faut du moins, madame, que vous « jouissiez de vos refus. » Elle le supplia de garder le silence ; mais le roi ne put s'empêcher de raconter à tous ses courtisans ce rare exemple de modération.

15. Le fameux *Caïus Marius*, pendant son consulat, ayant vaincu les Teutons, apprit que les Cimbres étoient près d'arriver. Considérant alors que la république alloit être exposée à un nouveau danger, il différa le triomphe qu'il avoit mérité ; et s'étant joint à *Catulus*, il défit les Cimbres auprès de Verceil. Cette double victoire étoit digne d'un double triomphe. *Marius* se contenta d'un seul, et voulut que son collégue le partageât avec lui. Bel exemple d'une généreuse modération, que *Marius* lui-même ne sut pas toujours conserver !

16. Le célèbre maréchal *de Catinat* commandoit en Italie

Italie l'armée francaise contre le prince *Eugène*. Gêné par les ordres de la cour, il n'eut pas tout le succès qu'on attendoit ; et comme il n'avoit point de cabale qui le soutînt, on lui ôta le commandement. Le maréchal *de Villeroi* fut choisi pour réparer les prétendues fautes de *Catinat ;* et le vainqueur de Stafarde et de Marsaille fut obligé de servir sous lui. *Catinat* supporta avec une fermeté héroïque l'injustice qu'on lui faisoit, et s'acquit par là plus de gloire aux yeux des sages, que s'il eût remporté les plus éclatantes victoires. *Villeroi* ordonna d'abord qu'on attaquât le prince *Eugène* au poste de Chiari, près de l'Oglio. Les officiers-généraux jugeoient qu'il étoit contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poste, parce qu'il n'étoit d'aucune conséquence, et que les retranchemens en étoient inabordables ; qu'on ne gagneroit rien en le prenant, et que si on avoit le malheur de le manquer, ce qui paroissoit indubitable, on perdroit la réputation de la campagne. *Villeroi* envoya un aide-de-camp ordonner de sa part au maréchal *de Catinat* d'attaquer. *Catinat* se fit répéter l'ordre trois fois ; et se tournant vers les officiers qu'il commandoit : « Allons, dit-il, allons, messieurs, il faut obéir. » On marcha aux retranchemens. *Catinat* chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il étoit, voyant les troupes du roi rebutées, et le maréchal *de Villeroi* ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, et vint à Versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans parler de personne.

17. Les Parthes, dans la chaleur d'une sédition, avoient détrôné leur roi *Artaban*. Ce prince eut recours à *Jaxat*, roi des Adiabènes, qui leva des troupes pour le rétablir. Les Parthes se repentoient déjà d'avoir chassé leur monarque : redoutant d'ailleurs la guerre qui les menaçoit, ils envoyèrent des ambassadeurs aux deux princes, pour leur déclarer qu'ils étoient prêts à rentrer dans leur devoir. Il se présentoit cependant un obstacle à leur dessein : ils avoient couronné *Cinname* à la place d'*Artaban ;* ils lui avoient juré fidélité, et ils se faisoient un scrupule de violer leur serment. *Cinname* sachant ce qui les arrêtoit, écrivit aux deux rois qu'ils pouvoient venir, et qu'il

céderoit sans peine la couronne à son véritable maître. A leur arrivée, *Cinname* revêtu de ses habits royaux, le front ceint de son diadême, alla au devant d'eux. Dès qu'il apperçut *Artaban*, il descendit de cheval, et lui dit : « Prince, j'ai reçu, à la prière des Parthes, la « couronne qu'ils vous avoient enlevée ; mais, dès que « j'ai appris qu'ils vouloient vous rétablir sur le trône, « et que j'étois le seul obstacle à leurs desseins, non-« seulement je ne m'y suis point opposé, mais je viens « de moi-même remettre entre vos mains l'empire qui « vous appartient.» Aussitôt il ôte sa tiare, et la met sur la tête d'*Artaban* : exemple d'une modération bien rare ! Lorsqu'il s'agit du trône, les hommes, d'ordinaire, se croient dispensés d'être justes ; les plus grands crimes leur semblent permis.

18. *Apollonius* de Tyane étant à Babylone, le roi lui offrit un logement dans son palais. « Seigneur, dit « ce philosophe, si vous veniez à Tyane, ma patrie, « et que je vous invitasse à loger chez moi, voudriez-« vous y consentir ?— Non, de par Jupiter ! répondit « le monarque, à moins que l'édifice où vous vou-« driez me loger, ne fût assez spacieux pour contenir « tous mes officiers et toute ma garde.— Je suis dans « le même cas, répliqua le sage : si j'étois logé au-« dessus de ma condition, je ne me trouverois pas à « l'aise : car le trop fatigue plus le véritable philosophe, que le trop peu ne vous déplaît. »

19. *Méandre*, tyran de Samos, pour se dérober aux poursuites des Perses, s'étoit retiré à Lacédémone. Il y étala des sommes d'argent considérables : il en offrit même au roi *Cléomène ;* mais cet austère Lacédémonien ne voulut rien recevoir. Craignant même que les richesses de *Méandre* ne corrompissent quelques citoyens, il alla trouver les éphores, et leur représenta qu'il étoit de l'intérêt de la patrie que *Méandre* sortît du Péloponnèse. Les éphores suivirent son avis, et ordonnèrent au tyran fugitif de chercher une autre retraite. Un si grand mépris des richesses doit paroître incroyable dans un siècle où l'on sacrifie tout pour en acquérir.

20. *Timoléon*, après avoir chassé les tyrans de la Sicile, et rendu la liberté à Syracuse, préférant le séjour de cette

ville à celui de Corinthe sa patrie, y fixa sa demeure, jouissant du plaisir si doux de voir tant de milliers d'hommes lui devoir leur repos et leur bonheur. Il se trouva cependant deux citoyens qui osèrent l'accuser de plusieurs crimes, et le citer en justice. Le peuple, qui adoroit le restaurateur de la liberté, voulut se soulever contre ces malheureux, et s'opposer à leur poursuite; mais *Timoléon* n'y voulut pas consentir: «Pourquoi, dit-il, me suis-« je exposé volontairement à tant de dangers; pourquoi « ai-je essuyé tant de fatigues et tant de travaux, si ce « n'est pour mettre chaque citoyen de Syracuse en droit « de faire observer les lois?» Un certain *Déménète* l'accusa, en pleine assemblée, de plusieurs malversations, pendant qu'il commandoit l'armée. *Timoléon* ne s'arrêta point à réfuter ces calomnies: il s'écria seulement qu'il rendoit grâces aux dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses prières; et qu'enfin il voyoit les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit souhaité.

21. *Dion*, chassé de Syracuse, après avoir rendu à cette ingrate patrie les plus signalés services, alla chercher un asile à Mégare, où *Préodote* remplissoit alors la suprême dignité. *Dion* eut un jour besoin de ses services: il se rendit dans son palais; mais le souverain magistrat, accablé d'affaires, étoit d'un accès fort difficile. On fit long-temps attendre l'exilé de Syracuse, sans aucun égard pour sa grandeur passée. Ses amis étoient indignés de voir traiter de la sorte un homme autrefois si craint et si respecté. « Consolons-nous, mes « amis, leur dit tranquillement *Dion*: n'ai-je pas sou-« vent fait la même chose, lorsque j'étois à Syracuse?»

22. Quelques habitans de l'île de Chio étant à Lacédémone, vomirent, après leur repas, sur les bancs où s'asseyoient les éphores, et poussèrent l'indécence jusqu'à se mettre dessus pour satisfaire à leurs besoins. Lorsque cette infamie fut découverte, on fit une exacte recherche des auteurs de cette action, et l'on connut bientôt les coupables. Les éphores, pour toute vengeance, firent publier, par un crieur public, que les habitans de Chio seroient dispensés désormais d'observer la décence et l'honnêteté quand ils séjourneroient à Sparte.

23. *Darius*, fils d'*Hystaspes*, en mourant, n'avoit point

désigné son successeur; et deux de ses fils, *Artabazane* et *Xerxès*, se disputèrent la couronne. A peine le monarque eut-il rendu l'esprit, que *Xerxès*, profitant de l'absence de son frère, prit toutes les marques de la royauté, et en exerça les fonctions. Mais aussitôt que son frère fût arrivé, il quitta le diadême et la tiare qu'il portoit d'une manière qui ne convenoit qu'au souverain, alla au devant de lui, et le combla d'honnêtetés. Jamais on ne vit deux rivaux si unis, ni de dispute sur une matière aussi intéressante, terminée d'une manière plus douce et plus paisible.

*Darius* avoit trois fils de sa première femme, tous trois nés avant qu'il fût parvenu au trône; et quatre autres d'*Atosse*, fille de *Cyrus*, sa seconde femme, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choisi pour roi. *Artabazane* étoit l'aîné des premiers, et *Xerxès* des seconds. *Artabazane* alléguoit en sa faveur, qu'étant aîné de tous ses frères, la coutume et l'usage de toutes les nations lui adjugeoient la succession préférablement à tout autre. *Xerxès* répliquoit qu'il étoit fils de *Darius* par *Atosse*, fille de *Cyrus*, qui avoit fondé l'empire des Perses, et qu'il étoit plus juste que la couronne de *Cyrus* tombât à un de ses descendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. *Démarate*, roi de Lacédémone, qui, après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivoit alors en exil à la cour de Perse, lui suggéra secrétement une autre raison: c'est qu'*Artabazane* étoit, à la vérité, le fils aîné de *Darius*, mais que lui *Xerxès* étoit le fils aîné du roi; qu'ainsi, *Artabazane* étant né lorsque son père n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre, par son droit d'aînesse, qu'à ses biens propres; au lieu que pour lui, *Xerxès*, étant le fils aîné du roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appeloient à la succession du royaume, que des enfans qui étoient nés depuis que leur père étoit roi. Enfin, les deux princes convinrent de prendre pour arbitre de leur différent *Artabane* leur oncle, et de s'en rapporter sans appel à son jugement. Pendant tout le temps que dura cette contestation, les deux frères se donnèrent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, et s'invitant

mutuellement à des repas, d'où l'estime et la confiance écartoient, de part et d'autre, toute crainte et tout soupçon, pour y faire régner une joie pure, et une pleine sécurité : spectacle bien digne d'admiration ! s'écrie *Justin*. Pendant que la plupart des frères se disputent, presque à main armée, un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec la plus tranquille modération un jugement qui devoit décider du plus grand empire qui fût dans l'univers. Quand *Artabane* eut prononcé en faveur de *Xerxès*, dans le moment même son frère se prosterna devant lui, le reconnoissant pour son maître, et le plaça de sa propre main sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement royale ; et infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses interêts n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui sait dissimuler dans l'occasion, et se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher : c'étoit respect pour les lois, vraie affection pour un frère, indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, et arme souvent les plus proches les uns contre les autres. *Artabazane* demeura toujours attaché constamment aux intérêts de *Xerxès* : il servit toujours ce monarque avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie dans la bataille de Salamine, en combattant pour sa gloire.

24. *T. Quintius Crispinus*, l'un des soldats romains qui assiégeoient Capoue, étoit lié avec un Campanien, nommé *Badius*, et par les droits de l'hospitalité, et par une amitié étroite, qui en étoit la suite. Ce qui avoit encore contribué à en resserrer les nœuds, c'est que *Badius* étant tombé malade à Rome chez *Quintius*, avant la révolte de Capoue, il avoit reçu de lui tous les secours qu'on peut attendre d'un bon et généreux ami. Ce *Badius*, voyant les troupes romaines campées devant les murailles de Capoue, s'avança jusqu'aux premiers corps-de-garde, et demanda, à haute voix, qu'on lui fît venir *Crispinus*. Celui-ci, ayant été averti, crut que *Badius* vouloit lui parler comme à un ancien ami, et s'avança avec des dispositions pacifiques, conservant, malgré la rupture entre les deux nations, le souvenir d'une liaison

personnelle et particulière. Quand *Badius* vit qu'il étoit à portée de l'entendre : « Je vous défie au combat, dit« il à *Crispinus ;* montons à cheval, et voyons qui « de vous ou de moi fera paroître plus de courage. » *Crispinus*, qui ne s'attendoit à rien moins, lui répondit que, l'un et l'autre, ils avoient assez d'ennemis contre qui ils pouvoient éprouver leur valeur et leurs forces. « Pour moi, ajouta-t-il, quand je vous rencontrerois « par hasard dans la mêlée, je me détournerois, pour « ne point souiller mes mains du sang de mon ami et « de mon hôte. » Il se mettoit en devoir de retourner dans le camp. Alors *Badius*, plus fier qu'auparavant, commença à traiter de crainte et de lâcheté cette modération et cette honnêtete de son ami, en l'accablant de reproches que lui seul méritoit. « Tu feins, disoit« il, de vouloir épargner ma vie, parce que tu sais bien « que tu n'es pas en état de défendre la tienne contre « moi. Mais, si tu crois que la guerre, qui a rompu l'al« liance des deux peuples, n'a pas suffisamment aboli « toutes nos liaisons particulières, apprends que *Badius* « de Capoue renonce solennellement à l'amitié de *Titus* « *Crispinus*, Romain. Je prends à témoins de ma décla« ration les soldats des deux armées qui m'entendent. « Je ne veux plus avoir rien de commun avec un homme « qui est venu attaquer ma patrie et mes dieux, tant « publics que particuliers. Si tu as du cœur, viens « combattre. » *Crispinus*, peu sensible à toutes ces vaines et frivoles incartades, fut long-temps sans vouloir accepter le défi ; et ce ne fut que sur les instances vives et réitéres de ses camarades, qui lui remontroient combien il étoit honteux de souffrir qu'un Campanien l'insultât impunément, qu'enfin il l'accepta. Mais, avant toutes choses, sachant que tout combat particulier lui étoit interdit par les lois de la guerre, il alla demander aux consuls la liberté de combattre, hors de rang, un ennemi qui le défioit; ce qui lui fut accordé sans peine. Alors, muni d'un pouvoir légitime, il prend ses armes, monte à cheval; et, ayant appelé *Badius* par son nom, il lui déclare qu'il est prêt à se battre contre lui. *Badius* se présente sur-le-champ. Ils n'eurent pas plutôt poussé

leurs chevaux l'un contre l'autre, que *Crispinus* perça l'épaule de son ennemi d'un coup de lance. Cette blessure ayant fait tomber le Campanien, le vainqueur met pied à terre, et vole vers *Badius* pour achever son triomphe. Mais le lâche lui abandonne son bouclier et son cheval, prend la fuite, et s'enfonce dans son armée. *Crispinus* retourna vers les Romains avec les dépouilles du vaincu, et fut conduit, avec de cris de joie et d'applaudissemens, à la tente des généraux, qui donnèrent à sa modération et à sa valeur les récompenses qui lui étoient dues.

25. *Agésilas*, roi de Lacédémone, députa vers ceux de Larissé, ville de Thessalie, *Xenoclès* et *Scythès*, pour faire avec eux un traité d'alliance. Les Larisséens, sans aucun sujet, et par un de ces caprices ordinaires à la populace lorsqu'elle commande, firent mettre en prison les deux ambassadeurs spartiates. Aussitôt les Lacédémoniens crièrent à l'attentat; et, pour venger le droit des gens indignement violé, ils voulurent assiéger la ville coupable. « Arrêtez, leur dit *Agésilas*; je ne voudrois pas « faire la conquête de toute la Thessalie aux dépens de la « vie de l'un des deux députés; je les perdrois certaine- « ment tous deux, si je me rendois à vos désirs. » Il aima donc mieux les racheter aux conditions qui lui furent imposées. On a trouvé cette action plus digne d'un honnête homme que d'un général; et l'on s'est trompé. N'étoit-ce pas consulter les véritables intérêts de sa patrie, que de commander à sa colère pour sauver deux citoyens utiles? Plût à Dieu que tous ceux qui gouvernent, dignes imitateurs de la modération du roi de Lacédémone, sacrifiassent leurs ressentimens, leurs intérêts même, à la conservation d'un seul homme nécessaire au bien public! *Voyez* MÉDIOCRITÉ, RETENUE.

## MODESTIE.

1. APRÈS la bataille de Chéronée, *Philippe*, roi de Macédoine, se laissa quelque temps enivrer par sa prospérité; mais bientôt il fit réflexion snr l'état de son ame; et, pour arrêter les progrès de l'orgueil,

il chargea lui-même un de ses esclaves de venir tous les matins lui répéter ces paroles, en l'éveillant: « Roi, lève-toi, et songe que tu es homme. »

2. Quand le prêtre du temple de Jupiter-Ammon déclara le grand *Alexandre* fils de ce dieu : « Cela n'est pas « étonnant, dit-il; tous les hommes sont par nature fils « de Jupiter, et les bons le sont d'une manière plus « particulière par adoption. » Comme, depuis, l'adulation publioit par-tout qu'il étoit dieu : « Le som« meil, dit-il, m'apprend bien que je suis homme. » Au sortir d'une grande maladie, il dit à ceux qui lui prodiguoient ce titre : « Cessez, mes amis, cessez « de vous moquer ; la foiblesse de ma santé m'avertit « que je suis mortel, et que je ne dois pas porter mes « pensées trop haut. » Un jour, ayant reçu une grande blessure à la cuisse, il dit à ces mêmes courtisans qui l'environnoient : « Eh bien ! le sang que vous « voyez vous paroît-il la liqueur qui coule des bles« sures des dieux immortels ? » Il faisoit allusion à ce qu'Homère dit dans l'Iliade, au sujet du sang qui couloit de la blessure que Vénus reçut de Diomède.

3. Après une maladie qui l'avoit conduit aux bords du tombeau, *Antigone*, roi d'une partie de l'Asie, dit à ses courtisans, comme *Alexandre:* « Cet accident n'est point « un malheur pour moi ; je viens d'apprendre à ne point « m'enorgueillir, puisque je suis mortel. » Le poète *Hermodon* l'ayant appelé, dans quelques vers, *dieu, fils du soleil:* « C'est, dit-il, ce que cet esclave qui nettoie ma « garde-robe, et moi, nous avions ignoré jusqu'à ce jour. »

4. Le célèbre *Paul-Emile* venoit de vaincre *Persée*, et de soumettre pour toujours à la domination romaine, la Macédoine, cette patrie d'*Alexandre-le-grand*, et de tant de puissans monarques. Le modeste conquérant, loin de se laisser enfler d'un vain orgueil, ne s'occupa qu'à faire de sérieuses réflexions sur le caprice de la fortune. Il tendit la main à *Persée* avec bonté, et le releva ; après quoi, prenant avec lui ses fils, ses gendres et les fils des principaux officiers de l'armée, il se retira dans sa tente. Là, il demeura quelque temps recueilli en lui-même, sans proférer une seule parole. Les jeunes gens qui l'environnoient,

surpris de ce silence profond, attendoient avec respect que *Paul-Emile* leur parlât. Enfin, le général, sortant de ses réflexions, leur dit d'un ton grave et sérieux : « Songez, mes enfans, qu'un instant a suffi pour ren-« verser la maison d'*Alexandre* qui étoit parvenu au « plus haut degré de puissance, et qui avoit assujetti la « plus grande partie de l'univers. Nous foulons aux pieds « ce trône jadis si florissant; et tous ces princes, naguère « environnés d'une armée si formidable, sont réduits « en ce jour à recevoir de la main de leurs ennemis un « peu de grain pour soutenir une vie malheureuse. « Après un exemple si frappant des caprices de la for-« tune, qui de nous, mes enfans, osera se flatter d'une « félicité constante? Ne vous laissez donc point enivrer « par cet orgueil frivole, que la victoire inspire aux jeunes « cœurs, et songez que le moment de la plus brillante « prospérité est presque toujours celui que la fortune « choisit pour nous faire éprouver quelques revers. »

5. *Platon*, voulant voir les jeux olympiques, se rendit à Olympe, où il logea avec des personnes qu'il ne connoissoit pas, et dont il n'étoit pas connu lui-même. Il se les attacha bientôt par ses manières polies, son caractère plein de douceur, ses discours éloignés de toute affectation, et de ce faux air de sagesse qui fait l'unique mérite de bien des gens. Ces étrangers étoient charmés de la compagnie d'un homme si aimable. Il ne leur parla ni de *Socrate*, ni de son académie; seulement il leur dit qu'il s'appeloit *Platon*. Après la célébration des jeux, ils allèrent à Athènes où le philosophe les reçut avec cette aimable politesse qui distingue les vrais sages. Alors ses hôtes lui dirent : « Faites-nous voir, s'il « vous plaît, ce disciple de *Socrate*, qui porte votre « nom, et dont la renommée fait par-tout tant de bruit. « Menez-nous à son école, et présentez-nous à lui, afin « que nous retirions quelque fruit de sa conversation.— « C'est moi-même, » leur répondit *Platon*, avec un souris modeste. Ces étrangers furent singulièrement surpris d'apprendre qu'ils avoient eu, sans le savoir, un compagnon de cette espèce. Ils comprirent aussitôt que tout ce que l'on disoit de *Platon* étoit encore bien au-dessous du vrai, puisque un homme qui avoit tant de

droit de se livrer à l'orgueil et de vanter son mérite, se piquoit cependant de la modestie la plus rare, et laissoit aux autres le soin de parler de lui.

6. Quelques pêcheurs de l'île de Cos ayant jeté leurs filets dans la mer, des étrangers qui passoient, achetèrent le poisson qui se trouveroit pris, avant même que les filets fussent tirés; mais, au lieu de poisson, il s'y trouva un trépied d'or. Il y eut entre les pêcheurs et les étrangers une grande contestation : l'oracle les mit d'accord, en déclarant qu'il falloit le donner au plus sage de la Grèce. On l'envoya à *Thalès* de Milet, qui étoit alors en grande réputation : *Thalès*, aussi modeste que sage, le renvoya à *Bias;* celui-ci, à un autre; et ainsi, de main en main, il revint à *Thalès*, qui le consacra à Thèbes dans le temple d'Apollon : grand et rare exemple de la modestie des sages du paganisme!

7. *Agésilas*, le plus grand roi peut-être qui ait honoré Lacédémone, portoit à son comble la modestie, cette vertu si rare dans les princes; mais autant il étoit modeste, autant il détestoit l'orgueil et l'arrogance dans les autres. Le médecin *Ménécrate*, ayant réussi dans la cure de quelques maladies désespérées, fut admiré du peuple qui le nomma *Jupiter*. Ce docte personnage, aussi vain que le sont ordinairement bien des gens de sa profession, ne fit pas difficulté de se parer lui-même de ce surnom. Le monarque lacédémonien en reçut une lettre qui commençoit ainsi : « *Ménécrate-Jupiter*, au roi *Agésilas*, salut. » Le prince lui écrivit : « Le roi *Agésilas*, à *Ménécrate*, sagesse. »

Ce religieux amour de la modestie s'accrut dans son ame avec l'âge, et l'accompagna jusqu'au tombeau. Près de mourir, il chargea ceux qui l'environnoient d'avoir soin qu'on ne lui érigeât nulle part aucune statue, et qu'on ne plaçât son portrait dans aucun endroit : « Si j'ai fait, leur dit-il, quelques belles « actions, ce seront les monumens de ma gloire; mais, « si je n'ai rien fait qui mérite l'estime des hommes, « les portraits et les statues, ouvrages de vils ouvriers, « ne rendront point ma mémoire illustre. »

8. Quoique *Frontin*, écrivain célèbre, eût rempli, avec

éclat, les premières dignités de l'empire, sous le règne de *Vespasien*, il ne se livra jamais au moindre sentiment d'orgueil; et il ne se distingua de ses concitoyens que par un grand mérite accompagné d'une rare modestie. Il défendit, par son testament, qu'on lui élevât, après sa mort, aucun monument superbe: « Si j'ai fait de belles « actions pendant ma vie, disoit-il, elles feront plus « d'honneur à ma mémoire qu'un vain tombeau. Si j'ai « vécu dans le crime et dans l'opprobre, il n'est pas be- « soin qu'un magnifique mausolée éternise ma honte. »

9. *Pescennius-Niger* ayant été proclamé empereur, un courtisan voulut réciter devant lui son panégyrique; mais le prince ne le souffrit pas. « Faites, si vous « voulez, lui dit-il, l'éloge de *Scipion*, de *Marius*, ou « de quelqu'autre ancien capitaine; mais souvenez- « vous que louer les vivans, et sur-tout les empereurs, « c'est s'en moquer, et les prendre pour des sots. »

10. Un flatteur ennuyeux, croyant qu'*Alphonse V* étoit fort avide de louanges, le complimenta un jour sur sa noblesse, et lui dit avec emphase: « Sire, vous « n'êtes pas simplement roi comme les autres; vous « êtes encore frère, neveu et fils de roi. — Eh! mon « Dieu! que prouvent tous ces titres, lui répondit le « sage monarque? que je tiens la couronne de mes « ancêtres, et que je l'ai eue par succession, sans « avoir rien fait de grand qui me l'ait méritée. »

11. Le célèbre *Boileau* présenta à *Louis XIV* son épître sur le passage du Rhin. Après en avoir écouté la lecture: « Cela est beau, lui dit le modeste monarque; et je vous « louerois davantage, si vous m'aviez moins loué. » L'académie française rendoit régulièrement compte à ce prince des sujets qu'elle proposoit pour les prix. Il y eut une année où elle donna pour sujet, laquelle de toutes les vertus du roi méritoit la préférence? Dans cette occasion, on auroit pu la donner à sa modestie; car ce prince sage défendit qu'un pareil sujet fût traité.

12. Le grand *Gustave-Adolphe*, au milieu de ses conquêtes, conservoit des sentimens de modestie et de piété, bien rares dans un conquérant environné de gloire. Etant retourné en Saxe, peu de temps avant la bataille de Lutzen,

le peuple le reçut avec des acclamations extraordinaires. Ce prince, confus de tant d'honneurs, se tourna vers son chapelain *Fabrice*, et lui dit : « Tout me réussit ; mais « je crains bien que Dieu ne me punisse de la folie du « peuple. Ne diroit-on pas que ces gens me regardent « comme leur divinité? Grand Dieu! tu m'es témoin com- « bien tous ces vains applaudissemens me déplaisent! »

13. *Charles V*, ayant jeté les yeux sur *Bertrand du Guesclin*, pour le créer connétable de France, le fit entrer dans le palais où tout son conseil étoit assemblé, et lui dit d'un ton de maître : « *Du Guesclin*, prenez mon « épée, et l'employez contre les ennemis de la France. » *Du Guesclin* la refusa, s'excusant sur son incapacité, et principalement sur sa naissance qui devoit l'éloigner d'une si haute charge ; mais le roi lui dit : « Sachez, « messire *Bertrand*, que n'ai ni frère, ni cousin, ni « neveu, ni baron dans mon royaume, qui n'obéisse à « vous ; et si quelqu'un y étoit contraire, il m'irriteroit « tellement, qu'il s'en apercevroit. Ainsi, prenez cet « office avec joie ; et je vous en prie. » Alors ce brave guerrier, ne pouvant résister plus long-temps à la volonté d'un maître qu'il servoit avec zèle et avec courage, prit l'épée et la tira du fourreau, en disant : « Je « ne l'y remettrai jamais, qu'après avoir chassé les « ennemis du royaume. » Il tint, en effet, sa parole.

14. *Louis XIV* voulut honorer le maréchal *Fabert* du cordon bleu, sur la fin de l'an 1661 ; mais ce modeste général le refusa, prétendant qu'il ne devoit être porté que par l'ancienne noblesse. Le monarque, loin d'en être offensé, admira le généreux désintéressement du maréchal, et lui écrivit lui-même pour exalter son refus : « J'ai un regret très-sensible, lui dit-il, de voir « un homme qui, par sa valeur et sa fidélité, est par- « venu si dignement aux premières charges de ma cou- « ronne, se priver lui-même de cette nouvelle marque « d'honneur, par un obstacle qui me lie les mains. « Ainsi, ne pouvant rien faire davantage pour rendre « justice à votre vertu, je vous assurerai du moins, « par ces lignes, que ceux à qui je vais distribuer le collier, « ne peuvent jamais en recevoir plus de lustre dans le

« monde, que le refus que vous en faites, par un prin-
« cipe si généreux, vous en donne auprès de moi. »

15. Quand le vicomte *de Turennne* rendoit compte de ses glorieux exploits, l'admiration de toute l'Europe, on eût dit que rien n'étoit plus simple et plus ordinaire que ses actions, et qu'il n'y avoit eu presque aucune part. Le cardinal *Mazarin* fit faire une relation de la journée de Bléneau. Elle commençoit par le conseil que *Turenne* avoit donné au maréchal *d'Hoquincourt*, et dont le mépris avoit causé son entière défaite. Le vicomte pria le ministre d'ôter cet article, avant qu'on l'imprimât, lui représentant que ce maréchal avoit déjà assez de chagrin d'avoir été battu, sans l'augmenter encore par une circonstance si mortifiante. Mais c'étoit au fond pour épargner sa modestie, et fermer la bouche à l'envie. Le cardinal eut égard à sa prière, et l'article fut supprimé.

16. *Louis XIV*, se promenoit dans les jardins de Versailles, entre *Mansard* et *Le Nostre;* et regardant, tantôt la façade du château, tantôt la disposition du grand parterre : « Il faut en convenir, leur dit-il, on
« ne sauroit mieux réussir que vous avez fait l'un et
« l'autre : tout cela est admirable. » *Mansard*, naturellement fier et ébloui de sa faveur, goûtoit toute la douceur d'une pareille approbation, lorsque *Le Nostre* répondit, avec autant d'esprit que de modestie : « Il
« y a, sire, quelque chose encore de plus admirable.
« — Quelque chose de plus admirable, dit le roi sur-
« pris? — Oui, sire; et c'est de voir le plus grand roi
« du monde s'entretenir avec tant de bonté avec son
« maçon et son jardinier. » *Voyez* HUMILITÉ.

## MŒURS.

1. CLÉANTHE, célèbre philosophe, disoit qu'il ne falloit que voir un homme pour connoître ses mœurs. Quelques plaisans, pour mettre le sage en défaut, lui amenèrent un homme d'une profession infame, mais qui, dans sa jeunesse, avoit été élevé durement, et dans des travaux continuels. *Cléanthe*, voyant donc son visage

hâlé, ses mains endurcies et brûlées du soleil, se tut quelque temps, et renvoya cet homme; mais, l'ayant entendu éternuer en s'en allant, il dit aussitôt : « Je « n'en veux pas davantage, cet hommé est mou et « adonné aux plaisirs : on n'éternue pas si facilement, « quand on mène une vie dure et laborieuse. »

2. Les Perses avoient en horreur le mensonge, qui passoit parmi eux pour un vice bas et infamant. Vivre d'emprunt étoit ce qu'ils trouvoient de plus lâche après le mensonge. Une telle vie leur paroissoit honteuse, servile, et d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir.

3. *Lycurgue*, voulant réformer sa patrie, commença par bannir de Lacédémone tous les arts superflus, les poètes, les sophistes, les sculpteurs, les peintres; et s'il conserva les musiciens, c'est que leur art, bien dirigé, lui parut propre à animer le courage. Ensuite il partagea également les terres entre tous les citoyens, afin que la grandeur des possessions ne mît point entre eux de différence. Quelques années après, revenant d'un long voyage, dans le temps de la moisson, et voyant dans les campagnes les gerbes entassées et rangées dans un bel ordre, il dit, en souriant, à ses amis : « Ne semble« t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs « frères qui viennent de faire leurs partages ? »

L'argent, ce métal dangereux, qui nourrit les vices, et qui souvent les fait éclore, étoit inconnu à Sparte : on se servoit d'une monnaie de fer, d'un si grand poids et d'une si petite valeur, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme d'environ cinq cents livres, et une chambre entière pour la serrer.

Pour faire encore plus vivement la guerre à la mollesse et au luxe, et déraciner entièrement l'amour des richesses, *Lycurgue* institua les repas publics. Afin d'en écarter toute somptuosité et toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la loi, et il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier. En conséquence, tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne buvoit et ne mangeoit point, et lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse.

Les tables étoient d'environ quinze personnes ; et, pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de leur monnaie pour l'apprêt et l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver à ce festin public; et, long-temps après, le roi *Agis*, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé et puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas ; et on les y menoit comme à une école de sagesse et de tempérance. Là, ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, et ne voyoient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égayoit souvent par des railleries fines et spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes; et, dès qu'on s'apercevoit qu'elles offensoient quelqu'un, on s'arrêtoit tout court: on les accoutumoit aussi au secret ; et, quand un jeune homme entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte: « Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par là. »

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appeloient *la sauce noire*, et les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. *Denys* le tyran, s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même ; et ce ragoût lui parut détestable. « Je « n'en suis pas surpris, dit celui qui l'avoit préparé ; « l'assaisonnement y a manqué. — Et quel assaison- « nement? demanda le prince. — La course, la sueur, « la fatigue, la faim, la soif; voilà, ajouta le cuisinier, « ce qui relève ici tous nos mets. »

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse et les différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art mécanique. *Lycurgue* avoit voulu que ses citoyens vécussent dans un profond loisir. Les ilotes, qui étoient une espèce d'esclaves, cultivoient et affermoient les terres des Spartiates. Il y avoit des salles communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât pour l'ordinaire sur des matières graves et sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un

sel et d'un agrément qui instruisoient et corrigeoient en divertissant. Les citoyens restoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs chefs. L'amour de la patrie et du bien commun étoit leur passion dominante. Ils ne croyoient point être à eux, mais à leur pays. *Pædarète*, n'ayant pas eu l'honneur d'être mis au nombre des trois cents notables de la ville, s'en revint chez lui plein de joie, en s'écriant : « Que je suis heureux ! Sparte « vient de trouver aujourd'hui trois cents hommes « qui valent mieux que moi ! » Tout, dans cette cité fameuse, inspiroit l'amour de la vertu et la haine du vice, les actions des citoyens, leurs conversations, et même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes et d'exemples vivans, ne devinssent pas vertueux, de la manière au moins dont le pouvoient être les païens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude, que *Lycurgue* ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'elles ne rapportassent des mœurs étrangères et des coutumes licencieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de la ville tous les étrangers que la curiosité seule y atttiroit, craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts et les vices de son pays, et persuadé qu'il étoit plus important et plus nécessaire de fermer les portes de la ville à la corruption des mœurs, qu'aux malades et aux pestiférés.

Il ordonna que les filles fussent mariées sans dot ; et, comme on lui demandoit raison de cette loi : « Je veux, « répondit-il, que la pauvreté n'empêche aucun ma- « riage, et que les richesses n'en fassent aucun. »

A proprement parler, le métier et l'exercice des Lacédémoniens étoient la guerre. Tout tendoit là chez eux ; tout respiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville ; et il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos et de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure et austère qui règne à Sparte, étoient un peu relâchés, et qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux, la première loi de

la

la guerre et la plus inviolable étoit de ne jamais fuir, quelque supérieure que fût en nombre l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste, de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou de mourir. Cette maxime leur paroissoit si capitale, que le poète *Archiloque* étant venu à Sparte, ils l'obligèrent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent qne dans un de ses ouvrages il avoit dit qu'il valoit mieux jeter bas ses armes, que de s'exposer à perdre la vie. Ceux qui avoient pris la fuite dans un combat étoient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluoit de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, et on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils ne commençoient une action qu'après avoir imploré le secours des dieux par des prières publiques : ils combattoient comme si la divinité eût été présente; et, quand ils avoient rompu et mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il le falloit pour s'assurer la victoire; après quoi, ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent et qui fuient; aussi préféroit-on une prompte retraite à la résistance, quand on combattoit avec eux.

4. *Minos*, que la fable nous donne pour fils de Jupiter, ayant conquis l'île de Crète, et plusieurs autres contrées voisines, songea à donner, par de sages lois, une consistance solide aux états dont il s'étoit rendu maître par la force des armes. Le but qu'il se proposa fut de rendre ses sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de son royaume l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sachant que la liberté est regardée comme le plus doux et le plus grand des biens, et qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union, il donna tous ses soins à resserrer ses sujets les uns aux autres par les liens les plus étroits.

Il ordonna que tous les enfans fussent nourris et élevés ensemble par troupes et par bandes, afin que, de bonne heure, on leur enseignât les mêmes principes et les mêmes maximes. Leur vie étoit dure et sobre. On les accoutumoit

à se passer de peu, à souffrir le chaud et le froid, à marcher dans des endroits rudes et escarpés, à faire entre eux de petits combats, bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portoient l'un l'autre, et à s'exercer à une sorte de danse qui se faisoit les armes à la main, afin que, jusqu'à leurs divertissemens, tout ressentît la guerre, et les y formât. On leur faisoit aussi apprendre de certains airs de musique, mais d'une musique mâle et militaire. Ils n'étoient point instruits à monter à cheval, ni à porter des armes pesantes; mais, en récompense, ils excelloient à tirer de l'arc, et c'étoit-là leur exercice le plus ordinaire. *Minos* crut devoir établir dans la Crète la communauté des tables et des repas. Outre plusieurs autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ses états une sorte d'égalité, les riches et les pauvres ayant la même nourriture, d'accoutumer ses sujets à une vie sobre et frugale, de cimenter l'amitié et l'union entre les citoyens par la familiarité et la gaieté qui règnent à la table, il avoit aussi en vue les exercices de la guerre, où les soldats sont obligés de manger ensemble. C'étoit le public qui fournissoit aux dépenses de la table. Des revenus de l'état, on en employoit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion et les honoraires des magistrats; l'autre étoit destinée pour les repas communs. Ainsi, femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom et aux dépens de la république.

Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'état. La conversation rouloit le plus souvent sur l'histoire du pays, sur les actions et les vertus des grands hommes qui s'étoient distingués par leur courage dans la guerre, ou pour leur sagesse dans le gouvernement; et l'on exhortoit les jeunes gens qui assistoient à ces sortes d'entretiens, à se proposer ces héros comme des modèles sur lesquels ils devoient former leurs mœurs, et régler leur conduite.

Une des lois de *Minos* que *Platon* admiroit le plus, étoit celle par laquelle il étoit ordonné d'inspirer de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes de l'état, pour les coutumes et les usages de la

patrie, sans souffrir qu'ils missent jamais en question si elles étoient sagement établies on non, parce qu'ils devoient les regarder non comme prescrites et imposées par les hommes, mais comme émanées de la Divinité même. En effet, il avoit eu grand soin d'avertir son peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention par rapport aux magistrats et aux personnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une manière particulière ; et afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que si l'on remarquoit eu eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes gens.

5. Les Scythes vivoient dans une grande innocence et une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus; mais ils ne connoissoient point non plus les vices. Ils n'avoient point partagé entre eux les terres : les campagnes étoient cultivées par uu certain nombre de citoyens, mais pour un an seulement; après quoi ils étoient relevés par d'autres qui leur succédoient aux mêmes conditions. Ils n'avoient point de maison, point de demeure fixe; ils erroient sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils transportoient avec eux leurs femmes et leurs enfans dans des chariots couverts de peaux, qui leur tenoient lieu de maisons. La justice y étoit observée et maintenue par le caractère propre de la nation, non par la contrainte des lois qu'ils ignoroient. Aucun crime parmi eux n'étoit puni plus sévèrement que le vol; car leurs troupeaux, qui faisoient toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment auroient-ils pu subsister, si le vol n'eût été rigoureusement interdit? Ils ne désiroient point l'or et l'argent, comme le reste des hommes; et ces funestes métaux, source de tant de crimes, il les laissoient cachés dans les entrailles de la terre. Le lait et le miel étoient leur principale nourriture. Ils ne connoissoient point l'usage de la laine et des étoffes; et pour se défendre des froids violens et continuels de leur climat, ils n'employoient que des peaux de bêtes.

Ce mépris de toutes les commodités de la vie leur avoit donné une droiture de mœurs, qui les empêchoit de jamais rien désirer du bien d'autrui. S'ils faisoient la

guerre, c'étoit pour repousser un injuste agresseur, jamais pour acquérir. Un heureux naturel destitué des secours de l'éducation, leur avoit donné cette modération, cette sagesse où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissemens de leurs législateurs, ni par les préceptes de leurs philosophes ; et les mœurs d'une nation qu'ils appeloient *barbare*, étoient préférables à celles de ces peuples cultivés et polis par les arts et par les sciences.

Les pères croyoient, avec raison, laisser à leurs enfans une succession précieuse, en leur laissant la paix et l'union entre eux. Un de leurs rois, nommé *Scylure*, se voyant près de mourir, fit venir ses enfans, et leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelques efforts qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine: «Voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde et l'union. «Pour fortifier et étendre ces avantages domestiques, ils y joignoient le secours des amis. L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance sacrée et inviolable, qui approchoit beaucoup de celle que la nature a mise entre les frères, et à laquelle on ne pouvoit donner atteinte, sans se rendre coupable d'un grand crime.

6. Les Goths se croyoient nés pour la guerre, et n'étoient curieux que de belles armes. Ils se servoient de piques et de javelots, de flèches, d'épées et de massues: ils combattoient à pied et à cheval, mais plutôt à cheval. Leurs divertissemens consistoient à se disputer le prix de l'adresse et la force dans le maniement des armes. Ils étoient hardis et vaillans, mais avec prudence; constans et infatigables dans leurs entreprises; d'un esprit pénétrant et subtil. Leur extérieur n'avoit rien de rude ni de farouche; c'étoient de grands corps, bien proportionnés, avec une chevelure blonde, un teint blanc, et une physionomie agréable. Les lois de ces peuples septentrionaux n'étoient point, comme celles des Romains, chargées d'un détail pointilleux, sujettes à mille changemens divers, et si nombreuses, qu'elles échappent à la mémoire la plus étendue : elles étoient invariables, sim-

ples, courtes, claires, semblables aux avis d'un père de famille. La forme de leur législation communiquoit à leurs lois une solidité inébranlable. Elles étoient discutées par le prince et par les principaux personnages de tous les ordres. Rien n'échappoit à tant de regards pénétrans. On pratiquoit avec zèle et avec constance ce que le consentement commun avoit établi. Pour les charges publiques, ces peuples ne connoissoient point les titres purement honorifiques et sans fonctions; tout étoit en action chez eux. Dans toutes les villes, et jusques dans les bourgs, étoient des magistrats choisis par le suffrage du peuple, qui rendoient la justice, et faisoient la répartition des tributs. Chacun se marioit dans son ordre : un homme libre ne pouvoit épouser une femme de condition servile, ni un noble une roturière. Les femmes n'apportoient pour dot que la chasteté et la fécondité. Toute propriété étoit entre les mains des mâles, qui étoient le soutien de la patrie. Il n'étoit pas permis à une femme d'épouser un mari plus jeune qu'elle. Les parens avoient la tutelle des mineurs; mais le premier tuteur étoit le prince. Les transports de propriété, les engagemens, les testamens se faisoient en présence des magistrats, et à la vue du peuple. Les conventions, appuyées de tant de témoins, en étoient plus authentiques; et le public étant instruit de ce qui appartenoit de droit à chacun, il ne restoit plus de lieu aux chicanes, au stellionat, aux prétentions frauduleuses. Les affaires s'expédioient sans longueurs, parce qu'elles se discutoient sans frais. Pour arrêter la témérité des plaideurs, on les obligeoit de consigner des gages. Le sang des citoyens étoit précieux; on ne le répandoit que pour les grands crimes : les autres s'expioient par argent, ou par la perte de la liberté. Le criminel étoit jugé sans appel par ses pairs. L'adultère étoit puni de la peine la plus sévère : la femme coupable étoit livrée à son mari, qui devenoit maître de ses jours. Les enfans nés d'un crime n'étoient admis ni au service militaire, ni à la fonction de juges, ni reçus en témoignage. Une veuve avoit le tiers des biens-fonds du défunt, si elle ne se remarioit pas : autrement

elle n'emportoit que le tiers des meubles. Si elle se déclaroit enceinte, on lui donnoit des gardes; et l'enfant né dix mois après la mort de son père, étoit censé illégitime. Celui qui avoit débauché un fille, étoit obligé de l'épouser, si la condition étoit égale; sinon il falloit qu'il la dotât, car une fille déshonorée ne pouvoit se marier sans dot : s'il ne pouvoit la doter, on le faisoit mourir. Les Goths regardoient la pureté des mœurs comme le privilége de leur nation. Ils en étoient si jaloux, que, selon un auteur de ce temps-là, punissant la fornication de leurs compatriotes, ils la pardonnoient aux Romains, comme à des hommes foibles et incapables d'atteindre au même degré de vertu.

7. Jamais peuple n'eut des mœurs plus singulières que les anciens Germains, long-temps rivaux, et enfin destructeurs de la puissance romaine. La guerre étoit leur unique passion. Ils étoient toujours armés, soit qu'ils entrassent au conseil, ou qu'ils sacrifiassent dans les temples. Au milieu de leurs assemblées, c'étoit par le choc de leurs armes qu'ils témoignoient leur contentement. Chez eux, celui qui perdoit son bouclier dans le combat, étoit regardé comme infame; et il n'avoit aucun accès, ni dans le conseil public, ni dans les temples.

La première fois que l'on armoit un jeune homme, c'étoit une cérémonie publique, que les suffrages de tout le canton rendoient solennelle. Dans une assemblée générale, quelqu'un des chefs, ou le père, ou un proche parent le présentoit; et, du consentement de tous les spectateurs, il lui donnoit le bouclier et la lance. C'étoit là le premier degré par lequel un jeune citoyen entroit dans la carrière de l'honneur: jusqu'à ce moment, il appartenoit à sa famille; alors il devenoit membre de l'état.

En allant au combat, ces intrépides guerriers échauffoient leur courage par des chansons qui contenoient les éloges des héros de la nation, et des exhortations à combattre, ou à mourir, comme eux, pour la gloire de la patrie. Ce chant militaire étoit

en même temps pour eux un présage du succès de la bataille ; car, selon la grandeur et la nature du son qui résultoit de leurs voix, ils concevoient des craintes ou des espérances. On croira sans peine qu'ils n'y mettoient pas beaucoup d'harmonie : un son rude, un murmure rauque, grossi encore et enflé par la répercussion de leurs boucliers qu'ils plaçoient à dessein devant leurs bouches ; voilà ce qui charmoit délicieusement leurs oreilles, voilà ce qui leur annonçoit la victoire.

Ils n'avoient point de temples ; persuadés, comme les Perses, que c'est avilir la majesté divine, que de la circonscrire dans l'enceinte étroite d'un édifice, et sous un toit, ou de lui donner une figure humaine. Ils exerçoient leurs cérémonies de religion dans le plus épais de leurs forêts. Le silence et l'ombre des bois leur formoient des sanctuaires qui les pénétroient d'une religieuse frayeur, et où leur respect étoit d'autant plus grand, que leurs yeux n'étoient frappés d'aucun objet visible. Ils avoient une espèce de divination qui leur étoit propre, et qu'ils tiroient de leurs chevaux. On faisoit paître dans les bois sacrés, et l'on nourrissoit aux dépens du public, des chevaux blancs, que l'on n'assujettissoit à aucun travail qui eût pour objet le service des hommes. Lorsqu'il s'agissoit de consulter par eux les ordres de la Divinité, on les atteloit à un char sacré ; et dans leur marche, le prêtre, avec le chef du canton, les accompagnoient, en observant les frémissemens et les hennissemens de ces animaux, comme autant de signes des volontés du Ciel. Ils pratiquoient encore une autre manière de deviner l'événement des guerres importantes : ils tâchoient de faire quelque prisonnier sur l'ennemi, et ils l'obligeoient ensuite de combattre contre quelqu'un des leurs, armés l'un et l'autre à la mode du pays de chacun. Le succès du combat singulier étoit regardé comme un présage du sort général de la guerre. Ils s'imaginoient aussi que les femmes avoient quelque chose de sacré, de divin, de propre à les rendre les interprètes des volontés du Ciel : toujours quelque

prétendue prophétesse avoit leur confiance ; et si, par un heureux hasard, l'événement se trouvoit conforme à ses réponses, ils alloient jusqu'à l'honorer comme déesse.

Ils laissoient en friche la plus grande partie de leur pays. La nécessité les contraignoit d'en cultiver seulement quelque portion pour avoir du blé ; c'étoit là l'unique tribut qu'ils exigeassent de la terre : point de jardins, point de fruits, aucun soin des prairies. Ils ignoroient jusqu'au nom de l'automne, bien loin d'en connoître les dons. L'hiver, le printemps et l'été faisoient le partage de leur année : ils ne s'attachoient pas même assez à la portion de terre qu'ils cultivoient, pour être curieux d'en avoir la propriété. Un champ labouré par eux une année, étoit ensuite abandonné au premier occupant, sauf à en aller labourer un autre, lorsque la diminution de leurs provisions les avertissoit du besoin. Cette pratique n'étoit pas chez eux une simple coutume introduite par les mœurs ; c'étoit une loi, à l'observation de laquelle les magistrats tenoient la main. Ils la fondoient sur différentes raisons qui partoient toutes de l'amour de la guerre, et de la vue des avantages que procuroit une vie simple et pauvre. En permettant à leurs citoyens de posséder des héritages, ils craignoient que le goût de l'agriculture n'émoussât celui des armes ; que l'on ne souhaitât d'étendre ses possessions, ce qui ouvriroit la porte aux injustices des puissans contre les foibles ; que l'on ne s'accoutumât à [illegible]r avec plus de soin et plus d'attention aux commodités ; que l'amour de l'argent, source inépuisable de factions et de querelles, ne trouvât entrée dans les cœurs : enfin, ils alléguoient l'avantage de contenir plus aisément le commun du peuple, qui ne pouvoit manquer d'être content de son sort, en le voyant égal à celui des premiers et des grands de la nation.

Leurs bestiaux, petits, maigres, sans beauté, mais en grand nombre, faisoient toute leur richesse. Ou ils n'avoient point d'or ni d'argent, ou ils n'en faisoient aucun cas. Si l'on voyoit chez eux quelque

pièce d'argenterie, qui leur eût été donnée en présent dans une ambassade, ou bien envoyée par quelque prince étranger, jaloux de leur alliance, ils n'en tenoient pas plus de compte que de la vaisselle de terre dont ils usoient communément.

Ils dormoient volontiers jusqu'au jour. Après le sommeil, ils prenoient le bain : au sortir du bain, ils se mettoient à table; leurs mets étoient le lait, le fromage, la chair de leurs bestiaux, et celle du gibier qu'ils tuoient à la chasse. Ils traitoient, dans les repas, les affaires les plus sérieuses : réconciliation entre ennemis, mariages, élection de leurs princes, ce qui regardoit la paix et la guerre; nul lieu ne leur paroissoit mieux convenir que la table, soit pour ouvrir les cœurs avec franchise, soit pour élever les esprits à de grandes et de nobles idées, et les pénétrer d'une chaleur toujours heureusement active. Ce peuple, sans art et sans feintise, n'avoit point alors de secrets. Le lendemain, quand le sommeil avoit dissipé les nuages que les vapeurs bachiques avoient portées au cerveau, on pesoit mûrement les avis libres de la veille. Cette conduite, comme le remarque *Tacite*, étoit très-sage. Ils délibéroient dans le temps où l'on ne pouvoit déguiser ses sentimens, et décidoient lorsqu'ils pouvoient le moins se tromper.

Ils avoient des maisons dont l'assemblage formoit des bourgades; mais ces bourgades n'étoient point composées d'édifices contigus. Chaque maison étoit isolée, et faisoit un tout. Un particulier s'établissoit dans l'endroit qui lui avoit plu, selon que l'attiroit le voisinage d'un bois, d'une fontaine, d'un champ labourable : le terrain étoit fait pour l'homme; l'homme ne se rendoit point l'esclave des lieux qu'il avoit choisis. Là, il se construisoit un logement sans y faire entrer ni pierres ni tuiles : il n'y employoit que des pièces de bois coupées grossièrement, sans aucune attention à l'agrément ni à la commodité; seulement quelques endroits étoient enduits d'une terre si propre et si brillante, qu'elle imitoit les couleurs de la peinture. Ils creusoient aussi des souterrains qu'ils cou-

vroient d'une grande quantité de fumier; c'étoient pour eux des asiles contre la rigueur du froid, et en même temps des magasins où ils mettoient leurs grains en sureté contre les incursions des ennemis. Ce genre de vie leur paroissoit plus heureux que de tourmenter sans cesse, par la crainte et par l'espérance, sa fortune et celle d'autrui : aussi parvinrent-ils à ce rare avantage, de n'avoir pas besoin même de désirs.

Leurs spectacles étoient convenables à leurs inclinations militaires. Des jeunes gens sautoient au travers des amas de lances et d'épées nues, qui présentoient leurs pointes menaçantes ; et ils faisoient ainsi preuve de leur agilité et de leur adresse. L'unique salaire d'un badinage si hasardeux étoit le plaisir des spectateurs.

La naissance faisoit leurs rois ; le courage et l'intrépidité faisoient leurs chefs. La puissance des premiers n'étoit point arbitraire et sans bornes : ils étoient maîtres des hommes ; les lois étoient maîtresses des souverains. Les chefs commandoient principalement par leur exemple. Ils marchoient à la tête des troupes, ils combattoient pour la victoire ; les soldats combattoient pour les chefs : c'étoient la confiance et l'admiration qu'ils inspiroient, qui précipitoient les guerriers au milieu des plus grands hasards de la guerre.

Les crimes qui regardoient l'Etat étoient punis chez eux avec la dernière sévérité. Les traîtres à la patrie, les déserteurs étoient pendus à des arbres. Les lâches, ceux qui, dans les combats, avoient pris une fuite honteuse, étoient noyés sous la claie dans des bourbiers fétides. Les crimes qui n'attaquoient que les particuliers, n'étoient pas traités, à beaucoup près, avec autant de rigueur : le coupable, même dans le cas de meurtre, en étoit quitte pour un certain nombre de chevaux ou de bestiaux, qui varioit selon la grandeur de l'offense, et qui se partageoit entre le roi et la commune, d'une part ; et de l'autre, l'offensé, ou ceux qui poursuivoient la vengeance de sa mort.

Dans cet état heureux, on ne plaisantoit point sur

les vices; être corrompu ou corrompre, ne s'appeloit point le train du siècle. Les bonnes mœurs avoient plus de force parmi ces peuples, que les lois armées de la puissance n'en ont ailleurs. La polygamie étoit inconnue. Le mari dotoit sa femme; mais les présens qu'il lui faisoit ne tendoient ni aux délices, ni à la parure, ni au luxe; c'étoit un attelage de bœufs, un cheval avec sa bride et son mors, un bouclier, une lance et une épée. La femme apportoit réciproquement à son mari quelque pièce d'armure : voilà ce qui formoit entre les époux le lien le plus étroit et le plus sacré. La conduite des femmes germaines étoit irréprochable. Si pourtant quelqu'une se déshonoroit par un adultère, la peine suivoit de près le crime, le mari en étoit lui-même le juge et le vengeur. En présence des deux familles, il coupoit les cheveux de sa coupable moitié; il la dépouilloit; et après l'avoir chassée de sa maison, il la traitoit ignominieusement dans toute l'étendue de la bourgade.

Aucune nation n'a jamais porté plus loin les droits et l'exercice de l'hospitalité. Refuser sa maison et sa table à qui que ce fût d'entre les mortels, c'étoit parmi les Germains un crime et une espèce d'impiété. Tout homme étoit bien venu chez eux, et traité le mieux qu'il étoit possible, selon les facultés de chacun. Lorsqu'elles se trouvoient épuisées, le maître du logis menoit son hôte à la maison la plus voisine, sans aucune invitation préalable; on l'y recevoit avec une franchise pareille, avec une cordialité aussi aimable. Lorsque l'étranger s'en alloit, s'il demandoit quelque chose qui lui eût plu, c'étoit l'usage de l'en gratifier; et eux-mêmes, à leur tour, ils demandoient avec la même simplicité ce qui pouvoit leur convenir dans son équipage. Ce commerce réciproque de présens leur étoit agréable, sans que les sentimens du cœur y entrassent pour rien. Ils n'exigeoient point de reconnoissance pour ce qu'ils avoient donné, et ne se tenoient point obligés pour ce qu'ils avoient reçu.

# MORALE.

1. « Nous ne pouvons pas faire les hommes tels que « nous voudrions, disoit souvent l'empereur *Marc-* « *Aurèle* ; il faut donc les supporter tels qu'ils sont, « et tirer d'eux le meilleur parti qu'il est possible. »

2. On demandoit à *Thalès* un moyen sûr de régler sa conduite. « Ne faites jamais ce que vous blâmez « dans les autres, » répondit ce grand philosophe.

3. *Athénodore*, après avoir fait admirer long-temps sa profonde sagesse à la cour d'*Auguste*, demanda à ce prince la permission de retourner dans sa patrie, sous prétexte qu'il étoit trop vieux. *Auguste* la lui accorda; mais il le pria de lui laisser avant de partir quelque sentence morale qui pût servir à régler sa conduite : « Je le veux, répondit *Athénodore*; retenez bien cette « maxime.... Toutes les fois que vous serez en colère, « répétez en vous-même les vingt-quatre lettres de l'al- « phabet grec, avant de rien faire ni de rien dire. »

4. *Caton* l'ancien recommandoit sans cesse au magistrat d'employer toute la sévérité possible, pour réprimer les désordres qui se commettent dans une république. Son sentiment étoit que rien n'est plus dangereux pour un état que la licence des mœurs. « Un « magistrat, disoit-il, qui pourroit réprimer cette « peste de tout bon gouvernement, et ne le feroit pas, « seroit, à mon avis, digne d'être lapidé. » Tant l'ame austère de ce grand homme supportoit avec peine ce qui s'écartoit de la règle !

5. Une femme vaine et ambitieuse demandoit à *Théano*, épouse de *Pythagore*, par quel moyen elle pourroit se rendre illustre. « En filant votre quenouille, lui ré- « pondit-elle, et en prenant soin de votre ménage. »

6. Les grands besoins, disoit le philosophe *Favorin*, naissent des grands biens ; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on possède. C'est à force de nous

travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère : tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux.

7. Lorsque *Platon* voyoit quelqu'un commettre une mauvaise action, il ne s'arrêtoit point à le blâmer; il rentroit en lui-même, et se disoit intérieurement : « N'ai-je jamais rien fait de semblable ? »

8. Un homme chargé d'un emploi important, demandoit au philosophe *Démonax*, comment il devoit se conduire : « Parlez peu, lui répondit-il, et écoutez beau-« coup. » *Voyez* Maximes, Mœurs, Philosophie.

## MORTIFICATION.

Sainte *Paule*, dit S. *Jérôme*, étendoit des cilices sur la terre la plus dure, et dormoit dessus, si toutefois on peut dire qu'elle dormoit; puisqu'elle passoit presque toutes les nuits entières à prier Dieu, accomplissant à la lettre cette parole du prophète-roi : « Je laverai mon « lit de mes pleurs ; toutes les nuits je l'arroserai de « mes larmes. » Il sembloit qu'il y en eût une source dans ses yeux. Elle pleuroit pour de légères fautes avec tant d'abondance, qu'on eût cru qu'elle avoit commis les plus grands crimes ; et, lorsque nous l'engagions avec instance à ménager un peu sa vue, et à la conserver pour lire l'Ecriture-Sainte, elle nous répondoit : « Il faut que je défigure ce visage que j'ai « coloré autrefois avec du fard, contre le commande-« ment de Dieu. Il faut que j'afflige ce corps qui a « joui de tant de délices. Il faut que je répare, par des « pleurs continuels, la longueur des ris et des diver-« tissemens. Il faut que la rudesse et la dureté du ci-« lice succède à la mollesse des toiles fines, et à la « magnificence des belles soies. Autrefois, je voulois « plaire à mon mari et au monde; maintenant je veux « plaire à Jésus-Christ. » *Voyez* Austérité.

# NAIVETÉ.

1. Aristagoras de Milet, ayant engagé les Ioniens dans une révolte contre le roi de Perse, parcourut toutes les principales villes de la Grèce, pour engager les peuples à secourir ses compatriotes. Il vint à Lacédémone, et pria *Cléomène*, qui étoit pour lors sur le trône, de lui donner audience. D'abord, le monarque spartiate refusa d'entrer dans la confédération, et commanda au plénipotentiaire d'Ionie de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. *Aristagoras* ne se rebuta point. Il suivit *Cléomène* jusques dans sa maison, et employa une autre voie pour se le rendre favorable; ce fut celle des présens. Il commença par lui offrir dix talens, et allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante. *Gorgo*, fille du roi, âgée pour lors de huit ou neuf ans, et à laquelle le prince n'avoit pas fait attention, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions : « Fuyez, mon père, fuyez : ce petit « étranger vous corrompra. » *Cléomène* se mit à rire de la naïveté de sa fille, et se retira en effet.

Cette même princesse, voyant un étranger qui se faisoit chausser par un domestique, dit à *Cléomène* : « Com- « ment, mon père, cet homme n'a donc point de mains? »

Une autre fois, son père lui ayant recommandé de bien recevoir un étranger de ses amis, et de lui donner une certaine quantité de blé, parce qu'il lui avoit appris un secret pour rendre le vin plus doux : « Le beau secret! mon « père, répondit-elle, qui nous fera boire plus de vin, et nous rendra plus délicats et moins sobres ! »

2. Le duc *de Rispernon* étoit sujet à beaucoup de distractions : ses naïvetés passoient en proverbe. A l'âge de dix-huit ans, il écrivit à son père une lettre sur laquelle il mit cette adresse : « A monsieur mon père, mari de « madame ma mère, demeurant chez nous. » Il sortoit du collége des Jésuites ; il demanda à ses parens où il avoit fait ses études. Une fois il pria un astronome de lui

dire ce que devenoient les vieilles lunes, quand il y en avoit de nouvelles. Se trouvant un jour dans une compagnie de chasseurs, où l'on parloit avec éloge de la meute du roi, il demanda si les chiens du monarque alloient à pied à la chasse. Un homme lui racontoit la mort de *Jules-César*, assassiné dans le sénat. « Mais pourquoi, dit-« il, cet empereur est-il mort sans sacremens ? Il y a tant « de prêtres à Rome ! Assurément, quoi qu'on en dise, « il n'étoit chrétien que de nom. » On vantoit en sa présence l'admirable éloquence de *Cicéron*: « Oh ! cela n'est « pas surprenant, dit-il ; il a sans doute étudié chez les « Jésuites. » Une dame lui disoit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans. « Votre mère en a-t-elle eu ? lui demanda-« t-il : Ne seriez-vous point stérile de race ? » Il alla de Toulon à Tours, où il devoit épouser une très-riche héritière ; il avoit mis sur ses tablettes en gros caractères : « Mémoire pour me faire souvenir que je dois « me marier à Tours. » En parlant d'une tempête sur mer, il dit que le vaisseau qu'il montoit prit le mors aux dents. Il racontoit un combat naval : il dit qu'il resta plus de trente galères sur le carreau.

Uu écolier voulant voir s'il avoit bonne grace à dormir, se regardoit dans un miroir les yeux fermés.

Un homme ayant une cruche d'excellent vin, la cacheta. Son valet fit un trou par-dessous, et buvoit le vin. Le maître ayant décacheté la cruche, fut fort surpris de voir son vin diminué, sans en pouvoir deviner la cause. Quelqu'un lui dit qu'on devoit l'avoir tiré par-dessous. « Eh ! gros sot, reprit le maître, ce n'est pas par-« dessous qu'il manque, c'est par-dessus. »

Une autre personne étant allée voir un de ses amis malade, celui-ci ne lui répondit rien. « J'espère, dit « l'autre, que je serai aussi malade quelque jour, et « je ne vous répondrai pas non plus. »

Il y avoit deux frères jumeaux, dont l'un vint à mourir : un écolier rencontrant celui qui avoit survécu à son frère, lui demanda lequel de lui ou de son frère étoit mort.

Une dame de qualité voyant la pompe funèbre de son mari, s'écria : « Ah ! que le pauvre défunt seroit aise « de voir cela, lui qui aimoit tant les cérémonies ! »

Un concert de musique ne s'exécutoit pas bien. Le musicien dit que c'étoit parce que le clavecin étoit trop bas. « Eh bien ! dit un homme de conseil, il n'y a qu'à « le mettre sur cette table ; il sera plus haut. »

Un homme faisant un inventaire, décrivit ainsi une tapisserie de Flandres : « *Item*, une tapisserie à per- » sonnages de bêtes. »

Un bon moine chargé de faire le catalogue d'une bibliothèque, et rencontrant un livre hébreux, écrivit : « Plus, un livre dont le commencement est à la fin. »

Le gouverneur d'une certaine ville répondit à son cuisinier, qui lui demandoit comment il vouloit qu'il accommodât un canard : « Faites-m'en du bœuf à la « mode. » Il acheta un tombeau, et dit qu'il ne vouloit pas qu'on y mît ames vivantes que celles de sa famille. Il étoit d'une cotterie où l'on donna un repas sans l'inviter ; piqué de ce mépris : « Oh ! je m'en ven- « gerai, dit il ; je vais donner un grand repas où je « serai tout seul. » Voyant un jour dans sa basse-cour un amas d'ordures, il se fâcha qu'on ne les fît pas ôter. Un domestique s'excusant sur la difficulté de trouver des charretiers : « Que ne faites-vous, dit-il, une fosse « à côté, où l'on enterreroit les ordures ? — Mais, « monsieur, où mettroit-on la terre qu'on tireroit de « la fosse ? — Eh ! grand sot, faites la fosse si grande « que tout y puisse entrer. »

Dans un souper qui fut poussé bien avant dans la nuit, on demanda à un Suisse quelle heure il étoit. Il tire sa montre, et voit qu'il est plus de minuit. « Oh ! « oh ! messieurs, dit-il, il est déjà demain. »

*Cléon* dit à son valet un matin : « Regarde par la fe- « nêtre s'il est jour. » Le valet lui vient dire : « Mon- « sieur, je ne vois point de jour. — Animal, reprit « *Cléon*, prends la chandelle, afin que tu voies si le jour « se lève. » Le comte de*** lui dit : « Je viens de dîner « avec un poète qui nous a régalé au dessert d'une ex- « cellente épigramme. » Aussitôt *Cléon* fait venir son cuisinier : « D'où vient donc, lui dit-il, ne m'as-tu pas « encore fait manger des épigrammes ? »

3. Les rapides changemens que les fameux billets de

banque

banque opérèrent dans les fortunes des citoyens, au commencement du règne de *Louis XV*, donnèrent lieu à des scènes plaisantes et naïves, qui peuvent ici trouver leur place. Un particulier de basse naissance, ayant pour toute ressource une somme de dix mille livres en billets d'état, les employa en actions de la première main. Il les fit travailler avec tant de succès, qu'en moins de trois mois il se vit en état d'avoir un équipage. C'est ce qu'il souhaitoit depuis long-temps. Pour satisfaire sa vanité, il court chez un fameux carrossier, pour commander un carrosse des plus beaux. « Dans quel goût le voulez-vous, « monsieur? demanda le carrossier. Le doublera-t-on « de velours cramoisi? Y mettra-t-on des épinettes d'or « et d'argent? — Oui, oui, de l'or, de l'argent, du ve- « lours cramoisi; n'importe : vous ne sauriez le faire « trop beau; » et tirant en même temps quatre mille li- vres en billets de banque : « Tenez, mon ami, ajouta- « t-il, voilà des arrhes; je m'appelle un tel, et je de- « meure dans telle rue. Je vous recommande de me le « faire livrer le plus promptement que vous pourrez. « Adieu. » En disant ces mots, il disparoît. Le carrossier court après lui: « Monsieur, lui crie-t-il, monsieur, quelles « armes voulez-vous? — Toutes des plus belles, mon ami, « toutes des plus belles: » puis il poursuit son chemin.

Un autre favori de la fortune, devenu millionnaire par les mêmes voies, invita quinze ou vingt personnes à dîner chez lui. Etant entré sur les dix heures du matin dans son nouvel hôtel, il dit à sa femme : « Qu'on prépare « vingt couverts. — Comment! vingt couverts? Où vou- « lez-vous que je les prenne? Vous voilà bien embar- « rassée, ma mie; donnez toujours vos ordres pour notre « dîner, et j'aurai soin du reste. » Tandis que l'on travaille au festin, il monte dans son carrosse de nouvelle emplette, et va chez un orfèvre pour acheter de la vaisselle d'argent. L'orfèvre lui ouvre ses armoires, et le prie de voir ce qui l'accommodera. Comme il falloit quelque temps pour lui étaler sa marchandise, notre homme s'impatientant, et croyant de n'avoir pas le temps d'examiner pièce à pièce, lui dit brusquement : « Combien voulez- « vous me vendre toute votre boutique? — Mais, mon-

« sieur, vous n'y pensez pas, avec votre permission.— « Eh ! mon dieu ! que de raisonnemens ! En un mot, « qu'est-ce que tout cela vaut ! » L'orfèvre, après avoir vu son livre, lui dit en conscience qu'il ne pouvoit pas le lui donner à moins de quarante mille écus, et que c'étoit le dernier mot. « Eh bien ! que de facons, monsieur, « pour si peu de chose ! » et tirant en même temps les cent vingt mille livres en billets : « Tenez, monsieur, « êtes-vous content ? Allons, dépêchons ; emballez-« moi au plutôt cette argenterie, et qu'on m'aille cher-« cher quatre ou cinq fiacres. » Ses ordres furent exécutés si promptement, qu'à midi la vaisselle arriva. On la déballe, on met le service ; et tous les convives arrivés, on se place à table. Le maître ayant aperçu que les sucriers et les poivrières n'étoient que de fayence, s'emporta fort contre l'ordonnateur de son repas. « Qu'est-ce « que cela signifie ? Il me semble que mon buffet doit être « assez bien garni, pour que l'on me serve tout en vais-« selle d'argent. — Eh ! vraiment, monsieur, ce n'est pas « ma faute, mais plutôt la vôtre : apparemment que « vous avez pris pour des sucriers et des poivrières, les « navettes et les encensoirs que vous avez achetés. »

Un ex-laquais devenu plus riche que son maître, lui acheta toute sa maison avec des billets de banque. Les deux ou trois premiers jours de sa nouvelle fortune furent employés à courir les rues pour le plaisir de la nouveauté. Il se fait conduire enfin dans la rue Quincampoix, où étoit le bureau de la banque, et ordonne à ses gens et à son cocher de l'attendre dans la rue Bourg-l'Abbé. Les laquais entrent dans un cabaret : pour lui, après avoir acheté ou vendu quelques actions, il se met en chemin pour regagner son équipage. La pluie survenant, il court de toute sa force ; et oubliant dans l'instant qu'il est le maître du carrosse, il monte par habitude derrière. Son cocher s'en étant aperçu, lui crie : « Eh ! monsieur, à « quoi pensez-vous ? — Ne vois-tu pas, maraut, reprit « le maître en descendant, que je ne l'ai fait que pour « voir par moi-même combien il peut tenir à peu près « de laquais ? car il m'en faut encore au moins deux. »

Une blanchisseuse, à l'insu de son mari qui étoit cocher, ayant gagné quelque argent à force de travail,

avoit engagé un agent de change à lui faire avoir des premières soumissions. Ce fond ayant produit cent mille écus, cette femme ne put taire plus long-temps sa fortune à son époux. Cet homme, transporté de joie, court chez son maître pour lui demander son congé. Comme il entroit, un ami du maître lui dit : « Mon pauvre la « Tulipe, fais-moi le plaisir de me chercher un bon « cocher.—Ah ! monsieur, répondit la Tulipe, je suis « dans le même embarras que vous ; car je pense ac- « tuellement à en chercher un pour moi, tel que vous « le demandez, et charité bien ordonnée commence « par soi-même. Charlotte, ma femme, vient de gagner « plus de cent mille écus à la banque ; je ne puis plus « en douter, je les ai vus, et je venois tout hors d'ha- « leine prier mon maître de se pourvoir ailleurs. Je « vais lui annoncer cette nouvelle. Adieu, monsieur.»

Un monsieur de la Verdure, qui avoit troqué sa livrée pour un habit de broderie, jugea à propos d'emballer sa seigneurie dans un carrosse qu'il avoit acheté depuis peu. Il étoit devenu riche actionnaire : cette circonstance suffit pour ne point lui chicaner son équipage. Il avoit pris à son service un cocher de bonne mine, et deux grand laquais fort bien faits ; car il s'y connoissoit. Ce cocher, aussi insolent que celui de quelque grand seigneur, voulut couper la file d'une suite de carrosses ; mais n'ayant pu gagner la tête des autres chevaux, par l'adresse du cocher à qui il vouloit faire cet affront, ils prirent bientôt querelle ensemble ; ce qui fut accompagné, de part et d'autre, de coups de fouet redoublés. L'actionnaire ex-laquais mettant la tête hors de la portière : « Coquin, cria-t-il au cocher adversaire, « veux-tu me donner la peine de descendre, pour « t'appliquer vingt coups de canne ? » A peine eut-il prononcé le mot de canne, qu'un officier qui avoit été jusqu'alors tranquille spectateur du différent, saute de son carrosse, et oblige le menaçant de mettre pied à terre. Celui-ci fit d'abord bonne contenance ; mais quand il vit son homme mettre l'épée à la main, il fut si épouvanté, qu'il prit la fuite, en criant de toute sa force : « A moi la livrée ! à moi la livrée ! »

4. Frédéric *Moul* travailloit à traduire *Libanius*, lorsqu'on vint lui dire que sa femme, qui languissoit depuis quelque temps, étoit bien malade, et qu'elle vouloit lui parler : « Un instant, un instant, je n'ai « plus que deux périodes à traduire, et puis j'y cours. » Un second commissionnaire vint lui annoncer qu'elle est à l'extrémité. « Je n'ai plus que deux mots, et j'y « vole. » Un moment après, on lui rapporte qu'elle vient de rendre l'ame. « Hélas ! j'en suis très-marri, « c'étoit la meilleure femme du monde. » Après cette courte oraison funèbre, il continua son travail.

5. Un jeune homme, à qui *Corneille* avoit accordé sa fille en mariage, étant, par le triste état de ses affaires, obligé d'y renoncer, vient le matin chez le père pour retirer sa parole, perce jusques dans son cabinet, et lui expose les motifs de sa conduite. « Eh ! monsieur, ré« plique *Corneille*, ne pouvez-vous, sans m'interrom« pre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez « elle, je n'entends rien à toutes ces affaires. »

Ceci rappelle la naïve indifférence du savant *Budé*. Un domestique court, tout effrayé, dans le cabinet de ce littérateur, et lui dit que le feu est dans sa maison : « Eh bien ! lui répondit-il, avertissez ma femme ; vous « savez bien que je ne me mêle pas du ménage. »

6. *Brueys*, auteur du *Grondeur* et de l'*Avocat Patelin*, avoit la vue si mauvaise, qu'il mangeoit avec des lunettes. *Louis XIV*, qui l'aimoit, lui demanda un jour comment il se trouvoit de ses yeux : « Sire, répondit « *Brueys*, mon neveu dit que je vois un peu mieux. »

7. *Racine* ayant mené *La Fontaine*, son ami, à ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paroissoit long, lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible, qui contenoit les petits prophètes. Il tombe sur la prière des Juifs dans *Baruch*, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à *Racine* : « Quel beau génie que *Baruch!* « Qui étoit-il ? » Le lendemain et plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontroit dans la rue quelques personnes de sa connoissance, après les complimens ordinaires, il élevoit sa voix pour dire : « Avez-vous « lu *Baruch ?* Oh ! que c'étoit un beau génie ! »

Un jour il vint trop tard à l'académie, et, suivant l'usage, il ne devoit pas avoir part aux jetons de cette séance. Les académiciens, qui l'aimoient tous, dirent, d'un commun accord, qu'il falloit, en sa faveur, faire une exception à la règle : « Non, messieurs, leur dit-« il, cela ne seroit pas juste. Je suis venu trop tard, « c'est ma faute. » Étant à table chez un de ses amis, il s'ennuie de la conversation, et se lève. On lui demande où il va. Il répond : « A l'académie. » On lui représente qu'il n'est encore que deux heures. « Je le « sais bien, dit-il : aussi je prendrai le plus long. »

Il s'étoit brouillé avec sa femme, et *Boileau* lui persuada d'aller à Château-Thierry se réconcilier avec elle. Il part dans la voiture publique, arrive, demande à voir sa femme, et on lui répond qu'elle est au salut. En l'attendant, il va voir un ami qui le recoit avec plaisir. Se trouvant bien traité, il ne désire plus rien, ne songe plus à rien, passe deux jours et deux nuits chez cet ami. La voiture repart; il y entre et revient à Paris. *Boileau*, en le voyant, lui demande des nouvelles de sa réconciliation, et comment son épouse l'a reçu. « Bon, « dit-il, je n'ai pas pu la voir; elle étoit au salut. »

Quoiqu'il ne vécût point avec cette épouse, et qu'il s'inquiétât peu de sa conduite, un jour pourtant on lui inspira des soupçons; on lui persuada même qu'il devoit se battre avec *Poignan*, ancien capitaine de dragons, retiré à Château-Thierry, et pour qui, lui disoit-on, madame *de la Fontaine* avoit d'excessives complaisances. Le trop crédule fabuliste va trouver ce prétendu rival dès quatre heures du matin; et, d'un ton menaçant, le presse de le suivre avec son épée. *Poignan* se lève, le suit sans savoir pourquoi; et tous deux arrivés hors de la ville : « Je veux me battre contre « toi, lui dit *La Fontaine*, on me l'a conseillé pour « mon honneur. » A ces mots, il met l'épée à la main. D'un coup de poignet son adversaire le désarme, et tous deux vont se réconcilier en déjeûnant ensemble.

Se trouvant dans une maison avec son fils, qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps, il ne le reconnut point. « Ce jeune homme a de l'esprit et du goût,

« dit-il à un voisin. — C'est votre fils. — Ah ! ah !
« j'en suis bien aise. »

Etant chez le docteur *Dupin*, ce même jeune homme se présenta. « Ah! voilà votre fils, dit le doc-« teur. — Effectivement, répondit *La Fontaine*, après « avoir un peu consulté sa mémoire, je crois l'avoir « vu quelque part. »

On parloit devant lui de S. *Augustin*. « Croyez-vous, « demanda-t-il très-sérieusement au docteur *Valincourt*, « croyez-vous que ce saint eût plus d'esprit que *Rabe-« lais?* » Le docteur, le regardant de la tête aux pieds, lui répondit : « Prenez garde, M. de *la Fontaine* : vous avez « mis un de vos bas à l'envers ; » et la remarque étoit juste.

Malgré l'apparente apathie de *La Fontaine*, quand on le faisoit sortir de ses rêveries, et qu'on pouvoit l'intéresser à la conversation, il montroit autant de chaleur et d'esprit que ceux qui d'ordinaire en faisoient l'objet de leur railleries ; et il y avoit un moment du repas où *Boileau* crioit : « Gare *La Fontaine!* — Nos beaux esprits « ont beau faire, disoit *Molière*, il ira plus loin qu'eux. »

Madame *de la Sablière*, qui le logeoit chez elle, étant morte, le poète se trouva sans domicile. Il rencontre un ami, riche financier, qui fait arrêter sa voiture, et lui dit : « J'ai su le malheur qui vous est « arrivé, et j'allois vous prier de venir loger chez moi. « — J'y allois, » répond *La Fontaine*, avec une naïveté charmante qui fait honneur à l'un et à l'autre.

Etant tombé malade, il fut confessé par le père *Pouget* de l'Oratoire, qui voulut l'entretenir des preuves de la religion. « Je me suis mis depuis peu, lui dit La *Fon-« taine*, à lire le Nouveau-Testament ; je vous assure que « c'est un fort bon livre ; par ma foi, c'est un bon livre. »

Ce même confesseur lui conseilla de faire des aumônes, en expiation de la licence de quelques-uns de ses écrits. « Je n'ai rien, répondit le bon *La Fontaine* ; mais on fait « une nouvelle édition de ces mêmes écrits, et le libraire « s'est engagé à m'en donner cent exemplaires ; je vous les « enverrai pour les faire vendre au profit des pauvres. »

8. Un vieux magistrat, qui n'avoit jamais été à la comédie, s'y laissa entraîner par une compagnie, qui, pour l'y déterminer, l'assura qu'il verroit jouer l'*Andro-*

*maque* de *Racine*. Il fut très-attentif au spectacle, qui finissoit par les *Plaideurs*. En sortant, il trouva l'auteur, et lui dit : « Je suis, monsieur, très-content de votre *Andro-
« maque*, c'est une bonne pièce; je suis seulement étonné
« qu'elle finisse si gaiement. J'avois d'abord eu quelque
« envie de pleurer; mais la vue des petits chiens m'a fait
« rire. » Le bon homme s'étoit imaginé que tout ce qu'il avoit vu représenter sur le théâtre, étoit *Andromaque*.

9. Un des parens de *Boileau*, à qui ce poète avoit fait présent de ses œuvres, lui dit, après les avoir lues : « Pourquoi, mon cousin, tout n'est-il pas de
« vous dans vos ouvrages? J'y ai trouvé deux lettres
« à monsieur *de Vivonne*, dont l'une est de *Balzac*,
« et l'autre de *Voiture*. » Ces deux lettres sont des parodies du style de ces deux écrivains; et le cousin n'imaginoit pas qu'elles fussent du satirique.

Un homme des plus distingués de la cour lui demanda par quelle raison il avoit fait un traité sur le *sublimé*. Il n'avoit fait qu'ouvrir le volume de ses œuvres, dont *Boileau* lui avoit fait présent, et ayant lu *sublimé* pour *sublime*, il ne pouvoit comprendre qu'un poète eût écrit sur un tel sujet.

*Boileau*, allant toucher sa pension au trésor royal, remit son ordonnance à un commis, qui, y lisant ces paroles : « La pension que nous avons accordée à
« *Boileau*, à cause de la satisfaction que ses ouvrages
« nous ont donné; » lui demanda de quelle espèce étoient ses ouvrages. « De maçonnerie, répondit-il :
« je suis un architecte. »

10. Des bouchers portèrent des plaintes à un juge de ce qu'on n'amenoit point de veaux. Le juge, homme simple, prononça le décret suivant : « Sur la plainte à
« nous faite par les bouchers, dans laquelle ils ont allé-
« gué qu'il n'y avoit point de veaux au marché, nous
« avons ordonné que nous nous y transporterions. »
Quelque temps après, il condamna un voleur aux galères. A peine eut-il prononcé ce jugement, que, faisant réflexion sur la fatigue que ce criminel, qui étoit d'une complexion délicate, essuieroit dans le chemin, il opina, touché de compassion, qu'il seroit pendu, our lui épargner les peines et les dangers du voyage.

11. *Louis XIV*, passant par Reims, fut harangué par le maire, qui lui présenta des bouteilles de vin, des poires de rousselet sèches, en lui disant : « Nous appor-« tons à votre majesté notre vin, nos poires et nos « cœurs : c'est tout ce que nous avons de meilleur dans « notre ville. » Le monarque lui frappa sur l'épaule d'un air de satisfaction : « Voilà, voilà, lui dit-il, comme « j'aime les harangues. »

12. Le prince *de Condé* arrêta un orateur d'une petite ville au milieu de son discours, en lui disant : « Qui êtes-vous ? — Monseigneur, lui répondit le ha-« rangueur, je suis le second consul de la ville. — Eh ! « pourquoi le premier s'est-il dispensé de me rendre « le devoir que vous remplissez ? — Que votre altesse « ait la bonté de l'excuser ; il en a une raison indis-« pensable, c'est qu'il mourut hier. » Alors le prince ordonna à ce consul de continuer.

13. *Charles-Quint*, allant voir le cloître des Dominicains à Vienne en Autriche, rencontra sur son chemin un paysan, portant un cochon de lait, qui par ses cris incommodoit beaucoup l'empereur. Ce prince ne pouvant plus les souffrir, dit enfin au rustique : « Mon ami, « n'as-tu jamais appris à faire taire un cochon ? » Ce pauvre homme lui répondit ingénument qu'il n'en savoit pas le moyen, et qu'il seroit charmé de l'apprendre. L'empereur lui dit : « Prends-le par la queue, et « tu verras qu'il ne criera plus. » Le paysan, voyant qu'il avoit raison : « Ma foi, monsieur, lui dit-il, il faut « bien que vous ayez appris votre métier plus long-« temps que moi, puisque vous l'entendez mieux. » Ce trait naïf fit rire l'empereur et tous ceux de sa suite.

14. M. *Bontems* avoit placé à l'une des portes du parc de Versailles un Suisse, avec ordre de ne laisser entrer personne. *Louis XIV* se présenta ; mais le Suisse lui opposa une barrière invincible. On avoit beau lui crier : Ne voyez-vous pas que c'est le roi ? « Moi le voir bien, « répondoit-il, mais lui n'entrir point ; *Bontems* l'a « défendu. » Il fallut aller chercher M. *Bontems* pour faire entrer le roi.

15. Au siége de Namur, en 1692, un boulet de canon emporta la tête à l'un des Suisses de l'armée fran-

caise, qui montoient la tranchée. Un autre Suisse, son camarade, qui étoit auprès de lui, se mit à rire de toute sa force, en disant : « Ho ! ho ! cela est plaisant. « il reviendra sans tête au camp. »

16. Un capitaine suisse faisoit enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourans. On lui représente que quelques-uns des enterrés respiroient encore, et ne demandoient qu'à vivre. « Bon ! « bon ! dit-il, si on vouloit les écouter, il n'y en au- « roit pas un de mort. »

17. Il y avoit à la ménagerie de Versailles un fort beau dromadaire. Cet animal, transporté dans une terre étrangère, languissoit loin de son climat, beaucoup plus chaud que le nôtre. Pour ranimer sa chaleur presque éteinte, on ordonna de lui donner par jour quatre bouteilles de bon vin, avec du pain. Le soin du malade fut confié à un Suisse de la ménagerie, qui étoit exact à lui faire avaler l'ordonnance, dont il se seroit très-bien accommodé. Cependant, malgré son attention scrupuleuse l'animal dépérissoit de jour en jour, et l'affaissement général de tous ses membres annonçoit une mort prochaine. Alors le bon Suisse alla, d'un air suppliant, solliciter une récompense des soins qu'il avoit rendus au moribond. « Eh ! que voulez-vous ? lui demanda le roi. — « Sire, la survivance du dromadaire. » Le roi rit beaucoup de cette requête naïve, qui fut sur-le-champ appointée.

18. *Louis XIV* dit à un Suisse que M. *Bontems* avoit posté à Marly : « Il me semble que tu es bien ivre. — « Je vous l'avoue, sire, dit-il ; mais je vous supplie de ne le pas dire à *Bontems* : il me chasseroit. »

19. Madame *de Montespan*, qui venoit de succéder à la duchesse *de la Vallière* dans le cœur de *Louis XIV*, alla voir une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au Suisse de dire à la dame du logis, qu'elle étoit venue pour la voir : « Me connois-tu bien ? « lui dit-elle. — Oh ! fraiment oui, mon dame, répon- « dit-il ; fous l'y avoir achety la charge de mon dame « la Fallière. »

20. Un valet fort simple fut chargé par son maître de porter à son ami deux belles figues avec une lettre : il

mangea une des figues en chemin; en sorte que l'ami, instruit par la lettre qu'il y en avoit deux, lui demanda l'autre. Le valet lui dit qu'il l'avoit mangée. «Comment « donc as-tu fait ?» Le valet prit la figue qui restoit, et l'avalant: « J'ai fait comme cela.»

21. Un Gascon, qui n'étoit jamais venu à Paris, et qui venoit de quitter l'habit de paysan pour porter celui de livrée, se trouva avec son maître dans une occasion où ce monsieur, accompagné de plusieurs gentilshommes, après plusieurs civilités, avoit été obligé de passer le premier dans une maison. Le nouveau débarqué, croyant qu'il étoit de son devoir de suivre son maître, pensa culbuter toute la compagnie pour aller à sa suite. Etant de retour au logis, le maître lui fit une sévère réprimande, et lui dit que, dans une pareille circonstance, il ne s'avisât pas de passer que tous les honnêtes gens ne fussent entrés. Quelque temps après, son maître allant à la rue S. Jacques par le pont Notre-Dame, et se trouvant devant l'église de S. Yves, regarda par hasard derrière lui pour voir si son laquais le suivoit; et ne l'apercevant pas, il crut qu'il s'étoit égaré, ce qui le fit retourner sur ses pas pour savoir ce qu'il étoit devenu. Surpris de le trouver au coin du petit Châtelet, son chapeau sous son bras, il lui dit en colère: «Maraut, à quoi « t'amuses-tu? et pourquoi ne me suis-tu pas?» Lui qui avoit pris le petit Châtelet pour une porte de maison ordinaire, répliqua à son maître: «Je n'ai eu garde, « monsieur, de vous suivre, comme vous me l'avez or- « donné, que tous ces honnêtes gens ne fussent entrés.»

22. Un célèbre menteur, qui prenoit plaisir à débiter des aventures extraordinaires et romanesques, avoit fait présent d'une culotte à son valet *Jean*, afin qu'il confirmât dans le besoin toutes les merveilles qu'il raconteroit. Etant un jour dans une compagnie nombreuse, il dit que dans un de ses voyages, un vent, qui s'éleva tout-à-coup, enleva le carrosse où il étoit, et les six chevaux qui le traînoient, et les porta à deux cents pas de là. Comme on ne pouvoit point croire cette aventure, pour lui donner le sceau de la vérité, il dit: «Demandez « à *Jean*, mon valet; il y étoit.» Ce domestique, qui

fut épouvanté de ce récit, commença à défaire sa culotte, en disant à son maître: « Monsieur, j'aime mieux « vous la rendre ; je n'ai pas la force de soutenir un « pareil mensonge. »

23. Un Seigneur, qui aimoit beaucoup la salade, dit un jour à ses métayers : « Ecoutez bien ce que j'ai à « vous dire ; je veux que dans tous mes champs on « plante des noyers pour faire de l'huile d'olive. »

24. Un particulier qui se piquoit d'esprit, voyant un tableau dans lequel étoit peint *Moïse* avec une grande barbe blanche comme on a coutume de le représenter, tenant en ses mains le décalogue, avec ces mots : *Exode* 20, s'imagina qu'*Exode* étoit le nom de cet homme, et que 20 étoit la marque de son âge. « Oh ! oh ! dit-il, « voilà un beau vieillard pour vingt ans ! »

25. *Harcane* voulut essayer lui-même si une planche, qu'il avoit fait mettre à sa fenêtre en dehors, pourroit soutenir un pot de fleurs. Il s'assit sur l'ais qui se rompit. Il tomba de la hauteur d'un premier étage, et se cassa le bras. « Je suis ravi, dit-il, de cette expérience ; « mon pot de fleurs l'a échappé belle : je l'aurois ha- « sardé, et il se seroit fracassé entiérement. »

26. Quand on ne sait pas le trictrac, rien n'est plus ennuyeux que d'y voir jouer. Un homme, qui en ignoroit jusqu'aux termes, passa toute une nuit à côté de deux autres qui jouoient avec attention. Vers le matin, il survint un coup singulier. D'un commun accord, ils s'en rapportent au tiers qui les regardoit jouer ; mais ils furent bien surpris quand il leur dit qu'il ne savoit pas le jeu. « Eh ! pourquoi donc êtes-vous resté là si « constamment ? lui dirent-ils. — C'est que je vous ai « entendu dire à tout moment, *je m'en vais* (terme de « trictrac ;) je vous attendois pour m'en aller avec vous. »

27. Un paysan alla trouver un avocat pour consulter une affaire. L'avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'elle étoit bonne. Le rustique paya la consultation, et lui dit ensuite : « A présent que vous êtes payé, M. « l'avocat, dites-moi franchement, trouvez-vous en- « core mon affaire bonne ? »

28. Deux paysannes, se trouvant sur le quai de la

Le jeune homme l'interrompit, en lui disant qu'en effet rien n'étoit plus facile à concevoir; et il retourna aussitôt vers l'évêque, qui lui demanda de nouveau en riant : « *Sem*, *Cham* et *Japhet*, enfans de *Noë* leur « père, de qui sont-ils fils? — Monseigneur, lui ré« pondit l'ordinand avec fermeté, ils sont fils du gou« verneur. »

35. Un jeune homme fort ignorant n'osoit se présenter à l'examen pour les ordres. « Afin de vous tirer « d'embarras, lui dit quelqu'un, retenez les réponses « de ceux qui seront examinés avant vous. » L'avis parut bon; et le jeune homme va se présenter à la suite de plusieurs ordinands. L'évêque demande à l'un d'entre eux ce qu'il feroit si une araignée tomboit dans son calice après la consécration. L'ecclésiastique interrogé répondit qu'il falloit prendre l'araignée bien proprement avec les deux doigts, la mettre sur la patène, et en faire bien dégoutter le sang précieux; qu'ensuite il falloit se consulter soi-même; que si l'on ne se sentoit pas une extrême répugnance, on devoit sans hésiter avaler l'araignée; mais que si l'on ne pouvoit se vaincre là-dessus, il falloit brûler l'insecte, et en jeter les cendres dans la piscine. Le prélat vint ensuite au jeune ignorant, qui avoit été fort attentif à cette réponse. « Et vous, lui demanda-t-il, que feriez-vous « si un âne buvoit dans le bénitier?—Monseigneur, « répondit-il, je prendrois l'âne bien proprement avec « les deux doigts; je le mettrois sur la patène, et lui « ferois rendre gorge de toute l'eau bénite qu'il au« roit prise. Ensuite je me consulterois moi-même; et, « si je n'avois pas une extrême répugnance, je n'en « ferois pas à deux fois, je l'avalerois; mais si je ne « pouvois me vaincre la-dessus, je brûlerois cet insec« te, et j'en jetterois les cendres dans la piscine. »

---

OBÉISSANCE.

# OBÉISSANCE.

1. S. IGNACE de Loyola répétoit souvent que, dans toute société religieuse, si un supérieur commandoit à son inférieur de s'embarquer dans un vaisseau qui n'eût ni pilote, ni gouvernail, il devoit obéir sans résiter. On lui dit alors : Où seroit la prudence dans ce religieux qui obéiroit ? « La prudence, répondit le saint, n'est pas la « vertu de celui qui obéit, mais de celui qui commande. »

2 Dieu, voulant éprouver *Abraham*, lui dit: « Prenez « *Isaac*, votre fils unique, qui vous est si cher, et allez « me l'offrir en sacrifice sur une montagne que je vous « montrerai. » *Abraham* se leva donc avant le jour : il prit avec lui deux serviteurs et *Isaac* son fils ; et ayant coupé le bois qui devoit servir au sacrifice, il se mit en chemin pour aller au lieu que Dieu lui avoit marqué Le troisième jour il aperçut la montagne. « Attendez-nous ici, dit-il « à ses serviteurs : nous allons, mon fils et moi, offrir un « sacrifice sur cette montagne; après cela, nous revien- « drons vous trouver. » Il prend le bois pour le sacrifice, et le met sur les épaules d'*Isaac*: lui-même porte le feu et le couteau. Lorsqu'ils marchoient ensemble, *Isaac* dit à *Abraham* : « Mon père, voici le feu et le bois ; mais où « est la victime ? — Mon fils, répondit *Abraham*, Dieu y « pourvoira. » Quand ils furent arrivés sur la montagne, le saint patriarche dressa un autel. Il arrangea dessus le bois pour le sacrifice, et lia son fils *Isaac*: et l'ayant mis sur le bois, il prit le couteau pour l'immoler. Mais dans l'instant l'ange du seigneur l'appela, et lui dit : « *Abraham*, « ne touchez point à votre fils. Je connois maintenant que « vous craignez Dieu, puisque pour m'obéir vous n'avez « point épargné votre fils unique. Je jure par moi-même, « dit le Seigneur, que, parce que vous avez fait cette ac- « tion, je vous bénirai, et je multiplierai votre posté- « rité comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui « est sur le bord de la mer. » En même temps, *Abraham* aperçut derrière lui un bélier, dont les cornes étoient em-

barrassées dans un buisson : il le prit, et l'immola au lieu de son fils.

3. Un saint solitaire, nommé *Jean*, servant son supérieur dès sa jeunesse, s'appliquoit à lui obéir jusques dans les choses superflues, et même impossibles, qu'il lui ordonnoit quelquefois pour éprouver sa vertu. Ce bon vieillard trouvant donc un jour un bâton sec, il l'enfonca dans la terre en présence de son disciple, et lui commanda d'aller deux fois le jour chercher deux fois de l'eau à une demi-lieue de là ponr l'arroser. Pendant un an entier, *Jean* obéit sans murmurer et sans raisonner. Enfin, son supérieur, charmé de sa persévérance, s'approcha de ce bâton, et demanda à *Jean* : « Mon fils, ce bois commence-« t-il à pousser ? » Ayant répondu que non, le vieillard, comme pour vérifier le fait, et voir s'il tenoit ferme par les racines, l'arracha devant lui, presque sans aucun effort, et le jeta, en lui commandant de ne le plus arroser.

4. Un soldat, prêt à percer un ennemi, entendit sonner la retraite, remit son épée dans le fourreau, et partit. « Il falloit donc expédier celui que tu tenois, lui « dit un de ses camarades. — Il vaut mieux, répondit le « soldat, obéir à son général, que de tuer un ennemi. »

5. *Cyrus* faisoit la revue de son armée ; il lui vint un courrier de la part de *Cyaxare*, roi des Mèdes, son oncle, l'avertir qu'il étoit arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le prioit de venir le trouvêr promptement. « Pour ce sujet, lui dit-il, je vous apporte un riche vête-« ment ; car il souhaite que vous paroissiez superbement « vêtu devant ces étrangers, afin de faire honneur à la « nation. » *Cyrus* ne perdit point de temps : il partit sur-le-champ avec ses troupes pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple à la manière des Perses, et qui, suivant l'expression de *Xénophon*, n'étoit point souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme *Cyaxare* en parut d'abord un peu mécontent : « Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit *Cyrus*, si je « m'étois habillé de pourpre, si je m'étois chargé de bras-« selets et de chaînes d'or, et qu'avec tout cela j'eusse « tardé plus long-temps à venir, que je ne vous en fais « maintenant par la sueur de mon visage, et par ma

« diligence, en montrant à tout le monde avec quelle « promptitude on exécute vos ordres ? »

6. *Agésilas*, roi de Lacédémone, ayant soumis plusieurs provinces d'Asie, résolut d'aller trouver lui-même le roi de Perse pour l'appaiser, et pour traiter avec lui. Ce monarque, au lieu d'opposer la force à la force, n'avoit songé qu'à faire dans la Grèce, par ses présens, des ennemis aux Lacédémoniens. Trente mille dariques que *Timocrate* avoit distribué de sa part, dans Athènes et dans Thèbes, à ceux par qui le peuple se laissoit gouverner, avoient engagé ces deux villes à faire entrer leurs troupes dans la Laconie. Les éphores rappelèrent *Agésilas*, pour qu'il vînt défendre la patrie. Il alloit partir pour la cour du roi de Perse; mais, docile à l'ordre des souverains magistrats de Sparte, il leur répondit sur-le-champ par cette lettre : « *Agésilas* aux éphores, salut. Nous « avons soumis une grande partie de l'Asie ; nous en « avons chassé les Barbares ; nous avons livré bien des « combats en Ionie : comme cependant, par l'autorité de « votre charge, vous nous ordonnez d'être à Lacédémone « pour le jour que vous marquez, je suis cette lettre, et « peut-être la préviendrai-je. Ce n'est pas pour moi que « je suis roi, mais pour la république ; pour ses amis, « pour ses alliés. Celui qui commande ne jouit d'une vé- « ritable et légitime puissance, que quand il obéit lui- « même à ce que lui commandent les lois, les éphores, « ou quiconque exerce dans la république la souveraine « magistrature. » Il partit sur-le-champ, au grand regret des Grecs-Asiatiques, auxquels il dit qu'un bon général devoit, pour bien commander, savoir bien obéir.

7. *Louis XIV*, à la tête de son armée, marchoit le long d'une mare impraticable. Il donne quelqu'ordre à un jeune aide-de-camp languedocien. Dans l'ardeur d'obéir au roi, cet officier veut traverser la mare. Dès l'entrée, son cheval se trouve embourbé jusqu'aux sangles. Le monarque vient lui-même à son secours, et donne les ordres les plus prompts. Le danger augmentoit, et la bourbe gagnoit déjà la selle. Dans le temps qu'on travailloit avec succès : « Est-ce que vous ne voyiez pas qu'on ne « pouvoit point passer par là ? lui dit le roi avec bonté. —

« Je le voyois bien, sire, répondit-il; mais quand il est « question d'obéir à votre majesté, ou de la servir, les « gens de mon pays ne connoissent point de périls qui « les arrêtent. » On dit pour lors au roi que ce jeune gentilhomme étoit intrépide, et qu'il s'étoit signalé dans plus d'une action. Le roi l'assura qu'il s'en souviendroit en temps et lieu. « Le temps est tout venu, sire, ré-« pliqua-t-il, le lieu m'est favorable. » Il met la main dans sa poche, et en tire un placet qu'il présente au prince, en lui disant qu'il le tenoit tout prêt pour le donner dans l'occasion. « Pour la rareté du fait, lui ré-« pondit le roi, je vous accorde ce que vous me deman-« dez.—Et moi, repartit le Languedocien, je vous pro-« mets, sire, de vous servir toujours de mon mieux, et « de n'éviter jamais aucun danger en vous servant. »

## OBLIGATION.

1. Charles VI, dans les années où il fut maître de son esprit, étoit doux, affable, et ne refusoit audience à personne, même aux moindres du peuple. Il les saluoit, et les appeloit par leur nom. Jamais il n'oublioit les services qu'on lui avoit rendus ; et quelque sujet qu'il eût de se fâcher, jamais il ne maltraitoit personne. Il ne croyoit pas facilement les rapports qu'on lui faisoit ; et, persuadé que la passion pouvoit prévenir les plus sages : « J'aime mieux, disoit-il, ne pas « croire le mal où il est, que de m'exposer à le croire « où il n'est pas. » Un jour on lui dit qu'un homme qu'il avoit comblé de graces parloit mal de lui. « Cela « ne peut pas être, répliqua-t-il ; je lui ai fait du « bien. » Dans une bataille qui se donna contre les Flamands, au commencement de son règne, fâché de voir beaucoup de ses gens tués, il vouloit s'avancer et charger lui-même ; mais le duc de Bourgogne l'en ayant empêché : « Ah ! faut-il, s'écria le monarque, « demeurer ici les bras croisés, tandis que tant de « braves gens meurent ici pour mon service ? »

2. *Charles IX* ayant demandé au maréchal *de Ta-*

*vannes* à qui l'on pourroit donner le gouvernement de la Provence, qui venoit de vaquer : « Donnez-le, sire, « répondit le maréchal, à un homme de bien, qui ne « dépende que de vous. » La conversation n'alla pas plus loin. Quelques jours après, le roi le manda, et lui dit qu'il avoit profité de l'avis qu'il lui avoit donné, et qu'il avoit pourvu du gouvernement de Provence un homme tel qu'il avoit conseillé de le choisir : c'est vous-même. « J'y consens, sire, répondit *de Tavannes ;* et « sachez que je fais autant pour vous en l'acceptant, « que vous faites pour moi en me le donnant. »

## ÉCONOMIE.

1. Un roi de France, visitant le palais de son maître-d'hôtel, lui dit qu'il le trouvoit fort beau, et très-bien bâti ; mais qu'il y avoit un grand défaut, selon lui : c'est que sa cuisine étoit trop petite, et qu'elle ne répondoit pas à la grandeur et à la magnificence de ce bâtiment. Votre majesté ne doit pas s'en étonner, ré- « pondit-il ; c'est précisément la petitesse de ma cui- « sine, qui m'a mis en état d'agrandir ma maison. »

2. *Julien* l'apostat, étant parvenu à l'empire, fit de grands changemens dans le gouvernement. Il réforma sur-tout le nombre des domestiques inutiles, dont le palais étoit rempli. On y comptoit mille officiers de cuisine, autant de barbiers, beaucoup plus d'échansons : pour les eunuques, il n'étoit pas possible de les compter. En donnant une somme d'argent, on devenoit officier et pensionnaire de l'empereur, dont la maison servoit d'asile à l'oisiveté, et dont les revenus s'épuisoient à nourrir des fainéans qui fouloient le peuple sans servir le prince. *Julien*, ayant demandé un barbier pour lui faire les cheveux, il en vint un si magnifiquement vêtu, que ce prince lui dit d'un air étonné : « Ce « n'est pas un sénateur que je demande ; c'est un « barbier. » Il questionna cet homme, et apprit que son emploi lui valoit par jour vingt rations de pain et de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension annuelle,

les preuves les plus convaincantes. Celui-ci, un peu piqué, lui répondit : « A la bonne heure ! faites donc « toujours des *Guides*, et non des *Mignards*. »

2. Il n'est que trop ordinaire d'estimer les gens à proportion des richesses, ou, comme dit un poète satirique, des vertus qu'ils ont dans leurs coffres. Quand *Louis XIV* fit son entrée à Strasbourg, les Suisses lui envoyèrent des députés. Un archevêque, qui étoit auprès du roi, ayant vu, parmi ces députés, l'évêque de Basle, dit à son voisin : « C'est quelque misérable « apparemment que cet évêque ? — Comment ! lui ré- « pondit-il, il a cent mille livres de rente. — Oh ! oh ! « dit l'archevêque, c'est donc un honnête homme ; » et il lui fit mille caresses.

3. Quand les Fables de *La Mothe* parurent, bien des personnes affectoient d'en dire du mal. Dans un souper au Temple, chez le prince *de Vendôme*, le célèbre abbé de *Chaulieu* ; l'évêque de Luçon, fils du célèbre *Bussi-Rabutin* ; un ancien ami de *La Chapelle*, plein d'esprit et de goût ; l'abbé *Courtin*, et d'autres bons juges des ouvrages s'égayoient aux dépens du nouveau fabuliste. Le prince *de Vendôme* et le chevalier *de Bouillon* enchérissoient sur eux tous. On accabloit le pauvre auteur. M. *de Voltaire*, qui se trouvoit à ce souper, leur dit : « Messieurs, vous avez tous raison ; vous jugez avec « connoissance de cause ; quelle différence du style de « *La Mothe* à celui de *La Fontaine* ! avez-vous vu la « dernière édition des Fables de ce charmant auteur ? « — Non, dirent-il. — Quoi ! vous ne connoissez pas « cette belle fable qu'on a trouvée parmi les papiers « de madame la duchesse *de Bouillon* ? » Il leur récita la fable. Ils la trouvèrent charmante ; ils s'extasioient. « Voilà du *La Fontaine* ! disoient-ils ; c'est la nature pure : « quelle naïveté ! quelle grace ! — Messieurs, leur ré- « pondit le lecteur, cette fable est de *La Mothe*. » Alors ils la lui firent répéter, et la trouvèrent détestable. Mais cette anecdote, que rapporte M. *de Voltaire* lui-même, ne prouve pas que *La Mothe* puisse être comparé à *La Fontaine* ; et ce n'est pas la simple opinion qui a élevé celui-ci si fort au-dessus de celui-là. *Voyez* PERSUASION.

***Fin du Tome II.***

50?



